Jean-Paul Desbiens (1927-2006)

Alias Le Frère Untel
Professeur de philosophie

(2002)

«Je te cherche dès l'aube»

JOURNAL 2001-2002

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, bénévole,
professeure de soins infirmiers retraitée du Cégep de Chicoutimi
Courriel: mgpaquet@videotron.ca
[Page web personnelle](#) dans la section des bénévoles.

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, bénévole, professeur de soins infirmiers retraitée du Cégep de Chicoutimi,

Courriel : mgpaquet@videotron.ca

à partir du livre de :

Jean-Paul Desbiens (alias Le Frère untel)

«Je te cherche dès l'aube». Journal 2001-2002.

Montréal : Les Éditions internationales Alain Stanké, 2002, 358 pp.

[Autorisation formelle accordée, le 20 janvier 2005, par l'auteur de diffuser toutes ses publications dans Les Classiques des sciences sociales.]

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 12 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 15 janvier 2010, révisé et corrigé le 2 août 2011 par le [Frère Laurent Potvin](#), frère mariste, à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.

DU MÊME AUTEUR

Du Courage (De fortitudine). Présentation et traduction française du commentaire de saint Thomas d'Aquin sur *L'Éthique à Nicomaque*, 1957. (*Cahiers de Cap-Rouge*, vol. 3, # 4, pp. 63-96, 1975.)

[*Du Maître* \(De magistro\)](#). Présentation et traduction française de la question XI du De veritate de saint Thomas d'Aquin, 1958. (*Cahiers de Cap-Rouge*, vol.2 #2 pp. 13-73, 1974.) [Texte disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

[*Les insolences du Frère Untel*](#). Les Éditions de l'Homme. Montréal, 1960, 158 pages. [Texte disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

The Impertinences of Brother Anonymous, Miriam Chapin, Harvest House, Montréal, 1962, 126 pages.

[*Sous le soleil de la pitié*](#). Les Éditions du Jour. Montréal, 1965, 122 pages. [Texte disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

For Pity's Sake, Frédéric Côté, Harvest House, Montréal, 1965, 134 pages.

[*Introduction à un examen philosophique de la psychologie de l'intelligence chez Jean Piaget*](#). Presse universitaires de Laval et Éditions universitaires de Fribourg (Suisse), 1968. 189 pages. [Texte disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

[*Sous le soleil de la pitié*](#). Les Éditions du Jour, nouvelle édition revue et augmentée. Montréal, 1973, 167 pages. [Texte disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

[*Dossier Untel*](#). Les Éditions du Jour et les *Cahiers de Cap-Rouge*. Montréal, 1973. 329 pages. [Texte disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

[*Appartenance et liberté*](#) (entretien avec Louise Bouchard -Accolas). Les Éditions Jean-Claude Larouche, Saint-Nazaire (comté de Chicoutimi), 1983, 208

pages. illustré. [Texte disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

[*L'actuel et l'actualité*](#). Les Éditions du Griffon d'argile. Sainte-Foy. 1986, 438 pages. [Texte disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

Les insolences du Frère Untel. réédition annotée par l'auteur. préface de Jacques Hébert. Les Éditions de l'Homme. Montréal, 1988, 258 pages.

[*Se dire, c'est tout dire \(journal\)*](#). *L'Analyste*, Montréal, 1989, 238 pages. [Texte disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

Jérusalem, terra dolorosa (Journal). Les Editions du Beffroi, Beauport, 1991. 225 pages

[*Comment peut-on être Autochtone ?*](#) Secrétariat aux affaires autochtone, Gouvernement du Québec. 1993, 36 pages. [Texte disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

[*Journal d'un homme farouche \(1983-1992\)*](#). Les Éditions du Boréal, Montréal, 1993, 360 pages. [Texte disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

[*L'École, pour quoi faire ?*](#) Les Éditions Logiques, Montréal 1996, 146 pages. [Texte disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

[*Les années novembre \(journal 1993-1994-1995\)*](#). Les Éditions Logiques, Montréal 1996. 542 pages.

[*À l'heure qu'il est \(journal 1996-1997\)*](#). Les Éditions Logiques. Montréal, 1998, 491 pages.

Ainsi donc (journal 1998-1999). Les Éditions Logiques, Montréal. 2000, 411 p.

[*Entre Jean \(correspondance entre Jean O'Neil et Jean-Paul Desbiens, 1993-2000\)*](#). Libre Expression, Montréal. 2001, 347p. [Texte en préparation dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

Préfaces

Place à l'homme (Henri Bélanger, HMH, 1972).

Le thème de notre temps (Ortega y Gasset, le Griffon d'argile, 1986).

Un cri dans le désert (Gérard Blais, le Griffon d'argile, 1987).

Les insolences du Frère Untel : un best-seller de la Révolution tranquille (Alain Fournier, Creliq. Université Laval, 1988).

Vérités et sourires tic la politique (Doris Lussier. Stanké, 1988).

Le monopole public de l'éducation (Jean-Luc Migué et Richard Marceau, PUL. 1989).

Le Québec et ses cloches (Léonard Bouichard, chez l'auteur, 1990).

Les Frères éducateurs (Georges Croteau, HMH, 1996).

Jean-Paul Desbiens (2002)

«Je te cherche dès l'aube». Journal 2001-2002.

Montréal : Les Éditions internationales Alain Stanké, 2002, 358 pp.

Table des matières

Table des matières

[Index](#)

[Quatrième de couverture](#)

[Avertissement](#)

[JANVIER 2000](#)

[FÉVRIER 2000](#)

[MARS 2000](#)

[AVRIL 2000](#)

[MAI 2000](#)

[JUIN 2000](#)

[JUILLET 2000](#)

[AOÛT 2000](#)

[SEPTEMBRE 2000](#)

[NOVEMBRE 2000](#)

[DÉCEMBRE 2000](#)

[JANVIER 2001](#)

[FÉVRIER 2001](#)

[MARS 2001](#)

[AVRIL 2001](#)

[MAI 2001](#)

[JUIN 2001](#)

[JUILLET 2001](#)

[AOÛT 2001](#)

[SEPTEMBRE 2001](#)

[OCTOBRE 2001](#)

[NOVEMBRE 2001](#)

[DÉCEMBRE 2001](#)

[DOCUMENTS](#)

Document 1.	Notice biographique de Denis L'Écuyer (Pierre-Denis)
Document 2.	Remerciements du groupe francophone du Grand Jubilé (Rome, 10 novembre 2000)
Document 3.	Lancement de Les homélies de FideArt 1999 (17 décembre 2000)
Document 4.	Lettre à Jean Forest. Le 18 mars 2001.
Document 5.	Credo.
Document 6.	Illuminatio et salus populi.
Document 7.	André Chouraqui.
Document 8.	T'en fais pas, la mari, c'est parti.
Document 9.	De l'écriture. (Conférence au Centre Saint-Charles, Séminaire de Sherbrooke, 16 octobre 2001.)
Document 10.	W.H. Auden, September 1, 1939.

«Je te cherche dès l'aube».
JOURNAL 2001-2002 (2002)

INDEX

[Retour à la table des matières](#)

L'index que l'on trouve à la page qui suit contient les noms des auteurs cités ou des personnages historiques mentionnés. Ou encore les noms de certains correspondants, journalistes, hommes politiques. Il ne contient cependant pas les noms des personnages de la Bible. On y trouve aussi les noms de mes parents et amis : Margot, Mozart, Lucien et Michel Desbiens ; Alain Bouchard, Andréa et Monique Bouchard, Claudette Nadeau, Thérèse Gagné, Jean-Noël Tremblay, Marie-Claude Gauvreau, Bruno Hébert, François Caron, Doris et Jean-Marie Laurendeau, Robert Trempe, Christian Nolin, Andrée et Dollard

Beaudoin, Gérard Blais, Bruno Bellone. Dans le corps du journal, je me contente, la plupart des fois, de ne mentionner que leur prénom.

Abécassis, Armand	Bergson, Henri	Bousquet, René
Accatoli, Luigi	Bernanos, Georges	Bouthillier, Guy
Agnès, sainte	Bernard, saint	Bové, José
Alain	Berthes, père, cssr.	Bradbury, Ray
Alexandre V	Berthold, Étienne	Brantôme
Ambroise, saint	Besré, Jean	Brathwaite, Normand
Anka, Paul	Bigotto, Giovanni, frère	Brault, Jacques
Aquin, Hubert	Binet, René	Brecht, Bertold
Aragon, Louis	Blais, Gérard	Brien, Marcel
Arbuès, Benito, frère	Blanchard, Claude	Brigitte de Suède, sainte
Aristote	Blanchette, Josée	Brisebois, Robert
Asimov, Isaac	Blondeel, Édouard	Broucker, José de
Auden, WH.	Blondel, Maurice	Brunschvicg, Léon
Augustin, saint	Blondin, Esther	Bultmann, Rudolf
Auxence, évêque	Bloy, Léon	Bureau, André
Auzou, Georges	Blum, Léon	Bush, George W.
B	Boff, Leonardo	C
	Boileau, Nicolas	
Baillargeon, Stéphane	Bolduc, Gabriel, frère	Camus, Albert
Balzac, Honoré de	Bombardier, Danielle	Caron, Borromée, frère
Barber, Benjamin	Bombardier, Denise	Caron, François
Barbie, Klaus	Bonaventure, saint	Carter, Jimmy
Bardot, Brigitte	Bonnard, Jean	Cassin, René
Barthelet, Philippe	Borromée, Charles, saint	Castro, Fidel
Bastien, André	Bossuet	Cataford, Claude
Baucamp, Évode	Bottin, Sébastien	Catherine de Saint-
Baudrillard, Jean	Bouchard, Alain	Augustin
Beauchemin, Yves	Bouchard, Alain (Le	Catherine de Sienne,
Beauchesne, Pierre	Soleil)	sainte
Beaudet, Claude, frère	Bouchard, Andréa	Cécile, sainte
Beaudoin, Andrée	Bouchard, Gérard	Célestin V
Beaudoin, Dollard	Bouchard, Léonard	Céline, Louis-Ferdinand
Beaudoin, Louise	Bouchard, Lucien	César, Jules
Beauvoir, Simone de	Bouchard, Marie-Claire	Cesbron, Gilbert
Becket, Thomas, saint	Bouchard, Serge	Chamberlain, Neville
Bédard, Jean	Boucher, Andrée	Chamfort, Sébastien
Bellefeuille, André, frère	Bouclier, Denise	Chaminade, Guillaume-
	Bouddha	Joseph
Bellone, Bruno	Boulanger, Richard	Champagnat, Marcellin,
Ben Gourion, David	Bourassa, Robert	saint
Ben Laden, Oussama	Bourdaloue, Louis,	Champlain, Samuel de
Benoît, saint	Bourgault, Pierre	Chapleau
Bergeron, Rosaire, frère	Bourget, Ignace, mgr	Charest, Jean
	Bourget, Paul	

Charles le Téméraire	Curé d'Ars	Dupanloup, Félix
Charles, Pierre	Cyrille, saint	Duplessis, Maurice
Charles, prince de Galles	D	Dupont, Luc
Charles-Raphaël, frère		Durkheim, Émile
Chartrand, Robert	Daladier, Édouard	Durocher, Eulalie, bienheureuse
Chateaubriand, François-René	Dalida	Durrwell, François-Xavier
Chesterton, C.K.	Dallaire, Roméo	
Chevrette, Guy	Daniélou, Jean	E
Chittister, Joan	D'Auteuil, Réginald, frère	
Chouraqui, André	David, Michel	Eichmann, Adolf
Chrétien, Jean	Day, Stockwell	Einstein, Albert
Chrysostome, Jean, saint	De Chardin, Pierre-Teilhard	Eisenhower, David
Churchill, Winston	De Gaulle, Charles	El Greco
Chwaluczyk, Janusz	De Koninck, Charles	Eliot, Tomas Stearns
Cicéron, Marcus Tullius	Denis, saint	Éphrem, saint
Cioran, E.-M.	Denys le Petit	Escribario, Marcella
Ciry, Michel	Derome, Bernard	F
Clark, Joe	Derrida, Jacques	
Claudel, Paul	Desbiens, Lucien	Falardeau, Jean-Charles
Clavel, Maurice	Desbiens, Margot	Falchetto, Claudino, frère
Clément d'Alexandrie, saint	Desbiens, Michel	Farhoud, Samira
Clinton, Bill	Desbiens, Mozart	Faucher, Jacques
Clinton, Hillary	Descartes, René	Fecteau, Gaétan, frère
Cloutier, Mario	Deschênes, Gaston	Ferebee, Thomas Wilson
Colbert, Jean-Baptiste	Desjardins, Dédé	
Combes, Émile	Desmeules, François	Ferland, Jean-Pierre
Constantin, empereur	Dion, Céline	Ferland, Louis, frère
Cornellier, Louis	Dion, Gérard	Ferry, Jules
Cornett, Norman	Dion, Jean	Fessou, Didier
Cossa, Balthasar	Domenach, Jean-Marie	Filiatrault, Denise
Côté, André-Philippe	Dominique, saint	Filion, Gérard
Côté, Claude	Dor, Georges	Findley, Timothy
Côté, Lorenzo	Dorff, Francis	Flaubert, Gustave
Côté, Marcel	Dostoïevski, Fedor	Foglia, Pierre
Couchoud, Paul-Louis	Drewermann, Eugen	Fonsos, Evangelos, frère
Cournoycr, Jean	Drolet, Gilles	Fontenelle, Bernard
Courtois, Stéphane	Drouilly, François	Ford, Gerald
Couture, Maurice, mgr	Du Bos, Charles	Forest, Jean
Crampon, Augustin-Joseph-Théodore	Dubourg, Bernard	Fortin, Dédé
Crevier, Gilles	Dubuc, Jean-Guy	Fortin, Pierre
Cromwell, Oliver	Duceppe, Gilles	
	Dumont, Fernand	

Fourastié, Jean	Goethe, Johann Wolfgang	Isidore de Séville, saint
Fournier, Eugène	gang	
France, Anatole	Green, Julien	J
Franco, Francisco	Greene, Graham	
François d'Assise, saint	Grégoire XII	Jacob, Max
François de Sales, saint	Grégoire XIII	Jacques Cartier
Frank, Bernard	Grégoire, Gilles-André	Jasmin, Judith
Frédéric II	Grégoire, Paul, cardinal	Jasmin, Michel
Freud, Sigmon	Grenier, Denise	Jean XXI
Frontenac	Grignon de Montfort,	Jean XXIII
Frossard, André	Louis-Marie, saint	Jeanne d'Arc
Fukuyama, Francis	Groulx, Lionel	Jean-Paul II
	Guardini, Romano	Jérôme, saint
G	Guillebaud, Jean-Claude	Jobin, Raoul
	Guitton, Jean	Johnson, Daniel
Gaboury, Placide		Johnson, Lyndon Bains
Gabriel-Michell frère	H	Joseph-Arthur, frère
Gadbois, Louis		Joseph-Azarias, frère
Gagné, Thérèse	Harel, Louise	Joszef, Eric
Gagnon, Jean-Louis	Harrison, George	Julien, Pauline
Gagnon, Lysiane	Hayworth, Rita	Julliard, Jacques
Galilée, Galileo	Hébert, Bruno	Jünger, Ernst
Gandhi	Hébert, Jacques	
Garneau, Annette	Hébert, Philippe	K
Garneau, Richard	Henley, William Ernest	
Garnotte	Henri II	Kaplan, Robert
Garou	Henri IV	Kayibanda
Gaspard Lefebvre, dom,	Henri VIII	Kennedy, John E.
osb	Henry, Émile	Ketty, Rina
Gaudet, Serge	Hesse, Hermann	Kieller, Bernard
Gaulin, André	Hillesum, Etty	Kieller, Grazyna
Gauthier, Jacques	Hilton, Dave	Kierkegaard, Soren
Gauvreau, Marie-Claude	Hitler, Adolf	Koestler, Arthur
Gélinas, Claude, frère	Hogan, Patrick	Kolbe, Maximilien, saint
Germain, Sylvie	Homère	
Gervais, Richard	Hourdin, Georges	L
Gheorghiu, Virgil	Hugo, Victor	
Gide, André	Huntington, Samuel	L'Écuyer, Denis, frère
Gilgamesh	Hunzvi, Chenzeral	La Fontaine, Jean de
Gillet, Robert	Hussein, Saddam	Laberge, Louis
Gingras, Gisèle	Huxley, Aldous	Lacasse, Lise
Girard, René		Lachapelle, Bernard,
Giroud, Françoise	I	frère
Glaman, Claude		Laclos, Choderlos de
Goering, Hermann	Ignace de Loyola, saint	Lacoursière, Jacques

Laflamme, Grégoire	Levi, Primo	Merton, Thomas
Lafleur, Marielle	Lewinsky, Monica	Méthode, saint
Lalonde, Marc	Lindberg, Charle	Michaud, Clément
Lamontagne, Gilles	Lisée, Jean-François	Michaud, Yves
Lamy, Georges	Longfellow, Henry	Michel-Ange
Landry, Bernard	Wadsworth	Milani, Dom
Laphani, Lewis H.	Lortie, Claude	Milingo, Emmanuel,
Lapointe, Jean	Louis XIV	mgr
Laporte, Stéphane	Louis-Gustave, frère	Miller, Lee
Larose, Gérald	Lubac, Henri de	Milosevic, Slobodan
Larose, Jean	Lucie de Fatima	Mobutu, Sese Seko
Laurendeau, André		Molière
Laurendeau, Doris	M	Mondalon, Louis de
Laurendeau, Jean-Marie		Montaigne, Michel de
Lavoie, Gilbert	Mach, Ernst	Montalembert, Charles
Lazure, Denis	Mahieu, Patrice	Forbes de
Le Dain, Gérald-Éric	Mahomet	Montcalm, marquis de
Le Senne, René	Malfait, Roger, frère	Montherlant, Henry
Leclerc, Maurice	Mallarmé, Stéphane	Montminy, Jean-Paul
Leduc, Louise	Malraux, André	Mordillat, Gérard
Lefebvre, Marcel, frère	Malraux, Clara	Morissette, Michel
Legault, François	Maltais, Agnès	Morrow, Lance
Legaut, Josée	Marchand, Jean	Mouskouri, Nana
Légaut, Marcel	Marcotte, Marcel	Mozart, Wolfgang
Legendre, Joël	Maréchal, Isabelle	Amadeus
Legroulx, Claire	Maréchal, Louis-	Mugabe
Legroulx, Léopold	Adolphe	Mugnier, Arthur
Lehmann, Karl	Marie-Victorin, frère	Murray, Philippe
Lejeune, Catherine	Maritain, Jacques	Mussolini, Benito
Lemay, Linda	Marois, Pauline	
Lemieux, Diane	Marquette, Jacques	N
Lemieux, Jean-Paul	Marrier, Roger	
Lemire, Guy	Marshall, George	Nadeau, Claudette
Lemoyne, Jean	Martel, Carole	Nadeau, Margot
Lénine	Martel, Jean	Naud, André
Lennon, John	Martin, Paul	Newman, John Henry
Léon XIII	Mathieu, Henri-Louis,	Newton, Isaac
Léonard, Jacques	frère	Nguven Van Tuan,
Leopardi, Giacomo	Mauffette, Guy	François-Xavier
Lepaire, Noël	Mauriac, François	Nietzsche, Friedrich
Lessard, Denis	Maurois, André	Noël, Marie
Lester, Normand	McCrec, John	Nolet, Jean-Paul
Lévesque, Georges-	McWeigh, Timothy	Nolin, Christian
Henri	Mercier, Honoré	Nourissier, François
Lévesque, René	Mercure, dom, osb	

O

O'Neil, Jean
 Oppenheimer, Robert
 Ortega y Gasset
 Osty, Émile
 Ouellet, Dorothée, soeur

P

Paiement, s.j.
 Papon, Maurice
 Parizeau, Jacques
 Pascal, Blaise
 Paul VI
 Pelletier, Gérard
 Pepin, Marcel
 Perreault, Pierre
 Pétain, Philippe
 Petrowski, Nathalie
 Phaneuf, Luc
 Philippe, duc d'Édimbourg
 Picard, Gérard
 Picasso, Pablo
 Piché, Robert
 Picher, Claude
 Pichette, Jean
 Pie IX
 Pierre Damien, saint
 Pierre, l'abbé
 Pinard, Daniel
 Pinochet, Augusto
 Pio, padre
 Platon
 Poole, Myra, soeur
 Porter, Isabelle
 Potvin, Damase
 Pouget, Guillaume
 Poutine, Vladimir
 Powell, Colin
 Presley, Elvis
 Prieur, Jérôme
 Profit, James

R

Rabelais, François
 Racine, Jean
 Rahner, Karl
 Ramadier, Paul
 Raphaël, Sanzio
 Ratzinger, Joseph, cardinal
 Renan, Ernest
 Renard, Jules
 Reno, Ginette
 Revel, Jean-François
 Ricard, Mathieu
 Richard, Maurice
 Ricoeur, Paul
 Rictus, Jehan
 Rilke, Rainer Maria
 Rivard, Constantin
 Rivarol, Antoine
 Rivière, Jacques
 Robichaud, Émile
 Robichaud, Michel
 Robitaille, Pierre-Henri
 Roosevelt, Franklin
 Rosmini-Serbati, Antonio
 Rossi, Tino
 Rostand, Edmond
 Rostand, Jean
 Rouanct, Marie
 Rougemont, Denis de
 Rouillard, Jacques
 Roux, Jean-Louis
 Roy, Gabrielle
 Roy, Guy
 Rubens, Petrus Paulus
 Rueda, Basilio, frère
 Ryan, Cornelius

S

Sagehomme. G.
 Saint-Exupéry, Antoine de

San-Antonio

Sansfaçon, Jean-Robert
 Sartre, Jean-Paul
 Saul, John
 Sauvé, Mathieu-Robert
 Savard, Félix-Antoine
 Savard, Jojo
 Schmitt, Éric-Emmanuel
 Schuman, Robert
 Séguin, Philippe
 Seife, Charle
 Serres, Michel
 Sévigné, marquise de
 Shakespeare
 Sharon, Ariel
 Shaw, Bernard
 Simenon
 Socrate
 Soljénitsyne, Alexandre
 Soljénysine, Alexandre
 Sosigène
 Soubirous, Bernadette, sainte
 Soucy, Gaétan
 Soult, maréchal
 Staël, madame de
 Staline, Josef
 St-Arnaud, Jean-Guy
 Stein, Édith
 Stendhal
 Strauss, Botho

T

Teresa, mère
 Termier, Pierre
 Théodose, empereur
 Thérèse d'Avila, sainte
 Thérèse de Lisieux, sainte
 Thibault, Lise
 Thibon, Gustave
 Thomas a Kempis
 Thomas d'Aquin, saint
 Tillette, Xavier

Tinck, Henri	Turcotte, Jean-Claude,	Verreault, Richard
Tolstoï, Léon	cardinal	Veillot, Louis
Tougas, Marie-Soleil	Turgeon, Yvan, frère	Viel, Monique
Touraine, Alain	Tyler, Anne	Vigneault, Gilles
Tremblay, Arthur		Vigny, Alfred de
Tremblay, Gérard	U	Vincent de Paul, saint
Tremblay, Jacques		Virgile
Trenblay, Jean-Noël	Unamuno, Miguel	Vogel, André
Tremblay, Jean-Noël, sr		Voltaire
Tremblay, Jean-Paul	V	
Tremblay, Jean-Pierre		W
Tremblay, Marc-	Vadeboncoeur, Pierre	
Ad6lard	Valcour, Pierre	Walesa, Lech
Tremblay, Paul	Valensin, Auguste	Wallace, George
Trempe, Robert	Valentin, saint	Walsh, Suzanne
Trenet, Charles	Valéry, Paul	Weil, Simone
Trudeau, Pierre Elliot	Vastel, Michel	West, Morris
Truman, Harry	Venne, Michel	Wieseltier, Leon
Tunick, Spencer	Verlaine, Paul	Wiesenthal, Simon
Turcot, Gisèle	Verne, Jules	Wolfe, général

«Je te cherche dès l'aube».
JOURNAL 2001-2002 (2002)

QUATRIÈME DE COUVERTURE

[Retour à la table des matières](#)

« Dieu, tu es mon Dieu. Je te cherche dès l'aube. Mes yeux devançant l'aurore et j'implore. Tu m'as tissé dans le sein de ma mère. Mes jours étaient formés avant que pas un n'eût paru. Je subsiste en toi et je marche en ta présence. Tu es la lampe de mes pas et c'est par ta lumière que je vois la lumière. Je te cherche dès l'aube et je n'ai pour seule offrande que l'accueil de ton amour. »

Plus d'un demi-siècle après *Les Insolences du Frère Untel*, l'auteur récidive dans ce journal, où il s'attaque une fois de plus à Dame Bêtise, au mensonge institutionnalisé et au fanatisme.

Osant dire tout haut ce que les autres pensent tout bas, il n'hésite pas à dénoncer bien des inepties comme la lourdeur de l'alliance syndicalo-bureaucratique, l'absurdité de nombre de conventions collectives, le fascisme larvé de certains politiciens québécois, les fusions sauvages, les manœuvres véreuses des multinationales, la rengaine éculée voulant que le gouvernement fédéral soit la cause de tous nos maux, l'antiaméricanisme « branché » et maladif de trop de journalistes.

En toute sérénité, dans une langue qu'il a su garder décapante, Jean-Paul Desbiens montre du doigt les poncifs des milieux bien-pensants tout en demeurant, avant tout, un homme de conviction, un croyant sans mièvrerie qui n'hésite pas à garder le cap et à se donner pour mission de dessiller, en toute modestie, les yeux des Québécois de ce début de siècle.

Sous le nom de Frère Untel, Jean-Paul Desbiens publia en 1960 ses Insolences, dans lesquelles il pourfendait plusieurs belles certitudes de la société québécoise d'alors. Cet ouvrage constitua un des best-sellers de la Révolution tranquille. Docteur en philosophie, tour à tour enseignant, éditorialiste en chef de La Presse et directeur général de cégep, il demeure fidèle à son engagement en s'impliquant dans des causes sociales et humanitaires, tout en continuant à dénoncer les impostures, les hypocrisies et les vaches sacrées.

«Je te cherche dès l'aube».
JOURNAL 2001-2002 (2002)

AVERTISSEMENT

[Retour à la table des matières](#)

Lors de la publication d'autres tranches ou extraits de mon journal, ou de recueils d'articles ¹ je me suis longuement expliqué sur le genre littéraire que je pratique. J'ai écrit des « avertissements », des « avant-propos », des « introductions ». ² En cours de rédaction du présent volume, j'ajoute encore de brèves remarques sur la nature et l'utilité d'un journal.

J'estime en effet qu'un livre (sauf pour quelques amis et familiers de l'auteur) a besoin d'être présenté, au sens où un inconnu a besoin d'être présenté dans une famille, un cercle, une réunion, un club, un *party*.

La présente tranche de mon journal offre un intérêt particulier en raison du passage à l'an 2000, mais surtout en raison du 11 septembre 2001. On sait maintenant que cette date aura marqué le véritable début du troisième millénaire. On s'est plu à répéter que depuis le 11 septembre 2001, « plus rien ne sera pareil. »

Ce jour-là, le Web recevait un nombre record de visites pour le poème de W. H. Auden intitulé *September 1, 1939*, jour où l'aviation allemande rasait Dantzig

¹ Notamment, *L'Actuel et l'Actualité*. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

² *L'introduction* la plus élaborée se trouve dans *Les années novembre*, sous le titre *Apologia pro diurno*.

et qui déclencha la deuxième Guerre Mondiale ³. Je le place en annexe, accompagné d'un essai de traduction personnelle (Cf., document #10). Par ailleurs, dans *Harper's* de février 2002, je trouve un long article de Jean Baudrillard intitulé *L'esprit du terrorisme* (en français dans le texte) ⁴. Baudrillard écrit que la première Guerre Mondiale a mis fin à la suprématie européenne ; la seconde, au nazisme ; la troisième (la guerre froide), au communisme. La guerre où nous sommes engagés, la quatrième Guerre Mondiale, c'est la résistance à la globalisation. La tactique du terrorisme, c'est de faire s'écraser le système sous son propre poids. On peut observer ce phénomène à l'échelle québécoise. Il suffit de penser au système scolaire et au système hospitalier.

Mais les avertissements ne servent à rien. *Tels furent les jours de Noé*, comme dit Jésus.

³ Source : *Time Magazine* du 31 décembre 2001.

⁴ L'article a d'abord été publié dans *Le Monde* du 2 novembre.

«Je te cherche dès l'aube».
JOURNAL 2001-2002 (2002)

JANVIER 2000

[Retour à la table des matières](#)

1er janvier 2000

Hier soir, coucher vers 21 h. Ce matin, une heure de marche. Nous sommes deux dans la résidence. À 8 h 17, nous nous souhaitons « la Bonne année » en partant pour la messe. Nous ne nous revoyons plus de la journée. Vers 16 h, téléphone de Jean O'Neil. Lui aussi, il a voulu être seul aujourd'hui. La solitude voulue (et d'abord possible !) est une bénédiction. Un peu d'écriture et orgie de lecture.

L'année qui commence est bissextile. Bissextile, parce que dans le calendrier de Jules César, le 24 février, sixième jour avant les calendes de Mars, était doublé tous les quatre ans. César avait fait venir à Rome un astronome d'Alexandrie, Sosigène, afin de régler la perturbation entre les dates vulgaires et les révolutions célestes. Cette mesure s'applique encore aux années dont le nombre est divisible par quatre. Les années séculaires ne sont pas bissextiles, sauf celles dont le nombre formé par les deux premiers chiffres est également divisible par quatre. Je trouve ces informations élémentaires dans le *Larousse du XXe siècle*. Tiens ! Voilà un titre que l'on devra changer.

Je lis une remarque amusante d'un journaliste : « Un jour de plus dans votre existence ! » À l'inverse, supposons que les savants du monde entier découvrent

que les révolutions célestes ont été mal calculées et que nos calendriers sont 25 ans en avance et qu'alors une autorité mondiale décrète que nous sommes, en fait, en 1975. Faudrait-il penser que nous viendrions de « perdre » 25 ans ?

2 janvier

Selon le nouveau calendrier liturgique, le Jour des Rois n'est plus fixé au 6 janvier. L'évangile du jour rapporte le passage bien connu de la visite des Rois Mages venus d'Orient en suivant une étoile. On sait que les Évangiles ne sont ni des reportages, ni des récits historiques. Historiques, le veux dire ayant comme objectif de relater le déroulement des événements.

Selon les critères d'une histoire événementielle, il aurait été plus simple, pour Hérode, de faire suivre les mages discrètement par quelques soldats, vu qu'il tenait tant à savoir où se trouvait cet enfant, futur roi des Juifs. Bethléem n'est qu'à une dizaine de kilomètres de Jérusalem ! Autre détail : il est bien écrit dans Matthieu que les Mages « entrèrent dans la maison où ils virent l'enfant avec Marie sa mère ». Aucune mention de Joseph. De plus, il est question d'une maison et non plus d'une grotte.

Vers 14 h 30, à mon invitation, Claudette ⁵ vient me délivrer de trois ou quatre bogues que j'ai moi-même introduits dans mon ordinateur, mais que j'étais incapable de déloger. Il ne s'agit aucunement du « bogue de l'an 2000 » dont on nous rebat les oreilles depuis une couple d'années. Nous soupçons ensemble.

3 janvier

Coucher tôt hier soir, je me réveille à 2 h 30 et je sens bien que je ne me rendormirai plus. Café, recafé et lecture. Marcher est difficile, ce matin, car il a plu un peu la nuit dernière et une croûte épaisse recouvre la neige molle. On pose un pied, la croûte défonce ; on pose l'autre pied, idem. L'opération est éprouvante, du

⁵ Voir note p. 346. [Dans l'édition numérique, cela réfère à la note de [l'Index](#). JMT.]

moins pour un poussif. On m'a dit aussi que des chevreuils affolés se coupaient littéralement les pattes en semblable situation. Aussi bien, une fois parvenu à la rue municipalisée, je marche dedans : les « grattes » ayant déjà fait leur travail.

J'apprends aujourd'hui la mort de Jean-Paul Nolet, décédé hier, à l'âge de 75 ans. Une des plus belles voix de Radio-Canada et homme de grande distinction. Il appartenait à la nation des Abénakis. En 1970, nous avons correspondu un bon moment.

Je passe pratiquement toute la journée à lire les numéros spéciaux publiés par *The Economist*, *Time Magazine* et *L'Actualité*. Avec, en plus, les éditions spéciales de *La Presse*, *Le Soleil*, *Le Devoir*. Certes, le marché (ou le lectorat, si vous préférez) local n'est pas comparable à celui du *Time Magazine* ou de *The Economist*, mais on peut faire un bon bout de chemin avec les quatre véhicules québécois susmentionnés.

Dans les listes des grands événements du siècle dernier, je note l'absence du Plan Marshall, lancé en 1947 par le général George Marshall, secrétaire d'État américain. Il s'agissait ni plus ni moins de la reconstruction économique de l'Europe. Le Plan est rejeté par l'URSS. La Tchécoslovaquie, qui avait d'abord accepté, est contrainte de se retirer sur ordre de Moscou. La France accepte de justesse. Le Parti communiste français organise de graves troubles sociaux : grèves, sabotages. Le président Ramadier est contraint de démissionner. C'est Robert Schuman qui le remplace. Trente mille soldats, qui venaient tout juste d'être licenciés, sont rappelés. L'Espagne avait d'abord été exclue du Plan, *because* Franco. Par la suite, elle y fut admise. Or, Franco, bien qu'étant redevable à l'Allemagne et à l'Italie, avait refusé à Hitler le passage « gratis » par l'Espagne vers Gibraltar, sauvant ainsi, pour l'Angleterre, l'accès à la Méditerranée et retardant d'au moins deux ans l'invasion de l'Afrique du nord. Mais l'URSS avait été invitée ! On est pour la démocratie ou on l'est pas !

On a pu dire que les États-Unis avaient tout intérêt à une reconstruction économique de l'Europe, Il reste que le Plan Marshall aura sans doute largement contribué à « contenir » la soviétisation de l'Europe.

Note très postérieure (25 novembre 2001) : Si, après les attentats du 11 septembre, les États-Unis avaient eu l'idée de lancer un « plan Marshall » destiné aux

exclus du néolibéralisme, et d'effacer les dettes des pays pauvres au lieu de choisir de bombarder l'Afghanistan, ils auraient pulvérisé, du même coup, la « base » de Ben Laden.

Je n'ai pas le goût de reprendre ici les nombreuses et fort instructives revues du dernier millénaire et du dernier siècle. Chacun aura pu en prendre connaissance grâce aux numéros spéciaux des médias que je mentionnais plus haut. Je prends toutefois plaisir à noter que l'usage de la fourchette (XI^e siècle) fut dénoncé par saint Pierre Damien comme un luxe de décadents ! Que le pape Jean XXI fut enseveli sous les ruines d'un appartement qu'il s'était fait construire à Viterbe et qui s'était effondré. C'était en mai 1277, donc avant Galilée et Newton !

Ah ! et puis, cette plaisanterie que le lis dans *Time Magazine* daté du 1^{er} janvier : *Have you heard the one about the dyslexic atheist who did not believe in Dog ?*

9 janvier

Ces trois ou quatre derniers jours, marcher était devenu une entreprise hasardeuse parce que la chaussée était recouverte de glace vive dans laquelle les crampons de mes bottes ne mordaient pas. Ce matin, le sol est recouvert de six à huit pouces de neige vaporeuse.

La liturgie de ce dimanche célèbre le baptême de Jésus. D'un coup, la liturgie déplace son phare de Jésus-enfant à Jésus bien engagé dans son âge adulte. Il est dans la foule de ceux qui s'apprêtaient à recevoir le baptême de Jean-Baptiste. Il descend dans le Jourdain. Le ciel se déchire. Une voix se fait entendre : « Celui-ci est mon fils bien-aimé. » L'Esprit descend sur lui comme une colombe. Marc rapporte l'événement en quatre lignes. On peut très bien penser que le récit de Marc est une manière de signifier que Jésus reçut, ce jour-là, une révélation particulièrement vive de la mission qui l'attendait et de sa relation privilégiée avec le Père. Les théologiens contemporains, en effet, de même que des philosophes ou des spirituels comme Guitton et Légaut, entre autres, soutiennent que Jésus prit une connaissance progressive de sa mission.

11 janvier

Le Soleil d'hier rapportait que le président de la conférence des évêques d'Allemagne, Mgr Karl Lehmann, a estimé que le pape devrait envisager la possibilité d'une démission pour raison de santé. Lors de son apparition à la télévision le 31 décembre dernier, en particulier, je ne compte plus, pour ma part, les remarques sur sa décrépitude physique.

Comme il fallait s'y attendre, les journaux d'aujourd'hui reviennent sur la déclaration de l'évêque allemand. Ce dernier, bien entendu, affirme que ses propos avaient été déformés. On reconnaît cependant que la démission du pape ne doit pas être un sujet tabou ».

Le 31 décembre dernier, je rapportais les propos de Jean Guitton à ce sujet, tirés de *Paul VI secret* : je suis presque sûr qu'il avait envisagé de donner sa démission, au cas où il ne serait pas capable de remplir son office :

Guitton : Mais la papauté n'est pas une fonction. Démissionne-t-on de la paternité ?

Paul VI : Mais j'ai fixé aux évêques une limite d'âge. Pourquoi ferais-je exception ?

12 janvier

Le Devoir publie aujourd'hui une pleine page sur l'éventuelle démission de Jean-Paul II, sous la signature de Henri Tinck, du journal *Le Monde*. J'en tire ce qui suit, complété par des informations prises dans *L'Encyclopédie Catholisme*.

Le 5 juillet 1294, le pape saint Célestin V fut élu par les cardinaux qui désiraient mettre fin à une vacance du siège pontifical qui durait depuis deux ans et demi. Les cardinaux ne tardèrent pas à regretter le choix qu'ils avaient fait : le pontife qu'ils avaient donné à l'Église n'était pas fait pour exercer une telle charge. Célestin V en était persuadé autant qu'eux, mais un pape pouvait-il démissionner ? Les cardinaux en délibérèrent et, après avoir pris leur avis, le pape déclara

lui-même que le pontife romain était libre de résigner ses fonctions s'il le désire. Cette renonciation eut lieu à Naples, le 13 décembre 1294. Célestin V ne fut donc pape que pendant un peu plus de 6 mois. Il fut canonisé en 1313.

Vers la fin du Schisme d'Occident, au moment où plusieurs papes concurrents régnaient, Grégoire XII renonça à la tiare le 4 juillet 1415 après beaucoup de tergiversations qui amenèrent des cardinaux des deux camps à élire Alexandre V qui mourut quelques mois plus tard et auquel succéda Balthasar Cossa le 17 mai 1410, et prit le nom de Jean XXIII.

Notons ici une curiosité : dans la série des papes Jean, il n'y a pas de Jean XX. Lors de son élection au Souverain pontificat, le cardinal Roncalli choisit de s'appeler Jean XXIII. Ce nom avait déjà été porté par un pape du XVe siècle, dont il ne semble pas possible de nier la légitimité. Il y a, en fait, deux Jean XXIII, non compris le Jean XXIII, pape schismatique.

Rappelons enfin qu'en ce qui a trait à la démission ou à la déposition d'un pape, il n'existe pas d'autre règle écrite qu'un article du droit canon (le #332) qui stipule que, « s'il arrive que le pontife romain renonce à sa charge, il est requis, pour la validité, que la renonciation soit faite librement et qu'elle soit dûment manifestée. »

14 janvier

La matinée la plus froide de la saison : - 29° et vent léger. je marche pendant plus d'une heure, mais j'avais pris soin de revêtir mon costume de Yéti. Souper chez Claudette, avec Marie-Claude et Jean-Noël.

16 janvier

J'apprends ce matin le décès, survenu hier, du père Georges-Henri Lévesque. Il avait près de 97 ans. Le 23 novembre et le 8 décembre derniers, il avait enregistré, immédiatement après moi, une émission pour le canai *Historia* qui sera diffusée prochainement. Il aura été un des grands artisans de la modernisation du Qué-

bec, notamment avec la création de la faculté des sciences sociales, malgré l'opposition de Duplessis. Il lutta également contre les Jésuites de Montréal au sujet de la confessionnalité des coopératives. Au début des années soixante, il fut appelé à fonder l'université du Rwanda. Il m'avait dédié les trois volumes de son autobiographie intitulée *Souvenances*. Pour le tome 2, il avait écrit : « Avec mon amicale et fidèle admiration, ce livre vous rappellera ces jours où tous deux, chacun de son côté, nous travaillions dans le même sens et pour les mêmes causes dans la ferveur et l'espoir. » Et pour le tome 3 : « Au frère Jean-Paul Desbiens, en hommage de haute estime, de sincère amitié et fidélité jeannoise. » Précisons que la mention de « fidélité jeannoise » est un rappel de sa naissance à Roberval ! Les deux dédicaces sont datées du 24 juin 1990 à la villa Montmorency où je l'avais rencontré avec Gérard Dion. On se souviendra que ce jour-là, c'était le lendemain de l'échec du projet d'entente du lac Meech. Dans un de ses rares discours un peu « emportés », Bourassa avait dit : « Jamais plus nous ne négocierons à 11 ! » On connaît la suite.

19 janvier

Vague de froid, ces derniers jours. Ce matin, il faisait -25°, mais vent nul. Cette température se supporte très bien. À peine sorti, au moment où j'étais adossé au mur de la résidence pour pratiquer certains exercices d'assouplissement, une autopatrouille braque ses phares sur moi. Un des deux policiers baisse la vitre de son auto et me demande : « Que faites-vous là, Monsieur ? » Je comprends parfaitement ce genre d'intervention. Les patrouilleurs font leur travail. Il est assez surprenant, en effet, de voir un homme dehors le long d'un édifice public à cette heure-là.

Dans *Le Soleil* du jour, Pierre Fortin, l'économiste-darling du PQ déclare : « L'économie du Québec au beau fixe pour les 25 prochaines années. » Tel quel ! Une telle déclaration ne relève pas de l'optimisme, ni de la clairvoyance, ni de la science, ni du prophétisme ; elle est tout bêtement insignifiante.

20 janvier

Acronymes, sigles, mots-valises. Les journaux et les revues, françaises ou anglaises, sont truffés de sigles, même dans les titres. Je lisais récemment OPA. J'ai eu quelque difficulté à comprendre qu'il s'agissait d'une offre publique d'achat. Dans *Le Soleil* du jour, le m'amuse à faire une liste partielle des sigles que je rencontre en tournant les pages. J'obtiens ceci : MAL (Mouvement pour les arts et les lettres), UPA (Union des producteurs agricoles), GPS (positionnement par satellite), RMAAQ (Régie des marchés agricoles et alimentaires du Québec) ; BST (Bureau de la sécurité des transports du Canada) ; FEUQ (Fédération des étudiants universitaires du Québec) ; BCE (conglomérat canadien de télécommunications. Aucune explication du sigle lui-même). ERV (entérocoque résistant à la vancomycine). Sans oublier CSN, Centrale de l'enseignement du Québec, PQ, PLQ, PCC, BQ, NPD. Certes, bon nombre de ces sigles sont devenus familiers et n'empêchent pas la compréhension du texte. Mais c'est le diable quand il s'agit d'une publication américaine ou française.

En faisant le ménage dans mes revues, je déterre un article de *The Economist* intitulé : AA (acronyms anonymus) daté du 11 décembre 1999. J'apprends que le FMI (en anglais IMF) poursuit en justice une compagnie de prêts californienne (*Iron Mountain Financial*) pour l'obliger à modifier son acronyme ! L'article redoute à brève échéance une pénurie de combinaisons pour la création de nouveaux acronymes à trois lettres, car il n'y a que 17 576 combinaisons possibles. L'article conclut ironiquement en suggérant une organisation mondiale pour taxer et contrôler la prolifération des initiales. Cette organisation pourrait s'appeler AAAAA (The Association for the Alleviation of Absurd Acronyms and Asinine Abbreviations).

22 janvier

La vague de froid continue. En mettant le nez dehors, je me récite des versets du Cantique des Trois Enfants (Daniel 3) : « Vous tous, souffles et vents, bénissez

le Seigneur ; et vous, le gel et le froid, bénissez le Seigneur ; et vous, la glace et la neige, bénissez le Seigneur. » Ce matin, il faisait -24° et un vent d'une quarantaine de km/h. Si donc on applique le facteur éolien, il devait faire autour de -40°. En rentrant, je m'aperçois que je me suis gelé le menton. Ça m'apprendra à bénir le gel et le froid, plus le facteur éolien !

Dans mon bureau, le dois porter mes bottes pour ne point trop geler des pieds et j'ai les mains gercées. En soi, l'affaire est insignifiante, car je ne suis point fri-leux. Ce qui m'irrite, c'est que l'on aurait tous les moyens de maintenir une température chrétienne. Mais on a voulu « rationaliser » la dépense d'électricité en confiant la tâche à un contrôle électronique à distance. Contrôle que personne ne semble pouvoir contrôler ! À la fin de l'été dernier, on a confié l'installation de ce système à une firme spécialisée, ce qui a dû coûter quelques sous. Or, dans chaque pièce, se trouve un thermostat de marque Honeywell (publicité gratuite) de grande sensibilité et de grande fiabilité. Ledit système a été installé au moment de la construction. *No way !* On n'arrête pas le progrès !

J'écris ces fortes réflexions, mais il n'empêche qu'en marchant ce matin, et sous l'influence d'une récente lecture de Primo Levi, je pensais aux prisonniers des camps, durant la dernière guerre, qui devaient, matin et soir, passer de longs moments debout, en rangs, pour les appels quotidiens. Et ils n'étaient vêtus que de leur mince chemise de bagnards.

Gérard Bouchard a publié dans *Le Devoir* des 15 et 17 janvier une critique du volume de John Saul *Réflexions d'un frère siamois*, qui est une interprétation de l'histoire du Canada. John Saul répond à Gérard Bouchard aujourd'hui, Je n'ai pas lu le livre de John Saul, mais je n'ai pas été impressionné par la critique de Gérard Bouchard, dont j'ai déjà lu certains autres textes. Il porte la jupe d'un professeur d'histoire, mais son jupon dépasse.

De 14 h à 16 h 30, rencontre avec Luc Dupont que j'ai rencontré une première fois en avril 1994. Il m'avait alors fait part de son projet d'écrire une série de portraits littéraires d'une quinzaine de personnes qui ont contribué à forger l'identité québécoise depuis un demi-siècle. Il vient de terminer son premier portrait, celui de Guy Mauffette. Il me laisse une copie de son manuscrit. Le 26 janvier, je lui écris :

Si je tiens compte du fait qu'hier, j'ai été à l'extérieur du bureau pratiquement toute la journée, je peux dire que j'aurai lu votre Mauffette en deux jours, c'est-à-dire, à toutes fins utiles, d'une traite. Si je maîtrisais les métaphores musicales, je me risquerais à dire que votre portrait est une symphonie, un concerto ou mieux (peut-être) une suite analogue à Grand Canyon suite de Ferde Grofé, que j'aime tant. Mais laissons les métaphores. Disons plutôt que votre portrait tient de la mise en scène de théâtre, de la biographie, bien sûr, de la confession (ou de la projection : vous le reconnaissez à la fin), de votre ferveur politique.

Je comprends mieux le temps que vous y avez mis, mais à ce rythme-là, vous ne me portraiturez pas de mon vivant ! Quoi qu'il en soit, si vous persistez dans votre projet global, vous aurez fait une œuvre, une œuvre originale et surprenante. Vous avez eu la main heureuse en choisissant Guy Mauffette comme premier de votre série (envisagée). Je sens que vous lui êtes accordé (au sens musical). « Guy Mauffette, le laboureur des ondes », aurait fait un sacré bon litre. J'étais très loin de le connaître, même si, grâce à mes années supines, j'ai mangé quelques milliers d'heures de radio, tous genres confondus.

La copie du manuscrit que vous m'avez laissée n'étant pas paginée, il m'est impossible de vous indiquer les quelques remarques que j'y ai faites. Nous nous donnerons sans doute l'occasion de tourner ces pages ensemble. Je vous signale seulement que le terme « exergue », que vous employez souvent, doit être remplacé par « épigraphe », d'après les dictionnaires que j'ai consultés.

Sous même pli, vous trouverez quelques textes que j'avais promis de vous faire parvenir et quelques autres qui me sont venus à l'esprit :

Lettres à quelques amis

S'écrire jeune

L'avenir du catholicisme à l'aube du 3^e millénaire

Conférence sur le Rapport Proulx

Lettre à Jean O'Neil

Hommage à l'abbé Jean-Paul Tremblay

Quelques entrées de mon Journal

Je n'ai pas retrouvé le texte sur Guy Mauffette, mais je ne désespère pas de le dépucier,

J'espère que vous êtes bien rentré dimanche soir dernier. Il me reste à vous souhaiter un éditeur assez clairvoyant pour découvrir la valeur de votre *Laboureur des ondes*.

25 janvier

J'assiste à la rencontre de Jean O'Neil à la bibliothèque Roger-Lemelin de Cap-Rouge. Nous sommes une trentaine de ses lecteurs, O'Neil commence par le récit de la genèse de son métier d'écrivain et répond ensuite aux questions de l'assistance. Les questions sont généralement très pertinentes. Il est évident que les personnes présentes connaissent bien son œuvre et O'Neil est un excellent communicateur. Je ne peux m'empêcher de remarquer, nonobstant ce que l'on s'entête à dire et à écrire, que le Québec n'est pas une société sous-développée en matière culturelle. Dans une région d'à peine dix milles carrés, on doit bien compter une dizaine de bibliothèques publiques, modernes, informatisées et qui fournissent un excellent service.

30 janvier

On me raconte le petit fait suivant : une bénévole apporte la communion à une vieille femme. La femme prend l'hostie, la rompt et, après avoir communiqué, donne l'autre partie à son chat.

Primo Levi dans *Les naufragés et les rescapés* (Gallimard, 1989) consacre un chapitre à la honte. Quelle honte ? Il répond :

« Tu as honte parce que tu es vivant à la place d'un autre. Et, en particulier, d'un homme plus généreux, plus sensible, plus sage, plus utile, plus digne de vivre que toi. [...] Nous, les survivants, nous sommes

une minorité non seulement exiguë, mais anormale : nous sommes ceux qui, grâce à la prévarication, l'habileté ou la chance, n'ont pas touché le fond. Ceux qui l'on fait, qui ont vu la Gorgone, ne sont pas revenus pour raconter, ou sont revenus muets, »

«Je te cherche dès l'aube».
JOURNAL 2001-2002 (2002)

FÉVRIER 2000

[Retour à la table des matières](#)

2 février

Rencontre de près de 2 heures avec des élèves du Campus et Jean-Louis Roux qui joue actuellement le rôle de Freud dans la pièce de Éric-Emmanuel Schmitt, *Le Visiteur*. Jean-Louis Roux avait plutôt choisi de nous entretenir de son métier de comédien. J'admire la générosité et la résistance physique de cet homme.

4 février

Rencontre de plus de deux heures avec Isabelle Porter, rédactrice en chef de *Impact Campus*, le journal des étudiants de l'université Laval. Elle est bien préparée et elle pose des questions pénétrantes. Décidément, en cette fin de siècle et début du troisième millénaire, on semble éprouver le besoin de rendre visite aux monuments historiques !

7 février

Comme il le fait souvent, Gérard, au moment de l'offertoire, propose des intentions de prière. Ce matin, il s'agissait d'une femme récemment décédée à la Maison Michel-Sarrazin. Je me suis arrêté à me demander quel serait mon sentiment au moment d'entrer dans cette dernière escale. Je n'ai évidemment pas de réponse.

Première séance du séminaire de lecture de la session d'hiver. Le livre retenu : *Maître Eckhart*, de Jean Bédard (Stock, 1998). « Le roman vrai d'un épisode de la vie de Maître Eckhart, ce grand théologien et mystique du XIV^e siècle qui, en dépit de l'Inquisition menaçante, voulut défendre les pauvres femmes. » (Présentation en 4^e de couverture). Lors de la dernière rencontre de notre groupe, en mai dernier, j'avais d'abord suggéré *Bible et Psychanalyse*, de Jean Forest, Le profit, pour moi aurait été double : j'avais déjà lu le volume et j'aurais aimé connaître la « lecture » des autres membres. Mais ma suggestion fut loin de faire l'unanimité. J'ai alors suggéré *Maître Eckhart*, que je ne connaissais pas, mais dont on m'avait dit beaucoup de bien. L'échange de cet après-midi a été fort stimulant.

En fin d'après-midi, chez Claudette, je regarde les enregistrements des deux premières longues entrevues du canal *Historia* : celle du père Georges-Henri Lévesque et celle du frère Untel. Il est arrivé que les enregistrements de ces deux entrevues ont été faites le 23 novembre et le 8 décembre 1999. Le père Lévesque avait alors près de 97 ans et il est mort trois semaines plus tard. J'estime que l'on n'a pas rendu service au père Lévesque, en l'occurrence. Ses réponses à certaines questions de Jacques Lacoursière étaient sommaires. À une ou deux grosses questions, il répondait simplement : oui, entraîné par la forme même de la question.

Dans le cas du père Lévesque, comme dans le mien, les entrevues compri-maient, en moins de 50 minutes, près de six heures d'enregistrement. C'est la loi du genre, certes, mais je ne suis pas très satisfait du résultat en ce qui concerne mon entrevue. Dans le montage final, on a choisi de supprimer certaines questions de l'animateur de sorte que l'on ne sait pas trop comment ma réponse s'enchaîne avec la précédente.

Ces dernières semaines, je passe beaucoup de temps à préparer le manuscrit de la tranche de mon journal qui couvre les années 1998-1999. Claudette m'aide beaucoup, notamment à établir l'index des noms.

9 février

Titre du *Soleil* : *Jean-François Lisée tourne le dos à Bouchard*. Il a déjà publié deux grosses briques sur Bourassa, aimablement intitulée *Le Tricheur* et *Le Naufrageur*. Conseiller politique de Parizeau, il a été maintenu en poste par Lucien Bouchard. Tourne-t-il vraiment le dos à Lucien Bouchard, ou bien tout cela n'est-il que tactique politique et manipulation de l'opinion ? Et pourquoi Lucien Bouchard l'a-t-il maintenu en poste, après ce qu'il avait publié sur Robert Bourassa ? En ce qui a trait à son dernier volume, on peut se demander ce qu'il advient du « devoir de réserve », comme on dit pieusement.

11 février

Fête de Notre-Dame-de-Lourdes. Je ne suis allé à Lourdes qu'une seule journée, que j'ai passée tout entière à pousser des civières, sans mandat, sans brassard, sans attente de quoi que ce soit. Ni touriste, ni dévot.

Dans un article consacré à Bernadette Soubirous, je lis ceci : peu après les dix-huit apparitions, elle fut soumise à divers interrogatoires, religieux ou civils. Elle répondait invariablement : « Je suis chargée de vous le dire [le message] ; je ne suis pas chargée de vous le faire croire. » Cela fait penser, cri ligne droite, à la réponse que faisait Jeanne d'Arc aux inquisiteurs (catholiques et même évêques) qui lui demandaient pernicieusement si elle était en « état de grâce » : « Si je n'y suis pas, Dieu m'y mette ; si s'y suis, Dieu m'y garde. »

Communion des saints. C'est un article du *Credo*. Chaque jour, au canon de la messe, le célébrant mentionne « la multitude des saints qui intercèdent sans cesse pour nous ». En plus du petit millier de saints du calendrier liturgique (Ambroise, Augustin, mon Jérôme, Thomas, Cécile, Agnès, Thérèse), cela veut dire des mil-

lions et des millions d'amis de Dieu. Cela veut dire aussi Abraham, Jacob, Judith, Jérémie. Et cette multitude intercède sans cesse pour nous. Et tout va très bien, dans le meilleur des mondes ! Qu'est que ça serait si cette multitude n'intercédaient pas pour nous ?

Par mode d'analogie audacieuse, je me dis que la communion des saints est comparable à une manifestation d'ordre politique, à Madrid, Paris ou Montréal. Une manifestation de 500 000 ou un million de citoyens, selon la capitale. Devant une telle manifestation, le pouvoir ne peut pas rester indifférent. Devant l'incessante intercession de la multitude des saints, Dieu n'est pas indifférent. Sauf que Dieu n'est soumis à aucun lobby et que, surtout, il ne doit pas son existence ou sa reconduction à une élection. Dieu n'est pas un élu. Nous sommes ses élus. Même et surtout ceux qui n'ont jamais « voté » pour lui.

Je ne me pose pas cette question cyniquement ou par mode de plaisanterie, façon fin XIXe siècle. Le genre de plaisanterie que Bernard Shaw, par exemple, se permettait dans une réunion d'athées déclarés : « Si Dieu existe, je le somme de nous exterminer dans un quart d'heure. » Et de sortir sa montre de la poche de son veston. Il paraît (J'étais pas là) que plusieurs se retiraient. C'était pas du gros monde. Du gros monde aurait très bien compris, athée ou pas, que l'on ne « somme » pas Dieu. Si Dieu n'existe pas, quel risque y a-t-il à le « sommer » ? Aurait-on idée de « sommer » Jupiter ? Si Dieu existe, il ne répondra certes pas à une sommation aussi vulgaire.

Depuis un bon moment, je lis le Journal de Charles du Bos (années 1924-1925). Je remarque qu'il n'y est aucunement question des événements extérieurs à la littérature ou à sa personne. Aucune mention de la politique européenne. Aucune mention des tiraillements consécutifs au traité de Versailles, que les journaux de l'époque discutaient âprement. Je remarque ensuite qu'il note ses entrées de diariste avec une extrême précision. Il écrit, par exemple : « Mardi matin, 27 janvier 1925, 11 h 20. » Enfin, il parle souvent et longuement de ses misères physiologiques. Au demeurant, cet homme-là aura écrit une oeuvre énorme, malgré ses misères physiologiques et, un moment, financières. Il est mort en 1939, à 57 ans. Il écrit à son propre sujet : « Je suis né à dix-sept ans. » Cela veut dire, dans son cas, 1899. J'ignore pourquoi. Je ne connais pratiquement rien de sa vie, ni non plus de son oeuvre.

« Le moi n'est haïssable, écrit-il, pour reprendre la formule de Pascal, qu'aux yeux d'un Pascal précisément, c'est-à-dire d'un croyant strict pour qui rien ne compte que de faire son salut. Dans tous les autres cas, et au point où nous sommes aujourd'hui, l'usage du Je m'apparaît au contraire comme la seule forme de sincérité absolue qui nous demeure ouverte. »

Précisons ici, que Du Bos fut très longtemps sous l'influence (et la terreur) de Gide.

Ces jours-ci, on n'est peut-être pas sous la terreur de Jean-François Lisée, mais on s'en occupe énormément. Quelle dérision ! Et cependant, je m'apprête à publier mon Journal des années 1998-1999.

12 février

Je passe une bonne partie de la journée à préparer la conférence que je dois donner mercredi prochain au Sanctuaire Marie-Reine-des-Coeurs, sur le thème de la fierté. Le mot fierté aime le mot honte. Or, qu'est-ce que la honte ? Saint Thomas la rattache à la vertu cardinale de tempérance. La honte consiste d'abord dans le sentiment d'avoir été en-dessous de soi. La honte est louable. Glisser sur un trottoir glacé n'est pas honteux. Mais tomber par terre parce que l'on a trop bu est honteux. De même, perdre son chapeau, par grand vent, est ennuyeux, mais non pas honteux. Mais perdre son haut-de-forme est risible et honteux. Se présenter en public avec des chaussettes mal assorties peut être légèrement gênant, mais ce n'est pas honteux. Se présenter la braguette ouverte est déjà davantage gênant, mais non point honteux. Ce qui est honteux, c'est de mentir, même avec des chaussettes, la chemise, la cravate assorties et la braguette fermée.

Or, mentir est bien la chose qui préoccupe le moins les princes qui nous gouvernent. Ces êtres-là n'ont pas d'honneur. Qui c'est le dernier, dans mon expérience à moi, qui a manifesté de l'honneur ? Je risquerais le nom de De Gaulle, quand il a réuni son cabinet, le 20 janvier 1946, revêtu de son uniforme de général à

deux étoiles (pas trois ou quatre), et qu'il leur a dit : « Messieurs, le général de Gaulle démissionne. Bien le bonjour à mesdemoiselles vos femmes. » Le même, 12 ans plus tard, ramassait le pouvoir à la cuillère, sous la menace des parachutistes d'Alger.

16 février

Déjeuner avec Marcel Côté, directeur du niveau collégial au Séminaire de Sherbrooke.

À 13 h 30, départ pour la gare d'autobus de Sainte-Foy et de là, à Montréal où le donne une conférence ce soir au sanctuaire Marie-Reine-des-Cœurs. On m'avait demandé de traiter de *Notre fierté aujourd'hui*, sujet que j'avais abordé dans le numéro d'avril 1999 de la *Revue Notre-Dame*. Le sanctuaire organise une conférence mensuelle sur divers sujets. L'auditoire, ce soir, était composé de quelque 125 personnes dont la moyenne d'âge devait se situer autour de 60 ans. je couche au monastère des pères Montfortains.

Vers 10 h, le me rends chez André Naud que je n'avais pas vu depuis trois ans. Théologien de métier, André Naud est fort sollicité. Et il répond avec courage, malgré la maladie qu'il combat depuis plusieurs années. Nous conversons une couple d'heures dans son bureau puis nous dînons ensemble dans un restaurant voisin.

18 février

Révision du manuscrit de mon journal avec François.

20 février

Messe du jour : on amène à Jésus un paralysé porté sur un brancard par quatre hommes. Mais comme ils ne pouvaient approcher leur patient de Jésus, à cause de

la foule, ils découvrent le toit au-dessus de Jésus et descendent le brancard. Voyant leur foi, Jésus guérit le paralysé. Je note ici que Jésus reconnaît d'abord la foi des quatre porteurs.

21 février

Note : La présente entrée de mon journal est partiellement postérieure à l'événement dont je fais état.

Après déjeuner, j'apprends la mort du frère André Bellefeuille. Il est mort subitement, hier, dans le courant de l'après-midi. Remarquant son absence au souper, on est allé frapper à sa chambre, et on l'a trouvé mort. Il demeurait au De-La-Mennais, la résidence voisine du Champagnat. C'est au moins le troisième décès du genre à survenir au Campus. Dans ces grandes résidences, en effet, c'est les absences aux repas qui sont d'abord remarquées. Précisons qu'André souffrait depuis une dizaine de jours d'une gastro-entérite. Dans ces conditions, qu'un frère « saute » un ou deux repas, cela va de soi'. Hier après-midi, j'ai essayé de décrypter un courriel qu'il m'avait adressé samedi et l'ai songé un moment à lui téléphoner pour lui demander des instructions ! Selon les informations dont le dispose maintenant il était peut-être déjà mort.

J'ai vécu des milliers d'heures avec lui et quelques amis. Je dis : des milliers, réparties entre 1972 et 1989. Nous avons vécu ensemble, notamment, quatre mois complets de vacances à Valcartier. Avant et entre-temps, nous avions coutume de nous rencontrer longuement dans l'appartement de Janusz, prêtre polonais qui était professeur au Campus. Et quand le dis « longuement », je veux dire de midi (après la messe dite du Campus) à 17 h et, souvent, avec une « rallonge » chez moi qui pouvait fort bien nous conduire aux « petites heures » du lendemain. Nous étions jeunes et nous adoptions les « moeurs » slaves !

À l'occasion des funérailles d'André, le 26 février, on m'a demandé de donner un « témoignage », comme on fait maintenant de plus en plus, et cela même est un signe de l'abaissement de la liturgie des funérailles, si bien conservée, entretenue, et secourable depuis si longtemps, Longtemps ? Depuis le grégorien. Comme si la liturgie même des funérailles d'un chrétien ne contenait et n'exprimait pas l'essen-

tiel. Il n'y a plus de liturgie des funérailles. On escamote la mort. J'ai un microsillon qui me redonne, fort abstraitement, la très vieille liturgie des funérailles. En grégorien, cela va de soi, pour moi. À mes funérailles, s'il n'y a plus personne qui sache deux notes de grégorien et quatre mots de latin, je demande que l'on fasse tout simplement tourner le disque dont je parle. Ça ne se fera pas. Il y aura toujours un batteux de plumas⁶ qui battra la mesure. Aussi bien, le n'irai pas à mes funérailles !

Plus sérieusement, voici mon point : André aimait, connaissait et pratiquait la musique. Y compris le grégorien, bien sûr. Or, je n'ai pas de termes pour exprimer la pauvreté musicale lors des funérailles d'André. Ce fut battage de plumas du début à la fin,

Après la messe des funérailles, quelques amis d'André se sont réunis au Campus. Le dernier présent, le dernier cadeau d'un mort, c'est quoi ? Réponse : réunir des vivants. La réunion en question fut, je ne dis pas gaie, mais vivante et bien arrosée. Je suis parti bien avant la fin de la réunion, non par « vertu », mais par prudence élémentaire. J'avais d'ailleurs déjà fait une couple de gaffes. je veux dire : j'avais demandé à l'une ou l'autre des personnes présentes : « Qu'est-ce que vous voulez dire ? » Question à ne jamais poser, pour la raison que personne ne se préoccupe de « savoir » ce qu'il est en train de dire et qu'il ne se préoccupe surtout pas de savoir si l'on a compris. Dans une réunion de plus que trois personnes, il n'y a rien à espérer. Faut s'anesthésier ou se pousser.

Cela dit, voici le témoignage que l'ai proposé avant les dernières prières et autres formalités.

C'est à la demande du frère Claude Gélinas que je vous propose ce bref témoignage. Dans l'assemblée que nous formons présentement, bien d'autres que moi auraient pu rendre témoignage à la mémoire d'André Bellefeuille. Au demeurant, mon témoignage se fonde sur une amitié qui remonte à 1972, au moment où nous nous sommes rencontrés pour la première fois au Campus Notre-Dame-de-Foy. Ce rappel m'amène tout de suite à souligner l'attachement sans faille d'André

⁶ Prononcé « pluma ». Expression de la région du lac Saint-Jean pour désigner la plumasserie, c'est-à-dire ce qui concerne les objets fabriqués en plumes des volatiles, notamment celles des oies et des canards.

Bellefeuille au Campus, soit comme professeur, bien sûr, mais aussi par son engagement dans diverses activités de l'école : célébrations liturgiques, direction des *Cahiers de Cap-Rouge*, participation au C.A. dont il était d'ailleurs le président au moment de sa mort.

En parlant d'André, ces derniers jours, ceux qui l'ont davantage connu et même ceux qui n'ont eu que l'occasion de le rencontrer brièvement, rappelaient d'abord son élégance, son affabilité, sa politesse. Disons autrement : André n'était jamais débraillé, ni dans son habillement, ni dans sa tenue corporelle, ni dans son langage. Cet éloge peut paraître mineur, et cette disposition peut être jugée élémentaire. L'élémentaire n'est pas toujours assuré. Mais disons mieux : chez André, il faudrait plutôt parler de sa fierté qui est le vif sentiment qu'un homme possède de sa dignité, de son honneur, de son indépendance. André était un esprit libre. Il n'admettait pas que l'on ait barre sur lui. Obéissance, certes, mais respect à l'esprit seulement. Sa liberté d'esprit et son sens de l'accueil l'ont souvent amené, durant la première décennie du Campus, notamment, à combattre des préjugés et à forcer plusieurs portes,

Comme la majorité des frères de sa génération, André Bellefeuille a commencé sa carrière dans l'enseignement à 18 ans. C'était en 1946, à Arvida. Il fut professeur au Campus dès son ouverture, en 1965 et jusqu'en 1989. Sa compétence, d'abord, mais tout autant son amour des jeunes et sa capacité d'écoute en faisaient un maître et un éducateur de grande classe. Ce qu'il savait, il le savait clairement et ce, non seulement dans les disciplines de sa formation spécifique, mais aussi dans d'autres champs du savoir. J'ai le souvenir de certaines explications qu'il m'avait fournies en physique ou en astronomie, par exemple.

Tous ceux qui l'ont connu savent son amour de la musique et ses dons pour le chant. Je suis tout à fait sûr que s'il en avait fait le choix, il aurait connu une carrière de niveau international comparable à celles d'un Raoul Jobin ou d'un Richard Verreault. Beaucoup d'entre nous savons comment il pouvait rendre un *Minuit, chrétiens*, ou chanter *l'Exultet* de la soirée pascale. Et pour demeurer dans le domaine artistique, ajoutons que lors de certaines rencontres sociales, il était bien capable de réciter par cœur autant de fables de La Fontaine que son auditoire en pouvait désirer et même un peu outre !

Dans l'exercice de son provincialat, il a beaucoup voyagé, chose qu'il ne détestait pas, mais il a aussi lancé ou relancé des œuvres comme *Terre sans frontières* ou, plus récemment *La vie des communautés religieuses*, dont il était le directeur depuis trois ans.

Samedi dernier, le 19 février, à 20 h 40, donc une dizaine d'heures avant sa mort, il avait envoyé un courriel à tous les membres du C.A. du Campus Notre-Dame-de-Foy au sujet d'un projet de formation d'agents de pastorale auquel il avait commencé à intéresser Mgr Maurice Couture, et dont il voulait que le Campus fût le maître d'œuvre.

Dans sa propre vie, chacun peut dire qu'il n'y aura jamais qu'une dizaine d'êtres qui auront compté pour lui ou pour lesquels il aura compté. Cette constellation est gouvernée par la loi de l'amitié et prend toujours la forme de la conversation, comme les corps célestes prennent la forme d'une sphère. Pour demeurer à l'intérieur de cette métaphore, je reprends une remarque que Gérard Blais livrait à quelques-uns d'entre nous, mardi matin, avant la messe : André Bellefeuille inspirait l'idée d'un être aérien, distant et attirant tout ensemble.

22 février

Séance de travail au Campus, de 13 h à 16 h. Souper chez Claudette avec Jean-Noël, et Marie-Claude.

25 février

Messe du jour : saint Jacques invite les chrétiens à ne pas gémir les uns contre les autres : *Nolite ingerniscere fratres in alterutrum*. Quiconque n'aurait jamais gémi (médit ou, pire, calomnié) contre personne serait fort avancé sur le chemin de la sainteté. Le même Apôtre écrit d'ailleurs que celui qui ne pêche pas par la langue est un homme parfait. Il s'agit en définitive du « ne jugez pas », car on peut « gémir » contre les autres en paroles ; on peut le faire aussi en pensée.

29 février

Saint Pierre engage les chrétiens à la sainteté en faisant valoir que les anges eux-mêmes voudraient bien pouvoir scruter le message de l'Évangile : *In que desiderant Angeli prospicere* (1 Pe 1,12). Je ne comprends pas pourquoi le *Prions en Église* traduit *desiderant* (qui est à l'indicatif) par « voudraient » qui est au conditionnel.

«Je te cherche dès l'aube».
JOURNAL 2001-2002 (2002)

MARS 2000

[Retour à la table des matières](#)

1er mars

À 12 h 45, brève cérémonie dite « célébration de la Parole » dans la chapelle de la résidence De-La-Mennais à la mémoire d'André Bellefeuille, pour permettre à l'ensemble des membres du personnel du Campus de lui rendre un dernier hommage, surtout ceux qui n'ont pu se rendre aux funérailles, samedi dernier. Une trentaine de personnes se sont présentées, dont une vingtaine au moins avaient assisté aux funérailles. Un professeur m'en fait la remarque. Il y voit un signe de la coupure entre l'administration et le reste du personnel, notamment le corps professoral. C'est un fait que la pratique syndicale des 30 dernières années a conduit à une extrême polarisation entre « l'administration » et le reste du personnel.

6 mars

Pour la première fois depuis une douzaine d'années, on a célébré mon anniversaire de naissance par anticipation. Les autres années, je prévenais les confrères que je ne voulais aucune célébration parce que mes mœurs festives ne cadrent pas avec une célébration minutées et de caractère « obligé ». Cette année, j'ai cédé aux

insistances d'un confrère. Nous avons invité six confrères des environs, à compter de 10 h 30. L'ambiance fut excellente, Au début de la rencontre, j'ai demandé à l'un de nos invités à lire le texte suivant pour donner le « la » de la réunion. Il s'agit d'un apologue de Francis Dorff que j'avais eu sous la main par hasard il y a plus de 20 ans et que j'avais traduit de l'anglais

Il était une fois un monastère. Il avait été célèbre, mais il traversait maintenant des temps très durs. Autrefois, ses murs étaient remplis de jeunes moines et la grande église abbatiale résonnait de la musique des chants sacrés. Maintenant, elle était déserte. Les fidèles des alentours n'y venaient plus se nourrir de la prière. Seule une poignée de vieux moines hantaient les couloirs des cloîtres et louaient leur Dieu d'un coeur lourd.

À l'orée des bois voisins, un vieux Rabbín s'était bâti une petite hutte. Il s'y réfugiait de temps en temps pour jeûner et prier. Personne ne lui avait jamais parlé, mais chaque fois qu'il venait, le mot circulait parmi les moines : Le Rabbín se promène dans les bois. Et tout le temps qu'il était là, les moines se sentaient ragaillardis par la présence de ce vieil orant.

Un jour, l'Abbé décida de rendre visite à l'ermite et de lui ouvrir son cœur. Après la messe du matin, il s'en alla dans les bois. Comme il approchait de la hutte, l'Abbé vit le Rabbín, debout dans l'entrée, les bras étendus en signe de bienvenue. C'est comme s'il avait attendu là depuis un bon moment. Les deux hommes s'embrassèrent comme deux frères séparés depuis longtemps. Puis ils se tinrent en face l'un de l'autre, souriant largement.

Le Rabbín invita l'Abbé à entrer dans sa hutte. Au milieu, il y avait une table de bois où était déposée une bible ouverte. Ils s'assirent un moment en présence du livre. Tout à coup, le Rabbín éclata en sanglots. L'Abbé ne put se retenir lui non plus : se couvrant le visage de ses mains, il se mit à pleurer. Pour la première fois de sa vie, il se vidait le coeur. Les deux hommes étaient là comme deux enfants perdus remplissant la hutte de leurs sanglots et inondant la table de leurs larmes.

Quand la source des larmes se fut tarie et que le calme fut revenu, le Rabbín leva la tête : Vous et vos frères, vous servez Dieu d'un coeur lourd, dit-il. Vous êtes venu chercher lumière auprès de moi. Je vais vous livrer un secret que vous ne devrez dire qu'une seule fois. Après, personne ne devra le dire de nouveau,

Le Rabbin regarda l'Abbé droit dans les yeux et dit : Le Messie est parmi vous. Puis ce fut silence. Puis le Rabbin dit : Maintenant, vous devez partir. L'Abbé partit sans un mot, sans même regarder en arrière.

Le lendemain matin, l'Abbé réunit ses moines dans la salle capitulaire. Il leur dit qu'il avait reçu un secret de la part du « Rabbin qui marche dans les bois » et que ce secret ne devait jamais plus être répété. Et alors, regardant chacun de ses frères, il dit : Le Rabbin a dit que l'un de nous est le Messie.

Les moines furent estomaqués : qu'est-ce que cela signifiait ? se demandèrent-ils. Frère Jean est-il le Messie ? Ou serait-ce le Frère Matthieu ? Moi-même, suis-je le Messie ? Que signifiait tout cela ? Ils étaient tous troublés par le secret du Rabbin, mais personne n'en parla plus jamais.

À mesure que le temps passait, les moines commencèrent à se traiter les uns les autres avec des égards particuliers. Il régnait entre eux une gentillesse, une cordialité, une qualité de relations qu'il eût été difficile de décrire, mais que tous pouvaient remarquer. Chacun vivait avec chacun comme un homme qui aurait enfin découvert quelque chose et cependant, tous priaient l'Écriture comme des hommes qui cherchent toujours quelque chose. Les hôtes de passage étaient profondément impressionnés par la vie de ces hommes. Bientôt, les fidèles vinrent de partout pour se nourrir de la vie de prière de ces moines, et des jeunes gens demandèrent de nouveau à partager leur vie.

En ces temps-là, le Rabbin ne se promenait plus dans les bois. Sa hutte était tombée en ruine. Mais les vieux moines avaient déposé son secret au fond de leur cœur et continuaient d'être mystérieusement soutenus par sa présence priante.

On apprend aujourd'hui la mort de Marcel Pepin, à l'âge de 74 ans. Après Gérard Picard et Jean Marchand, Marcel Pepin aura été un pilier de la CSN. Aux bulletins de nouvelles de ce soir, Louis Laberge et Gérald Larose lui ont rendu hommage. C'est dans l'ordre des choses. Les syndicats sont un contrepoids nécessaire en face du patronat public ou privé. Il reste que je n'ai jamais pu admettre la grève dans les hôpitaux. Et un homme comme Marcel Pepin a ordonné et maintenu plusieurs grèves dans les hôpitaux. Sous cet aspect, ces hommes-là furent aussi méprisables que les colonels qui ordonnent une attaque contre « l'ennemi ». Plus méprisables même, car dans une guerre, le soldat d'en face est, en principe, en état

de se défendre. Mais un vieux grabataire est impuissant, de même qu'un opéré de la veille, quel que soit son âge. À ce sujet, je ne me suis jamais privé de prendre position publiquement et féroce. Je n'ai personnellement jamais souffert d'une grève dans les hôpitaux ni même d'un « ralentissement » de travail. Mais j'ai vu la souffrance et les dégâts de ce genre de grèves. Il s'agissait de mes propres parents ou de confrères.

Mis à part le cas des hôpitaux, nous aurons connu, au Québec, le règne de la syndicocratie dans le système scolaire depuis 1967. Les grèves dans les écoles sont moins dramatiques que les grèves dans les hôpitaux. Encore que l'on ignore les ravages qu'elles ont pu produire dans les esprits. Pour tout dire, je préfère un soldat de n'importe quel bord à un colonel syndical en syndicocratie.

Dans *Le Devoir* du jour, Stéphane Baillargeon signe une longue chronique sous le titre : *Qui sera le prochain pape ?* Il utilise un ton gavroche. Voici quelques exemples : « La machine Wojtyla perd de l'huile » ; « L'Église catholique demeure une grosse machine sexiste et misogyne, un club de boys, une sorte de grosse taverne spirituelle » ; le pape est « un pasteur jetsetter, le saint-père de CNN », etc. Cela me fait penser à un propos de Flaubert que Charles Du Bos cite dans son *Journal*.

Rien de plus satisfaisant que le moment où ces organismes épais recourent au terme de délicatesse : le propre de ce troisième stade qu'annonçait Flaubert vers 1870, et dans lequel nous baignons aujourd'hui à tel point que nous finissons par ne même plus nous en apercevoir. Flaubert disait qu'il y avait eu trois périodes de l'humanité : paganisme, christianisme et muflisme, et il se voyait à l'aurore de cette dernière.

Du Bos écrivait ces lignes en 1926.

En cherchant la citation ci-dessus, je note quelques soulignés que j'ai fait dans Du Bos, ces dernières semaines.

Il y a des natures dans lesquelles, si elles nous aiment, nous avons conscience de trouver une sorte de baptême et de consécration : elles nous lient à la rectitude et à la pureté par la pureté même de leur foi en

nous ; et nos péchés deviennent pire forme de sacrilège qui lacère l'invisible autel de la confiance : Si vous n'êtes pas bon, personne n'est bon. Ces quelques mots sont susceptibles de conférer une terrifiante signification à la responsabilité, donnent au remords l'intensité d'une brûlure.

J'aurai connu ce sentiment.

Plus loin, Du Bos cite saint Augustin : « Vouloir voir la vérité pour devenir meilleur est un contre-sens, puisqu'il faut devenir meilleur pour voir la vérité. » De saint Augustin, il cite encore : « J'écris *pro remedio animae meae*. »

Ceci, surtout : « À partir d'aujourd'hui (jeudi, 16 juin 1927, 11 h moins 15, [sic]), je ne chercherai plus rien de nouveau : de moi-même, je n'introduirai plus rien dans ma vie : si quelqu'un veut venir à moi, il trouvera en moi le maximum d'accueil, mais de moi-même le n'rai plus à personne. » Dans *Journal d'un homme farouche*, j'écrivais la même chose. J'avais d'ailleurs piraté cette idée dans Jérémie 15, 19. On ne se prive pas !

Statistiques : Parmi les mille millions de catholiques, les hommes et les femmes consacrés dans des ordres, des congrégations, des instituts ou des sociétés de vie apostolique sont d'environ un pour mille. C'est-à-dire qu'il y a 140 187 religieux prêtres et 58 210 non-prêtres. Les religieuses sont 819 278, parmi lesquelles 55 709 sont cloîtrées. Les membres des instituts séculiers sont au nombre de 31 197. Je tire ces renseignements d'un bulletin communautaire émanant de notre Maison généralice. Or, sitôt publiées, n'importe quelles statistiques de cette portée sont fausses d'au moins une unité. En outre, la qualité du français dans le bulletin en question est approximative. Il y a quatre langues officielles dans l'institut des frères maristes : le français, l'anglais, l'espagnol et le portugais. Il n'est pas prouvé que le rédacteur ou le réviseur de l'édition française est de première force. N'importe !

Le pape a béatifié, le 5 mars, 44 martyrs de la foi. Depuis le début de son pontificat, Jean-Paul II a béatifié et canonisé un total de 1 235 religieux et fidèles. Il est le pape qui a battu tous les records en matière de béatification et de canonisation.

7 mars

Soixante-treizième anniversaire de naissance. Il arrive que cette semaine, je suis le semainier. J'ai donc lu, sourire en coin, le passage suivant du psaume 90 : « Le nombre de nos années ? soixante-dix, quatre-vingts pour les plus vigoureux ! » J'ignore quelle pouvait être l'espérance de vie à la naissance du temps de David. Elle ne pouvait guère dépasser cinquante ans. Je me demande donc où l'on a pris ce « soixante-dix ». À moins qu'il ne s'agisse du « taux de morbidité ». Passées la mortalité infantile, les tueries des guerres et les coupes à blanc des épidémies, il reste, en effet, que les survivants ont de bonnes chances d'atteindre soixante-dix ans, pour demeurer à l'intérieur du calcul du psalmiste. Autrement dit, plus d'hommes meurent plus vieux, mais les centenaires, toutes proportions gardées, ne sont pas plus nombreux.

9 mars

Je poste le manuscrit de mon journal pour 1998-1999. J'ignore si les Éditions Logiques le retiendront, mais le dois d'abord frapper à cette porte en vertu du « droit de premier refus » qu'elles détiennent à mon endroit. Pour l'heure, j'ai suggéré les titres suivants : *Ainsi donc* ; *Je Te cherche dès l'aube* ; *Altitude 73*. Je dois maintenant attendre sur le perron de la maison, comme un jeune amoureux transi avec son petit bouquet derrière le dos.

11 mars

Retour sur les anniversaires de naissance.

Le 7 mars, souper chez Jean-Noël, avec Marie-Claude, les Laurendeau, François et Claudette, dont c'était également l'anniversaire de naissance. Hier soir, souper et longue soirée chez Grazyna et Bernard Kieller, un couple de Polonais que l'ai vus à quelques reprises grâce à Janusz, prêtre polonais dont j'ai déjà parlé

dans ce journal, et que j'avais rencontré pour la première fois en 1972, alors qu'il était professeur au Campus. Prenant prétexte de nos anniversaires de naissance, les Kieller avaient invité Claudette, Gérard Blais (anniversaire de naissance le 12) et moi-même. Étaient également présents : les Laurendeau, les Beaudoin, Marie-Claude et Jean-Noël, Marielle Lafleur.

Durant mon enfance, on ne célébrait d'aucune façon les anniversaires de naissance. Ni ceux de mes parents ni ceux des enfants. En communauté, au juvénat et au noviciat, on ne célébrait que les anniversaires de naissance des supérieurs locaux. La coutume de célébrer les anniversaires de naissance des frères a commencé dans les années soixante.

Depuis six ans, je le signalais plus haut, nous ne célébrons pas nos anniversaires de naissance et ce, de par la décision de mes deux confrères. En ce qui me concerne, le déteste toutes les cérémonies de ce genre. Je veux dire : à caractère obligé, mécanique. Dans les communautés nombreuses, la célébration d'un anniversaire « oblige » chacun à célébrer celui dont c'est l'anniversaire. Or, parmi eux, il y a une majorité d'indifférents ; deux ou cinq qui peuvent à peine vous sentir ; deux ou trois amis. Le vrai des choses est ainsi.

Je prendrais allègrement que l'on passât sous silence mon anniversaire de naissance. je m'en occuperais moi-même, comme un soldat qui fume tout seul. En fait, et depuis un bon bout de temps, le suis débordé de témoignages, en l'occurrence. Il fut un temps où les témoignages en question dépendaient de ma fonction comme directeur d'un service au ministère de l'Éducation, par exemple, ou directeur général au Campus, ou comme provincial. Hommages « obligés », mécaniques, je me répète.

En outre, et pour reprendre Pascal : « Je ne veux pas que l'on m'aime, car je ne suis la fin de personne. » Écrivant cela, je ne me sens ni hypocrite ni tordu. Je ne suis pas François d'Assise, par exemple, qui se réjouissait suprêmement d'être « tenu pour rien ». Je ressens vivement un manque d'égard de la part d'une caissière ou d'un guichetier anonymes. Je veux être respecté comme homme. Point. je ne lâche jamais une porte dans la face de quiconque, en entrant ou en sortant d'un lieu public, par exemple. Mais je déteste que l'on tienne une porte ouverte, alors que je suis à dix pas en arrière. Bref, politesse élémentaire, toujours ; obséquiosité, jamais.

Je n'ai pas dit le pire. Le pire de ce que je suis. Dans une réunion comme celle d'hier soir, pourtant fort gratuite et nullement mécanique, je déteste les bécotages qui n'en finissent plus. Et les exclamations du genre : *C'est donc ben beau, ici ! Ça sent dont ben bon ! Mon Dieu que vous avez une belle robe, une belle nappe ou une belle cravate !* Mais ce n'est quand même pas ça, le pire du pire. Le pire du pire, c'est que dans une réunion de plus que trois personnes (mettons quatre, pour être vraiment démocrate), il n'y a plus aucune conversation possible. Personne n'écoute personne ; personne ne « sait » ce qu'il dit ; personne ne se préoccupe d'avoir compris ce que vous venez de dire.

Aussi bien, dans une réunion un peu nombreuse, il convient de danser ou de faire ce que l'on appelle des « jeux de société ». Je ne répugne pas aux jeux dits « de société ». Il va de soi que je n'ai jamais dansé. Au demeurant, même si tout le monde paraît s'amuser follement, il est bien rare que je ne surprenne pas quelqu'un en train de bâiller. Or le bâillement est une opinion. Disons autrement : l'expression mécanique de l'ennui ou de la fatigue, ce qui revient pas mal au même. Quoi qu'il en soit, hier soir, quand j'ai dit « léopard » ou Léo part, comme on voudra, tout le monde semblait fort d'accord. On finit toujours par être d'accord sur le tard ! Tout cela dit, il n'est pas dit que je suis commode, c.-à-d., d'un caractère facile et arrangeant. Mon père était commode ; ma mère, aucunement.

12 mars

Il est tombé cette nuit entre huit et dix pouces de neige. Mon confrère n'ose pas sortir l'auto pour se rendre à la messe avec moi, comme nous le faisons tous les dimanches. Il est tout en peine. Je le libère. je lui dis : zéro messe, aujourd'hui. En fait, je décide d'y aller à pied, mais poussif comme le suis, je prends mes précautions : je pars trois quarts d'heure avant le début de la messe. Je fais des bouts à reculons, car il vente et poudroie un peu. Je suis un bien brave petit garçon.

Il y a une dizaine de jours, un incendie s'est déclaré dans la chapelle des Sœurs de la Charité, à Beauport. On compte plus de 400 religieuses à l'infirmerie de cette immense maison. On a dû évacuer toutes les religieuses. Les vieilles, les grabataires, les presque autonomes. Le lendemain, une religieuse déclarait : « Dieu nous a aimées : il n'y a eu ni mort ni blessé. » La remarque part d'un bon

naturel. Mais s'il y avait eu des morts et des blessés, aurait-il fallu dire que Dieu ne les avait pas aimés ? Je préfère Job : « Nous recevons de Dieu le bonheur, et nous n'en recevons pas le malheur ? » Logique indéfonçable. En effet, si Dieu n'existe pas, on ne peut lui rapporter ni bonheur ni malheur. Rapportons-les à Jojo Savard, à la loterie génétique, aux signes du zodiaque, à l'inconscient, à la voie lactée, comme on voudra. Mais si Dieu existe, il faut le bénir dans le bonheur et dans le malheur.

C'est vraiment là le sentiment où je me trouve actuellement, et depuis longtemps, en fait. Je prie pour que Jésus m'y maintienne quand je serai acculé au malheur absolu qui peut être la proximité de la mort, mais aussi quelque imprévisible fracture psychologique, physiologique ou sociale.

13 mars

Je grapille dans le *Journal* (1926-1927) de Charles Du Bos.

D'où vient dans ma nature la force si impérieuse de ce besoin d'expliquer ? Je crois qu'elle doit tenir à la déification - oui, le mot n'est pas trop fort - que je fais subir à l'acte même de comprendre. Comprendre est à mes yeux un acte si total parce que dans mon cas il comporte purification, catharsis au sens aristotélicien du mot. Quand je pense à la parole de Mme de Staël « Tout comprendre, c'est tout pardonner », j'ai l'impression qu'elle me l'a d'avance dérobée. Et là réside une des charnières de malentendus entre mes amis et moi. Mes amis posent en principe que tout se comprend d'autant mieux que moins expliqué ; et moi - tout en percevant la valeur esthétique, poétique même de ce point de vue - je garde mes doutes ; et ai-je si tort de les garder quand je vois le monceau de contresens qui prospèrent confortablement à l'abri de la certitude d'être compris ?

En effet, Charles ! Du Bos encore :

Gide refuse la vérité sur lui-même, et il la refuse à l'abri de cette suprême adresse qui consiste à la toujours solliciter.

Il n'est peut-être pas tout à fait impossible de se connaître, mais lorsqu'on y arrive, il devient tout à fait impossible de se comprendre.

Du Bos rapporte cette remarque de Maritain : « Le diable aussi a ses martyrs ». À quoi j'ajoute que le communisme aura eu ses milliers de martyrs. Soljénitsyne (entre plusieurs) en fait la démonstration dans *L'Archipel du Goulag*. Je ne parle pas ici des millions de victimes du communisme. Je parle de ces milliers de ses fidèles que le communisme a broyés et qui continuèrent à le servir. De sorte que le XXe siècle aura périmé la remarque de Pascal : « Je crois aux témoins qui se font égorger ».

Du Bos (il faut bien que je me limite) cite encore sainte Catherine de Sienne : « La perle de la justice est au coeur de la miséricorde ».

14 mars

Comme je le notais plus haut (entrée du 7 février), nous avons choisi, pour le présent semestre, le livre de Jean Bédard intitulé *Maître Eckhart* (Stock, 1998). L'auteur présente son livre comme étant un roman. Cette étiquette lui permet sans doute certaines libertés, mais elle est *misleading*, trompeuse. L'auteur, en effet, suit de très près l'histoire politico-religieuse de l'époque (1260-1328) ; il fait état des querelles théologiques entre les Dominicains et les Franciscains tout en exposant largement la doctrine du grand mystique allemand. Tous les personnages qu'il présente et dont il expose les positions sont historiques. Mais par moments, la mise en scène, justement, est déroutante.

Aujourd'hui, nous n'étions que quatre : Gérard Blais, Gilles Drolet, Richard Gervais et moi-même. L'échange fut fort stimulant, même si nous avions conscience de faire pas mal de cross-country. J'ai noté, entre autres, une remarque mise sur les lèvres de Maître Eckhart :

Le doute n'est pas péché, mais au contraire, il est le courage de la conscience. Nous discutons assez longuement le passage suivant : On ne peut rien comprendre des accidents et des vicissitudes de la vie tant

que l'on n'adhère pas au projet de Dieu qui est de produire le divin. Le divin ne peut être que le surpassement de soi, et le surpassement de soi est impossible sans la souffrance. Mais la souffrance n'est pas le contraire de la joie, elle est sa condition. [...] Pour qui voyage horizontalement, un mur est un obstacle ; mais pour qui voyage verticalement, un mur constitue un chemin. J'ai noté aussi que l'humilité n'est pas d'abord une attitude psychologique. Change ta timidité en humilité.

La véritable humilité, en effet, s'échappe à elle-même, tandis que la timidité est une conscience aiguë de soi.

Dire que « la souffrance est la condition de la joie » n'est ni du dolorisme, ni du masochisme glorifié, ni du misérabilisme. Une condition n'est pas une cause ; elle est ce sans quoi une cause ne peut s'exercer. Pour que le bois brûle, il faut qu'il soit sec. Mais c'est le feu qui cause la combustion du bois et non pas la sécheresse du bois !

16 mars

Dimanche dernier, le pape a demandé pardon pour les péchés commis par l'Église catholique en 2000 ans d'histoire. J'ai déjà noté (Cf., Ainsi donc, entrée du 16 février 1998) que Luigi Accatoli avait publié un volume où il présente plus de 100 demandes de pardon de Jean-Paul II. Mais cette fois-ci, le pape a finalement tiré la somme de ses *mea culpa* partiels et successifs. Sous les signatures de Louise Leduc et de Jean Pichette, Le Devoir de samedi dernier et de lundi a publié d'excellents articles au sujet de cette « cérémonie qui n'a pas de précédent historique ». Également, un article de : Libération, signé par Eric Jozsef qui fait état d'un certain nombre de réactions négatives, mais civilisées, de la part des homosexuels et de communautés juives. Par contre, aujourd'hui, la chronique de Jean Dion, intitulée *Scusez* ne vole pas très haut.

Citant Derrida, Jean Pichette rapporte : « Un pardon finalisé n'est pas un pardon, c'est seulement une stratégie politique ou une économie psychothérapeutique. » On tient ici un bon filon. Demander pardon est bien autre chose que s'excuser. Quand on s'excuse, le mot le dit, on se met « hors de cause ». On s'excuse

d'avoir heurté involontairement quelqu'un dans un autobus ou un passage étroit. On s'excuse d'avoir offensé quelqu'un par étourderie. On s'excuse d'un malentendu, d'un retard à un rendez-vous, etc. Mais quand on demande pardon, on n'invoque aucune excuse, justement. On reconnaît sa faute. Point. Si celui à qui on demande pardon nous le refuse, tout le poids retombe sur lui.

On entend parfois l'aveu suivant : « Je pardonne, mais je n'oublie pas. » Pardonner est un acte divin. Pardonner, c'est littéralement recréer l'offenseur en sa dignité première et au-delà. La parabole de l'enfant prodigue montre que le père ne se soucie guère que le fils ait dilapidé la moitié de son héritage et lui ait causé grande peine. Il ne lui laisse même pas le temps de raconter ses errances. C'est tout de suite l'anneau d'or au doigt et le banquet. Et sur la croix, Jésus demande à son Père de pardonner à ses meurtriers et, justement, en les excusant : « Ils ne savent pas ce qu'ils font ». Elle va loin, la réflexion de Derrida à l'effet que le pardon n'est pas « finalisé », c'est-à-dire n'a pas de fin extérieure à lui-même. Le pardon n'est pas un calcul de commerçant. Il en va analogiquement de même pour la santé : on n'est pas en santé pour quelque chose d'autre que le fait même d'être en santé.

La demande de pardon du pape aura donné lieu à des réactions étranges, pour ne pas dire incultes, comme il faut s'y attendre dans le Québec de la dérision. Ainsi, dans un billet qui n'avait rien à voir avec le pardon, Josée Blanchette écrit : « La gauche caviar est une droite qui se repent, mais disons qu'elle en a moins sur la conscience que le pape avec ses 2000 ans de cruauté. » Josée Blanchette n'a certes pas 2000 ans de cruauté sur la conscience. Mais il y a pire que la cruauté : c'est la frivolité. Et Daniel Pinard, dans sa gueuerre contre l'homophobie de Normand Brathwaite, déclare bien inutilement :

De l'Église, je n'attends rien. Les excuses urbi et orbi du pape, je me les mets là où l'on sait en me rappelant l'origine de ce lourd héritage envers les gays pour avoir trop entendu les propos haineux des curés du haut de leur chaire.

Note postérieure : Dans Time Magazine daté du 27 mars, je lis des propos un peu plus élevés sous la plume de Lance Morrow : « *In the apology, the Pope does*

what a leader ought to do. He sets an example. Only by apology on one side and forgiveness on the other - acts of moral clarification and of collaboration - can the deep weight of the past be lifted. The apology was an admirable way for an old Pope to start a new millenium. »

Gauche, droite. En autant que je sache, dans toutes les cultures (dans la Bible, en tout cas), on privilégie la droite. Le *Credo* déclare que Jésus est assis à la droite du Père. Je pourrais multiplier les exemples. Etymologie de « gauche » signifie errer. En latin, on dit *sinister*, *sinistra*. La gauche est sinistre ! J'en parle à mon aise : je suis gaucher de naissance, partiellement réformé par l'école.

En politique, depuis la Révolution française, gauche signifie révolution, progrès. Ajoutons, pour reprendre le titre du *Livre noir du communisme* : crimes, terreur, répression (Stéphane Courtois et *al*, Laffont, Bouquins, 1997). La raison en est qu'en 1789, les royalistes s'étant ostensiblement placés à la droite du président de l'assemblée, les partisans de la révolution se placèrent à gauche. Dieu sait que depuis lors, et notamment durant le siècle dernier, on a fait une énorme consommation de cette catégorie catégorique. On en est rendu à la gauche caviar et à la droite repentante.

Il est amusant de noter que gauche ou droite n'existent pas dans la nature. Deux épinettes voisines ne sont pas à gauche ou à droite l'une de l'autre. C'est un observateur humain qui en décide. Et selon qu'il se place devant ou derrière les deux épinettes, celles-ci passent de droite à gauche sans se déplacer. Et même, que veulent dire « devant » ou « derrière » ? Une épinette a-t-elle un « devant » et un « derrière » ? En politique, on est de gauche ou de droite, selon que l'on est dans l'opposition ou au pouvoir. De toute façon, les gauchers le savent, le monde est fait pour les droitiers.

Au demeurant, l'étiquette gauche-droite, dans le langage courant, désigne ce que j'appellerais une sensibilité pour le petit et la justice, si l'on parle de gauche, et une sensibilité pour l'ordre et le pouvoir, si l'on parle de droite. Mais tout cela demeure bien ambigu : le plus gauchiste des hommes de gauche n'hésitera pas à appeler la police si vous allez camper sur son gazon ou cambrioler son chalet.

Dans *Voir* du 9 mars, Jean-François Lisée déclare : « La seule façon de contrer le déclin du français, c'est de contrôler nous-mêmes les leviers de l'immigration. » Jean-François Lisée se perçoit sans doute comme un homme de gauche.

Mais il parle de contrôler ! Comme si les immigrants venaient par ici pour nous sauver. Pour contrer le déclin du français, il faudrait vider les écoles, non pas des élèves, mais de la plupart des professeurs et des administrateurs, pour la raison qu'ils parlent et écrivent un français approximatif. Les syndicats s'y opposeraient, au nom des valeurs de gauche.

Évangile du jour : « Tout ce que vous voudriez que les autres fassent pour vous, faites-le pour eux, vous aussi, voilà ce que dit toute l'Écriture : la Loi et les Prophètes. » (Mt 7, 12). Dans Tobie, on trouve la même chose, exprimée négativement : « Ce que tu détestes, ne le fais à personne. » (4, 15). Rien de plus simple à comprendre ; rien de plus difficile à faire.

À propos de l'imparfait du subjonctif, Charles Du Bos raconte l'anecdote suivante : « L'un de mes amis avait une maîtresse adorable. Elle avait observé qu'il y a des subjonctifs en « asse », en « usse », en « isse », mais qu'il n'y en avait pas en « osse ». Et elle disait : Je voudrais que tu me chantosses. » Il ajoute : « os, oris, la bouche... D'où : adoren » je ne m'étais jamais avisé de cette étymologie du mot adorer.

18 mars

Dans *La Presse* du jour, un bref article de l'agence France-Presse sur *Ce zéro qui a changé le monde*. Pour fin d'archives, je note les titres de deux ouvrages récents sur ce sujet : *Zero : The Biography of a Dangerous Idea*, par Charle Seife, Viking Press, et *The Nothing That Is : A Natural History of Zero*, par Robert Kaplan, Oxford Press. J'avais déjà noté dans *Entretiens avec Gustave Thibon*, par Philippe Barthelet (La Place royale, 1988) que le mot « chiffre » a été tiré du mot arabe qui veut dire : vide.

Parlant de vide, le remarque qu'une des pages du cahier « *Carrières professionnelles* » contient une colonne complètement vide d'annonces. Au centre de la colonne, on lit : « postes comblés ». Tu parles ! Un truc publicitaire ou une menterie. On manquait d'annonces ? *La Presse* refuserait des annonces ?

Et puis, bien sûr, après la tragédie des bambins survenue près de Nicolet, les médias sont pleins d'entrevues, d'articles et de photos dégoulinants de sentiment-

lité. Le pire, c'est la compassion onctueuse de la télévision. On interview les parents des victimes sur le ton d'un confesseur des années cinquante. « Vous avez beaucoup de peine, n'avez-vous pas ? » demande le confesseur du micro. Je répondrais : « Et vous, Monsieur ? » Mais d'abord, voulez-vous bien me dire pourquoi un père ou une mère éplorés accepte tout simplement de répondre ? Quand on est au fond de la peine, on ne veut surtout pas être « consolé » à la télévision. Après le massacre des Saints Innocents, l'Évangile rapporte que Rachel ne voulait pas être consolée : *et noluit consolari*. Et Bernanos écrit (je cite de mémoire) : « Au fond du désespoir, on ne veut surtout pas être rejoint par la pitié des imbéciles. »

Je lisais ce matin *Noms de Dieux*, par l'abbé Pierre. J'apprends que vers la fin de la guerre de 1939-1945, l'abbé Pierre, qui était entré dans la Résistance, fut arrêté par les Allemands, qu'il réussit à s'évader et à rejoindre le Maroc. « Un peu plus tard, je me trouve nez à nez avec un copain qui s'était très bien habitué à l'idée que je n'encombrerais plus la planète. C'est une méditation sur la vanité des choses de ce monde, de voir avec quelle facilité les gens pensent que vous n'existez plus. » Ma solution : devancer tout adieu.

Convergences. Il y a près d'un an, j'ai entrepris par hasard et à reculons la lecture du *Journal* de Charles Du Bos. Quand je dis « par hasard », comprenez que je ne crois pas au hasard. Si deux pissenlits éclosent en même temps sur un gazon ou dans la prairie que j'ai sous les yeux, je ne convoque pas le hasard. D'abord, je n'en sais rien, sinon que si l'on prenait la peine de mesurer au millionième de seconde, l'éclosion des deux pissenlits, il n'y aurait plus de simultanéité. Le hasard, ce que l'on appelle le hasard, n'est qu'une commodité de langage pour désigner une échelle d'observation en l'absence d'autres échelles. Et quand je dis « à reculons », comprenez que j'ai commencé la lecture de Du Bos en sautant d'une page à l'autre, et souvent en désordre. Ses longues phrases, ses nombreuses parenthèses, sa manie de sauter du français à l'anglais m'agaçaient. Et puis, j'y ai pris goût.

Or, voici mon point : Charles Du Bos décrit à sa manière circonvolutive son cheminement de l'indifférence religieuse à une foi proprement mystique. Il redoutait par-dessus tout que le saut dans la foi ne l'obligeât à renoncer à son intelligence, à son esprit hypercritique. C'était ma première convergence.

Depuis trois ans au moins, j'entretiens une correspondance abondante avec Jean Forest, qui se déclare sans foi et néanmoins bibliste, et lacanien par-dessus le marché, ce qui n'arrange rien. Il m'a fait connaître Bernard Dubourg, exégète iconoclaste, auteur de *L'invention de Jésus*. « Invention » voulant dire ici création de toute pièce. C'était ma deuxième convergence.

Entre-temps, que d'heures de discussion avec Gérard Blais, Gilles Drolet, Richard Gervais, François Caron, Thérèse Gagné à partir d'ouvrages comme *Les pouvoirs mystérieux de la foi*, de Guitton ; *Jésus fils de Dieu dans l'Esprit Saint*, de François-Xavier Durrwell ; *Foi et raison*, de Jean-Paul II ; *Maître Eckhart*, de Jean Bédard. Et j'entreprends aujourd'hui le *Jésus contre Jésus*, de Gérard Mordillat et Jérôme Prieur (Seuil, 1999), en parallèle avec *Je vois Satan tomber comme l'éclair*, de René Girard (Grasset, 1999). C'était ma troisième convergence.

Pour l'heure, je me flatte d'avoir écrit à Jean Forest il y a déjà un bon moment que ma naissance, ma vie, ma mort (et les siennes !) ont été, sont et seront autrement mieux documentées que la naissance, la vie et la mort de Jésus. Aussi bien, l'historicité historique (pléonasme voulu) de Jésus est la première difficulté à son sujet. C'était le mur devant lequel butait Paul-Louis Couchoud, par exemple, pour ne rien dire de Renan, Bultmann, Strauss. Et pourtant, l'historicité de Jésus est l'objet même de ma foi. Que m'importent Socrate, César, Mahomet, Bouddha ? Si Jésus est une « invention », ni la vie ni l'histoire n'ont plus aucun sens. Ce qui ne veut pas dire que la lecture de la Bible soit limpide. Elle ne peut pas l'être. Si elle l'était, limpide, elle ne serait pas la Parole de Dieu. Les érudits se disputent sur l'identité de Shakespeare, sur l'authenticité de tel ou tel sonnet, etc. Je ne doute pas que Shakespeare est un assez grand bonhomme, mais enfin, il n'a pas écrit la Bible et je ne me vois pas bien l'invoquer, le prier, quand je me sens perdu.

À cette question s'en ajoute une autre de moindre importance, mais qui a rapport avec la première. C'est la question suivante : pourquoi Jésus, Fils de Dieu, s'est-il incarné sur la planète Terre ? Que cela ait eu lieu dans ce que l'on appelle maintenant (en fait, on ne le sait plus trop) la Palestine ou l'État d'Israël n'a guère d'importance. Il fallait bien qu'il s'incarnât quelque part, encore que la Bible, justement, conduit Jésus à naître, à vivre, à mourir dans un rayon de plus ou moins 100 km de Jérusalem. Quant à savoir si Jésus s'est incarné dans un ou d'autres « mondes », étoiles ou galaxies, la question ne me gêne pas.

Si d'autres « mondes » sont habités par d'autres êtres vivants et intelligents, cela se saura un jour. Chose certaine, les êtres en question sont ou bien supérieurs aux hommes, ou bien inférieurs. Or, ils peuvent être plus intelligents, plus puissants, plus nombreux, il n'importe. C'est déjà le cas des anges par rapport à nous, de la façon dont la gouvernante ou le précepteur du Dauphin sont plus intelligents, plus puissants que le Dauphin, mais ils ne sont pas les fils du roi. Quoi qu'il en soit, donc, les êtres intelligents qui habitent d'autres « mondes », s'ils ne connaissent pas le Dieu de Jésus, sont inférieurs à nous, puisque nous sommes les frères de Jésus de par son incarnation par ici. Et le Dieu que Jésus a dévoilé est amour ; il n'est même qu'amour. Après avoir créé le monde, Dieu vit que cela était bon. Autrement dit, il nous a bénis, mais bénis comme êtres libres. Aussi bien, nous n'avons « pour seule offrande que l'accueil de son amour. »

Il me plaît assez de citer ici la quatrième de couverture du dernier livre de René Girard, que je mentionnais à l'instant :

« Merci, mon Père, de révéler aux petits ce que vous avez dissimulé aux sages et aux prudents. » Les sages et les intelligents, depuis, se sont bien vengés : à force de concasser les Évangiles, ils en ont fait un petit tas de pièces et de morceaux trop hétéroclites pour signifier quoi que ce soit.

Mais ils n'auront pas le dernier mot ! René Girard pense, comme Simone Weil, que les Évangiles sont une *théorie de l'homme* avant d'être une théorie de Dieu. Une carte des violences où son orgueil et son envie enferment l'humanité.

Découvrir cette théorie de l'homme et l'accepter, c'est rendre vie aux grands thèmes évangéliques relatifs au mal, oubliés et évacués par les croyants - de Satan à l'Apocalypse. C'est également ressusciter l'idée de la Bible tout entière comme *prophétique du Christ*.

Ainsi, les Évangiles, loin d'être un « mythe semblable à tous les autres », comme on le répète à l'envi depuis deux siècles, seraient la clef de toute mythologie derrière nous, et au-devant de nous, de l'histoire inouïe qui nous attend. Dans le dépérissement de toutes les pensées modernes, est-ce que seules les Écritures Saintes tiennent debout ?

Je disais plus haut que j'étais à lire *Jésus contre Jésus*. Les auteurs rappellent que les Évangiles ne sont ni des reportages ni des histoires « événementielles », comme on dit maintenant ; que la datation des récits est contradictoire, etc. On insiste pour dire qu'il s'agit toujours de l'Évangile selon Marc ou Lue, etc. Cela, en tout cas, on le savait depuis longtemps ! Enfant, et ne connaissant pas le latin, j'ai toujours entendu le curé dire : *Évangile selon Luc : secundum Lucam*. Je mentionne ce détail uniquement pour rappeler que l'Église n'a jamais occulté le « selon ».

Je suis rarement distrait pendant la messe et quand je le suis, je le suis brièvement. Dans les canons, j'aime par-dessus tout la mention que Jésus est mort pour la multitude. La multitude de ceux qui nous ont précédés ; la multitude des contemporains ; la multitude à venir. De plus, et pensant à moi-même, je me dis que le suis inclus dans la multitude.

20 mars

Fête de saint Joseph. Elle a été déplacée à aujourd'hui, vu qu'hier, c'était dimanche et que les dimanches du carême ont priorité.

Cette grande et un peu mystérieuse figure de saint Joseph dont le nom seul fait sourire les gens supérieurs (Claudel). Pour quel motif Notre-Seigneur eut un artisan pour père ? Par ce choix figuratif, le Christ montre qu'il a pour Père le grand ouvrier (*fabricator*) de toutes choses : Celui qui a créé le monde (saint Ambroise).

Dans l'évangile de Jean, Jésus déclare tout net : *Pater meus agricola est*. Littéralement : mon Père est un cultivateur, un agriculteur. Le sens étant : mon Père agit sans cesse.

Je rencontre ces brèves notations en parcourant *La piété du fils*, de Charles de Koninck (PUL, 1954). Trésor enfoui de commentaires et de citations des Pères. Qui donc a lu ces pages ? Qui les relira quelque jour ?

L'hymne de l'office du matin est remarquable. J'en extrais quelques couples antithétiques :

Homme d'espérance, à toi vient la Promesse. Homme de silence, à toi vient la Parole, la voix inouïe du Verbe qui balbutie. Homme de l'ombre, à toi vient la Lumière. Homme doux et chaste, chez toi l'Amour demeure. La main dans ta main, il va se mettre en chemin.

En chemin, en effet ! L'évangile du jour rapporte la fugue de Jésus, à 12 ans. À Joseph et à Marie, qui le cherchaient depuis trois jours, il répond : « Ne saviez-vous pas que je dois être aux affaires de mon Père ? » Luc précise : « Et eux ne comprirent pas la parole qu'il leur avait dite. » Cette remarque à elle seule suffirait bien à montrer que Joseph et même Marie ont dû cheminer dans l'intelligence de la nature et de la mission de Jésus.

Je lis dans *L'Actualité* datée du 1^{er} avril : *L'idéologue croit qu'il sait. Il ne sait pas qu'il croit*. Question : un catholique est-il un idéologue qui s'ignore ? Réponse : le catholique croit, mais la foi n'est ni une évidence, ni une opinion ni un savoir. Si modeste soit-il, je possède un certain savoir historique, littéraire, scientifique, philosophique, etc, mais je ne sais rien de Dieu, de la vie éternelle, de la communion des saints, etc. J'ai la foi, si tant est que le verbe « avoir » veuille dire quelque chose. Il serait plus juste de dire que j'espère avoir la foi.

Hier soir, je passe un bon moment à regarder le *Gala des Olivier*. Je conviens sans peine que je suis « passé date » (comme un contenant de tête fromagée), mais enfin, je ne comprends pas que des artistes se prêtent à tant de bouffonneries. Je ne parle pas seulement des *jokes*, qui ne volent pas haut ; je parle des postures et des gestes que les « concepteurs » les obligent à prendre ou à faire. Quant au français, n'y pensons plus.

Retour sur Charles Du Bos. je le connaissais de nom, depuis longtemps et le l'estimais par procuration. Je veux dire à partir de l'estime que lui portaient des écrivains que je tenais moi-même pour grands. Je le connais maintenant un peu plus et le n'hésite pas à souscrire au jugement de Maurois qui le considère comme le premier critique français de son temps. Critique, Du Bos le fut non seulement

des auteurs français, mais tout autant des grands auteurs anglais et allemands, car il maîtrisait les trois langues.

Malgré une santé misérable (et dont il parle longuement et souvent dans son *Journal*), on se demande comment il a pu produire une œuvre aussi considérable en si peu de temps. Il est mort à cinquante-huit ans. Or, il a produit neuf forts volumes de son *Journal* et ses *Approximations* qui comptent 1 500 pages.

Il avait ses manies d'écrivain. C'est ainsi que pour chaque entrée de son journal, il indique non seulement la date, mais l'heure précise, même s'il s'agit d'une même journée. Exemple : « Mardi 24 mai 1927- 10 h 35 ». Trois pages plus loin, il écrit : « Mardi soir 24 mai 1927- 10 h moins 10 ». Parlant de ses manies d'écrivain, il note avec humour :

Oui, c'est entendu, j'ai la manie de la chronologie, la manie des parenthèses et des incidentes (et encore, de ces deux-là, moi-même cette année m'efforce à les réduire), mais la manie des tirets, la manie des citations (celle-là, par exemple, je ne souhaite nullement d'en guérir : je considère au contraire comme un de mes offices propres de répandre le plus possible toutes les belles paroles, toutes les substantielles pensées que j'ai rencontrées et qui m'ont aidé à vivre) : sont-ce vraiment là manies si coupables et si graves, et les lecteurs que vraiment elles arrêtent, elles repoussent, sont-ce vraiment des lecteurs à qui, s'il n'y avait pas ces manies, je pourrais apporter quelque chose ? Toute mon expérience personnelle m'a prouvé que, plus un homme est lui-même, en toute sincérité, avec cet indéfinissable amalgame de forces et de faiblesses qui font le son même de sa voix, plus cet homme me donne et m'enrichit, plus il m'est possible d'établir avec lui une relation d'intimité. Y a-t-il, peut-il y avoir intimité sans don de soi, don de soi sans aveu, aveu sans faiblesse ?

Cette citation est en elle-même une illustration de sa manière d'écrire en plus d'être une défense de la citation, ce qui n'est pas de nature à me déplaire !

Le progrès dans les communications. Je lève un message sur mon répondeur. Je compose le numéro de celui qui m'avait appelé. Une voix féminine répond : « Si vous voulez un service en français, faites le 1, etc. » je « fais » le 1. On me dit ensuite : « Si vous connaissez le poste téléphonique, composez-le immédiatement, sinon, faites le 9. » Je fais le 9. On me répond : « Veuillez composer le nom

de famille et le prénom de la personne que vous voulez rejoindre en faisant la touche carrée. » C'est du moins ce que je crois comprendre. Je fais la touche carrée. On me répond : « Composez le nom en faisant le 2 pour le A, le B, le C, etc. » Je raccroche enragé. Quelques minutes plus tard, je fais une seconde tentative. Même « dialogue ». Je me suis alors souvenu que les prisonniers, dans *Le Zéro et l'infini*, de Koestler, communiquaient entre eux, de cellule en cellule, en frappant leur message d'une manière analogue : un coup pour le A, deux coups pour le B, etc. Or, et c'est le piquant de l'affaire, je cherchais à rejoindre André Bureau, président d'Astral et de 20 autres compagnies spécialisées dans les communications.

Dans le même ordre de désordre, j'appelle à trois reprises les Éditions Logiques. Je venais de recevoir le rapport des redevances pour les trois volumes que j'ai publiés chez eux pour la période du 1^{er} janvier au 31 décembre 1999. Je n'y comprenais rien. Il va de soi que personne ne répond. On vous prie de laisser un message, le nom de la personne à qui vous voulez parler, l'objet de votre appel et de laisser vos coordonnées. Je finis par tomber sur un être humain, mais c'est pour apprendre que non seulement le n'ai droit à aucune redevance, mais que je leur dois 239,32\$. Le pire, c'est qu'en vertu de mon contrat avec eux, lequel m'oblige à leur donner le « droit de préférence » ou de « premier refus », je viens de leur envoyer un nouveau manuscrit. Dans la meilleure hypothèse, à supposer qu'ils l'acceptent, j'effacerai peut-être ma dette envers eux. Écrire est un apostolat ! Remarque de Thérèse à ce sujet : « À chacun ses *plumas* ! »

22 mars

Entrevue de plus de deux heures avec Mario Cloutier, du Devoir, en vue d'une série d'articles sur les 40 ans de la Révolution tranquille. Le journaliste est né en 1960 ! Il avait pris la peine de prendre connaissance de *L'école, pour quoi faire ?* Bien que syndiqué lui-même, il me paraît d'accord avec mes positions sur l'enfermement des conventions collectives et l'impossibilité d'une quelconque réforme si l'on ne déverrouille pas ce carcan. Il me paraît aussi qu'il attache de l'importance aux effets d'entraînement des « mesures périphériques » par opposition aux réformes globales qui n'aboutissent jamais. Dans un tout autre contexte, Je venais tout juste de lire une longue analyse sur un livre d'un sociologue américain intitulé

The Tipping Point (le point de bascule) : *How Little Things Can make a Difference* (*The New Republic*, 13 mars 2000). On y donne comme exemple que le fait, dans une ville ou un quartier, de remplacer au fur et à mesure les vitres cassées ou d'effacer les graffitis améliore le climat d'un quartier. Du temps que j'étais directeur du Campus, je faisais régulièrement la tournée des classes et des salles de toilettes pour y faire effacer, justement, les graffitis sur les murs ou les tables de travail. Résultat : il y en avait très peu et jamais longtemps. La même règle s'applique quant à la ponctualité aux diverses réunions : le fait de commencer et de terminer aux heures annoncées a une influence considérable sur l'efficacité des discussions.

23 mars

Dès mon enfance, j'ai été mis en contact, non pas avec la Bible en tant que livre, mais avec des images, des récits, des allusions à la Bible. C'est ainsi que j'accompagnais parfois mon père ou ma mère quand ils allaient faire leur chemin de croix. J'entendais des dictons du genre « Pleurer comme une Madeleine » ou bien « Connu comme Barabbas dans la Passion ». Ma mère avait coutume de dire que quand les Juifs se convertiraient, ce serait la fin du monde, affirmation qui n'avait rien qui fût de nature à m'épouvanter. Écolier, *L'Histoire sainte* était une matière obligatoire, appuyée sur un manuel. Il va de soi que les prouesses de Samson ou de David m'étaient familières, de même que l'histoire de Joseph vendu par ses frères. Durant le carême, les classes étaient interrompues pour les enfants qui préparaient leur communion solennelle. Les journées entières se passaient dans la sacristie, les garçons d'un côté, les filles de l'autre. Bon nombre d'enfants des rangs (que nous jugions de haut, nous du village !) logeaient toute la semaine chez des amis ou de la parenté. Le curé et le vicaire se relayaient pour nous faire revoir le catéchisme en entier. Un jour, le vicaire avait dit qu'il y aurait 13 inventions fabuleuses avant la fin du monde, la treizième devant être la télévision. Il avait dû lire quelque part qu'aux États-Unis, sans doute, on procédait à des expériences devant permettre la transmission des images à distance. Je pouvais avoir 10 ou 12 ans. C'était donc en 1937 ou 1939. En fait, le mot télévision a été créé lors de l'Exposition universelle de Paris en 1900. Et en 1927, la compagnie de téléphone

Bell avait organisé une émission télévisée en direct entre New York et Washington.

Au juvénat, je commençai à me poser des questions. Par exemple, pourquoi célébrait-on la visite des Rois mages avant le massacre des Innocents ? Ou encore, comment Jésus avait-il pu être transporté du désert jusque sur le pinacle du Temple ou sur une haute montagne ? D'en bas, pouvait-on voir Jésus ? Je posais ces questions au frère Maître, qui répondait comme il pouvait ! Au réfectoire, on lisait *L'Histoire sainte* du père Berthes, dont le garde un excellent souvenir. Le récit était enlevé, cursif. De la bonne vulgarisation pour l'âge que nous avions. Si les élèves actuels en connaissaient la moitié, ce serait un gain net !

En 1957, je me mis à lire Guitton, notamment *Le problème de Jésus* et *Portrait de Monsieur Pouget* où, pour la première fois, je me trouvai en contact avec l'exégèse contemporaine dont de larges pans n'ont pas vieilli. Les idées, c'est quand même pas du yogourt !

À Rome, en 1961, je suivis des cours du père Évide Baucamp, o.f.m., qui était déjà un exégète connu. Par la suite, il a enseigné plusieurs années à la faculté de théologie de l'Université Laval. C'est à Rome également que je pus lire Georges Auzou. Vers 1974, j'entrais dans Marcel Légaut. Il n'est ni un exégète ni un spécialiste de la Bible, mais pratique une « lecture » de Jésus (ce qu'il appelle « l'intelligence » du christianisme) qui me nourrit depuis lors.

Faut-il rappeler ici que ce n'est qu'en 1956 que fut publiée la *Bible de Jérusalem* qui fut, à l'époque, un événement. Il va de soi qu'entre-temps, j'ai passé des centaines d'heures à questionner certains de mes amis plus ferrés que moi en matière d'exégèse. J'en ai souvent fait écho dans mon journal.

Or, il arrive ceci que depuis une quinzaine d'années, les ouvrages sur la Bible, sur Jésus, sur l'historicité des Évangiles abondent, sans parler des articles de revues et des séries télévisées. Un des plus récents qui me soient tombés sous les yeux, c'est *Jésus contre Jésus* que l'ai mentionné plus haut. (Voir entrée du 18 mars). De plus, voilà maintenant six ans que j'entretiens une copieuse correspondance avec Jean Forest, que je n'ai pas à présenter aux lecteurs de mon Journal, sauf à rappeler qu'il est un bibliste autodidacte et disciple inconditionnel de Bernard Dubourg, que les auteurs de *Jésus contre Jésus* citent et dont ils s'inspirent

manifestement, mais d'une manière plus lisible et, pour tout dire, moins hargneuse.

Cela dit, où en suis-je après cette lecture ? Pour reprendre la question même de Jésus aux disciples : « Au dire des gens, qui suis-je ? Ils lui dirent : Jean le Baptiste ; pour d'autres, Elie ; pour d'autres ; Jérémie ; pour d'autres, qu'un des anciens prophètes est ressuscité. Et lui les interrogeait : Mais pour vous, qui suis-je ? » Étranges réponses. Les disciples ne pouvaient pas ne pas savoir que Jean le Baptiste venait d'être décapité sur l'ordre d'Hérode. Par ailleurs, du vivant de Jésus, pouvaient-ils imaginer qu'il était Elie ou Jérémie ? Il est assez clair que ces réponses, de même que celle, définitive, de Pierre : « C'est toi le Christ », sont des interpolations. Autrement dit (et je cite ici le dernier paragraphe du livre),

à partir de la confession de Paul dans l'épître aux Corinthiens, à savoir « que le Christ est mort pour nos péchés selon les Écritures, qu'il a été mis au tombeau, qu'il est ressuscité le troisième jour, qu'il est apparu à Céphas, puis aux Douze », les écrivains chrétiens vont tirer toute la trame de leurs récits, raconter la fin puis la vie de leur maître, « inventer Jésus ». Mot après mot, phrase après phrase, le prophète juif galiléen va se muer en Christ universel par la puissance, par la magie de l'écriture. Ou encore, un des premiers paragraphes de l'introduction intitulé Les Évangiles, un texte miné : Tour à tour récits biographiques, fables pieuses, légendes historiées, scènes dialoguées, sentences morales, conseils pratiques, traités philosophiques, les textes évangéliques sont d'abord des textes de propagande dont l'objectif est de propager la foi, d'attirer, de convaincre, de convertir.

Autrement dit encore, le Nouveau Testament a une double fin : a) construire la vie et le message de Jésus à partir de sa mort et de sa résurrection ; b) et ce, en fonction des destinataires : les Juifs convertis, les Juifs de la diaspora, les Gentils. Dès lors, la datation et la séquence des événements sont secondaires, de même que l'attribution d'un livre à tel ou tel auteur. Pour Matthieu, par exemple, qui s'adressait principalement aux Juifs convertis, il importait suprêmement de répéter que la naissance, la vie, la mort et la résurrection de Jésus, s'étaient réalisées *secundum scripturas* : selon les Écritures, c'est-à-dire l'Ancien Testament, non point aboli, mais accompli par Jésus.

Je parlais à l'instant de datation. Pendant longtemps, la date de la nativité resta fluctuante. Clément d'Alexandrie (150 à 216), par exemple, se prononçait pour célébrer Noël le 19 avril. On sait par ailleurs depuis longtemps que Denys le Petit proposa

de substituer à l'ère de Dioclétien une ère nouvelle, l'ère de l'Incarnation, l'ère chrétienne, qu'il a léguée à l'Occident. S'appuyant principalement sur Luc, il confondit les années de Rome et se trompa en fixant le point zéro de notre ère. Date parfaitement arbitraire, l'an 2000 est, en réalité, l'an 2003 ou l'an 2004 de l'ère chrétienne.

On peut penser que Jean-Paul II en choisissant l'année en cours comme l'année du Grand Jubilé est au courant de ce détail chronologique. Ce détail est sans importance. Ce qui importe, c'est le fait de l'Incarnation de Jésus sur la planète Terre.

Au demeurant, je me sens bien seul devant cet énorme questionnement. Je n'ai personne avec qui échanger à ce sujet. Je dis échanger sur une base régulière, car il m'arrive occasionnellement de pouvoir le faire. Ainsi, il n'est presque pas de matin où je ne sors de la messe avec le goût de relever un passage qui m'a frappé ou qui me fait problème. À y bien penser, il est normal qu'il en soit ainsi. Si j'osais reprendre saint Paul, je dirais que « je suis perplexe, mais non désespéré ». Des millions de chrétiens ont vécu et se sont sanctifiés sans avoir rien connu des questions soulevées par l'exégèse contemporaine. Ils n'en vivaient pas moins dans la vérité des choses. La ligne de la vérité, c'est la Tradition, l'Écriture, le Magistère. « L'Église (le Magistère) est nécessaire, comme la coupe est nécessaire au vin. Un Dieu sans Église, c'est le commencement de l'Église sans Dieu » (Thibon).

25 mars

Samedi. Fête de l'Annonciation. L'Église ayant fixé la naissance de Jésus au 25 décembre (pour contrer la fête païenne de la remontée du soleil), l'Annonciation devait être fixée au 25 mars. Messe à 11 h chez les Pères Maristes.

D'habitude, le vais à la messe chez les pères Maristes, le dimanche seulement, vu que ce jour-là, il n'y a pas de messe chez les Marianistes. Je donne ces précisions pour fin d'archives ou par réflexe de professeur. Car enfin, les quelques lecteurs de ce journal ne doivent pas se préoccuper beaucoup de ces distinctions. Pas davantage que je ne me préoccupe de distinguer toutes les variétés de pâquerettes ou de passereaux. Mais voici mon point : ce matin, nous avons eu droit à une messe à cheval entre le « charismatique » et l'ordinaire des choses. D'abord, un jeune père s'est mis à jouer de l'orgue. Entendons-nous, c'est le cas de le dire : il s'agit d'un orgue électronique, et non pas d'un orgue à tuyaux. Et comme notre jeune père est jeune, il est sourd. Je veux dire qu'il pioche comme on pioche dans une brasserie. Mais il y a pire. Avant l'offertoire, on demande à l'assemblée (une quinzaine de vieux pères et frères) de formuler des intentions de prière. Longs moments de silence. Et un *smart* (il y en a toujours un) propose une intention de prière. Et un autre, et un autre. Je me suis déjà trouvé, lors d'une messe, à devoir entendre 17 intentions de prière. Y compris une pour le Pape qui, de toute façon, est nommé dans le canon de la messe. Et puis, comme je m'y attendais et le redoutais, avant la communion, ce fut le Jour de l'Au. Le *Donnez-vous la paix*. Je veux surtout qu'on me la laisse, la paix ! En ces occasions, je ne me déplace jamais. Je donne la main au plus proche, et je ferme les yeux.

J'ai été baptisé dans la liturgie romaine. La liturgie de la sobriété. La liturgie où chaque mot est porteur d'un concept. L'auteur présomptif de *L'imitation de Jésus-Christ* qui n'était pas un laxiste (le livre date du temps de Jeanne d'Arc) prend la peine d'écrire ceci :

On doit, en célébrant, éviter tout extrême, et n'être ni trop lent ni trop précipité. La vraie règle qu'on doit se proposer et suivre, c'est l'usage de ceux avec qui l'on doit vivre. Gardez-vous de produire en autrui, par excès de lenteur, la fatigue ou l'ennui. Suivez plutôt les us établis par vos pères ; et, laissant de côté ce qui vous semble doux, n'ayez qu'un but constant, l'utilité de tous (livre IV, chapitre 10).

J'ai déjà pris grand plaisir à assister à une messe catholique au Cameroun. C'était tam-tam sur tam-tam. Danses sur danses. Mais je savais trois choses : a) j'étais au Cameroun et non pas au Québec ; b) le savais que je ne serais pas obligé,

tous les jours, d'assister à ce genre de messe ; c) je savais que les fidèles camerounais qui étaient présents, en voulaient « pour leur argent ». Je veux dire : la plupart d'entre eux avaient fait, à pied, plusieurs kilomètres.

La question, en la matière, n'est pas « d'en avoir pour son argent ». Il y a des Oscars ou des Olivier pour ça. Mais jamais je n'accepterai de faire mon Jour de l'An en mars ou en juillet, parce qu'un petit curé se sent en transes charismatomaïales. Je me souviens très bien que le célébrant de ce matin, du temps qu'il était directeur du Campus d'en haut (le campus des pères), avait humilié un employé de soutien du campus d'en bas (le campus des frères) pour un « problème » d'emplacement de « pancarte territoriale ». Cela dit, étonnez-vous que la basilique du Saint-Sépulcre, à Jérusalem, soit « zonée » au quart de pouce entre catholiques, orthodoxes, byzantins, coptes, kurdes ou melchites.

J'écris ces lignes le 26 mars, à 18 h 44, heure normale de l'Est. Je viens tout juste de voir Jean-Paul II déposer entre les pierres du Mur des Lamentations (selon la coutume juive, suivie par beaucoup de pèlerins) un texte dont l'ignore la teneur. Nous sommes dans le haut lieu des symboles, c.-à-d. de ce qui rassemble dans l'informulable et bien au-delà des concepts.

27 mars

Le Devoir reproduit intégralement l'allocution que le Pape a prononcée jeudi dernier au mémorial Yad Vaschem. Le Pape a prononcé son allocution en anglais. La traduction a été assurée par l'agence France-Presse. J'en rapporte ici quelques extraits :

Dans cet endroit de souvenirs, l'esprit, le cœur et l'âme ressentent un besoin extrême de silence. [...] Je suis venu à Yad Vaschem pour rendre hommage aux millions de Juifs qui, dépouillés de tout, surtout de leur dignité humaine, ont été assassinés pendant l'Holocauste. [...] De cet endroit de souvenir solennel, je prie avec ferveur afin que notre chagrin pour la tragédie que le peuple juif a endurée au XXe siècle conduise à une nouvelle relation entre les chrétiens et les juifs. Bâtissons un nouvel avenir dans lequel il n'y aura plus de sentiments anti-juifs parmi les chrétiens ou de sentiments anti-chrétiens parmi les juifs,

mais plutôt le respect mutuel requis de ceux qui adorent l'unique Créateur, Dieu, et considèrent Abraham comme leur père commun dans la foi. [...] J'entends le murmure de bien des gens, la terreur est partout. Mais j'ai confiance en Vous, Seigneur, et je dis : Vous êtes mon Dieu. »

Le Pape distingue l'esprit, le coeur et l'âme. (En anglais : *In this Holocaust memorial, the mind and heart and soul feel an extreme need for silence.*) Il ne fait certes pas du « remplissage ». Il n'est pas payé à tant du mot ! Trois mots courants et que l'on emploie souvent l'un pour l'autre. Par ailleurs, on oppose l'esprit et la lettre ; l'âme et le corps ; le coeur et la raison. Les dictionnaires fournissent des pages et des pages de citations ou d'expressions où l'un ou l'autre de ces trois mots sont parfois considérés comme équivalents et parfois comme distincts sinon opposés. Un « grand esprit » n'est pas nécessairement un « grand coeur » ; une « grande âme » et un « grand coeur », par contre, sont pratiquement synonymes.

Chose certaine, le Pape se place dans l'ordre surnaturel et dans l'ordre moral. Par association d'idées, le cite ici une réflexion de Du Bos, datée du 11 octobre 1938, dans les heures qui suivirent l'accord de Munich. Du Bos se trouvait alors aux États-Unis pour y donner une série de cours. Soit dit en passant, Du Bos reconnaît l'étendue d'information, l'objectivité et même la justesse d'appréciation des journaux américains. Du Bos donc écrit :

La guerre est une chose, la victoire en est une autre, mais aujourd'hui l'on paraît enclin à penser que la guerre ne saurait jamais avoir d'autre justification que la victoire. Il importe de ne pas se leurrer sur la tranquille élimination de tout le plan moral.

Hitler voulait la guerre en vue de la victoire, sans égard à la justice ; les représentants de l'Angleterre et de la France étaient sensibles à l'injustice faite à la Tchécoslovaquie, mais savaient que leurs deux peuples souhaitaient la paix à tout prix. Léon Blum parlait, à l'époque, d'un sentiment de « lâche soulagement et de honte ». Et Du Bos de citer le vers de Juvénal (que Jean-Paul II rappellera, lui

aussi, dans son encyclique *La splendeur de la vérité* : « *Et propter vitam vivendi perdere causas* » (Par amour de la vie, perdre les raisons de vivre).

Eût-il fallu que la France et l'Angleterre déclarent la guerre à l'Allemagne, sans être sûres de la victoire, mais pour sauver la justice ? Daladier et Chamberlain avaient été délégués pour revenir avec la paix. Pouvaient-ils revenir devant leur peuple avec la guerre ? On sait maintenant qu'un an plus tard, ils eurent et la guerre et la honte.

The Economist du 25 mars publie une notice nécrologique de Thomas Wilson Ferebee qui pilotait le bombardier qui lâcha la première bombe atomique sur Hiroshima, le 6 août 1945. Il vient de mourir à l'âge de 81 ans. On lui a souvent demandé par la suite s'il se sentait coupable. Il a toujours répondu non. À supposer que l'on puisse isoler un seul coupable, serait-ce Robert Oppenheimer, le directeur de l'équipe de savants qui ont fabriqué la Bombe ? Ou Harry Truman qui a donné l'ordre de la lâcher ? Ou Franklin Roosevelt qui lança le *Manhattan Project* ? Mais Roosevelt prit cette décision après avoir reçu une lettre d'Albert Einstein lui disant qu'une telle bombe était réalisable. De plus, les Alliés savaient que Hitler était sur le point de fabriquer sa propre bombe. On sait aussi maintenant que le Japon était sur le point de capituler, surtout depuis le « raid conventionnel » sur Tokyo en mars de la même année, qui fit 83 000 morts (contre 70 000, à Hiroshima).

Parallèlement, je lis dans *Harper's* d'avril la thèse d'un historien américain selon lequel Kennedy (s'il avait eu le temps) aurait pu sortir les États-Unis de ce qui devint leur plus humiliante défaite militaire, alors que la télévision du monde entier nous montrait les quelques dizaines d'Américains et de Vietnamiens réfugiés sur le toit de l'ambassade américaine à Saïgon attendant d'être hissés à bord d'hélicoptères pour être déposés sur des bateaux de guerre. C'était en avril 1975.

Au Québec, ces semaines-ci, on fait l'autopsie de la Révolution tranquille, 40 ans après son « lancement » officiel. Est-ce le début du troisième millénaire qui provoque ces révisions, ces demandes de pardon, bref, ce retour vers l'histoire ? Il ne s'agit pas d'un retour ; il s'agit d'une relecture. D'une relecture du présent, à la lumière du passé. Je dis mal : sous le regard de Dieu, il n'y a évidemment ni passé ni futur. L'amour créateur est actuel. Nous sommes prisonniers des « catégories a priori » du temps et de l'espace. Mais Dieu (et la prière, pour nous), agit dans

l'éternel. Le futur relève de la mécanique des forces. Théoriquement, un séismographe pourrait annoncer une future éruption du Vésuve. Ou une firme de sondage, « prédire » le résultat d'une élection. Mais l'Incarnation n'était pas « documentée » : Elle ne l'est toujours pas.

Pour des raisons d'ordre politique, le Pape a été empêché d'aller à Ur et à Damas. Ur est bien connu des cruciverbistes, et le langage courant retient l'expression « chemin de Damas », mais il n'est point prouvé que Paul ait jamais mis les pieds à Damas. Par ailleurs, le Pape est photographié sur le mont Nébo, ou à genoux devant la mangeoire de Bethléem. De la sorte, il cautionne des traditions et les traditions, dans leur ordre, sont des faits. Mais enfin, le Pape ne garantit rien. Je dis « garantir » au sens historique contemporain. En fait, que savons-nous à propos de la « nuit des longs couteaux » de 1982 ? L'événement n'est pourtant pas loin dans le temps ni dans l'espace. René Lévesque jouait-il au poker dans une chambre d'hôtel de Hull ? Seuls pourraient le dire ceux qui étaient avec lui. Mais seraient-il crédibles ?

En matière d'ordre historique, on en est toujours à ce point : hormis les acteurs eux-mêmes, on doit s'en rapporter aux témoins. En d'autres termes, à une « tradition ». Deux heures, deux jours, dix ans ou 100 ans après un accident ou un événement, il faut faire fonds sur un ou plusieurs témoins. Le témoin est celui qui s'engage et engage les autres à son engagement. Aussi bien, Jean-Paul II, dans *Foi et raison*, pose les trois pylônes suivants : « La règle suprême de la foi vient de l'unité que l'Esprit a réalisée entre la sainte Tradition, la sainte Écriture et le Magistère de l'Église, et une réciprocité telle que les trois ne peuvent subsister de manière indépendante. »

28 mars

Visite de François. Nos rencontres s'inscrivent toujours dans le même cadre, divisé en deux parties dénommées phase A et phase B. La phase A se subdivise elle-même en deux parties : le prône et l'homélie. Le prône comprend les éphémérides et la revue de presse. Les éphémérides consistent à mentionner les menus événements survenus depuis notre rencontre précédente. La revue de presse est constituée de l'échange, la lecture et le commentaire des articles de journaux ou de

revues que nous avons recueillis chacun de son côté. L'homélie est consacrée à la préparation (c'est souvent le cas) d'un article que nous envisageons de publier ensemble ou à la discussion des textes que nous sommes convenus antérieurement d'écrire séparément en vue d'un texte consolidé.

Après deux heures ou deux heures et demie (durée passée laquelle François estime que nous sommes en productivité décroissante), nous passons à la phase B, suivant un ordre du jour hétéroclite et ouvert. Le tout se termine par « l'œuvre de la soupe », vers 19 h.

Aujourd'hui, le raconte la visite que j'ai faite dimanche dernier lors de l'inauguration officielle du centre sportif et de la piscine municipale, exploités conjointement par le Campus et la municipalité de Saint-Augustin-de-Desmaures. Je lui décris les attractions louées pour la circonstance et installées dans le gymnase : labyrinthe, dragons, vaisseau spatial, glissades gonflées par des souffleries et de dimensions impressionnantes. Les bambins y sautaient, grimpaient, glissaient, souvent avec l'aide de leurs parents ou de moniteurs. Et je demandais à François : « De quoi ces bambins seront-ils émerveillés dans un an ou deux ? Que désireront-ils, ces enfants à qui on offre ce qu'ils n'ont même pas eu le temps de désirer ? »

Il répondait : « L'attente est un élément essentiel du bonheur. » je lui rappelais mon émerveillement la première fois que l'ai vu le pont de Québec, à 14 ans, après avoir si longtemps désiré le voir en rêvant sur des photographies d'un journal, Il m'émerveille toujours. Je répétais : « Qu'est-ce qui va les émerveiller plus tard ? » Il finit par répondre : « La misère. »

«Je te cherche dès l'aube».
JOURNAL 2001-2002 (2002)

AVRIL 2000

[Retour à la table des matières](#)

6 avril

« Tout comprendre, c'est tout pardonner. » Charles Du Bos attribue cette remarque à Mme de Staël, et il y revient souvent dans son journal. Je croyais qu'elle était de Goethe. N'importe ! Je pense, en effet, que si l'on connaissait tout d'un être (les traumatismes de son enfance, les lacunes de son éducation, sa loterie génétique, les fréquentations qu'il a eues durant son adolescence, les influences de ses maîtres, le battage médiatique, ses accidents de parcours, etc.), on serait conduit à tout comprendre et donc, à pardonner. C'est bien ce à quoi travaillent les psychologues, toutes catégories confondues, lorsqu'ils plaident la défense d'un crime crapuleux.

On interviewait hier soir un résident de Saint-Jérôme où un mineur vient de tuer son père et sa mère. Depuis son crime, l'accusé a atteint ses 18 ans, mais ses avocats s'objectent à ce qu'il soit traduit devant les tribunaux réguliers. L'homme que l'on interviewait à ce sujet, un homme dans la bonne quarantaine et qui avait l'allure et l'habillement d'un mécanicien, était indigné.

Deux questions se posent à ce sujet : a) la société a l'obligation de se protéger contre les criminels. Pour s'en convaincre, il suffit de penser un instant à ce qui se produirait si l'on vidait d'un seul coup toutes les prisons. Plus personne n'oserait

sortir de sa maison. Preuve en est que si l'on apprend que deux prisonniers se sont évadés, toute une région se sent menacée. b) Par ailleurs, le « tout comprendre » ne doit pas conduire à la négation de la liberté. Et à supposer que le « tout comprendre » conduise à la négation de la liberté de tel ou tel criminel, il resterait l'obligation de protéger la société ou, à tout le moins, l'entourage immédiat du coupable et, parfois, de protéger le coupable lui-même. Récemment, un père de famille s'est chargé de se faire justice lui-même vis-à-vis de l'agresseur sexuel de son jeune enfant. La société ne peut pas tolérer ça.

Que reste-t-il ? Un individu peut pardonner à son agresseur, mais une société n'est pas un sujet individuel. Si je suis agressé ou cambriolé, je peux décider de ne pas porter plainte et la police alors ne peut pas intervenir. Mais il n'est pas prouvé que mes voisins se réjouiraient de mon geste.

L'enseignement et les gestes de Jésus représentaient un péril mortel pour les autorités juives. Le grand-prêtre Caïphe avait déclaré qu'il valait mieux qu'un seul homme périsse pour le peuple, et que la nation tout entière ne périsse pas. Jean précise que disant cela, Caïphe prophétisait. Il s'agissait d'une application de la tradition du bouc émissaire. De son côté, Jésus refuse d'être le bouc émissaire. Le bouc émissaire, en effet, n'était pas une victime libre, tandis que Jésus est entré librement dans sa Passion, comme le rappelle le canon de chaque messe. Et avant de mourir, il accorde le pardon à ses bourreaux qui ne le lui avaient pas demandé. Il prend l'initiative du pardon.

Durant une bonne partie de l'après-midi, je passe à la déchiqueteuse un grand nombre de lettres et de photos. Les plus vieux documents remontent à 1951 ! Cet exercice est périlleux pour plusieurs raisons : le jour où l'on a décidé de faire du ménage, on risque d'en faire trop et de faire disparaître certains documents que l'on souhaitera avoir conservés. Avant de la passer à la déchiqueteuse, je relis une longue lettre datant de 1968 et que je n'avais jamais relue. Quelques heures plus tard, je me disais que j'aurais dû la conserver. On est aussi placé devant certains états de soi dont on n'est pas fier.

9 avril

Il aura fallu que je lise « C'est le merle qui siffle dans le lilas, aux crépuscules de l'aube et du soir » (Jean O'Neil, *Les Escapades*, Libre expression, mars 2000) pour apprendre qu'il y a deux crépuscules : celui du soir et celui du matin. J'aurais dû m'en douter : il y a une parenté entre « crépuscule » et « scrupule ». Dans les deux cas, il s'agit de l'idée de faible, de petit. Faible lumière, faible poids. En anglais on dit *after glow*. Le *scripulum* était le 24^e partie de l'once, la plus petite monnaie d'or, à Rome. On parle aussi d'aubade et de sérénade. Chanson de l'aube, chanson du soir. Rina Ketty : *Sérénade sans espoir*. L'aurai-je fait tourner, ce disque ? Je le fais encore, mais en cachette. On n'est pas tenu de faire rire de soi. Mais on peut rire de soi-même. Non pas rire. Tout bonnement, se sentir délivré d'une partie du poids de soi-même par rapport à soi-même. J'appelle cela « devancer tout adieu », en quoi il n'entre aucune indifférence, mais autant de détachement que je peux en avoir.

Nous y arriverons bien. Ce matin, j'avais oublié mes lunettes avant de partir pour la messe. J'ai donc écouté la messe par coeur. Le problème, c'est que les lecteurs se parlent dans la bouche. Le problème est mineur. Mais je pensais à tel et tel confrères que je connais et qui sont pratiquement aveugles.

Je passe une couple d'heures à lire la section du volume sur *Maître Eckhart* qui fera l'objet du séminaire de lecture de demain. Qu'aurai-je appris de cette lecture et de ces deux séminaires ? Bien peu de choses. Quelques informations d'ordre historique, bien sûr. Encore que l'on en trouve autant, et à moindre frais, dans trois colonnes d'une bonne encyclopédie. Avec les ressources de l'Internet, on peut « copier-coller » (selon les instructions des « serveurs ») des masses d'informations, sans guère y ajouter quoi que ce soit de soi. L'époque est bavarde. Bavarde et inculte.

Dans *Le Soleil du jour*, je lis une recension d'un livre que vient de publier le « théophète » (c'est lui qui le dit) Jacques Gauthier. L'auteur a été moine trappiste à Oka. Il est marié et père de quatre enfants. Il est docteur en théologie, professeur de théologie et de pastorale liturgique à l'Université d'Ottawa. Bien ! Je n'ai rien à dire là contre, pourvu que je ne tombe jamais sous ses plumas de « pastorale litur-

gique ». Mes idées sont faites, là-dessus. En fait, son volume traite de la crise de la quarantaine. L'aurai-je traversée ou y suis-je toujours ?

Mon point est le suivant : l'auteur parle du « démon du midi ». Il veut dire le « démon de midi ». Midi est une heure précise ; le Midi est une région sise au sud d'un pays - notamment de la France. Le démon du Midi frappe tout le monde, au Nord, au Sud, à l'Ouest, à l'Est. Le démon de midi, c'est le titre d'un roman de Paul Bourget. Et Paul Claudel a écrit « Le partage de midi » et non pas du midi ! Saint Jérôme traduisait (à partir des Septantes) : A *daemonio meridiano* : du démon de midi.

Ce que je dis ici n'a aucune importance. Démon du Midi, ou démon de midi, *so what* ! Ce n'est qu'une question de langue. De langue française. Mais la langue française est foutue. Quand un Philippe Séguin signe un volume : *Plus français que moi, tu meurs*, il pratique un drôle de français, pour un ancien président de l'Assemblée nationale française. En outre, voici encore un Français qui trouve moyen de pondre un livre pour nous éclairer après trois semaines à Montréal ! Et comme de juste, on fait un gros battage autour de cette révélation. On est colonisé ou on l'est pas.

Il est bien sûr, toutefois, que la « quarantaine » est un *tipping point*. Un moment de bascule. Le « moment » en question peut fort bien *surfer* sur la houle. Quelle houle ? La houle de l'ambition, la houle des agendas, la houle de l'importance que l'on croit avoir, que l'on a cru avoir, et dont on sait, après coup, qu'elle fut insignifiante.

Mathieu-Robert Sauvé m'envoie, contre toute attente, son dernier livre *L'éthique et le fric* (VLB éditeur, mars 2000). je lui écris incontinent :

Cher Monsieur Sauvé,

J'ai reçu hier votre *L'éthique et le fric*. Croyez-le ou pas, j'avais projeté de l'acheter après avoir vu l'annonce dans *Le Devoir* de samedi dernier. Vous venez de perdre 2,49\$ de droits d'auteur.

Depuis votre *Québec à l'âge ingrat*, auquel j'avais fait écho dans *L'école, pourquoi faire ?*, je vous suis de loin. Soit dit en passant, heureusement que les deux tiers de *L'école* avaient été publiés par tranches dans *La Presse*, car l'éditeur n'a vendu que 294 exemplaires du volume, si j'en crois son rapport des redevances.

Je disais donc que je vous ai suivi de loin depuis 1993, notamment dans le bulletin *Le diplômé* (Le Forum ?) de l'Université de Montréal. Mais j'ignorais vos autres publications. Votre *Louis Hémon*, par exemple. Mais je ne suis pas en train de quêter : celui-là, je me le procure-rais. Vous travaillez fort et vos nuits sont courtes. C'est vous qui le dites et je n'en doute pas.

Dans *L'âge ingrat*, on vous déclare 32 ans, sans bac en communication, ni condo ni assurance-vie. Et voici que vous avez compagne et deux enfants, et 39 ou 40 ans. Quarante ans, l'âge du démon du midi, comme disent les incultes. L'âge où rôde le *daemonio meridiano*, comme dit saint Jérôme (Ps 90, 6). Je n'en sais trop rien. Le *tipping point*, le point de bascule peut survenir avant, après et revenir. Pascal est mort à 39 ans, après deux ou trois conversions. C'est pour dire.

Je tenais à vous faire signe rapidement. Non pas rapidement, mais immédiatement, ce qui n'est pas la même chose. Ce que je sais et sens ; entends et lis, c'est que l'humanité n'est pas en train de vivre ou de traverser un changement. Elle est en mutation. Je suis la chenille dont vous êtes (et vos enfants, et comment !) le papillon. Mais je tiens mon âme égale et en silence, comme un enfant sevré, sur sa mère : *Sicut ablactatus ad matrem suam ita ablactata ad me anima mea*. Et Chamfort par-dessus Jérôme : Dans l'instant où Dieu créa le monde, le mouvement du chaos dut faire trouver le chaos plus désordonné que lorsqu'il reposait dans un désordre paisible. C'est ainsi que chez nous l'embaras d'une société qui se réorganise doit paraître l'excès du désordre.

P.-S. : Je participe ici au Campus à un modeste « séminaire de lecture ». Ce semestre-ci, nous avons travaillé *Maître Eckhart*, de Jean Bédard (Stock, 1999). Jean Bédard est Québécois et professeur à Rimouski.

Je reçois aussi cette lettre d'une inconnue :

Je vous écris (encore) aujourd'hui ces quelques lignes de mon témoignage. J'ai vécu des moments difficiles ces dernières années. La

crise économique, le chômage et tout ce qui s'ensuit ont affecté ma famille. Depuis quelque temps, je m'implique dans diverses causes sociales pour contribuer un peu à bâtir un monde de plus en plus solidaire et positif. N'ayant pas accès à Internet, j'ai pensé à vous faire parvenir, par la poste, une liste des livres qui m'ont particulièrement marquée dans mon cheminement.

La liste est impressionnante et nullement « éclatée ». Je connais la plupart des auteurs cités. Il n'y en a point de médiocres ; il y en a d'excellents. Si cette femme a lu ou, en tout cas, parcouru tous les livres en question, elle n'est pas naufragée. De livre en livre, on atteint la rive, comme les draveurs, de billots en billots. La question que je me pose, toutefois, est la suivante (et je pars de sa lettre) : Combien sont-ils à « s'impliquer dans des causes sociales » non point tant pour sauver les autres que pour se sauver eux-mêmes ? Quand on se met à aider les autres, on se place en position d'autorité, de supériorité. Oh ! certes en position de supériorité glorifiée, surtout si on le fait au nom de l'Évangile.

12 avril

Je fais de menus achats dans une quincaillerie de moyenne dimension. Énorme quantité d'outils et d'appareils de toutes sortes. Prodigieuse ingéniosité de l'homme ! Je cherchais un simple tournevis à têtes multiples. Je dis « simple », mais un tel outil est un concentré d'intelligence. Le manche du tournevis contient 12 têtes différentes et l'embout est aimanté. De plus, le capuchon du manche est lui-même retenu par un élastique. Le coupon de caisse fournit des dizaines d'informations : adresse de la quincaillerie, nom et numéro du produit, détails des taxes, mode de paiement, montant total et montant de la remise. Quelques centaines de pas plus loin, un supermarché où les comptoirs croulent sous les produits les plus divers. Société d'abondance où l'on est informé par ailleurs de la famine et de la sécheresse qui sévissent en Éthiopie. Pour ne rien dire des milliers d'enfants aux têtes énormes sur leurs corps décharnés, je note l'information paradoxale (qui pourrait faire l'objet d'une plaisanterie) que des centaines de chameaux meurent de soif.

13 avril

J'assiste avec Gérard à la conférence de Jean Bédard sur Maître Eckhart à l'église Saint-Dominique. Je ne m'attendais pas à une assistance aussi considérable : quelque 125 personnes. Jean Bédard présente la pensée du grand mystique. Il est très à l'aise dans son sujet et je suis moi-même bien préparé, ayant lu son ouvrage et en ayant longuement discuté lors des trois séances du séminaire de lecture que nous avons consacrées à cet ouvrage.

15 avril

Récollecion du carême au monastère des Dominicains de Grande-Allée. La rencontre commence à 9 h 30 et se termine à 16 h par la célébration de l'Eucharistie. Le thème retenu est celui du pardon dans le prolongement de la demande solennelle de pardon pour les péchés de l'Église que le Pape a faite le 12 mars dernier et qu'il a reprise le 23 mars lors de sa visite au mémorial de l'Holocauste Yad Vashem, à Jérusalem.

Le père Jean-Paul Montminy et son collaborateur Georges Lamy nous avaient fait parvenir à l'avance une bonne documentation composée de coupures de revues et de périodiques se rapportant à cette démarche sans précédent dans l'histoire. Notamment, la synthèse de la Commission théologique internationale intitulée : *Mémoire et réconciliation : L'Église et les fautes du passé*.

C'est toujours à Dieu que l'on demande pardon, car pardonner est un acte divin puisqu'il est une re-création du pécheur. Pardonner, c'est rétablir le pécheur dans sa dignité première. Même le pardon « à l'horizontale », le pardon qu'un homme peut demander à un autre homme de lui accorder, s'adresse à Dieu puisque c'est l'image de Dieu que l'offenseur a blessée. *Qui donc est Dieu qu'on peut si fort blesser en blessant l'homme ?* Et si le pardon que je demande à un autre homme de m'accorder m'est refusé, je dois alors pardonner à cet homme de ne m'avoir point pardonné.

Nier l'existence de celui qui seul peut pardonner ; nier l'existence de la source de tout pardon, c'est le péché contre l'Esprit.

La demande de pardon se décompose en trois moments : la reconnaissance de la faute ; l'aveu ; la volonté de se convertir. Dans la parabole de l'enfant prodigue, on reconnaît ces trois moments : « J'irai vers mon père, dit le prodigue, et je lui dirai : j'ai péché contre le ciel et contre toi. Traite-moi désormais comme l'un de tes serviteurs. » Mais l'amour du père avait devancé la demande de pardon : « Tandis que le fils prodigue était encore loin, son père le vit et fut pris de pitié. » Dans une hymne de l'Office, on lit : « Point de prodigue sans pardon qui le cherche, nul n'est trop loin pour Dieu. »

La parabole s'ouvre ainsi : « Un homme avait deux fils. Et le plus jeune dit à son père : donne-moi la part de fortune qui me revient. Il leur partagea son bien. » Je n'avais encore jamais remarqué cette dernière phrase : « Il leur partagea son bien. » En créant l'homme, Dieu s'est « dépossédé » ; il a pris le risque de l'autre, le risque de la liberté de l'homme. Son amour le rend impuissant. Aussi bien, nous n'avons plus, *pour seule offrande, que l'accueil de son amour*.

On entend parfois la remarque suivante : « Je pardonne, mais le n'oublie pas. » En fait, on n'est pas maître de sa mémoire : on peut oublier ce que l'on aurait voulu retenir ; on peut aussi ne pas pouvoir oublier ce dont on voudrait bien ne plus se souvenir. Il faut encore distinguer les blessures d'amour-propre, qui n'ont offensé ni Dieu ni les hommes, des péchés qui ont blessé Dieu dans les autres. Dans un premier temps donc, le pardon peut consister dans le renoncement à la vengeance ; dans un second temps, le pardon sera la renonciation à toute forme de compensation. Ultimement, le pardon est « une guérison en profondeur de la mémoire » (Ricœur) ; « une écologie de la mémoire » (Derrida) ; l'élimination de toute forme de ressentiment.

Le Pape a expliqué la signification de son *mea culpa* du 12 mars de la façon suivante :

L'Église est sainte car le Christ est sa Tête et son Époux, l'Esprit son âme vivante, la Vierge et les saints, sa manifestation la plus authentique. Les fils de l'Église ont fait cependant l'expérience du péché dont les ombres se reflètent et voilent sa beauté. C'est pour cette raison

que l'Église ne cesse d'implorer le pardon de Dieu pour les péchés de ses membres.

16 avril. Dimanche des Rameaux

De 13 h 15 à 17 h, rencontre avec Luc Dupont en vue du portrait qu'il envisage d'écrire à mon sujet. Il a terminé le portrait de Guy Mauffette, le premier sur sa liste. Il a soumis son manuscrit à deux éditeurs et essuyé deux refus. Il m'avait remis une copie de son manuscrit lors de notre rencontre précédente. (Cf., entrée du 22 janvier). Aujourd'hui, il m'interroge principalement sur l'influence qu'a pu avoir mon enfance au bord du lac Saint-Jean. Je suis amené à lui dire qu'il y a une part de « construction » dans la réponse que le lui fais. La relecture que l'on fait de son passé est forcément une interprétation au sens où l'on dit qu'un artiste, un chef d'orchestre interprètent une pièce de Mozart.

Il m'interroge aussi sur la foi. Qu'est-ce que la foi ? Cette interrogation est encore plus difficile. Je me suis souvent exprimé là-dessus dans mon journal. Je tiens toujours à préciser que la foi n'est ni une évidence, ni un sentiment, ni une opinion, ni un savoir. Quand nous serons dans l'évidence, c'est-à-dire après la mort, nous n'aurons plus besoin de la foi ni de l'espérance. Seule la charité demeurera. Je suis amené, bien sûr, à parler de la prière. Mais il y a une forme de cercle dans le fait de prier : pour prier, il faut croire et l'on prie pour croire. Le *Credo*, bien avant d'être une liste d'affirmations dogmatiques est une prière. On est ainsi ramené au cri du père qui demandait à Jésus la guérison de son fils : « Je crois, Seigneur, viens au secours de mon incrédulité. » (Mc 9, 24). Emile Osty note à ce sujet : « Un des plus beaux versets du récit et de tout l'évangile de Marc. »

Luc Dupont est un perfectionniste. Guy Mauffette m'en avait fait la remarque. Je lui dis donc, citant Alain, de s'affranchir « du funeste souci d'être complet qui gâte tant de livres ! »

Après le départ de mon visiteur, j'invite Claudette à venir souper. Je l'informe que le Provincial vient de m'inviter à participer à une session dite de ressourcement offerte aux frères de 65 ans et plus et qui aura lieu du 17 au 27 septembre, en France, et du 28 septembre au 11 novembre, à Rome. Je lui fais part de mon

hésitation à accepter parce que j'ai peur de me retrouver dans un moule contraignant. Elle commente : « Tu ne veux pas te convertir parce que tu as peur de t'augmenter. »

17 avril

Instantané de l'époque. Mes deux confrères et moi, nous recevons ce matin chacun une enveloppe du ministère du Revenu du Québec. Nos déclarations d'impôts sont refusées. Précisons ici que chaque frère fournit à l'économat provincial l'état de ses revenus et de ses dépenses et les formulaires idoines, mais que les rapports sont remplis par l'économat provincial. Tout ça, bien sûr, est informatisé. Or, il semble bien que quelqu'un, quelque part a oublié d'inscrire un code quelconque. Résultat : tous les rapports sont à refaire. Vive l'informatique, tic, tic ! À cause de cette erreur, j'ai pu constater, pour la première fois cette année, de quoi avait l'air « le formulaire simplifié ». Tel quel ! Tout cela prend la forme d'un budget gouvernemental où l'on peut « cacher » huit ou neuf cents millions de dollars pour des raisons de stratégie politique à court terme.

Au reçu desdites enveloppes, je téléphone à l'économe provincial qui me répond d'appeler plutôt le frère X qui est responsable des formulaires d'impôts. Ce dernier me retourne à l'économe provincial qui m'appelle d'ailleurs dans le courant de l'après-midi pour me dire de lui renvoyer les enveloppes. Il avait déjà entre les mains 45 « retours » du même genre. Il est probable que le fédéral va nous retourner, lui aussi, les déclarations qu'on lui a faites. En soi, l'incident est mineur. Mais je me demande comment le commun des contribuables se tirent d'affaire. La réponse est assez simple : presque tout le monde, aujourd'hui, est obligé de recourir aux services d'un spécialiste pour s'acquitter de sa prise en charge par les gouvernements. Mais qui est prêt à renoncer à cette prise en charge ? Les riches, pour une part. Mais eux-mêmes, ne serait-ce que pour circuler dans leurs limousines et dormir dans leurs résidences ont besoin, au moins, de la Police et de la Voirie !

20 avril. Jeudi-Saint

Dans le courant de la matinée, le Provincial me téléphone pour me demander, entre autres, si j'acceptais de participer à la session de ressourcement. Je lui réponds que oui et que ma réponse était écrite, adressée et timbrée, ce qui est vrai. À part cela, R.A.S., rien à signaler, comme on lit dans les rapports des subalternes militaires. Dans mes « montagnes russes », je suis dans le bas d'une descente. J'arrive à écrire une lettre différée depuis un bon moment et à faire un appel téléphonique que je différerais également. À 16 h 30, je me rends à pied chez les Pères Maristes pour la messe de 17 h. La distance est négligeable (à peine un kilomètre), mais ça monte un peu tout le temps. Je m'étais donné un coussin, car le savais que je devrais m'arrêter en route pour souffler.

21 avril. Vendredi-Saint

Ce matin, une heure de promenade. Je croise un camelot qui distribue soigneusement un journal. Pour chaque abonné, il écrit quelque chose dans un carnet. Je le croise de nouveau après avoir bouclé ma boucle. Compte tenu de la direction qu'il prend pour retourner chez lui, je déduis qu'il a marché plus longtemps que moi.

À 14 h 20, je monte à pied au pavillon des Rédemptoristes qui est une desserte de la paroisse de Cap-Rouge. La célébration est encore plus jazzée que celle de l'an dernier. C'est quasiment devenu un récital de chant à l'usage du célébrant qui a une fort belle voix. Seule la première lecture est tirée du recueil officiel. Tout le reste est remanié à la baisse, y compris le récit de la Passion. Faible assistance. Voilà quand même une trentaine de fois que je vais à la messe en ce lieu depuis cinq ans. À chaque fois, j'ai remarqué la présence d'un homme, une manière de nain, un peu bossu. C'est lui le plus pur. Il a peut-être été refusé par le bonheur, par la première forme que prend le bonheur, c'est-à-dire, pour un homme, l'amour d'une femme. Mais il n'est point sûr que le bonheur lui ait été refusé. Par ailleurs, il serait facile de dire qu'il cherche des consolations dans la religion. Je réponds :

pourquoi pas ? Car enfin, il faut bien qu'un homme trouve de la pitié quelque part. J'entendais, l'autre jour, un prêtre déclarer que dans la pitié, il y a une forme de mépris. Tu parles ! Vingt minutes plus tard, le même prêtre invoquait, pour lui et pour nous, la pitié de Dieu. Jésus a eu pitié. *Misereor super turbam*. Était-il méprisant ? « Le trône de la miséricorde, Dieu est la grandeur des fautes à pardonner » (Saint Vincent de Paul).

22 avril. Samedi-Saint

Je m'étais proposé de faire une promenade d'une heure, mais comme il pleuvait, je marche sous la galerie, le long de la résidence.

Comme je fais chaque matin, dès que je suis en marche, je récite attentivement le *Credo*. Ces jours-ci, je m'attarde un peu sur les articles : « A souffert sous Ponce Pilate ; a été crucifié ; est mort ; a été enseveli ; est descendu aux enfers. » Cinq affirmations en ligne. Ces cinq affirmations sont placées entre : « Est né de la Vierge Marie » et « Le troisième jour, est ressuscité des morts ».

Dans *Le Devoir* du 9 avril, Jean Larose s'amusait des croyants de l'astrologie. On sait, en effet, que depuis un bon bout de temps, c'est la mode, de s'informer du signe zodiacal de son (ou ses) interlocuteur. « Changeons de signe », écrivait-il. Tannés d'être Scorpion, devenez Sagittaire. Le chrétien est né sous le signe de la Croix. Dès mon réveil, je me signe. Je me signe, comme on signe une lettre : je m'identifie, je m'authentifie. Ça ne change guère mon comportement du reste de la journée, mais enfin, je ne renonce pas.

Titre à la Une de *La Presse* du jour : *Les Québécois sont plus que jamais en quête de spiritualité*. Le sondage « révèle » « que l'influence chrétienne reste forte. S'ils avaient à choisir un leader spirituel, une vaste majorité de Québécois (76%) opterait pour Dieu ou Jésus ». À ce compte-là, Lucien Bouchard bouderait !

Et puis, Seigneur ! quelle confusion dans les concepts. C'est quoi la spiritualité ? Je suis moi-même inondé de brochures, messages, lettres, émanant de ma communauté, où l'on nous rebat les oreilles avec la « spiritualité mariste ». Notre fondateur avait une grande dévotion envers Marie. Bien ! Mais je ne connais au-

cun fondateur d'ordre ou de communauté qui n'ait placé Marie en grand honneur. Précisons : les trois vertus qui doivent caractériser un frère mariste, ce sont : l'humilité, la modestie, la simplicité. Mais, encore une fois, quel religieux, pères ou frères, peut ne pas se réclamer de ces trois vertus ?

La simplicité est peut-être la plus difficile, car c'est un attribut de Dieu même. Dieu est simple. Mais cela ne se résume surtout pas en un mot, ni en mille. Le plus bref que l'on puisse dire, c'est que la simplicité, c'est l'absence de composition. Et si l'on dit visage ou allure composés, on veut dire affectés, faux.

Quant à l'humilité, on ne battra pas les Franciscains ! Et quant à la modestie, on ne battra pas les Bénédictins, car c'est sur la « modestie » que saint Benoît insiste le plus, tout au long de sa Règle. Encore que chez saint Benoît, « modestie » signifie : selon le mode qui convient, selon la juste mesure. C'est tout le contraire de l'aphorisme de Nietzsche, l'homme de la démesure : « Ceux qui sont modestes ont bien raison de l'être ! » Au bout du compte, je sais bien que tout cela n'est pas affaire de dictionnaires ou de linguistique. Quand on dit de quelqu'un qu'il est simple, on sait ce que l'on dit. Et je sais trop bien que je suis tout, sauf simple ! « Unifie mon coeur, Seigneur, pour qu'il te craigne. » (Ps 86, 11) Et Valéry : « On naît multiple ; on meurt un. »

Récemment, Bruno m'a prêté *De La Bruyère à Proust*, un recueil d'études littéraires de Maurois (Fayard, 1964). Il consacre un chapitre à Giacomo Leopardi. Cet homme qui écrivait : « Je suis né dans une famille noble, dans une ville ignoble. » Tant et si mal, qu'à force d'être comprimé par sa mère, il passa son enfance à lire. Il disposait d'une bibliothèque familiale énorme, et il n'était pas sot. Coiffé comme il était par une mère abusive et dévote, soutenu en cachette, par un père lui-même coiffé par sa femme, le Leopardi, à force de lire, devint difforme. Ses camarades l'appelaient *gobetto*, le bossu. Il aimait les femmes, chose normale. Mais quand on est bossu *l'esprit est sans éclat si la forme est sans grâce*. Plus tard, un de ses rivaux écrivait au sujet de Leopardi : « Il n'y a pas de Dieu parce que je suis bossu ; je suis bossu parce qu'il n'y a pas de Dieu. » Je ne savais rien de Leopardi, sauf ce que j'avais lu dans un quelconque *Précis de philosophie*, à savoir qu'il avait été le philosophe du désespoir. Présenté par un guide comme Maurois, en moins de 30 pages, je découvre l'essentiel de Leopardi. *On ne voit bien que ce que l'on nous montre*. C'est toute la fonction des maîtres d'école.

J'ai aussi noté, de Fontenelle, cette remarque qui suffirait à sa gloire : « De mémoire de rose, disent les roses, on n'a jamais vu mourir de jardinier » Ce qui m'amène à un article publié dans *Harper's* de mai. (Les périodiques se dépêchent !) L'article s'intitule : *The Museum of Me*. On y parle d'Internet. Les trois W : *World Wide Web*. Et l'auteur dénonce (hypocritement) la *désintermédiation* de la technologie contemporaine. Y a plus moyen de parler directement à personne. On tombe toujours dans le fond d'une boîte vocale.

Transposons Fontenelle : « De mémoire d'interneteux, dit l'interneteux, ou n'a jamais entendu parler d'Aristote. » Ni de Duplessis, tant qu'à faire. On parle beaucoup des « enfants de Duplessis ». Mais on en parle en interneteux. On clique. Tenez, un soir de conversation (cela arrive encore), le parlais d'Internet avec Jean-Noël. D'Internet et de machine à « traitement de texte ». Il me disait : « Du temps des machines à écrire [les increvables *Underwood*, par exemple], on était devant un appareil *physique*. Si une touche accrochait, on voyait laquelle. Si on manquait de ruban, on le *voyait*. Maintenant, on est dans le virtuel. »

Virtuel ! Quel mot ! Virtuel signifie *ce qui est seulement en puissance, et sans effet actuel*. Il faudrait, ici, expliquer « puissance » et « acte ». Mais il faudrait remonter à Aristote. Virtuel, donc. On a longtemps cru que le soleil et autres globes tournaient autour de la terre. Galilée y a mis bon ordre. Mais on continue de dire que le soleil se lève et se couche, comme un bon gros chien. Avec Internet, c'est le monde qui tourne autour de moi. *Museum of Me*.

Je viens de passer près d'une heure au téléphone avec Jean O'Neil. Je lui lis les passages que j'ai soulignés dans mon exemplaire de *Les Escapades* de Jean O'Neil (Libre expression, mars 2000). Il est tout surpris de ses propres trouvailles d'écriture, et que je les aie remarquées. Il m'a promis de lire, ce soir-même, *l'Exultet*. Après avoir raccroché, je me mets en nuit et je fais tourner le disque où se trouvent *L'Exultet* et les principales pièces du temps pascal. C'est plus fort que moi : je rappelle O'Neil et je lui mentionne le passage où la mère Église salue innocemment le travail de la mère abeille au moment de la bénédiction du cierge pascal : « *Alitur enim liquantibus ceris, quas in substantiam pretiosae hujus lampadis, apis mater eduxit* : les molles cires, que pour former ce précieux flambeau, la mère abeille a distillées. » On sait maintenant que la « mère abeille » ne produit ni cire ni miel. Ce sont les abeilles ouvrières, asexuées par ailleurs, qui font tout le travail. Elle ne sort de la ruche qu'une seule fois pour son vol nuptial, ensemencée

pour la vie par le bourdon élu, qui mourra d'ailleurs en plein vol. O'Neil était précisément en train de lire *L'Exultet* dans un vieux missel !

23 avril. Pâques

Thérèse vient me rejoindre vers 13 h. Nous passons l'après-midi et une bonne partie de la soirée ensemble. Nous parlons longuement de l'actualité religieuse : la signification du pardon ; l'éclatement de la liturgie, etc. Avec elle, je peux me permettre des remarques délibérément provoquantes. Ainsi, je lui dis : « Les femmes, ça vit dans l'instant. » Elle réplique : « Trouvez-moi mieux. Il n'y a que cela de sûr, l'instant. » Je lui dis, sur le même ton : « Il ne faut pas commencer à être bon, parce que si l'on commence, il faut continuer à l'être. » Réplique : « Attention à ne pas commencer trop tard ! »

24 avril

Visite de Christian Nolin. Il arrive vers 10 h. Il déjeune dans notre salle à manger et nous regagnons mon bureau. Il a 35 ans, mais il possède une expérience politique considérable. Je suis toujours étonné de l'étendue de son information. C'est aussi un lecteur vorace. Comme avec Thérèse hier, nous parlons longuement de l'actualité religieuse. Catholique pratiquant, il a suivi les offices de la Semaine Sainte. Or, et bien qu'il n'ait rien connu de la liturgie d'avant Vatican II, ses jugements rejoignent ceux de Thérèse sur le délabrement, le laisser-aller, le caractère bordélique (c'est son mot) des cérémonies auxquelles il a participé ces derniers jours. L'une et l'autre me rapportent aussi des remarques de leur entourage respectif sur le même sujet. Il s'agit donc d'une vingtaine de fidèles, âgés de 35 à 80 ans, ayant participé aux mêmes cérémonies, mais dans quatre ou cinq églises différentes, et qui éprouvent la même déception, la même frustration devant la babélisation de la liturgie. Les autorités religieuses remarquent et déplorent la baisse de la pratique religieuse et la multiplication des sectes. Elles pourraient peut-être s'interroger sur la qualité de ce qui est offert au petit reste des demandeurs ! Il n'est

pas prouvé par ailleurs que des jeunes, placés devant de la beauté, de la dignité, du silence ne seraient pas attirés, nourris, retenus.

Christian me dit que les questions de l'avortement, l'euthanasie, le suicide, la peine de mort exigent une réponse univoque, transférable, si l'on préfère. Autrement dit, la position vis-à-vis de l'une ou l'autre de ces questions dépend d'un principe unique.

28 avril

Avec Thérèse, je me rends à l'Université Laval où elle connaît le responsable d'une espèce de dépôt où l'on trouve une petite partie de l'élagage régulier de la bibliothèque et des fonds de bibliothèque de particuliers. Je bouquine pendant une couple d'heures. Je sors avec : *La prière de toutes les choses*, de Pierre Charles ; *À la trace de Dieu*, de Jacques Rivière ; *Pascal*, de Guardini ; *Les deux sources de la morale et de la religion*, de Bergson ; *Poésies complètes*, de Vigny ; *Les fins dernières*, de Guardini ; *Carnets intimes*, de Maurice Blondel ; *Comme toi-même*, de Denis de Rougemont. Coût total : 32\$. Un peu moins que le prix d'une cartouche de cigarettes ! Tout en cherchant dans les rayons, je ne pouvais pas ne pas me faire la réflexion que je fouinais dans un cimetière. Beaucoup de grands noms, beaucoup de travail, beaucoup de réflexion dorment ici dans le silence et sous la poussière.

En soirée, je me rends à la représentation de *Le Big Bazar et la vie d'Aurore, l'enfant martyre*, une manière de comédie musicale montée et présentée par des étudiants du Campus. Je quitte après l'entracte. Je ne comprenais rien. D'abord, à cause de la musique assourdissante et ensuite, quand il y avait des chansons ou des dialogues, je ne comprenais toujours rien. Quand on dit « rien ». Or, je ne suis point sourd. Quand il fait silence et que je m'y applique, j'entends tomber la cendre de ma cigarette dans le cendrier. Me croira qui voudra, mais c'est ainsi. J'admire pourtant le jeu et l'effort des acteurs. Je savais les dizaines d'heures de répétitions qu'ils avaient investies dans cette comédie musicale. J'avais passé une couple d'heures avec l'animateur socio-culturel qui en fut l'initiateur et le superviseur. Il était venu me rencontrer à ce sujet. Le drame en question, en effet, s'est passé au début des années 20. Ma mère nous en a souvent parlé. Et l'on sait que

cette affaire a occupé l'imaginaire québécois pendant longtemps. Bernique ! Je suis parti après l'entracte.

Je ne m'explique pas qu'un animateur socio-culturel veuille « moderniser » l'affaire, et que des jeunes y embarquent. Ne savent-ils donc pas que la même chose, en pire, se produit chaque jour, au Québec ? Envers des enfants et envers des vieux. Cet adolescent qui a tué père et mère, récemment, parce qu'il manquait d'argent de poche, c'est quoi ? L'autre jour, Christian Nolin (35 ans) me disait : « Je suis contre toute forme de délation. » Je lui objectais : « Tu es dans ton appartement. Par hasard, tu vois, dans l'appartement en face, un homme qui brutalise son enfant. Si tu es sûr d'être assez costaud, tu traverses la rue et tu casses la gueule de la brute. Sinon, tu fais le 911. Tu dénonces. Moralité : ne dis pas que tu es contre toute délation. »

Il y a, il y a toujours eu des « Aurore » enfants martyrs dans ma propre communauté. J'en ai reçu deux ces derniers jours. Les deux m'ont déjà fait des confidences aucunement sollicitées. L'un d'eux me disait que, jeune frère, il était tellement fatigué qu'il priait pour mourir. Il vit encore ! Un oiseau blessé. Je ne fais pas ici de sentimentalisme à reculons. Les oiseaux blessés blessent tant qu'ils peuvent. S'ils peuvent peu ; ils blessent peu. Donnez-leur un petit pouvoir, ne fût-ce que sur une trentaine d'élèves, ils blessent. Donnez-leur un plus grand pouvoir, ils blessent davantage. Sans même s'en douter, bien sûr. Pour la raison qu'ils sont couverts par l'Évangile (L'Évangile « pallie » : Il étend un manteau sur la nudité de Noé.) et qu'ils ont la meilleure volonté du monde. Ils sont couverts. Et s'il fallait qu'on les « découvre », ils en mourraient. Découvert, on meurt. Aussi bien, à propos d'un cadavre, on parle de dépouille. L'être dépouillé. L'être sans peau, comme enseigne l'étymologie. On peut faire long, sans peau. En feignant d'en avoir une. En toute bonne foi. Sans le dire, et surtout, sans se le dire.

En communauté, il m'est de plus en plus difficile de parler avec mes contemporains ou avec mes aînés. Il n'y en a plus (*no longer*) guère. Je n'ai pratiquement aucune référence commune, aucun langage commun. Distinguons ici le menteur, l'hypocrite, le faux, le secret (je prends les termes « secret » et « faux » substantivement). Mentir froidement est chose rare dans mon milieu. La raison en est simple : nul n'a quelque intérêt que ce soit (carriérisme, profit financier) à mentir. L'hypocrisie au sens strict (disons la tartuferie, pour aller vite, et on a le choix entre un « f » ou deux « f ») n'existe guère au plan individuel, bien qu'on la puisse

détecter au plan collectif ; au plan d'un certain discours officiel. Ce qui domine, c'est le faux. Au sens où l'on dit qu'un piano est faux. Je rencontre régulièrement des êtres faussés.

Quant au secret, c'est un choix légitime de quiconque protège sa misère ou occulte sa lucidité, par prudence ou même par charité. Seuls les enfants peuvent ne pas être secrets. Ils sont innocents c'est-à-dire non nocifs. La vérité sort de la bouche des enfants, dit le proverbe. Eux, ils ne parlent pas pour tuer. Ils ne sont pas imputables. Mais un adulte a aussi le droit d'être secret.

Et voilà ce qui m'amène à un article fort amusant à propos de saint Isidore de Séville, le patron officieux des Internauts. Je cite : « *St. Isidore was born in Seville in the sixth century, and compiled a 20-volume encyclopaedia-like reference work, called « The Etymologies » which covered a wide range of religious and secular topics. It was, say his supporters, an early example of a database of categorized (if unreliable) knowledge. That makes Isidore the ideal candidate for patron saint of the Internet.* » (*The Economist*, 22 avril). Dans la *Somme théologique*, saint Thomas d'Aquin cite Isidore à tour de bras. Et très souvent à propos de ses « étymologies ». J'ai toujours aimé l'étymologie. Un mot sans racines, est un mot mort. Une fleur séchée. Qui ne se reproduit plus et qui n'engendre rien, non plus, dans l'esprit de l'interlocuteur. Tandis que si tu dis un mot, en sachant, toi, ses racines, même si tu ne les mentionnes pas, il arrive que tu parles avec plus de force, plus de vie. Cela se sent. Bien des « étymologies » d'Isidore sont aujourd'hui controuvées. La belle affaire ! Pensez-vous que celui qui dit devant vous le mot « justice » a la moindre idée de ce que c'est que la justice, même si nous avons un ministère de la chose ? Qui c'est qui distingue, tout simplement, la justice de la vengeance et de l'égalité ? On peut agiter cette question avec deux ou trois personnes. « Cogiter », c'est *co-agitare*. Brasser des idées, les baratter. Seul ou avec d'autres. Maximum trois. Au-delà, c'est confiture, température et caricature.

Au demeurant, je cite toujours ma source, « *A quick poll using the AltaVista search engine to count web-page to the candidates suggests that St. Isidore has a clear lead, with 800 or so references. Ten times as many as San Pedro Regalado or Santa Tecla.* » Je m'émerveille de croiser autant de « culture » dans un aussi bref article. Les Anglais, notre chance historique ! Quoi qu'en pensent les crabes (ou les écrevisses) nationaleux. Je veux dire : ceux qui marchent à reculons.

Et que vois-je, dans *Le Soleil* du jour ? Ceci : lors de la récente foire de l'emploi : « Pas d'anglais, pas de job. Les employeurs ne jurent que par le bilinguisme, à la grande surprise des jeunes. » Pourquoi sont-ils surpris ? Parce qu'on ne leur a jamais dit qu'il n'est pas nuisible d'apprendre l'anglais. Apprendre l'anglais n'empêche aucunement d'apprendre et d'aimer le français. De toute façon, les élèves et les étudiants ne connaissent ni le français ni l'anglais. C'est d'avance !

Mon frère Mozart, après une « septième année forte », comme il aime à dire, s'est poussé à Hamilton, pour se forcer à apprendre l'anglais. Moi, et à moindre peine, j'y avais été amené par mes professeurs. Mozart est abonné à *Time Magazine* depuis plus ou moins 30 ans. Et à *The New Republic*, depuis un bon 10 ans.

Il est bien évident que connaître son français, et l'anglais par-dessus le marché, ne règle pas tous les problèmes. Mais qui parle de régler tous les problèmes personnels ? Cela prend toute une vie. Dans l'annuaire téléphonique de Bell Canada, il y a autant de garages que de psy, toutes espèces confondues. Les autos sont bien vaillantes : par -30°, elles démarrent généralement, même si elles ont les roues « carrées », comme disent les chauffeurs. Les êtres humains, aussi, démarrent, avec ou sans psy. Non pas tous, cependant. Les plus lourdement frappés dès leur enfance peuvent être atteints d'autisme, par exemple. Mais qui nous dit ce qu'ils voient dans leur cauchemar ? J'ai été témoin de la chose, le jour où, après la mort de Lucien (son fils, Michel, autiste), s'était couché sur le plancher, sans dire un mot. Il n'en a jamais dit aucun. Il savait, mystérieusement, comme on sait dans un cauchemar. Il mimait la mort de son père.

D'autres peuvent être richement doués à tous égards et cependant passer leur vie misérablement, non seulement pour eux, mais pour ceux qui les aiment. Et ceux qui les aiment, les ont-ils vraiment aimés, ou se sont-ils projetés en eux ? Qu'est-ce qu'aimer ? Réponse : aimer, c'est devancer tout adieu. Je dis « devancer ». Cela ne se peut pas dans l'explosion nucléaire du premier amour. Il n'y en a jamais qu'un, qui n'est pas nécessairement le premier, par ordre chronologique. Et celui-là aussi conduira à devancer tout adieu. Chacun apprend sa vérité tout au long de sa vie. jeune, on ne la supporterait pas. On naît multiple ; on meurt un. Ma foi m'engage à croire cela même.

Dans *La Presse* de samedi dernier, je lisais : « Existe-t-il une culture Internet ? Il ne faut pas vendre notre âme à l'Internet, mais donner une âme québécoise à

l'Internet. » Que saint Isidore intercède pour nous ! « Culture », « âme québécoise ». Ça serait environ quoi, l'âme québécoise ? Je n'ironise pas. L'âme québécoise existe. J'en fais partie. Et si j'étais né en Finlande, mettons, je ferais partie de l'âme finlandaise.

Nous venons d'apprendre l'assassinat de Dédé Desjardins. l'homme, entre autres, du saccage de la Baie James. Trente millions de dollars et quelque. On vide la Baie James. Ses successeurs actuels à la FTQ expliquent la chose. Enquête Clique. Lucien Bouchard et Guy Chevrette du côté des enquêteurs. Interviewé hier soir, Chevrette, se frottant les mains de façon réflexe (gros plan de la TV), déclare qu'il ne fera aucun commentaire. Mais alors, pourquoi était-il à la TV ? Le même homme est le promoteur des casques protecteurs pour les bambins cyclistes. Un saint homme : il pleurerait de vraies larmes à la TV durant les heures que Lucien Bouchard se débattait contre la bactérie mangeuse de chair. Mon Dieu ! qui sait ? Les crocodiles hilares pleurent, eux aussi.

29 avril

En sortant pour une promenade pépère, vers 11 h 30, je remarque un camion sur lequel était écrit *Verdure*. Le chauffeur cherchait manifestement une adresse. Me voyant, il me demande fort poliment où était un Monsieur X, 152, rue Adrienne-Choquette. Je connais archi bien ce territoire. Je lui dis : « C'est une des cinq ou six maisons, par là. » Je continue ma promenade. Au retour, je le vois : il avait trouvé. Il me remercie de l'avoir écouté.

J'ai rapporté dans *Ainsi donc*, que le 28 décembre dernier j'avais vu qu'un incendie s'était déclaré dans une maison située à quelque 500 pas de mon bureau. Ce matin, le lis sur une grande affiche plantée devant cette maison : « Assurance Desjardins. Maison incendiée le 28 décembre 1999. Allocation de survivance : 500\$ par mois, obtenue après 35 jours de négociation. Depuis, zéro. » Desjardins ou la Toronto Dominion, c'est du pareil au même. Sauf que Desjardins est cautionné par le nationalisme québécois. Moralité : les petits mangent les plus petits ; les gros mangent les petits et les moins gros. Avec cette différence, toutefois : « Sous quelle tyrannie aimeriez-vous vivre ? Sous aucune ; mais s'il fallait choisir, je détesterais moins la tyrannie d'un seul que celle de plusieurs. Un despote a tou-

jours quelques bons moments ; une assemblée de despotes n'en a jamais. » (Voltaire).

Il est assez clair que nous sommes en pré-fascisme. Bernard Landry n'est pas plus démocrate que moi, qui le suis peu. Louise Harel vient de déclarer que la fusion des municipalités se fera, référendums ou pas à Sainte-Foy ou ailleurs. Elle ne dit pas « référendum » ; elle dit « sondage ». Comme si ce monde-là ne vivait pas de sondages ! Fusion il y aura.

J'écris ces lignes tranquillement. Elles seront peut-être publiées dans deux ou trois ans. Ce que je viens d'écrire sera fait. Nous serons engagés dans davantage de fascisme. Nous ne nous en serons même pas aperçu. Il s'agit toujours d'échanger sa conscience contre sa liberté. Je veux dire : échanger sa liberté contre le confort des slogans. Kierkegaard écrivait : « La vérité ne peut être collective ; elle ne peut être historique ; elle doit être vécue. »

Digression : Dans *Les naufragés et les rescapés* (Gallimard, 1989, mais le volume a été publié en italien en 1986), Primo Levi écrit :

Déjà arrive une génération sceptique, privée non d'idéaux, mais de certitude ; défiante à l'égard des grandes vérités révélées, elle est prête, en revanche, à accepter les petites, changeant de mois en mois au gré de la vague agitée des modes culturelles, dirigées ou sauvages. Il nous est de plus en plus difficile de parler avec les jeunes. Cela nous apparaît comme un devoir, et, en même temps, comme un risque : le risque de leur apparaître anachroniques, de ne pas être écoutés. Au-delà de nos expériences individuelles, nous avons été collectivement les témoins d'un événement essentiel et imprévu. C'est arrivé contre toute prévision ; c'est arrivé en Europe ; il est arrivé, fait incroyable, que tout un peuple civilisé suive un histrion dont le personnage, aujourd'hui, porte à rire ; et cependant, Adolf Hitler a été obéi et encensé jusqu'à la catastrophe. [...] La violence n'attend plus que le nouvel histrion (les candidats ne manquent pas) qui l'organise, la légalise, la déclare nécessaire et légitime. De peu de pays on peut se dire certain qu'ils seront épargnés par une marée de violence future, engendrée par l'intolérance, la soif du pouvoir, par des raisons économiques, par le fanatisme religieux ou politique, par des frictions raciales. Il faut donc affiner notre discernement, se défier des prophètes, des enchanteurs, de ceux qui prononcent et écrivent de belles paroles qui ne soient pas étayées par de bonnes raisons.

Comme en écho à ce que disait Primo Levi, le lis dans le *Courrier international* du 27 avril un article sur un certain Chenzeral Hunzvi, qui vient de se déclarer leader des fermiers noirs au Zimbabwe. On sait que Mugabe, le président actuel, est en difficulté. Il a donc promis de donner aux vétérans de la guerre de libération les terres qui sont entre les mains de propriétaires blancs. Mais le fait est que le leader en question poursuivait ses études médicales en Pologne durant ladite guerre. Il a 49 ans. Et il se fait appeler Hitler. Fin de la digression.

Après la mort de Kierkegaard, l'Église danoise s'est demandée si l'on pouvait « ouvrir les portes de l'Église à un homme qui, vivant, l'avait comparée à une compagnie de transport pour l'éternité, qui n'évite la faillite que parce que ses clients ne reviennent jamais de leur voyage ».

Ces jours-ci, j'ai lu dans *La Presse* des réflexions analogues. Notamment, celles de Stéphane Laporte. Nul n'est tenu d'être Kierkegaard. Lui-même, d'ailleurs, vis-à-vis de sa fiancée (Régine) s'est comporté, non point comme il aurait dû, mais comme il a pu. En fait, comme il a dû. Il a fait le « nécessaire », comme il dit. Le maître-mot d'une vie, c'est : « Il faut ». Sans quoi, on n'aurait pas Kierkegaard, mais un bon petit coiffé. Le « il faut » est le maître-mot des chefs. Chefs, le veux dire de ceux qui sont *les capitaines de leur vie, et les maîtres de leur âme*.

Je feuilletais, ce matin, le *Comme toi-même*, que j'ai mentionné plus haut. Je lisais quelques pages consacrées à Kierkegaard. J'y retrouvais, phrases pour phrases, les citations rapportées par Maurois dans son *De La Bruyère à Proust*. Le livre de Denis de Rougemont a été publié en 1961 ; celui de Maurois, en 1964. Il me paraît difficile de croire que ce dernier n'ait pas eu connaissance du premier.

Suspendue devant la fenêtre de mon bureau, j'ai une pierre taillée qui décompose la lumière du soleil, selon les (rares) jours et l'angle qu'il faut. L'arc-en-ciel de Noé, après le Déluge. Quand le soleil et l'angle idoine se conjuguent, je me lève et donne un petit coup au pendule. Après quoi, je m'émerveille. je m'émerveille de quoi ? Réponse de ce qui m'étonnait, enfant, quand je remarquais la même décomposition de la lumière dans les flaques d'huile sous les autos. Ce phénomène ne m'étonne plus, car j'en connais l'explication, mais il continue de m'émerveiller.

«Je te cherche dès l'aube».
JOURNAL 2001-2002 (2002)

MAI 2000

[Retour à la table des matières](#)

3 mai

Quand je parle de la façon dont devraient vivre des époux, je ne prétends pas que j'aie vécu, ni que je sois capable de vivre comme je le devrais ; au contraire, je sais par ma propre expérience comment il faudrait vivre, parce que j'ai vécu comme il ne faut pas vivre. [...] La boussole nous indique une certaine ligne que le vaisseau devrait suivre. Si, pour des raisons fortuites, tempêtes, avaries, le navire dévie de cette ligne, cela ne signifie pas que la boussole a tort et qu'il faut la détruire. (Tolstoï)

5 mai

Le miracle. Long article dans *The Economist* du 22 avril intitulé : *Miracles under the microscope*. On y décrit les minutieuses enquêtes de l'Église sur les miracles attribués à tel ou tel saint, notamment au cours des causes de béatification ou de canonisation. Ou par le bureau médical de Lourdes. Quelques théologiens catholiques commencent à se demander si les miracles médicaux, mesurés à l'aune de la science, sont la meilleure base pour asseoir la sainteté d'un « candidat ». En effet, depuis les énormes progrès de la science génétique et de la psychologie, des phénomènes (des guérisons) autrefois et encore maintenant inexplic-

cables seront démontés et démontrables dans quelques années. Ce ne sont pas les exemples qui manquent. J'en reviens à mon idée, souvent exprimée dans mon journal, que les miracles sont des évidences différées. Indépendamment de la sophistication des enquêtes médicales de l'Église, le miracle, en dernière analyse, demeure un phénomène spirituel plutôt qu'un objet de science. L'évangile du jour rapporte la multiplication des pains selon Jean. On sait déjà comment l'exégèse de pointe interprète ce miracle et beaucoup d'autres rapportés dans *l'Ancien et le Nouveau Testament*.

Note postérieure : À propos de l'article de *The Economist* que je viens de citer, un lecteur rapporte (numéro du 20 mai) la remarque suivante qu'il attribue à saint Augustin : « *There are no miracles ; only unknown laws.* »

10 mai

Saint Ignace disait qu'il lui suffirait d'un quart d'heure pour retrouver la paix si la Société de Jésus était supprimée. Venant de lui, cette remarque ne me surprend pas : le récite tous les jours une de ses brèves prières qui se termine ainsi : « Apprenez-moi à me dépenser sans attendre d'autre récompense que celle de savoir que je fais votre volonté. » Cette prière demande la générosité de « se dépenser », mais elle va plus loin : elle demande la grâce de n'attendre aucune récompense. Attendre est le mot clé. On ne dit pas « sans recevoir », mais « sans attendre ». On sait, en effet, comme peut être subtile l'attente d'une quelconque récompense ; d'une quelconque *recognition*. Et comme le fait de n'en point recevoir peut être la racine du ressentiment, même d'un ressentiment non exprimé.

Denis de Rougemont fait état d'une manière de jeu de société qui consiste en ceci : deux amis écrivent, l'un, trois questions ; l'autre, trois réponses. Après quoi, on lit à haute voix les deux papiers. Je serais curieux de tenter cette expérience.

J'ai souvent écrit dans ce journal qu'il n'y a guère de conversation possible entre plus de trois personnes. Or, je lis ceci de Kierkegaard : « Si la rencontre de trois routes suffit à donner son nom à tout ce que craint un solitaire : la trivialité,

etc. » Je ne m'étais pas encore avisé que « trivialité » signifie d'abord trois voies ! Mais je savais depuis longtemps que *three is a crowd* !

Jacques m'avait déjà dit qu'il n'aimait pas le genre littéraire « journal ». Je lui ai quand même envoyé récemment quelques dizaines de pages de la présente tranche. Il me répond qu'il les a lues attentivement, mais que cela ne le réconcilie aucunement avec ce genre littéraire. Je lui réponds à mon tour que je n'envisage pas de le convertir. Le fait est que je pratique une écriture succincte. J'écris pour les lecteurs chamois : ceux qui aiment sauter de pic en pic, et non pour les lecteurs escargot. Je ne suis pas doué pour les longs développements et rien ne m'agace davantage que les exposés minutieux qui ne nous épargnent aucun détail.

19 mai

Première visite des colibris.

27 mai

Remise des insignes aux nouveaux récipiendaires de l'Ordre national du Québec. M. Bouchard occupe beaucoup plus de place dans cette cérémonie que ne le faisaient ses prédécesseurs Bourassa, Johnson ou Parizeau. Je note un autre détail : habitués que nous sommes à voir des hommes-troncs à la télévision, on est surpris de leur apparence dans un monde réel. Je pense, à Denise Filiatrault et à Richard Garneau que je n'avais jamais rencontrés. Denise Filiatrault est plus « réduite », moins envahissante que je ne l'imaginais. Richard Garneau, à peu près comme je l'imaginais. Faut dire que le protocole formalise. « Cérémonie fait orthodoxie », comme disait Alain.

28 mai

Titre du *Soleil* du Jour : *Non à la tyrannie des croyances !* Il s'agit d'une critique de Jean Martel du livre de Placide Gaboury *L'Envoûtement des croyances* (Quebecor, 2000). L'auteur, après 55 ans dans la religion catholique, dont 34 chez les Jésuites, fustige

l'hypnose des systèmes. Juifs, chrétiens, musulmans, communistes, Hell's Angels sont tous dans un état de dépendance, parce qu'ils sont incapables de penser par eux-mêmes et d'être en désaccord avec l'institution à laquelle ils adhèrent. Contrairement à la crédulité, la foi est la mise en oeuvre de la vérification de telle ou telle affirmation. » Jean Martel poursuit : « Voilà donc un homme qui, à un âge avancé, met toute foi de côté et proclame qu'il a vécu dans un état d'hypnose pendant la plus grande partie de sa vie.

Placide Gaboury est un auteur prolifique. Il multiplie les plaquettes de petit format que l'on trouve dans les présentoirs des gares d'autobus. J'en ai déjà feuilleté l'une ou l'autre. Je finirai par en acheter une, juste pour voir. Pour l'heure, je pose la question suivante : une apologétique facile fait grand cas de certaines conversions de l'athéisme ou du protestantisme au catholicisme, par exemple. Mais je ne vois pas que l'on se questionne sur certaines conversions en sens inverse. Je parle ici de conversion ou de rétroversion individuelle. Les conversions des Maritain, d'André Frossard ou de Newman sont bien documentées. En sens inverse, le cas de Renan, également.

«Je te cherche dès l'aube».
JOURNAL 2001-2002 (2002)

JUIN 2000

[Retour à la table des matières](#)

1er juin

Maurice Richard est décédé le 27 mai, à 78 ans. Depuis plusieurs jours déjà, les médias nous informaient heure par heure de l'évolution de son état de santé. Mais depuis l'annonce de sa mort, c'est le déluge. Dans l'imaginaire québécois, il était devenu une légende, une idole. Je n'ai jamais été amateur de sports radio ou télédiffusés. J'ai donc très peu « pratiqué » Maurice Richard. J'en savais toutefois assez sur lui pour l'admirer. Mais il serait faux de dire que l'annonce de sa mort m'a ému.

Le Devoir a eu la bonne idée de publier les éditoriaux signés par Laurendeau et Filion, les 19 et 21 mars 1955, quelques heures après l'émeute du Forum survenue le 17. Laurendeau analyse l'événement à la lumière de ce qu'il avait vécu lors de la crise de la conscription, en 1942. Son éditorial s'intitulait : *On a tué mon frère Richard*, par allusion au cri de Mercier : « On a tué mon frère Riel ». Quant à Filion, il intitulait son article : *Qui sème le vent ...* Il faisait (déjà) le lien entre la violence à la télévision (vieille de seulement trois ans) « qui alimente chaque mercredi soir la brutalité de la foule montréalaise ». Il concluait en disant : « Les événements de jeudi soir sont déplorables sans doute. Mais ils auront servi à quelque chose, s'ils nous fournissent l'occasion de nous rendre compte que nous sommes en train de devenir un peuple de brutes par la faute de quelques *mercantis*. »

C'était il y a 45 ans ! Radio-Canada m'a demandé une entrevue téléphonique sur la mort de Maurice Richard. J'ai refusé. Je n'avais rien à dire qui n'avait déjà été dit ou écrit cent fois depuis trois jours.

Mercredi, 31 mai, funérailles d'État. La cérémonie religieuse a lieu en la basilique Notre-Dame, présidée par le cardinal Turcotte. Je regarde la cérémonie jusqu'après l'homélie. Je cherche à comprendre cette vague d'émotions, ce deuil de tout un peuple. Faut-il retenir l'interprétation de Laurendeau voulant que « pour ce petit peuple, au Canada français, Maurice Richard est une sorte de revanche (on les prend où l'on peut) ».

Selon un angle un peu plus large, l'anthropologue Serge Bouchard déclare que Maurice Richard

était en quelque sorte l'archétype de l'homme québécois de la première moitié du siècle : l'exemple du père de famille muet mais fidèle, courageux, droit et travaillant. Dans *Le Devoir* du jour, Jean-Robert Sansfaçon conclut ainsi son éditorial : Par cet homme, les générations d'aujourd'hui, aux prises avec l'incertitude propre à notre époque, ont revécu, l'espace de quelques jours, un condensé réconfortant des valeurs qui, hier encore, servaient de lien puissant entre tous les habitants de ce coin de la planète. L'homme est parti, amenant avec lui les valeurs de son temps, mais quant au héros, le n° 9 du Canadien, il ne mourra jamais.

Je n'ai rien noté à propos du suicide de Dédé Fortin, le 16 courant. Les médias se sont également déchaînés à ce sujet. Mais les tranches d'âge remuées ne sont pas les mêmes que dans le cas de Maurice Richard. Pour tout dire, j'ignorais l'existence même de Dédé Fortin.

Religion cathodique et religion catholique. Compte tenu de l'influence énorme de la télévision, plusieurs dizaines de vedettes ont maintenant 70 ans et plus. Plusieurs mourront d'ici à 10 ans. Elles occupent toutes une place (plus réduite, certes, que celle de Maurice Richard, mais quand même importante) dans notre imaginaire collectif. Elles ont toutes mangé dans notre soupe. On peut donc s'attendre à plusieurs célébrations ces prochaines années. Que l'on songe seulement au deuil qui a suivi la mort accidentelle de Marie-Soleil, en août 1997.

La toponymie québécoise va en prendre un coup, elle aussi. Elle est cousue de noms de saints, d'évêques et de curés. Des changements ont déjà été apportés. Il y en aura d'autres. La toponymie catholique fera place à la toponymie cathodique. Déjà, plusieurs personnalités proposent de « débaptiser » telle rue, telle institution, tel édifice pour les re-nommer Maurice-Richard. À Québec seulement, on a changé le nom du pont Frontenac pour celui de Pierre-Laporte ; et le nom de la rue Saint-Cyrille, pour celui de René-Lévesque. Idem à Montréal, où l'on a remplacé Dorchester par René-Lévesque. On a fait la même chose en France après la mort de De Gaulle. Mobutu l'a fait systématiquement au Zaïre à son arrivée au pouvoir. Dans l'ex-URSS, on a repris le nom de Saint-Pétersbourg en lieu et place de Leningrad.

Dans le cas de l'ex-URSS, je vois bien que l'on se hâte d'effacer le nom d'un tyran honni. Dans le cas d'un homme carrément hors du commun, je vois bien que l'on rebaptise un aéroport. Mais il ne faut pas trop se hâter ! Un gouvernement d'enragés pourrait bien vous débaptiser tous les René-Lévesque et reprendre tous les noms montagnais, par exemple. Exit le lac Saint-Jean ! Vive Métabetchouan. Soit dit en passant, c'est seulement depuis 1975, que mon village natal a adopté le nom de Métabetchouan, en lieu et place de Saint-Jérôme. Quant au rang du Trompe-Souris, il s'appelle maintenant Rang numéro 1. C'est tout un gain ! Et Saint-André-de-l'Épouvante s'appelle Saint-André tout court, avant peut-être de s'appeler Jean-Noël Tremblay, si jamais les bleus reprennent le pouvoir, vu que Jean-Noël Tremblay est né à Saint-André-de-l'Épouvante.

Je comprends le culte voué à Maurice Richard. Il aura été un de nos délégués à la réussite. On peut quand même se demander sans impiété en quoi il aura davantage servi ses compatriotes que tel ou tel entrepreneur, père de famille, durable professeur, politicien même. Malgré ses tours et détours, l'électrification rurale, par exemple, réalisée par Duplessis, ce ne fut pas rien.

On vient de rééditer, trente ans plus tard, *Les Fleurs de soleil* de Simon Wiesenthal (Albin Michel, 1999). L'auteur écrit :

En juin 1942, à Lemberg, dans d'étranges circonstances, un jeune SS à l'agonie m'a confessé ses crimes pour, m'a-t-il dit, mourir en paix après avoir obtenu d'un Juif le pardon. J'ai cru devoir lui refuser cette

grâce. Obsédé par cette histoire, j'ai décidé de la raconter et à la fin de mon livre, je pose la question qui, aujourd'hui encore, en raison de sa portée politique, philosophique ou religieuse, mérite réponse : ai-je eu raison ou ai-je eu tort ?

Dans cette nouvelle édition, l'éditeur a demandé à douze personnalités venues de tous horizons de répondre à la question du « chasseur de nazis » : faut-il pardonner l'impardonnable ? Wiesenthal a refusé de pardonner, parce qu'il voulait justice et punition. Rappelons ici que c'est lui qui a réussi à traquer Adolf Eichmann et à le faire juger à Jérusalem, en 1961.

Karl, le jeune SS mourant, voulait se faire pardonner par un Juif tous les crimes qu'il avait commis dans l'exercice de son « métier » de SS. Wiesenthal était lui-même prisonnier d'un camp nazi. Il ne s'est pas cru autorisé à pardonner. Peut-on pardonner à la place des victimes ? Le jeune SS s'adressait au Juif inconnu. Il ne le voyait même pas, puisqu'il était aveugle des suites de sa blessure. Il tenait à se faire pardonner par une espèce de symbole. Qu'aurais-je fait à la place de Wiesenthal ? Il me semble que je me serais senti « délégué » pour pardonner. Délégué par qui ? Par notre commune condition d'homme. Par la reconnaissance d'une misère commune. Et qu'importent les circonstances qui avaient conduit un jeune SS et un Juif, lui-même promis à une mort prochaine, l'un en face de l'autre. Wiesenthal a survécu. Il s'était donné comme mission de traquer les nazis. Il cherchait justice et punition. On sait très bien que la justice n'est ni la vengeance ni l'égalité. Quant à la punition, comment peut-on imaginer une quelconque punition pour les crimes des nazis ? Punition de qui ? Combien ? La peine de mort, même après long procès et selon les procédures les plus étanches, n'a de sens que si elle est appliquée par un État (une autorité) qui croit dans une autre vie. Et voilà pourquoi je suis tout à fait opposé aux procès des Barbie, Papon et autres Pinochet. Une société doit se protéger. Elle se protège facilement contre les malfaiteurs dont elle définit elle-même la « qualité » des méfaits. Mais, dans le même mouvement, elle honore les écraseurs.

J'écris ces lignes, sortant de *Les enfants du bagne*, de Marie Rouanet (Payot, 1994). L'auteur décrit les conditions de détention des enfants abandonnés, devenus « pupilles » de l'État. Hallucinant. Le récit couvre la période de 1830 à 1945. Cela s'est passé en France, sous la Restauration, le second Empire et jusqu'en

1945, en gros. Quand il s'agit du malheur, on est toujours dans le gros. Le récit, le procès-verbal de cette horreur fort bien documentée, devrais-je dire, de Marie Rouanet, ne manque pas de noms de curés, de fondateurs d'œuvres pies, etc.

Question adjacente : les enfants de Duplessis refont surface. L'épiscopat québécois met de côté l'intransigeance et envisage de participer à un fonds de compassion pour indemniser individuellement les orphelins de Duplessis, comme le suggère le Comité d'appui de Denis Lazure et de plusieurs députés péquistes (*Le Devoir* du jour). Aux antipodes, les aborigènes d'Australie exigent des excuses (*apology*) de la part du gouvernement australien pour les injustices commises à leur endroit depuis 212 ans, et notamment entre 1910 et 1970 envers des dizaines de milliers de métis connus sous le nom de *stolen generation*. Ces enfants furent retirés de leur famille dans le but d'effacer (*wipe out*) leur héritage indigène. Le gouvernement est prêt à exprimer sa peine et son profond regret, mais non pas à prendre en compte les erreurs et les méfaits des générations précédentes. Il propose le terme de « réconciliation ». (Source : *The Economist* du 27 mai.) Les gouvernements se chicanent sur le choix des mots : apologie, demande de pardon, réconciliation, excuse, compensation financière, création d'un fonds de compassion.

Seigneur Jésus ! Celui qui demande pardon est bien loin de la situation où se trouvait le SS de Weisenthal. Il demande des sous. Celui qui est en position de « réparer » en est incapable. Allonger encore plus de sous ne changerait rien. Fort bien ! Mais alors, cher frère moi-même, où en suis-je ? Que pensé-je à ce sujet ?

Lisant *Les enfants du bagne*, je retraçais des conduites, des conditions, des situations où je me trouvais en 1941. Le juvénat de Lévis n'avait rien des bagnes, tels que les retrace Marie Rouanet. Cependant, l'horaire, le silence, les déplacements en groupe, le costume de sortie, le képi (importé de France) tenaient du régime des maisons décrites par Marie Rouanet. Détail : nous étions convenablement nourris, mais nous avions toujours faim. Au goûter (tel était le nom) du milieu de l'après-midi, les « anciens » savaient que les tartines de mélasse qui se trouvaient dans les couches du fond de l'immense récipient (personne n'a été capable de me dire le nom de ce récipient) étaient davantage imprégnées. Ils laissaient passer les « nouveaux » avant eux. Et on se bousculait pour telle corvée (je l'ai fait), pour la simple et bonne raison que nous savions que nous aurions droit à

un goûter plus substantiel avec les frères employés aux travaux manuels : ferme, buanderie, maintenance générale.

Je répète qu'au juvénat, il n'y avait ni brimade, ni injustice, ni volonté systématique de répression. Les règlements relatifs à l'horaire, au silence, à la conduite au dortoir, au réfectoire, aux déplacements en groupe étaient nécessaires en ceci qu'il n'y a justement pas d'autres moyens justes de régler la vie d'un groupe de 125 jeunes de 12 à 15 ans.

7 juin

Lock-out au Campus. La négociation de la convention collective des professeurs a abouti à une impasse. Le 29 mai, l'assemblée du syndicat des professeurs a rejeté à l'unanimité la position « patronale globale et finale ». Le cinq juin, après une réunion spéciale du CA du Campus, l'exécutif du syndicat a été informé du maintien de la position patronale. Le syndicat a maintenu, lui aussi, son rejet global après une assemblée tenue le six, par un vote unanime des 59 membres présents. De sorte qu'à 1 h 01, le lock-out s'appliquait. Une première dans l'histoire du Campus. Malgré tout, plusieurs professeurs ont été surpris, assez tôt ce matin, devant les portes barrées et la présence de deux agents de sécurité. C'est le scénario classique : les meneurs syndicaux persuadent leur troupe que le boss bluffe. Lors de la dernière ronde de négociations, une entente était intervenue un quart d'heure avant le lock-out annoncé.

Le Campus a été conduit à cet affrontement pour deux raisons : a) La volonté revancharde de l'exécutif syndical qui n'avait pas digéré la signature « à l'arraché » de la dernière convention ; b) le sous-financement chronique de la part du ministère de l'Éducation. Ce sous-financement étant lui-même le résultat du jacobinisme idéologique. L'asphyxie financière progressive du réseau scolaire privé fait partie du programme du PQ, appuyé par la sainte alliance syndicalo-bureaucratique. À partir de ce constat, il faut se poser la question suivante : pour quelle raison les professeurs d'un collège privé accepteraient-ils des conditions de travail légèrement moins avantageuses que celles du réseau public ? Et si l'on pose la question autrement, quelles sont les valeurs qui peuvent nourrir ce léger sacrifice ? Car un sacrifice nourrit, mais un renoncement imposé sûrit.

L'existence et le maintien d'un réseau scolaire privé ne peut se fonder que sur la supériorité de l'éducation assurée dans une école privée, c'est-à-dire meilleur encadrement des élèves, meilleurs résultats scolaires ; bref, meilleure éducation. Le problème, c'est que les compressions budgétaires obligent à couper de plus en plus dans les services eux-mêmes, de sorte que l'excellence ou la supériorité des écoles privées se trouve menacée. Car il y a un bout à tirer une traite sur la surcharge des cadres et l'attachement du personnel à son école.

La lourdeur, l'épaisseur, la minutie des conventions collectives sont proprement absurdes. Tant les responsables du syndicat que ceux de l'administration sont obligés de recourir, chacun de leur côté, aux services d'avocats spécialisés, ce qui coûte des sommes considérables. Pour ne rien dire des centaines d'heures qui doivent être consacrées tout le long de l'année à l'interprétation desdites conventions. Et durant les mois que durent la négociation d'une nouvelle convention, c'est pratiquement toute l'énergie et le temps des négociateurs qui sont détournés de leurs autres occupations. Disons la chose autrement : chacune des deux parties est emprisonnée dans un carcan dont seuls les avocats, au bout du compte, détiennent la clé.

Et si l'on s'en tient à la « raison économique », il est archiprouvé que l'existence du petit réseau scolaire privé fait épargner à l'État plusieurs dizaines de millions de dollars par année. Chaque citoyen (père ou mère de famille) qui choisit d'inscrire un enfant dans une école privée commence par payer cent cennes dans la piastre pour le réseau public. Après quoi il paye des droits de scolarité. En Europe et aux États-Unis, c'est la question religieuse qui fut à l'origine de la division entre l'école publique, républicaine, appelez ça comme vous voudrez, et l'école libre. Au Québec, l'histoire a fait que l'école a d'abord et longtemps été catholique et privée. À toutes fins utiles et significatives, jusqu'à la Révolution tranquille. Il était devenu urgent que l'État prenne le relais du rôle de suppléance de l'Église catholique. Et l'Église catholique ne s'est point fait tirer l'oreille. Mais il n'était point nécessaire, il n'était point intelligent, il n'était point civilisé de renier l'histoire du système scolaire québécois au nom d'un jacobinisme à la française.

Je me suis résolument engagé dans la construction de l'école publique, dès 1964. Je me suis souvent et publiquement expliqué à ce sujet. Si j'en reparle aujourd'hui, c'est que je suis placé, par un concours de circonstances, du côté d'une direction d'école (le Campus Notre-Dame-de-Foy) qui vient de déclarer un lock-

out de ses professeurs de l'enseignement régulier, pour des raisons uniquement d'ordre financier.

8 juin

J'apprends la mort, à 78 ans, de Frédéric Dard, le créateur du commissaire San-Antonio. Un ami suisse me l'avait fait découvrir en 1965. Mon premier San-Antonio s'intitulait *Vas-y Béru*, qui venait tout juste de sortir. Par la suite, j'ai bien dû lire une soixantaine de ses polars. Dans les *Cahiers de l'enseignement collégial*, l'avais placé San-Antonio parmi la liste des auteurs recommandés pour un des quatre cours obligatoires de français. Personne n'avait relevé l'incongruité de la chose. Plusieurs éditions plus tard, ce nom avait disparu de la liste ! J'ai été surpris de l'importante couverture médiatique que nos médias ont accordée au décès de cet auteur.

Le jour même, Jean O'Neil me téléphone pour me présenter ses sympathies ! Il m'apprend qu'il a « lancé » San-Antonio au Québec, en 1965 justement, du temps qu'il travaillait à *La Presse*. Il avait alors signé une critique dithyrambique, j'imagine, de cet auteur. Tant et si bien que trois jours après, on ne trouvait plus aucun San-Antonio dans les librairies de Montréal. Parole d'O'Neil qui me dit, du même coup, qu'il ne lit plus San-Antonio depuis longtemps.

L'été dernier, l'avais dit à la blague que si j'en avais les moyens, je me procurerais le *Dictionnaire San-Antonio*, publié en 1998, et dont je venais d'apprendre la publication. Le 7 mars dernier, Marie-Claude me l'a offert en cadeau !

10 juin

Hier, deux représentants du syndicat ont demandé à me rencontrer à titre de président de la corporation. Je les ai reçus sans hésitation, mais en leur précisant qu'il ne pouvait s'agir que d'une « rencontre informelle ». Précisons ici qu'une rencontre informelle, dans le langage des relations de travail, c'est une rencontre qui, juridiquement, n'a pas eu lieu. Je connaissais très bien les deux représentants

syndicaux (qui ne « représentaient » personne, et moi non plus). Ils étaient émus. Or, les émus émeuvent. Il y avait une réunion syndicale prévue pour 18 h. Un des représentants syndicaux m'a demandé s'il pouvait faire état de notre rencontre. Je lui ai répondu : n'étions-nous pas convenus qu'il s'agissait d'une rencontre « informelle » ?

La « culture » des relations de travail a ruiné la crédibilité, la confiance réciproque des parties. En ce domaine, comme dans celui de la monnaie, c'est la confiance qui est déterminante. Ce n'est pas pour rien que l'on parle de fiducie en matière d'argent ou de placement d'argent. Mais, justement, la fausse monnaie chasse la bonne. En matière de monnaie, on réussit presque parfaitement à contrer la fausse monnaie.

Hier soir, longue conversation téléphonique avec Jean O'Neil. Nous parlons, entre autres, de Maurice Richard. Je lui demande s'il a regardé la cérémonie religieuse du 31 mai. Réponse : oui. Je lui demande s'il a aimé l'homélie du cardinal Turcotte. Réponse : oui. Il l'a trouvée « d'adon », ajustée, etc. Sauf qu'il aurait aimé que le cardinal se fût présenté sans crosse, sans mitre, bref, en col roulé. Et l'O'Neil avait bien aimé la phrase globale, finale et terminale de l'homélie : *Bon repos. Bonne pêche*. Lui et moi, nous étions aux antipodes l'un de l'autre.

Je n'ai point aimé l'homélie du cardinal Turcotte. Cela importe peu ni en soi ni pour moi. Car nous sommes ici en matière d'opinion ou, en tout cas, de mentalité. En matière d'opinion, nul ne peut trancher, à moins que n'intervienne une évidence. En matière de mentalité, les choses se présentent autrement. On peut s'efforcer de sortir de la mentalité régnante. Par exemple : le pauvre a toujours raison. Or, il ne suffit pas d'être pauvre pour avoir raison. Autre exemple : la réussite scolaire. N'importe quel gouvernement va te varloper les résultats des examens.

Mais il reste et restera que l'intelligence est aristocratique. Quelle intelligence ? Celle que mesurent des tests extérieurs et finals. Pour me limiter simplement à la maîtrise du français, je maintiens que nul élève de 5e secondaire ne devrait être admis au collégial s'il commet plus de cinq fautes dans une dictée de 300 mots. Point. Je sais très bien qu'une mesure aussi simple est politiquement inapplicable. Fort bien ! Mais alors ? Changeons la langue française. Elle a déjà changé depuis Pascal, pour ne rien dire de Montaigne. Je sais cela. Écrivons donc philosophie au lieu de philosophie.

Je viens de parler de l'intelligence. De l'intelligence mesurée par des tests. Je me doute un peu que l'intelligence, cette intelligence-là, n'est qu'un bouchon de liège à la surface de notre être. Dire cela, ce n'est que refouler la question. Quelle est la vraie question ? Réponse : c'est le caractère. Et qu'est-ce que le caractère ? Réponse : c'est ce qui fait que l'on devance tout adieu. Cela exclut l'indifférence, mais cela exige le détachement qui est bien un autre nom de la liberté. Et que faites-vous de l'amour ? Réponse : aimer, c'est rendre libre. Sans chichi, sans récupération anticipée, sans manipulations occultes. Occulte, je veux dire même à l'insu du manipulateur. La besogne est rude. Elle exige avant tout la lucidité, exercice périlleux.

J'allais oublier de noter que Céline Dion est enceinte. Et comment va mademoiselle votre mère ? Et *Yes, We have no Bananas Today*.

11 juin

Le père Gérard Tremblay, cssr, vient de publier une série de cours sur *Le catholicisme au Canada français*. Il me fait parvenir les brochures sept et huit portant sur la Révolution tranquille. Ces brochures sont utiles en ceci, du moins, qu'elles fournissent une chronologie des événements, des déclarations, des lois qui balisent cette époque. Plusieurs citations sont attendrissantes de naïveté politique. Je relève celle-ci que l'on trouve en 4e de couverture de la brochure numéro sept :

Nous refusons d'être dupes de censeurs et de réformateurs dont les programmes et les projets sont viciés aussi fondamentalement que les abus ou les carences qu'ils dénoncent, Tant que nous n'aurons pas démontré que la famille, dans l'enseignement public, et l'Église, dans l'enseignement privé, sont radicalement incapables de remplir leur mandat, nous continuerons de croire qu'elles ont le droit de garder dans l'éducation la place qu'elles occupent et que toute la tradition leur concède et nous refuserons d'échanger nos titres d'homme libre contre celui d'assisté. (Marcel Marcotte, s.j., « Les droits de l'État dans l'éducation », *Relations*, juin 1958.)

Nous sommes 42 ans plus tard. Deux ans jour pour jour après la publication de cet article, « l'équipe du tonnerre » arrivait au pouvoir. Toutes les institutions en place (famille, école, hôpitaux, Église) donnaient encore l'impression d'être solides. Je dirais maintenant : comme L'URSS avant la chute du Mur de Berlin. Personne ne voyait venir la pilule, Vatican II, la houle énorme qui viendrait rejoindre la vague que nous venions de soulever et la hausser au niveau d'un raz-de-marée.

17 juin

Visite de Jacques Faucher, prêtre du diocèse d'Ottawa, homme ardent et vieux militant pour les droits des franco-ontariens. Je suis en relation avec lui depuis plus de 20 ans. Il est arrivé à 14 h 15 et il est reparti à 23 h.

18 juin

Nous sommes deux dans la résidence. Silence toute la journée. Orgie de lecture. Je termine *À défaut de génie*, de François Nourissier (Gallimard, 2000). Une brique de 661 pages. J'avais déjà lu six ou sept de ses ouvrages, notamment *Le musée de l'homme* (Grasset, 1978). Je m'étonne que Nourissier ne mentionne pas cet ouvrage, comme il le fait en passant de tous ses autres livres. Nourissier pratique ce qu'il appelle lui-même « la littérature de l'aveu », exercice qu'il avait fait dans *Le musée de l'homme*, alors qu'il avait 50 ans. Dans *À défaut de génie*, il s'agit carrément d'un bilan de sa vie. En 4e de couverture, il écrit :

Des mémoires ? Certes non ! Le moins possible de grands décolletés, arquebusades, vieux maîtres bourrus. Des souvenirs ? Ce livre en est composé, comme de portraits, mais il ne cherche pas à être exhaustif, à n'oublier rien ni personne. Il procède plutôt par glissements, associations, hasards. S'il reconstitue une vie, c'est à travers des parfums, des colères, des plaisirs, des deuils et non pas des prouesses. L'auteur n'a pas cueilli un bouquet de fleurs d'index - d'ailleurs ne vous y cherchez pas, il n'y a pas d'index.

L'auteur n'a pas établi de table onomastique, mais il mentionne des centaines de personnes, écrivains, artistes, peintres, au point que l'on peut se demander s'il ne tombe pas un peu dans le *name-dropping*, cette manie de semer des noms pour impressionner les gens. Il arrive que Nourissier a exactement mon âge et que je connais pratiquement tous ceux dont il fait mention, de même que la plupart des événements de la vie littéraire et politique qu'il décrit. Notre homme connaît depuis longtemps le Tout-Paris des arts et lettres et il a mangé dans tous les châteaux. Il consacre de longs chapitres à ses amitiés : Elsa et Louis Aragon, Clara Malraux, Edmonde Charles-Roux, etc. Mais il n'aimait guère Mauriac.

Quelque part, il se pose la question : « Avais-je une assez longue cuiller pour festoyer avec le diable ? » Pour se justifier (?), il écrit : « La fidélité au communisme n'a pas pu être assimilée, dans ma génération, à un crime évident et qui condamnait sans appel. » Or, dès 1936 ou peu après, il s'est trouvé des écrivains pour dénoncer le stalinisme. Gide, par exemple. Et Céline *Mea culpa* (Denoël, 1936). Céline s'était rendu en URSS pour y dépenser ses droits d'auteurs « sur place », puisque l'URSS n'adhérait pas à la convention internationale sur les droits d'auteur. Or, *Voyage au bout de la nuit* avait été traduit en russe et Staline, paraît-il, en avait fait un de ses livres de chevet ! (Cf., *Céline*, Philippe Murray, Seul, 1981).

Depuis quatre ou cinq ans, Nourissier est atteint de la maladie de Parkinson. Il en parle par saccades (c'est le cas de le dire) à plusieurs reprises. Les pages consacrées à ce sujet sont intitulées *Miss P*. Il décrit le début et le progrès de sa maladie avec une férocité rentrée, rapportant ses propres remarques à ce sujet, ou celles des autres, généralement pleines de bonne volonté et généralement maladroites. Celle-ci, par exemple : « Ah ! mon cher, la surdité, c'est bien pire ! » Au total, malgré tous ses succès, sa notoriété, son importance dans la littérature française contemporaine, il estime que sa carrière d'écrivain est un fiasco. Il ne s'aime pas ; il n'aime pas sa bouille, bref, il est plutôt navré, mot qu'il aime particulièrement (il y a longtemps que j'ai noté la chose à son sujet) et qu'il le place toujours avec grande efficacité, comme Guitton aime et place le mot « délicieux. » Il rapporte quelque part le calembour : « Si tu es gai, ris donc ! » Premier calembour, dit-il, « que j'aie compris sans qu'on me l'expliquât et dont la ronde perfection m'émerveille encore ».

Parallèlement, Je lis *Dieu en liberté*, de Georges Hourdin (Stock, 1973). Hourdin avait 74 ans quand il entreprit ce livre-entretien avec Claude Glayman. Comme Nourissier, il fait le bilan de sa vie. Il n'était toutefois pas un écrivain, un littéraire, bien qu'il ait beaucoup écrit. Il était journaliste et créateur de journaux et de périodiques catholiques : *Vie catholique illustrée*, *Télérama*, etc. Entre autres, il a lancé les *Informations catholiques internationales*, avec José de Broucker et André Vogel que J'ai rencontrés longuement à deux reprises au début des années soixante.

Hourdin fut l'ami, le collaborateur, le correspondant de la plupart des hommes et des femmes qui ont marqué l'évolution du catholicisme en France depuis le début des années trente. J'ignore complètement ce qu'il a écrit de 1973 jusqu'à sa mort. Mais le serais curieux de voir s'il a nuancé et corrigé ses jugements fort optimistes sur l'évolution de l'Algérie, de la Chine et, surtout, comment il a accueilli et suivi Jean-Paul II depuis 1978.

Georges Hourdin est l'un de ceux auxquels l'éditeur de *Fleurs de soleil* (Cf., entrée du 1^{er} juin) avait demandé ce qu'ils auraient fait à la place de Wiesenthal. Il conclut son témoignage par ces mots : « J'aurais été tenté de pardonner au SS mourant et repentant. Que les tournesols fleurissent également sur toutes les tombes de ces jeunes gens qui ont été égarés. » Georges Hourdin est mort à l'âge de cent ans, quelques jours après avoir envoyé cette dernière contribution. Dans son témoignage, il rappelle que sa fille aînée fut tuée, en 1943, lors d'un bombardement américain qui visait les usines Renault. Il écrit : « Je leur ai pardonné ». Il me semble qu'il n'y a pas là matière à pardon : les pilotes américains ne cherchaient quand même pas systématiquement à tuer des civils. Ils étaient en train de libérer la France et l'Europe des nazis.

Pléonasme. Je lis dans un journal : « Les circonstances entourant l'accident... » Circonstance veut précisément dire « ce qui entoure ».

21 juin

Hier, inauguration officielle d'un monument dédié aux frères éducateurs. Le monument fait face à l'ancien édifice qui abritait l'Académie commerciale des

frères des écoles chrétiennes. C'est André Gaulin, alors qu'il était député péquiste, qui avait eu l'idée d'ériger une oeuvre commémorative en hommage aux communautés de frères éducateurs. Le coût du monument est de 184 000\$. La ville de Québec paiera 64 000\$; la Commission de la capitale nationale, 50 000\$ et les 11 communautés religieuses de frères, 70 000\$.

Le terme « monument » renvoie, bien sûr, à mémoire, mais il porte aussi l'idée de faire penser, avertir. En l'occurrence, faire penser à quoi ? Avertir de quoi ? Chose certaine, un monument se dresse toujours « après ». Après quoi ? Réponse : la mort du « monumenté ».

24 juin

Hier, avec Thérèse, j'ai flâné trois bonnes heures autour du Parlement et sur la terrasse Dufferin. Un numéro de mono-cycliste m'a assez impressionné. De même que celui d'un jeune homme qui se tenait parfaitement immobile, debout sur un petit socle, les mains et les doigts écartés. J'ai d'abord pensé qu'il s'agissait d'une réclame pour quelque restaurant. Mais il s'agissait bel et bien d'un être vivant. Ni les mains, ni les doigts, ni la poitrine ne bougeaient. Et comme de juste, il portait des verres réfléchissants. Sinon, on aurait vu ses yeux ciller. À ses pieds, un écriteau disait : « Je suis vivant. » Mais, trop fasciné par cette manière d'exploit, le n'ai pas eu la présence d'esprit de lire le texte assez long qui devait sans doute expliquer le sens de ce non-spectacle, de ce fakir à l'occidentale.

Je n'avais pas encore vu les récents aménagements effectués devant et autour du Parlement. J'ai donc vu le tout récent monument de Jean Lesage et aussi, celui de René Lévesque, qui date déjà de trois ou quatre ans. Jean Lesage porte beau, comme de son vivant. Duplessis aussi. Mais je n'en reviens pas du monument de René Lévesque. On dirait une moquerie, une parodie. Je savais que René Lévesque était de fort petite taille, mais je ne comprends pas qu'on l'ait statufié grandeur nature. Il a l'air d'un des sept gnomes de Blanche-Neige. De plus, isolé comme il est dans un assez vaste espace, il « rappelle » ; il « avertit » encore moins. La célébration de la « petitude » n'est certes pas la fonction de la statuaire. À ce compte-là, une canne de 12 pieds pourrait célébrer Lucien Bouchard ! Les autres monuments qui ornent la façade du Parlement sont du genre épique. Il est tout à fait

probable que Joliette, Montcalm, Frontenac, Champlain, Marquette étaient de taille inférieure à la taille moyenne des hommes de ma génération et surtout de celle des adolescents d'aujourd'hui. Question de protéines. J'avais remarqué la chose en visitant les musées de la guerre à Paris ou à Bruxelles : les armures étaient proportionnées à la taille moyenne des soldats de l'époque.

L'objet principal de ma sortie d'hier, c'était de voir les monuments érigés à la mémoire des communautés enseignantes féminines et masculines du Québec. Le monument aux Sœurs ne m'a guère impressionné. Il est plutôt mal situé, mais histoire oblige. Le Manneken-Pis de Bruxelles n'est ni considérable ni très « passant ». Le parfait petit touriste ne le rate cependant pas ! Les parfaits petits touristes de Québec ne rateront pas le monument des Sœurs enseignantes. La liste est longue : elle couvre deux façades de la stèle : de 1639 à 1899, d'un côté ; les autres, de l'autre. La stèle est surplombée par une main posée sur des livres et tenant une plume.

Le monument des Frères éducateurs est mieux réussi et mieux situé. Je dis cela en toute objectivité. Personne ne m'a consulté à ce sujet et je n'ai pas été invité au dévoilement officiel. Et pourquoi m'aurait-on consulté de quelque manière ? Au demeurant, j'ai plutôt aimé ledit monument. bien que je m'y connaisse fort peu en statuaire. Fort peu ? Mensonge ! La statue équestre de Marc-Aurèle, à Rome, m'a impressionné. Il est vrai que j'étais « guidé » par Bruno Bellone, grand connaisseur de son histoire.

On ne voit bien que ce que l'on nous montre. Le monument s'intitule l'Envol. Il est composé de trois pièces de granit de 8 à 10 pieds de hauteur symbolisant un livre ouvert. La pièce du centre symbolise le feu de l'enthousiasme. Elle est surmontée d'une tête de jeune homme en porte à faux.

La statuaire contemporaine toutefois consiste souvent en « devinette ». Le monument en hommage aux frères enseignants *exige* une interprétation de l'auteur d'ailleurs gravée dans le granit avec, bien sûr la liste des communautés de frères, par ordre chronologique de leur implantation au Québec. Les pyramides exigent-elles une interprétation ? Certes, une interprétation des écritures cunéiformes. Mais, hormis cette interprétation, elles sont là, et elles parlent. Elles parlent de l'immortalité.

La statuaire contemporaine passera vite. Une amie me disait récemment qu'il se trouve quelque part vers ou à l'intérieur de l'édifice Marie-Guyart une sculpture « contemporaine ». L'amie en question est une bonne *connoisseur*, comme se plaisent à écrire (en français dans le texte) les revues américaines. Cette amie a longtemps cru qu'une des sculptures qui « font penser et qui avertissent » était tout bêtement un conteneur. Or, c'était une sculpture. Ça s'appelle faire penser ! Le Manneken-Pis dont le parlais plus haut date de 1619.

Alerté, averti par ma réflexion de ces derniers jour, je regardais hier, d'un œil neuf, la statue de Champlain qui se dresse sur un fond de ciel aussi pur que le fond de mon coeur, comme disait qui, déjà ? Je me disais aussi que la capitale nationale, c'est pas grand-chose. Un kilomètre carré. Un kilomètre pour touristes. Ville touristique, ville servile. Mais alors, Paris, Rome, Madrid, Moscou ? Serais-je un snob à l'envers ? Ça m'étonnerait, mais, on sait jamais.

Voyez la rupture où nous sommes. Voyant des caléchiers, hier, j'eus l'idée de pion de demander à Thérèse, ce que voulait dire l'expression « prendre le mors aux dents ». Elle ignorait. Après quoi, elle remarqua que tous les chevaux de tous les caléchiers avaient un mors derrière les dents. Sinon, ils prennent le mors aux dents. Jeune, revenant de l'école, j'appris que mon père avait arrêté un cheval qui avait pris le mors aux dents. Mon père connaissait les chevaux. Ma mère l'avait blâmé d'avoir fait la chose. « À l'heure où les enfants rentrent de l'école », disait-elle. Après ça, allez choisir qui admirer entre votre père et votre mère ? Mon idée est faite : sous le toit, la prière ; sur le toit, la loi. En clair : dans une maison, C'est la mère qui règne ; en dehors de la maison, c'est le père qui doit régner. C'est dans l'ordre des choses. Le problème actuel (mais qui achève son temps), c'est que les femmes règnent dehors, et que les hommes sont roses dedans. Si un homme n'est pas rosse, il devient rose. Et d'autant plus rosse, hors du toit, qu'il est davantage rose, sous le toit.

Mon dieu seigneur (minuscules), reprendrai-je ici la *Colère de Samson* d'Alfred de Vigny :

Bientôt, se retirant dans un hideux royaume,

La Femme aura Gomorrhe et l'Homme aura Sodome,

Et, se jetant de loin un regard irrité,
Les deux sexes mourront chacun de son côté.

On me dira que ce texte est « passé date », comme l'indiquent les contenants de yogourt. Il a été écrit en 1839. Je pense au contraire qu'il était prophétique. Par contre, Jérémie, prédisant la conversion d'Israël, écrit : « Yahvé crée du nouveau dans le pays : La femme entoure l'homme » (31, 22).

25 juin

Fête-Dieu. J'ai toujours particulièrement aimé la séquence *Lauda Sion*, de saint Thomas d'Aquin. Une gracieuse légende a même circulé d'un concours organisé par le pape entre saint Thomas et saint Bonaventure, terminé par l'humble désistement de celui-ci devant le chef-d'œuvre de son ami . Quoi qu'il en soit de cette légende, elle aura donné lieu à un détail dans le célèbre tableau de Raphaël intitulé *La dispute du Saint-Sacrement*, où l'on voit saint Bonaventure déchirer discrètement son texte derrière son dos.

La séquence en question compte 296 mots dans le texte latin. Beauté de la mélodie et beauté d'un texte où tous les mots sonnent plein. Et il est surprenant de noter le nombre de mots relatifs aux catégories aristotéliciennes de substance et de quantité. Pas si surprenant que ça, en réalité, car il s'agit de célébrer l'anéantissement ultime du Dieu incarné. Davantage que sur la croix, Dieu est caché dans l'hostie : *In cruce latebat sola deitas. At hic latet simul et humanitas*. On peut encore rappeler la valeur heuristique des mystères chrétiens. C'est en cherchant à « rendre » le moins mal possible le mystère de l'eucharistie que saint Thomas a été amené à créer le terme transsubstantiation, que j'ai appris avant le mot « pneu ». On disait *rubber* et, plus rarement, *tire*.

«Je te cherche dès l'aube».
JOURNAL 2001-2002 (2002)

JUILLET 2000

[Retour à la table des matières](#)

1er juillet

Seizième pique-nique-pèlerinage avec Robert Trempe et Christian Nolin. Départ à 9 h 30 ; retour vers 17 h 30. Destination : Île d'Orléans. En partant, nous faisons un crochet pour visiter l'église de l'Ancienne-Lorette, où Robert n'était jamais entré. Magnifique vaisseau qui contient 2 500 places assises. Vu que c'est un jour férié et que la saison touristique bat son plein, toutes les églises sont ouvertes et dans chacune un ou deux guides sont à la disposition des visiteurs. Nous visitons donc les six églises de l'île : Sainte-Pétronille, Saint-Pierre, Saint-Laurent, Sainte-Famille, Saint-Jean, Saint-François. Nous commençons par celle de Sainte-Pétronille ainsi nommée, d'après une légende fort plausible, du nom de la fille de saint Pierre. J'apprends tout, puisque je n'étais jamais entré dans aucune de ces églises. Dans deux (sinon trois) églises, on remarque le même chemin de croix portant des inscriptions en français, en anglais et en espagnol. Les images viennent de France et les inscriptions trilingues visaient à en assurer une plus large distribution ! Nous pique-niquons longuement dans la halte aménagée tout près de Saint-François. En sortant par la porte latérale de Saint-Pierre, je me heurte violemment le front sur le haut du chambranle ce qui prouve que les fidèles de l'époque étaient de taille plus courte que maintenant.

Le secret de Fatima. Ces derniers jours, le Vatican a révélé le troisième secret de Fatima. Nous en parlons assez longuement durant notre pique-nique. Rappelons que les apparitions de Fatima eurent lieu en 1917. Et c'est le 3 janvier 1944 (nous sommes 27 ans plus tard !) que Lucie mit la troisième partie du secret par écrit. L'enveloppe scellée fut remise à l'évêque de Leira et, en 1957, déposée aux archives secrètes du Saint-Office. En 1959, l'enveloppe scellée fut remise à Jean XXIII qui décida de n'en point prendre connaissance. En 1965, Paul VI lut le contenu de l'enveloppe et la retourna aux archives. Après l'attentat dont il fut victime le 13 mai 1981, Jean-Paul II prit connaissance du secret. Le 26 juin 2000, la traduction intégrale du texte original portugais a été rendue publique.

Dans sa présentation du 26 juin dernier, le cardinal Ratzinger déclare que le message du secret

est une aide qui est offerte, mais dont il n'est nullement obligatoire de faire usage. La prophétie, au sens biblique, ne signifie pas prédire l'avenir, mais expliquer la volonté de Dieu pour le présent, et donc montrer la voie droite vers l'avenir. Les fidèles sont autorisés à lui donner, de manière prudente, leur adhésion. Les situations auxquelles fait référence la troisième partie du secret semblent désormais appartenir au passé.

Si longtemps après les événements (les apparitions, la remise de la lettre et la divulgation de son contenu), les experts du Vatican ont eu tout le temps de préparer le communiqué du 26 juin !

La Révélation est close. Aucune apparition de la Vierge elle-même, passée ou à venir, n'ajoutera rien à la Révélation. Que la Vierge, un archange ou un saint se manifestent de quelque façon que ce soit, cela ne me gêne pas. Mais, comme catholique, je ne suis pas obligé de croire aux apparitions de Lourdes, par exemple. Et si jamais j'étais le sujet d'une apparition, cela serait affaire avec ma conscience.

Au demeurant, toute cette affaire autour du « secret de Fatima », et qui dure depuis cinq papes, est plutôt agaçante. Nos médias, les tribunes radiophoniques (à ce que l'on me rapporte) en ont fait des gorges chaudes. Il fallait s'y attendre. Il était temps de tourner la page.

Je viens de terminer la lecture de *Le moine et le philosophe* (éditions NiL, 1997). Il s'agit d'un livre-entretien sous-titré *Le bouddhisme aujourd'hui*. Le philosophe, c'est Jean-François Revel ; le moine, c'est Mathieu Ricard, fils de Revel. Ce dernier est irreligieux et athée. Son fils, après des études scientifiques brillantes et prometteuses, s'engage dans l'étude du bouddhisme en 1972 et devient moine. Il a maintenant 54 ans. Il est un familier du Dalaï-lama qu'il accompagne souvent dans ses voyages à titre d'interprète.

En 4^e de couverture, on lit ceci :

Pourquoi ce succès croissant du bouddhisme en Occident ? Révèlet-il une faille dans la civilisation occidentale, scientifique et technique, un besoin insatisfait ? Nul n'était mieux placé que Mathieu Ricard, à la fois intellectuel occidental et moine bouddhiste, pour traiter cette question et d'abord exposer ce qu'est exactement le bouddhisme. Les considérations de Jean-François Revel, tout en comportant de sérieuses réserves ou objections, retiennent la partie du bouddhisme qu'il estime acceptable et universelle, sa sagesse dans la conduite de la vie.

Compassion envers toutes les formes de souffrance, altruisme, tolérance, volonté de se convertir soi-même avant de se mettre en frais de « vouloir le bien des autres », voilà certes des idées qui me sont familières, et qui sont familières à tout chrétien, qu'il les verbalise ou pas. Mais enfin, je le dis sans prétention (il me semble), je n'ai pas appris grand-chose en lisant cet ouvrage. Et puis, la métépsychose et la réincarnation des âmes *ad infinitum* m'agacent considérablement.

Ces dernières semaines, j'ai relu, par petites tranches, *L'Imitation de Jésus-Christ*, dont l'auteur présumé était contemporain de Jeanne d'Arc, et réciproquement. Au juvénat, au postulat, au noviciat, au scolasticat et, plus tard, à Rome, il était coutume de lire un verset ou deux de *L'Imitation* avant le dîner et le souper. À force d'à force, on finissait par en connaître plusieurs versets par coeur que nous nous lancions parfois sur un mode ironique.

Seigneur, vous le savez, le boire et le manger, et tout ce qui revient à l'entretien du corps sont un fardeau pesant pour une âme fervente.

Aimer d'être ignoré et compté pour rien.

On peut faire le bien quand on est en santé ; mais que peut le malade en son infirmité ? Peu deviennent meilleurs en temps de maladie, comme peu viennent saints en voyages pieux.

On juge au dehors comme on est au dedans.

Mieux vaut bien ressentir la vraie composition que d'en bien connaître la vraie définition.

Souvent un soir heureux fait un triste matin.

Si dans le cours d'un an, nous arrivions à déraciner ne fût-ce qu'un seul vice, nous serions bientôt dans un état parfait. Mais hélas ! c'est le contraire que nous faisons souvent : nous nous trouvons parfois et meilleurs et plus saints dans les premiers débuts de notre conversion, qu'après déjà bien des années de profession. L'ardeur et le progrès devraient croître toujours ; et nous, nous regardons comme un grand privilège d'avoir conservé une part de première ferveur.

5 juillet

Je reçois ce matin les 20 exemplaires dits d'auteur de *Ainsi donc...* On me croira si l'on veut (mais pourquoi ne me croirait-on pas ?), j'ai noté dans mon agenda : Réception de *À quoi bon ?* J'ai posté le manuscrit le 9 mars. J'avais hâte de voir arriver le colis que l'éditeur m'avait annoncé pour cette semaine. Mais je ne me suis point pressé d'ouvrir la boîte. En fait, je ne l'ai ouverte que vers 15 h.

Digression. Entre-temps, il est vrai, j'ai reçu trois visiteurs de Saint-Gédéon (Lac-Saint-Jean), intéressés à acheter l'orgue de la chapelle pour la fabrique. L'orgue est un Casavant de 14 jeux, en parfait état. L'organiste joue quelques pièces et inspecte les tuyaux. Il a été professeur de musique pendant trente ans dans les écoles de la région d'Alma. Il me frappe par sa compétence rentrée. Je dis « rentrée » pour signifier son expérience manifeste, la pertinence de ses questions, la documentation qu'il avait déjà par-devers lui. Il me frappe aussi par les traits de son visage : le visage d'un musicien : *genus irratibile vatum* : la *race irascible des poètes*. Détail : les trois visiteurs sont de Saint-Gédéon. Or, l'autel, l'ambon, la crédence de la chapelle sont en granit noir de Saint-Gédéon. L'autel à lui seul

mesure 15 x 4 x 3 pieds. C'est pas du contre-plaqué. C'est du plein. Mes visiteurs sont tout fiers. Fiers de quoi ? Mon Dieu ! comme on est et comme on a droit d'être fier d'un paysage, du Fleuve, du lac Saint-Jean, de la statue équestre de Marc-Aurèle. Ou de la Joconde, tiens ! pour bien montrer que je suis documenté. Fin de la digression.

À partir du Juvénat, et ça continue, J'en aurai connu, des musiciens. Musiciens voulant dire instrumentistes de divers instruments de musique, organistes, maîtres de chorale. Ils avaient tous en commun l'œil, la main, la baguette, la mâchoire, le visage impérieux. Le visage du commandement et de la maîtrise. Contrairement à la politique et, *a fortiori*, de la bureaucratie, l'exécution de la musique ne tolère aucun retard, aucun comma en plus ou en moins, aucune distraction, aucune imposture. Car il n'y a pas de soleil des sons. La couleur autorise toutes les nuances des deux crépuscules. La sculpture et la peinture, toutes les retouches, toutes les reprises. Mais la musique est tout entière et à chaque instant à créer. Il faut voir aussi les visages des choristes ou des instrumentistes lors d'un spectacle à la télévision. Je ne connais rien en musique, sauf en consommateur, fort éclectique par ailleurs, et je ne parle pas ici du tam-tam contemporain dont je ne doute pas qu'il est impérieux, lui aussi. Quant à moi, qu'ils en deviennent tous sourds, et le plus tôt sera le mieux !

J'ai donc fini par ouvrir ma boîte d'exemplaires d'auteur. Je vérifie d'abord rapidement si les corrections demandées ont été respectées. Ensuite, je me mets à dresser la liste des ayants droit. J'écris quelques dédicaces et je prépare les enveloppes (capitonées) pour la poste. J'arrive vite à 19, car il faut bien que je garde un exemplaire. Soit dit en passant, ça coûte les yeux de la tête d'envoyer un livre par la poste. Et je parle, bien sûr, du plus bas tarif.

Visitant l'autre jour l'église de Sainte-Pétronille, je dis à Robert Trempe que sainte Pétronille a été rayée du calendrier romain. Je me trompais de peu. En fait, je pensais à sainte Philomène, pour laquelle le curé d'Ars avait une dévotion particulière. Je vérifie. J'avais raison. Mais voici l'explication du « philomène », que je trouve dans *l'Encyclopédie catholique* :

Le P. Delahaye avait déjà tranché la difficulté d'ordre théologique et spirituel provoquée par la discordance entre les bienfaits obtenus (par

le curé d'Ars) et la piètre qualité du « moyen » de l'intercession. Il faut se souvenir que la confiance dans l'intercession des saints n'est qu'une forme de la confiance en Dieu. L'on conçoit que Dieu exauce des prières qui, l'intermédiaire faisant défaut, vont directement à lui.

Moralité : du bouddhisme de Revel et Ricard, en passant par sainte Pétronille, sainte Philomène et le secret de Fatima, je ne récite pas, je prie le symbole des Apôtres lentement, attentivement, tous les matins.

Et si je suis distrait, je recommence. J'ai le temps. Je ne prétends pas avoir la foi ; je prie pour l'avoir. « Je crois, Seigneur ; viens au secours de mon incrédulité. » C'est dans saint Marc. Et Jésus n'a pas été rebuté par cet aveu. Il savait, lui, ce qu'il y a dans le cœur de l'homme. Et revoici, à ce sujet (car le l'ai déjà citée), l'immense Marie Noël. Nous ne sommes certes pas très nombreux, en ce pays, à fréquenter Marie Noël.

Quand viendra la fin des temps, il faudra aux derniers chrétiens plus de foi et plus de grâce qu'aux premiers. Jeune, la Religion eut des amants. Ils l'embrassèrent par passion. Ils l'épousèrent par espérance. Avec elle ils épousaient son royaume du lendemain qui merveilleusement allait croître au monde.

Vieille, elle n'aura plus que des fils, des soutiens de famille qui la garderont, la nourriront, l'entretiendront comme une mère appauvrie et tombée à leur charge.

Pour elle, jadis, pour son espérance terrestre, joyeux ses amants sont morts. Pour elle, demain, sans autre espérance que le Ciel, ses fils, généreusement, mourront aussi. Et il y aura moins de fraîche passion, mais plus d'amour héroïque dans la dernière mort que dans la première.

17 juillet

Je termine la notice biographique du frère Denis L'Écuyer, décédé le 3 mars dernier, à 98 ans. Il y a une quinzaine de jours, le frère provincial m'avait dit qu'il

ne trouvait personne qui se proposât pour rédiger la notice. Il ne me demandait rien. Mais, enfin, les légionnaires ramassent leurs morts. Je lui ai dit : je m'en charge. (Cf., document #I) Depuis, et entre-temps, plusieurs vieux frères sont morts. Je ne détesterais pas écrire leur notice biographique. J'en ai déjà rédigé plusieurs, Toujours sur demande spéciale. Mais mes notices ne sont guère reçues. Nous avons tendance, en effet, à « canoniser » tous nos morts. Ceux que l'ai connus (et ça commence à faire pas mal de monde) n'étaient pas des saints. C'était des hommes. Or, quand on me le demande, je rédige des notices un peu près de ce que j'ai connu des hommes en question.

En ce qui me concerne, je ne suis pas inquiet. Je rédigerai ma notice moi-même ! Aussi bien, j'ai indiqué, par écrit, le genre de funérailles que je veux. Je ne me fais toutefois pas d'illusion : y aura bien un petit boss pour se faire valoir. Devant un cercueil, on domine toujours, pour la raison très simple que l'on n'est pas dedans.

Jésus est né en secret ; il est mort publiquement ; il est ressuscité nuitamment ; Il s'est élevé aux cieux curieusement.

25 juillet

À Paris, vers 5 h, un Concorde s'est écrasé en flamme une minute après le décollage, entraînant la mort des 109 passagers et membres de l'équipage et de quatre touristes d'un petit hôtel voisin. En mars dernier, un film sur le naufrage du *Titanic* avait remporté un immense succès. Dans *Ainsi donc*, en date du 5 mars, je notais qu'on peut voir dans cette catastrophe (survenue le 14 avril 1912) une manière de métaphore du XXe siècle. Et je citais Jünger :

Le naufrage du Titanic qui heurta un iceberg correspond, d'un point de vue mythologique, à la tour de Babel. C'est une tour de Babel en pleine vitesse, Le nom n'est pas seul symbolique, mais, comme dans tous ces signes prophétiques, chaque détail ou presque. Baal, le veau d'or, les pierreries célèbres et les momies des Pharaons, tout y est.

Jünger écrivait cette remarque en octobre 1944.

La catastrophe du Concorde est-elle la métaphore du XXI^e siècle ? Il s'agit encore de vitesse et de luxe ; non plus sur l'eau, mais dans les airs. *Time Magazine* parle d'un « avion mythique ; un jouet pour multimillionnaires. »

«Je te cherche dès l'aube».
JOURNAL 2001-2002 (2002)

AOÛT 2000

[Retour à la table des matières](#)

7 août

Rétrospective. Le 2 août, vers 8 h, transport des bancs de la chapelle de la résidence pour remplacer ceux de la chapelle de la maison provinciale, à Château-Richer. Depuis la mort de l'abbé Léonard Bouchard, en mai 1995, la chapelle ne servait plus au culte.

À 10 h, départ pour Valcartier où le passerai quelques jours de vacances avec les Laurendeau, les Beaudoin, Claudette, Jean-Noël Tremblay et Marie-Claude Gauvreau. Retour à la résidence dimanche, le 6, vers 21 h. Je suis allé à la messe à l'église paroissiale à 9 h 30. La messe est en anglais, car la paroisse est bilingue depuis sa fondation. En 1945, la communauté avait acquis une grande propriété pour y établir un scolasticat école normale. je faisais partie du groupe-fondateur. C'est nous qui assurions le service de l'autel et de la chorale : messes et vêpres chaque dimanche, mois de Marie, mois du Rosaire, etc.

8 août

Dans un numéro du *Nouvel Observateur* daté du 9 mars, Bernard Frank fait écho à une réédition des *Approximations* de Charles Du Bos (Éditions des Syrtes, 2000). Il parle d'une « résurrection ». Il cite Maurois, qui était un familier de Du Bos :

Tout homme de valeur a droit à son temps de gloire, ou au moins de haute estime, mais il lui appartient de choisir le moment où il souhaite cette gloire. Cela peut être dans sa jeunesse, cela peut être dans sa vieillesse ; elle peut aussi être posthume. Charles Du Bos avait choisi la catégorie du posthume, comme Stendhal, comme Mallarmé, et le voici exaucé.

Quoi qu'il en soit, j'aurai découvert Du Bos il y a bientôt deux ans.

9 août

Le soin du corps. Visite chez le dentiste et chez le coiffeur. Avec les déplacements et les temps d'attente, c'est la matinée presque complète qui y passe. Mais, fût-on millionnaire, on ne peut pas déléguer quelqu'un chez le dentiste ou le coiffeur. On ne peut déléguer personne non plus pour mourir à notre place. Sinon, chaque riche se ferait remplacer par un pauvre.

Contrôle. Voyageant en taxi, j'entends le répartiteur dire : « Chauffeur X, veuillez appeler Céline. » Je m'informe à mon chauffeur de la signification de ce message. Il me dit que le chauffeur en question a dû commettre une infraction aux règlements de la coopérative de taxi : voler un « tour » ; s'être montré impoli envers un client qui s'est plaint, n'avoir point répondu à un appel, etc. Et il ajoute : « Ça peut lui coûter 100\$ d'amende. » Il me dit aussi que les chauffeurs ne sont pas obligés de répondre à un appel en provenance d'un supermarché parce que les

clients ont généralement plusieurs sacs d'épicerie à embarquer, qu'il faut souvent monter les sacs à l'appartement et que les courses sont courtes. Aussi bien, quand on appelle d'un supermarché, le répartiteur nous demande notre nom et il arrive que l'on doive attendre assez longtemps. Il me conseille d'appeler plutôt à partir d'un autre téléphone public : celui de la banque ou de la pharmacie. En fait, vu que je dois souvent utiliser un taxi, et que mes courses coûtent au minimum 12\$, mon nom est « bon » ! En partance du Campus, c'est souvent le répartiteur qui complète mon adresse !

10 août

Dans *Le Devoir* du jour, René Binet, président de l'Association des avocats en droit de la jeunesse, pose la question suivante : « Au chapitre de la transmission des valeurs, sommes-nous passés de la Révolution tranquille à la démission tranquille ? » Il énumère ensuite les problèmes bien connus : décrochage scolaire, drogue, dislocation de la famille, suicide, etc. « Pour transmettre des valeurs, écrit-il, il faut en avoir et en faire la promotion. » Il termine en disant :

Nous pourrions peut-être avoir comme utopie de prendre le temps de nous occuper et d'aimer nos jeunes et d'essayer de retrouver le sens commun des valeurs, le gros bon sens, et de le leur enseigner car ils seront les acteurs et les décideurs de demain.

La politique, le courage, la justice, la générosité, la simplicité, la prudence, la tempérance, la compassion, la miséricorde, la gratitude, l'humilité, l'amour, la tolérance, la pureté, la douceur, la bonne foi, la fidélité, l'humour.

Il y a peut-être eu une erreur dans la transcription de l'article, mais tel qu'il se présente, il est bel et bien question « d'enseigner ». Enseigner la politique, l'humilité, la fidélité, etc. ! Le dernier paragraphe ressemble à la table des matières de la Règle d'une communauté religieuse.

Dans le même article, l'auteur déclare que nos institutions doivent donner l'exemple. Or, la veille, je lisais dans *Le Soleil* que le gouvernement dépense deux milliards sept cent cinquante et un millions de dollars pour soigner les joueurs compulsifs ainsi que leurs proches. À trente millions près, presque autant que ne lui rapporte Loto-Québec.

11 août

Visite de deux confrères de la province d'Iberville. Ils s'étaient annoncés pour 14h. Ils arrivent à 13 h. Se présenter chez quelqu'un avant ou après le moment convenu est impoli. Dans les deux cas, c'est voler le temps d'un autre.

12 août

À la Une de *La Presse* du jour, je lis *Ginette s'excuse, Jean-Pierre s'explique*. L'une et l'autre s'excusent ou s'expliquent de quoi ? D'avoir chanté au mariage d'un *Hell's Angel* avec une fleur bleue. Bleue, ça serait à vérifier. Ginette Reno s'excuse en disant qu'elle a accepté l'invitation sur recommandation de Claude Blanchard, dont j'aime la bouille comme c'est pas possible. Bien ! Les deux (Ginette et Jean-Pierre) espèrent que leurs « fans » ne s'en émouvront pas trop. Jean-Pierre Ferland, pour sa part, s'explique tout au long d'une page complète de *La Presse*. Il nie avoir reçu un quelconque cachet. Tiens ! Tiens ! Tu vois arriver une limousine aux vitres teintées avec chauffeur au volant, et tu penses que c'est un ami sur le B.S. qui t'invite ! Cachet ou pas, il n'importe.

Jésus ne faisait pas tant le délicat. Au contraire, il fréquentait ouvertement les motards et les motardes de l'époque : les collecteurs d'impôts, les malfrats, les prostituées, les lépreux. Il accepte non seulement les invitations des publicains et des pécheurs publics, mais il va jusqu'à s'inviter lui-même chez Zachée, par exemple. En plus, il disait ouvertement qu'il était venu expressément pour ce genre de monde. Au fait, qu'avions-nous besoin de lui autrement ? Voici donc l'énorme renversement, l'énorme détournement du christianisme. Voici donc que des vedettes auxquelles je ne donnerais pas le Bon Dieu sans confession (j'ai pas le

mandat de) n'en finissent plus de s'expliquer d'avoir « figuré » (avec ou sans cachet) au mariage d'un motard avec une motarde. Chesterton disait que les idées chrétiennes sont devenues folles. Nous tenons ici, un bon exemple. Sauf, qu'il n'est aucunement fait mention de Jésus, de la conduite de Jésus. Il n'est question que d'argent. S'il fallait que Ginette ou Jean-Pierre « perdent » quelques fans, c'est-à-dire quelques centaines de dollars de mévente, quelle horreur ! Que l'on chante n'importe quoi n'importe où, pourvu que Ginette ou Céline soient là, voilà l'affaire. On l'a vu lors des funérailles de Maurice Richard.

C'est plutôt au célébrant qu'il faudrait s'en prendre pour avoir permis que l'on saccage la liturgie, dont il est le gardien. Saccager, dis-je, non pas en autorisant Ginette ou Jean-Pierre à chanter, mais à chanter ce qu'ils ont chanté.

Dans le même ordre d'idées, je relève un passage d'une lettre de Jacques Faucher, prêtre dans la région d'Ottawa. À Sherbrooke, récemment, il a assisté aux funérailles d'un de ses oncles. Il m'écrit :

Le curé local présidait la messe. Quatre chansons de music-hall ont remplacé les chants religieux appropriés, dont « Parlez-moi d'amour » et « Ramona ». Comme mon oncle avait créé un terrain de golf commercial de toute pièce, suite à sa carrière de cultivateur, nous avons eu droit à l'anecdote sur les terrains verts où on attend ses conseils professionnels dans un monde meilleur. Enfin, le curé a fait circuler de place en place dans les bancs des fidèles les six ciboires consacrés pour la communion. Chacun se servait comme à la cafétéria. Pourtant, nous étions trois prêtres et deux ministres laïcs disponibles pour offrir l'hostie à des gens en procession liturgique.

C'était pire du temps des Borgia. Mais ma question est la suivante : est-ce que ça monte ? Je pense que oui, bien que je ne sois pas fait du bois dont on fabrique les membres des clubs Optimiste.

Il n'est question que d'argent, disais-je il y a vingt lignes. Mais la peur de la mort est la racine du péché. Or, qu'est-ce qui protège de la mort ? Réponse : l'argent. Pourquoi ? Réponse. Parce que l'argent occulte la mort. Bien sûr que l'argent ne protège aucunement contre la mort, voyons ! Mais, on dira ce que l'on voudra, l'argent occulte la mort. Comment ça ? Voyons donc ! Si tu es riche et que ton fils

s'entorse sur une pente de ski, il attend à l'urgence ? Si tu es archevêque de Québec, et que tu as besoin d'un ou de trois pontages, tu attends en dessous de la liste de Pauline Marois ? Voyons donc !

Je n'ai rien, mais rien, contre ces « raccourcis ». Je pense même qu'ils sont dans l'ordre des choses. Faut être au moins aussi cohérent que Pascal (qui ne manquait pas de « recommandations ») pour exiger de mourir dans un Hôtel-Dieu de l'époque. Pour ma part, je souhaite de connaître et d'accepter, dans ma dernière extrémité, le sort commun. Quel sort commun ? Celui que nous connaissons dans notre société opulente. Je sais très bien que je ne résisterais pas pendant une semaine dans une prison démocratique et camerounaise, que me décrit, de loin en loin, le frère Rosaire Bergeron, s.c. Mais lui, c'est un saint. Je le dis sans ironie ni réticence. Je sais que je ne suis ni une tête heureuse ni une belle âme. Je mentirais si le disais que je souhaiterais être l'une ou l'autre. Toujours est-il que je ne suis pas un saint, non plus. Ça se saurait ! À ce sujet, je n'ai aucune confirmation, ni extrinsèque ni intrinsèque.

13 août

Dans un sondage récent dont fait état *Le Soleil* du jour, la question posée était la suivante : « Pourriez-vous me dire lequel des cinq leaders politiques canadiens est le plus moderne dans sa façon de voir les choses ? » Paul Martin recueille 36% ; Jean Chrétien, 15% ; Gilles Duceppe, 15,9% ; Stockwell Day, 13% et Joe Clark, 5,7%. La révélation de ce sondage, c'est la montée fulgurante de Stockwell Day, inconnu au Québec il y a quelques semaines et dont la notoriété atteint 49%. Faut dire qu'il a un nom prédestiné ! Jean Chrétien aussi, quant au nom, mais lui, il est usé jusqu'à la corde.

Je me demande aussi ce que peut vouloir dire d'être « le plus moderne dans sa façon de voir les choses ». Qu'est-ce qu'être moderne ? Être à la mode ?

13 août

Je lis en ce moment *Carnets intimes* de Maurice Blondel (éditions du Cerf, 1966). En 1961, à Rome, J'avais lu un recueil de ses textes présentés par le père Auguste Valensin, mais je n'ai plus ce volume sous la main. Autant dire que je ne connais rien de Maurice Blondel. Les Carnets révèlent un homme d'une très haute élévation spirituelle et d'une grande rigueur intellectuelle. À cause de son oeuvre maîtresse *L'Action*, il fut longtemps suspecté de modernisme, car il vécut une grande partie de sa vie en pleine querelle du modernisme, comme le père Pouget, le maître de Guittou. Ce dernier admirait fort Blondel, comme on le voit dans son journal.

Ce matin, je notais ceci : « C'est déjà beaucoup que nous comprenions qu'il est raisonnable de ne pas tout comprendre. » Et aussi : « La liberté extérieure est redoutable pour la liberté intérieure. » Je m'applique cette remarque de la façon suivante : dans ma vie de retraité, dans ma vie où il y a si peu de « variables », je veux dire de personnes ou de circonstances que je dois prendre en compte, le risque est grand de me laisser flotter dans l'amnios de l'irresponsabilité. Autrement dit encore, de vivre à « gravité zéro ».

Expliquons ce « gravité zéro » : ce matin, comme tous les matins, je me lève à 5 h. Ce n'est pas une obligation, c'est mon choix. Je me fais un bon café. Je lis pendant une demi-heure. Je fais une promenade d'une heure. Je déjeune, etc. Mon point est le suivant : tout ce temps-là, je n'ai pas à me faire une beauté ; je n'ai pas à réveiller un ou des enfants ; à préparer des lunches, à courir vers une garderie, à me présenter au bureau, bref, à tenir maison en plus de tenir bureau. Et à devoir refaire tout ça à l'envers en sortant du bureau. En plus, je vis dans un environnement physique merveilleux. En marchant, le matin, je vois le Fleuve ; la nuit, j'entends le battement de coeur des navires et, la plupart du temps (si je tiens la porte de mon bureau fermée), le jouis du dernier luxe disponible sur cette Planète : le silence.

À propos de « variables », Blondel écrit ceci en août 1889. Il avait alors 48 ans, était marié et père de deux enfants. Il s'était accordé quelques jours de repos en montagne :

Je désirais du loisir, j'en ai ; de la paix et de la solitude, je l'ai ; un peu de santé, je ne suis pas souffrant (il est mort à 88 ans). Et que me manque-t-il ? Irrémédiable inquiétude, si souvent sentie et toujours nouvelle, que tous éprouvent jusqu'à la fin, au milieu de la joie et de la peine, dans les succès, dans les travaux et dans les souffrances mêmes. Dans les succès humains, il doit y avoir pour les saints quelque chose d'insupportable ; ils ne les supportent que comme ils supportent la privation de toutes les consolations divines. Et c'est même quelque chose de pire. Oh ! l'étrange peine.

Lisant ces lignes, je me demandais comment Jésus pouvait bien se sentir lors de son dérisoire triomphe, à dos d'ânon, quelques jours avant d'être crucifié entre deux bandits.

Lisant ce que je viens de citer de Blondel, on croirait entendre Verlaine, qui fut son contemporain. Mais Blondel ne fréquentait certainement pas les mêmes lieux que Verlaine, ni ne pratiquait les mêmes amours :

C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi
Sans amour et sans haine
Mon cœur a tant de peine !

On pourrait dire (et je le pense) que beaucoup de monde courent après leur queue, comme des chiots ou des chatons. Je connais des retraités des deux sexes qui sont « occupés » par-dessus la tête : mon golf, mon festival, mon concert, mon film, mon bénévolat, mon mari, mon vidéo, ma femme, mon chum, mon chalet, mon chien, mon chat, mon vélo (sur piste cyclable), etc. Bien ! Je dis ces choses à mon aise. Je viens de dire que j'ai peu de « variables » dans ma vie.

En fait, on n'échappe pas facilement à son époque, à la mentalité de son époque, sinon en vertu de choix antérieurs et maintenus. Mais ces choix-là eux-

mêmes furent gratuitement conditionnés. Conditionnés, Je veux dire mystérieusement préparés. Au bout du compte, c'est ma conviction profonde, chacun dira : tout est grâce. Écrivant cela, je vois une mouche sur mon clavier. Or, on le sait depuis au moins Pascal, une mouche empêche de penser. Que faire ? Je fais se déplacer la mouche et je l'écrase avec un tue-mouches, même si la chasse dure un quart d'heure.

Je dois citer ici Marie Noël, la terriblement douce Marie Noël. Les doux ne sont pas des mous. Jésus a dit « Bienheureux les doux ». Il n'a pas dit : bienheureux les mous. Il ajoutait : « Car ils posséderont la terre ». Pour ce qui est de posséder la terre, c'est plutôt six pieds dessous, qu'ils la possèdent, la terre, les doux. Je ne blasphème pas. Le dernier mot n'est pas dit. L'Histoire (avec un H majuscule, et chaque histoire individuelle) est une longue phrase qui ne prendra son sens qu'avec le point final. « J'étonnerai toutes vos patiences », comme dit une hymne de l'Office. Marie Noël donc :

Je songe au Bacille de Koch et à ses congénères, autant créatures de Dieu, autant merveille de Dieu que l'Homme et l'Ange. Le Bacille ronge le sein d'une jeune mère, la gorge d'un apôtre et dit : « Dieu est bon. » Et parce qu'il a reçu de la Providence sa pâture, son vivre et la bénédiction de sa postérité, le Bacille récite ses « grâces ». Les mêmes « grâces » que nous récitons à la fin du repas après avoir mangé la poule ou l'agneau.

Les *Notes intimes* de Marie Noël contiennent bon nombre de ces remarques térébrantes. C'est sur les conseil de l'abbé Mugnier qu'elle se décida à les publier, mais non pas sans cet avertissement : « Je pense que ce n'est pas une lecture pour tous. » Elle écrit aussi en épigraphe : « Aux âmes troublées, leur soeur. » Et encore, citant Isaïe : « Jéhovah a répandu sur moi l'esprit de vertige qui soulève les scrupules et les doutes. » Par association d'idées, je rapporte ici une note de Maurice Blondel :

Un bel été, sur les pentes verdoyantes du Mont Roland (près de Dôle) avait pullulé une extraordinaire abondance de coléoptères aux brillantes élytres que l'on appelle communément « jardinières », Sca-

rabus aureus. Ces bestioles, d'une insatiable voracité, ne trouvant plus de nourriture suffisante, exerçaient leurs mandibules en s'attaquant les unes aux autres malgré l'armure de leur carapace. J'en aperçus même deux qui se dévoraient tranquillement l'une l'autre, chacune rongeant avec avidité l'abdomen de sa partenaire dans le festin où il fallait gagner de vitesse la part vitale qui laisserait à la survivante la proie qu'elle n'aurait peut-être même pas la force d'achever.

Image trop véridique de ces complices d'une guerre totale qui ne paraissent s'entraider dans le mal et la destruction que pour s'entredétruire finalement eux-mêmes. C'est qu'en effet, là où il n'y a qu'appétit déchaîné, peuples à asservir, orgueil à satisfaire, biens matériels à prendre et à dévorer, il n'y a au fond, sous les apparents services et les provisoires avantages, qu'une lutte de convoitises et une cruauté pire que chez les loups ; eux, du moins, ne se mangent pas entre eux. (Carnets intimes, Cerf, 1966).

14 août

Les jeunes libéraux réunis en congrès à La Pocatière souhaitent que le bilinguisme soit encouragé dès la première année du primaire. Jean Charest chevauche la recommandation ; Gilles Duceppe et Guy Bouthillier, président de la SSJB de Montréal, s'y opposent, évidemment. Ce vieux débat m'a rappelé un livre intitulé *Lettre à une maîtresse d'école par les enfants de Barbiana* (Mercure de France, 1968). Cet ouvrage est de Dom Milani, prêtre italien. Dans la note pour l'édition française, il écrit : « L'écriture, croyez-moi, n'est que le contraire de la paresse. » L'auteur, après avoir rappelé son expérience de plongeur à Grenoble, du temps qu'il était lycéen, poursuit :

J'étais revenu décidé à apprendre les langues et en vitesse. Et plutôt plusieurs langues qu'une seule bien. [...] Pendant ces trois années de secondaire on avait fait deux langues au lieu d'une : le français et l'anglais. On possédait un vocabulaire suffisant pour se débrouiller dans n'importe quelle discussion. À condition de ne pas s'éterniser sur deux ou trois fautes de grammaire. La grammaire, on ne la voit venir que lorsqu'on commence à écrire. Tant qu'il ne s'agit que de lire et de parler, on peut s'en passer. Et puis, petit à petit, on s'y fait à l'oreille. Plus tard, ceux qui y tiennent n'ont qu'à l'étudier. Du reste, c'est comme ça

qu'on fait avec notre propre langue. Il y a huit ans qu'on la parle lorsqu'on reçoit sa première leçon de grammaire.

Je relis mes soulignés de l'époque. Il faudrait tout citer. En écoutant les propos très convenus de Duceppe et du président de la SSJB de Montréal, c'est aux enfants de Barbiana que j'ai tout de suite pensé. Soit dit en passant, Barbiana est (était ?) un petit village dans la région de Florence.

On apprenait hier soir qu'un sous-marin atomique russe (le Koursk) est immobilisé depuis dimanche au fond de la mer de Barents, sous 150 mètres d'eau. Il arrive que j'ai vu il y a deux mois le film U-571. Bon ! c'est un film, mais fort bien fait. Un film qui s'inspirait d'ailleurs d'un événement survenu en 1941 durant la guerre. J'imagine ce que peuvent ressentir les quelque 130 marins (ou 116, selon les agences qui alimentent nos journaux) qui ne sont pas déjà morts.

On apprend ces jours-ci que l'écrasement de l'Airbus d'Egypt Air qui a causé la mort de 229 personnes en octobre 1999 est probablement attribuable à un geste suicidaire du co-pilote. C'est du moins la conclusion de l'enquête américaine. Mais le gouvernement égyptien la rejette.

15 août

Fête de l'Assomption de Marie et 55e anniversaire de ma première profession. Sentiment de reconnaissance. Je devrais dire volonté, car je n'éprouve aucune émotion spirituelle ou sentimentale. Mais comment dire ces choses d'assez près ? Je me souviens, en tout cas, de l'émotion que j'éprouvais à chanter le psaume 16 : « Yahvé est ma part d'héritage et de coupe ; c'est toi qui garantis mon lot. » Mais je vois bien que je suis loin de l'exaltation que j'éprouvais ce jour-là. Je ne souhaite aucune exaltation, mais je m'inquiète de l'éloignement où je me sens vis-à-vis de la littérature communautaire. C'est ainsi que je ne suis pas allé à la rencontre provinciale à Château-Richer : je ne suis plus capable d'endurer ce « placoting ».

En matinée, je reçois la visite d'un pur inconnu, ingénieur à la retraite, qui veut faire l'histoire des cloches de l'église Saint-Frédéric de Drummondville. Il

m'a retracé à partir du volume sur les cloches du Québec de l'abbé Léonard Bouchard, dont j'avais écrit la préface.

En sortant de mon bureau, le croise un pensionnaire. Le jeune homme (17 ou 18 ans) me paraît un peu désespéré. Je lui demande si je peux l'aider. Il me répond : « Non ! Je cherche ma maman. » Tel quel. Il va avoir besoin de se faire un peu de cuir !

La rentrée des professeurs avait lieu à 9 h 30. À table, je m'informe du déroulement de la rencontre. Rappelons ici que la direction avait décrété un lock-out le 13 juin dernier. La convention a pourtant été signée le 1^{er} août. À l'heure dite, l'ensemble du personnel était dans l'auditorium, mais dès que le directeur général s'est levé pour le mot de circonstance, tous les professeurs sans exception ont quitté les lieux.

Le directeur général ne s'attendait pas à des effusions d'amitié. Mais de là à voir se lever comme un seul homme l'ensemble du corps professoral, il y a un dur moment à traverser. Mais notre homme est doué pour le redressement aisé, ce qui ne veut pas dire qu'il n'a pas enregistré le coup. Les professeurs obéissaient à une consigne du syndicat. La plupart des professeurs, pris un par un, sont des êtres civilisés. Mais leur comportement collectif est bien en-dessous de leur statut professionnel. Je voudrais bien voir un seul d'entre eux qui tolérerait, durant un cours, le même comportement venant d'un seul élève et à plus forte raison d'une classe entière.

Vers 14 h, je réponds à un appel téléphonique d'une chercheuse de Télé-Québec. Invitation pour une émission de 10 minutes sur la réforme scolaire. Je refuse. Aller à Montréal pour 10 minutes, cela veut dire six heures d'autobus, sans compter les temps d'attente. La chercheuse n'insiste pas tellement. Par contre, elle me pose un tas de questions sur la réforme, précisément. C'est autant de pris pour sa recherche ! Je suis en ligne pendant près d'une demi-heure et c'est moi qui paie la communication. Tel est le sans-gêne de ce genre de monde. Au fond, je comprends la chose : « passer » à la Télé est considéré comme un privilège. Des parents qui viennent de perdre un enfant dans un accident ou un drame atroce (il y en a à chaque semaine) se prêtent néanmoins à des interviews. Ils sont tout en larmes, ils suffoquent, mais ils se prêtent à l'interview. Les voisins aussi, bien sûr.

22 août

Dimanche, le 20, et hier, deux rencontres de trois heures chacune avec Luc Dupont dont j'ai déjà parlé dans mon journal. Voir *Les années novembre*, pp. 351-352. Je lui remets un exemplaire de *Ainsi donc* avec cette dédicace : « À Luc Dupont dont le nom semble gouverner son entreprise de construire des ponts entre deux ou trois générations. » Je doute qu'il parvienne à terminer son entreprise. Il m'en a parlé pour la première fois il y a six ans ! Entre-temps, il a fait le portrait de Guy Mauffette. Certes, il est occupé à d'autres travaux, car il doit gagner sa vie. Mais il reste (et Dieu sait que je le lui ai répété !) qu'il est une manière de perfectionniste où, en tout cas, celui qui ne s'est pas débarrassé du « funeste souci d'être complet qui gâte tant de livres ». La remarque est d'Alain, dont une grande partie de l'œuvre est composée de « propos » d'une ou deux pages. Assez denses, il est vrai, mais denses pour cette raison même : affranchies du funeste souci, etc.

Cet après-midi, rencontre avec deux administrateurs du cimetière Saint-Charles. Le marché de la mort existe bel et bien. Des conglomerats américains ont déjà mis la main sur un grand nombre d'entreprises funéraires québécoises et ils ignorent totalement la tradition et la dimension culturelle et religieuse des cimetières catholiques. De plus, ils entretiennent la confusion sur le caractère purement commercial de leurs entreprises. Le groupe Stewart, par exemple, propriétaire du Parc commémoratif la Souvenance de Sainte-Foy, paie à gros prix un prêtre catholique pour une brève célébration de la Parole, grosse voiture fournie, laissant croire ainsi que le Parc est un cimetière catholique. Ou encore, il publicise largement le fait qu'il a autorisé la « disposition » gratuite des restes de quelques personnes décédées récemment et dont personne ne réclamait les corps. On me remet un long article intitulé *Can you afford to die ? A Calpirg Report on the Prices, Practices, and Oversight of the Funeral Industry*.

Les responsables du cimetière Saint-Charles veulent entreprendre une campagne d'information auprès des professeurs et des élèves pour contrer la banalisation de la mort et l'occultation du cimetière catholique. On me demande un texte pour un dépliant d'information que je dois remettre avant mon départ, le 11 septembre. J'accepte. À partir du bref échange que je viens d'avoir, je me rends compte que

j'ignore à peu près tout de cette énorme réalité. Énorme en termes financiers ; énorme aussi en termes historiques, culturels, religieux.

23 août

Un confrère m'a remis quelques exemplaires de la revue britannique *The Tablet*, qui se présente comme *The International Catholic Weekly*. La revue a été fondée en 1840. La présentation et le tirage (21 000 exemplaires) sont modestes, mais ce que je viens d'en lire m'engage à m'y abonner. Petite coquetterie : la pagination de la revue est continue, d'un numéro à l'autre. Le numéro du cinq août se termine à la page 1064, ce qui me laisse supposer que l'on repart à la page 1 au début de chaque année. Les articles de fond, le courrier des lecteurs, les recensions, les critiques, les informations religieuses internationales sont vigoureux et originaux. Cela tient sans doute au caractère britannique et aussi au statut très minoritaire du catholicisme en Angleterre. Minoritaire et donc menacé, on développe le sens de l'humour. Ainsi, où aurais-je trouvé, à moins d'être un spécialiste de saint Dominique, l'information suivante : sur son lit de mort, saint Dominique disait qu'il remerciait Dieu de l'avoir préservé de tout péché contre la chasteté. Mais il ajoutait : *I confess I have not escaped from the imperfection of being more excited by the conversation of young women than by being talked by old women !*.

Je trouve aussi un rappel du dernier paragraphe de *Orthodoxie*, de Chesterton (Idées, Gallimard, 1984) :

Petite publicité du païen, la Joie est le secret gigantesque du chrétien. La figure immense qui remplit les Évangiles domine là encore, comme partout ailleurs, tous les penseurs qui se sont crus grands. Son émotion était naturelle, presque désinvolte. Les stoïciens, anciens et modernes, mettaient leur vanité à cacher leurs larmes. Il n'a jamais caché les siennes. Pourtant, Il cachait quelque chose. Les surhommes solennels, les diplomates impérieux, mettent leur vanité à refréner leur colère. Il n'a jamais refréné Sa colère. Pourtant, il cachait quelque chose. Je le dis avec respect : il y avait en cette personnalité incomparable un rien de timidité. Il y a quelque chose qu'Il a caché à tous les hommes quand Il est monté sur la Montagne pour prier. Il y a quelque chose qu'Il couvrit toujours d'un silence abrupt ou d'un isolement impé-

tueux. Il y avait une chose trop grande pour que Dieu pût nous la montrer quand Il marchait sur notre terre ; j'ai parfois imaginé que c'était son Rire.

Le rire est le propre de l'homme. Le propre, c'est-à-dire un attribut exclusif. Ni l'animal, ni l'ange, ni Dieu ne peuvent rire au sens propre du terme, car le rire exige des muscles et l'intelligence. Que le rire exige des muscles (17 muscles différents ai-je déjà lu quelque part) la chose est évidente. À ce compte-là, bon nombre d'animaux pourraient rire, mais non pas un ange. En outre, le rire exige une intelligence, mais une intelligence imparfaite, une intelligence pouvant être surprise. C'est ainsi que l'on ne rit pas, sinon par politesse à une plaisanterie dont on connaît le point de chute. À ce compte-là encore, ni l'ange ni Dieu ne peuvent rire. Quand Chesterton amène fort habilement son « Rire » (en anglais *mirth* : hilarité, gaieté), il faut comprendre « joie ». La joie ne s'accompagne pas nécessairement du rire. Rarement même. Inversement, la tristesse, un vieux malheur même, se tient sec. Que de larmes ne sont qu'un épanchement furtif et insignifiant.

Ce rappel de Chesterton venait d'un lecteur qui commentait un article récemment publié dans la revue intitulé : *Did Christ laugh ?* Enchaînons : l'auteur dudit article vient lui-même de publier *Et ça vous fait rire !* aux Éditions du Félin, à Paris. Voilà tout un détour ! Mais qui ne me réconcilie guère avec une menue mésaventure qui vient tout juste de m'arriver. Je devais aller à la caisse populaire. Je consulte soigneusement le calendrier des heures et des jours d'ouverture du siège social et du centre de service. Et je me suis trompé. Je devais me présenter au centre de service et non au siège social. De plus, tout à ma confusion, je fais deux dépôts et un retrait, alors que le voulais faire un dépôt et deux retraits. La caissière a trouvé cela bizarre et me l'a signifié. Je devais aussi, par la même occasion, récupérer une paire de souliers chez le cordonnier. Contrairement à ce que le cordonnier m'avait dit l'avant-veille, ils ne sont pas prêts. J'ignore tout à fait si Jésus se mêle de rire de cette double et même triple déconvenue, mais le sais que moi, je n'avais guère le goût de rire.

24 août

Vladimir Poutine vient de demander pardon à son peuple au sujet de la tragédie du *Koursk*. Clinton l'a fait à plusieurs reprises au moment de l'affaire Monica Lewinsky. Il vient de reprendre sa confession devant plusieurs milliers de pasteurs protestants, quelques heures avant l'ouverture du congrès des Démocrates. Gerald Ford avait pardonné à Nixon. Je n'ai pas à rappeler la cérémonie du Pardon présidée par le pape le 12 mars dernier. Ce phénomène est nouveau, même s'il n'est pas inédit dans l'Histoire. Pour s'en tenir au XXe siècle, on n'a pas entendu Hitler, Mussolini, Staline ou Churchill (parfaitement : Churchill, pour avoir ordonné le bombardement de Dresde, à simple fin d'épouvanter les Allemands, et sans justification d'ordre proprement militaire) demander pardon pour les horreurs qu'ils avaient commises. Les chefs d'État demandent pardon à leur peuple. Le pape demande pardon à Dieu. En ce qui concerne Vladimir Poutine, l'incline à penser que sa demande de pardon n'est pas fondée exclusivement sur un calcul d'ordre politique. Sur quoi alors ? Elle s'inspire peut-être du geste du pape. Ou de la pression religieuse de son propre peuple. Ou de son sentiment d'impuissance. Chose certaine, on ne fait jamais sa part à la liberté. Une fois le couvercle du stalinisme soulevé, il ne peut plus y avoir de limites à l'expansion de la liberté, y compris aux abus de la liberté.

26 août

Réunion des supérieurs de communauté et des membres du conseil provincial en vue de choisir le thème de l'année et de préparer le prochain chapitre général. Départ à 8 h 30 ; retour vers 16 h. On nous enterre de documents, et comme les ordinateurs permettent maintenant des présentations illustrées et en couleurs, certains documents ressemblent à des albums à colorier pour enfants. Du catinage glorifié. l'Évangile à la souris Miquette !

Nous ne sommes pas différents du reste de la société en ceci, du moins, que nous sommes éclatés. Par exemple, j'ignore combien il y a d'appareils de télévi-

sion dans notre maison de Château-Richer. Une bonne quinzaine, sans doute. Et la chose est forcée : une fois câblé, le fr. X veut regarder telle chaîne à telle heure, et le fr. Y, telle autre chaîne. Et chacun a autant raison que l'autre. Nous sommes éclatés pour une autre raison : la maison de Château-Richer loge exactement la moitié des frères de la province : 36. Les autres sont saupoudrés dans cinq ou six communautés locales, où chacun a ses propres engagements et donc son horaire. Cette situation est le reflet de « l'ordre des choses » pour l'époque où nous sommes.

Le problème, c'est que nos supérieurs locaux sont eux-mêmes téléguidés, c'est le cas de le dire, par des « directives » *from* Rome. C'est dans l'ordre des choses. Ça serait aussi dans l'ordre des choses que les supérieurs locaux fassent valoir les conditions où ils se trouvent. Mais si tu fais cela, révérencieusement, mais fermement, tu n'es pas longtemps boss. Or, la « bosserie », peu importe l'espace où elle s'exerce, est comme un gaz : elle tend à s'étendre à l'infini.

On pourrait appliquer ces petites considérations au pontificat de Jean-Paul II. Résumons : Jean XXIII ouvre le concile. Il meurt avant la conclusion dudit concile. Arrive Paul VI, comparable à une ellipse. Je veux dire une figure géométrique à deux foyers, où aucun point n'est à égale distance des centres. Paul VI, en effet, a présidé la suite et la conclusion de Vatican II. Il a maintenu l'ouverture des fenêtres, selon l'expression de Jean XXIII. Il a aussi signé *Humanae vitae*. Arrive Jean-Paul II : une sphère. Tous les points sont à égale distance du centre. Quand tu as le tempérament « sphérique » ; quand il t'a été donné de l'avoir, tu es au centre. Tu peux courir tout autour du volume. Et c'est la raison, je pense que, par-dessus, par-dessous, au-delà de la Curie, il a demandé pardon pour tous les péchés de son Église.

Bien plus, il a l'audace de lancer et de présider des journées mondiales de la jeunesse. Les JMS. Soit dit en passant, j'ai mis un bon petit moment, lisant les journaux, à déchiffrer ce JMS. Cela ne prouve rien contre moi, sinon mon vieil âge, contre lequel je n'ai rien contre. Juré !

Jean-Paul II rassemble des millions de jeunes. Qu'a-t-il à leur offrir ? Il ne joue pas de la guitare. Il est tout branlant. Et au sommet de ses rencontres, il présente aux jeunes une rondelle. Même pas fabriquée de blé « entier ». Entre-temps,

il aura chanté (ou ordonné de chanter) le *Pater*, en latin. Ben ! Un peu de continuité. Un peu de liaison avec le passé, ça ne nuit pas.

Je connais des jeunes qui décaper de vieux bureaux en chêne, achetés à quelque marché aux puces pour cinq ou dix dollars. Voulez-vous bien me dire pourquoi ? Hormis, bien sûr, l'antisnobisme, lequel ne veut rien dire de plus que le snobisme tout court, qui est, comme chacun sait, un manque de noblesse. Snob : *Sine nobilitatis*. Pourquoi donc s'échiner à décaper un vieux bureau en chêne ? Léon Bloy disait : « Je veux écrire sur un bureau de 50 francs (de l'époque) ou bien sur un bureau en or massif. » Il est mort en mendiant. Il s'appelait le mendiant ingrat. Il a écrit d'assez bonnes pages sur son bureau de 50 francs (de l'époque).

27 août. Dimanche

Messe du jour : passage de saint Jean où l'on fait état du scandale des disciples après l'annonce, par Jésus, que sa chair et son sang nourrissent la vie éternelle. Jean écrit que « Jésus savait depuis le commencement qui étaient ceux qui ne croyaient pas, et celui qui le livrerait. À partir de ce moment, beaucoup de ses disciples s'en allèrent et cessèrent de marcher avec lui. Alors Jésus dit aux Douze. Voulez-vous partir, vous aussi ? »

Je note d'abord que Jésus ne négocie rien. Il ne réduit pas sa déclaration. Je note aussi que sa question s'adresse aux Douze. Judas était donc présent, celui dont Jean vient de dire trois lignes plus haut, qu'il ne croyait pas. Suit la profession de Pierre : « Quant à nous, nous croyons. » Judas n'a point exprimé sa dissidence. S'il avait survécu à Pierre, il aurait pu lui rappeler cette fameuse déclaration. Car Pierre, on le sait, a renié Jésus trois fois en quelques heures. Tandis que Judas est allé se pendre pour avoir « livré le sang innocent ». Selon ses propres mots, tels que rapportés dans saint Matthieu. On n'en a pas fini avec Judas. Rien ne presse. Peu après la révolution soviétique, on s'est dépêché d'élever une statue à Judas. Quand j'ai appris la chose, longtemps après (évidemment), je fus scandalisé. Je ne le suis plus. Cela fut un geste prophétique. Blasphématoire pour ceux qui l'ont décidé, mais prophétique quand même. Le prophète n'annonce pas l'avenir ; il bat le temps présent. Comme une cloche. Cloche de baptême, cloche de

mariage, cloche de funérailles. Le temps nous échappe par les deux bouts. Je veux dire le passé et l'avenir, comme on s'en doute.

On pense connaître son passé. S'en souvenir. Or, on n'a aucun souvenir qui peut précéder l'âge où l'on a prononcé ses premiers mots. Quels furent mes premiers mots ? Je n'en sais rien. Avant les mots, les premiers mots, il y eut le goût du bon. Le cochonnet, à peine sorti de la truie, se précipite sur une mamelle. Idem pour le chaton et pour le baleineau. Le cochonnet n'en sait rien ; la truie, non plus.

Qu'est-ce qu'être aimé ? Qu'est-ce que d'avoir été aimé ? On le sait bien plus tard. L'amour descend ; il ne remonte guère. Il remonte, cependant, mais cela ne nourrit plus guère le premier pourvoyeur, lui-même ayant été dans la même condition. Et s'il ne l'a pas été (je veux dire environ aimé), eh bien, il ajoutera un anneau à la longue chaîne des mal-aimés.

Et comment peut-on rompre cette chaîne ? Comment souder l'amour au non-amour ? La solution des psy de toutes coutures, c'est le divan. On « rappelle » les pneus, comme vient de faire une firme dont je ne cherche même pas à trouver le nom. On ne « rappelle » pas une âme. Et alors ? Réponse : Jésus est vivant. Bien ! On n'est pas obligé de le croire.

On n'est pas obligé de croire que Jésus est le fils du Dieu vivant. On peut faire « sans ». Faire « avec » n'est pas donné. Hier, Seigneur, hier, on me rapportait qu'à Château-Richer, on écrase sous 1 000 petits règlements, 36 vieux frères qui ont bien gagné leur vie et leur mort. De quoi se vengent les petits écraseurs ? Ils ne le savent pas ; ils ne s'en doutent même pas. Et s'il fallait qu'ils s'en rendent vraiment compte, ils se retrouveraient désemparés, sans « office ».

Détail : nous parlions de l'obligation que l'on impose à de très vieux frères d'écrire (je dis « écrire ») une manière de bilan, de résumé d'une réunion communautaire. Je sais ce que c'est que d'écrire une page. Là-dessus, ce fut plus fort que moi, j'ai demandé : « Mais pourquoi les obligez-vous à écrire ce genre de bilan ? Au nom de quoi, au nom de qui ? » Réponse : « C'est demandé. »

Là-dessus, j'ai posé la question : « Ne trouvez-vous pas qu'il s'agit d'une pression morale terrible que de demander à des très vieux frères d'écrire le résumé d'une réunion communautaire ? » Réponse : « C'est demandé ». Réponse de vengeurs qui, pour avoir trop longtemps obéi, n'ont jamais appris à respecter.

Me revient, écrivant cela, une remarque d'Alain. Rappelons qu'il s'était engagé volontairement au début de la guerre de 1914-1918. Il avait 48 ans. Avant d'aller en permission, il devait subir un examen fort sommaire. Le Sergent-Major (un médecin) lui dit :

Une fois, pour une minute de retard, je subis injures et menaces de la part d'un tout jeune homme ; mais, somme toute, et quoique j'eusse une très bonne excuse, j'étais en faute. J'eus honte pour lui. Mais une autre fois, j'eus honte pour moi. Je me trouvai en présence d'un visage stupide, encore jeune, hérissé de barbe, et orné d'un costume tout neuf. Celui-là avait de la bonhomie : « Eh ! dit-il, c'est un pépère. » Et il me fit un discours sur les risques de contagion à Paris. Quelques questions appelaient des réponses, qui furent toutes niaises, et exactement de l'homme pour qui il me prenait ; que l'on veuille bien penser à la position honteuse que l'on a à une telle visite. Je me sentis homme du peuple et illettré ; c'est la seule fois où j'éprouvai cet étrange effet de la tyrannie ; je ne l'oublierai jamais. Je demeure persuadé qu'il faut refuser tout pouvoir ; c'est l'attitude la plus efficace contre les pouvoirs, et, comme on l'a dit, la plus offensante (« Souvenirs de guerre », dans Les passions et la sagesse, Pléiade, 1960).

En une circonstance beaucoup moins dramatique, je me suis présenté dans une pharmacie. Le jeune homme m'a demandé si je me « lavais » le trou du cul comme du monde. Il aurait pu faire l'hypothèse que je faisais la chose. N'importe ! Il m'indiqua l'onguent approprié. Pour être blessé, il n'est aucunement nécessaire de l'être brutalement. Quand on est tué, on ne s'en rend pas compte. Quand on est blessé, on l'est toujours profondément. Jésus n'a jamais été blessé ? Et Marie, telle qu'on a le droit de l'imaginer, n'a jamais été blessée au lavoir municipal de Nazareth ? Ici, la terrible Marie Noël :

Le Dieu qui créa la terre
 Dans la nuit l'entend gémir,
 Son enfant lui dit : Mon Père,
 Quand donc pourrons-nous dormir ?

Seigneur Jésus ! j'écoutais et voyais Lucien Bouchard hurler et frapper du poing sur un lutrin. Dois-je dire : un ambon ? Il hurlait contre qui et pour qui ? Dieu le sait. Il veut des sous. Tout le monde veut des sous. Bouchard veut des sous d'Ottawa. On comprend ça. Mais quand il ne pourra plus accuser Ottawa, qui ou quoi accusera-t-il ? Mais l'écoutant et le voyant, hier soir, au bulletin de nouvelles, j'éprouvais une manière de tristesse. Depuis le temps que l'on fait marcher les hommes avec de la rhétorique !

28 août

Comme je le rapportais plus haut, l'ai accepté d'écrire un bref message pour un dépliant que la direction du cimetière Saint-Charles veut distribuer dans les écoles pour dégager la spécificité religieuse, historique et culturelle d'un cimetière catholique. Photo obligatoire, on s'en doute. Je n'en ai pas. Cet après-midi, le directeur du cimetière m'amène pour une séance de pose chez un photographe professionnel. Après quoi il m'invite à aller visiter le mausolée de son cimetière. Je n'aurais jamais imaginé (comment dire ?) la dignité, l'altitude, l'intelligence de ce lieu. Le bon goût qui a présidé à ces arrangements ; la discrétion et la fermeté des symboles chrétiens. Et tant qu'à y être, le directeur m'offre à visiter la morgue et le crématorium, dont un des trois fours était en opération. Le directeur m'invite ensuite dans son bureau. Il ne semblait pas pressé, et je ne l'étais plus. Il me raconte quelques-unes de ses expériences comme directeur (depuis 25 ans) de cette entreprise.

Il s'agit ici de la mort. Et la mort est un catalyseur, un précipité d'humanité. Elle est cela pour celui qui meurt ; elle l'est aussi pour la parenté. Le plus haut et le plus bas de l'homme se manifestent. Et, je le savais déjà, l'argent divise. Pour trente sous, une famille peut éclater. Le problème ne s'est jamais présenté dans ma famille : mes parents ne « laissaient » rien ou si peu que rien. De plus, en communauté, et Dieu sait que la mort, on connaît ça, et de plus en plus, tout est « réglé » d'avance, si l'on me passe ce terme comptable. Tout est réglé à quelques détails près, comme le choix (autorisé depuis peu pour les membres des communautés

religieuses) entre l'inhumation et la crémation. Quand à la zizique, j'en ai déjà assez parlé. Je veux du grégorien du début à la fin, mais je ne suis point sûr d'être exaucé. Au demeurant, j'ai déjà demandé par écrit, qu'à défaut d'un nombre suffisant de personnes qui savent le grégorien, l'on fasse tourner le disque des funérailles enregistré par les moines de l'abbaye Saint-Pierre de Solesmes (Decca, SXL 20.217). Je demande aussi d'être inhumé dans le lot des frères au cimetière de Desbiens.

Note postérieure : Nonobstant les démarches que je viens de rapporter et le fait que j'avais remis un projet de texte au directeur du cimetière pour savoir si j'étais sur une bonne piste et me réajuster, au besoin, le finis par lui téléphoner. Je tombe évidemment dans le fond d'une boîte vocale. Je laisse un message. Aucun rappel. J'apprends par hasard que le projet est suspendu.

«Je te cherche dès l'aube».
JOURNAL 2001-2002 (2002)

SEPTEMBRE 2000

[Retour à la table des matières](#)

3 septembre

Semaine assez chargée, eu égard à mon prochain départ pour la session de ressourcement qui aura lieu du 11 septembre au 12 novembre inclusivement. Je ne m'en va pas au bout du monde ni pour longtemps, mais il y a beaucoup de petits détails dont le dois tenir compte, détails me concernant ou concernant les personnes avec lesquelles je suis en relations d'ordre administratif, amical ou découlant d'engagements antérieurs.

Hier, longue rencontre avec Christian Nolin. Nous parlons longuement des trois béatifications qui ont eu lieu aujourd'hui : Pie IX, Jean XXIII et Guillaume-Joseph Chaminade, fondateur des Marianistes. Ce dernier est né en 1761 et il est mort en 1850. Il fut donc un contemporain de Marcellin Champagnat (1789-1840), mais je ne sache pas qu'ils se soient jamais rencontrés. Quant à Jean XXIII, la cause (c'est le cas de le dire) était déjà entendue. Il n'en va pas de même pour Pie IX. Dans son cas, on parle d'un équilibre entre Jean XXIII, le pape de l'ouverture au monde moderne », et le pape du Syllabus, ce catalogue de 80 propositions antilibérales. En 1955, j'avais assisté à l'ouverture de l'année académique dans la basilique de Québec. Tous les professeurs de l'université avaient défilé,

avec toge, hermine et mortier s'étaient agenouillés par groupes de 10 ou 15, et avaient récité à haute et intelligible voix, le *Serment antimoderniste*, c.-à-d. le *Syllabus*.

Les médias se sont déchaînés, c'était couru. Dans *Le Devoir* d'hier, Stéphane Baillargeon signe un article d'humeur sous le titre *De Jean-Paul II à Jean Pie IX*. Il écrit : « Ce pape [Pie IX] concentre jusqu'au pur jus le ressentiment vis-à-vis de la société libérale et démocratique, le dogmatisme catholique et l'antijudaïsme religieux acharné. » Il termine en disant : « Un cas de faillibilité papale, quoi. » *La Presse* et *Le Soleil* reprennent tous les deux un article de *l'Associated Press* sous le titre « béatifications politiques. Jean-Paul II proclame bienheureux deux papes aux antipodes l'un de l'autre. ». Dès le 8 juillet dernier, *The Tablet* publiait un éditorial sous le titre *A beatification Too Far*.

Christian me demandait hier soir si le pape avait prévu un tel remous. Je lui ai répondu que Jean-Paul II est probablement assez malin pour avoir prévu la chose. Je rappelais ensuite que plusieurs propositions du *Syllabus* sont devenues obsolètes, mais que certaines autres font encore partie de la position de l'Église catholique. L'Église catholique ne condamne plus la séparation de l'Église et de l'État. Mais elle n'érige pas la démocratie en idole. Et Jean-Paul II a payé pour savoir qu'il ne faut pas non plus identifier un peuple avec un État.

On oublie vite que Léon XIII a succédé à Pie IX. Léon XIII, le pape de *Rerum Novarum* qui proclamait, entres autres, la séparation de l'Église et de l'État et la reconnaissance des Républiques au grand scandale de Léon Bloy qui était, en la matière, plus catholique que le pape. Comme Louis Veuillot, d'ailleurs. Le Louis Veuillot des *Odeurs de Paris* et des *Parfums de Rome*.

Un peu de culture historique varlope facilement ces provisoires excitations. Saint Jean Chrysostome a écrit des pages féroce­ment antisémites. Mais l'antisémitisme de Chrysostome n'avait rien à voir avec la sensibilité contemporaine (qui s'émousse, d'ailleurs) eu égard à l'Holocauste. L'Église se développe avec et dans l'histoire. Mais il demeurera toujours que l'Église, comme le chrétien, ne sera jamais totalement immergée dans le politique. Mon Dieu ! puis-je reprendre ici l'image du « Grand Timonier », comme on appelait Monsieur Mao ? Mao qui, déjà ? Mais on utilise toujours la métaphore de « la barque de Pierre ». Pierre le renieur. Pierre qui a pris en compte les admonestations de saint Paul, même s'il le

trouvait « difficile », comme il a pris la peine de l'écrire. Pour ne rien dire des admonestations de saint Bernard au pape Eugène III ce qui n'empêchait pas le Bernard de prêcher en faveur de la deuxième croisade, ou la première, je ne cherche même pas.

Mon point est le suivant : l'Église, la barque de Pierre, n'a jamais changé de cap. Les « timoniers » successifs ne sont pas le Grand Timonier. Le Grand Timonier, c'est l'Esprit. Écrivant cela, qui est énorme, je le sais, Je ne peux pas m'empêcher de rapporter une plaisanterie. Max Jacob, assez grand poète, Juif, pédophile et néanmoins catholique, fut sauvé *in extremis* de la déportation sous le régime de Pétain. Quasi mourant, à bout de souffle, des amis lui auraient demandé : « Qu'est-ce qu'on peut faire pour vous ? » Il aurait répondu : « Donnez-moi un cache-nez ! »

Je vois très bien (et des centaines de volumes ou de pièces de théâtre traitent de la question), je vois très bien, dis-le, que le « cas » de Pie XII est au congélateur, pour l'heure. Il n'est d'ailleurs pas requis que tous les papes soient béatifiés ou canonisés. Jean-Paul II aura battu tous les records de béatifications ou de canonisations. Y compris pour l'Église du Québec. Quand il a béatifié soeur Eulalie Durocher, des féministes ont protesté en disant : « Voilà bien le pape misogyne. Il canonise une servante des prêtres ! » Et les « serviteurs » de l'État, ça n'existe pas ? Chrétien, Duplessis ou Bouchard exigent une obéissance autrement plus stricte que celle qu'exige Jean-Paul II. On objectera : ni Bouchard, ni Chrétien n'entrent dans notre chambre à coucher. Je réponds d'abord qu'ils y entrent bel et bien par le fisc. Je réponds ensuite que Jean-Paul II entre dans les chambres à coucher. Mais il s'y adresse à chaque conscience. Il n'a pas de bras séculier. Tandis que n'importe quel policier peut vous faire payer une grosse amende, séance tenante, si vous n'êtes pas attaché dans votre auto, ou si vous roulez à 100 km/h dans une zone de 90 km/h.

Il ne serait pas mauvais d'essayer de s'extraire de la mentalité, de la sensibilité « immédiate ». Et le mot « immédiat » me conduit à médiatisé. On « médiatise » certains crimes horribles. On « confesse » pères, mères et voisins, qui se présentent volontiers au confessionnal. Et il ne manque pas de psy pour accompagner la douleur. Suit la *pause Pepsi*. On passe à autre chose. Le passé fuit avec une vitesse foudroyante. Et si on vous le ramène (comme dans le cas de Pie IX), on vous le ramène grossièrement.

J'ai lu, il y a 40 ans, *Le pontificat de Pie IX*, dans la collection « Histoire de l'Église », un fort volume de 500 pages, chez Bloud et Gay, 1952. C'est Gérard Dion qui m'avait donné ce volume avec la dédicace suivante : « Au frère Pierre-Jérôme. Puisse-t-il, au contact de l'histoire, apprendre le relativisme de l'action des hommes et voir l'action puissante de l'Esprit-Saint dans l'Église » (juin 1960). Je suis souvent retourné à ce volume, car on y parle beaucoup de l'école, de l'institution scolaire. J'avais souligné ceci (sans indication de date) :

Absorbés par ces querelles intestines, la plupart (notamment Veillot et Montalembert) ne se rendent pas compte que l'avenir, non seulement du catholicisme mais de la religion, est en jeu et qu'une adaptation urgente s'imposerait sur le double terrain intellectuel et social, où le retard reste considérable.

Et de quoi nous rendons-nous compte aujourd'hui, ou de quoi ne nous rendons-nous pas compte ? Nous ne nous rendons pas compte de grand chose : nous ne nous rendons pas compte du mensonge politique. Le XXe siècle aurait pu nous instruire un peu, quand même. Ce fut un siècle « pour rien ». Je ne parle évidemment pas des prouesses technologiques. Chacun continue de défendre son trente sous. Les policiers de la SQ viennent tout juste de re-sortir leur radar, sous la menace d'une loi spéciale, mais non pas sans avoir obtenu une augmentation de 11 p. cent, qui veut dire 9 p. cent, parole de ministre ! Il ne vaut même pas la peine de le nommer. Quand ces lignes seront publiées, si elles le sont, tout le monde aura oublié son nom.

Nous ne nous rendons vraiment pas compte que l'îlot des riches est déjà submergé par l'océan des pauvres. Pas plus que nous ne nous rendons compte du réchauffement de la Planète. Au Québec, où l'on gèle toute l'année, sauf le 15 juillet à midi, si on s'en fout du réchauffement de la Planète ! Mais on vient de nous informer qu'il y a un problème d'eau potable. Au pays du million de lacs, y compris le lac Saint-Jean. J'ai écrit plus haut que le drame du Concorde était la « métaphore » du XXIe siècle. Je maintiens. Je précise seulement que le problème du siècle où je pense que je suis entré sera celui de l'eau potable. Je vis dans une maison de jeunes. Une petite centaine. Tout le monde se promène avec une bouteille d'eau

« embouteillée ». On en trouve partout sur le gazon. Vides. Comme quoi, il ne suffit pas d'être « écolo » et obsédé par le recyclable et le biodégradable pour savoir (ou avoir appris) à « se ramasser ». Il faut voir une cafétéria après la pause-dîner ou n'importe quelle pause. *No problem !* Les concierges ramassent. Ça crée de l'emploi !

Le *Syllabus* mettait en garde contre le totalitarisme de l'État et soulignait les abus du libéralisme économique. Nous sommes en 1864 ! On se doute que la presse anticléricale, en France et en Italie notamment, se déchaîna contre le document de Pie IX. Mgr Dupanloup parle d'un « abominable hallali de tous les aboyeurs de presse. » Tel quel. Et Mgr Dupanloup était un évêque « libéral », la bête noire d'un Louis Veuillot, par exemple. De Léon Bloy aussi ! À toutes fins utiles, nous sommes un siècle et demi plus tard. Je n'ai pas l'intention de me faire l'apologiste de Pie IX. Mais je rappelle que cela ne me gêne pas que le Pape actuel canonise d'un même mouvement Jean XXIII et Pie IX et que cette jonction n'est pas innocente. Enfin, en l'an 2000, je ne suis pas fâché de voir que Pie IX condamnait aussi et déjà le totalitarisme et les abus du libéralisme économique.

7 septembre

Ma dernière entrée dans ce journal est datée du 3 septembre. La semaine qui a suivi a été consacrée à plusieurs réunions au Campus et aux derniers préparatifs en vue de mon voyage en France et à Rome pour la session de deux mois qui commencera le 11 septembre. Je ne sais pas comment s'organisent ceux qui voyagent beaucoup, mais le sais tout le temps qu'il faut pour préparer une absence de deux mois. Dans mon cas, par exemple, il faut calculer et remettre un certain nombre de chèques postdatés pour payer le loyer, la cuisinière, la facture de la carte de crédit ; prévoir les échéances de certains abonnements ; prendre rendez-vous avec un médecin ; communiquer mon itinéraire à un certain nombre de personnes, etc. Je crois savoir que Jean-Paul II voyage passablement. J'aime ce « passablement ». Mais il n'a certes pas à s'occuper du nombre de chemises qu'il doit apporter. Peut-être doit-il s'occuper de ce qu'il va dire ou ne pas dire ; calculer les échos médiatiques ; tenir compte de son image, car enfin, il doit savoir qu'il

en a une. Quoi qu'il en soit, il est assisté par le Saint-Esprit. Moi aussi, je suis assisté par le Saint-Esprit, mais pas tout à fait au même titre.

Partîmes donc le 11 septembre pour l'aéroport de Dorval. L'avion a décollé avec une heure et demie de retard, comme de bien entendu. Et vu que l'on nous recommande d'arriver au moins une heure avant l'heure du départ, il a fallu tuer pas mal de temps dans l'aéroport. Or, il n'y a, à Dorval, pratiquement aucun siège sinon dans les lieux de consommation : bars ou casse-croûtes. À Paris, il a fallu trois heures pour aller de Charles-de-Gaulle à la résidence où je devais me rendre, qui se trouve en plein coeur de Paris : la moitié du temps qu'il a fallu pour traverser l'Atlantique. Voyager, c'est attendre. Et attendre, c'est être humilié, même si l'on paie plein prix. D'où, tant que l'on peut, il faut se jurer de ne jamais faire attendre qui que ce soit. Ni une information ni un taxi, ni qui que ce soit à qui tu as donné rendez-vous. Retenir une information, c'est retenir un petit bout de pouvoir. Quant au reste, ne pas faire attendre, c'est être ponctuel. Et être ponctuel, c'est attendre les « voleurs de temps », je veux dire ceux qui savent qu'il faut bien qu'on les attende. Appelons ça une digression archi-documentée !

La session de ressourcement spirituel et mariste à laquelle j'ai participé du 11 septembre au 11 novembre était offerte aux frères francophones âgés de 65 ans et outre. Nous étions 26, y compris les trois accompagnateurs, dont 10 frères québécois. Moyenne d'âge : 69 ans. J'étais le cinquième plus vieux. Bravo, Jean-Paul ! Nous avons passé les dix premiers jours en France, au lieudit l'Hermitage (où je n'étais jamais allé), à une quarantaine de kilomètres de Lyon, et le reste de la session à Rome, à la maison généralice (sic). C'est justement dans cette maison que j'ai passé un an (1961-1962) lors de mon séjour forcé consécutif à « l'affaire des *Insolences* ». Je m'y retrouvais donc, librement cette fois, 39 ans plus tard !

La maison de l'Hermitage est un immense corps de bâtiments dont une section a littéralement été construite à coup de pics à même le rocher, Marcellin Champaignat lui-même y ayant mis la main, au scandale de ses confrères prêtres. Au point que l'on disait de lui qu'il « avait la maladie de la pierre ». Une autre section forme un grand carré de quatre étages autour d'une cour intérieure. Ma chambre se trouvait au troisième, juste sous une puissante cloche qui sonnait aux quarts d'heure. On voit la chose : à 11 heures, par exemple, la cloche sonnait quatre coups pour les quatre quarts d'heure suivis de 11 coups. La cour intérieure faisait office de caisse de résonance. Heureusement, la cloche se taisait à 19 h 30 pour repren-

dre le lendemain à 7 h 30. Mais l'aurais bien voulu qu'on la fasse taire toute la journée. Et je n'étais pas le seul à le vouloir. Je fis la demande que l'on supprimât la sonnerie au début de l'après-midi, tout au moins. On me répondit que le mécanisme était commandé par une « horloge maîtresse » *from* Zurich. Allez savoir ! Je m'informai de la raison de cette sonnerie. On me répondit que du temps du Fondateur, les frères travaillaient souvent assez loin de la maison et qu'à l'époque, évidemment, ils n'avaient pas de montre. Fort bien ! Mais aujourd'hui ? Réponse : *c'est une tradition.*

J'ai trouvé la session rude. J'étais déshabitué de vivre en groupe et de voyager en groupe. De plus, et de l'avis commun, l'horaire était trop chargé. Les belles âmes et les têtes heureuses voulaient nous gaver comme on gave les oies du Périgord. Peut-être aussi savaient-elles qu'une gang de vieux ont besoin d'être occupés. Comment s'occuper tout seul, en effet, quand on a toujours été « occupé » ? Dans les écoles, c'est « l'occupationnel » des sacro-saintes journées pédagogiques.

Mais tout cela dépose lentement. Le bilan est positif. J'ai bien dû faire quelques millimètres de progrès en direction de la vie chrétienne. Je ne dis pas de la vie religieuse, car on sait que les « couvents sont des hôpitaux », comme disait saint François de Sales. Or, que peut-il advenir à un malade, sinon de guérir, de s'approcher de la guérison ou de claquer ?

Il m'amuse de noter tout de suite que nous étions trois fumeurs et qu'il était interdit de fumer dans les bâtiments. Et plus féroce dans la France des libertés qu'à Rome. Je sortais dehors pour tirer une touche ou, le soir après souper, sur la terrasse. Quand je me réveillais durant la nuit, j'allais me faire un café instantané faute de mieux et je sortais sur la galerie pour fumer une couple de cigarettes et contempler Rome tout en buvant mon café. Au nord, je voyais la coupole de Saint-Pierre illuminée. L'un des fumeurs est de langue maternelle luxembourgeoise. Il fumait des cigarillos. L'autre, un Grec. Il fumait des *Camel*. Il est petit, presque nain, et rond comme une boule. Je l'appelais El Greco. Il connaissait El Greco et il aimait. Il m'a même dit le prénom grec du Greco. Le Greco peignait dans le filiforme. C'est peut-être pour ça que mon Grec aimait le surnom que je lui ai donné. Ça l'allongeait ! Pour tout dire, il s'appelle Evangelos Fonsos.

Dans le discontinu, je note encore qu'un frère alsacien me dit que son père a fait la guerre de 14 dans l'armée allemande et celle de 39 dans l'armée française. Entre-temps, il n'avait pas voulu apprendre le français. Deux autres confrères ont fait la guerre d'Algérie : 28 mois. L'un d'eux avait prononcé ses vœux temporaires, au moment où il fut conscrit. « Appelé », selon l'euphémisme démocratique. Or, un appelé était automatiquement délié de ses vœux. Notre homme prononça ses vœux perpétuels à la sauvette, sous les armes. L'autre appelé s'est arrangé, je ne sais plus comment. Mais il fut aligné dans un régiment disciplinaire, pour une faute qu'il n'avait pas commise personnellement. Dans une armée, on ne s'embarasse pas de ces détails. Quand il m'arrivait de me trouver à table avec l'un d'eux ou les deux, j'aimais les questionner à ce sujet. Tous les deux, somme toute, ont gardé un bon souvenir de leur temps sous les drapeaux. « Le souvenir des fatigues est agréable », disait Alain.

L'un d'eux, Jean Bonnard, s'était porté volontaire pour couper les cheveux aux confrères. J'eus recours à ses bons offices. Il me dit en cours d'opération : « J'espère que je ne vous ferai pas une tête de cochon ! » Il me disait aussi que lorsqu'il était professeur, il s'inquiétait davantage des « petits malins » que des « bons gros ». Il est bien connu, en effet, que les petits de taille sont généralement plus roublards ou agressifs que les grands et gros qui sont plutôt placides et patients.

Un autre confrère, un Belge, 40 ans de Congo. Il voudrait y retourner, mais il est trop vieux. Dès qu'on lui en fournissait l'occasion, et je le fis, il n'en finissait plus de raconter, non pas ses malheurs, mais ses prouesses dans la misère. Je garde d'ailleurs l'impression qu'il était né pour avoir de la misère. Il s'appelle R. Mal-fait. Un nom ou un prénom se révèle parfois avoir été un programme !

Je ne veux pas oublier la plaisanterie suivante que me rapportait un frère français : « Question : qu'est-ce qu'un égoïste ? Réponse : quelqu'un qui ne pense pas à moi. » Cette plaisanterie est bien davantage qu'une plaisanterie, si l'on y pense bien. En effet, quand on accuse (ou que l'on juge) quelqu'un d'être égoïste, cela veut dire qu'il n'a pas suffisamment pensé à moi ; qu'il a manqué d'attention envers moi.

L'avant-veille du départ, un frère français (j'insiste), ancien provincial (nous étions six anciens provinciaux ; nous aurions pu former un syndicat ou, en tout cas un *lobby*) me demande de dire un mot de remerciement au nom du groupe. Je

refuse. Il insiste. Je finis par lui dire : consulte X et Y (deux anciens provinciaux français) et s'ils sont d'accord, je m'exécute. J'ai écrit nuitamment deux versions. Je n'avais ni Bible ni dictionnaire. Je croyais que je m'adresserais seulement aux membres du groupe. Or, toute la communauté (je devrais dire : les communautés) de la maison était présente. (Cf., document #2). Au demeurant, le frère X a trouvé moyen d'improviser longuement après mon petit mot : On ne laissera pas la France à la traîne d'un Québécois !

Le 16 septembre, j'écrivais ceci, je ne change pas un mot :

Tout compte fait, depuis le 11 septembre, je n'aurai guère connu qu'angoisse, attente, fatigue. Ou, pour dire les choses autrement, j'aurai été moins bien, à tous égards, que si j'étais demeuré chez moi. Voyager est de plus en plus compliqué et cela ne dépend pas uniquement du fait que j'ai 10 ans de plus que lors de mon dernier voyage hors du Québec. Je me retrouve à Paris. Je suis blanc, je parle français, j'ai de l'argent sur la fesse droite de mon pantalon. J'ai un point de chute et je me sens insécure. Que serait-ce que d'être noir, pauvre, allophone et SDF (sans domicile fixe) ? Il y a longtemps que je ne me suis pas senti aussi misérable, aussi étranger. Étranger, je veux dire aussi différent de ceux avec qui je participe à cette session. Je ne me sens pas « mariste » autant qu'eux. Je n'éprouve aucune émotion, aucun sentiment « champagnalâtreux ».

(Note postérieure incorporée : je me trouvais au berceau de l'Institut. Maison bâtie par le fondateur, Marcellin Champagnat, et où il est mort.) Je vis avec des hommes manifestement engagés, qui ont tous une longue carrière de travaux apostoliques derrière eux ; plusieurs ont vécu des situations périlleuses. D'autres ont des infirmités éprouvantes. Je n'ai rien connu de tout cela. Mes plus grandes misères, mes plus profondes détresses, c'est moi qui me les ai fabriquées. Qui me les suis créées. Je mesure le luxe de ma vie depuis, disons 40 ans. Le confort matériel, la liberté où je me suis toujours trouvé, par comparaison avec l'inquiétude et les contraintes où je suis dans cette maison. Rien ne me forçait à accepter de participer à cette session. Pourquoi y suis-je venu ? Que me veux-tu, Seigneur ? Donne-moi de croire en ton amour.

Voilà donc ce que j'écrivais **entre le 16 et le 21 septembre**. Poursuivons. **Le 25 septembre**, je notais ceci, qui n'est pas pour moi une préoccupation nouvelle. On priait beaucoup, longuement et c'était pas les batteurs de plumas qui manquaient. Ils n'ont pas manqué tout le long de la session.

Si je prie avec d'autres, à l'occasion d'un exercice communautaire, je peux toujours me dire que je fais acte de solidarité, chose qui n'est point méprisable. Mais quand je prie tout fin seul, est-ce que je ne suis pas simplement en train de me parler à moi-même ? De me consoler à peu de frais ? De me dispenser d'aimer et d'aider les autres de façon concrète ? Esprit de Jésus, sois-moi Jésus. Esprit de Jésus, prie en moi.

Le 27 septembre, nous partions en car vers Turin. Deux nuitées à Turin. Visite en groupe pour voir le Saint-Suaire. Il pleuvait à boire debout. Je n'ai jamais été aussi trempé de ma vie. Cela m'importait fort peu. Et même, pas du tout. Une fois mouillé, on n'est pas deux fois plus mouillé dans le quart d'heure qui suit. Les milliers d'autres pèlerins n'étaient pas moins mouillés. Parmi eux, des croyants humbles et sincères ; des touristes-à-kodak, des groupes de pèlerins avec un guide qui les identifiait en portant une manière de pancarte. De toute façon, il fallait suivre. Je suivais. Mouillé, pas mouillé. J'aimais d'être fondu et confondu avec le tout-venant des pèlerins.

J'aimais cela, dis-je, parce que je me sentais ni au-dessus ni en-dessous, ni à côté. Je me sentais dedans. Dedans quoi ? Dans la millénaire misère humaine. Je me sentais dans le désert : « *in via et in aquosa* : Terre sans routes et sans eaux » (Ps 62). De l'Hermitage à Rome et de Rome à Assise, Monte Cassino, Lorette et quelques autres sorties, nous voyagions toujours en car. En tout et pour tout, nous avons traversé 249 tunnels. C'est un confrère qui a fait le décompte. Les plus courts mesuraient (et mesurent encore, sans doute) quelques centaines de mètres ; le plus long, 13 km. Les routes italiennes ne serpentent pas dans les vallées. Quand elles frappent une montagne, elles entrent dedans. Il faut 13 heures, en train, pour aller de Desbiens à Québec. À ce compte-là, on n'entrerait jamais (et on n'y voyagerait pas) en Italie !

De Rome à Lorette, il faut traverser les Abruzzes. Le plus haut sommet est de plus de 10 000 pieds. Les Italiens l'appellent familièrement le *Sasso* : *le gros cail-*

lou. Nous avons traversé le « mollet » de la botte de l'Italie. Nous sommes donc passés de la Méditerranée à l'Adriatique.

Je n'aurai point lu beaucoup durant cette session. Nous avons peu de temps entre les multiples rencontres communautaires quotidiennes. J'aurai quand même lu :

- La biographie de BasilicoRueda et celle de Charles-Raphaël, deux anciens supérieurs généraux que j'ai bien connus.
- Jean Daniélou, *Carnets spirituels* (Cerf, 1993)
- Joan Chittister, *Le feu sous les cendres* (Bellarmin, 1998)
- Trois ou quatre Simenon, le soir, avant d'éteindre.

En fait, je me suis souvent trouvé dans un état d'abattement profond. Je n'avais pas le goût d'écrire et c'est à grand-peine que je suis arrivé à écrire quelques lettres et à adresser quelques cartes postales. Aussi bien, j'ai été assez surpris qu'un frère français m'écrive, après la session, qu'il avait apprécié mon « amabilité et mon égalité d'humeur ». Seigneur !

Dans la même veine, mais ça, je l'ai appris il y a peu : un confrère de la session a écrit à un confrère de Château-Richer : « Le frère Desbiens est très, très édifiant. » La belle affaire ! Je n'étais quand même pas allé participer à la session pour scandaliser le monde ! Tant qu'à faire, il aurait pu tout aussi bien dire : Savez-vous ça ? Le frère Desbiens a deux mains et dix doigts.

Chamfort rapporte que Madame, fille du roi, jouant avec une de ses bonnes, regarda à sa main et, après avoir compté ses doigts : « Comment ! dit l'enfant avec surprise, vous avez cinq doigts aussi, comme moi ? » Et elle recompta pour s'en assurer.

Cette remarque me rappelle que mon supérieur, du temps que le fus a Rome, en 1961-1962, avait dit à un de mes confrères de l'époque : « Savez-vous ? Le frère Pierre-Jérôme, il prie ! » Celle-là aussi, le l'ai apprise bien plus tard, et de la bouche même du confident.

Je consigne maintenant quelques réflexions, quelques extraits de lecture, quelques humeurs, quelques informations météorologiques.

«Je te cherche dès l'aube».
JOURNAL 2001-2002 (2002)

OCTOBRE 2001

[Retour à la table des matières](#)

Météo, d'abord. **Du 27 septembre au 13 octobre**, pluie tous les jours. Le 13 octobre, deux jours de sirocco. Humidité, vent violent et chaleur accablante (30°C). Contrairement à ce que je pensais, les Québécois ne sont pas les seuls à parler météo. J'ai vu et entendu plusieurs confrères européens surveiller, matin et soir, l'affichage de la température en haut d'une tour située à un demi-kilomètre de la résidence.

Avant chaque conférence, classe de chant ! Le batteux-de-plumas-en-chef fait reprendre quatre ou cinq fois la même phrase musicale. Attention au si bémol ! Ou était-ce un fa dièse ! Oh ! les belles âmes.

Ce que je fais pour Dieu seul ; ce que je pense ou dit dans ma prière, Dieu le sait. Ce que je ne fais pas, ce que je bloque, telle remarque ironique, tel jugement, Dieu le sait aussi. Il sait, en tout cas, qu'il n'y a pas grand-chose que j'aime dans ma session de ressourcement ; que je fais tout, ou presque, par contrainte, par sujétion au groupe, à l'horaire. Dans la chapelle, je me suis donné comme règle de tenir les yeux fermés tout le temps, sauf pour lire l'Office. Il est arrivé qu'au sortir d'une prière le directeur me demande : « Fr X était absent à Laudes et au chapelet. Savez-vous où il est ? » Je n'en savais rien. Et même si le l'avais su, je ne l'aurais certes pas informé. Mais lui, et sans doute plusieurs autres l'avaient noté. Je me

disais que si je ne pouvais pas faire naître en moi des émotions, des sentiments « alléluïatiques », j'étais, en tout cas, maître de mes yeux.

En vrac, réflexions, citations telles que notées au jour le jour :

Dans Luc, il est écrit que Jésus « rendit l'esprit ». Ce serait là le premier usage, en grec, de cette expression pour désigner la mort.

8 octobre : « Le paradis perdu garantit la terre promise » (René Le Senne).

À la suite de quelle lecture, quelle réflexion, ai-je écrit que nous vivons dans une nuit percée de jours ?

10 octobre : Pourquoi suis-je ici ? « *Domine, quid me vis facere* : que veux-tu que je fasse ? » Je suis fatigué de dire « Seigneur, prends pitié de moi » et de ne rien faire pour être moins pitoyable. Pitoyable veut dire deux choses : a) celui qui est à plaindre, celui qui suscite la pitié ; b) celui qui a pitié.

11 octobre : Coucher à 21 h, réveillé à minuit par le tonnerre. Je sors sur la galerie pour admirer les éclairs.

Des femmes suivaient Jésus. Luc précise : « Marie, appelée Magdaléenne, Jeanne femme de Chouza intendant d'Hérode, et Suzanne et beaucoup d'autres, qui les assistaient » (Jésus et les Douze) *de leurs biens* (8, 2-3). Certes, Jésus fut traqué tout au long de sa vie publique, mais enfin, les femmes qui le suivaient devaient certainement représenter pour lui des bulles d'amitié, des oasis de tendresse et d'attentions.

14 octobre : Dans ses *Carnets spirituels*, Daniélou confesse ses misères sans fard, son désir d'être tout à Dieu et aux âmes, sa foi dans l'amour du Père. Il demande d'être « déssemcombré de lui-même ». Ces réflexions m'accompagnent et me rassèrent un peu.

Il suffit de vouloir aimer Dieu pour l'aimer. « *Amicus Dei esse si voluero, ecce nunc fio*. Si je veux être l'ami de Dieu, voici que je le suis » (Augustin).

17 octobre : Tendance commune dans une conversation (à table, par exemple) de chercher à accrocher son Je à la dernière remarque entendue. Quelqu'un parle-t-il de son mal de dos, d'un voyage, d'un incident de sa vie, aussitôt j'introduis mon opération dans le dos, mon voyage au Chili, ma petite mésaventure. Je veux m'efforcer de bloquer ce genre d'interventions, cette hâte à accrocher mon petit

wagon au train de la conversation. Répondre aux questions, certes, mais surtout, poser des questions aux autres sur leur vie, leur expérience.

25 octobre, audience publique. Pour entrer dans la place Saint-Pierre, il fallait passer par un poste de fouille, comme dans les aéroports. La place est divisée en enclos. Nous étions très bien placés. J'ai su, le lendemain, qu'il y avait quelque 350 000 personnes entre les bras de la colonnade du Bernin. Le pape nomme tous les groupes de pèlerins. Il nomme les *Fratelli Maristi*. Il aurait pu, en passant, saluer son homonyme québécois. Un tel oubli est dur à avaler.

Je remarque que plusieurs handicapés se déplacent (ou sont déplacés) entre les cordons des enclos et la presse de la foule. Handicapé, je n'aurais ni une telle foi ni une telle humilité. Car il faut beaucoup d'humilité pour accepter de dépendre.

Contrainte de la vie en groupe : il était interdit de quitter la table avant le signal du directeur. Il arrivait parfois qu'il fût lui-même engagé dans une conversation et ne se rendait pas compte que tout le monde attendait le signal du départ. Un confrère me dit : « Nous sommes des otages. »

Avant chaque prière communautaire ou autres rencontres, on nous inondait de documents photocopiés : chants, questionnaires-sondages, résumés de toute nature. Un matin, au sortir d'une réunion, un confrère (un Français) me dit : « J'en ai sou-pé de l'Église polycopiante. »

Chaque semaine, un groupe de quatre frères étaient responsables de « l'animation » des prières. Quand vint mon tour, je devais animer la récitation de l'office du matin. Le directeur de mon groupe, un Québécois, possède une très belle voix, juste et sûre. Je préparais les laudes avec lui et c'est lui qui donnait les intonations choisies. Nous avons logé le plus de grégorien possible. Il était d'accord. Et même pour les hymnes en français, nous choisissons celles qui s'adaptent à de vieux airs d'hymnes latines. Ce confrère s'appelle Bernard Lachapelle. Il mesure six pieds et deux pouces et il a la carrure à l'avenant. Il se plaisait à dire qu'il devrait s'appeler Lacathédrale.

Il est arrivé que l'horaire me laissât près de deux heures libres. Or, je ne savais qu'en faire. Et je me plaignais depuis un mois de subir un horaire tronçonné. Moralité : dans une situation infantilissante, on s'infantilise.

À propos du cardinal Daniélou, Xavier Tillet, s.j., son provincial au moment de la mort de Daniélou qui fit scandale à l'époque, écrit dans la préface aux Carnets intimes : « Il ne faut pas frustrer le pauvre de l'espérance surnaturelle en la troquant contre l'espoir révolutionnaire. » C'est tout le sens de l'opposition de Jean-Paul II vis-à-vis de la « théologie de la libération » qui soufflait puissamment sur l'Amérique latine, sous l'inspiration, entre autres, de Leonardo Boff. Depuis, Leonardo Boff a quitté les franciscains et, peu après, le sacerdoce.

Or, il est arrivé qu'un conseiller général, un Brésilien, nous a donné deux conférences sur l'état de la communauté en Amérique latine. Il a mentionné le cas de Leonardo Boff avec sympathie. Il a dit : « Il a fait ce qu'il devait faire. » Le prophète Jérémie aussi a « viré capot » une couple de fois au long de sa carrière, qui n'était justement pas une « carrière ». Le conseiller général dont je parle, et que j'avais déjà longuement rencontré du temps que nous étions tous deux provinciaux, s'appelle Claudino Falchetto. Je lui ai demandé si son nom avait une signification en portugais. Il m'a répondu, *tongue in cheek* : « petit faucon ». Or, il mesure six pieds et trois pouces.

Daniélou : « Éviter toute ironie : me rappeler qu'elle m'a fermé des cœurs. » Seigneur ! Le même, sur les anges :

Leur essence les définit comme esprit, mais ce sont leurs fonctions qui les définissent comme anges. Il y a l'Ange de l'Annonciation à Zacharie et l'Ange de l'Annonciation à Marie ; il y a l'Ange guérisseur de la piscine de Bethesda, qui est de l'ordre de Raphaël et du charisme des *curationes morborum* (les mourants), et l'Ange consolateur de l'agonie de Jésus (qui n'est pas « identifié ») ; il y a l'Ange qui contemple la face du Père et l'ange de la Résurrection, tous confidents des secrets divins, mais qui ne savent pourtant ni le jour ni l'heure et qui ainsi attendent, suivent ce drame de la Rédemption où est engagé le salut éternel de leur soeur (la nature humaine) et dont dépend l'achèvement du plérôme (l'accomplissement final).

La Toussaint. Visite, en car, du cimetière de Rome et du caveau des frères italiens, lequel caveau fut, me dit-on, la vraiment dernière concession (selon les deux sens du terme) des autorités du cimetière. Caveau d'une grande classe. La

photo de chaque frère y enterré est placée sur un tableau. Je reconnais sans peine la photo de celui qui fut mon directeur trente-neuf ans plus tôt. Il ne m'a jamais persécuté, mais il ne se fiait pas à moi. Il pensait que je fumais, chose interdite. Je ne fumais pas à l'époque. Mais j'étais sorti avec un confrère qui fumait. Il m'avait dit : Vous avez fumé. Ça sent ».

Grande foule dans le cimetière, mais fort inférieure en nombre par rapport à tous ceux qui attendent la résurrection des morts. Les fleuristes font des affaires d'or. Ici et là, un curé fait une homélie pour un groupe paroissial, sans doute. Les Italiens sont toujours un peu théâtraux.

Le même jour, je pense, je notais : Un échec professionnel, une erreur de jugement, une lacune dans ma formation, les méchancetés envers mes frères quand j'étais jeune, un souvenir de honte ou d'imposture, tout cela peut me revenir à l'esprit et brûler mon amour-propre longtemps après. Mais ce sentiment doit être tenu pour rien, sauf qu'il peut alimenter mon humilité. Le souvenir de mes péchés est moins cuisant. Mes péchés, c'est-à-dire mes offenses envers l'homme, mes duretés, mes jugements, mes rejets de l'autre, voilà ce qui devrait me brûler.

De quoi se souvient-on à propos d'un homme (confrère, supérieur, vieil ami) ? Non pas tant de son intelligence, de ses actions d'éclat, de ses succès professionnels, etc. On se souvient de sa bonté, s'il a été bon.

Je suis toujours heureux d'apprendre le sens d'un mot. Ainsi, j'apprends (ou je réapprends) le sens du mot « trépas », pour signifier la mort. Trépas signifie « passage ». À Valcartier, notre propriété est contiguë au camp militaire de Valcartier. De place en place, une ligne de fer barbelé portait les mots : *Do not trespass*. Trépasser, c'est traverser la ligne. La foi seule nous assure qu'il y a quelque chose, un autre espace, au-delà, justement. Et, symétriquement, qu'est-ce qu'un défunt ? C'est celui qui n'a plus de « fonction » de ce côté-ci de la ligne.

«Je te cherche dès l'aube».
JOURNAL 2001-2002 (2002)

NOVEMBRE 2000

[Retour à la table des matières](#)

Le 3 novembre, le père abbé d'un monastère voisin avait été invité pour notre cérémonie pénitentielle de cet après-midi. Il s'est désisté parce que, dit-il, il manque d'expérience dans l'exercice de ce ministère. Étrange : être le père abbé d'un monastère et n'avoir point l'expérience du deuxième principal pouvoir sacerdotal. Le premier : distribuer le corps du Christ ; le second : transmettre le pardon du Christ. Je suis allé me confesser à un « suppléant » malgache qui n'a pas fait beaucoup de manières. Il est à noter ici que le Droit de l'Église oblige les responsables de communautés à prévoir ce que l'on appelle un confesseur « extraordinaire » trois ou quatre fois par année. De la sorte, par-dessus le « secret de la confession », on protège des aveux qui pourraient être « recoupés », veux, veux pas, par le confesseur régulier.

D'une conférence d'un père mariste qui était notre accompagnateur tout le long de la session, le retiens ceci :

L'expérience contemporaine du temps revient au congédiement de l'espérance. Dans la civilisation du « jetable », il n'y a rien avant et il n'y aura rien après. Par contre, la Bible, c'est l'annonce et le déroulement d'une histoire, et d'une histoire de salut. Vis-à-vis du temps, trois sentiments possibles :

Vis-à-vis du passé, la nostalgie, l'idéalisation, le ressentiment.

Vis-à-vis du présent, l'activisme, le « consumérisme ». Bref, la fuite par en avant.

Vis-à-vis du futur, mon idée est faite. Je distingue le futur et l'avenir. Notre conférencier du jour a dit : *Si tu ne sais pas où tu vas, regarde d'où tu viens.*

L'histoire, toute histoire, est l'histoire d'une libération. Au sortir de l'utérus, l'enfant conquiert la première libération, qui est de marcher. Et la dernière liberté du vieillard est de marcher tout seul. Elle lui est généralement refusée.

Je consigne ici un détail, mais qui n'est pas sans lien avec ce qui précède. La maison où l'étais est à 600 pieds d'un hôpital. Quarante fois par jour, on entendait le bruit des ambulances sortant ou entrant. Cela ne m'importunait aucunement. D'autant moins que le bruit des sirènes était moins sinistre que par ici.

La grâce intérieure du vieil âge : recomposer l'enfance, revivre l'âge mûr et retrouver la signification en Dieu des événements de la vie et des paroles entendues, cela dans une lumière étale, énigmatique. J'ai dû lire ça quelque part.

Le cinq novembre : matinée fraîche : 11 degrés. Journée des hommes politiques dans le programme du Grand Jubilé. J'écoute la messe à la télévision italienne Le Credo, la Préface, le Canon, le Pater, l'Agnus Dei sont chantés en latin et en grégorien. Il reste et restera ceci : une langue commune et des airs connus, qui ne demandent pas que l'on fasse une « classe de chant » avant de les chanter. Sur le crâne de ce qu'il croira être le dernier chrétien, un batteur de plumas agitera ses plumas d'oie séchés. Je dis « plumas ». Ma mère disait à mon père : « Si on tue un canard (ou une oie, ou un jars), n'oublie pas de m'apporter un *plumas*. »

Le sept novembre, je notais : Il existe des pères et des frères maristes ; des frères maristes tout court ; des sœurs maristes *et* des sœurs missionnaires de la société de Marie (smsm). Ce sont les quatre branches de la société (initiale) de Marie. La supérieure générale des smsm est venue nous rencontrer. Elles sont un petit millier de par le monde. Elle disait : « Nous avons peu à offrir, mais ce que nous avons, nous l'offrons. Comme les disciples qui n'avaient que cinq pains et deux poissons. » En fait, Jean précise que c'est à un gamin que André et Pierre réquisitionnèrent les deux poissons et les cinq pain d'orge. Car c'était des pains d'orge et non de blé !

Détail : le 9 novembre, panne d'électricité. Noirceur absolue pendant trois heures. Je monte dans ma chambre chercher ma lampe de poche. Cinq étages. Nous soupçons aux bouts de chandelles. Un (petit) malheur collectif rend tout le monde égal et plutôt festif. Ce que l'on ne veut pas, c'est d'être élu par le malheur. Quand tout un village passe au feu, c'est un bref pique-nique. Mais si ma maison passe au feu, c'est un désastre. Mon point n'était pas là. Mon point est le suivant : aucune lampe d'urgence dans aucun escalier ni nulle part. Le système italien.

Dirai-je encore ceci : notre chauffeur de car (toujours le même) était excellent : jamais de coups de volant, jamais de brusques freinages. Et pourtant, il fumait d'une main (chose interdite dans le car), conduisait au petit doigt dans des lacets vertigineux et tout ce temps-là, il trouvait moyen de parler longuement avec un téléphone cellulaire. Durant nos longues sorties (nous en eûmes plusieurs), qui duraient jusqu'à douze heures, il faisait un arrêt pour « pisseville », comme a fini par dire un de nos trois accompagnateurs (un Italien). Un quart d'heure à chaque deux heures. Vu notre âge moyen, l'arrêt était bienvenu. En sortant du car, chacun pour son compte (qui était le même) cherchait les WC, en langage international. Le chauffeur n'arrêtait pas n'importe où. Il buvait un expresso, les jambes croisées. Mais, au sortir de l'arrêt, quelqu'un lui glissait, mine de rien, une bonne bouteille. Il ne m'aimait pas. Quand je le saluais en montant dans le car, il ne me répondait pas. Et voici la raison, je pense. Lors d'une de nos sorties, je n'allai point à une seconde destination. J'avais averti le directeur, lequel était tout à fait compréhensif. J'avais dit « Ne me cherchez pas, je me tiendrai près du car ». J'allai chercher un café. Mon chauffeur était là, buvant une fine ou bien enfouissant furtivement une bonne bouteille dans sa poche. Il savait que je savais, mais il ne savait pas que je trouvais ça admirablement italien !

Parlerai-je des voleurs à la tire dans les autobus ou dans le métro ? Nous avons été bien avertis de faire attention. Six de mes confrères se sont quand même fait voler. Il existe des « écoles de voleurs ». On habille un mannequin de vêtements où sont dissimulées des clochettes. « L'élève » doit subtiliser un portemonnaie sans faire tinter les clochettes. S'il réussit, il est admis dans un groupe de *pickpocket*. Je dis « groupe », car ils travaillent en groupe, où se trouvent généralement une femme larmoyante avec un bébé dans les bras. Les membres du groupe entrent les derniers dans un wagon, se tiennent près de la porte et sortent les premiers à l'arrêt suivant. Nous avons été bien avertis. Mais il reste que tu n'ai-

mes pas avoir été volé. Au point qu'un confrère me disait qu'il ne sortait plus (il avait été « fait ») parce qu'il détestait devoir constamment surveiller ses poches de coupe-vent ou de pantalon. Mais quand tu sors d'un autobus ou d'un wagon de métro, tu dois utiliser tes deux mains. C'est précisément durant ces quelques secondes que les *pickpockets* exercent leur art. Ce sont des professionnels ! Combien de politiciens ou de commerçants nous volent à tour de bras à force de mensonge ou de marketing ?

Je disais plus haut que le bilan de la session de ressourcement est positif. Il l'est en ceci, en tout cas, que mes prières habituelles (le chapelet, l'Office, la messe, évidemment) portent intérêts. J'emploie délibérément ce terme d'ordre financier. Je veux dire que telle prière, tel mot dans une prière, sont plus lourds. J'ai investi et mon investissement rapporte. Je dis cela sans illusion, car il est plus facile d'entrer (ou de ré-entrer) dans la piété que d'y persévérer. Pascal a dit l'équivalent, bien des siècles après Augustin. Bien !

Reprenons maintenant le fil de l'actualité. Tout le (bref) temps que je fus en France ou à Rome, l'actualité canadienne québécoise ou américaine ne me mouillait guère. J'ai appris la mort de Trudeau quelques heures après l'événement, grâce à un confrère internaute. J'ai appris qu'il y aurait des élections fédérales le 27 novembre. Je n'en savais rien avant de partir. J'ai appris, à Rome, que l'élection du futur président américain était contestée. Depuis, l'ai fait quelques retours-arrière. Reprenons le fil. Car enfin, un journal doit accompagner l'actualité. Au fait, dans deux ou trois ans, qui se souviendra de l'affaire Michaud ?

19 novembre

Le 13 novembre, j'étais de retour. Le 15, je remettais la question dite « à développement » pour le concours d'excellence du Campus, comme je le fais depuis cinq ou six ans. Cet après-midi, je corrigeais les réponses des candidats avec Jean-Noël Tremblay et Richard Gervais. Voici la question :

À ce moment-ci de l'année, vous êtes amenés à choisir un programme d'études de niveau collégial qui influencera votre vie. Or les programmes du cégep se divisent en deux catégories :

Les programmes préuniversitaires

Les programmes d'enseignement technique.

Quels sont les critères qui vous guident dans votre choix de programme ?

Comment vous et vos parents vivez-vous cette situation ?

Nous remarquons d'abord que les candidats font état de la grande sollicitude de leurs parents, qui les laissent cependant tout à fait libres dans leur choix. Contrairement à ce à quoi nous nous attendions, les jeunes ne font pas état de leur angoisse ou de leur stress vis-à-vis de ce choix. Enfin, à quelques exceptions près, les jeunes font des choix d'orientation qui leur laissent des alternatives, et ils ne manquent pas d'assurance.

22 novembre

J'ai acheté à Paris *La mémoire, l'histoire, l'oubli* de Paul Ricoeur (Seuil, 2000). J'espérais le lire durant la session, mais je n'ai guère fait qu'y butiner. Il s'agit d'une brique de près de 700 pages. L'index des noms et des œuvres cités compte quelque 1 500 mentions. L'auteur a 87 ans. Nous tenons manifestement ici le miel de sa longue réflexion. Je remarque pour l'heure que les notes et les citations en bas de pages représentent plus ou moins 20 p. cent du texte. Je vois là une concession au genre universitaire, au genre sérieux ou encore, une forme de cour aux chers collègues. À son âge et à son altitude, on devrait se considérer dispensé de ces mondanités.

26 novembre

Rencontre avec quelques confrères de Château-Richer, Québec, Beauceville. À la « demande générale », il est longuement question de mon séjour en France et à Rome. Plusieurs d'entre eux ont d'ailleurs fait des sessions du même genre, et plus longues. L'un d'eux a travaillé dix ans à Rome comme archiviste.

29 novembre

Aux élections fédérales de lundi dernier, 27, le taux de participation a été très bas : 62,9 p. cent. J'ai voté pour Stockwell Day. Il était exclu que je votasse pour le Bloc québécois. J'estime par ailleurs qu'il est temps que Jean Chrétien tire sa révérence. Enfin, je vois dans l'Alliance canadienne de Stockwell Day l'amorce de cinq formations politiques, correspondant aux cinq grandes régions du Canada, lesquelles permettraient aux régions de redéfinir un gouvernement central. Le gouvernement central, en effet, fut la créature des quatre provinces fondatrices qui s'étaient gardé les pouvoirs qu'elles jugeaient suffisants à l'époque, laissant à Ottawa les pouvoirs résiduels. En 1867, personne ne pouvait même s'inquiéter des télécommunications, par exemple. Les provinces ont voulu garder l'Éducation, la Voirie, la Santé. Le reste, on ne le voyait pas ou bien on s'en désintéressait. On ne se préoccupait même pas de l'espace à l'ouest de l'Ontario et en haut du 55e parallèle.

«Je te cherche dès l'aube».
JOURNAL 2001-2002 (2002)

DÉCEMBRE 2000

[Retour à la table des matières](#)

2 décembre

Récollecion de l'Avent chez les Dominicains de la Grande-Allée. Nous sommes le groupe accoutumé, dont j'ai déjà parlé dans ce journal. Nous lisons d'abord les textes des quatre dimanches de l'Avent et nous partageons nos réflexions et nos questions en quatre séances d'environ une heure chacune. Pour ma part, je retiens que le fil conducteur de ces douze passages de l'Écriture (trois par dimanche) tient en trois mots : sécurité, sérénité, paix. Si tu ne sais pas, si tu ne sais plus où aller, regarde d'où tu viens. Tu viens de l'Amour infini du Père, révélé par l'Incarnation de son Fils dans l'unité de l'Esprit. C'est la sécurité qui conditionne la sérénité et la paix. Mais la sécurité de la Parole de l'Écriture est elle-même suspendue à la certitude que donne la foi. Marie est déclarée bienheureuse d'avoir cru. Elle était bien loin de savoir ce qui l'attendait. La foi n'est ni un savoir ni une conclusion qui s'imposent au terme d'une démonstration.

Je place ici une observation que je me faisais par-devers moi : deux ou trois participants, que je n'avais pas vus depuis deux ans (eu égard à l'absence de l'un ou l'autre aux rencontres précédentes) m'ont paru avoir beaucoup vieilli. Quelques jours plus tard, je tombe sur une réflexion de Malraux : « On ne voit vieillir que les autres. » Moralité : qui m'assure que quelqu'un ne se sera pas dit : Desbiens, il a pris un coup de vieux !

Je note pour mon plaisir que l'on a suggéré « clavarder » en lieu et place de « chatter » dans la langue des internautes. Le terme a peu de chance d'être retenu, même s'il est bien trouvé.

Dans le même ordre d'idées, la mairesse Boucher a inventé le terme « urbicide » pour désigner la suppression de certaines villes qui résultera du projet de loi sur les fusions. On sait (on savait) que le projet de loi a été adopté. Pas un seul maire n'a démissionné. Chacun protège son petit bout de manche.

3 décembre

J'étais absent du pays lors des funérailles de Trudeau, le 3 octobre dernier. Cet après-midi, je regarde l'enregistrement de la cérémonie chez Thérèse. J'avais eu l'occasion de lire (dans nos journaux et dans *Time Magazine*) plusieurs reportages sur l'événement, de même que les principaux textes prononcés durant la cérémonie. Je m'étais fait une certaine idée. J'ai été déçu. J'aurais peut-être réagi autrement le jour même. Quoi qu'il en soit, j'ai trouvé la cérémonie terriblement « politique ». Beau naïf ! pouvait-il en être autrement ? J'ai été particulièrement déçu (après tous les éloges que j'avais lus ou entendus) par la « prestation » de Justin. Du théâtre ! Idem pour l'hommage prononcé par Jacques Hébert. Les quelques secondes de vérité (hormis la messe comme telle), ce furent de fugitives images, prises à leur insu, de personnages comme Marc Lalonde, Bernard Landry, Louise Beaudoin. La brève poignée de mains entre Carter et Castro valait également le détour, si j'ose dire. Je n'ai point trop compris « l'effacement » du cardinal Turcotte qui avait présidé les funérailles de Maurice Richard. Mais peut-être que l'homéliste avait été expressément demandé par Trudeau, auquel cas, je retire mon étonnement devant l'effacement du cardinal Turcotte.

10 décembre

Assis devant mon ordinateur, je vois un homme qui fait glisser ses enfants sur une pente dans la prairie. Il a peine à remonter les toboggans (on dit aussi et nous disions : *tabagane*). Les enfants glissent et remontent en courant. C'est l'homme

qui doit, comme de juste, remonter les toboggans. Il semble poussif. C'est peut-être un vieux quinquu fraîchement marié avec une jeune femme qui avait eu un ou deux enfants, la fois d'avant. Les enfants sont « toujours » en haut et ils attendent !

12 décembre

Tempête. À 15 h 58, splendide coucher de soleil. Je voyais comme un cône de feu immédiatement après la disparition de l'onglet du soleil sur la rive sud du Fleuve. À peu qu'on aurait cru à une explosion. Le soleil, dans nos régions, n'en finit plus de « rendre son or ». Sur cette lumière, se découpaient soigneusement toutes les branches d'un massif de saules pleureurs à 200 pieds de ma fenêtre. Le soleil, quant à lui, était à trois milles en ligne droite !

17 décembre

Messe dite des artistes dans la chapelle historique du Bon-Pasteur. Gérard m'avait invité pour faire les lectures du jour et pour dire un mot à l'occasion du lancement du recueil d'homélies qu'il a prononcées en ce lieu durant l'année 1999. À part moi, il y avait quatre artistes invités : une soprano, un baryton, une pianiste et un cornettiste. Ils ont joué ou chanté des pièces à faire dresser les poils de la main. Dont *Amazing Grace*, chanté avec des paroles en français. Quant à mon petit mot, que j'ai assez bien joué, je pense, on le trouvera en annexe (Cf., document #3).

Je regarde l'émission téléguidée de Céline Dion avec Michel Jasmin. Victime moi-même du battage publicitaire, le tenais à regarder cet événement télévisuel bien rodé, tout comme le personnage lui-même. Mon intérêt cependant portait surtout sur la conception in vitro, le « jumeau » congelé en escale à New York, bref, l'immense question de la biotechnologie et de la bioéthique. Tout se tient dans cette affaire : l'avortement, l'euthanasie, les « fermes d'organes », l'acharnement thérapeutique. Qu'on le veuille ou non, Céline Dion est une autorité. Je dis « autorité » en ce sens que sa décision autorise, rend acceptable des décisions du

même ordre. En ce sens-là, Jean-Paul II « autorisait » les piscines quand un journaliste se fût étonné devant lui du fait qu'il avait accepté le cadeau qu'on lui avait fait d'une piscine : « Ça coûte moins cher qu'un conclave. »

20 décembre

Ce qu'on appellera (peut-être) « l'Affaire Michaud » a éclaté à l'occasion du vote de blâme unanime de notre Assemblée nationale. Aujourd'hui, je lis dans *Le Devoir* une pleine page de protestation de la part de M. Yves Michaud et d'une quarantaine de signataires, parmi lesquels plusieurs ont déjà avalé de très longues couleuvres. N'importe ! Mon idée est vite faite : je signe un chèque de 25\$ au nom de *Solidarité Yves Michaud*. Sur mon chèque, j'appose un « post-it » sur lequel j'écris : « C'est juste pour dire ». Je ne suis d'aucune façon un « fan » de M. Michaud. Je le suis encore moins d'une Assemblée nationale qui fait de *l'overkill*. Mon dictionnaire français-anglais dit : surextermination. Familièrement, on dit : tirer sur une mouche avec un fusil de calibre 12. On gaspille des plombs pour pas grand-chose.

Pas trop vite. « L'affaire Dreyfus », ça tombe bien ! a commencé par une bavure, un *cover-up* qui a fondu comme beurre dans la poêle. Sauf qu'elle a duré une quinzaine d'années et, qu'entre-temps, elle avait divisé la France en deux. Ce genre d'affaires sont comme des pustules qui vous poussent quelque part sur le corps. Ils sont des manifestations d'un dérèglement alimentaire, d'une vieille inconduite masquée par la santé présumée de votre corps, etc. Le PQ n'a pas digéré le « vote ethnique » de Parizeau. Nous n'avons pas pris en compte l'antisémitisme de Lionel Groulx, J'ai souvent dit qu'on ne toucherait pas à un Juif de mon vivant, au Québec. Mais alors, c'est quoi votre chèque d'appui à M. Yves Michaud ?

Je viens de le dire et je le répète : je ne veux surtout pas *d'overkill*. Je ne veux surtout pas du fascisme larvé de Lucien Bouchard. Je ne veux surtout pas du mépris larvé de tous ces chauves qui portent perruque. Je ne veux surtout pas de tous ces démocrates qui ne s'imaginent pas que le gros de leurs chers citoyens-contribuables sont parfaitement capables de savoir que MM. Michaud et Parizeau se chauffent les pieds sur la même bavette du poêle. Mais non ! chauves, ils se votent des perruques.

Vous allez me dire : tout ça est vieux comme David et Louis XIV et qu'il est impossible de gouverner sans mentir. Double erreur ! Première erreur : et David et Louis XIV reconnaissaient une autorité supérieure à eux.

Seconde erreur : quand toute une société, toute une civilisation, toute une culture proclame qu'il n'y a aucune transcendance (je choisis un mot neutre), il arrive que chacun désire le désir de l'autre, même s'il ne sait pas ce qu'il ferait avec le désir de l'autre. Il n'en ferait rien. Au bout du compte, cela aboutit à des balles. Car il n'y a rien de plus mortel que de frustrer le pauvre de l'espérance surnaturelle en la troquant contre l'espoir révolutionnaire.

Il faut être bien léger pour croire un instant que la Guignolée Pierre-Péladeau, les Petits frères des pauvres, Centraide, et l'Enfant-roi, tant qu'à y être, etc., vont régler l'affaire. Certes, il vaut mieux manger chaud, une fois par année que de ne jamais manger chaud. Il vaut mieux recevoir une dinde de 45 livres à Noël, de la part de la St. Raymond Paper, que n'avoir jamais pu se payer une dinde de cette taille. Ma mère avait pris la peine de m'écrire sa « reconnaissance », en l'occurrence. C'était dans les années cinquante. Les pauvres se contentent de peu. Si seulement on leur fichait la paix. Non pas en leur « donnant », d'une main, un abattement d'impôts de 300\$ et en le leur retirant aux termes du code C-347 (je dis ça à tout hasard).

Il y aura toujours des pauvres parmi nous. Le plus pauvre étant Jésus lui-même. Vous renverrai-je tout simplement et pas très loin en arrière. Vous renverrai-je à Bernanos ? Au fameux dialogue entre le gros curé de Torcy et le fébrile curé de campagne ? Cela se trouve dans *Le journal d'un curé de campagne*, comme on s'en doute. Les deux avaient raison. Mais qu'est-ce qu'avoir raison en l'affaire ? Réponse : C'est ne pas confondre l'espérance du pauvre avec l'envie du pauvre.

23 décembre

La condition humaine. Vivre est une pratique essentiellement monotone. Tenir maison, faire la cuisine, conduire un autobus, etc., sont la répétition indéfinie des mêmes gestes. Il en va de même des soins du corps, de son propre corps. Inutile de

donner des détails, dont quelques-uns sont fort triviaux et auxquels le Pape lui-même doit se soumettre. D'où il suit que les philosophes, les penseurs, les moralistes sont volontiers pessimistes, sombres, amers. Je pense à Cioran, à Chamfort, à vingt autres. Ou encore à ces vers que Céline place en épigraphe à son Voyage au bout de la nuit.

Notre vie est un voyage
Dans l'hiver et dans la nuit,
Nous cherchons notre passage
Dans le Ciel où rien ne luit,

(Chanson des Gardes Suisses, 1793)

Une prière de l'Office demande à Jésus de nous « faire aimer la condition humaine ». Cette prière s'adresse à Celui qui a tout assumé de la condition humaine et qui l'éclaire par sa victoire sur la mort.

Le pavillon hanté. Après (j'ignore combien de temps après) la mort du frère André Bellefeuille, survenue le 20 février 2000, quelqu'un a écouté certains messages qu'il avait enregistrés sur son répondeur téléphonique. Rapporté je ne sais comment, ce phénomène parfaitement explicable a donné naissance à une véritable panique chez plusieurs pensionnaires du pavillon où résidait André Bellefeuille. Ainsi donc, à la fin de l'an 2000, des jeunes êtres, costauds et affranchis, croient aux fantômes !

Hier, à compter de 17 h 30, je reçois un groupe d'amis. Nous écoutons et nous chantons de vieux airs. La soirée est animée. À preuve, si besoin est, que nous fermons boutique vers 1 h 30 !

25 décembre

Hier, messe à 8 h. Je passe le reste de la journée à lire et à écrire. Je me couche vers 21 h.

Ce matin, à 5 h 30, trois quarts d'heure de promenade, dévotions et déjeuner. À 9 h, messe chez les Pères Maristes. Brève lecture du prophète Isaïe : « Écoutez la voix des guetteurs, leur appel retentit, c'est un seul cri de joie. »

Les samedis et les dimanches, mes deux confrères dînent tous les deux vers 11 h 30. Cela fait mon affaire : quand on est sorti de table vers 8 h, on n'a pas grand-faim trois heures plus tard. Mais aujourd'hui, je les avais rencontrés à deux reprises dans l'espoir que l'un d'eux suggérerait de prendre un apéro et de dîner avec moi. Cela n'entrait pas dans leur plan. Je sors donc faire une seconde promenade. L'éclipse partielle du soleil est pratiquement insensible, vu que les nuages le cachent déjà. Le froid est assez vif et le vent fait se promener une fine pellicule de neige neuve sur la neige déjà durcie. Un couple promène deux jeunes enfants assis sur deux tape-cul dont je distingue mal la forme. L'homme et, la femme les tirent avec une grosse motoneige. Je lis et j'écris tout l'après-midi. En début de soirée, j'essaie de m'accrocher à un programme de télévision. Me retient un peu un documentaire produit par la BBC sur les ours polaires. J'ignore comment on arrive à capter de telles images. Celle de l'ourson nouveau-né qui se perd littéralement dans les poils de sa mère débonnaire, à la recherche d'une mamelle. Maman ourse le guide et le soutient de son immense patte, dont un seul coup abattrait un homme raide mort.

26 décembre

Dans le courant de l'après-midi, visite de Thérèse. Nous soupions ensemble et nous regardons *Forest Gump*. J'ai bien de la peine à tolérer les coupures des réclames commerciales. La technique permet maintenant d'incorporer dans un film des séquences d'archives. C'est ainsi qu'à travers les rêveries de *Forest Gump* nous voyons, telles qu'elles furent filmées 15 ou 20 ans plus tôt, des images du gouverneur George Wallace, de la guerre au Viêtnam, etc. En fait, Gump n'aura fait que parler à une vieille dame assise sur le même banc que lui en attendant un autobus.

Un entrefilet d'un journal m'apprend qu'en l'an 2000, 1,6 milliard de personnes ont voyagé en avion. Ce qui veut dire qu'à chaque heure du jour et de la nuit, environ 200 000 personnes se trouvent quelque part entre ciel et terre. Cela n'est rien

par rapport au nombre de personnes qui roulent en auto. Et le nombre de personnes qui meurent chaque année dans des accidents d'avion n'est rien par rapport au nombre de personnes qui meurent dans des accidents d'auto. Mais ce sont les accidents d'avion qui frappent l'imagination.

Au début de décembre, je suis allé me faire vacciner contre la grippe. C'est Claire Legroulx qui était l'infirmière de service au CLSC. Je ne l'avais pas revue depuis les funérailles de son père, Léopold, en février 1993. Après avoir lu *Ainsi donc*, où je mentionne une visite que je fis au cimetière Saint-Michel, elle m'informe que la tombe de son père s'y trouve. Je l'ignorais. Elle m'informe du même coup que s'y trouve aussi celle de Fernand Dumont. Je l'ignorais également. Sur la pierre tombale de Fernand Dumont, on peut lire : « Il fallait empêcher que les sources se perdent. » L'été prochain, je me promets bien de retourner au cimetière Saint-Michel.

J'apprends que « potron-minet » veut dire : *le cul du chat*. Autrement dit : quand le chat montre son derrière. Familièrement, donc, ce terme signifie le point du jour, l'aube. Hugo écrit dans *Les misérables* : « Dans la vieille langue populaire fantasque qui va s'effaçant tous les jours, Potronminette signifie le matin, de même que entre chien et loup signifie le soir. »

29 décembre

Longue rencontre avec Christian Nolin. Nous ne nous étions pas vus depuis le deux septembre. J'ai déjà dit qu'il connaît bien les milieux politiques des trois niveaux. Il a travaillé plusieurs années avec Jacques Hébert qu'il appelle toujours « le sénateur Hébert ». Nous parlons beaucoup de politique et de nos lectures respectives. Je lui fais lire en partie la relation de ma session de ressourcement, ce qui lui permet de me signaler bon nombre de coquilles et de remarques tordues.

Je reçois un mot d'un pur inconnu de Montréal, sans autre précision : « Joyeux Noël (en retard). Bonne année et excellente santé, cher Monsieur Desbiens. Serge Gaudet. » Un geste gratuit. Je ne peux même pas accuser réception. Je mettrai son nom dans l'Index des noms, à toutes fins utiles !

31 décembre

Grosse tempête, vent violent et poudrierie. À 5 h 30, je marche le long de la résidence, à l'abri du vent. C'est à peine si je distingue le boisé situé à 300 pas. Les « grattes » (ou niveleuses) et les souffleuses à neige sont à l'ouvrage sur le terrain du Campus et dans les rues voisines.

Nous sommes dimanche et c'est la fête de la Sainte famille. Cette fête rappelle l'enracinement de Jésus : il est d'une famille, d'un village, d'un métier, d'un pays, d'une religion. Luc précise que les parents de Jésus se rendaient chaque année à Jérusalem pour la fête de la Pâque. Lorsqu'il eut 12 ans, Jésus monta avec eux. On l'appellera le fils du charpentier, le Nazaréen. L'Evangile du jour rapporte ce que l'on peut bien appeler la fugue de Jésus. Luc n'en signale pas moins qu'après sa fugue (que ses parents ne comprirent pas), Jésus descendit avec eux pour rentrer à Nazareth et qu'il leur était soumis. Luc ajoute qu'il grandissait en sagesse, en taille et en grâce. Curieuse, cette mention que Jésus grandissait en taille ! *Puer autem crescebat et confortabatur*. Il me semble que je ne l'avais pas encore remarquée. Il est pourtant bien certain qu'à 12 ans, Jésus n'avait pas fini de grandir.

L'an dernier, à pareille date, le monde entier redoutait le « bogue de l'an 2000 ». Les gouvernements et les entreprises auraient dépensé entre 400 et 600 milliards de dollars pour le prévenir. Cette crainte, toutefois, ne manquait pas d'un certain fondement, car tous les ordinateurs avaient été programmés sans prendre en compte (c'est le cas de le dire) qu'après 1999, ils repartiraient à 1900.

Par contre, on a célébré le troisième millénaire un an trop tôt. Cuba et la Chine ne sont pas tombés dans cette erreur. Le Vatican non plus. L'an 2000 fut déclaré l'année du Grand jubilé, mais non point le début du troisième millénaire qui ne commencera que demain. Toutes les dizaines commencent par un et non pas par zéro. Excellent article à ce sujet signé par Alain Bouchard du Soleil. Il cite l'historien Gaston Deschênes : « Bien sûr qu'un calendrier est une simple convention. Mais une fois ses règles acceptées, il ne saurait être question de les changer pour une bonne occasion d'affaires. Il est assez ironique qu'un instrument scrupuleusement utilisé jour après jour durant un millénaire complet soit tout à coup trafiqué vers la fin. » Tout le monde (tout le monde parmi les décideurs) savait très bien de

quoi il retournait, mais on a voulu tabler sur la magie du chiffre rond, la magie du 2000. Au demeurant, Gaston Deschênes oublie que le Pape Grégoire XIII est intervenu dans le calendrier en 1582, en corrigeant une omission de 10 jours. De sorte que Thérèse d'Avila est morte dans la nuit du 4 au 15 octobre. Mais c'était pour corriger une erreur de calcul. Ce n'était pas pour faire des affaires. Au sujet de cette intervention, Montaigne écrivait : « De toute façon, mes voisins, trouvent l'heure de leurs semences, de leurs récoltes, l'opportunité de leurs négoce. »

Il est 13 h 49. Le vent est tombé sans se faire mal, mais il neige à plein ciel. Les flocons sont fous : avant de se poser sur la galerie, ils remontent un peu, vont à gauche, à droite. Silence total. Je n'entends que le ronron de mon ordinateur. Je songe au merveilleux petit poème en prose de Marie-Victorin : *La neige tombe, muette et blanche*.

Je viens de recevoir un appel téléphonique de Evangelos Fonsos, dont j'ai parlé plus haut. Mon El Greco ! je reconnais sa voix sans hésitation. Il m'avait appelé la veille de Noël. Je lui ai envoyé un courriel hier, mais il ne l'a pas levé. À cause d'une grève, à Athènes, si j'ai bien compris. Mais d'où vient cette chaleur humaine ? D'où vient que mon El Greco me téléphone à deux reprises depuis que nous nous sommes quittés le 11 novembre dernier ? Je ne l'aurais, moi, jamais appelé. Un confrère français m'a également « courriélé » il y a deux ou trois jours.

Et le Grec et le Français s'informent du temps qu'il fait en « Iroquoisie ». C'est le mot qu'ils utilisent. J'ai bien dû l'employer devant eux à la blague. Au Français, j'ai répondu : « Merde à Voltaire et à ses 30 arpents de neige. J'aime l'hiver ! » Au Grec, j'ai répondu que nous avons connu, ces derniers jours, du -25°C. Il a fait « Ouf » au téléphone. Mais je ne comprends toujours pas ce que j'ai bien pu faire à mon Grec, à part fumer avec lui et l'avoir appelé El Greco. On agit à son insu. Dans le constructif et dans le destructeur. Ce n'est pas pour rien que saint Paul écrit :

Qu'aucune vilaine parole ne sorte de votre bouche, mais s'il en est besoin, une qui soit bonne pour bâtir, et qui apporte une grâce à ceux qui l'entendent. *Omnis sermo malus ex ore vestro non procedat sed si quis bonus ad aedificationem oportunitatis ut det gratiam audientibus.* (Eph 4, 29).

«Je te cherche dès l'aube».
JOURNAL 2001-2002 (2002)

JANVIER 2001

[Retour à la table des matières](#)

1er janvier 2001

Hier, coucher à 20 h. Je fais un rêve : deux inconnus entrent chez moi avec une grosse caisse de documents. Ils me disent que je dois écrire la biographie de Duplessis et que j'ai une année sabbatique pour ce faire. Je demande à y réfléchir, mais ils partent en me laissant la caisse de documents. Survient Bernard Landry. Il me demande de partir avec lui en auto vers l'Abitibi. Je me réveille là-dessus, bien content d'être débarrassé de la biographie de Duplessis et d'une balade en Abitibi, en auto. Chose que j'ai déjà faite, du temps que j'étais fonctionnaire au ministère de l'Éducation.

Je suis déçu : il n'est que 22 h 30. Je me fais un café et je songe un instant à regarder la *Fureur du jour de l'An* à Radio-Canada, mais je me recouche. Déjà que vers 18 h, j'avais passé une heure à zapper d'une chaîne à l'autre.

Ce matin, lever à 5 h, promenade d'une heure dans le silence et la blancheur absolus. Routine habituelle à ceci près que j'accroche les nouveaux calendriers dans la salle à manger et dans mon bureau. À 9 h, messe chez les Pères Maristes. Avant la récente réforme du calendrier liturgique, l'Église célébrait aujourd'hui la Circoncision de Jésus. Je ne sais plus trop quel âge je pouvais avoir quand je

compris la signification historique et religieuse de cette célébration, de même que son « champ opératoire ». Maintenant, c'est la fête de Sainte Marie mère de Dieu.

Souper et soirée chez Jean-Noël avec Claudette et le chien Newton. Au hasard de la conversation, Marie-Claude nous dit que plusieurs jeunes, n'ayant jamais porté que des montres-bracelets « digitalisées » - à affichage numérique - sont incapables de lire l'heure sur une montre avec aiguilles.

Les savoir-faire se perdent, comme me disait le curé de la paroisse Saint-Roch. Je présume qu'il sait traire une vache, comme savaient le faire tous les garçons et toutes les filles de 14 ans, en 1940 et longtemps avant. Il n'est plus nécessaire de savoir traire une vache. Mais il n'est toujours pas nuisible de savoir par coeur la table de 12. Cela suffit largement dans la vie courante, même en 2001. Cela donne de l'autonomie.

Quant à diviser 1,6 milliard par 365, par 24 (voir plus haut, entrée du 26 décembre) j'ai posé la question, ce soir-là. Marie-Claude et Claudette se sont mises à pitonner sur une calculatrice. Jean-Noël a choisi la vieille méthode. Il en avait une pleine page. Il est arrivé bon premier.

7 janvier. Épiphanie du Seigneur

La liturgie suit sa propre logique qui n'a rien à voir avec une chronologie historique. Ainsi, elle célèbre le massacre des Saints Innocents avant la visite des Mages. C'est pourtant cette visite qui a provoqué le massacre des Saints Innocents. J'avais 15 ans et cela déjà me questionnait, comme on dit maintenant. À mes questions à ce sujet, mes maîtres ne savaient trop quoi répondre. On sait maintenant que les Mages, l'étoile, l'or, l'encens et la myrrhe répondaient aux objectifs d'une catéchèse de Matthieu qui cherchait à interpréter les faits dans un sens messianique par référence à l'Ancien Testament. Matthieu, en effet, s'adressait principalement aux judéo-chrétiens.

L'Église orthodoxe russe célèbre aujourd'hui la Nativité. Vladimir Poutine et l'élite russe l'ont célébrée dans la cathédrale de Christ-Sauveur, à Moscou. De son propre aveu, Poutine est baptisé et croyant. Je n'en tire aucun argument apologéti-

que. Staline aussi était baptisé et même, ancien séminariste. Il reste que Staline ne célébrait pas Noël après sa conversion au marxisme !

9 janvier

Ce matin, en traversant mon bureau et avant d'allumer la pièce, je remarque une tache de lumière qui découpait l'ombre d'une chaise sur le plancher. C'était pleine lune couchante. Il faisait -15° C. Rendu dehors, je la considère un bon moment. Le mot « considérer » (*considerare : cum sidus*) signifie : se tenir avec les astres, examiner avec soin. Prodigieux trafic des corps célestes dont le roulement silencieux effrayait Pascal. L'effroi devant ce spectacle est un sentiment compréhensible, légitime, pour dire le moins. Autrement plus noble, en tout cas, que l'indifférence que je note à l'occasion chez des jeunes. Ne dit-on pas « sidéré » pour signifier que l'on est paralysé par un événement, une observation, une nouvelle ? Mais pendant ce temps, je peux lire le psaume 18 :

Les cieux proclament la gloire de Dieu, le firmament raconte l'ouvrage de ses mains. Le jour au jour en livre le récit et la nuit à la nuit en donne connaissance. Pas de paroles dans ce récit, pas de voix qui s'entende ; mais sur toute la terre en paraît le message et la nouvelle, aux limites du monde.

Un autre verbe : *considerere* signifie s'asseoir pour juger. D'un sens à l'autre, le glissement est tentant. En faisant ces petites recherches, je tombe sur un adage tiré de Virgile : *Macte animo ! generose puer, sic itur ad astra*. « Courage ! noble enfant, c'est ainsi qu'on s'élève jusqu'au ciel. »

Par mode de contraste : deux adolescents ont vandalisé deux écoles dans la région de Berthierville et mis le feu à une troisième, à Berthierville même. Les journaux rapportent les commentaires de leurs camarades, du directeur de l'école, des psychologues de service. La sociologue Suzanne Walsh déclare :

Ce qui m'étonne le plus dans cette histoire, c'est qu'on soit étonné. Le taux de suicide des jeunes au Québec est très élevé. Quand ils font ce geste de violence envers eux-mêmes, on déplore l'accident, on se pose des questions. Mais dès que cette violence se retourne contre l'école, tout de suite on entre dans le discours de la délinquance. Pour moi, c'est un signe de détresse, qui peut être interprété comme une tentative de suicide.

L'un des deux accusés aurait dit que le geste a été commis pour « épater une ex-petite amie ».

Pour sa part, le directeur de l'école trouve que « l'incident est malheureux et qu'il ose espérer que ces jeunes ne s'imaginaient pas, en faisant ça, qu'ils allaient faire autant de dégâts ». C'est un cas du passage du virtuel au réel.

Ce fait me rappelle une lettre parue dans *Le Devoir* à la suite de l'incendie accidentel de la polyvalente Ozias-Leduc. Après une brève recherche dans les cahiers manuscrits de mon journal, je retrouve la lettre en question.

Avez-vous vu ce gros nuage noir qui s'élevait entre le mont Saint-Bruno et le mont Saint-Hilaire ?

La nuit venue, j'ai rêvé de ce nuage : nous étions parvenus à la fin d'une ère inhumaine ; celle des polyvalentes.

On en revenait enfin à de plus justes proportions. La polyvalente, jugée monstre impersonnel, le repaire de beaucoup d'aberrations pédagogiques et autres, a été incendiée sous mes yeux.

On a jeté dans le brasier tous ces politiciens, technocrates, administrateurs, architectes qui envoient leurs enfants dans les petites écoles secondaires privées. Ces petites institutions familiales où tout le monde se connaît, milieu d'échanges et d'épanouissement, pendant que leur bon papa planifiait à peu de frais ces monstres de béton souvent sans fenêtres, sans espoir (Noël Lepaire, Saint-Hilaire, 15 novembre 1981).

À l'époque, en regard de cette coupure, j'avais simplement noté : Une lettre comme celle-là en dit long sur le refoulement de la population vis-à-vis de l'école.

Je décide d'envoyer cette entrée de mon journal pour la rubrique « libre opinion » du *Devoir*. Ma dernière lettre à un journal (je ne parle pas des articles) date de mars 1997. Ce n'est pas le goût qui manque, mais je passe mes humeurs et mes réflexions dans mon journal, dans ma correspondance, dans des conversations. Dans ce dernier cas, toutefois, il ne reste pas grand-chose : *verba volant*. D'un autre côté, les « lettres aux journaux » s'envolent vite, elles aussi.

10 janvier

Couché tôt, hier soir, je me réveille vers minuit. J'essaye de me rendormir. Bernique ! Je me lève. Café, lecture, un peu d'écriture. Puis le récite l'Office du matin auquel je soude une hymne de Complies :

Déjà levé sur d'autres terres,
Le jour éveille les cités ;
Ami des hommes, vois leur peine
Et donne-leur la joie d'aimer.

Durant l'après-midi, visite de Michel Morissette et de Marie-Claire Bouchard, tous deux de Sainte-Julie, près de Montréal. L'homme a lu pratiquement tout ce que j'ai publié et il m'en fournit la preuve au cours de la conversation. Il voulait me remettre *A View from the Ridge, the Testimony of a Twentieth-Century Christian*, de Morris West (Harper Collin), dont je ne connais que *Les Souliers de Saint Pierre*.

Surprenant destin de l'écriture ! Deux inconnus vous lisent depuis longtemps ; vous n'en savez rien ; ce que vous écrivez les rejoint assez pour qu'ils tiennent à vous rencontrer et à vous remettre un ouvrage dont ils pensent qu'il peut vous intéresser.

11 janvier

Démission de Lucien Bouchard. Traitons l'affaire à chaud.

À 6 h, rentrant de promenade, je lis le titre à la Une du *Devoir* et du *Soleil* : *Bouchard démissionne*. Je m'en tiens à cela et je m'engage dans ma routine du matin : café, dévotions, déjeuner.

À 7 h 45, lecture des journaux. On a vite fait le tour des commentaires convenus et aussi mécaniques que le coup de tonnerre qui suit l'éclair : surprise, consternation, silence de commande, le pas-de-commentaire réflexe de certains haut gradés, l'invocation explicative des contraintes de la vie familiale de M. Bouchard, les répercussions de l'affaire Michaud, la difficulté de lier engerbe les anguilles glissantes des « conditions gagnantes ». Et que va devenir le Bloc québécois ?

Pour n'être pas en reste, certains évoquent la possibilité d'un ultime coup de théâtre de Bouchard du type « vous faites ce que je veux où bien je retourne chez ma mère ». Je pense aussi à la bande dessinée Denys la Menace que publient certains journaux anglophones : dans une première image, on voit Denys qui fuit la maison avec son baluchon sur l'épaule pendant que sa mère et son père surveillent discrètement derrière le rideau de la fenêtre. La dernière image nous montre Denys rentrant à la maison étouffé sous les embrassades de sa maman. Si cette hypothèse se révélait bonne, ce serait pire qu'une démission consommée.

À 8 h 45, quelqu'un me dit : « Un beau cadeau d'anniversaire pour Jean Chrétien ! » Je demande pourquoi. Il répond : « Jean Chrétien a 67 ans aujourd'hui. » Je ne suis pas sûr du tout que cette démission-surprise fasse l'affaire de Jean Chrétien. À l'heure qu'il est (soyons précis : les événements peuvent se précipiter), le souhaiterais plutôt que Bernard Landry devienne chef du PQ, qu'il assume la fonction de Premier ministre, qu'il prenne le temps de présenter un budget sexy et qu'il déclenche des élections quelque part l'automne prochain.

Cela dit, je ne sais plus trop quoi ajouter. Le PQ perdrait le pouvoir à une prochaine élection pour la raison principale que Bouchard n'a pas su mitonner un

dauphin crédible. Contrairement à Jean Chrétien, il n'a pas de Paul Martin en réserve.

Au reste, je ne suis pas allergique à une démission-surprise devant une impasse comme celle où se trouve Bouchard. J'ai à l'esprit le geste de De Gaulle le 20 janvier 1946. Il avait réuni son cabinet et leur avait annoncé simplement que le général De Gaulle démissionnait pour protester contre « le régime des partis ». Il revint 12 ans plus tard à l'occasion de la crise de la guerre d'Algérie. Le pouvoir ne se prend pas ; il se ramasse.

À 13 h, je me plante devant la télévision pour écouter le message de Lucien Bouchard. Pendant plus de 40 minutes, Bernard Derome et ses invités (Josée Legault, Denis Lessard, Gilbert Lavoie du *Soleil*) tuent le temps avant que Lucien Bouchard prenne la parole. On nous montre longuement une brochette de visages des députés et ministres rassemblés dans le Salon rouge. Landry, Marois, Legault sont les cibles principales de la caméra. Deux députés (peut-être des ministres) mâchent de la gomme avec entrain. Bouchard s'attarde à dénoncer de nouveau, mais sans le nommer (ce qui n'était vraiment pas nécessaire !) les déclarations de Michaud et, du même coup, à justifier le blâme unanime de l'Assemblée nationale. Durant les deux ou trois dernières minutes, il déclare qu'il veut désormais se consacrer davantage à sa femme et à l'éducation de ses deux fils tout en soulignant que ce n'est point là la cause de sa décision de quitter la politique. Il est manifestement très ému, au bord des larmes. Landry également. Quant à Pauline Marois, rien ne paraît sous son hâle et son fard.

Le correspondant à Ottawa nous informe que Jean Chrétien, présentement en vacances en Floride, donnera un communiqué demain et qu'en attendant, personne ne doit faire de commentaires. On veut une réaction unique et univoque.

Vers 17 h, je me rends chez Claudette avec Jean-Noël et Marie-Claude. François s'y trouve déjà. On devine que la démission de Lucien Bouchard est à l'ordre du jour. Je retiens une remarque de Jean-Noël : « En démissionnant, Lucien Bouchard cherche davantage à régler le problème du PQ qu'à gérer les affaires de l'État. »

Je reçois une lettre d'Étienne Berthold, le jeune homme dont je parlais dans *Ainsi donc*. Comme il avait projeté, il est à Moscou depuis cinq mois. Il étudie à l'université d'État des sciences humaines de Russie en compagnie d'une vingtaine

de Québécois. Il fréquente le Centre Moscou-Québec, responsable de promouvoir la culture québécoise en Russie. Il y enseigne l'histoire et le français.

14 janvier

Bouchard aurait donc démissionné pour régler un problème strictement personnel ? Lequel ? L'émotion étant déjà un peu retombée, les chroniqueurs politiques commencent à suggérer des réponses, des interprétations un peu plus dégagées, moins gluantes. Dans *Le Soleil*, Michel David titre : *Le lâcheur*. Dans *La Presse*, Lysiane Gagnon intitule sa chronique : *Après moi le déluge*. Tout est dit dans ce titre. Elle précise que Lucien Bouchard ne fait pas que lâcher le PQ ; il le torpille. Dans *Le Devoir*, Denise Bombardier écrit que « Lucien Bouchard s'est trompé de peuple, de parti, d'époque ; qu'il est un homme qui s'émeut de ses propres émotions. » Elle est assez bien placée pour parler de Lucien Bouchard. Parle-t-elle de lui à la page 143 de *Nos hommes ?* (Seuil, 1995.) Quoi qu'il en soit, son aventure avec Lucien Bouchard est de notoriété publique. Mais je n'admets pas que Lucien Bouchard se soit trompé de peuple, de parti et d'époque. Il est tel qu'en lui-même... Il est devant une impasse et il accuse directement ou implicitement tout le monde, sauf lui. En tout cas, en admettant qu'il se soit « trompé de peuple », j'aurais le goût de lui répondre : quand on n'est pas content de son peuple, on le congédie et on s'en élit un autre à son goût ! Le problème, c'est qu'on ne peut pas « dissoudre » un peuple comme on dissout une Assemblée nationale !

Je ne comprends pas pourquoi Lucien Bouchard a décidé de demeurer en fonction jusqu'à l'élection du futur président du PQ, car enfin il y a un vice-président du PQ et un vice-premier ministre au Cabinet. Certes, Lucien Bouchard dispose encore du pouvoir, mais il est désormais privé d'autorité. À ce sujet, Lysiane Gagnon a une remarque féroce : « Pendant ce temps, il ne sera qu'un « *lame duck PM* », incapable de légiférer sur des questions majeures. » L'expression *lame duck* (canard boiteux) est particulièrement cruelle si l'on songe à son terrible handicap physique. La raison finale invoquée par Lucien Bouchard sous le prétexte qu'il veut désormais se consacrer à sa femme et à l'éducation de ses enfants ne tient pas : il était marié avec cette femme et il avait ses deux enfants quand il demandé et obtenu son mandat lors des élections de 1998.

Toute cette affaire ne renvoie pas une image bien réjouissante de notre situation politique.

21 janvier

Il y a déjà trois ou quatre mois, André Bastien, directeur de Libre Expression, avait proposé à Jean O'Neil (qui est de son écurie), de publier notre correspondance commencée en février 1993. Ni Jean O'Neil ni moi-même n'avions envisagé la chose, mais nous sommes tombés d'accord. Nous nous en expliquons dans la présentation du volume.

Les 19 et 20, nous avons corrigé le premier jeu d'épreuves. Le 19, nous avons fait une première séance de travail de plus de sept heures dans les bureaux de Libre Expression. J'ai couché chez Jean O'Neil et le lendemain, nouvelle séance de travail de sept heures. À 20 h, je rentre en autobus.

J'apprends aujourd'hui que Gustave Thibon est mort le 20, à 97 ans. Les lecteurs de mon journal savent assez que Gustave Thibon m'accompagne depuis 1955.

«Je te cherche dès l'aube».
JOURNAL 2001-2002 (2002)

FÉVRIER 2001

[Retour à la table des matières](#)

1er février

Un bris d'aqueduc est survenu sur le Campus vers minuit. En sortant ce matin, je vois qu'une excavatrice est déjà à l'œuvre. À 10h, le service est rétabli. J'essaie d'imaginer l'ampleur du désastre survenu en Inde il y a quelques jours à la suite d'un tremblement de terre qui aurait fait plus de 100 000 morts. La souffrance humaine ne s'additionne pas : 100 000 morts, c'est 100 000 fois une mort. Les dégâts matériels s'additionnent. Je pensais au petit bris d'aqueduc du Campus, à l'équipement dont nous disposons et je me disais : qu'est-ce que ça doit être en Inde !

2 février

La fête d'aujourd'hui s'appelait autrefois *Présentation de Jésus au Temple et Purification de la Bienheureuse Vierge Marie*. Dans un missel publié en 1952, je lis : *Purification de la Vierge Marie*. Aujourd'hui, on dit : *Présentation du Seigneur*.

Selon la loi juive, 40 jours après avoir accouché (le compte est exact si l'on tient compte que Jésus est « né de la femme », comme se contente de dire saint Paul, le 25 décembre), la mère devait se présenter au Temple pour être purifiée. Cette purification rituelle porte l'idée de se séparer, de marquer une séparation entre un état et un autre. Ainsi, la purification prescrite pour les femmes après l'accouchement peut s'interpréter de la façon suivante : la grossesse, chez les Juifs, était considérée comme une bénédiction. Durant cet état, la femme était considérée comme élevée dans les sphères sacrées. Après l'accouchement, elle devait réintégrer l'ordre commun, d'où la purification pour marquer sa séparation d'avec le divin et son retour au niveau humain. En termes de plongée sous-marine, on dirait que cette purification était une « chambre de décompression ». Exégèse personnelle !

3 février

J'écris une longue lettre à Jean Forest à la suite d'une lecture sautillante de son dernier ouvrage : *Psychanalyse, Littérature, Enseignement* (Éditions Triptyque, 2001) (Cf., document #4).

Je reçois un appel téléphonique de Norman Cornett, professeur au département des sciences religieuses (si j'ai bien compris) à l'université McGill, qui me demande de donner un cours à ses étudiants quelque part en mars. Il a été professeur à Berkeley dans les années soixante-dix, ce qui est dire beaucoup. Il me demande une manière de témoignage sur l'évolution religieuse au Québec. Depuis quand ? Les *Insolences, stupid !* Je demande à réfléchir, car le devrai parler en anglais. Moi qui ai déjà bien de la misère à improviser en français. Pour une raison, au moins : « La recherche constante du mot nous rend impropres à l'improvisation. Nous ne savons pas parler, parce que nous savons écrire, et l'orateur ne fait aucune attention aux mots qu'il dit » (Jules Renard).

4 février

Pour un ouvrage collectif qu'il envisage, Luc Phaneuf me demande une contribution (parmi une quinzaine) sur ma foi. Un bref « Ce que je crois ». Par hasard, au début de l'après-midi, j'écoute une entrevue de TV de l'Abbé Pierre. Il a 88 ans. À un moment donné, il dit qu'on ne doit pas parler de Dieu à n'importe qui, n'importe comment. Il précise : « Il ne suffit pas de se déclarer croyant ; il faut être croyable. » Croyable, c'est-à-dire non seulement digne d'être cru, mais ayant longuement agi de façon telle que n'importe qui soit amené à se demander : qu'est-ce qui l'anime ?

5 février

Lucien Bouchard chez Jean-Paul II Par l'entremise du cardinal Turcotte, Lucien Bouchard, sa femme et ses enfants sont reçus en audience privée. Pour autant que l'on sache, il s'agira d'une audience privée-privée. Bref, ils ne seront que six personnes en tête-à-tête pendant quelques minutes. Les spéculations vont bon train. Lucien Bouchard est un divorcé et selon la règle en vigueur, il n'est pas admis à la fréquentation des sacrements. Soulèvera-t-il la question ? On dit aussi que les enfants ont préparé des questions à poser au Pape. Jésus au Temple devant le Grand Docteur !

Une lecture de la messe du jour s'intitule ainsi : « Commencement du livre de la Genèse. » Formidable paradoxe : le commencement du commencement ! Après l'œuvre du troisième jour, on lit : « Et Dieu vit que cela était bon. » Voilà pour les deux premiers chapitres. Les chapitres trois et quatre nous racontent la chute originelle et le premier meurtre. Et pas n'importe quel meurtre : le meurtre du frère par le frère. On sait de reste que tous les êtres vivants s'entre-tuent. Le champignon dévore la feuille, le mouton dévore l'herbe ; le loup dévore le mouton ; l'homme égorge le mouton et les hommes s'entr'égorgent de mille manières.

L'explication freudienne de l'interdit de l'inceste par le chef de la horde n'explique pas tout. Chez les animaux supérieurs à l'état sauvage, on sait déjà que le plus fort se réserve les femelles jusqu'à ce que l'un des jeunes mâles se débarrasse du « père ». Quitte, pour les autres jeunes mâles, à aller chasser ailleurs, en dehors de la horde. Mais j'ignore pourquoi, même à l'intérieur d'un troupeau de vaches mises en pâturage pour une longue durée, deux vaches décident de s'affronter pour déterminer qui sera la vache-maîtresse. Il ne s'agit nullement, en l'occurrence, de garder le contrôle des femelles.

7 février

Exit Métabetchouan. Dans *Le Soleil* d'hier, J'apprends que Métabetchouan et Lac-à-la-Croix ne formeront bientôt plus qu'une seule ville du nom de Lac-Saint-Jean-Sud. Et que la devise de la nouvelle ville se lira tout simplement : *Immensément beau de la plaine jusqu'aux rives*. Sur *cette* lancée, ou aura bientôt Lac-Saint-Jean-Nord, Lac-Saint-Jean-Ouest, Lac-Saint-Jean-Est. Kaput Desbiens, Chambord, Roberval, Mistassini, Hébertville, Alma, Normandin. Tous noms gorgés d'histoire. Pour les devises, pas besoin de se forcer. Il suffira d'écrire : *Tristement inculte, d'un bord à l'autre*. Métabetchouan, en effet, est l'un des plus vieux postes de traite où se rencontrèrent les Autochtones et les premiers Blancs. Et Chambord ? Et les Roberval (Jean-François de la Roque, [1500-1561] le colonisateur de la Nouvelle-France et Gilles Personier [1602-1675], le physicien, l'inventeur de la balance à plateaux ? Et, en prime, c'est un nom bien sonore, tout à fait beau. Le journaliste qui m'interviewait hier ne savait justement pas que telle chose avait existé qui s'appelait la balance de Roberval, inventée en 1670.

Mobutu, lui aussi, avait changé les noms de toutes les villes, fleuves et rivières. C'était au Zaïre. Mais lui, il avait en tout cas le souci de revenir aux racines historiques de la toponymie locale et non pas d'effacer l'histoire au nom d'abstractions administratives.

Je m'apprêtais à écrire une brève lettre au *Soleil* et au *Quotidien de Chicoutimi* quand l'ai reçu un appel téléphonique de Claude Côté, le signataire de la nouvelle. J'ai donc donné une entrevue téléphonique au journaliste et *Le Soleil* a envoyé un photographe pour illustrer l'article qui paraîtra sans doute demain.

Note postérieure : Je reçois aujourd'hui (**13 février**) un exemplaire du *Quotidien* du Saguenay-Lac-Saint-Jean, daté du 8 février. À la Une, grande photo et une phrase que j'ai bel et bien dite lors de l'entretien téléphonique (« C'est fou comme d'la marde »), mais que je n'aurais pas choisie pour en faire un titre ! Pierre Bourgault la reprend dans sa chronique sur le même sujet dans le *Journal de Québec* du 12 février.

Je reçois une montre-bracelet (ou bracelet-montre, on a le choix !) comme cadeau de réabonnement à *Time Magazine*. La montre est fabriquée au Japon ; le bracelet de cuir, en Chine ; l'enveloppe du colis est imprimée aux États-Unis. Minuscule exemple de la mondialisation du commerce. En fait, le commerce s'est toujours moqué des barrières politiques ou idéologiques. Il n'y a que les hommes que l'on bloque aux frontières ou que l'on cherche à enfermer dans des frontières.

Le nombre pi (3,1416, etc.) Compter le nombre de lettres de chacun des mots de la phrase : « *How I need a drink, alcoholic of course, after the thought lectures involving quantum mechanics* ». Si mon compte est correct cela donne : 3,1,4,1,5,9,2,6,5,3,7,8,9,7,9.

Dans le même ordre d'idées : le mot calcul vient de *calculus* qui signifie petit caillou.

Et encore, la phrase : « Portez ce vieux whisky au juge blond qui fume », qui contient les 26 lettres de l'alphabet.

Je viens de lire dans un journal : « méditer autour. »

Je lis aussi, tous les matins dans l'oraison du *Salve, Regina* : « ... La digne demeure de ton Fils ... ». La bonne traduction devrait être : « la demeure digne de ton Fils ». C'est d'ailleurs la traduction que je trouve dans mon vieux missel.

10 février

Ces derniers jours, fastidieux travail de révision d'une partie de ma correspondance avec Jean O'Neil, qui sera bientôt publiée chez Libre Expression. J'ai reçu les épreuves par courriel, mais j'ai dû les transvaser sur mon disque dur. Il a fallu que j'en réduise la « police » pour pouvoir lire le texte sur l'écran, car je ne pou-

vais pas demeurer en « connexion » avec l'Internet, bloquant ainsi mon téléphone. De plus futés que moi auraient sans doute trouvé une autre solution. Quoi qu'il en soit, rien ne vaut le support du papier pour ce genre d'exercice.

Hier, il a fait +4° ou -5° C. Puis il a plu. Puis les Anglais nous ont soufflé du froid. Premier résultat : ce matin, il faisait encore doux, mais un vent fameux venait de l'Ouest. Je me pointe dehors, mais je suis incapable de tenir sur la mince couche de glace. Je demande à mon confrère de me conduire à la messe (à 500 pas) en auto. Je me pointe pour embarquer dans l'auto, à trois pas. Je m'allonge sur le sol et je me cogne la tête durement. Heureusement, je portais mon casque de fourrure, mais j'aurais tout aussi bien pu me casser un poignet. Mon confrère me ramasse et me soutient jusque sur le perron. Du fait de ma chute, j'étais alors à cinq ou six pas dudit perron. Mais cette humiliation vaut bien une messe, comme aurait dit Henri IV

La pluie et la pression du vent ont fait baisser la neige. La prairie est glacée et légèrement ondulée. Il fera bon, demain, marcher sur la croûte, ce qui, en hiver, procure double plaisir.

Pendant ce temps, le Messie est revenu calmer et la barque et les flots. Je veux dire que de Rome, en route vers Pékin, le Messie est descendu à Québec. Il a rencontré Landry, Legault, Léonard. Pauline, je ne sais. Pour l'heure, tout le monde a l'air content. Content-comptant. M. Legault a même parlé d'honneur. Tiens ! Ce monde-là avale et régurgite des couleuvres longues comme le bras et ça n'a pas l'air de leur couper l'appétit. L'honneur aurait consisté à dire : « 'Sieux, dames, bien le bonsoir ! » (ou le bonjour, dépendamment de l'heure du « point de presse ». Car enfin, ni Legault ni Pauline (je me permets d'être familier) ne se ramasseraient sur le BS demain. Et puis, il ne s'agit quand même que d'Éducation ! Or, au bout du conte (*sic*), personne ne sait (je parle des contribuables), absolument personne ne sait si, oui ou non, il y aura quelques sous de plus quelque part. Seul Landry le sait. De toute façon, prenez ma parole, ça sera la faute à Ottawa. Pour l'heure, les Recteurs et les porte-parole des étudiants sont bien contents.

Pendant que le Messie faisait son point de presse, hier soir (le 9 courant), il jetait un œil furtif sur Legault, lequel souriait. Disez (*sic*) Cheese. C'est le presque dernier mot de *La 25e heure*, de Virgil Cheorghiu, publiée en français en 1949. Ça commence à être vieux ! Pardon ! C'est neuf comme le mensonge.

Première question, cher frère : Peut-on faire de la politique sans mentir ? Réponse : Non. Seconde question : Mais alors, on en fait ou n'en fait pas de la politique ? Réponse : Il se fait de la politique, comme il fait froid ou chaud ou venteux. Mais on conserve toujours le devoir de dire non. je veux dire s'habiller quand il fait froid, s'habiller moins quand il fait chaud et tomber en plein sur le dos quand il vente trop fort. Je fais les trois choses.

Je ne suis pas un cœur inconsolable. Me consolent, au contraire, les rapides et nombreuses réactions du « contribuable moyen » à propos du « chiffon rouge ». Quand on sait (et je le sais) ce qu'il en coûte de temps pour tremper sa plume dans l'encre et écrire à son député ou dans une gazette. Faut trouver l'enveloppe, lécher le timbre, se rendre au bureau de poste ou chez le dépanneur, etc. Je sais que ces métaphores sont dépassées.

Ces métaphores (ou allégories, demandez la différence à n'importe quelle cégépien/pienne, ils/elles ne le savent pas, et cela importe peu, je vous assure), ces métaphores, dis-je, ne sont pas dépassées, car elles portent loin, comme le mot le dit. Elles portent vers la vérité.

Nous y sommes ! N'ai-je pas lu, récemment, que les cours de français et de philo étaient trop ambitieux ? Et qu'il faudrait en rabattre ? Cela émanait d'une Commission citrouillarde. Mon Dieu ! Quand on sait ce que sont le français et la philo devenus ! On attrape la vérole avant d'avoir même entendu le nom d'Aristote, disait Montaigne. Et il disait cela pour dénoncer ce qu'il appellerait aujourd'hui les facultés (tu parles d'un nom !) de toutes les sciences de toutes les éducations. Et Montaigne ne savait pas, pauvre homme, que les vaccins et les condoms, ça existe.

Un maître, peu importe le niveau (pardon ! l'ordre) où il exerce sa magistrature, ne sera jamais que celui : a) qui sait et, b) qui aime. Et dans cet ordre. Savoir, d'abord, car il n'y a pas d'ignorance utile. Aimer ? Cela dépasse mon instruction. Car aimer, c'est rendre libre. Et qu'est-ce qui rend libre ? Réponse : la vérité. Et qu'est-ce que la vérité ? Pilate a posé la question. Réponse québécoise : la vérité, c'est juste pour rire, voyons donc !

Si j'étais à votre place, le poserais la question : « Et la vérité pour vous, mon cher frère, c'est quoi ? » Voulez-vous une réponse ? Etes-vous sûr d'en vouloir une ?

13 février

Funérailles, à Notre-Dame-de-Lourdes, du père de Claudette. Il avait 97 ans. Il fut père de 13 enfants. Il est demeuré lucide jusqu'à la fin. Il a présidé en patriarche à la disposition de ses biens. Je me rends aux funérailles avec Gérard et Marielle.

14 février

Fête des saints Cyrille et Méthode, patrons de l'Europe avec Benoît, Brigitte de Suède, Catherine de Sienne et Édith Stein. Je peux rappeler ici que Cyrille et Méthode furent apôtres des Slaves. L'alphabet cyrillique est toujours en usage en Russie et dans les pays de l'ex-URSS. C'est également la fête de saint Valentin. Le martyrologe romain honore plusieurs saints de ce nom au sujet desquels la légende a compensé la connaissance historique. Au demeurant, plusieurs diocèses européens célèbrent la Saint-Valentin le 14 février.

Il me suffit bien que la liturgie mentionne aujourd'hui Cyrille et Méthode. Mais je suis quand même étonné de l'importance commerciale de la Saint-Valentin. Elle occupe, dans cet ordre, le second rang, après Noël. Les médias nous informent qu'il se sera dépensé quelque 1,6 milliard de dollars au Canada en chocolat, fleurs, messages dans les médias. Ce qui fait environ 50\$ par citoyen, hommes, femmes, enfants, nourrissons.

16 février

Messe du jour : le récit de la Tour de Babel. Avec la Pomme et le Serpent et le Déluge, la Tour de Babel est le troisième des mythes fondateurs de l'aventure humaine présentés dans l'Ancien Testament. Il est bref et non exempt d'ironie.

Toute la terre avait un seul langage et les mêmes mots. Les hommes se dirent : Bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet soit dans les cieux, et faisons-nous un nom, de peur que nous ne soyons dispersés à la surface de toute la terre. Le récit continue : Yahvé descendit pour voir la ville et la tour que bâtissaient les fils des hommes. Allons ! Descendons et là, brouillons leur langage.

Le même jour, je recevais le numéro de mars de *Harper's* où je trouve deux longs articles. Le premier est tiré de *Grammars of Creations*. Il fait écho à la remarque de Valéry, après la guerre de 1914-1918 : « Nous autres, civilisations, nous savons que nous sommes mortelles. » L'auteur passe en revue les recherches de diverses disciplines (physique, astronomie, sociologie, psychanalyse) en vue d'expliquer les origines du monde et de l'homme. Il termine en disant : « *We now remember the futures that were.* »

Le second article s'intitule : *Sound and Fury*. En épigraphe, il cite un passage de Gilgamesh :

In those days the world teemed, the people multiplied, the world bellowed like a wild bull, and the great god was aroused by the clamour. Enil heard the clamour and he said to the gods in council : the uproar of mankind is intolerable and sleep is no longer possible by reason of the Babel. So the gods agreed to exterminate mankind.

L'Internet est une reprise de la Tour de Babel. Dans l'imaginaire des Sumériens (quelque 3000 ans avant Jésus-Christ), le défi suprême était de s'élever jusqu'aux cieux. Avec l'Internet, c'est l'ubiquité de Dieu qui est ambitionnée.

17 février

Les droits démocratiques, les droits humains et le commerce. L'Équipe Canada se rend en Chine et en revient avec de plantureux contrats. « Le dossier des droits humains, dans tout cela, pèse bien léger. Et il ne servirait à rien, il serait

proprement suicidaire de laisser la place à des concurrents qui n'ont pas les mêmes scrupules. Pékin achèterait ses avions aux États-Unis ou au Brésil et Bombardier ne serait pas plus avancé » (Claude Picher, dans *La Presse* du jour). Ce raisonnement est juste en ceci qu'il exprime un état de chose. En fait, l'état des choses.

Plus de 900 réfugiés kurdes irakiens se sont retrouvés près des côtes de France (Fréjus) au fond d'un vieux navire volontairement échoué et que son équipage a déserté. Ils étaient entassés dans la cale, sans eau, sans nourriture depuis une semaine. Ils avaient tous payés de fortes sommes (jusqu'à 5 000\$ pour une famille) contre la promesse d'être débarqués soit en Italie, soit en France. Cette tragédie ressemble au trafic des esclaves à l'époque des négriers. En Europe seulement, c'est par millions que l'on compte les réfugiés plus ou moins clandestins, plus ou moins tolérés pour effectuer les tâches les plus rudes et les plus mal rémunérées. Une nouvelle invasion des barbares est commencée. Ces réfugiés sont, pour ainsi dire, des commandos de reconnaissance. Ce que l'on a appelé la première invasion des barbares s'est étalée sur plus de quatre siècles. La nouvelle invasion va se faire beaucoup plus rapidement.

19 février

Mort de Charles Trenet, à 87 ans. Lui et Tino Rossi auront été les deux chanteurs que l'aurai entendus durant mon enfance. Car même si nous n'avons jamais eu d'appareil de radio à la maison, J'attrapais des bouts de chansons de mes camarades ou de ma sœur aînée. Dix ans plus tard, à l'hôpital Laval, je les ai beaucoup entendus. Plusieurs de leurs chansons font encore partie du « répertoire » où je puise volontiers.

24 février

Célébration eucharistique présidée par Gérard Blais dans l'ancienne chapelle de la résidence Champagnat, à l'occasion du mariage de Marie-Claude Gauvreau et de Jean-Noël Tremblay. Tous les deux étant divorcés, le mariage civil avait eu

lieu quelques heures plus tôt, mais tous les deux tenaient à participer à une célébration eucharistique, nonobstant l'interdiction officielle, pour des divorcés, de recevoir les sacrements.

D'une part, je comprends cette interdiction : l'Église catholique est un immense organisme qui évolue lentement. Elle doit prendre en compte, non seulement son histoire, mais la totalité des diverses cultures et l'énorme complexité du pluralisme spirituel de l'époque. Il suffit bien de voir comment une petite société comme le Québec, en matière purement juridique, a de la peine à définir son statut politique. Et même dans le domaine de sa juridiction, comme il a de la peine à organiser son système de santé, son système scolaire, son régime fiscal.

D'autre part, je comprends la peine que peuvent éprouver des personnes à se voir exclues de la fréquentation des sacrements, même si, dans leur cas, il ne s'agirait que d'une fréquentation occasionnelle. Il va sans dire que j'ai participé activement à la célébration eucharistique. Pour montrer cependant comment les mentalités ont évolué, je me rappelle qu'en 1960, lors d'une rencontre purement sociale, nos hôtes (des catholiques engagés) avaient refusé d'inviter l'amie d'un autre invité parce que cette femme était divorcée. Je me rappelle aussi que ce rejet m'avait étonné.

Tout cela pour dire que le mariage (je parle du sacrement de mariage) est appelé à évoluer rapidement et radicalement. Je risque ici le rapprochement suivant : le sabbat est fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat ; le mariage est fait pour l'homme et non l'homme pour le mariage.

28 février

Lundi et hier, visite chez mes sœurs à Roberval et dîner avec Mozart à Chicoutimi. Je voyage avec Alain Bouchard qui se rend dans la région pour ses affaires.

«Je te cherche dès l'aube».
JOURNAL 2001-2002 (2002)

MARS 2001

[Retour à la table des matières](#)

7 mars

J'ai 74 ans révolus aujourd'hui. Je reçois plusieurs témoignages écrits, téléphoniques, ou par l'entremise d'Internet. Il arrive qu'aujourd'hui, c'est également l'anniversaire de naissance de Claudette et que le 12 prochain, ce sera celui de Gérard. Marie-Claude et Jean-Noël, vu leur absence du pays à compter du 26 février jusqu'au 11 mars, ont tenu à célébrer nos anniversaires le 17 février. Seul en cause, j'aurais refusé, mais je ne voulais pas gâcher la fête des autres. Par ailleurs, mon confrère Réginald a beaucoup insisté pour célébrer mon anniversaire ici même, samedi prochain, avec six ou sept confrères. Aujourd'hui, donc, c'est bien du moins que je passe la journée comme d'habitude.

8 mars

Depuis plusieurs jours, je remarque beaucoup de va-et-vient autour de la cabane suspendue devant ma fenêtre. Ce matin, un couple de pinsons copulent hardiment sur la rampe de la galerie. Il a bien beau s'agir de gracieux oiseaux, je trouve le manège obscène. je ne dis pas « obscène » au sens moral du terme, bien sûr. Il n'est aucunement troublant. Mon point est que cette parade me rappelle trop

l'énorme entreprise de séduction et de manipulation qui aboutit, chez les humains, à la figure imposée de la bête à deux dos.

Assermentation de Bernard Landry comme Premier ministre désigné et des membres de son cabinet. François et moi, nous parlons longuement de la conjoncture. Je finis par parier 30 sous que Bernard Landry : a) va nous pondre un budget sexy ; b) qu'il va déclencher des élections au début de l'été prochain.

Le 21 février dernier, le Pape a créé 44 nouveaux cardinaux. Le Sacré Collège compte maintenant 184 membres dont 135 disposent du droit de vote passif et actif lors d'un prochain conclave. De ces 135 cardinaux électeurs et éligibles, 125 auront été créés par Jean-Paul II. L'un des nouveaux cardinaux est François-Xavier Nguyen Van Thuan. Il a 72 ans. Il a passé 13 ans dans une prison communiste (dont neuf en total isolement) du Viêtnam du Nord après avoir été nommé archevêque par Paul VI.

Dans le même ordre d'idées, je mentionne que le Pape vient de béatifier 233 prêtres, religieux, religieuses et laïcs, assassinés en 1936 au début de la guerre civile espagnole. Dans la période de l'histoire où nous sommes ; dans cette période non pas de changement, mais de mutation, il faut dégager la fabuleuse énergie que dégage, justement, Jean-Paul II. On sait, en effet, qu'il aura été le Pape qui aura béatifié ou canonisé le plus grand nombre de chrétiens depuis 1594, date où fut créée la Congrégation pour la cause des saints. Et pourquoi procède-il ainsi, si j'ose employer le mot « procédure » ? Réponse : parce qu'il est conduit à manifester la vitalité de l'Église, en notre période où tous les sondages et médias assimilés proclament la « mort de Dieu ».

14 mars

Funérailles, à Château-Richer, du frère Henri-Louis Mathieu. Il avait 96 ans. Il était le doyen de la province. Il fut provincial pendant neuf ans, au début des années soixante. Bon musicien, brillant causeur, il aimait toutes les bonnes choses. Son corps lui fut, jusqu'à la fin, un excellent complice. Je veux dire par là qu'il n'a pas traversé d'épreuves physiques majeures et que, surtout, il est demeuré lucide jusqu'à la fin.

Dans cette maison, où se trouvent la moitié des frères de la province, beaucoup de confrères sont autrement plus éprouvés dans leur santé qu'il ne l'a jamais été. Après dîner, je monte brièvement à l'infirmerie. Je cause quelques instants avec le frère Louis Ferland, 89 ans, et gravement atteint au cœur. Récemment, il a eu de « l'eau sur les poumons », comme il dit. « Je ne pouvais plus respirer. » Disant cela il est sur le point de pleurer. Il n'est pas facile de visiter utilement un grand malade. Quand on est en santé ou, en tout cas, en meilleure posture que celui devant qui l'on se trouve, il faut avoir du génie pour parler convenablement.

Note postérieure : Je viens de lire l'autobiographie du frère Henri-Louis Mathieu, rédigée en 1993, qu'on a intitulée *Mémoires d'un éducateur de chez nous*. Le document compte 22 pages de texte serré, format 8.5 X 11. Il n'était pas destiné à être publié, si j'en crois le présentateur, qui cite Pascal : « Les belles actions cachées sont les plus estimables. Quand j'en vois quelques-unes dans l'histoire, elles me plaisent fort. Le plus beau c'est de les avoir voulu cacher. » En vérité, en lisant ces mémoires, je découvre un frère Mathieu assez différent de ce que je connaissais de lui depuis 1960. Auparavant, je ne l'avais jamais rencontré. Nous n'avons jamais vécu ensemble ; il n'y avait donc aucun contentieux entre nous.

En 1923, il fut nommé cuisinier à Charlesbourg. Par la suite, professeur pendant 12 ans dans la région de Montréal, à Saint-Joseph-de-Beauce, à Baie Saint-Paul. En 1937, il entreprend une période ininterrompue de directeur dans nos postes du Québec, mais aussi en France (au second noviciat) et à Rome, à la maison généralice. Il fut provincial pendant neuf ans. Ses mémoires sont bien écrits, transparents, iréniques.

Un récit de ce genre présente un avantage marqué par rapport aux notices biographiques que l'on a coutume de publier *ad intra* et pour la proche parenté. Je viens d'en lire une d'un frère d'une autre communauté. On y cède au genre biographique. Certes, l'adage latin peut s'appliquer : *De mortuis nil nisi bonum*. Des morts, ne dites rien, sinon du bien. Mais de là à canoniser tout le monde ! Il vaudrait mieux se contenter d'un bref ménologe.

18 mars

Troisième dimanche du Carême. Saint Paul, parlant du rocher d'où Moïse avait fait jaillir de l'eau, écrit : « Ce rocher, c'était déjà le Christ. » Dans le passage de l'Évangile du jour, le vigneron demande au maître de la vigne de donner encore une chance au figuier stérile. « Laisse encore cette année, le temps que le bêche autour pour y mettre du fumier. Peut-être donnera-t-il du fruit à l'avenir. »

Je passe l'après-midi à lire et à écrire. Notamment, une longue lettre à Jean Forest.

Je note une délicieuse plaisanterie : Deux sœurs s'étaient querellées et ne se parlaient plus depuis des années. L'une d'elles tombe gravement malade. L'autre va la visiter à l'hôpital. Réconciliation, embrassades. Mais au moment où la visiteuse se retire, la malade lui dit : « Mais si je guéris, il est entendu que nous reprendrons les choses où elles étaient ! »

Je lis dans *The Tablet* du 3 mars un article intitulé *Giving up Adjectives for Lent*. L'auteur rapporte que Graham Greene jugeait que son style s'était amélioré le jour où il décida d'abandonner les adjectifs ! Sur cette lancée, l'auteur écrit que « *Loving means letting go, which is particularly relevant to parents as they watch their children grow into adults.* ». Il poursuit en décrivant la mort de sa vieille mère : « *We had to let go of her. At the end, the prose of her life was as bare as it is possible to imagine.* » Cela me semble assez près de mon dire : aimer, c'est rendre libre.

Dans un hommage convenu à la suite de la mort accidentelle de Jean Besré, Diane Lemieux, la ministre de l'inculture, a trouvé moyen de dire « qu'il avait un vrai sourire de Québécois ». A-t-on idée ? Il existerait donc un vrai sourire de Québécois ! Est-il différent du sourire d'un vrai Québécois ? On a le sourire de la Joconde ; on a le sourire du chat d'*Alice au pays des merveilles*, on vient de perdre le sourire d'un vrai Québécois.

20 mars

Début du printemps selon l'ordre astrologique. Certes, le soleil se lève plus tôt et se couche plus tard, mais au vu des bancs de neige qui bordent les rues et à l'épaisseur de la neige qui pèse sur la prairie, cela n'y paraît guère. N'importe ! *Iam hiems transiit imber abiit et recessit vox turturis audita est.* Ainsi s'exprime l'auteur du *Cantique des cantiques*. Sa description est valide pour la Judée. Quant aux tourterelles, eh bien ! J'en ai vues et entendues tout au long de l'hiver. On les appelle tourterelles tristes. Elles poussent, en effet, à intervalles réguliers, ce qui nous paraît une plainte qui ne reçoit aucune attention.

Ce matin, demande d'une conférence sur l'éducation après la Révolution tranquille. La conférence aura lieu au printemps 2002 ! J'accepte « en principe ». Je ne pourrai pas dire que je n'aurai pas eu le temps de me préparer ! Mais avoir beaucoup de temps ne garantit rien. Cela ne garantit surtout pas qu'on l'aura eu, le temps.

Au début de l'après-midi, je reçois les exemplaires d'auteur de *Entre Jean* qui contient ma correspondance avec Jean O'Neil depuis février 1993. J'avais hâte de voir le produit fini. Mais une manière de tristesse s'installe rapidement, assimilable au constat de l'adage latin : *Omne animal post coitum triste*. Désormais, ce livre m'échappe. Il entre dans la liberté du lecteur. De son côté, Jean O'Neil me dit qu'il est à plat, lui aussi. Après chaque publication d'un volume, dit-il, il connaît le *post-partum*.

25 mars

En vue du séminaire de lecture de demain, je lis la centaine de pages qui feront l'objet de notre rencontre. Il s'agit de *Les dix commandements aujourd'hui*, d'André Chouraqui (Laffont, 2000). Je note que l'un des mots signifiant « liberté » en hébreu, *dror*, désigne aussi l'hirondelle. Je note aussi avec quelque complaisance que Chouraqui rejoint, presque mot pour mot, une réflexion que j'écrivais

récemment à propos d'Internet (voir entrée du 16 février). Il écrit : « Cette monstrueuse ubiquité du néant qui caractérise la « réalité virtuelle » a déjà commencé à agir sur le cerveau de nos semblables. Récemment, un groupe de jeunes nazillons américains a répété sur un site Internet le massacre odieux qu'il se préparait à commettre dans une école du Colorado et qu'il a effectivement commis quelques jours plus tard. »

Ces derniers jours, nous avons connu vent, poudrerie, tempête. Autour de moi, j'entends des réflexions du genre : « On n'a jamais vu ça ! » L'idée me vient d'aller voir dans mon journal, en date du 22 mars 1998. Je lis ceci : « Neige et vent violent toute la journée. Par moments, le vent me déporte. Immobile, le dos au vent, le suis obligé de placer un pied devant l'autre pour tenir sur place. »

Fin d'après-midi et souper chez Jean-Noël avec Claudette. Jean-Noël et Marie-Claude sont très engagés, à titre de consultants, auprès des responsables de la sécurité en vue du sommet des Amériques des 22 et 23 avril prochain. Il me parle longuement des dizaines de groupes de manifestants qui s'organisent depuis longtemps. On observe une recrudescence du marxisme-léninisme des années soixante. La police a identifié un groupe qui s'appelle Émile Henry, mais personne ne savait d'où venait ce nom. Or, en lisant le *Mendiant ingrat* de Bloy, Jean-Noël tombe sur une entrée de Bloy au sujet de cet anarchiste, en date du 5 décembre 1892. L'anarchiste en question avait fait exploser une bombe dans un poste de police de Paris, rue des Bons-Enfants. Tel quel ! L'explosion avait causé la mort de cinq policiers. Bloy avait alors publié un article prophétique intitulé *L'archiconfrérie de la bonne mort*. L'article se termine ainsi : « LE CATHOLICISME OU LE PÉTARD ! » On a refusé le catholicisme et on a bel et bien eu le pétard : celui de 1914-1918 ; celui de 1939-1945 et tous les pétards qui explosent un peu partout.

Au nombre des mesures de sécurité, on a déterminé un périmètre qui sera clôturé et gardé par des centaines de policiers. Les journaux nous en fournissent le dessin. Cette partie de la ville transformée en « ville assiégée ». Si tous ces chefs d'État et leur suite ne nous voulaient que du bien, aurait-on besoin de tant les protéger ? Le propre de la puissance n'est-il pas de protéger ? Les commerçants dont les boutiques se trouvent en dehors du dit périmètre seront obligés de placarder leurs portes et vitrines. On ne pourra entrer ou sortir de l'aire de sécurité que par cinq ouvertures doublement surveillées. Retour au Moyen Âge avec ses châteaux

entourés de mur d'enceinte, de douves remplies d'eau que l'on ne pouvait franchir qu'en passant sur un pont-levis. Le maire de Québec vient de déclarer que si c'était à refaire, il refuserait la tenue du Sommet à Québec. C'est déjà un aveu d'échec appréhendé.

On continue, toutefois, de s'amuser ferme. Ce soir, la télévision offre le choix entre le gala américain des Oscars à Los Angeles et le gala québécois des Métro-Star à Montréal. Refus du tragique. Glorification des amuseurs.

26 mars

À cause de la préséance du dimanche, la fête de l'Annonciation a été remise à aujourd'hui. Naguère, cette fête s'appelait « Annonciation de la bienheureuse Vierge Marie ». On dit maintenant « Annonciation du Seigneur ».

À 14 h 15, séminaire de lecture sur l'ouvrage de Chouraqui. La formule s'avère un peu usée. Cet après-midi, deux nouveaux participants plutôt mal préparés ; absence d'un participant régulier attribuable à des problèmes « d'intendance ». De plus, Gérard, qui est le mieux préparé en la matière qui nous occupe, doit s'absenter longuement. François avait raison : l'an dernier, il avait souhaité que l'on donne à nos rencontres une structure plus rigoureuse. Cette année, il a refusé de participer.

28 mars

J'envoie aujourd'hui la contribution que Luc Phaneuf m'a demandée pour un ouvrage collectif du genre « Ce que je crois », collection publiée par Grasset (Cf., document #5).

29 mars

J'observais ce matin encore la guerre entre deux étourneaux et le couple de pinsons établis dans la cabane près de ma fenêtre. Les étourneaux sont trop gros pour pouvoir entrer dans la cabane, mais ils réussissent à y plonger suffisamment la tête pour manger les œufs. Cette lutte du gros contre le petit est observable à l'échelle de la nature. Il faut faire abstraction de cette guerre incessante pour voir dans ce que l'on appelle la nature un spectacle harmonieux et pacifiant.

Dans un long article sur Henry Wadsworth Longfellow, publié dans *The New Republic* du 12 mars, j'apprends que ce poète a écrit 9 500 lettres durant les dernières 15 années de sa vie et cela, sans compter les quelque 920 réponses à des « chercheurs d'autographes ». Pour s'en tenir aux seules lettres, cela veut dire plus de 630 lettres par année !

Je ne connais rien de Longfellow, sauf qu'il est l'auteur du long poème *Evangeline*. Pascal disait : « Que de royaumes nous ignorent ! » Je pourrais renverser cette remarque et dire : Que de trésors ignorés ou perdus ! Je me mets en frais de traduire un des plus beaux poèmes de Longfellow : *A Psalm of Life* :

Ne me dites pas sur un rythme funèbre
Que la vie n'est qu'un rêve vide !
Car l'âme est un mort qui sommeille
Et les choses ne sont pas ce qu'elles semblent.

La vie est réelle ! La vie est sérieuse !
Et le tombeau n'est pas son but ;
Tu es poussière et tu retourneras en poussière
N'a pas été dit à propos de l'âme.

Ni la joie ni la peine
Ne sont le but ou le chemin
Mais l'action, pour que chaque demain
Nous trouve plus avancés qu'aujourd'hui.

L'Art est long et le Temps est fugitif
Et nos cœurs, bien que robustes et courageux,

Comme des tambours assourdis ne font que battre
La marche funèbre vers le tombeau.

Sur le vaste champ de bataille du monde,
Dans le bivouac de la vie,
Ne soyons pas comme du bétail stupide !
Soyons des héros guerroyants !

Ne rêvez pas d'un futur qui chante !
Laissez le Passé mort enterrer ses morts !
Agissez ! agissez dans le Présent vivant
Le cœur dedans et Dieu au-dessus !

La vie des grands hommes nous assure
Que nous pouvons rendre nos vies sublimes
Et laisser après notre départ
Nos traces sur le sable du temps.

Des traces qu'un autre, peut-être,
Marchant sur la grand-route,
Un frère désespéré et naufragé,
Verra et reprendra cœur.

Soyons donc debout et actifs
Avec un cœur prêt à tout
Toujours engagés, toujours en recherche,
Sachant travailler et attendre.

Le mot de passe. Dans le livre des Juges (12, 4-6), on trouve le récit suivant :

Jephté rassembla tous les hommes de Galaad et livra bataille à Éphraïm. Les hommes de Galaad battirent Éphraïm, car ceux-ci disaient : « Vous êtes des transfuges, vous Gaaladites, au milieu de Manassé ». Galaad occupa les gués du Jourdain contre Éphraïm. Lors donc que l'un des rescapés d'Éphraïm disait : « Laissez-moi passer », les hommes de Galaad lui disaient : « Es-tu d'Éphraïm ? », s'il disait « Non », ils lui disaient : « Eh bien ! dis Chibbolet. » Il disait : « Sibbolet », car il ne parvenait point à parler correctement. On le saisissait et on l'égorgeait près des gués du Jourdain. Il tomba en ce temps-là quarante-deux mille hommes d'Éphraïm.

Jésus connaissait certainement cette épisode de son histoire nationale et il ne pouvait pas ne pas y penser à un moment ou l'autre et notamment quand il reçut le baptême de Jean sur le bord du Jourdain. À tout le moins, comme il nous arrive de penser à Wolfe et à Montcalm quand nous nous trouvons sur les Plaines d'Abraham. Dans quelle histoire me suis-je embarqué, devait-il se dire ! Et dans le palais de Caïphe, Pierre, lui aussi, fut trahi par son accent, ce qui l'amena à renier Jésus.

Dans *Harper's* (avril 2001), je lis un long article sur la langue intitulé (fort habilement) *Tense Present* où l'auteur oppose le *Standard Written English* (SWE) à l'américain populaire. Le SWE a été inventé, codifié et promulgué par les *Privileged WASP Males*. De sorte que l'écolier américain est littéralement forcé d'apprendre l'anglais comme une langue seconde ! Mon Dieu ! c'est tout à fait ce qui se passe dans nos écoles. Quand il m'arrive de circuler dans les corridors du pavillon de l'enseignement du Campus, je n'en crois pas mes oreilles du genre de langue que j'entends parler.

Et voici une remarque amusante : l'auteur de l'article écrit que le SWE est le « Shibboleth » de l'establishment ! Il écrit aussi que les professeurs d'anglais sont les plus mauvais écrivains des campus. Feuilletant par désœuvrement le journal de Léon Bloy, je tombe sur un échange épistolaire entre ce dernier et Jehan Rictus. Bloy lui reproche d'utiliser l'argot. « Je suis un vrai fils du peuple, moi qui vous écris ces choses, mais je n'aime pas l'argot. J'ai eu pour ancêtres des deux côtés, de très humbles ouvriers. Alors je me suis fait le marquis du Marquisat de Moi-Même et j'ai bâti mon cœur comme une tour. Je vous serre la main à travers un de mes créneaux. »

À quoi Rictus répondait : « Croyez-vous que la langue littéraire adoptée ne soit pas également un jargon ? Et puis, où est la limite du bon et du mauvais français ? Qui l'a fixée ? La langue est-elle fixée ? J'estime, par exemple, que le français de Brantôme ou de Montaigne est plus pittoresque, franc et savoureux que le français de Racine. Si la langue française est fixée, elle est morte et ça serait une raison de la décadence française. »

Bloy écrit quelque part : « ... un saute-ruisseau de rural notoire ». L'éditeur corrige « notoire » par « notaire », ce qui ne me paraît pas très heureux, car alors, il eût fallu écrire : de notoire rural.

30 mars

« Unifie mon cœur pour qu'il te craigne » (Ps 86, 11). Avec sa rudesse de « fils du tonnerre », Jacques écrit : « Nettoyez vos mains, pécheurs, et sanctifiez vos cœurs, âmes doubles ». (4, 8). Faut-il préciser que la « crainte » ici ne signifie pas l'épouvante. Au contraire, elle signifie le sentiment qui accompagne immédiatement l'amour : la crainte de démeriter. Cela s'observe d'abord dans l'amour humain. Un cœur dispersé, un cœur double, un cœur réticent n'est pas un cœur qui aime.

Présentation, hier, du premier et dernier budget Landry-. Les journaux titrent : *De l'argent pour tous*. Le 8 mars dernier, J'ai parié trente sous avec François que ledit budget serait : a) sexy (de l'argent pour tous) ; b) qu'il y aurait élections générales au début de l'été prochain.

La télévision nous montrait hier soir les premières photos de ce que sera la clôture de sécurité (3,8 km de longueur) du Sommet des Amériques : une clôture d'acier d'une dizaine de pieds de hauteur dont les poteaux sont fixés dans des blocs de béton de trois pieds de hauteur. Interrogé à ce sujet, un jeune homme commentait : « Débile, complètement débile ! »

Il m'arrive de plus en plus souvent d'oublier le nom d'une personne, d'un fait récent, d'un objet (ce qui est tout à fait autre chose que de chercher le mot juste en parlant ou en écrivant). Vu mon âge et tout ce que l'on écrit sur l'Alzheimer, il va de soi que ces oublis m'inquiètent un peu et je n'ai de cesse que je n'aie trouvé le nom, le fait ou l'objet en question. Je repasse alors les lettres de l'alphabet. Assez souvent, le truc fonctionne. Sinon, j'attends, les neurones à vif. Généralement, le déclic se produit. Je m'émerveille quand même de ce mystérieux travail de la mémoire.

31 mars

Évangile du jour (Jn 7, 40-53). La foule est divisée au sujet de Jésus. Les pharisiens avaient envoyé des gardes pour s'emparer de Jésus. Les voyant revenir bredouilles, les chefs des prêtres leur demandent pourquoi ils ne l'ont pas arrêté. Réponse : « Jamais personne n'a parlé comme cet homme. » À quoi les pharisiens répliquent : « Alors, vous aussi, vous vous êtes laissé égarer ? Parmi les chefs du peuple et les pharisiens, y en a-t-il un seul qui ait cru en lui ? Quant à la foule qui ne sait rien de la Loi, ce sont des maudits. »

On en est toujours là. Le pouvoir est toujours obligé de se protéger. Les États n'en finissent plus de se protéger, eux dont la mission première et la première justification est de protéger. Le procès du boxeur Dave Hilton nous l'a montré pendant des jours et des jours, paradant au milieu d'une foule de curieux, dont plusieurs lui demandaient des autographes. On a fini par le mettre en prison où il continuera de régner en attendant sa libération, car sa cause est en appel. Il n'est d'ailleurs pas antipathique. Il possède un instrument (sa force de frappe) et il sait en jouer.

Dans le même ordre d'idées, la police vient d'opérer la plus grande rafle de son histoire : 2000 policiers étaient « sur l'affaire » depuis des mois. Bien ! Le problème maintenant, c'est de leur faire subir un procès. Pour l'heure, ils sont dans la prison de Bordeaux. Et le gouvernement vient de décider de bâtir (bâtir) un palais de justice spécialement pour eux, au coût de 10 millions de dollars. À cette fin, on utilisera, dit-on, l'argent et les « valeurs » recueillis lors de la rafle. Pourquoi ce palais de justice ? Réponse : pour permettre aux curieux et aux médias de suivre les procédures.

Qu'ai-je là contre ? Pas grand-chose. Je ne veux pas de justice expéditive. Entre le fort et le faible, seule la loi protège le faible. Encore faut-il que la loi ne soit point tordue. Là-dessus, l'instinct populaire ne se fait guère d'illusion. Pensez aux *Animaux malades de la peste*. Pensez à *Robin des bois*, que la télévision naissante nous montrait au début des années soixante. Pensez à Petit Jean (le bon géant) ; au frère Toc et à Robin lui même. Toujours la même « identification » subliminale

du citoyen contre le Pouvoir. Comment a-t-on appelé Yves Michaud ? Réponse : le Robin des banques.

Fort bien ! Mais ne touchez surtout pas aux « droits » du tout-venant. Car, ou bien, il s'agit de quelqu'un qui a congédié la société, ou bien de quelqu'un qui connaît par cœur tous ses « droits ». Comment s'appelle, déjà, la Déclaration universelle des droits de l'homme ? C'est de peine et de misère que René Cassin, grand mutilé de la guerre de 1914-1918, a réussi à faire admettre un dernier paragraphe qui se lit ainsi : « L'individu a des devoirs envers la communauté. » C'était en 1948. L'humanité sortait des carnages de la guerre de 1939-1945. Elle sortait, notamment, de l'Holocauste.

Le Sommet des Amériques ramène à l'esprit ce genre de réflexions. *Démocratie emmurée*, titrait récemment la revue *Relations*. À titre de « supérieur majeur » (il faut tout expliquer : majeur veut dire provincial, provinciale, Pères, Frères et Soeurs), j'ai été une fois en pleine démocratie manipulée. C'est le père Paiement, s.j., qui manipulait. Une des hontes de ma vie, car, ce jour-là, j'ai manqué de courage. Je ne me passe pas ça, mais il est trop tard.

Durant les mêmes années où je fus « majeur », la Conférence religieuse canadienne avait décidé de boycotter la compagnie Nestlé. Tout le monde était d'accord. Cependant, durant la pause-café, que buvions-nous ? Du café instantané Nestlé. Je conviens qu'il n'est pas facile d'être cohérent, à moins d'être clochard ou anarchiste subventionné. J'ai demandé l'autre jour à un ami de me donner la provenance des pièces de vêtement qu'il portait. Réponse : « J'achète chez Sears ». Je demande : « Du *Made in Canada* ou du *Made in China*, trois fois moins cher ? » Il me répond, sans broncher : « *Made in Canada* ». J'étais toujours pas pour le faire se déshabiller séance tenante.

Je ne parle pas ici d'un profiteur ni d'un riche. Mais je parle de quelqu'un entre les mains de qui je ne voudrais pas me trouver ès matières religieuses. En ces matières, je reprends les mots de Montaigne : « Souvenez-vous de celui à qui, comme on demandait à quoi faire il se peinait si fort en un art qui ne pouvait venir à la connaissance de guère de gens : j'en ai assez de peu, répondit-il, j'en ai assez d'un, j'en ai assez de pas un. » Je précise qu'en l'époque où je suis « l'art » en question, c'est de savoir ce que l'on dit et de vérifier si l'interlocuteur sait ce qu'il dit. À ce compte-là, on n'a plus guère envie de sortir !

Par entraînement d'idées, j'en viens à ceci : comme je le lui avais promis, j'ai envoyé à Jean Forest un exemplaire de *Entre Jean*. Par un courriel daté du 28 mars, il me répond qu'il est surpris de mon envoi (à lui annoncé par écrit depuis un bon moment) ; qu'il a cherché un index qui « brille par son absence ». Il ajoute qu'un de ces « quatre matins », je recevrai ses réactions. Voilà toujours bien deux clichés en granit : « briller par son absence » et « un de ces quatre matins ». Hier soir, je reçois un courriel de Jean Forest : « Voyons, voyons quand même ! Consternant. »

Je n'ai aucune idée de ce qui a pu le « consterner » à ce point. Je corresponds abondamment avec lui depuis sept ans, comme avec Jean O'Neil, et dans les mêmes conditions. Dans les mêmes conditions, je veux dire sans nous être jamais vus, ni parlé. Sauf à dire que j'ai rencontré Jean O'Neil lors de deux séances de travail pour la correction des épreuves de *Entre Jean*. Toutes choses dont je m'explique dans la présentation de *Entre Jean* dont Jean Forest avait eu copie de par mes soins, évidemment. Je note cet incident pour me débarrasser l'esprit. Je ne sais même pas si le mot « esprit » s'applique en l'occurrence. Du simple fait d'écrire ces choses, je me sens en dessous de moi-même. Et d'autant plus que le viens de relire le chapitre *De la solitude* dans Montaigne.

Ces lignes paraîtront dans deux ou trois ans. Qui pensera encore au Sommet des Amériques ? À la clôture de sécurité ? Aux problèmes de Jean Chrétien ? Au budget Landry-Marois ? Nous sommes cependant le 31 mars. On va encore nous « avancer » l'heure. Pourquoi ? Pour qu'un peu plus de clarté profite davantage au Commerce.

«Je te cherche dès l'aube».
JOURNAL 2001-2002 (2002)

AVRIL 2001

[Retour à la table des matières](#)

1er avril. Dimanche

Évangile du jour : le récit de la femme adultère (Jn 8, 1-11). Luxe de détails, comme toujours chez Jean. De *bon matin*, Jésus était *assis* dans le temple et il enseignait. Les scribes et les pharisiens lui amènent une femme surprise en train de commettre l'adultère. On peut supposer qu'ils l'ont plutôt traînée sans ménagement. Mais ils ont laissé son complice tranquille. Pendant la présentation de la « cause », Jésus *traçait des traits sur le sol*. Puis *se redressant* il se contente de dire négligemment : *Que celui d'entre vous qui est sans péché, qu'il soit le premier à lui jeter la pierre*. Puis il se baisse *de nouveau pour tracer des traits sur le sol*. Après le départ des accusateurs, *à commencer par les plus âgés*, précise Jean, Jésus *se redressant* demande à la femme : *Où sont-ils donc ? Alors, personne ne t'a condamnée ?* On peut imaginer que la femme, à ce moment-là, était au plus creux de sa peur. Jésus lui dit : *Moi non plus je ne te condamne pas. Va, et désormais ne pèche plus*.

Note postérieure : René Girard consacre un chapitre éclairant sur ce passage de l'Évangile dans *Je vois Satan tomber comme l'éclair* (Grasset, 1999).

En marchant ce matin, je vois une tourterelle qui semble blessée, car je l'approche et elle ne s'envoie pas. Elle me regarde de côté, de son petit œil qui ressemble aux minuscules rondelles que l'on saupoudre sur le glaçage d'un gâteau. Cherchant une référence dans *La femme pauvre*, je tombe sur ceci : « Les anciens juifs avaient un nom pour chacun des deux crépuscules. Celui du matin s'appelait le crépuscule de la Colombe et celui du soir le crépuscule du Corbeau. »

Si Dieu n'avait créé que les minéraux, il n'y aurait pas de mort. Il y aurait seulement l'usure qui polit les galets ou les chaînes de montagnes. Dans *À la gloire de la terre*, Pierre Termier écrit : « Si l'on rassemblait en un seul lieu tous les cailloux et les petites pierres qui se détachent des Alpes, on obtiendrait une énorme et perpétuelle avalanche. » Mais avec les végétaux, déjà la mort apparaît, car enfin, on ne peut pas imaginer qu'aucun arbre, aucune feuille, aucun brin d'herbe ne meurent jamais. La souffrance est cependant absente ; elle n'apparaît qu'avec l'existence des animaux, mais il s'agit d'une souffrance qui se passe dans l'instant ; une souffrance sans mémoire et qui n'anticipe pas. C'est avec l'homme qu'apparaissent l'angoisse et la peur de la mort.

Indépendamment des objectifs et des résultats du Sommet des Amériques, on peut déjà être sûr que l'immense battage médiatique à ce sujet aura provoqué une meilleure connaissance de ces quelque trente pays : leur géographie, leur population, leurs richesses et leur misère.

On apprend aujourd'hui l'arrestation et l'emprisonnement de Slobodan Milosevic. J'écris son nom comme je le lis, et il est écrit de deux manières différentes dans la même gazette. On me passera la chose. Je ne suis pas réputé connaître le serbe, à supposer qu'il s'agisse du « serbe ».

On n'en finit plus d'arrêter et de juger les Pinochet, les Touvier, les Barbie, les Bousquet, les Papon, etc., et autres monstres. Le mot « monstre » veut dire : ce que l'on montre du doigt. Ni Lénine ni Staline n'ont été arrêtés et jugés. Ni Churchill, qui ordonna de raser Dresde, sans aucune justification d'ordre militaire, juste pour démoraliser les civils allemands, qui étaient déjà au fond de la terreur.

Mon idée, c'est que ce genre d'hommes-là, y compris Hitler (mais lui, il a disposé de lui-même), il faut les identifier et les lâcher *lousses*. Ils ne sont plus dan-

gereux. Y a-t-il un seul chef d'État qui n'aie pas tué ? Ou ordonné de tuer ? Jean Chrétien n'a jamais tué personne, mais on n'en finit plus de lui rappeler son « poivre de Cayenne », je ne sais plus où ni quand.

Y a-t-il un seul chef d'État qui n'aie ni tué ni ordonné de tuer ? Ce n'est pas pour rien que le Sommet des Amériques les protège avec tant de clôtures, tant de policiers. En tout cas dans notre société, encore « virginale » (mais faut pas oublier la Crise d'octobre 1970), la télévision nous montre les techniques et les stratégies des manifestants anti-sommet. Excellente chose. Mais ce n'est que violence (encore faible) contre violence déjà en route. Tout ce beau monde anti-sommet, le moins qu'ils seraient (pluriel voulu), tabassés, feraient la Une des gazettes. Au grand profit desdites gazettes. Et le moins qu'ils seraient au pouvoir, ils feraient ce contre quoi ils protestent.

Après le premier meurtre commis sur cette terre, Caïn demanda à Yahvé de le protéger. « Je serai errant et fugitif sur la terre, et alors quiconque me rencontrera me tuera. » Yahvé lui répondit : « Quiconque tuera Caïn, sept fois subira la vengeance. Et Yahvé mit un signe sur Caïn pour que ne le frappe pas quiconque le rencontrerait. »

2 avril

Le mur de la honte. On a commencé à installer le mur de sécurité. Les journaux nous fournissent d'éloquentes photos. Étrange paradoxe : on protège les puissants alors que « le propre de la puissance est de protéger » (Pascal). On pourrait objecter : n'en a-t-il pas toujours été ainsi ? Pascal note encore :

Les rois se font accompagner de gardes, d'arbalétriers. Ces troupes armées qui n'ont de mains et de force que pour eux, les trompettes et les tambours qui marchent au-devant, et ces légions qui les environnent, font trembler les plus fermes. Ils n'ont pas l'habit seulement, ils ont la force. Il faudrait avoir une raison bien épurée pour regarder comme un autre homme le Grand Seigneur, environné dans son superbe sérail, de quarante mille janissaires. »

Mais voilà justement le paradoxe du Sommet des Amériques : les Grands se présentent comme en cachette. On les enferme derrière un mur d'acier et de béton. Aucune parade pompeuse, aucun déploiement d'apparat. Le Président américain est accompagné de son propre goûteur ! C'est le peuple qui fournit les janissaires. Ah ! et puis, pour tout dire, le Pape lui-même n'est-il pas obligé de se déplacer dans sa voiturette blindée ? Et quand il est allé à Jérusalem, il a bien fallu un déploiement de mesures de sécurité extraordinaires.

Seul Jésus pouvait se dispenser de la protection de « douze légions d'anges », comme il dit à Pierre (Mt 26, 53). Il était venu pour rompre le cercle de la violence.

Accablement profond toute la journée.

5 avril

Les 3 et 4 avril, journées « promotionnelles » à Montréal, organisées par les Éditions Libre Expression pour *Entre Jean*. Rencontre avec Gilles Crevier du *Journal de Montréal* et avec Nathalie Petrowski, de *La Presse*. Le lendemain, entrevue en direct avec Isabelle Maréchal à CKAC. Jean O'Neil, pour sa part, a déjà prévenu son éditeur qu'il ne se prêterait à aucune cérémonie promotionnelle. Ces exercices me pèsent à moi aussi. Ils font pourtant partie du métier d'écrire. On écrit pour être lu et pour être vu, il faut être vu ! Qu'il l'admette ou non, l'écrivain est amené à cabotiner, à colporter sa marchandise !

Circulant dans le Terminus Voyageur, je voyais un employé nettoyer le plancher. Il fait ce travail à longueur de journée et sans doute pour un salaire de misère. J'en voyais deux autres préparer un nouvel emplacement d'un quelconque comptoir. Pliés en deux, ils décapaient le plancher et ils ne travaillaient pas mollement.

8 avril

Hier, récollection du Carême au couvent des Dominicains, rue Grande-Allée.

À 18 heures, *La dictée des Amériques* par Gilles Vigneault. Conformément aux règles de cet exercice, il en fait trois lectures : la première lecture est « jouée » ; la deuxième est lue d'un ton neutre ; la troisième est proprement dictée, avec les reprises d'usage que j'ai bien connues, et comme écolier et comme professeur. Cette émission est un spectacle en soi ; un spectacle qui nous tire vers le haut et qui ne laisse pas de m'émouvoir un peu. Il est beau de voir cette assemblée de jeunes et de vieilles têtes, venant des trois Amériques, s'efforcer de déjouer les pièges de la langue.

9 avril

Dans *La Presse* du jour, je prends connaissance de l'entrevue de mardi dernier avec Nathalie Petrowski. Elle et moi, nous ne nageons pas dans les mêmes eaux, pour dire le moins ! Mais c'était le choix de l'éditeur. Le compte rendu est superficiel et tordu. Nous avons pourtant été presque deux heures ensemble. Chose surprenante, je reçois plusieurs réactions téléphoniques, la plupart très négatives, vis-à-vis du compte rendu et quelques-unes, carrément outragées. Un pur inconnu m'appelle de Toronto pour me dire sa déception. Je note les noms des personnes qui m'ont communiqué leur réaction : François Caron, Thérèse Gagné, Robert Brisebois, Claude Lortie, Jean O'Neil, Jacques Faucher, Mozart, Christian Nolm, Andréa Bouchard, Gaétan Fecteau, Denise Grenier, Luc Phaneuf et mon inconnu de Toronto. C'est beaucoup plus que je n'ai jamais eu en une seule journée pour un article signé par moi-même !

11 avril

Mercredi-Saint. Dans l'Évangile d'hier, Jean nous dit qu'au « cours du repas qu'il prenait avec ses disciples, Jésus fut bouleversé au plus profond de lui-même ». Au Jardin des Oliviers, Matthieu rapporte que Jésus a dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » Le moins que l'on puisse noter au sujet de ces deux passages (et il y en a d'autres), c'est que Jésus n'a pas caché ses « états d'âme », ce qui autorise à ne pas toujours cacher ses propres états d'âme.

Je remarque cependant que Matthieu n'était pas du nombre des trois apôtres auxquels Jésus avait demandé de l'accompagner au jardin. Et Pierre, Jacques et Jean, qui étaient au jardin, n'ont pas pu, eux non plus, entendre cette plainte de Jésus, puisque ce dernier s'était éloigné d'eux et que, de plus, quand il revint vers eux, ils dormaient. Et alors, il s'agit d'une « lecture » *a posteriori* des événements faite par Matthieu ou, plus simplement, d'une donnée de la Tradition.

Au demeurant, il faut bien voir que de même que la création n'est pas un geste qui a eu lieu dans un lointain passé, mais une action continue de Dieu, de même la Rédemption n'est pas un fait survenu il y a quelque 2000 ans, mais une réalité présente et continue : « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde : il ne faut pas dormir pendant ce temps-là » (Pascal). De même encore, la célébration de l'eucharistie est une réactualisation de la dernière Cène.

12 avril

Jeudi-Saint. Ce matin, je me suis réveillé à 3 h, au sortir d'un rêve bizarre : J'étais en communication téléphonique avec Churchill. À un moment donné, il est convenu que je lui écrirais. Churchill commence à me donner son adresse : 30, rue... Là-dessus, la communication est interrompue. J'attends au bout du fil. Tout à coup, quelqu'un intervient pour me dire : M. le Président est appelé ailleurs.

Au bulletin de nouvelles d'hier soir, drames, violence, tension : des dizaines de morts dans une bousculade lors d'une partie de soccer à Johannesburg ; représ-

sion d'une extrême violence par la police de Séoul contre des ouvriers licenciés ; destruction par l'armée israélienne d'une trentaine de maisons en territoire palestinien ; débarquement de plusieurs réfugiés chinois dans le port de Vancouver. Les réfugiés étaient cachés dans un conteneur et se dirigeaient en principe vers les États-Unis ; les procureurs de la Couronne déclenchent une grève illégale.

13 avril

Vendredi-Saint. Je passe la matinée avec l'économe provincial à repiquer les comptes du dernier trimestre dans le logiciel comptable.

À 15 h, office du Vendredi-Saint dans la chapelle du pavillon Saint-Rédempteur qui est une « antenne » de la paroisse de Cap-Rouge dont nous faisons partie. La cérémonie est à la mode du jour, au goût du jour. À ce que l'on croit être le goût du jour. Car enfin, qui a-t-on consulté à ce sujet ? À l'œil, je dirais que l'âge moyen des fidèles se situe dans la cinquantaine. Ces fidèles, à toutes fins utiles, n'ont pas connu la liturgie dans laquelle j'ai été élevé. Quand on a connu « le plus », on ressent le « moins », mais quand on n'a jamais connu que le « moins », on ne sait même pas que « le plus » existe. Mais il n'est pas prouvé que les fidèles n'aimeraient pas « le plus ». Au fond, en matière de liturgie comme en matière de mode vestimentaire, un bien petit nombre de décideurs imposent leurs normes. En matières commerciales (auto, vêtements, nourriture), quand un produit ne prend pas, les producteurs l'abandonnent ; en matière de liturgie, le fidèle ne peut pas changer de marque. Encore que la multiplication des sectes, d'une part, et la prolifération des célébrations *ad hoc*, d'autre part, montrent bien que le besoin du solide, du durable, du substantiel existe. Je ne sais plus qui a dit : « Il sera bientôt veuf, celui qui épouse l'esprit du temps. »

Clôture et censure. Deux mots qui expriment la même vaine entreprise de vouloir protéger des lieux ou une doctrine. Clôture et censure, ce n'est jamais que violence entraînant violence. On ne fait jamais sa part à la liberté. Dieu n'a pas fait sa part à la liberté de l'homme. La parabole de l'ivraie et du bon grain me paraît la meilleure illustration de cette réalité. Le dernier développement du Sommet des Amériques est un exemple délicieux. Résumons la chose pour le lecteur éventuel de ce journal, alors que l'événement dont le parle sera oublié :

- 1) On a organisé le Sommet dit des Peuples à un kilomètre du Sommet des Amériques.
- 2) Mgr Maurice Couture a annoncé qu'il présiderait, au nom de l'Épiscopat canadien, une cérémonie oecuménique à l'intention des invités du Sommet des Amériques et qu'il proposerait le même message au Sommet des Peuples.
- 3) Or, les organisateurs du Sommet des Peuples viennent de lui signifier qu'il ne sera pas reçu.

Il vaut la peine, ici, de rapporter le texte même de l'exclusion pratiquée par ceux qui dénoncent l'exclusion pratiquée par le Sommet des Amériques. (Source : *Le Soleil* du jour.)

Le réseau québécois pour l'intégration continentale, qui organise le Sommet des Peuples, a fait savoir qu'il n'y avait plus de consensus à la direction de l'organisme pour recevoir Mgr Couture au Sommet des Peuples. La porte-parole de l'organisme, Mme Marcella Escibano a dit que les positions de l'Église sur la confessionnalité scolaire, l'avortement, et d'autres orientations de Rome avaient suscité des dissidences au sein des membres participants, ce qui compromettait la présence de Mgr Couture à ce Sommet.

Monseigneur Couture, de par son appartenance à la communauté des Pères de Saint Vincent de Paul, ce qui implique déjà un tempérament populaire (par opposition à « élitiste »), a posé nombre de gestes que j'appellerais populistes, depuis qu'il est archevêque de Québec. Il succédait au cardinal Vachon, qui pratiquait plutôt un style « aristocratique ».

Avec ce qui vient tout juste de lui arriver, on voit bien que la question n'est pas d'être populiste ou pas ; aristocratique ou pas. La question, c'est que les porteurs de l'Évangile seront toujours à contre-culture ambiante, à contre-mentalité régnante, bref, à contre-monde. Je dis « monde », au sens où Jésus a dit : « Je

vous envoie dans le monde comme des brebis au milieu des loups. » Jésus a dit aussi : « Je ne prie pas pour le monde. *Non rogo pro mundo.* »

Jésus n'était ni populiste, ni aristocratique. Il mangeait chez les pécheurs et chez les riches. Il conversait avec les prostituées, avec Nicodème, avec la femme de l'intendant d'Hérode. La femme de Pilate est intervenue en sa faveur auprès de son mari. Elle le connaissait donc. Et Jésus a fini par être rejeté par son peuple, renié par Pierre, abandonné par Jean. Que ce dernier ait été présent avec Marie au pied de la croix n'implique pas qu'il n'ait pas connu une éclipse de foi. Au matin de Pâque, en effet, s'étant rendu avec Pierre au tombeau, *il vit et il crut* (Jn 20,8). Dans son plus creux, Jésus lui-même s'est senti abandonné par son Père.

Je viens d'écrire que Jésus a été rejeté par son peuple. Il a été rejeté par son peuple, manipulé de la même façon que le sont les peuples du Sommet des Amériques et du Sommet des Peuples. Car enfin, les représentants de l'un et l'autre Sommet ne représentent pas grand monde. Un peuple n'est pas un sujet individuel. Jean Chrétien ou Bernard Landry ou Mme Marcella Escibano, ci-haut mentionnée, ne tiennent la place de personne.

Objection : le Pape, il tient votre place, cher frère vous-même ? Réponse : le Pape ne tient pas ma place. *Me, myself and God*, disait Newman. Dieu m'a créé libre. Mais si je ne veux pas être libre de la liberté d'une pierre qui tombe, j'ai besoin de la médiation de l'Église, y compris ses misères historiques (que je démêle assez bien) et ses misères circonstanciées (la cérémonie de cet après-midi, et combien d'autres !), que j'ai beaucoup plus de mal à supporter.

N'importe ! Je ne peux pas être catholique tout seul.

Le salut, en tant qu'acte de Dieu, ne doit pas seulement me rejoindre dans je ne sais quelle profondeur ultime de ma conscience, mais dans la concrétude de mon existence alors justement la concrétude de ce Dieu dont je reçois l'exigence, que je n'ai pas constitué, que je n'ai pas inventé, est ce Jésus-Christ, ainsi que son Église concrète, dont je reçois plus avant exigence de la même manière. Le christianisme est essentiellement plus que la réalité et l'objectivation de mon état propre, subjectif, pieux, et de ma conscience religieuse (Rahner, *Traité fondamental de la foi*, Centurion, 1983).

Je tiens à noter ici un incident qui n'a pas beaucoup de rapport avec ce qui précède : Lucien Bouchard a été longuement piégé au téléphone lors d'une émission radiophonique de Robert Gillet. Bernard Landry l'avait été quelques jours plus tôt. La culture de la dérision conduit là. L'affaire n'est pas qu'un Premier ministre ou un ancien Premier ministre se fasse piéger. Ce qu'il y a de grave là-dedans (comme dans l'entartage), c'est la ruine de la confiance. Une société repose sur la confiance : confiance dans la parole ; confiance dans la monnaie c'est une seule et même chose. Ne dit-on pas encore et toujours *trust ou fiducie* à propos de l'argent ? Sur les billets américains, il est écrit : *In God We Trust*. On a fait un calembour là-dessus : *In Gold We Trust*. Amuserie inculte. Il n'y a pas si longtemps, l'or, la réserve d'or, était bel et bien la garantie de tous les billets en circulation. Depuis 1971, il est écrit sur les billets : « Ce billet a cours légal. » Il n'est plus question que n'importe qui puisse exiger x onces d'or contre le billet qu'il possède. Tout ce que l'on nous assure, c'est que le billet n'est pas contrefait. Et l'on sait que cette garantie est souvent contournée.

15 avril

Pâques. Hier et aujourd'hui, séances de signatures au Salon du livre. Je crois dans l'écrit, mais dans un tel Salon, on est écrasé par la prolifération de l'écrit. Il se produit malgré tout quelques rencontres émouvantes. Cet homme (un avocat) qui me dit : « Je viens de relire votre article publié dans *La Presse* du 7 mai 1986 sous le titre : *L'appui aux syndicats, responsabilité chrétienne*. Rentré chez moi, je relis l'article. Il s'agissait d'un commentaire sur une déclaration de l'épiscopat canadien à l'occasion de la fête des travailleurs du 1^{er} mai. Nous sommes 15 ans plus tard, je ne changerais pas un mot de l'article en question. Mais je m'étonne de mon audace, laquelle ne m'a rien coûté. C'était donc de l'audace et non pas du courage. Aristote, en effet, distingue entre la crainte et l'audace. Et le courage se situe entre la crainte et l'audace qui sont les deux extrêmes devant la peur. Le courage n'est pas « au milieu » au sens où 7 1/2 est le milieu de 15. Il est au milieu selon la droite raison. En l'occurrence, je me situais au milieu. Et c'est bien pourquoi je suis classé comme antisindicaliste.

Une femme (encore une avocate) qui me demande d'autographier un exemplaire de *Journal d'un homme farouche*. Elle me montre quelques surlignés en jaune qu'elle a faits. Plusieurs me demandent d'autographier *Les Insolences* ! C'est pas d'avance ! Pendant ce temps-là, je ne « signe » guère d'exemplaires de *Entre Jean*.

À 12 h 30, je participe à une séance des *Rendez-vous littéraires*, animée par Danielle Bombardier. La chose se passe plutôt bien. J'étais dans une forme intellectuelle honorable. Tout en parlant, je vois entrer Monique Viel et Maurice Leclerc. Après ma prestation, ils se présentent pour faire dédicacer *Entre Jean*. J'ai un éclair de génie : l'écris « D'un Entre Jean à deux entre M. »

Une femme se présente. Elle est née à Métabetchouan. C'est une Doré. Je me souvenais très bien du miel Doré de son père ou de son grand-père. J'écris une dédicace appropriée. Soit dit en passant, il n'est pas facile d'écrire quelques mots un peu d'adon à un pur inconnu qui vous fait l'honneur de vous avoir lu ou s'apprête à vous lire.

On me dit que le Salon du livre, cette année, aura connu moins de visiteurs. Pourquoi ? La peur qui surplombe le Sommet des Amériques. Des auteurs montréalais, me dit-on, ont refusé de participer à cette activité promotionnelle. Des auteurs, c'est-à-dire des hommes qui sont censés « faire autorité », selon l'étymologie du terme.

Dans *La Presse* d'hier, Foglia écrit : « Non à la mondialisation. Oui au monde. » Cela ne veut rien dire, mais c'est politiquement correct. La Conférence religieuse canadienne (CRC) est partie prenante (si peu) du Sommet des Peuples. Je n'ai qu'une seule question à poser à ce genre de monde : mangez-vous des bananes, oui ou non ? Buvez-vous du café de temps en temps, oui ou non ? Utilisez-vous du sucre, de temps en temps, oui ou non ?

Je connais assez les belles âmes de la CRC. J'en fus membre du temps que j'étais provincial. Plusieurs « excités du bocal » dans ce monde-là. Exemple : une année, on avait décidé de boycotter Nestlé. Vote unanime. À la pause-café, cependant, on servait quoi ? Du café instantané Nestlé. Je relève cette incohérence devant une excitée du bocal. Or, labourer la mer et discuter avec une femme, c'est du pareil au même. Mais discuter avec une Sœur agitée du bocal, c'est encore plus

vain. Pourquoi ? Réponse : parce que la Soeur prend appui sur l'Évangile, en plus d'être une agitée du bocal.

Les Pères et les Frères sont-ils différents ? Je viens de lire, dans le dernier bulletin de la CRC, la profonde réflexion suivante. Il s'agit d'un Père : James Profit, s.j. Il écrit : « J'étais en retard à mon rendez-vous, mais il y a des choses plus importantes que la ponctualité. » Le cher homme sortait d'une réunion et il venait de passer deux heures à composer avec la circulation. Le cher Père ! Et il fait attendre je ne sais combien de personnes. Il s'était arrêté pour méditer sur le bord d'un lac. Il s'en vante ! Il ne se rendait pas compte qu'il volait du temps à d'autres personnes, car, faire attendre, c'est voler le temps des autres.

On nous présente ce genre de littérature dans le même mouvement où l'on est POUR le Sommet des Peuples. L'Évangile, la caution de l'Évangile est un recours, un abri, un alibi facile et glorifié. Glorifié du moins pour les agités du bocal et mêmelement reçu par leur clientèle.

À lire le message de ces agités du bocal, je ne boirais plus de café ; je n'utiliserais plus de sucre ; je ne mangerais plus de bananes ni d'oranges. Ce n'est jamais que la discrimination des purs vis-à-vis des impurs. Notre Seigneur, le Seigneur de Pâques, a transgressé ces barrières. Il en est mort. Mais Dieu l'a ressuscité. Étrange formule ! Dieu le Père a ramassé son Fils au plus creux, et à l'insu du Fils. Cela, cela ne s'est-il produit que sur notre petite planète ?

Je reviens en arrière. Mon voisin de cage à signatures n'était nul autre que Jean Cournoyer. Je suis allé le saluer pour la raison très simple que je possède *Le Petit Jean* que je consulte régulièrement. Il m'a montré la nouvelle édition du *Petit Jean*, ouverte à la page DESBIENS.

Dans une autre cage, il y avait Denise Boucher. Son visage me disait quelque chose. J'ai bien dû la voir à la télévision, puisqu'elle est comédienne. Quand elle s'est levée, je me suis aperçu qu'elle se déplaçait avec une béquille. On m'informe qu'elle a subi des fractures mal rétablies. Elle m'a souri. J'ai bien dû répondre, mais je répondais « par cœur », n'étant sûr de rien.

J'échange quelques mots avec Yves Beauchemin que j'imaginai (allez savoir pourquoi !) gros et grand. À cause de ses énormes tirages, peut-être. Or, il est plutôt petit et délicat. Il se souvenait m'avoir entrevu dans un restaurant vers les an-

nées 1965. Il se souvenait même du nom du restaurant : *Les Anciens Canadiens* ! Il est né en 1941 ; il avait donc 24 ans.

Je cause un long moment avec un ancien confrère, Clément Michaud, avec qui j'ai vécu plusieurs années à l'école Saint-Malo, entre 1964 et 1969, Il garde un souvenir reconnaissant de ses années passées en communauté.

Bonne rencontre avec Christian Nolin qui travaille de « l'autre bord de la clôture », comme il dit. Je lui dis que cela ne veut rien dire : on est forcément de l'autre bord d'une clôture par rapport à quelqu'un qui est de l'autre bord ! En fait, il travaille pour la Chambre de commerce de Québec. Pendant que nous sirotons un Martini à l'hôtel Hilton, son téléphone cellulaire crépite. Il donne une espèce de compte rendu (pour moi, codé) des récentes dispositions qu'il a prises.

Quelques personnes se présentent devant ma cage : elles voulaient rencontrer Jean O'Neil ! Excellent pour mon ego. En fait, le 17 février, Jean O'Neil annonçait officiellement aux autorités de Libre Expression que sa carrière littéraire était terminée. « Fini le quémancement, finies les interviews, finis les salons, finies les fréquentations littéraires. » Le jour même, le lui écrivais :

In exitu Joannes de populo barbaro (Ps 114-1)

Si je m'y retrouve dans les adresses électroniques, c'est à 06 : 03 :13 (j'étais dehors) que vous m'avez courrielé. J'ai décacheté la lettre vers 11 h 30. Je n'en finissais plus de ne pas croire ce que je lisais sur l'écran. J'ai récité mon chapelet quotidien. Non pas à vos intentions, comme on dit assez curieusement, mais aux miennes : priez pour nous, pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Cela me paraît assez exhaustif. Je tâchais aussi de penser à l'Évangile du jour selon Marc 9, 2-13 : la Transfiguration du Seigneur. Revenus de leur frayeur, les disciples demandent à Jésus : Élie ne doit-il pas venir d'abord ? Jésus répond : Élie est déjà venu et ils lui ont fait tout ce qu'ils ont voulu.

Et, ce pendant, je pensais à ceci : Tôt ou tard, mais sûrement, on verra dans la ville des petits péchés, où abondent les portes de sortie, une grande flamme s'élever du port pour annoncer que le règne des lâches est terminé et qu'un homme brûle ses vaisseaux (Chesterton, *Le Défenseur*). J'avais placé cette épigraphe quelque part dans les Insolences.

Je pourrais vous téléphoner, mais le téléphone est brutal : il oblige à dire « Allô ! » et un minimum de mots. Tandis qu'une lettre laisse libre : on peut la déchirer sans la lire ; on peut en différer la lecture ; on peut n'y point répondre.

Au demeurant, votre décision me questionne, m'interroge, m'interpelle, comme on dit maintenant en littérature pieuse. Policière aussi.

Il est piquant de noter que votre dernière production littéraire aura été notre correspondance. Mais, pour vous, cela n'était justement pas de la littérature au sens où vous la pratiquiez, c.-à-d., de la création. C'était du ras-le-bol, et vous me l'avez dit. Ce qui ne m'a pas rien fait, comme je crois vous l'avoir dit. Presque tous les hommes sont esclaves, par la raison que les Spartiates donnaient de la servitude des Perses, faute de savoir prononcer la syllabe non. Savoir prononcer ce mot et savoir vivre seul sont les deux seuls moyens de conserver sa liberté et son caractère (Chamfort). Bien ! Je vais mourir citateur, comme vous m'avez déjà écrit.

Vous n'êtes pas en paix avec vous-même, dites-vous. Vous « flottez dans une certaine béatitude ». Retournez donc aux Confessions d'Augustin-le-Maure, livre VI, l'épisode du mendiant de Milan.

J'en étais à ce point de ma lettre quand j'ai mis la main sur Le Devoir du jour où Robert Chartrand signe une recension des Prophètes et de Goupil. Son titre Des patriarches à Goupil montre, en tout cas, qu'il confond les Patriarches et les Prophètes, ce qui n'est pas très grave. Mais ce qu'il écrit n'est certes pas de nature à vous faire revenir sur votre décision. De toute façon, vous allez en revenir !

18 février

Il est 13 h 18. Je viens de lire votre lettre au Devoir sur mon écran. Appelle-t-on ça un *jab* ou bien un *uppercut* ? En tout cas, elle est courte. Et ce genre de réponse doit être courte. Si tant est qu'il faille en faire.

Vous dites : « *Vous pourriez croire que notre récente aventure a compté pour beaucoup dans ma décision, mais ce serait faux.* » Je veux bien vous croire. Mais vous ne dites pas qu'elle n'a pas compté. *Tout sourd de très profondément en-dedans.*

Je maintiens mon idée : « Vous allez en revenir. » Vous allez revenir à de l'écriture autre qu'alimentaire. Mon Dieu ! il me vient à l'esprit *Lettres à un jeune poète* (Grasset, 1937). La première surtout. Je dis la première, parce qu'elle pose la question : *Mourriez-vous s'il vous était défendu d'écrire ?* Rilke avait alors 28 ans et son correspondant devait être dans la petite vingtaine.

Bon ! Je ne suis pas Rilke (mort à 51 ans), dois-je le préciser ? Et vous n'êtes pas tout à fait un jeune poète. Je ne sais pas ce que je deviendrais s'il m'était interdit d'écrire. Écrire est une chose ; publier en est une autre. De toute façon, vous avez déjà fait un autodafé d'une grosse caisse de poèmes et de récits.

Je ne sais plus trop quoi vous dire. Je note, en tout cas, que vous dites, en terminant : À la prochaine, cher ami. Ça ne sera pas de l'écriture alimentaire. Vous contrevenez du coup à votre décision. De toute façon, je ne peux pas payer votre « tarif de base ».

Cordialement, Jean-Paul Desbiens, de l'auguste Tanière.

En regardant par la fenêtre, le remarque que l'épaule est dégagée. J'appelle épaule, cette faible dénivellation entre le tennis et la prairie. Dès qu'elle est dégagée, le pluvier arrive, bien avant les hirondelles, qui sont fort capricieuses. Le pluvier est aussi un des derniers à nous quitter. Je ne parle évidemment pas des corneilles, dont bon nombre passent l'hiver par ici. En octobre, c'est le grand rassemblement du départ vers le Sud. Vers le 10 mars, elles reviennent. Mais il y en a de plus en plus qui passent l'hiver par ici.

16 avril

Il n'est pas facile de se former une opinion sur le Sommet des Amériques. Les « pour » et les « contre » bien campés sont sans doute moins tourmentés que moi. Au demeurant, cet événement aura été une formidable leçon d'économie, de géographie, de politique. Pour m'en tenir aux seuls cahiers de *La Presse*, du *Soleil* et du *Devoir* de samedi dernier, il y a davantage d'informations et d'opinions que je n'en peux assimiler. De plus, les pages publicitaires des gouvernements fédéral et

provincial sont fort bien présentées. C'est ainsi qu'on y trouve des déclarations en quatre langues. Et tout cela pour moins de 10\$.

Évangile du jour selon Matthieu : « Quand les femmes eurent entendu les paroles de l'Ange, vite, elles quittèrent le tombeau, tremblantes et toutes joyeuses, et elles coururent porter la nouvelle aux disciples. Et voici que Jésus vint à leur rencontre et leur dit : Je vous salue. »

Dans les récits de la Résurrection, tout le monde court : Pierre, Jean, les femmes, les gardes. Il ne semble pas que la mère de Jésus se soit déplacée, ce jour-là. Selon Jean, Marie était au pied de la croix quand Jésus lui dit : « Voilà ta mère. Et, dès cette heure-là, le disciple la prit chez lui. » Au matin de la Résurrection, Pierre et Jean partent ensemble après l'annonce des femmes. Marie était-elle dans la même maison que Jean ? S'était-elle réfugiée avec les autres disciples ? Fut-elle la première à qui Jésus apparut, comme l'a affirmé Jean-Paul II ? Ce que l'Écriture nous dit, c'est qu'elle était avec les disciples au Cénacle au moment de la Pentecôte. On n'a d'ailleurs pas besoin de connaître la réponse à ces questions.

Je transcris ici un texte de Thibon publié dans *Panorama* de mars 2000 et extrait de *À Dieu* (Plon) :

Mais qui êtes-vous, Seigneur ? Vous m'êtes aussi intime et inconnu, aussi étranger et familier que moi-même à moi-même. Je crois en vous que j'ignore. Faut-il que je vous reconnaisse à l'heure même où vous ne m'êtes plus présent que sous la forme de l'absence, comme les disciples d'Emmaüs ne reconnurent le Christ que lorsqu'il allait les quitter, alors que leurs yeux étaient aveuglés lorsqu'il cheminait avec eux. Je crois en vous puisque je vous ai trahi. Je vous reconnais aux blessures que je vous ai faites. Jadis, j'étais fort et vous me portiez, Seigneur ; aujourd'hui, je suis faible et c'est à moi à vous porter. Mais je ne veux pas achever en moi le Dieu blessé, et c'est votre faiblesse que j'aime. C'est à nous de vous réanimer, vous, l'infiniment faible, Dieu désarmé vainqueur de Dieu des armées. Je veux retrouver le Christ en agonie à travers tous les Christs triomphants.

18 avril

On défait aujourd'hui le garage d'hiver de l'auto. Il aura été monté pendant 165 jours soit 45 p. cent de l'année !

19 avril

Voilà près de six ans que le vais à la messe tous les dimanches chez les Pères Maristes. Dimanche dernier, le père Constantin Rivard m'avait invité à souper chez eux ce soir. Or, il se trouve que le père François Drouilly, qui fut notre accompagnateur lors de la session de l'automne dernier en France et à Rome, est de passage. Rencontre simple et animée. je rentre vers 21 h.

21 avril

Vers 13 h, je me rends chez Claudette. Le temps est bon : soleil, et vent nul. Nous passons plusieurs heures sur le patio, rejoints par Jean-Noël et Marie-Claude qui ont observé le Sommet d'un point de vue privilégié à titre de consultants de la Police. Une fois rentrés dans la maison, nous regardons longuement les reportages de la télévision.

Il faut reconnaître que les policiers ont fait montre d'une grande retenue et d'une discipline impeccable. Qu'il y ait eu des simples citoyens, des simples curieux qui ont été incommodés par les gaz lacrymogènes, c'est inévitable. Du côté des manifestants, plusieurs groupes, fort bien organisés, se trouvaient là pour la casse.

José Bové occupe les médias, qui ne demandent pas mieux. Il est interdit de parole en France, mais ici, il incite publiquement à la violence. Et il n'est pas inquiet. Il « fait » Astérix et Lech Walesa. Les personnages d'Astérix sont la sou-

pape rétroactive, si j'ose dire, du déclin gaulois. Lech Walesa, c'est autre chose. Il a affronté « l'Empire du mal » alors qu'on était loin de savoir que l'URSS était sur le point d'imploser.

Un confrère m'informe, par courriel, que deux nouveaux virus très puissants viennent d'être découverts. La consigne est simple : surmonter sa curiosité et supprimer le message sans « l'ouvrir ».

22 avril

Une vingtaine de personnes en stage de formation assistent à la messe ce matin. C'est leur prêtre accompagnateur qui donne l'homélie. L'Évangile du jour relate l'apparition de Jésus au Cénacle où les disciples s'étaient barricadés. L'homéliste fait un rapprochement que je ne saisis pas avec la clôture du Sommet des Amériques. Tous les chants utilisés par le groupe sont inconnus de nous, la douzaine de participants réguliers. Je n'en fais pas un plat. Je remarque quand même qu'il s'agit là d'une espèce de clôture ! Si tu n'es pas « accrédité », tu restes dehors !

23 avril

Deuxième séminaire de lecture du semestre en cours : *Les dix commandements aujourd'hui*, d'André Chouraqui. Je note le passage suivant :

Le Décalogue est un texte déclaratif plutôt qu'un constat législatif. Soulignons-le : en hébreu, les commandements ne sont pas formulés à l'impératif, mais à l'imperfectif, ce qui est révélateur de leur vocation éducative. On ne change pas la nature humaine par la seule proclamation d'un ordre. Il faut éduquer l'homme dans l'esprit de cette révolution éthique survenue il y a trois mille trois cents ans. L'ordre « tu n'assassineras pas » érige l'homme à sa vraie dignité de créature, réplique de Élohims, l'Être suprême, source de vie, non de mort.

Chouraqi indique les trois grandes sources du meurtre : « la jalousie, la peur, la vengeance. La vengeance n'est que la réplique à une violence subie. Il importe de se concentrer sur ses causes, car une fois éradiquées la jalousie et la peur, il y aurait beaucoup moins de raisons de se venger. »

24 avril

Rencontre avec François. Nous parlons longuement du Sommet des Amériques et nous finissons pas décider de tenter d'écrire un texte sur le sujet.

27 avril

J'assiste à *L'Opéra de quat'sous* de Bertold Brecht (créé en 1928), joué par des élèves du Campus. La pièce dure trois heures et demie, y compris deux brefs entractes. Les musiciens, les acteurs et les chanteurs sont excellents. J'imagine le temps qu'ils ont dû mettre à s'exercer. Richard Boulanger, animateur socio-culturel au Campus, est le metteur en scène, le concepteur des décors, l'éclairagiste. Bref, l'homme-orchestre. Il est profondément accordé à la sensibilité des jeunes. Mais ni une école ni une société ne pourraient « fonctionner » un mois sous un tel régime. Ni une école ni une société ne peuvent s'aligner sur les jeunes. Il faut durer. Seul le dur dure. Toujours, et très tôt, intervient la raison, c.-à-d. la ration. Jésus n'a pas été pape. Il n'a jamais été non plus directeur d'une Mine.

La pièce est difficile à suivre et nous n'avions pas de libretto. L'action se passe en 1928 dans le Soho de Londres. Il s'agit d'une mosaïque de situations dont on ne saisit le dessin qu'à la fin.

29 avril

Je vois les premières hirondelles bicolores de la saison.

Béatification d'Esther Blondin, fondatrice des Soeurs de Sainte-Anne. Je reprends ici la majeure partie du texte publié dans *Prions en Église* d'avril 2001, avec quelques précisions tirées du *Petit-Jean* de Jean Cournoyer (Stanké, 1993).

Née à Terrebonne en 1809, elle est encore analphabète à l'âge de 22 ans. Elle s'engage comme domestique au couvent des Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame de son village. En 1833, elle devient institutrice à l'école paroissiale de Vaudreuil. Peu après, elle découvre qu'une des causes de la pauvreté intellectuelle des Canadiens français réside dans un règlement d'Église qui interdit aux femmes d'enseigner aux garçons, et aux hommes d'enseigner aux filles. En 1848, elle soumet à son évêque le projet de fonder une congrégation religieuse pour l'éducation des enfants pauvres des campagnes, et cela dans des écoles mixtes. Mgr Bourget autorise un modeste essai. L'aumônier, l'abbé Louis-Adolphe Maréchal, multiplie les ingérences dans la vie de la communauté. En 1854, pour mettre fin au conflit, Mgr Bourget demande à Mère Marie-Anne de se déposer et de ne plus accepter le mandat de supérieure si ses soeurs veulent la réélire. Elle est reléguée dans la buanderie du sous-sol de la maison-mère de Lachine jusqu'à sa mort, survenue 46 ans plus tard, en 1890. Il était même interdit de l'appeler « mère ». La communauté compte aujourd'hui quelque 1100 membres, dont 800 au Québec et 300 dans diverses parties du monde.

J'avoue que l'ai bien failli passer « par-dessus » ce texte ! Il tombera peut-être sous l'attention de quelque lecteur de ce journal. Deux histoires se déroulent constamment : l'histoire qui fait les manchettes des médias et l'histoire des saints. Étant bien entendu que la multitude des saints n'est connue que de Dieu seul. L'Église en signale quelques-uns dans sa liturgie pour nous donner à lire, en pointillés, le texte réel.

Par association d'idées, je note que je viens de mettre la main pour la première fois sur un nouveau billet de 10\$. Il est surchargé. Il a été conçu pour décourager

les contrefaçons. C'est ainsi que même avec une loupe, je n'arrive pas à lire tout ce qui y est imprimé. En dessous des trois coquelicots, qui renvoient au dessin du cénotaphe d'Ottawa, j'arrive à lire : « N'oublions jamais. *Lest we forget.* » Un poème de John McCree se lit ainsi :

In Flanders fields the puppies blow
Between the crosses, row on row
That mark our place, and in the sky
The larks, still bravely singing, fly
Scarce heard amid the guns below

[Au champ d'honneur, les coquelicots
Sont parsemés de lot en lot
Auprès des croix et dans l'espace
Les alouettes devenues lasses
Mêlent leur chant au sifflement des obusiers.]

Devant le cénotaphe, trois personnages : un vétéran, une jeune femme, un enfant. Une femme-soldat (une femme-soldat, j'insiste) représente les Casques bleus. Elle observe (à Chypre ou sur le sommet du Golan) avec des jumelles devant l'esquisse d'une mappemonde sur laquelle il est écrit (en français et en anglais, évidemment) : « Au service de la paix ». Des deux côtés du billet (je ne saurais dire lequel est le recto et lequel est le verso !), des traits ou des symboles sont légèrement en relief, de sorte que les aveugles peuvent (pourront) distinguer un vrai d'un faux billet. je pourrais continuer mes commentaires. Ce nouveau billet est un concentré d'histoire.

En fait, j'en ai parlé longuement avec quelques amis, chacun découvrant ou apprenant un nouveau détail. L'éducation se « déplace ». Je vois très bien, qu'à n'importe quel niveau du système scolaire, n'importe quel maître, consacre un cours à ce sujet. L'ancien billet (qui aura encore « cours légal » pendant plusieurs années) est beaucoup moins sophistiqué. Je me demande d'ailleurs quel peut être l'intérêt d'un faux-monnayeur à contrefaire un billet de 10\$. Dix dollars, en effet, c'est pratiquement du « p'tit change » aujourd'hui !

«Je te cherche dès l'aube».
JOURNAL 2001-2002 (2002)

MAI 2001

[Retour à la table des matières](#)

5 mai

Je viens d'écrire que « l'éducation se déplace ». Cet après-midi, je visite pendant une heure l'exposition des élèves du programme de mode du Campus. Une quinzaine de stands « commandités » ; une (presque) véritable reproduction d'une vraie PME de vêtements sur le plateau de l'auditorium Jean-Pierre Tremblay, qui fut un grand au Campus par son enseignement et par sa passion du théâtre. Sur le plateau de l'auditorium Jean-Pierre Tremblay, donc, des élèves travaillent pour de vrai à la confection de vêtements « quatre-saisons » pour bambins, hommes ou femmes. Des kilomètres de fils électriques, etc. Tout cela a été monté et sera démonté demain par des employés de soutien.

Il y a quelques jours (j'en ai parlé plus haut), c'était la préparation, le montage et l'exécution de *L'opéra de quat'sous*.

Tout cela se passe pendant l'enseignement régulier, des programmes d'études réguliers. Et tout cela se passe pendant que l'on est en train de construire un vélodrome sur le terrain de ce qui avait été prévu, en 1965, pour être une patinoire. Et tout cela se passe pendant que l'on « reproduit » une caserne de pompiers pour les fins du programme de formation de pompiers. Et pendant ce temps, quelque professeur, dans l'isoloir de sa classe, est chargé d'enseigner (pour la raison que cela n'a pas été fait au niveau élémentaire) la règle du participe passé conjugué avec

l'auxiliaire avoir. Ou bien, en philosophie, la distinction entre quelques concepts « incontournables » : le possible et l'impossible ; la fin et les moyens ; la cause et la condition, etc. Ce qui constituait naguère l'essentiel du contenu des programmes et du temps d'apprentissage est devenu accessoire. Une établissement comme le Campus, par exemple, ressemble de plus en plus à un archipel d'écoles (l'école de mode, l'école de musique, l'école de police, l'école de pompiers) qui ne sont guère reliées ensemble que par les conventions collectives.

Cet après-midi, le croise une professeure de *design de mode*. Elle est toujours aussi donnée, toujours aussi enthousiaste (de *enthousiasmos*, « transport divin » ou encore, « habité par un dieu »). Je lui pose brutalement la question : « Comment avez-vous vécu le lock-out de juin dernier ? » Elle me répond : « Je me suis sentie méprisée. » Je lui rappelle que j'étais, et suis encore, président du CA du Campus. Elle le savait sans doute. Ce rappel ne l'a aucunement empêchée de me piloter pendant une bonne demi-heure.

Si l'on voulait se faire une idée de la Tour de Babel, il suffirait bien de (non pas de lire, car c'est écrit), mais de comprendre les logos, acronymes ou sigles, qui sont écrits dans toutes les gazettes. Je ne me mettrai pas en frais d'en dresser une liste. Je note le dernier en date (pour moi, en tous cas) : PMA, ce qui veut (ne rien dire) : Pays Moins Avancés. Il y en a 49. Tous en Afrique. On a connu les pays « sous-développés » et les pays en « voie de développement ». On a, pour l'heure, les PMA. Question : quels sont, pour l'heure, les PMA ? Réponse : Les USA. Car, si gros, si grand, si fort que tu sois, et précisément parce que tu es gros, grand et fort, tu es et seras une île battue par les flots de la misère. Une île, si protégée qu'elle soit, battue par l'océan de la misère, sera envahie ou submergée.

Je rappelais plus haut les trois grandes sources du meurtre (entrée du 23 avril). Cela se surmonte en ceci : Devancer tout adieu. Se réjouir de voir arriver les hirondelles, en sachant qu'elles partiront pour le Sud, vers la mi-juillet. En sachant aussi (et je me le fais dire régulièrement) que je ne porte pas mon âge. Je sais, moi, que je le porte et le supporte. Je me lève, chaque matin, par des poulies démultipliées. Dieu ! que l'ai toujours aimé le peu de « science physique » avec quoi j'ai été initié aux poulies, aux leviers, aux éléments de l'acoustique, de l'optique, etc. Y compris le fonctionnement des moteurs à quatre temps.

Je ne sais pas conduire une auto. Bien ! Mais parmi les quelque quatre millions de détenteurs d'un permis de conduire au Québec, combien seraient en mesure d'expliquer la différence entre un moteur à « quatre temps » et un moteur diesel ? Personne ne demande cela à personne. Et si l'on me demandait : « Comment ça marche, ton ordi ? » je répondrais qu'il « marche par coeur », au sens où l'on dit : dîner par coeur, ce qui veut dire : ne pas dîner, ou encore : passer sous la table.

6 mai

Cet après-midi, je me rends au défilé des finissants en Design de mode du Campus. Les mannequins (tous des élèves) défilent au son de pièces musicales connues (j'imagine) et assourdissantes, comme il est de règle. Le titre de la pièce musicale indique la thématique des modèles. Je note la grande utilisation du vinyle et autres « tissus » synthétiques, chimiques, je ne sais comment dire. Le corps de la femme est visiblement exploité, mais ce n'est pas du sexisme ! Pratiquement aucun des modèles présentés ne pourrait être porté pour de vrai. Au fond, il s'agit d'un mélange de spectacle, d'exercice scolaire et de prospection. D'ailleurs, l'habillement des jeunes spectateurs (et de bon nombre d'adultes) est tout aussi éclaté que ceux des mannequins.

L'idée me vient de regarder, aux mots « costume, coiffure et uniforme », les planches en couleur du *Larousse du XXe siècle*. Ce n'est pas d'hier que les hommes et les femmes trafiquent la feuille de vigne originelle. En fait, la « feuille de vigne » est une invention des peintres. Dans la *Genèse*, il est écrit que « Yahvé Dieu fit à l'homme et à sa femme des tuniques de peau et les en revêtit ». Heureusement que Brigitte Bardot n'avait pas été mise au courant !

Le travail du dimanche. Chouraqui écrit :

Le repos du septième jour introduit, avec la notion de repos hebdomadaire, une innovation révolutionnaire dans l'histoire de l'humanité : pour la première fois, l'ouvrier, y compris l'esclave et l'étranger ré-

sidant dans le pays, mais aussi les bêtes de somme doivent se reposer au moins une fois par semaine, le septième jour, d'un coucher de soleil à l'autre. Ce repos obligatoire est promulgué par la législation mosaïque voici plus de trois millénaires.

Pour s'en tenir au Québec seulement, on sait que depuis une vingtaine d'années beaucoup de commerces sont ouverts le dimanche. L'organisation générale de la société a rendu la chose nécessaire. Voici quand même un paradoxe : on est en train de construire un vélodrome sur le terrain du Campus. Une équipe d'une dizaine d'hommes y travaillent aujourd'hui. Ce sont des anglophones employés d'une firme spécialisée d'Ontario. Ainsi donc, dans le temps même où l'on essaie de combattre le chômage, les emplois précaires, le désœuvrement des jeunes, on fait travailler des hommes comme s'il s'agissait d'une urgence inextensible.

Orgie de lecture avant et après ma visite au défilé de mode. Je note en passant cette remarque de Camus : « Vieillir, c'est passer de la passion à la compassion. »

Gérard m'a soumis récemment l'énigme suivante : CEAUTICA - CLAUNEGALO-VIVESTIDOM. Il s'agit d'un procédé mnémotechnique pour retenir les noms des douze premiers empereurs romains : CEsar, AUGuste, TIBère, CALigula, CLAUde, NEron, GALba, Othon. Vltellius, VESpasien, Iltus, DOMitian. Je le relance avec une liste des conciles œcuméniques : NICOCHAL - LA-FLO - TREVA : Nicée, Constantinople, Chalcédoine, Latran, Florence, Trente, Vatican.

Dans la même veine, on trouve aussi : « Me Voici Tout Mouillé Je Suis Un Nageur Pressé », qui donne dans l'ordre les planètes du système solaire : Mercure, Vénus, Terre, Mars, Jupiter, Saturne, Uranus, Neptune, Pluton.

La liste des conciles, de même que le procédé mnémotechnique, se trouvaient dans un manuel d'apologétique que nous avons au juvénat. Il pouvait dater de la fin du XIXe siècle ou du début du XXe. Dans l'encyclopédie *Catholicisme* (fascicule publié en 1949), je trouve une liste différente où apparaissent les noms de Bâle, Vienne (en France), Constance, Lyon. Au demeurant, il n'existe pas de liste officielle des conciles reconnus comme oecuméniques par l'Église catholique.

Le Pape vient de terminer son 93e voyage, qui l'a conduit, sur les traces de saint Paul, en Grèce, en Syrie, à Malte. À Kuneitra, ville fantôme du Golan, il

aura été le premier Pape à entrer dans une mosquée. Il venait tout juste d'apprendre la mort d'un bébé lors d'une attaque israélienne. La télévision nous le montrait hier soir, prostré, le visage gonflé et presque collé sur le texte qu'il lisait d'une voix à peine audible.

8 mai

Fête de la bienheureuse Catherine de Saint-Augustin. Née en Normandie, elle débarque à Québec en 1648, 30 ans après la fondation de la ville. Elle entreprend aussitôt son travail auprès des malades à l'Hôtel-Dieu où elle mourra à l'âge de 36 ans. Nous ne pouvons pas nous faire la moindre idée de la vie concrète à Québec à cette époque dans un hôpital. Les saints ravaudent l'histoire.

La première lecture de la messe est un extrait de la lettre de saint Paul aux Éphésiens (6, 10-20). Comme il fait souvent, saint Paul utilise l'allégorie du corps humain, plus précisément, du corps d'un soldat. La vérité est comparée au ceinturon autour des reins. Notons ici que la protection du « ventre mou du corps » par une large ceinture confirme le courage, selon Platon. La cuirasse, c'est la justice. Les pieds doivent être chaussés de « l'ardeur à annoncer l'évangile de la paix » ; la foi est le bouclier qui arrête les flèches ; le casque et l'épée, c'est la parole de Dieu.

François Legault lance l'idée de « rallonger la journée de classe au niveau primaire » (*Le Devoir* du jour). Toujours la fuite par en avant ; toujours le cataplasme sur la jambe de bois. La durée légale de l'année scolaire est de 200 jours. Le ministre de l'Éducation précise même qu'il augmenterait immédiatement le nombre d'heures passées à l'école, mais que cela coûterait des centaines de millions de dollars.

En fait, sans rien changer aux règlements, sans devoir ajouter une cenne noire, on pourrait augmenter d'un mois (un mois, ce n'est pas rien !) la durée de l'enseignement et de l'apprentissage en coupant dans les 20 journées dites pédagogiques, les semaines de relâche, les journées blanches ou vertes, les fermetures d'écoles après le troisième flocon de neige. Mais il faudrait pour cela déverrouiller les

conventions collectives, autant celles des enseignants que celles des transporteurs scolaires.

La douane de l'éternité. J'apprends par courriel que deux confrères sont à l'article de la mort. Tous les deux ont 80 ans et plus. Je pense à plusieurs autres, plus âgés encore. Je me demande ce qu'ils ressentent en attendant à la douane de l'éternité. Certes, nul ne sait à quelle distance il se trouve de ce poste. Mais « le mourant se sent en suspens comme à quelque douane solitaire au cœur des hautes montagnes, où la monnaie des souvenirs est échangée contre de l'or » (Jünger). Il reste cependant que si l'on est en convenable santé, physiquement autonome, et point trop vieux, on n'éprouve pas la proximité de ce suprême poste de douane.

9 mai

Après la séance du comité exécutif du Campus, François traverse chez moi, tel qu'il avait été préalablement convenu. Après brève considération, nous décidons d'abandonner notre projet d'écrire un texte commun sur le Sommet des Amériques. Il ne fait pas de doute que nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet. Nous soupçons ensemble, comme d'habitude.

10 mai

J'apprends ce midi le suicide, à 15 ans, du plus jeune des cinq fils d'un ex-employé du Campus. Je connaissais bien le couple et, un peu, leurs enfants. Couple admirable à tous égards. Nous en parlons longuement à table. Il me vient une première réflexion : le suicide est une des premières causes de mortalité chez les jeunes. Mais si un jeune suicidé fait partie des personnes que l'on connaît, le drame nous frappe davantage. Il en va de même de la mort en général. Cela s'explique. Jésus a bien dû connaître quelques dizaines de morts durant les quelque trente ans qu'il a vécu à Nazareth. Durant sa vie publique, l'Évangile rapporte son émotion lorsqu'il a croisé le cortège funèbre de la veuve de Naïm ; et ses pleurs devant le tombeau de son ami Lazare. Quant au suicide, Jésus en a connu au

moins un : celui de Judas. Notons en passant que, dans toute la Bible, on ne rapporte que huit cas de suicides.

Revenant au cas du jeune suicidé dont je parlais à l'instant, l'imagine la stupeur du père qui découvre le cadavre à quelques dizaines de pas derrière la maison. Il faut ensuite annoncer la chose à la mère et aux quatre autres enfants. Il faut aussi appeler la police et se soumettre à toutes les procédures en pareil cas. Il faut trouver un entrepreneur de pompes funèbres, rédiger la notice nécrologique, communiquer avec la paroisse pour fixer le jour et l'heure des funérailles. Il faut aussi prévenir la parenté. Puis ce seront les funérailles. Et il faudra continuer de vivre.

Il est à noter que Durkheim a été un des premiers à signaler l'aspect social du suicide en ce sens qu'il *révèle* l'état d'une société et que plus l'intégration sociale est forte, moins il y a de suicides. D'autres auteurs signalent que le suicide implique généralement une carence relationnelle.

Il est symptomatique que la littérature sur le suicide est pléthorique : pour la période 1957-1967, on compte 1 200 titres ! Ici au Québec, on a glorifié certains suicides. Celui, par exemple, de Pauline Julien. Ces derniers jours, on a littéralement célébré le premier anniversaire du suicide de Dédé Fortin. Et on n'en finit plus de rappeler, toujours avec éloge, le suicide d'Hubert Aquin.

Hormis les suicides qui se veulent emblématiques (notamment les suicides politiques), je doute fort qu'un suicidé considère le coût familial ou social de son geste.

14 mai

Hier après-midi, visite au salon funéraire de Saint-Augustin-de-Desmaures. J'apprends les circonstances et les détails du suicide de cet adolescent. Je note seulement qu'on le cherchait depuis le début de la soirée du 9 mai et qu'on a trouvé le cadavre le lendemain, vers 5 h 30.

À 10 h 30, funérailles du jeune suicidé. Au début de la cérémonie, Gérard, à la demande du père, donne lecture d'un très beau témoignage composé par ce dernier. Texte d'une grande transparence et d'une grande élévation spirituelle. Je me

demande comment le père a trouvé la force de le rédiger dans l'état de détresse où il se trouve. Quelque 200 élèves de l'école que fréquentait P. ont été transportés en autobus scolaires. Il va de soi que l'émotion est à couper au couteau. Durant toute la cérémonie, qui a duré une heure et demie, de nombreux élèves pleurent sur l'épaule d'un voisin ou d'une voisine de banc. Entré dans l'église après l'arrivée du cercueil, je ne trouve pas de place dans la nef. Je monte au jubé où j'ai peine à trouver place. À côté de moi, un jeune homme pleure silencieusement, le visage dans les mains. Avant la sortie de la messe, on fait tourner à pleine force une des chansons préférées du jeune mort. Cela fait désormais partie de la dérive liturgique.

À 14 h 15, dernière séance du séminaire de lecture sur le livre d'André Chouraqui. Il était inévitable que nous passions un bon moment à échanger sur le drame qui vient de se produire. Je note seulement une couple de remarques de Chouraqui :

Au sujet du 9^e commandement, Chouraqui écrit : « Consciente de ce que la honte pouvait tuer, la tradition juive stipule qu'il est interdit de faire rougir quelqu'un en public. » Cela me ramène en mémoire une remarque d'Alain où il parle d'une institutrice qui voulait enseigner un peu de morale à ses petits élèves : qu'il faut changer son linge de corps une fois par semaine, et autres excellentes pratiques. Mais « comme elle allait faire le portrait de l'ivrogne, elle s'apercevait qu'elle pensait au père de ces deux jumeaux, qui commençaient à rougir de honte. Il y a de ces discours qui vous restent dans les dents. Comment faire ? Ne point prêcher. Laver ceux qui sont sales, si on peut. Habiller ceux qui sont en guenilles, si on peut. Pratiquer soi-même la justice et la bonté. Ne pas faire rougir les enfants. »

Chouraqui encore : « Le désir est une fonction de la vie, mais la convoitise peut devenir une "carie des os", comme le suggère le livre des Proverbes » (14, 30). Le désir peut se corrompre en convoitise, et la convoitise dégénérer en rancune, amertume, aigreur, jalousie qui peut aller jusqu'au meurtre.

19 mai

Première visite des colibris

24 mai

Exit Chicoutimi. Le 22, départ pour Chicoutimi. Paul Tremblay m'attend au terminus d'autobus. Je file chez lui à La Baie et nous allons souper dans un restaurant dont j'oublie le nom et qui donne sur la baie des Ha ! Ha ! Vers 21 h, il me ramène à l'hôtel Chicoutimi, où je dois rencontrer le Cercle de presse le lendemain, à 9 h.

En application de la récente loi sur les fusions des villes et municipalités, un comité a été formé pour trouver un nom à l'éventuelle nouvelle ville. Le comité a proposé le nom *Ville Saguenay*. Paul Tremblay a rapidement mis sur pied le rassemblement *Au nom du bon sens : Chicoutimi*. Il a également préparé un « manifeste » qu'il veut rendre public à l'occasion d'une rencontre du Cercle de presse, et il m'a demandé d'appuyer sa démarche, vu la position que j'avais prise en février dernier contre l'abandon du nom de Métabetchouan (Cf., entrée du 7 février). Soit dit en passant, mon intervention et l'écho médiatique qu'elle a reçu ont amené le conseil de ville de Métabetchouan à rescinder sa résolution. Pour fin d'archives, je reproduis le texte de mon intervention.

Vous savez déjà que j'ai eu l'occasion de dénoncer le projet que l'on avait de changer le nom de Métabetchouan en celui de « Ville Lac-Saint-Jean-Sud ». Le 7 février dernier, quand M. Claude Côté, journaliste du *Ouotidien*, m'a joint par téléphone à ce sujet, j'ai eu au bout du fil la réaction que vous savez et que je ne répète pas ce matin, vu que nous sommes à table. Mon indignation a été partagée par Pierre Bourgault dans *Le Journal de Montréal* et reprise par *Le Soleil de Québec*. Comme quoi l'enjeu dépassait largement le fait que je suis né à Métabetchouan. Dans le cas de Chicoutimi, l'enjeu est encore plus

lourd, plus grave. En ces matières, il s'agit, en effet, de protéger une valeur patrimoniale qui est le bien commun de tous.

Le manifeste du Rassemblement « *Au nom du bon sens, Chicoutimi* » ne se prononce pas pour ou contre les fusions. Pour ma part, cependant, je suis contre les fusions forcées. Je sais que l'on invoque, entre autres, « l'économie d'échelle », mais quand j'entends ou lis cette invocation idolâtrique de la liturgie bureaucratique, je sors mon revolver virtuel. L'histoire des deux derniers siècles, en particulier, nous montre assez que les regroupements imposés finissent par implorer dans la violence, le désordre et l'injustice.

Quand Sese Seko Mobutu s'est emparé du pouvoir au Zaïre, il s'est dépêché de rebaptiser les villes, les fleuves, les rivières, les lacs, les montagnes. Il avait du moins l'excuse de vouloir effacer les traces du colonialisme. Au début du siècle, les Soviétiques se sont mis, eux aussi, à débaptiser et à rebaptiser le pays. C'est ainsi que Saint-Pétersbourg, par exemple, devint Leningrad.

Il existe une forte expression en français : perdre son nom, c.-à-d. tomber dans la honte, dans l'ignominie. Le mot ignominie veut juste-ment dire : ce qui n'a pas de nom, ce qui est innommable, à force d'être dégradé, corrompu, décomposé. C'est ainsi que Bossuet désigne le cadavre.

La loi sur les fusions est une autre de ces entreprises barbares d'autodestruction de nous-mêmes par nous-mêmes. Comportement suicidaire. Et c'est pas la faute aux Anglais ou à Ottawa, sur lesquels il est si commode de transférer notre propre bêtise. Le contraire du bon sens, c'est la bêtise.

Je me demande quelles méninges en bouillie ont pu avoir l'idée de proposer le nom de Ville SAGUENAY ? Et d'abord, cette appellation est fautive. Ce n'est pas français. On ne dit pas Ville Montréal ou Ville Paris. Cette erreur linguistique est corrigible.

Le Rassemblement du « Oui à Chicoutimi » ne menace aucunement le nom Saguenay. Ce nom désigne déjà une rivière, une municipalité, un comté et même un royaume dont je suis d'ailleurs citoyen d'honneur depuis le 18 mai 1975.

Le Rassemblement du « Oui à Chicoutimi » invoque le respect de l'histoire, de la géographie et du nom même de Saguenay. Pour dire les choses autrement, nommer « Ville Saguenay » l'éventuelle ville unifiée serait une triple erreur et ce serait nous infliger à nous-mêmes un triple appauvrissement.

Une erreur historique, une erreur culturelle, une erreur économique. Ces affirmations sont fortement démontrées dans le *Manifeste* que vous avez sous les yeux. Ajoutons seulement qu'avant Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, les Amérindiens parcouraient notre territoire et le nommaient.

Si fusion il y a, il faut faire de la nouvelle ville une mosaïque de quartiers portant les noms des municipalités actuelles et anciennes auxquels les citoyens sont légitimement attachés. Pour ma part, je mentionne que mon père est né à Laterrière.

Le corps se perd dans l'eau, le nom dans la mémoire (Hugo). Il faut empêcher le naufrage de Chicoutimi.

Vers 10 h 30, je dispose d'une couple d'heures pour rencontrer Mozart et à 13 h 35, je reprends l'autobus pour Québec,

Quelqu'un a remis à Mozart un volume qu'il avait trouvé je ne sais où. Il s'agit de *La Rivière-à-Mars*, de Damase Potvin (Les Éditions du Totem, Montréal, 1934). Ce volume était un « prix de l'inspecteur », comme nous disions. Il est dédié comme suit : « Offert à Mozart Desbiens pour application par Lorenzo Côté, I.E. 27 mars 1939. »

À la page 15, je lis l'estampille : « Bibliothèque paroissiale St-Jérôme, # 1413, 1940. » A l'époque, mon frère avait 10 ans. Peut-être même n'a-t-il pas lu ce volume. À cet âge, on n'est guère intéressé par ce genre de littérature. Ma mère avait peut-être donné ce volume pour contribuer à créer le fonds de la bibliothèque paroissiale. Quoi qu'il en soit, il l'a lu avec plaisir (et émotion ces derniers temps. Je le parcours moi aussi. Publié trois ans avant *Menaud, maître-draveur*, il contient des épisodes, des scènes, des accidents que l'on retrouve dans le roman de Félix-Antoine Savard.

Au moment où l'on s'apprête à gommer des centaines de noms de villes et de Villages, il est peu probable que Damase Potvin refasse jamais surface. À 10 ou à 12 ans, ni moi ni mon frère ne nous intéressions le moins au roman de Damase Potvin. Nous ne connaissions d'ailleurs rien de rien de cette épopée qui n'était pas si loin dans le passé (à peine un siècle) et dans l'espace (une quatre-

vingtaine de milles). En ce qui touche le passé, la chose est normale : on ne peut s'intéresser au passé que lorsque, soi-même, on en a un. À 10 ans, on n'en a pas. En ce qui concerne l'espace, mon Dieu ! nous connaissions les noms d'Alma, de Roberval, de Chicoutimi, d'Arvida, mais nous n'y avons jamais mis les pieds. C'était des noms de « villes ». Des hommes que nous connaissions travaillaient à Arvida - les chanceux ! Ils revenaient dans le village, bourrés d'argent. Ils étaient tout à fait capables de donner un dix cennes de pourboire à quiconque irait leur acheter un paquet de *Turret*, de *Sweet Caporal*, de *Winchester* ou de *Buckingham*. Ces marques n'existent plus.

Dans le même temps, des voitures particulières ou un taxi revenaient d'Alma avec de la bière ou du fort ». Car il n'y avait pas de magasin de la « Commission des liqueurs » à Métabetchouan.

26 mai

Je reproduis telle quelle une information de *La Presse* du jour :

Un sauveteur continuait hier à fouiller les décombres de l'immeuble qui s'est effondré jeudi soir à Jérusalem alors que des centaines de personnes célébraient un mariage, faisant au moins 24 morts, tandis qu'on dénombrait plus de 300 blessés. Le plancher de la salle de réception s'est dérobé sous les pieds des convives, qui sont passés à travers les étages inférieurs de l'immeuble. Dans une vidéo tournée au moment du drame par un convive, diffusée par la télévision, on peut voir des centaines de personnes disparaître dans un trou béant en l'espace d'une seconde.

J'ai vu ces images à la télévision. On les a même présentées deux fois, et au ralenti. Dans la demi-obscurité qui est de règle dans ce genre de lieu, on voyait des hommes et des femmes qui dansaient. Puis ce furent des cris et de la poussière qui s'élevaient d'un trou. Terrifiant ! Et je me demande comment on peut avoir le goût de célébrer avec autant de pompe, en ces jours et en ce lieu si terriblement menacés. Il est à noter que l'on exclut l'hypothèse d'un acte de terrorisme.

Rencontre de plus de trois heures avec une femme de Montréal, une pure inconnue, qui venait me parler d'un projet de livre sur la prospérité, le leadership, la spiritualité et enfin, le bonheur. Elle me décrit longuement son profil de vie et de carrière : mère et grand-mère, divorcée, longtemps « cadre » dans une grosse régie québécoise. Entre-temps, victime (guérie) d'un cancer, etc. Vient le moment où je lui demande de me montrer son manuscrit pour que le puisse y jeter un coup d'œil, même s'il n'était évidemment pas question que je le lise séance tenante. Elle avait oublié de l'apporter ! Elle me l'enverra par la poste.

27 mai

Fête de l'Ascension du Seigneur. Nous sommes ressuscités en Jésus, premier-né d'entre les morts. Je réutilise une comparaison qui fait mon affaire : Jésus, c'est la locomotive qui est sortie du tunnel. Les wagons, en lui, sont sortis en espérance.

L'ascension de Jésus « n'ajoute » rien. Par son ascension, il nous introduit auprès du Père. Dimanche prochain, ce sera la Pentecôte. La liturgie étale ces trois faits sur 50 jours, pour des raisons pédagogiques, si l'on peut ainsi dire. Preuve en soi qu'avant la réforme liturgique de Vatican II, l'Église célébrait l'Ascension 40 jours après Pâques, ce qui tombait forcément un jeudi. On célèbre maintenant cette fête le 6e dimanche après Pâques. Exit les 40 jours !

La Résurrection, l'Ascension, la Pentecôte sont survenues « en même temps ». Je ne dispose pas d'autres expressions, car les catégories du temps et de l'espace me sont nécessaires pour penser. Nous ne connaissons même pas avec certitude l'année de la naissance de Jésus, selon l'ordre cosmique des révolutions de la terre autour du soleil, et cela importe peu. Ce qui importe, par contre, c'est l'historicité historienne de la naissance de Jésus, né de la femme, comme dit saint Paul, et de sa mort sur une croix. Il n'était pas le premier à mourir de cette façon. « Tacite, l'historien des gloires de l'Empire romain, précise que 600 000 Hébreux avaient été crucifiés pendant le long affrontement de Rome et de Jérusalem » (Chouraqui).

Il est surprenant, justement, de remarquer l'insistance du Symbole des Apôtres (le plus bref) touchant la mort de Jésus. Il comprend cinq affirmations :

Il a souffert sous Ponce Pilate ;
il a été crucifié ;
il est mort ;
il a été enseveli ;
il est descendu aux enfers.

Il importait, en effet, d'insister sur sa mort, ce qui impliquait qu'il était né et qu'il est ressuscité. Mais par-dessus tout, qu'il est homme-Dieu. Le Symbole des Apôtres poursuit :

il est monté aux cieux ;
il est assis à la droite du Père.

Le terme « assis » ne fait aucune difficulté. Il signifie l'exercice du pouvoir. Dans un tribunal, c'est seulement quand le juge est assis sur son banc que les procédures, témoignages, preuves et contre-preuves sont pris en compte. *Commander, c'est s'asseoir*.

« Trône, chaise curule, banc ministériel, fauteuil présidentiel » (Ortega y Gasset, *La révolte des masses*).

L'expression « monté aux cieux » ne fait aucune difficulté, elle non plus. Les « cieux » ne sont pas un lieu, mais un état. Quant à savoir si l'on y monte, les astronomes vous diront que « bas » ou « haut » ne veulent rien dire de plus que le fait qu'un avion ou un oiseau qui vole est en haut par rapport à l'observateur.

Mais où est Dieu ? Le *Petit catéchisme* répondait que Dieu est partout. Et saint Thomas dit que si le cosmos tenait en un grain de millet, ce grain serait partout (1, q. 8, art.4). Bien ! Mais où est Dieu ? Réponse oblique : là où est l'amour de deux êtres qui s'aiment ? Dans le coeur de chacun des deux êtres ? Il existe plusieurs modes de présence : une photo, une lettre, une disquette, un appel téléphonique, une vidéo sont des modes de présence, mais la présence réelle d'un être aimé ramène tout autre mode de présence au niveau d'un ersatz, d'un succédané.

« Aussi absolue soit l'invisibilité de Dieu, aussi grand son silence, Etty Hillesum n'en pas moins vécu dans une profonde « Intimité » avec lui. Intimité avec l'absence. Dieu « habitait » en elle. Elle avait accueilli, recueilli le Dieu men-

diant » (Sylvie Germain, *Etty Hillesum, chemins d'éternité*, Pygmalion, 1999). En commentaire, l'auteur cite Simone Weil :

De fait, ma vie n'est qu'une perpétuelle écoute « au-dedans » de moi-même, des autres, de Dieu. Et quand je dis que j'écoute « au-dedans », en réalité c'est plutôt Dieu qui est à l'écoute. Ce qu'il y a d'essentiel et de plus profond en moi écoute l'essence et la profondeur de l'autre. Dieu écoute Dieu. [...] L'âme n'aime pas comme une créature d'un amour, d'un amour créé. Cet amour en elle est divin, incréé, car c'est l'amour de Dieu pour Dieu qui passe à travers elle. Dieu seul est capable d'aimer Dieu (*Attente de Dieu*, éd. La Colombe, 1950).

Ma naissance est mieux documentée que celle de Jésus. La naissance de César est assez bien documentée. D'où le terme « césarienne », opération que l'on est encore obligé de pratiquer, bien que plus délicatement. Hormis une catastrophe comme celle dont le faisais mention hier, ma mort aussi sera parfaitement documentée. J'y aurai vu !

En Angleterre, pendant la campagne électorale, débats farouches contre l'afflux des immigrants. Au Canada, on fait état de quelque 200 000 immigrants illégaux qui mènent une vie clandestine dominée par la peur et l'exploitation. On n'y coupera pas : la marée des pauvres finira par submerger les îlots de l'opulence.

Note postérieure. *Time Magazine* du 11 juin contient un dossier intitulé : *What's happening on the U.S.-Mexico border is changing a continent*. On invente le mot AMEXICA. Chaque jour, 800 000 personnes traversent légalement la frontière, dans un sens ou dans l'autre, et 4 600, entrées illégalement, sont renvoyées au Mexique dans les heures qui suivent leur tentative. Mais on ne connaît pas le nombre « d'illégaux » qui réussissent à trouver du travail un peu partout aux États-Unis. Au demeurant, les « *Hispanics* » forment désormais la minorité la plus nombreuse.

Un photographe américain au nom prédestiné, Spencer Tunick, se spécialise dans la photographie d'hommes et de femmes nus, cordés les uns contre les autres. Ils étaient plus de 2000, hier, à Montréal. Une participante raconte : « La rue Sainte-Catherine avait quasiment l'allure d'un camp de concentration, surtout quand il

a fallu se corder devant le Musée d'art contemporain. » La jeune femme est assurée de se reconnaître quand elle verra la photo : « Ce ne sera pas difficile, c'est moi qui avait les plus gros seins. » Exposition agricole de Jersey, de Ayrshire ou de Holstein ! Spectacle dégradant. Désacralisation du corps humain. Et l'allusion de la jeune participante aux camps de concentration montre la terrible érosion culturelle de l'époque.

Un couple de pinsons a niché dans la cabane près de ma fenêtre. Ces jours-ci, les oisillons sont sortis de leurs œufs. Le mâle et la femelle voyagent sans arrêt. Les oisillons se présentent le bec près du trou et on les nourrit directement dans le bec, avec une précision d'orfèvre. Les petits piaillent sans arrêt. À ce moment-ci de leur développement, ils sont tout becs. Ils sont laids, mais les parents s'en foutent ! J'admire ce spectacle. Il s'inscrit dans l'ordre de la nature. Je suis sans doute mal fait, mais je ne peux m'empêcher de penser qu'il s'agit là d'un « échange de vies » : la vie de milliers d'insectes contre celle d'un oisillon.

Les colibris aussi sont revenus. Je les observe pendant qu'ils prennent leurs becquées. Certaines fois, ils plongent le bec jusqu'à 40 fois. Je vois battre leur poitrine. Mais ils ne faut pas que je bouge, sinon ils s'envolent. Jamais deux colibris ne s'abreuvent en même temps. Ces êtres-là vivent de peur. Leur seule protection, c'est leur vitesse et l'acuité de leurs yeux.

Du bon usage des dictionnaires. Récemment, un confrère a trouvé dans le bac de papier à recyclage un exemplaire du *Petit Larousse illustré*, édition de 1995. Tout heureux de sa trouvaille, il l'apporte dans la salle commune, car il est amateur de mots-croisés. Surprise ! Quelqu'un avait soigneusement découpé un rectangle de trois pouces sur quatre dans près de 400 pages consécutives du dictionnaire. Explication : ledit dictionnaire servait à un distributeur de drogue, en pleine salle de classe ou même à la bibliothèque. Moralité : supprimer tous les manuels scolaires ! Et n'oubliez pas de « brouiller » l'Internet aussi. Je plaisante, bien sûr ! Mais aussi bien le dire en clair. Je l'écrivais plus haut (entrée du 13 avril), censure et clôture, deux vaines entreprises de protéger des lieux ou une doctrine. On ne protège que de l'intérieur, ce qui est le propre de l'instruction : la construction de soi, par soi, sous l'influence d'un maître, lequel n'agit jamais qu'à son insu. Il suffit qu'il soit libre. Seul le libre libère, sans se le proposer, dans l'exercice de sa propre liberté.

28 mai

La lecture des journaux est une mine d'informations et donc de réflexion. Chaque matin, je balaye deux gazettes ; trois, les samedis. J'y consacre fort peu de temps. Généralement, les titres suffisent à me « situer ». Aujourd'hui, il est question de la parade d'appui à un couple d'homosexuels de Pointe-Claire. Traitement de faveur dans *Le Devoir*. Dans *Le Soleil*, photo du couple s'embrassant sur la bouche. Dans *La Presse* de samedi, Foglia se déclare en faveur de la « marche » annoncée, tout en exprimant la difficulté qu'il a à comprendre cette orientation sexuelle. C'est déjà assez difficile d'être normal, écrit-il. Il demande en tout cas aux marcheurs de nous épargner le baiser sur la bouche et de s'abstenir de zézayer.

Dans *Le Soleil*, j'apprends qu'un archevêque catholique zambien (71 ans) vient de se marier à New York avec une sud-coréenne de 43 ans. L'archevêque s'est marié sous la présidence de Moon Sun Myung. C'est d'ailleurs ce dernier qui a choisi lui-même la nouvelle épouse, conformément, je suppose à la « liturgie » de cette secte. L'archevêque a tenu à réaffirmer son amour pour l'Église catholique. Exclu de toute fonction hiérarchique, mais non encore excommunié par le Vatican, l'archevêque a expliqué que le catholicisme doit être fondé sur l'amour. Seigneur ! l'amour. Il faudrait écrire l'Hamour, comme Flaubert. On aime le brocoli, les oiseaux, son auto, sa blonde ou son chum, son pays, son village, en ordre dispersé. Il y en a même qui s'aiment eux-mêmes, et pas rien qu'un peu.

Dernière heure : on m'apprend ce midi que l'archevêque vient d'être excommunié. Il fut un temps où l'excommunication, en plus d'être une peine proprement spirituelle et religieuse, comportait des inconvénients matériels et politiques considérables. Ce n'est plus le cas présentement. Quand on se marie à New York, devant Moon, on a quelques sous en poche et plus guère de scrupules sur la conscience. Précisons toutefois que malgré son excommunication, Mgr Milingo conserve son caractère d'évêque. Selon la doctrine catholique, le Baptême, la Confirmation et l'Ordre confèrent un caractère irrévocable.

Un archevêque est un successeur des Apôtres. Depuis sa consécration (1^{er} août 1969), Mgr Emmanuel Milingo a sûrement dû ordonner plusieurs prêtres. Je

me demande ce que ces prêtres peuvent bien penser, ces jours-ci. Et les simples fidèles zambiens ? Transposons : si nous apprenions demain que Mgr Couture vient de se marier à New York, avec la bénédiction de Moon, que penserions-nous ? Pour ma part, je serais certainement surpris, mais cela n'affecterait aucunement ma foi en l'Église. Précisons que je crois en Dieu, en Jésus-Christ, en l'Esprit-Saint. Mais que je crois à l'Église catholique, à la communion des saints, etc. Telle est, du moins, la nuance de la version française du Symbole des Apôtres que l'on trouve dans Prions en Église. En latin, le Symbole de Nicée (le credo long de Prions en Église) porte : *credo in*. Dans le Missel biblique (éditions Tardy, action catholique rurale et éditions ouvrières, Paris 1956), on lit : « Je crois au Saint-Esprit ». Je préférerais cette version. Dans celle du Prions en Église, en effet, on lit « Saint-Esprit » et « Esprit-Saint ». Détail, certes, mais enfin, je ne m'appelle pas Jean-Paul ou Paul-Jean !

Prier en Église, signifie : en communion avec ; prier à l'église signifie simplement un lieu. Mais j'avoue que je ne vois pas bien la différence entre : « Je crois en l'Esprit-Saint » et « Je crois à l'Eglise catholique ». À l'époque classique, d'ailleurs, « a » se rencontre fréquemment là où nous employons « dans ».

Samedi et hier, un colloque des diacres du diocèse avait lieu sur le Campus. Un confrère me demande s'il existe des diaconesses. Réponse : non. Du moins, pas encore. Mais cela ne saurait tarder. Comme ne tardera plus guère le mariage des prêtres. En fait, les Apôtres étaient probablement tous mariés. Dans le cas de saint Pierre, c'est écrit en tous mots dans l'Evangile. Judas devait être marié. Auquel cas, ç'a n'a pas dû être facile d'être la veuve de Judas ! Le cas de saint Paul n'est pas clair. Mais lui, on le soupçonne d'avoir été misogyne. Au demeurant, l'Église catholique a « le sexe » tourmenté. Faut dire que la « condition sexuée » de l'homme n'est pas simple, c'est le cas de dire « simple », puisque le mot sexe veut dire division.

Je vois aussi qu'il y a eu des émeutes raciales (Blancs contre Asiatiques) à Oldham, dans la banlieue de Manchester ; que de violents combats ont lieu en Macédoine ; que le gouvernement de Belgrade est sur le point de tomber ; que le prince consort Philippe s'excuse auprès de Charles pour avoir prétendument déclaré que ce dernier ne ferait pas un bon roi. Je pourrais continuer encore un bon

moment à simplement relever les titres de mes deux gazettes. Je peux encore ajouter que le temps est bas, aujourd'hui. Mais à part ça, personnellement, je vais plutôt bien pour l'heure !

«Je te cherche dès l'aube».
JOURNAL 2001-2002 (2002)

JUIN 2001

[Retour à la table des matières](#)

1er juin

Depuis plusieurs semaines, débat musclé dans *The Tablet* à partir des résultats d'une étude-enquête soutenant que le nombre des homosexuels parmi les séminaristes (et, par voie d'extrapolation, dans le clergé catholique) serait significativement plus élevé que dans la population en général. Les nombreuses lettres publiées à ce sujet dans l'hebdomadaire confirment les résultats de l'enquête. Plusieurs correspondants avancent l'explication suivante : l'obligation du célibat pour les prêtres ne représente pas un renoncement pour les homosexuels. Cela me rappelle une remarque que m'avait faite un jeune prêtre anglophone, étudiant à Jérusalem. Il m'avait dit que ce qu'il trouvait le plus difficile dans le célibat sacerdotal, c'était le renoncement à la paternité tout court. Il ne parlait pas de la « paternité spirituelle ». L'obligation de la chasteté, par ailleurs, est commune aux prêtres, aux religieux, aux époux catholiques, quoique sous des modalités différentes. Et elle demeure une obligation stricte pour les prêtres et les religieux qui sont d'orientation homosexuelle.

Je ne résiste pas, ici, à citer une remarque d'un correspondant publiée dans *The Tablet* : « *It is only 50 years ago that the advice to seminarians before their summer holidays included the phrase : And beware of women, especially those of the opposite sex.* » Voilà bien de *l'understatement* proprement *British*.

Il y a quelques jours, la police a arrêté un chauffard ivre, plusieurs fois récidiviste, qui venait de faucher un bambin de six ans sur le trottoir en face de sa maison. La télévision nous montrait le lendemain les images de l'homme lors de son transfert de prison au palais de justice. Une foule nombreuse se pressait contre la clôture en criant : À mort ! À mort ! Quelques minutes plus tard, on voyait la foule se bousculer littéralement pour pénétrer dans la salle d'audience. À l'instant, j'éprouve plus de sympathie pour l'accusé que pour cette horde de braves citoyens *purifiés* par le spectacle d'un bouc émissaire. Combien de tueurs, de violeurs, d'avorteurs dans cette foule ? Imaginons ce qui arriverait à cet accusé si on le livrait tout bonnement entre les mains de ces respectables citoyens. Quand un homme est menotté et entravé, il devient sacré.

2 juin

Il m'a semblé, avant hier, que les « parents » vidaient leur nid des oisillons qui n'avaient pas l'air d'avoir trop envie de quitter leur sécurité pour leur liberté. Ce matin, je vois que tout recommence, mais l'ignore s'il s'agit des mêmes « parents ». La même obscène parade du mâle et de la femelle sur la rampe de la galerie. La même chicane entre volailles. Le même guet du futur couple. Et la piaillerie incessante des deux volailles apparemment victorieuses. Si ce bruit me gênait le moins, je saurais quoi faire ! Me tiennent davantage en otage les colibris : j'ai placé la mangeoire trop près de mon bureau de sorte que tout le temps qu'un colibri s'enivre, je ne peux pas bouger, sinon, il s'enfuit. Il se trouve du monde pour parler de la « paix de la nature ».

Où ai-je lu ceci : « Le prix minimum de la liberté, c'est la solitude. »

3 juin

Fête de la Pentecôte. Le passage des *Actes des Apôtres* parle « d'un bruit pareil à celui d'un violent coup de vent. [...] Lorsque les gens entendirent le bruit, ils se rassemblèrent en foule ». Quelle est la part allégorique dans ce récit et la part objective, physique ? La réponse importe assez peu. Il importe davantage de voir

que la Pentecôte répare la confusion des langues que rapporte le récit de la Tour de Babel. Ceux qui entendirent Pierre, le jour de la Pentecôte, s'étonnaient, en effet, de le comprendre, chacun dans sa propre langue, bien que venant de diverses contrées, que Luc énumère avec soin.

Hier et aujourd'hui, journées novembre : il fait frais et il vente. Le temps est bas. Le haut des arbres se balance avec majesté. La majesté de l'indifférence. L'indifférence de Pascal : « Le temps et mon humeur ont peu de liaison ; j'ai mes brouillards et mon beau temps au-dedans de moi. » Je rapporte volontiers cette remarque de Pascal, mais je n'ai pas souvent cité la suite : « Le bien et le mal de mes affaires même y fait peu. Je m'efforce quelquefois de moi-même contre la fortune ; la gloire de la dompter me la fait dompter gaiement ; au lieu que je fais quelquefois le dégoûté dans la bonne fortune. » C'est peut-être de là que j'ai distillé mon « devancer tout adieu ».

Les colibris ont besoin de calories. Ils se succèdent presque sans arrêt sur le perchoir de l'abreuvoir. J'en ai observé un qui a pris 64 becquées. Plus justement, il faudrait dire : lapements. Ils ont parfois de la difficulté à se poser à cause du vent. J'entends le bruit de leurs battements d'ailes, assez semblable à celui des faux-bourdon. Faut-il dire « frelons » ? Je ne sais.

A 16 h, j'écoute la grande finale de la Dictée de Paul Gérin-Lajoie. Cent trois finalistes de 5e et de 6e années, provenant de cinq pays. La présentation de *Télé Plus* porte le titre : *À regarder sans faute !* Bravo pour le titre. Passons à quelques remarques moins obligeantes :

- Puisque l'on compte les fautes et les demi-fautes, je peux bien noter que la dictée devrait s'écrire *Dictée PG.-L.* et non pas : *Dictée PG.L.* Tant qu'à faire !
- Le ministre François Legault lit la dictée. Il prononce mal. Exemple : en disant le mot « enthousiasme », il mange le « sme » final.
- Et puis, pourquoi faut-il toujours tout virer en bouffonneries ? Joël Legendre s'est fendu de trois imitations farfelues de Céline, de Lynda Lemay et de Garou. Au nom de quoi ? Pour étirer le spectacle ? Les jeunes têtes noires, blanches ou chocolat qui prenaient la dictée me paraissaient autrement plus nobles.

5 juin

Lettre d'une inconnue.

Je suis mère de famille et suis de votre génération, née à la fin de l'année 1927. Aujourd'hui, étant à la retraite, c'est avec plaisir que je prends du temps pour lire ce que je ne faisais pas autrefois. [...] Parmi mes lectures préférées, les biographies de gens qui ont fait de leur vie des choses simples, mais combien enrichissantes, sont pour moi des exemples positifs.

Ma mère étant devenue veuve, au début des années trente, avec une famille de sept enfants, les moyens de se procurer des livres n'étaient pas possibles, aussi ma mère prenait à la lettre les avertissements des prêtres, que beaucoup de livres étaient à l'index, ce qui fait que les occasions de lire ne faisaient pas parti de notre quotidien durant notre enfance. [...] Je serai au campus Notre-Dame-de-Foy le premier, 2 et 3 juin prochains pour partager avec le groupe Franciscains Séculiers. Si j'ai la chance de vous rencontrer c'est avec plaisir que je vous dirai bonjour.

Ma correspondante mentionne l'Index. J'ai *l'Index librorum prohibitorum* publié en 1958. Balzac, Hugo, Renan, Montaigne, Sartre, Gide, Simone de Beauvoir, Unamuno, Bergson étaient à l'Index. En 1955, à la faculté de philosophie de Laval, une affiche sur un babillard informait les étudiants qu'ils étaient autorisés à lire les auteurs à l'Index pour les fins de leurs études. J'ai aussi un *Répertoire alphabétique de 15 000 auteurs et leurs ouvrages*, qualifiés quant à leur valeur morale. Un « D » signifiant dangereux, à déconseiller ; un « M », mauvais. Le répertoire est de G. Sagehomme, s.j., un nom prédestiné. Il date de 1947. Il en était à sa 7e édition. J'y vois que Céline est coté M, mais que ses *Bagatelles pour un massacre* sont cotées B ?, ce qui signifie : appelle des réserves. Or, cet ouvrage est encore interdit à la vente en France, pour des raisons politiques ! Sagehomme était plus tolérant que la République.

6 juin

Hier, à 17 h, dans le Salon rouge de l'Assemblée nationale, remise des insignes de l'Ordre national du Québec à 26 nouveaux récipiendaires. J'avais deux raisons d'assister à la cérémonie. Premièrement, c'était la dernière cérémonie organisée par Mme Denise Grenier, directrice de l'Ordre depuis sa création en 1984. Elle prend sa retraite. Elle aura été la gardienne et l'âme de cette institution sous six Premiers ministres différents. Deuxièmement, un professeur du Campus, M. Michel Robichaud, recevait les insignes de chevalier. Je me suis rendu à la cérémonie en compagnie de Jean-Noël Tremblay et de Marie-Claude Gauvreau. Madame le Lieutenant-Gouverneur était absente.

Note postérieure : J'ai d'abord pensé qu'on ne l'avait pas invitée, mais j'ai appris qu'elle avait bel et bien été invitée, mais qu'elle n'a pu assister à la cérémonie à cause d'un engagement antérieur. C'est possible, après tout !

Un des récipiendaires, un nonagénaire, avait toutes les peines du monde à se retenir de sangloter, debout près du Premier ministre, durant la brève présentation de son *curriculum vitae*. Quelque chose de pathétique dans le fait même de se prêter, si vieux, à un tel hommage. Peut-être faut-il penser à la parenté et aux proches amis qui en retirent, eux aussi, quelque joie : L'homme a besoin d'être proclamé. Même et peut-être surtout les « gérontins » et outre. Dans le *Musée de l'homme*, François Nourissier (Grasset, 1978), raconte comment il est

tombé sur un néologisme dont il est dit que certains travaux médicaux l'utilisent : il sert à désigner un « jeune vieillard » (période de soixante à soixante-quinze ans) par opposition aux « grands vieillards », au-dessus de soixante-quinze. Il est même précisé que le « le suffixe *tin* qui a déjà servi pour roquentin (vieillard ridicule, calotin, plaisantin et même pascatin (bouffon) a un relent moqueur qui détruit ce que l'expression de jeune vieillard a de temporairement réconfortant ».

C'était la première cérémonie du genre que présidait Bernard Landry. Il était fort à l'aise et il ne manque pas de style. Il a pris soin de souligner le prochain départ de Mme Denise Grenier ce qui a valu à cette dernière une ovation debout.

Anniversaire de la mort de Marcellin Champagnat, fondateur des frères maristes. Voilà un homme qui ne fut point proclamé de son vivant. Il a été canonisé le 18 avril 1999. Proclamation ultime et irréversible d'un modèle universel. Mais cela se passe dans l'histoire du salut, dont l'histoire temporelle n'est que le reflet énigmatique, comme en un miroir éclaté.

L'Église célèbre aujourd'hui la fête de saint Éphrem, diacre et *docteur* de l'Église. Je n'avais encore jamais remarqué que saint Éphrem ne fut ni prêtre ni évêque.

Aujourd'hui, c'est aussi le *Jour J*, le jour du débarquement des troupes alliées en Normandie, en 1944. Ce jour-là, 300 000 à 400 000 morts du côté des Alliés ; 40 000 à 90 000, du côté allemand. Ainsi se promènent les statistiques officielles. Mais combien de « disparus » *knowned but to God* ? Cornelius Ryan en a fait un beau film. La chanson-thème était de Paul Anka, bien oublié aujourd'hui, n'est-il pas ? Plus tard, elle fut chantée par la très belle Dalida, cheveux roux et fous sous un casque d'acier de fantassin britannique. Je l'ai vue et écoutée au moyen d'appareils dont j'oublie le nom (des Scopitones, je crois) qui se trouvaient alors dans les hôtels, et que l'on pouvait commander en introduisant un trente sous dans une fente. Dalida s'est suicidée quand elle était dans la petite cinquantaine. Bien oubliée aujourd'hui, n'est-elle pas ?

10 juin

Dimanche de la Trinité. Que les TROIS me pardonnent, mais ce matin m'est venue à l'esprit la chanson de *Malbrough s'en va-t-en guerre, ne sait quand reviendra*. [...] *Il reviendra za Pâques ou à la Trinité*.

Vendredi et samedi, deux rencontres de trois heures chacune avec Luc Dupont. J'ai assez souvent parlé de lui dans ce journal. Je l'avais rencontré par hasard le 23 avril 1994. J'avais alors noté, sans autres :

En fin d'après-midi, je reçois la visite d'un jeune journaliste et pigiste, Luc Dupont, qui travaille notamment pour le périodique *Les jeunes débrouillards*. Il se trouvait de passage au Campus à l'occasion de *L'Expo-science*. Il a formé le projet d'écrire une quinzaine de portraits d'artistes ou d'écrivains qui, d'après lui, ont contribué à maintenir ou à former l'identité québécoise. Il a déjà publié quelques articles sur Gabrielle Roy. Il envisage de rencontrer Jean Lemoyne, Guy Mauffette, etc. Fernand Dumont, Pierre Vadeboncoeur, Pierre Perreault figurent aussi sur sa liste. Une affaire à suivre.

À l'heure qu'il est, il a rédigé le portrait de Guy Mauffette, mais le manuscrit, refusé par deux éditeurs, est dans les boules à mites. Deux de ses éventuels sujets sont morts. À la vitesse où il va, il devra ajouter des noms à sa galerie initiale de portraits !

Depuis avril 1994, nous nous sommes rencontrés longuement cinq ou six fois, sans parler des échanges de lettres assez copieuses. Cet après-midi, je lui remets, tel que promis par téléphone, un exemplaire de *Entre Jean*, avec la dédicace : « À Luc Dupont, qui se complaît dans le funeste souci d'être complet. »

Luc Dupont, en effet, est un être fervent, certes, mais surtout fébrile. Vendredi, il a raté son autobus pour retourner à Québec. Or, il avait placé un cadran devant lui sur mon bureau. Samedi, il a fallu que je le traîne à l'arrêt d'autobus devant l'école, car je sais très bien qu'il n'a pas les moyens de se payer un taxi, ce qu'il a dû faire hier.

Un fébrile, un bohème, un poète si vous voulez. Pour ce que veut dire le mot « poète ». Il s'arrache quand même la vie : pigiste ici, rêveur partout. Trente-six métiers, trente-six misères, comme disait ma mère, qui n'était pas poétesse.

Je viens d'écrire « s'arracher la vie ». Dans le *Glossaire du parler français au Canada*, je lis : « Se tirer d'embarras, réussir, gagner sa vie. » Luc Dupont s'arrache la vie aussi bien que moi, qui n'a pas à le faire au premier degré.

À propos de lecture au « premier degré », je rapportais plus haut l'opinion de Foglia sur la parade gaie à Pointe-Claire, le 28 mai. L'Article m'avait paru sain et « libéral ». Or, François me fait lire une palinodie de Foglia, publiée peu après, et que je n'avais pas lue. Il avait fait la même acrobatie après un éreintement comme il sait en faire de Gaétan Soucy *La petite fille qui aimait trop les allumettes*. Dans

les deux cas, il se rabat sur la « lecture au premier degré » et la lecture « au second degré ». En clair, il reproche à ceux qui ne l'ont pas trouvé assez « pro-gais » de s'en être tenus à une lecture au premier degré. Je n'ai rien contre la lecture exponentielle. Mais je me demande si Foglia, nonobstant son « style » et sa « fiancée », ne pratique pas, tout simplement, le « politiquement correct ». Toujours à la périphérie, mais à l'intérieur de la circonférence. Il est grassement payé par *Power corp*, au bout du compte, c'est le cas de le dire. Et cela fait l'affaire des deux. Il n'est pas bouc émissaire ; il est une caution. *Proceed with caution*.

Un confrère me prête *Éloge de la vieillesse*, de Hermann Hesse (1877-1962) Calmann-Lévy, 2000. Il s'agit d'un recueil des plus beaux textes des dernières années de Hermann Hesse. D'origine allemande, il est naturalisé suisse en 1923. Prix Nobel en 1946. Il a donc quitté l'Allemagne juste avant la montée du nazisme. Il écrit : « *Bene vixit qui bene latuit* : Il aura bien vécu celui qui aura vécu caché. » Vite dit, quand on a été comblé d'ans, protégé de l'horreur nazie, nobélisé alors qu'on est encore « gérontin ».

Spectacle aérien à Québec et Grand prix de Montréal de course automobile. Deux succès de foule. De l'endroit où je suis, je peux suivre assez bien les acrobaties aériennes. Ce ballet aérien est impressionnant. Quand ils volent en formation, les ailes des avions sont et se maintiennent à quelques pieds seulement l'une de l'autre. Stupéfiante précision des pilotes et de leurs engins. En août 1910, deux aéroplanes bouclèrent pour la première fois le circuit dit de l'Est : Troyes, Nancy, les Vosges, la Meuse, les Ardennes, la Flandre et l'Île-de-France. Dans son journal, Bloy écrit :

L'aéroplane engin de paix. Voilà ce que je lis dans les feuilles, depuis quelques jours. On a le projet d'un circuit des capitales, c'est-à-dire d'une course d'aviateurs partant de Paris, passant par Berlin, Bruxelles et Londres pour revenir à Paris. Il paraît que cela assurerait la paix universelle. On ne dit pas pourquoi. Ces lignes furent écrites en 1910, je le répète. Depuis, on l'a eue, la course des capitales en « aéroplanes » !

Quant au Grand Prix de Montréal, j'ai vu quelques images à la télévision. Je note seulement que les autos, les pilotes, le parcours sont tapissés de réclames commerciales. Les pilotes de ces machines (automobiles ou avions) sont nos gladiateurs contemporains.

11 juin

Le« *E-mail* » existe depuis quelques années. On en est maintenant à « *l'Econfession* ». Le Vatican s'apprête à publier une *Éthique de l'Internet* pour encadrer les usages religieux. À ce sujet, *Le Devoir* du jour reprend un article de *Libération* qui cite le porte-parole des évêques à Paris : « Un sacrement qui passe par une rencontre personnelle, un contact direct, par les gestes symboliques de l'imposition des mains, le signe de la croix et évidemment la parole, ne peut pas se faire par des tuyaux. » Je disais hier à Luc Dupont que l'Internet, le WEB, appelons ça comme on voudra, entraîne bien davantage qu'un changement. Il s'agit d'une véritable mutation. La chenille mue en papillon, mais ni l'une ni l'autre n'en savent ni n'en ressentent rien. Mais la mutation dans laquelle l'humanité est engagée entraîne une énorme désincarnation et un immense désarroi.

12 juin

Timothy McVeigh, 33 ans, a été exécuté ce matin à 8 h 14 (heure de Québec) à Terre Haute, Indiana. En avril 1995, il avait fait sauter un édifice fédéral à Oklahoma City entraînant la mort de 168 personnes, dont 19 enfants. Il n'a jamais manifesté de regret et n'a prononcé aucun mot avant de mourir. Il s'est contenté d'écrire un texte où il a notamment retranscrit un poème du XIX^e siècle de William Ernest Henley intitulé *Invictus* qui s'achève par ces lignes : « Je suis le maître de mon destin. Je suis le capitaine de mon âme. »

Dans une brève allocution, le Président américain a déclaré : « Les victimes de l'attentat d'Oklahoma City n'ont pas obtenu vengeance, mais justice. » Amnesty International et la plupart des pays européens ont dénoncé cette exécution et réclament l'abolition de la peine de mort aux États-Unis. Notons que tous les États

membres du Conseil de l'Europe ont aboli la peine de mort, à l'exception de la Russie, de la Turquie et de l'Albanie.

La loi du talion « oeil pour oeil, dent pour dent » était déjà une conquête de l'esprit de justice sur la vengeance massive et indiscriminée sur des centaines ou des milliers de personnes. Mais Jésus va plus loin. Il commande de pardonner comme nous voulons l'être ; d'aimer nos ennemis ; de faire du bien a ceux qui nous haïssent. Pardonner est un geste divin, créateur. Pour des êtres un peu hauts, le plus difficile est peut-être de se pardonner ; de se donner pardon. Timothy McVeigh aura peut-être choisi de crâner jusqu'au bout. Mais qui sait ? Au demeurant, je préfère son attitude à celle des quelques milliers de personnes qui portaient des pancartes *Bye Bye Baby Killer*. Il ne s'agit même pas de répéter, après Goethe : tout comprendre, c'est tout pardonner. » Pour ce qui est de « comprendre », on trouvera toujours des psy, comme on vient de le voir à propos de l'homme qui a tué son père avec un fusil de calibre 12, après une dispute dont on se sait encore rien. Deux « compréhensions » de psy s'affrontent : le meurtrier est-il apte ou inapte à subir un procès ? Sourire en coin du présentateur de la nouvelle.

Il faut pourtant, dans une société, administrer la justice. Le *due process* est quand même un sacré progrès par rapport au lynchage. En fait, je ne donnerais pas cher pour tel récent accusé québécois d'un crime sordide, s'il était tout bonnement remis entre les mains des hurleurs sans reproches qui se pressent contre la clôture d'un palais de justice ou pour pouvoir entrer dans la salle d'audience. J'en ai parlé plus haut.

21 juin

Du 12 au 19, retraite au Centre de spiritualité des Ursulines de Loretteville. L'animateur est le père Jean-Guy St-Arnaud, s.j. Nous sommes un groupe de 74, dont cinq frères Maristes. Les autres appartiennent à différentes communautés religieuses féminines. Horaire aéré :

8 h	déjeuner
9 h 30	instruction
12 h	dîner
14 h 30	instruction
17 h.	Eucharistie
18 h	souper

Le thème de la retraite : *les sens et l'expérience spirituelle*. L'animateur, l'accompagnateur, le prédicateur (comme on voudra) est un homme costaud, ordonné et qui dégage de la sérénité. Il n'a pratiquement pas de tics d'orateur professionnel, sauf qu'il dit systématiquement « qu'est-ce qui » au lieu de « ce qui », comme tout le monde ! Exemple : Nous verrons qu'est-ce qu'il faut entendre par là.

Ses entretiens, instructions, prédications (comme on voudra) sont tous présentés en trois points écrits au tableau. Il s'y tient et il s'y tient en trois quarts d'heure, ce qui n'est pas un petit avantage, pour moi, en tout cas !

Pour chaque sens (la vue, l'ouïe, le toucher, l'odorat, le goût), il commence par une description fort classique des caractéristiques de chaque sens où je reconnais bon nombre de remarques d'Aristote, bien qu'il n'en fasse aucune mention. Il passe ensuite à des applications spirituelles. Pour la vue, par exemple, il commente les regards de Jésus : regard au publicain Matthieu, à la femme adultère, à la Samaritaine, à Pierre, etc. La foi, c'est le regard de Dieu sur toutes choses. C'est une vision qui traverse plusieurs épaisseurs de sens. Il termine par des suggestions de lecture de passages de l'Écriture et en nous posant trois ou quatre questions. Par exemple : Pouvez-vous retracer un regard, une parole qui vous a marqué ? Il s'agit, au fond, du développement de toute croissance : physique, psychologique, spirituelle.

Une originalité de la première rencontre : il jumelle chacun des retraitants avec un autre pour que l'un et l'autre prient particulièrement pour son jumeau ou sa jumelle. En cours de retraite, ma jumelle (soeur Dorothée Ouellet pour la postérité) me dit qu'elle avait « ressenti » les effets de mes prières pour elle et m'a demandé ce qu'il en était pour moi. J'étais bien incapable de répondre. En ces matières, il faut se méfier du « ressentir » ; se méfier des « coups de grâce » bien davantage que des « coups de soleil » !

Comme tout bon prédicateur de retraites, le père St-Arnaud dispose d'une réserve de plaisanteries. J'en ai retenu quelques-unes :

Une jeune femme à un jeune homme : « Es-tu tout à moi ? » Réponse : Impossible : je ne suis pas tout à moi. »

À propos de la remarque de Jésus : « Que votre oui soit oui et votre non, non », le prédicateur rapporte le nom d'une personne qui s'appelait « Ninon Ouimet ». Il s'impose de traduire phonétiquement : « Ni non, oui, mais. »

Le jeune homme qui avait toujours compris « Que ta volonté soit fête ». Cela se vérifie pour les saints, dès ici-bas. Cela sera vrai pour tous dans l'éternité.

À l'occasion de la journée consacrée au goût, on nous présente une vidéo du film *Le festin de Babette*. La veille, le prédicateur nous avait fourni quelques clés pour l'interprétation du film, notamment, le contraste entre une religion mutilante (une congrégation luthérienne de stricte observance) et la folle gratuité de Babette, servante bénévole chez le pasteur et ses deux filles. Un jour, Babette reçoit plusieurs milliers de francs, résultats d'un billet de loterie gagnant. Elle décide de flamber cet argent inattendu en offrant à tout le village un festin à la française bien arrosé et au menu élaboré, y compris des cailles en sarcophage, si j'ai bien compris. Je regarde la vidéo avec attention et quelque émotion, mais je me demande si l'allégorie avec l'Eucharistie n'est pas un peu plaquée. Au demeurant, ma grille de lecture cinématographique est lacunaire. Une image vaut 10 000 mots à condition qu'on l'accompagne de 10 000 mots.

Dans l'homélie de la messe de clôture, le prédicateur nous laisse avec deux remarques :

La vieillesse n'est pas chrétienne, puisque nous sommes ressuscités en espérance.

Le meilleur est à venir.

Ma chambre mesurait cinq pieds et demi de large et le lit 36 pouces, de sorte que je dormais peu et mal, habitué à beaucoup plus d'aise. Je me reprenais durant la journée, en sommeillant dans le fauteuil. Tôt le matin, je faisais une promenade d'une heure et même davantage dans les sentiers du magnifique boisé où se dressent des épinettes de plus de deux pieds de diamètre et qui doivent bien mesurer quelque 80 pieds de hauteur. Comme d'habitude, le gruau du déjeuner était excellent.

Solstice d'été. Vers 17 h, je me rends chez Claudette, bientôt rejoint par Jean-Noël et Marie-Claude. Temps splendide. Nous passons plusieurs heures sur le patio, récitant par cœur des fables de La Fontaine, sirotant nos apéros avant de souper vers 22 h.

Hier, j'avais rendez-vous chez le dentiste pour un traitement que j'envisageais mineur. J'ai été deux heures et demie sur la chaise, y compris une extraction laborieuse. Je me sens autorisé à faire mention de cette agréable séance à la suite de la lecture du passage suivant des *Confessions* de saint Augustin :

Un jour que tu m'avais mis à la torture, un mal de dents, qui m'exaspéra au point de m'ôter l'usage de la parole, une idée me monta au cœur : aviser tous les, miens présents sur place qu'il t'implorent en ma faveur, Dieu de toute sauvegarde. Je l'écrivis sur une tablette que je leur donnai à lire, et soudain, à peine étions-nous à genoux en posture de suppliants... Le mal est parti ! Holà ! quel mal ! Et parti comment ! J'en fus, l'avouerai-je ? dans l'épouvante, ô mon Seigneur, ô mon Dieu. De toute ma vie je n'avais rien éprouvé de pareil. Je sentis au fond de mon être l'impression de ta puissance. Dans un acte de foi joyeux je louai ton nom, sans que pourtant cette foi m'ôtât le souci de mes péchés passés, non encore remis par ton baptême.

Dans *The Tablet* du 26 mai, le lis le témoignage suivant du cardinal François Xavier Nguyen Van Thuan. Il a 72 ans. Il a passé 13 ans dans une prison communiste (dont 9 en total isolement) du Viet Nam du Nord après avoir été nommé archevêque par Paul VI.

Je fus longtemps incapable de prier, dit-il. Mais un jour, un de ses gardiens qui avait étudié le latin afin de pouvoir lire des documents de l'Église, lui demanda de lui enseigner une hymne latine. Le futur cardinal lui chanta *Ave, maris stella, Salve Mater, Veni Creator*. Le gardien choisit le *Veni Creator*. Et chaque matin, à 7 h, le gardien chantait cette hymne et à plusieurs reprises durant la journée. Seul le policier, gardien et espion, pouvait chanter l'hymne. Le prisonnier ne le pouvait pas, car il aurait ainsi révélé aux autres prisonniers qu'il était prêtre catholique. Peu à peu, le prisonnier comprit que l'Esprit-Saint utilisait un policier communiste pour venir en aide à un évêque emprisonné alors qu'il était trop faible et trop déprimé pour prier.

26 juin

Tradition maintenue : hier, 17^e pique-nique annuel avec Robert Trempe et Christian Nolin. Passé Saint-Michel-de-Bellechasse, nous roulons une couple d'heures sur les routes secondaires de la campagne, y compris le rang *Vide-Poche* ainsi dénommé parce que des mendiants avaient l'habitude de passer tous les 'automnes afin de recueillir les dons en nature que les agriculteurs leur donnaient. Maisons et propriétés sont belles et bien entretenues. Un peu partout, d'immenses silos. À midi, nous nous retrouvons à l'endroit même où nous avons pique-niqué il y a deux ans, sur le bord de la rivière du Sud, au lieudit Domaine du Rocher blanc dans une aire de détente où sont aménagés des sentiers pédestres entretenus par le Mouvement des amis de la rivière du Sud (MARS). Entre-temps, notre seule « découverte » aura été la visite de l'église de Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud. Les registres paroissiaux datent de 1748. L'église a été construite en 1765.

Clinton vient de prononcer une conférence à Toronto. Honoraires : 100 000\$. Que peut-il bien raconter de si important qu'il n'aura pas eu l'occasion de dire et de faire durant les huit ans qu'il fut président des États-Unis ?

28 juin

En fin d'après-midi, rencontre chez Claudette avec Jean-Noël et Marie-Claude. En cours de conversation, souvent à bâtons rompus et souvent deux à

deux (je veux dire : les deux femmes, d'une part ; Jean-Noël et moi, d'autre part), Marie-Claude est amenée à nous faire distinguer « épidémie », « endémie » et « pandémie ». Il y a toujours profit en ces matières : on ne sait jamais assez ce que l'on dit. « Qui saurait sa langue saurait tout de l'homme » (Alain),

Le sida est pandémique en Afrique. On mentionne 22 millions de morts en 20 ans. L'ONU consacrera 26 milliards de dollars US pour combattre la maladie. Combien de ces milliards se rendront à destination ? Combien auront maigri en cours de route ? L'argent n'engraisse pas en voyageant : il maigrit. Surtout quand il passe d'une agence gouvernementale à une autre. Et dans le cas des pays africains, directement dans la poche de l'équipe gouvernementale en place. Donnez une piastre à une sœur, la piastre va se rendre en entier là où l'on aura dit qu'elle ira. Mais si vous donnez une piastre à l'ACDI, à Centraide, à Oxfam (ou à quoi vous voudrez), la piastre va maigrir. Ben ! Il faut des « permanents » pour administrer la chose. Et il en faut. Moralité : payez vos taxes mais réservez-en quelques-unes pour les « bonnes oeuvres des sœurs ». En d'autres mots, réservez-vous « l'obole de la veuve » que Jésus, seul, prit la peine de remarquer, durant que les Douze s'émerveillaient de la dimension, de la taille, du poids des pierres du Temple. Quelque 30 ans plus tard, il n'en restait plus pierre sur pierre. Payez vos taxes, dis-je, mais ne soyez point dupes des « économies d'échelles ».

«Je te cherche dès l'aube».
JOURNAL 2001-2002 (2002)

JUILLET 2001

[Retour à la table des matières](#)

1er juillet

FideArt. Messe à la chapelle historique des Soeurs du Bon-Pasteur. Gérard voulait faire chanter Notre-Dame du Canada et il m'avait demandé un mot de présentation.

On pourrait établir une hiérarchie entre les termes : chanson, chant, cantique, hymne.

Notre-Dame du Canada n'est pas une chanson : ce terme désigne un air profane et populaire. Exemple : *Au clair de la lune*. Ce n'est pas un chant, qui est un terme trop générique. Exemple : quand on dit « chant grégorien », on désigne un genre et non pas une pièce en particulier. Ce n'est pas non plus une hymne, à proprement parler : les hymnes religieuses ont un statut particulier dans la liturgie. Exemple : le *Veni, Creator*. Convenons que *Notre-Dame du Canada* est un cantique.

C'est un cantique de foule : la mélodie est facile, ample, majestueuse. Pourtant, on ne l'entend pratiquement plus jamais. J'en vois deux raisons :

La première, c'est que les paroles ne reflètent plus nos sentiments vis-à-vis de notre histoire ni nos aspirations quant à notre mission particulière en Amérique du Nord.

La seconde raison est d'ordre politique.

Remarquez que plusieurs chansons ou cantiques sont également tombés en désuétude. Pensez à La feuille d'érable, Un Canadien errant, Ô Carillon, Ô Canada, mon pays, mes amours que l'on chantait sans complexe du temps de La bonne chanson de l'abbé Gadbois. Ou encore : Le voici, l'Agneau si doux ou bien Je suis chrétien, c'est là ma gloire, mon espérance et mon soutien ; ou encore J'engageai ma promesse au baptême. En France, on chante encore La Marseillaise, ou plutôt on la joue aux instruments, mais je vois mal que l'on chante, en présence du Chancelier allemand : Qu'un sang impur abreuve nos sillons !

Dès lors, pourquoi chanter *Notre-Dame du Canada* aujourd'hui ? Certes, c'est aujourd'hui la fête du Canada, mais la fête du Canada est une célébration purement civile, profane, au contraire de la Saint-Jean qui est une fête religieuse sur laquelle s'est greffée une fête profane.

Je réponds que l'on peut, à l'intérieur d'une célébration liturgique, se sentir reconnaissant d'habiter *sur les bords du grand fleuve*. On peut surtout transcender les chicanes politiques et rappeler que nos ancêtres ont invoqué Marie comme protectrice de Québec dès 1632, au moment où Champlain reprenait possession de Québec et faisait bâtir une petite chapelle au nom de Notre-Dame-de-la-Recouvrance. Derrière le maître-autel de Notre-Dame-des-Victoires, conçue en 1681, on peut lire : *Kebeka liberata*.

Et maintenant, comme dit la Bible : *Non impediās musicam* : libère la musique (Sir 32,3).

Au retour de la messe, rencontre de plus de sept heures avec Gérard. Bien que vivant à 500 pas l'un de l'autre, nous nous voyons fort peu, hormis à la messe du matin, car c'est un homme fort pris par son ministère et ses autres engagements. Je l'appelle le furet, par allusion au jeu de société durant lequel on chante : *Il court, il court, le furet, le furet du bois, Mesdames....*

Au hasard de la conversation, Gérard me raconte la première visite qu'il fit dans une taverne. Ne connaissant point trop les usages, il avait laissé un petit pourboire et le serveur lui avait dit : « Tu *tipes* pas fort. » Ce qui m'amène à lui donner l'étymologie du terme « tip » : *To Insure Promptitude*. Je retrouve cette précieuse information dans *The Economist* du 26 août 2000.

2 juillet

Il y a 60 ans aujourd'hui, je quittais Métabetchouan pour le juvénat de Lévis. Il était 6 h. C'était un mercredi. J'avais 14 ans. J'ai déjà longuement parlé de ce premier voyage et de mes impressions de cette journée et des suivantes.

Comme il arrive à tous les « gérontins », je m'étonne que cela remonte à 60 ans. Je m'assure aussi que ce jour-là fut certainement une des journées fondatrices de ma vie. Je n'ose pas parler de décision, car une décision suppose un choix entre deux options claires. Au vrai, est-on jamais placé devant deux options claires ? Le jeune homme et la jeune fille qui décident de se marier sont-ils placés devant deux options claires ? Certes, ils décident de quitter leur famille ou, en tout cas, leur condition de célibataires, mais que savent-ils de la vie conjugale ?

Et que dire de deux êtres ayant déjà « décidé », et qui changent d'êtres ? Je dis : qui passent d'un être à un autre être. Or, tous les êtres sont des mystères. Et je dis aussi que la sabbat est fait pour l'homme et non l'inverse. Et cependant, il est aussi écrit : « Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas. » Question : Dieu n'aurait-il uni, un certain jour d'une certaine année que des pulsions ou des arrangements économiques ? Le mariage est fait pour l'homme et non l'homme pour le mariage.

Au demeurant, il est arrivé que le 2 juillet 1941, le franchissais un point de non-retour. Je savais que je ne pourrais pas revoir ma famille avant deux ans. Je me souviens que les jours précédents, j'allais me promener seul dans les champs qui se trouvaient derrière la maison. Je n'étais point triste ; j'étais grave. Lors d'une de ces promenades, j'avais rencontré par hasard un camarade d'école. Il était au courant de mon prochain départ. Dans un petit village, tout se sait. Il m'avait demandé : « C'est-y vrai que tu pars ? » J'avais répondu oui, mais j'aurais été bien en peine de dire pourquoi, ni même ce que c'était qu'un juvénat. Tout comme j'ignore de quelle « distance » je me suis éloigné du point de non-retour et si je me suis rapproché de ce vers quoi j'étais appelé. « Seigneur mon Dieu, tu es mon espérance, mon appui dès ma jeunesse. Toi, mon soutien dès avant ma naissance, tu m'as choisi dès le ventre de ma mère ; tu seras ma louange toujours » (Ps 70, 5-6).

Relisant ces jours-ci *Méditations d'un chrétien du XXe siècle* (Aubier, 1983) de Marcel Légaut, je tombe sur ceci :

Que je me souviennne des appels qui se murmuraient en moi quand mon coeur de jeune, ignorant tout de la vie mais déjà obscurément sollicité, s'éveillait et s'ouvrait sur l'avenir. Que je me souviennne des appels que j'ai écoutés au long de mes jours et qui m'ont conduit là où je suis maintenant, de ceux aussi que j'ai entendus mais auxquels je n'ai pas correspondu comme je l'aurais dû, parce qu'alors, non, au vrai, je ne le pouvais pas. Mais ces appels sans réponse véritable de ma part, que je n'ai jamais oubliés, cependant ne les avez-vous pas repris autrement pour que cette fois je sois capable, vu l'état et la situation où alors je me trouvais, d'y acquiescer, et peut-être d'œuvrer ainsi encore mieux que cela ne m'aurait été possible avant. Aussi bien est ce par des détours alors méconnus comme tels, et que je n'étais pas en mesure de ne pas prendre, détours provoqués par le mirage de mes projets et de mes préjugés, par les tares de mon hérité et de ma formation, par mes craintes et mes peurs, - ne faudrait-il pas avoir déjà vécu une première vie pour vivre avec exactitude celle qu'il aurait fallu vivre ? - que j'ai été amené secrètement vers l'être promis lors de mon annonce dès l'aube de mes jours.

Légaut avait 83 ans quand il publia ses *Méditations*. Il était à sept ans de sa mort, survenue le 6 novembre 1990. Il n'en savait rien. Chaque année, on enjambe son anniversaire de naissance sans savoir s'il sera le dernier.

13 juillet

Ces derniers jours, j'ai passablement travaillé à donner suite à une lettre d'un confrère de la province d'Iberville :

J'ai bien reçu votre lettre du 18 juin me demandant une contribution « d'archiviste du dimanche » (au sens où l'on dit : Sunday driver ou « dimanchard »). En fait, je ne sais même pas conduire une auto.

Vous souhaitez quelques grandes dates, ouvertures d'écoles, oeuvres principales, quelques statistiques, quelques photos. Je comprends que ma contribution ne couvrirait que la période d'existence de la province de Desbiens comme unité administrative (1960-1983). Vous parlez aussi (je vous cite) « d'une courte préface racontant et illustrant les faits marquants de la période allant de 1943 à 2002 ». Le tout accompagnant le « bottin » des confrères pour l'année de la fusion. Notons tout de suite que le terme « bottin » est impropre. Il signifie, en effet « annuaire téléphonique », du nom de son inventeur Sébastien Bottin (1764-1853). La compagnie Bell utilise d'ailleurs le terme annuaire et non bottin. Et tant qu'à y être, le document envisagé pourrait s'intituler : *Les frères maristes au Canada : 1885-2002. Avec, comme sous-titre : bref aperçu historique, listes diverses et photographies des frères au 1^{er} juillet 2002.*

Parmi les listes, je verrais :

Liste des provinciaux (de... à...).

Liste des frères défunts.

Liste des écoles (avec mention de la date d'ouverture et de fermeture, selon le cas).

Listes, par ordre chronologique et par ordre alphabétique des frères au 1^{er} juillet 2002.

Liste des numéros de téléphones des communautés canoniques (ou numéro personnel, selon le cas).

En regard de chaque photo (par ordre alphabétique) je verrais :

Le nom de baptême et le nom en religion (si le cas s'applique).

Le lieu de naissance.

La date de la première profession.

Le lieu de la résidence au 1^{er} juillet 2002.

Toutes ces informations existent déjà, mais il n'existe pas de document « consolidé ». Or, au moment où nous en sommes (et il ne s'agit aucunement d'un exercice de nostalgie), il importe de « fixer » le passé. « Le passé, c'est ce qui s'est donné la peine de se passer ». Ici, dans la communauté « canonique » de Saint-Augustin-de-Desmaures, nous sommes trois frères, et il ne se passe guère de repas (les seules

occasions où nous sommes brièvement ensemble !) où nous ne nous demandons pas : « C'était quoi, déjà, le nom en religion du frère X ? »

Certes, *Tout passe, tout lasse, tout casse*, comme disait saint Louis-Marie Grignon de Montfort, que Jean-Paul II tient pour son maître. Je sais très bien que le document envisagé deviendra rapidement obsolète. Je pense aux listes de numéros de téléphone, aux adresses, aux codes postaux (*watch out* les fusions !). Et même, serons-nous encore « en Canada » ?

N'importe ! Pour un moment donné, un document donné devient une « référence », un point de non-retour. Il sera toujours vrai que le frère Louis-Gustave aura été provincial (de... à...).

Il serait aussi fort instructif de connaître (sinon les noms, du moins le nombre) des frères français qui sont venus « parmi nous », qui y sont demeurés ou qui sont retournés en France. Le frère Joseph-Azarias a déjà fait ce relevé, je pense. J'en ai connu un (Joseph-Arthur « Louis Jacquet ») décédé le 23 juin 1964, après 46 ans comme infirmier à Saint-Hyacinthe et à Iberville. J'ai sa carte mortuaire dans mon livre d'Office. Pardon ! dans *Prière du temps présent*, en français aplati.

Je vis loin des archives provinciales de Lévis-Desbiens. Mais je sais qu'Iberville dispose d'excellentes archives. Aussi bien, je ferai le « petit bout » que vous me demandez. Je vous fais tenir incontinent quelques lignes, sous réserve, justement, de plus ample informé :

- Les premiers frères maristes arrivèrent au Québec le 15 août 1885, mais c'est seulement en 1903 que la nouvelle province fut créée sous le nom de province de l'Amérique du Nord.
- En 1911, après la création de la province des États-Unis, la province de l'Amérique du Nord devint la province du Canada.
- En 1943, la province du Canada fut divisée en celles d'Iberville et de Lévis, compte tenu du siège des administrations provinciales respectives.
- En 1960, la province de Lévis fut divisée en celles de Lévis et de Desbiens.
- En 1983, les provinces de Lévis et de Desbiens furent fusionnées en celle de Québec.

- En juillet 2002, les provinces actuelles de Québec et Iberville seront fusionnées sous le nom de province du Canada.

Cette sèche énumération de dates indique les immenses transformations sociales, culturelles et religieuses survenues en moins d'un siècle. En avril 1978, la revue *Missi* avait publié, sous le titre de « une statistique extraordinaire », les effectifs de 62 principales congrégations religieuses masculines. Toutes ces congrégations sans exception ont été en expansion d'effectifs Jusqu'en 1964. Cette année-là, les frères maristes comptaient 10 230 membres. Le 31 décembre 2 000 (dernières statistiques officielles), on comptait 4 657 frères maristes.

Depuis cette lettre (datée du 8 juillet), j'ai continué à établir diverses listes, avec les quelques documents dont le dispose, plus la mémoire dont je dispose encore ! Aujourd'hui, je devais me rendre à Château-Richer. J'en ai profité pour demander au confrère chargé des archives de « boucher les trous » des autres listes que je souhaiterais voir « fixées » dans le document envisagé. On verra !

Je sais déjà que les archivistes, de même que les concepteurs d'horaires d'autobus, de chemin de fer ou autres calendriers d'opérations travaillent sur les rails (rime non voulue) de leur discipline. Ils ne pensent jamais à l'usager. Toutes les informations qu'ils fournissent sont exactes, mais c'est le diable de découvrir à quelle heure un autobus part de tel endroit en direction de tel autre. Quoi qu'il en soit, le demande que l'on adopte l'un ou l'autre des deux ordres suivants : l'ordre alphabétique ou l'ordre chronologique qui sont bien les deux seuls « ordres » non négociables.

J'ai beau répéter souvent que nous avons connu d'énormes transformations sociales et culturelles depuis (disons) 1960, je suis encore étonné par ce que l'on me rapporte et qui n'est quand même pas si loin en arrière. Ainsi, un confrère me raconte sa première année d'enseignement à Saint-Grégoire-de-Montmorency. C'était vers 1932. Il avait 19 ans. Il avait 72 élèves dans sa classe (première année du primaire). Or, il n'y avait pas de pupitres ; il n'y avait que des chaises dans sa classe. Il faisait donc écrire les lettres de l'alphabet rotativement par un certain nombre d'élèves qui se mettaient à genoux et qui écrivaient sur le dos des chaises placées devant eux. « J'ai commencé par le "i" », me dit-il. Je lui demande naïvement pourquoi. Réponse : Voyons, faut commencer par les voyelles ! » Puis

vinrent les consonnes, bien sûr et les premiers regroupements. Du genre « papa ». *Il n'y a que le premier pas qui coûte*, on sait ça ! Après les récréations et avant la reprise de l'après-midi, il obligeait les élèves à se tenir par la main pour les conduire en classe. Il fit tant et si bien que vers le mois de mars, les plus futés savaient lire, ou presque.

J'ajoute que nous n'avons aucune idée, maintenant, de la rigueur de la règle communautaire à l'époque, qui s'ajoutait aux exigences de la vie professionnelle. Mais l'homme dont je parle était d'une nature libre. Dois-je prendre la peine de préciser que c'est un Beauceron ? Si jamais l'on perdait la race des Beaucerons, il faudrait cloner Borromée Caron (frère Sigismond, de son nom religieux). C'est de lui que je parle ici. À 88 ans, il est toujours vert « comme un arbre planté près d'un ruisseau » (ps.1, 3). Et il prononce toujours les « j » comme des « h ».

Je rencontre aussi un autre vieux confrère du même âge. Il est né à Saint-Gédéon du lac Saint-Jean. Il a tout fait, tout enseigné, tout dit, tout bu, tout fumé. Il a toujours la même voix traînante, et je me demande bien où il a pris ça. Il me disait : « J'ai toujours fumé en cachette du temps que c'était interdit. Je ne fume plus, ça me le dit plus ; je ne bois plus de gin, parce que le suis diabétique fini. » Il est présentement en chaise roulante motorisée.

À un moment donné, un autre confrère, également en chaise roulante, doit passer devant nous. On fait signe à l'autre de reculer. Il recule, mais non sans prendre soin de dire : « À mon âge, on recule tout le temps ! »

Un autre confrère veut absolument que l'aille voir le merle qui couve sous une marche d'escalier aux marches d'acier, donc ajourées. Le merle (ou la merle) est dans le nid qu'elle couvre complètement de son corps. Elle couvre quoi ? Elle couvre ses deux petits qui ne sont pas encore en âge de voyager. Le confrère me dit qu'en passant, on peut flatter délicatement l'oiseau sans que cela ne le (la) dérange.

On me dit aussi (mais ça, je le savais) que les hirondelles bicolores viennent de nous quitter. Dans les jours qui précèdent leur émigration vers le Sud, elles se rassemblent par dizaines sur un fil électrique, car ces êtres-là se déplacent et vivent en colonie. Et, sous le fil électrique, on peut retracer, sur l'asphalte, la trace blanche de leur fiente. Hugo disait que « l'humour est la fiente de l'esprit qui vole ».

Je visite brièvement un confrère qui vient d'être opéré pour un quadruple pontage d'anévrismes de l'aorte. Il me montre (et Dieu sait que je n'y tenais pas) sa cicatrice. Impressionnante, dois-je dire. Je lui dis : « C'est pas un anévrisme que tu avais ; c'est un chapelet de hernies aortiques ». Le président américain Johnson avait montré sa cicatrice devant les médias américains, après je ne sais plus quelle opération. Cela avait fait la risée des chroniqueurs. Comme quoi, faute d'avoir une « blessure de guerre », chose toujours honorable, tu exhibes tes cicatrices chirurgicales.

Les cicatrices de sa belle âme bien à soi, on peut toujours les exposer devant un « psy ». Dans l'annuaire de Bell téléphone, il y a autant de « psy », toutes spécialités confondues, que de garages pour les automobiles. Ce qui prouve déjà au moins deux choses :

- Que les hommes sont « malades » depuis environ Adam et Ève.
- Que l'automobile n'a pas réglé tous les problèmes, disons.

Les cicatrices de son âme ; les suites de sa loterie génétique ; les heurs et malheurs de sa formation et de son éducation scolaire, on ne peut que demander à Dieu d'en « détourner sa face ». « Détourne ta face de mes fautes, mais ne m'oublie pas à jamais ». Dans l'ancienne liturgie des morts, on chantait : « *Ne obliviscaris in finem* : Seigneur Dieu, ne m'oublie pas à jamais. » L'enfer n'est pas un « lieu » ; il n'est pas feu sur feu. Il n'est même pas question de dire qu'il est « éternel ». Pour que l'enfer soit, il suffit que Dieu oublie, car nous sommes et ne subsistons que par son Amour. Ma certitude, c'est justement que Dieu n'oublie personne, ni hier ni aujourd'hui, ni demain.

Dans l'ancienne liturgie des funérailles, la première prière commençait ainsi : « *Non intres in iudicium cum servo tuo, Domine, quia nullus apud te justificabitur, nisi per te omnium peccatorum ei tribuatur remissio* : N'entrez pas en jugement, Seigneur, avec votre serviteur, car nul homme ne sera justifié devant tous s'il n'obtient pas de vous la rémission de tout ses péchés. » J'ai déjà lu quelque part que cette invocation était une des préférées de Thérèse d'Avila. Elle était d'une race tragique. Elle ne nageait pas dans une culture de la dérision, comme nous faisons, au Québec. Les « gros » organisent le monde pour l'amusement des touristes et pour les retombées économiques ; ils multiplient les festivals pour la distraction des petits.

14 juillet

On vient d'apprendre que Pékin sera l'hôte des Jeux d'été de 2008. Toronto a la mine basse. Les chroniqueurs politiques des médias s'indignent que le Comité international olympique ait choisi la Chine, malgré son pauvre « record » en ce qui a trait aux droits de l'homme. N'oublions pas que l'on parle de 2008, autant dire une éternité. Pour ma part, je me réjouis du choix de Pékin. Plus il y aura de visiteurs, plus il y aura de médias, plus la Chine sera « exposée » et donc, jugée.

Il y a quelques jours, des gouttelettes d'eau sucrée destinée aux colibris sont tombées sur la fenêtre extérieure de mon bureau. Je ne me suis pas occupé d'aller nettoyer l'espace en question. Des abeilles s'en occupent : elles vont de gouttelette en gouttelette de sorte que cette section de la fenêtre est bien mieux nettoyée que si je m'en étais occupé.

Slobodan Milosevic vient d'être « traduit », comme on dit curieusement, devant le Tribunal pénal international de La Haye. Pour autant que l'on sache, il s'y est rendu librement. En tout cas, il n'était ni menotté ni enfargé comme le sont les petits criminels traduits devant la Justice du Québec. Il crâne. Je suis assez sûr qu'il se fera justice lui-même, si jamais il est condamné. Condamné à quoi ? Son père et sa mère se sont suicidés. Il est bien capable d'avoir caché dans une de ses dents creuses, une petite ampoule de cyanure, comme fit Goering, lors du procès de Nuremberg, privant ainsi les vainqueurs du plaisir de le pendre. Milosevic est l'exécuteur testamentaire d'un passé millénaire et le prophète d'un avenir qui lui ressemblera. Seul Jésus a brisé le cercle de la violence qui engendre la violence.

Dans *The New Republic* du 18 juin 2001, le viens de lire un article dévastateur sur *Constantine and the Bishops : the Politics of Intolerance*. On est assez loin de la pieuse légende que l'on nous racontait au juvénat. Je veux dire : l'épisode d'une vision de Constantin qui aurait vu, écrit dans le ciel : « *In hoc signo vinces* : par ce signe, tu vaincras. » Il ne s'agit ni de vaincre ni de convaincre. Dans « convaincre », il y a « vaincre ».

De Jésus, nous n'avons que des témoignages. Et qu'est-ce qu'un témoin, sinon celui qui atteste l'existence de ce que personne d'autre que lui n'a vu. On recoupe,

oui superpose des témoignages, mais l'on n'est jamais que « dans la foi nue, l'espérance déçue, l'amour impuissant ». En cela même, Jésus est l'exemple unique et universel. Pascal a dit : « Je crois les témoins qui se font égorger. » C'était le bon vieux temps ! Des millions de « communistes » furent « purgés » par Staline dans les Goulags. Ils mouraient non moins communistes, comme le raconte Soljénitsyne.

Messe du jour : Un docteur de la Loi demande à Jésus : « Qui donc est mon prochain ? » Jésus répond par la parabole du bon Samaritain, cet homme qui, contrairement au prêtre et au lévite s'occupa du blessé jeté à demi-mort dans un fossé. Il lui prodigue ce que l'on appellerait aujourd'hui « les premiers soins » et il le conduit dans une auberge en disant à l'aubergiste : Voici de l'argent ; prends soin de cet homme et si la somme est insuffisante, je la comblerai quand le repas sera. Ce récit implique que l'aubergiste fit confiance au Samaritain.

Jésus demande ensuite au docteur : « Lequel des trois, à ton avis, a été le prochain de l'homme qui était tombé entre les mains des bandits ? Le docteur de la Loi répond : celui qui a fait preuve de bonté envers lui. » Curieuse réponse : le docteur ne dit pas : « C'est le Samaritain », car les Juifs méprisaient les Samaritains. Mais il y a plus : j'aurais répondu que le prochain, en l'occurrence, c'était le blessé, l'inconnu, Juif ou Samaritain lui-même. Il faut comprendre que le Samaritain, c'est celui qui s'est montré proche du « prochain », c'est-à-dire quiconque a besoin d'aide, de secours, et qui s'est montré proche sans hésitation, sans calcul ; c'est celui qui s'est embarrassé de l'autre, toutes autres affaires cessantes, interrompant ses propres projets. Mais c'est aussi celui qui sait recourir à un autre (en l'occurrence, l'aubergiste) pour compléter sa propre intervention. Le Samaritain était donc davantage qu'une âme compatissante ; il était quelqu'un d'organisé !

16 juillet

Depuis la mi-juin, plusieurs centaines de jeunes de six à 12 ou 13 ans participent à un camp de vacances d'immersion en anglais. Ils sont encadrés par des animateurs et des animatrices dans la petite vingtaine, chacun étant responsable de cinq à six jeunes. C'est merveille de voir l'ingéniosité de ces jeunes gens pour

occuper les enfants. À la fin de la journée (ils arrivent ici vers 7 h 30 et ne partent guère avant 18 h), ils doivent être vannés.

17 juillet

Une première rencontre vient d'avoir lieu à Dublin, organisée par *The Women's Ordination Worldwide* (le sigle WOW vaut son pesant de capitales !). Les déléguées venaient de 26 pays. Au moins deux des religieuses qui devaient y prononcer une conférence avaient reçu un ordre du Vatican de ne point s'y rendre : Myra Poole (une religieuse britannique) et la bénédictine Joan Chittister. Sœur Myra Poole avait reçu l'ordre formel de s'abstenir sous peine d'expulsion de sa communauté. Soeur Joan Chittister s'est présentée et a prononcé sa conférence. Elle avait l'appui de sa communauté locale. Elle aurait déclaré : « J'appartiens à un ordre qui a 1500 ans d'existence, qui a survécu à des guerres mondiales, à des épidémies de peste et à toutes sortes de persécutions. *We won't let a little letter from Rome to get us down* »

J'ai eu sous la main un des quelque 20 volumes publiés par soeur Joan Chittister (*Le feu sous la braise*). À deux reprises, l'ai essayé de le lire, mais le livre me tombait des mains : verbiage poético-parabolique. Cet ouvrage est en forte promotion dans ma communauté. À Rome, l'automne dernier, chaque frère en ressourcement en avait un exemplaire dans sa chambre. Mais cette dernière remarque importe peu. Je tiens à souligner trois choses :

En 1960, j'ai vécu une situation assez comparable à celle où viennent de se trouver les sœurs Chittister et Poole, mais je me suis conformé aux ordres que j'avais reçus. L'époque était tout autre que celle où nous sommes. De plus, les supérieurs d'une communauté de frères sont plus maniables que les abbés ou abbesses des grands Ordres. Encore que Jean-Paul II, quelques mois après avoir été élu pape, a mis les jésuites en tutelle.

L'admission des femmes au sacerdoce ne saurait tarder. Quand je dis « ne saurait tarder », je ne pense pas à l'année prochaine ; je veux dire que dans un quart de siècle, ce pas aura été franchi ou en voie de

l'être. L'ordination de diaconesses, par exemple, me paraît probable dans un proche avenir.

Pour l'heure, la personnalité de Jean-Paul II tient le couvercle sur la marmite, mais il est bien clair que son successeur va être obligé de laisser s'échapper un peu de pression, comme on fait quand on utilise une cocotte-minute ! Au reste, on reconnaîtra plus tard que la mission de Jean-Paul II aura été nécessaire, tout comme on retracera les ouvertures qu'il a pratiquées, mais dont on ignore la portée.

« *In a world of fugitives the person taking the opposite direction will appear to run away* » (T.S. Eliot). Et Pascal : « Quand tout se remue également, rien ne se remue en apparence, comme en un vaisseau. Quand tous vont vers le débordement, nul n'y semble aller. Celui qui s'arrête fait remarquer l'emportement des autres, comme un point fixe. »

21 juillet

J'aime écrire, mais cela m'est de plus en plus difficile. Je bute sur beaucoup de mots, et pas seulement quant à l'orthographe ou au genre, mais quant au sens. Comment font ceux qui écrivent comme ils parlent ! Il est vrai qu'on n'est pas obligé d'écrire, ni même de parler en se préoccupant de savoir ce que l'on dit et de savoir si l'on est compris. Par association d'idées, le note que je viens de lire que Rosmini (1797-1855), dont je ne connaissais guère que le nom, fut un des très grands de l'époque du libéralisme. D'abord annexé par le Bienheureux Pie IX, il fut rapidement écarté et condamné au silence et même mis à l'Index par Léon XIII. Sur son lit de mort, il aurait dit : « *Adorare, tacere, gaudere* : adorer, se taire, se réjouir. » Jean-Paul II s'apprête à le réhabiliter. Il a béatifié Pie IX, il est bien capable de béatifier Rosmini. L'histoire de l'Église est un diamant aux mille facettes.

Le G8 à Gênes. De place en place (Seattle, Prague, Nice, Québec), le même scénario : clôture, police, armée, contrôles aux frontières, etc. À Gênes, un manifestant a été tué. Nos journaux titrent : *Mort aux barricades, Le sang coule, Le GS fait un mort*. Une photo, toujours la même, fera le tour du monde. Dirais-je que je

comprends le carabinier, lui-même enfermé dans un fourgon, qui a tiré sur le jeune manifestant qui s'apprêtait à lui lancer un extincteur. Pouvait-il savoir qu'il ne s'agissait que d'un extincteur ? Le carabinier était obligé d'être là. Le manifestant n'était pas obligé. Il sera désormais un martyr. Un martyr de quoi ? De quelle cause ? De quelle foi ?

Je n'arrive pas à éprouver de la sympathie pour les manifestants qui « tous-sent » un peu beaucoup à cause des gaz lacrymogènes ni même pour ceux (rares, jusqu'à maintenant) qui sont tués. Si l'on veut tuer, il faut être prêt à être tué. C'est l'honneur de toute guerre et l'objet même du courage. Objection : le jeune manifestant ne voulait sans doute pas tuer qui que ce soit. Mais le carabinier, lui, qu'est-ce qu'il en savait du contenu de l'extincteur ? On peut lancer un ourson en peluche qui contient un cocktail molotov. Comment savoir ? On ne peut pas attendre de brûler vif dans un fourgon où l'on est soi-même enfermé, et en service commandé, avant de se défendre.

Objection : que faites-vous de la liberté d'expression et de la liberté de manifester son opposition ? Je n'ai pas de réponse. Dix mille (qu'importe le nombre) manifestants peuvent très bien être absolument contre toute violence. Mais jamais ils ne pourront identifier ni contenir quelques têtes brûlées. Or, c'est une règle vieille comme le monde qu'une foule réagit mécaniquement. Une foule abdique toute conscience. « Dans les émeutes que provoque la disette, les masses populaires ont coutume de réclamer du pain et le moyen qu'elles emploient consiste généralement à détruire les boulangeries » (Ortega y Gasset, *La révolte des masses*, Gallimard, 1961, avec une préface de l'auteur pour le lecteur français datée de 1937).

À la suite de la mort du jeune manifestant, tous les G8, chacun à sa façon, se sont mis à dénoncer la « violence aveugle », comme s'il en existait une autre espèce ! Cet événement me remet en mémoire l'insurrection des canuts (ouvriers tisserands) de Lyon en 1831. Durant une dizaine de jours, 40 000 ouvriers en armes affrontèrent 20 000 soldats.

Résultats : 171 civils tués et 170 soldats. Mais l'arrivée du maréchal Soult, à la tête de forces imposantes, ramena l'ordre.

La révolte des canuts n'a pas empêché la « modernisation » des filatures de soie. L'invention de l'imprimerie a bien dû, en son temps, supprimer bien des emplois de copistes. Il est vrai que la plupart étaient des moines !

Dans les sociétés molles, comme celles où nous sommes et comme celles où nous choisissons librement d'être, on s'inquiète de savoir si quelques manifestants emprisonnés ont eu droit à autre chose qu'un sandwich aux cretons pour déjeuner. C'est justement ce que je mange, librement, chaque matin, et fort reconnaissant de la chose. Car enfin, je ne produis ni mon café ni mon jus d'oranges, ni mon pain ni mes cretons (ou autres viandes scellées) avec indication de la date : « meilleur avant ». Dans les sociétés dures, on aboutit au Goulag.

Cela dit sommairement, il reste une seule question : celle de la cohérence personnelle. Si j'estime qu'en buvant du café (sucré par-dessus le marché), en mangeant une orange ou une banane, je suis en train d'exploiter le *cheap labour* du Mexique ou de l'Amérique du Sud au complet, je dois m'abstenir de boire du café, de manger des oranges ou des bananes. Et je ne parle pas des vêtements que je porte. Et si je suis le seul à en décider ainsi, ça va changer quoi ? Réponse : rien. Même si je le voulais en mon âme et conscience, je ne pourrais pas subsister sans « exploiter » le Tiers-Monde. Le pape non plus. Un avion exige une ville, de l'essence, et de la « protection » fort coûteuse.

22 juillet

L'épisode de Marthe et Marie. Marthe s'affaire à ses devoirs d'hôtesse. Marie parle avec Jésus, laissant sa soeur aux soins de la cuisine. Je me souviens que ma mère était indignée par la remarque de Jésus voulant que Marie ait choisi la meilleure part. Je me sentais confusément d'accord avec ma mère. Et même aujourd'hui, j'ai bien de la misère à comprendre les quelques « Marie » que le connais. Je veux dire : des confrères qui n'ont pratiquement jamais gagné leur vie et qui ont une mentalité d'assistés sociaux. J'ai été élevé dans une famille où un dix cennes avait de l'importance. Au juvénat, il était interdit de jeter au panier une feuille de papier qui ne fût pas utilisée recto verso. Je pourrais multiplier les exemples. Ils ne sont pas tous glorieux. Exemple : juvénistes, nous avions droit à une ou deux oranges par année. Or, il m'est arrivé de devoir trier des oranges pourries desti-

nées aux frères. Pourquoi étaient-elles pourries ? Réponse : parce qu'on les avait trop « ménagées ». Résultat : tout le monde mangeait presque toujours des oranges « avancées » et presque jamais de bonnes oranges.

23 juillet

Michel Venne annonce aujourd'hui qu'il quitte sa fonction d'éditorialiste au *Devoir* pour celle de directeur de la salle de rédaction. Il profite de l'occasion pour donner sa conception de l'éditorial. Son article est fort bien tourné. Il cite abondamment Jean-François Revel qui « maîtrise l'art de l'éditorial comme pas un ». Il le cite, dis-le, mais il s'en démarque aussitôt. Ben ! Il est en effet politiquement incorrect de se déclarer « revélien ». Je lis régulièrement les articles de Michel Venne, mais je ne me souviens d'aucun d'entre eux. Il n'a peut-être pas suivi Revel d'assez près si je connais Revel depuis un sacré bout de temps. Et ce ne sont certes pas ses convictions religieuses qui m'ont influencé : Revel est un athée. Mais Revel n'a jamais embarqué dans les trains successifs des modes intellectuelles. Quand il s'est trouvé « à la mode », cela voulait dire qu'une mode repassait devant lui. Lui, il n'avait pas bougé.

24 juillet

J'apprends la mort, à 70 ans, de Georges Dor. Je l'ai rencontré à quelques reprises, et nous avons échangé quelques lettres. Il a produit une œuvre considérable : poésie, théâtre, chansons, essais. Dès sa sortie, j'ai beaucoup aimé sa *Manic*, qui demeurera parmi les belles chansons québécoises des dernières décennies. Guy Lemire avait reçu cette chanson endisquée en Russie comme cadeau pour un réabonnement à une revue russe, du temps qu'il pratiquait sa polyglottie et il en avait informé Georges Dor. Ces dernières années, Georges Dor avait lancé trois petits pamphlets dénonçant le mal-parler québécois : *Anna braillé ène shot ; Ta mé tu là ?*, *Les qui qui et les que que*, tous trois chez Lanctôt. Ces essais furent mal reçus par la critique spécialisée ès linguistique et la critique des « wagonnards », comme on dit salonnard. Je parle de ceux qui ont une peur bleue de rater

le dernier wagon de la dernière mode. je pense en particulier à Louis Cornellier, du *Devoir* et à celle de François Desmeules, de *Voir*. Un certain Québec a cru être arrivé au monde en 1960 ; un autre croit être sorti de la cuisse des pantalons « cargo ». Cela ne fait pas un peuple jeune ; cela fait un peuple dépenaillé, dégue-nillé, effrangé, en loques, en haillons. (Cf., *Glossaire du parler français au Canada*, PUL, 1968). Allons-y gaiement, festivons, cigalons et cigales !

«Je te cherche dès l'aube».
JOURNAL 2001-2002 (2002)

AOÛT 2001

[Retour à la table des matières](#)

12 août

Du 27 juillet au 5 août, séjour à Valcartier avec Claudette, Jean-Noël Tremblay, Marie-Claude Gauvreau, Andrée et Dollard Beaudoin. Le 1^{er} août, Mozart, Gérard Blais et Bruno Hébert sont venus passer deux jours avec nous. Temps splendide durant tout le séjour. Tous les jours, les trois femmes se sont longuement baignées dans la Jacques-Cartier. Au « bar » de la rivière, disait quelqu'un. Habitué à me lever à 4 h 45, j'étais toujours le premier levé et je préparais le café assez rapidement, rejoint par Andrée ou Jean-Noël ; les autres, en ordre dispersé. Quant à moi, c'était un des bons moments de la journée. Nous passions facilement une heure ou deux dans la petite cuisinette à boire café sur café ou à grignoter une ou deux rôties tartinées de beurre d'arachide ou de viande froide. Après quoi, routine du lavage de la vaisselle de la veille et mise en train du repas suivant. En fait, hormis le déjeuner, nous ne prenions qu'un seul autre repas, vers 20 h. Entre-temps, chacun comblait son « creux » comme et quand il le voulait, selon sa propre « autonomie alimentaire ». Je retiens que nous avons beaucoup ri.

Des ouvriers travaillent à repeindre la structure métallique du pont qui enjambe la Jacques-Cartier et à refaire le pavement de bois. Jean-Noël et moi-même, nous causons un bon moment avec l'entrepreneur : un homme dans la petite quarantaine, qui demeure à Joliette, mais effectue ce genre de travail un peu partout

au Québec. Il nous donne des informations articulées sur le métier qu'il exerce, la nature de l'équipement requis, la protection de l'environnement, etc. C'est ainsi que les ouvriers qui enlèvent la vieille couche de peinture portent un véritable scaphandre sur la tête et le haut du corps pour se protéger de la poussière de la sableuse. Cette pièce d'équipement est climatisée de sorte que les ouvriers peuvent travailler aussi confortablement durant l'hiver que durant l'été. Le pont lui-même est complètement recouvert d'une matière de plastique translucide pour protéger l'eau de la rivière. Il nous dit aussi qu'il a beaucoup de difficulté à recruter des jeunes travailleurs : le métier est rude et il entraîne souvent de longs séjours loin de la famille ou des amis. On touche ici un autre exemple de la mollesse de beaucoup de jeunes. Il en va de même pour diverses cueillettes (fraises, pommes, patates, etc.). Les producteurs doivent faire appel à des travailleurs étrangers.

Dans le courant d'une matinée, avec Marie-Claude, Andrée et Jean-Noël, je suis allé cueillir des bleuets à l'intérieur du périmètre de la base militaire de Valcartier, contiguë à notre propriété. C'était bleu de bleuets. Nous en avons cueilli pendant une heure. La chaleur est écrasante, d'autant plus que le sol rayonne la chaleur emmagasinée depuis plusieurs jours. Mais l'honneur est sauf : nous revenons avec une cueillette respectable.

Nonobstant le fait que nous étions tous en vacances et que nous avions tous la bride sur le cou, nous avons eu quelques échanges « sérieux », chacun soutenant l'un ou l'autre de son attention. C'est ainsi que j'ai longuement écouté et questionné Jean-Noël et Dollard sur la « mondialisation ». Jean-Noël est un maître du discours improvisé. Ses improvisations, si on les enregistrerait et si on les transcrivait, fourniraient souvent la matière d'une bonne leçon d'introduction à des questions complexes. À un autre moment, et par mode de provocation, j'ai cité Montherlant de mémoire : « Il ne faut pas confondre grossièreté et vulgarité. Confondre l'une avec l'autre c'est justement être vulgaire. » Cette remarque a fait son petit bout de chemin. Précisons que ni la grossièreté ni la vulgarité ne sont recommandables. Mais il reste que la première est préférable à la seconde. On peut être grossier et inculte ; mais alors, on est quand même vrai et libre. On peut se croire cultivé et ne point l'être. Autrement dit, on peut être spécialisé et imbattable, mais inculte. C'est le commencement de la vulgarité qui, de toute façon, a un bel avenir.

Le contraire de grossier serait délicat, poli. Mais poli veut aussi dire usé ; et il ne faut pas confondre politesse et obséquiosité. « Nos pères, tous grossiers,

l'avaient [le goût] meilleur » (Molière). À mon sens, le contraire de vulgaire (et de vulgarité) serait « sensible », d'une sensibilité s'enracinant dans une élévation morale. Bref, le grossier peut être farouche et malcommode, tandis que le vulgaire est souvent prétentieux et généralement servile.

Je retiens surtout, et c'est de loin le principal, que nous n'avons point connu de « passes dangereuses ». On a beau se bien connaître et habiter la maison de l'amitié, elle est grande la maison de l'amitié, et il n'est jamais garanti que tous et chacun en connaissent toutes les pièces. Vivre ensemble, pendant 10 jours, sans tensions, est un bon test. Tout au plus, à de certains moments, un ange a passé, au sens où l'on dit : « Un ange passe » : « Se dit quand il se produit dans une conversation un silence gêné et prolongé. » (*Robert méthodologique*).

Qu'il s'agisse d'un voyage ou de vacances, on y distingue toujours trois temps : la préparation, le séjour, le souvenir. Je suis de ceux qui préfèrent « avoir vu » à « voir » ; avoir vécu à vivre. « Le passé, c'est la seule réalité humaine. Tout ce qui est est passé » (Anatole France). Mais la messe du jour nous met sous les yeux et dans le coeur le formidable passage de l'Épître aux Hébreux : « Frère, la foi est le moyen de posséder déjà ce qu'on espère, et de connaître des réalités qu'on ne voit pas. Et quand l'Écriture rend témoignage aux anciens, c'est à cause de leur foi. »

À Valcartier, à cause de l'altitude (650 pieds) et de la rivière, nous n'avons point souffert de la canicule qui a posé son couvercle de plomb sur le Québec jusqu'à aujourd'hui y compris. Ces derniers jours, dans mon bureau, la température a atteint 85° F et un taux d'humidité de 80 % et plus sur mon hygromètre, *made in Germany*. Les « machines » allemandes c'est fiable ! Or, je l'ai déjà publié, le préfère l'hiver à l'été pour la raison, entre autres, que l'on peut se protéger contre le froid, mais on ne peut rien contre la chaleur. Contre le bruit, non plus. Mais ça, c'est une autre histoire.

Pascal a tout dit, en 60 mots, sur ces sujets (le temps et le bruit). Il parlait du bruit d'une girouette rouillée ! Cher homme ! Il aura été épargné des « colonnes de sons » que l'on entend à un mille à la ronde dans les autos en marche, ou dans la chambre du voisin. On peut fermer les yeux pour ne point voir ou ne point trop mépriser. Mais nous n'avons pas été munis de paupières pour les oreilles. Le *Deutéronome* ordonne de ne point insulter un sourd, car il ne peut pas se défendre, n'ayant pas compris votre offense. Le *Deutéronome* a oublié d'interdire l'offense

du barda. Voir *Glossaire du parler français au Canada*, PUL, 1968 : bruit, tapage.

Voilà bien pourquoi je me lève tôt. Ce n'est point par ascétisme ; c'est pour jouir du silence. A 5 h, on n'entend même pas la lointaine rumeur de l'autoroute 40. On entend quelques oiseaux ; on entend les cris des goélands et des corneilles ; on entend aussi, et souvent, le battement de cœur des navires qui remontent le Fleuve. Où est le mérite ? Qui parle de mérite, ici ? Je parlais plus haut de canicule et de barda. Mais je ne vis pas dans la rue Sainte-Thérèse, à Québec, ou dans la rue Panet, à Montréal.

En revenant de Valcartier et consultant mon agenda, le vois que j'avais promis d'écrire un bref témoignage à paraître dans un recueil en hommage au père Georges-Henri Lévesque. La date de tombée était fixée au 15 août ! (Cf., document #6).

De vendredi soir (10 août) à aujourd'hui, congrès annuel des jeunes Libéraux du Québec. Ils étaient plus de 600, m'a-t-on dit : les deux tiers, des jeunes garçons ; le tiers, des jeunes filles. J'ai feuilleté le *Cahier des participants*, remarquablement bien fait. Il était interdit de consommer de l'alcool et de fumer dans les résidences et dans le pavillon de l'enseignement. Les responsables du Campus avaient établi leur propre « service de sécurité » doublant, pour ainsi dire, le service de sécurité organisé par les Jeunes Libéraux. Ces jeunes m'ont fort impressionné par leur sérieux et leur engagement. En ce qui touche le langage et l'accoutrement, toutefois, c'est une autre et triste histoire. Chacun est habillé comme la chienne à Jacques et parle en conséquence !

En me rendant à la messe samedi matin, j'échange quelques mots avec un concierge du Campus. Il a été appelé dès 16 h hier. Il a couché dans l'école. Il doit être en service jusqu'à 15 h. Il est marié et père de famille et il torche une jeune fille dorée. Le respect de l'environnement, en effet, est une « valeur » officielle des jeunes. On trouve des poubelles à chaque 10 pieds. Mais il faut voir l'état des lieux et des locaux après leur passage. Et le concierge est obligé de tirer une touche en dehors de l'école. Il n'est sans doute pas révolté. Et s'il l'était, ça changerait quoi ?

Une des propositions présentées par les jeunes portait sur la légalisation de la marijuana. Le débat a été serré, mais la proposition fut rejetée. Les médias en ont

fait leurs manchettes, comme il fallait s'y attendre. Cela m'a ramené en mémoire un éditorial que j'avais publié dans *La Presse*, il y a 30 ans, presque jour pour jour, à l'occasion du *Rapport Le Dain*, commandé par Gérard Pelletier. Je le reproduis en annexe, pour fins d'archives ! (Cf., document #7).

Dans le même ordre de préoccupations, je feuillette régulièrement l'hebdomadaire *Voir*. Impasse ou hypocrisie : la ligne « éditoriale » de ce périodique est très à gauche ; très « branchée », si vous préférez. Mais la publicité est en pleine contradiction avec la « ligne » du journal. Tout y est boësson, cul (bilingue, évidemment. D'autres disent « à voile et à vapeur ») et boucane.

13 août

Dans *Le Soleil* du jour, long article sur la photographe de guerre Lee Miller. Mannequin-vedette du magazine *Vogue*, puis photographe durant la guerre de 1939-1945, elle réussit à se rendre au camp de Dachau la journée suivant la libération du camp. Cantonnée peu après à Munich, dans ce qui semblait être un appartement ordinaire, elle découvre qu'il s'agissait de l'appartement de Hitler. Ses compagnons font une mise en scène pour une photo de Lee dans la baignoire de Hitler, ses bottes couvertes de boue (la boue de Dachau) sur le tapis de Hitler. Une fois la guerre terminée, la production de Lee Miller a diminué. Elle devient désillusionnée et sombre dans l'alcool. Elle déclarait : « J'ai soudainement compris que tout cela avait eu lieu pour rien. » Elle meurt du cancer en 1977.

Je rapproche ce destin de très belle femme de celui de Rita Hayworth (1918-1987). On avait peint son corps de vamp sur une des bombes atomiques. Elle aussi a sombré dans l'alcool. Je me demande ce qui explique que l'on associe la beauté féminine et l'horreur absolue de Dachau ou de la Bombe.

14 août

La prière de l'Église s'articule autour de deux pôles : la proclamation de la gloire de Dieu et l'aveu de la misère de l'homme. La gloire de Dieu, c'est l'être ;

c'est la création tout entière. Dans la création, la gloire de Dieu, c'est l'homme. Dans l'homme, c'est la misère de l'homme. Aussi bien, Dieu manifeste sa gloire par sa miséricorde. Cette affirmation revient régulièrement dans la liturgie : « O Dieu, qui manifestes ta toute-puissance en pardonnant. » Le Dieu de Jésus-Christ est Amour. Saint Pierre, qui fut pardonné par un simple regard de Jésus, quelques minutes après son triple reniement, écrit : « Lui qui, insulté, ne rendait pas l'insulte ; souffrant, ne menaçait pas » (I Pe 2, 23).

Faisons-nous plaisir : le cinq septembre 1997, j'écrivais que je ne serais pas autrement surpris que Jean-Paul II accélère la canonisation de Mère Teresa. Je lis aujourd'hui dans *Le Soleil* que le procès en béatification de Mère Teresa, lancé il y a deux ans, va être bouclé demain. Après la mort de Mère Teresa, le Pape avait réduit la période de cinq ans nécessaire avant le lancement d'une procédure de canonisation.

Nouveaux mots. Le développement de la technologie entraîne la formation et l'usage de mots nouveaux. Le terme « Internet » à lui seul a généré tout un vocabulaire. Intemaute, courriel, etc. À propos de l'avion expérimental *Helios*, je lis qu'il « s'agit d'une gigantesque aile héliopropulsée, alimentée à l'énergie solaire et télécommandée à distance ». Cette nouvelle est signée AFP (Agence France Presse). « Télécommandée à distance » est un pléonasme, France Presse ou pas.

On savait déjà que Hillary Clinton avait reçu 8 millions de dollars d'à-valoir pour la publication de ses mémoires. *Time Magazine* du 20 août annonce que Bill Clinton vient de recevoir 10 millions. Question : « *Will either reveal enough to justify a reader's 30 bucks ?* »

15 août

Fête de l'Assomption de Marie. L'Évangile du jour rapporte la visite de Marie à sa cousine Élisabeth. Luc précise qu'elle s'y rendit en hâte : *cum festinatione* et qu'elle demeura chez sa cousine environ trois mois. Voici deux femmes enceintes : Élisabeth, malgré sa vieillesse ; Marie, sans avoir connu d'homme. En récitant mon chapelet, cet après-midi, je me demandais quelles auront pu être leurs conversations durant ces quelque trois mois. J'incline à penser qu'elles ont bien dû

échanger, de temps en temps, des propos ordinaires, de ceux qui font partie du quotidien à la fois sublime et banal.

Vers 15 h, visite de Thérèse. Comme d'habitude, nous parlons longuement de nos lectures respectives. Thérèse me raconte quelques méchancetés d'une de ses petites-filles. Rien d'inédit en l'affaire. Saint Augustin écrit : « L'innocence de l'enfant tient à la faiblesse des membres, non aux intentions. Pour moi, j'ai constaté de mes propres yeux un cas de jalousie chez un petit enfant : il ne parlait pas encore et il regardait, blême, avec une expression d'amertume, son frère de lait » (*Confessions*, Éditions de Flore, 1950, p. 10).

16 août

On me signale une notice nécrologique parue aujourd'hui. Il s'agit d'un homme décédé à l'âge de 57 ans et qui laisse dans le *deuil* son épouse, ses filles, dûment nommées par leur prénom et *son chien Kiwi*, *son chat Félix*, ses Sœurs, ses beaux-parents, etc., et dans cet ordre.

17 août

Messe du jour : Josué fait une espèce de synthèse de l'histoire du peuple hébreux à partir d'Abraham jusqu'à l'établissement en Terre promise (vers 1200 av. J.-C.). On lit, notamment : « Ainsi parle le Seigneur, le Dieu d'Israël : Je vous ai donné une terre qui ne vous a coûté aucune peine, des villes dans lesquelles vous vous êtes installés sans les avoir bâties, des vignes et des oliveraies dont vous profitez aujourd'hui sans les avoir plantées. » Il est frappant d'écouter un tel récit en 2001, au moment où Bethléem, territoire concédé aux Palestiniens, est encerclée par les chars israéliens.

Ces jours-ci, je lis un des tomes du journal de Michel Ciry, peintre, graveur et musicien. Le tome que je lis couvre les années 1953-1956. Ciry est né en 1918. Je n'arrive pas à comprendre comment il a pu produire son oeuvre de peintre, de graveur et de musicien et tenir un journal aussi volumineux. Il en est actuellement, je

pense, au 25e tome de son journal. J'en ai lu quatre ou cinq, en ordre dispersé. Ce sont des volumes grand format de plus ou moins 400 pages chacun. Or, dans tout ce que l'ai lu, il n'est guère question que de « dîners en ville », de voyages, de comtesses ou autres personnes à particules. Où diable ! trouvait-il le temps de faire son oeuvre et d'en décrire aussi minutieusement la genèse et le développement dans son journal ? Je note aussi le courage qu'il avait de *blaster* aussi féroce-ment tant de ses contemporains et rivaux : peintres, musiciens, graveurs. Cela explique peut-être que le *Quid* de 1996 ne mentionne même pas son nom. Or, le *Quid* consacre au moins trois lignes à n'importe qui et à n'importe quoi. Au demeurant, et simplement à partir de certaines reproductions des peintures de Ciry, je chercherais à voir les originaux, si jamais je me retrouvais à Paris. Je pense notamment aux *Disciples d'Emmaus* et à *l'enfant prodigue*.

Ciry aimait beaucoup Green. Mais, contrairement à Green (qui en a fait l'aveu), j'incline à penser qu'il était de la même orientation sexuelle. On est comme on naît. Ainsi, quand il parle de sa mère, il n'écrit jamais « ma mère » ; il écrit : Maman. Seigneur Jésus !

Ciry abuse des longues descriptions des paysages et de la nature en général. Cela tient sans doute à son oeil de peintre. Il reste que ces longs développements à la Chateaubriand sont lassants. J'avais éprouvé le même ennui à la lecture de Hermann Hesse. Là-dessus, on ne battra pas Jules Renard qui vous décrit d'un trait un arbre, un animal, un paysage.

J'ai remis la main récemment sur un volume de Jean Guitton intitulé *Le développement des idées dans l'Ancien Testament* (1947). Il s'agit d'un recueil de notes d'un cours sur la Bible, fait en captivité. On sait que Guitton fut prisonnier de guerre pendant cinq ans. On sait aussi que trois Français, réunis quelque part, fondent un « cercle de conférences ». Le volume dont je parle ne m'apprend rien. Sauf que j'y retrouve la « méthode » de Guitton. Je veux dire ; clarté et, surtout, « l'économie » des distinctions de concepts. Je vis avec du monde farcis (accord pluriel voulu) de concepts, comme les dindes de la même recette, mais qui ne maîtrisent pas trois concepts en ligne. En l'affaire, il ne s'agit aucunement « d'intelligence ». J'ai une intelligence-piscine : on voit le fond. D'autres ont une intelligence-pacifique ; océane, si vous préférez. On ne voit jamais le fond.

Guitton est une intelligence-piscine. Il écrit néanmoins, en guise d'avant-propos au volume dont je parle : « Ce volume formera le neuvième livre de la *Pensée moderne et le catholicisme*. Il entre dans une vaste architecture. » Cela fut publié en 1947, avec les moyens de l'époque : nous sommes en 1947 ; le papier était « rationné » et la reliure à l'avenant. Guitton n'en savait rien, mais il a continué à produire durant presque un autre demi-siècle. Le miel de sa longue réflexion est contenu dans de minces galettes comme *Le pur et l'impur, ou Silence sur l'essentiel, ou L'absurde et le mystère*, où il écrit : « Ce petit livre concis, lacunaire et court, est net comme un testament : sans notes de bas de pages, sans références à mes livres, ou à des sources. Avant tout, l'ai cherché la transparence, effaçant par le travail les traces du travail. »

Comment dire mieux en moins de mots ? L'art, ce n'est jamais que « effacer, par le travail, les traces du travail », qu'il s'agisse de peinture, d'écriture, de magistrature ou de confiture.

17 août

Longue rencontre avec Yvan Turgeon, Gilles-André Grégoire et Claude Cataford, en vue de la conférence que je dois prononcer le 3 novembre lors du colloque de l'enseignement privé à Montréal. Il s'agissait de délimiter les champs d'intervention de Gilles-André et de moi-même. En cours de conversation, Gilles-André est amené à me dire qu'au moment où il travaillait à l'Institut catholique de Montréal (vers les années quatre-vingt), il avait proposé mon nom comme professeur audit Institut, mais que Mgr Grégoire avait opposé son veto !

19 août

Avec Thérèse, je fais une longue visite de *Expo Québec*. Je n'y avais pas mis les pieds depuis une trentaine d'années. Nous visitons longuement le parc des chevaux et des bovins. Les chevaux m'intéressent particulièrement. On passe des poneys, dont certains ne sont guère plus gros qu'un jeune veau, aux énormes perche-rons qui pèsent jusqu'à 2 200 livres, aux chevaux arabes si finement racés. Dans

une stalle, on assiste au ferrage d'un énorme étalon qui ne veut rien savoir de l'opération ! À un moment donné, l'animal réussit à rompre la forte corde qui lui retient la patte arrière contre le chambranle de la stalle. Petit moment de panique chez les spectateurs. Par la suite, on ajoute quelques tours de corde à mi-cuisses de l'animal.

Nous visitons ensuite le parc de démonstration des Forces canadiennes. Les militaires répondent à nos questions avec clarté et compétence. Ces monstres blindés sont terrifiants et d'une très grande sophistication. Un immense canon autopropulsé peut tirer des obus à une distance de 26 km. Peut-on imaginer la puissance de destruction où seraient engagés, de part et d'autre, quelques dizaines de ces engins ?

Thérèse, tout comme moi, et sans concertation, remarque la laideur généralisée de la foule : hommes et femmes obèses ; beaucoup d'hommes, ventres nus, accoutrement de désolation : le conformisme de la laideur.

21 août

De 9 h à 16 h, rencontre annuelle des supérieurs de communauté à Château-Richer. Que de placotage et de redites ! Chacun se croit obligé de redire ce qui vient d'être dit. Nous sommes inondés de « littérature » et on en redemande. On est toujours prêt à suggérer la formation d'un nouveau comité qui sera chargé de préparer un énième document. Je proteste et le proposeur d'un nouveau document retire sa proposition.

22 août

Longue rencontre avec Catherine Lejeune qui prépare une émission de télévision sur ce qu'était la tuberculose dans les décennies quarante et cinquante, au Québec. Je la reçois volontiers, mais je l'informe que je ne me rendrai certainement pas à Montréal, le cas échéant, pour une « prestation » de six ou sept minutes.

En attendant un taxi devant le magasin Provigo, à Cap-Rouge, je remarque pour la première fois une nouvelle affiche : « Il est interdit d'utiliser les planches à roulettes sur cette propriété, sous peine d'amende. » À la porte d'entrée du magasin Métro, je lis : « Interdit d'entrer avec un sac à dos. » Dans les deux cas, je comprends la raison de l'interdiction. Dans le premier cas, c'est une question de sécurité pour les clients, d'assurances, que saisie ? Dans le second cas, c'est une protection contre le vol à la tire. Au demeurant, c'est la même société qui promeut les planches à roulettes et les sacs à dos à mille sacs. Et qui les interdit tant qu'elle peut.

Je me souviens que me trouvant à Rome, à Paris ou en Suisse, dans les années 1961-1964, j'avais été frappé par le grand nombre de *vietato*, *interdit*, *verboten*. Au Québec, à cette époque, les interdits étaient rares. On vivait avec beaucoup d'arse (Cf., Glossaire du parler français au Canada, PUL, 1968). Ce n'est plus le cas ! Par contre, nulle part, le bruit n'est interdit. Au contraire, dans les lieux mêmes où l'on est bien obligé de se trouver (terminus d'autobus, restaurants, ascenseurs, marchés d'alimentation, salon de coiffure), on nous impose une musique hurlante.

23 août

Messe du jour : passage du livre des *Juges* où l'on raconte le vœu insensé de Jephté : « Si tu livres les Ammonites entre mes mains, la première personne qui sortira de ma maison pour venir à ma rencontre quand le reviendrai victorieux, appartiendra au Seigneur, et je l'offrirai en sacrifice d'holocauste. » Ce fut son enfant unique, sa propre fille ! Jephté se reconnaissait donc le droit de disposer de la vie de n'importe qui de sa propre maison. Il négociait une victoire contre un sacrifice humain. Plus tard, le livre des *Proverbes* mettra en garde contre les vœux insensés : « C'est un piège pour l'homme de dire à la légère : « Ceci est sacré », et après les vœux, de réfléchir » (20, 25). Idem : « Mieux vaut ne pas faire de vœu que d'en faire sans l'accomplir » (Eccl 5, 4). Et encore : « Avant de faire un vœu, prépare-toi, et ne sois pas comme un homme qui tente le Seigneur » (Eccl 18, 23).

Je ne peux éviter, à ce sujet, de me questionner sur l'engagement des religieux et sur celui des prêtres. Et même, sur l'engagement conjugal. J'ai trois éléments de réflexion, et un quatrième :

S'il s'agit de vocation religieuse ou sacerdotale, Notre-Seigneur disait clairement aux Douze : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi ; c'est moi qui vous ai choisis. » Par voie de conséquence, il est dit que la « garantie » se trouve d'abord du côté de Dieu.

L'Église s'est toujours montrée disposée à délier, à accorder des dispenses en ce qui concerne les religieux.

En ce qui concerne le mariage, on sait que les annulations canoniques (donc officielles et assumées par l'Église) atteignent un fort pourcentage des séparations conjugales.

Je me dis enfin que la liberté peut s'exercer rétroactivement. En d'autres termes, après un engagement auquel on a pu se montrer infidèle, il demeure possible de réintroduire une pleine adhésion.

Mozart m'a rapporté à Valcartier une grosse caisse de livres que l'avais entreposés dans le sous-sol de sa maison, à Chicoutimi, à mon retour de Suisse, en 1964. Je suis en train de parcourir Pierre Teilhard de Chardin, *Genèse d'une pensée* (Grasset, 1961). Il s'agit d'un recueil de lettres écrites à sa cousine Marguerite du 13 décembre 1914 au 17 septembre 1919. Teilhard de Chardin était brancardier et aumônier.

En mai 1915, il note : « Nombre très petit des âmes où soit éveillé le besoin religieux et extraordinaire vulgarité concomitante à cette atrophie. »

Il rapporte une remarque de Newman : « Ceux qui veulent faire triompher une vérité avant son heure risquent de finir hérétiques. » Je peux rappeler ici que cet échange épistolaire de Teilhard avec sa cousine s'intitule *Genèse d'une pensée* et que Teilhard a passé bien proche d'être déclaré hérétique.

Le 4 août 1916, il écrit : « Sais-tu que j'ai encore rongé intérieurement mon frein, ces temps-ci, d'être dans la Croix-Rouge. C'est évidemment un rôle extrêmement divin et sacerdotal d'être employé à verser l'huile et le vin sur les blessu-

res de la Lutte pour la Vie ; mais je ne puis m'empêcher de constater que j'ai bien plus la nature du foret qui perce que celle de l'huile qui adoucit la marche du Progrès » (Les majuscules sont de lui). Ce genre de réflexion me paraît bien ambigu. Ces lignes furent écrites durant la bataille de Verdun, où un demi-million de soldats furent tués. Vers la même époque, Montherlant, qui n'avait ni la formation de Teilhard ni les sentiments que l'on peut s'attendre à rencontrer chez un jésuite, a écrit des pages autrement plus hautes.

Parlant des soldats allemands, Teilhard écrit toujours : les Boches. Cela m'agace. Jünger, qui combattait « en face » durant la même guerre, écrit : les Français, les Anglais, les Écossais, etc.

Durant l'après-midi, je visite longuement l'exposition du sculpteur Philippe Hébert au Musée du Québec. Comme tout le monde, j'avais déjà vu bon nombre de ses sculptures et même, écolier, beaucoup de photographies ou de dessins dans les manuels scolaires, mais je n'avais encore jamais vu autant de pièces de petites dimensions. Par exemple, *Madeleine de Verchères*, *la Muse inspirant le sculpteur* et puis, bien sûr, *la Fée Nicotine* ! Les temps ont bien changé : à l'époque on célébrait la boucane ! Parmi les grosses pièces, le signale le combat à mort d'un colon contre un sauvage. La sculpture est intitulée : *Combat de la civilisation contre la barbarie*. Hébert est mort en 1917. Il ne connaissait peut-être pas, ou fort mal, les horreurs de la guerre de 1914-1918 ; et il ne pouvait pas deviner les horreurs de l'Holocauste, car il aurait eu bien de la peine à personnifier la civilisation et la barbarie !

Durant la même visite, nous nous rendons voir quelques Lemieux. Me retient par-dessus tout son tableau *Le train*, où l'on voit une masse noire, légèrement incurvée, s'avançant dans une immensité de blanc. À peine distingue-t-on les rails.

Vers 17 h 30, nous nous retrouvons au Manège militaire où a lieu l'ouverture officielle du 3^e festival international de musique militaire. Ils sont plus de 500 (Canada, France, Belgique) composant les formations musicales dont celles des Forces canadiennes. À un moment donné, toutes les formations jouent ensemble *Amazing Grace*, précédée d'un solo de cornemuse.

28 août

De 10 h à 14 h 30 (y compris une brève pause pour le dîner à la cafétéria), réunion au Campus avec les provinciaux ou leur délégué (c'était mon cas) des communautés fondatrices du Campus. Il s'agissait d'une mutation de la Corporation actuelle en une corporation à but lucratif. Je n'entre pas ici dans les explications techniques à ce sujet. Pour l'essentiel, disons qu'il s'agit, pour les communautés fondatrices, d'accorder au Campus une mainlevée sur leurs investissements initiaux, qui sont de l'ordre de quatre millions et demi en dollars de 1962. Les démarches à cette fin ont été entreprises en 1997. De comité en comité, il n'est rien sorti. Bien plus que la religion, 30 sous divisent les plus belles âmes.

Mais cette fois-ci, les communautés sont placées devant l'alternative ou bien de liquider le Campus, ou bien de prendre le risque d'une mutation. Deux experts en ces matières avaient préparé un bref document dont nous prenons connaissance séance tenante. Après le départ des « experts et du directeur général », nous poursuivons la discussion. Je suis chargé de préparer un bref résumé de la question pour que les provinciaux puissent présenter l'affaire à leur conseil provincial respectif.

Et voici maintenant un petit fait vrai. À un moment donné, j'allume une cigarette. La pièce est très grande et les fenêtres sont ouvertes. Un provincial toussote. Il ferme un peu la fenêtre qui se trouvait dans son dos. Plus tard, il se lève et l'ouvre un peu plus grand. Je me dis qu'il est fragile, mais chacun a bien le droit d'être fragile à un courant d'air. Au demeurant, j'arrête de fumer. Au dîner, je lui demande si c'est à cause de ma boucanne qu'il a tant remué et tant toussoté. Il me répond que oui. Il avait même compté le nombre de cigarettes que j'avais fumées. Or, il s'agit d'un homme dans la quarantaine, vif et néanmoins provincial.

29 août

Décollation de saint Jean-Baptiste. Je connais ce récit par coeur depuis longtemps. Il me frappe chaque fois que le l'entends. Ce matin, j'essayais de m'imaginer les sentiments de Jean-Baptiste au moment où il entendait les pas du garde qui

s'approchait de sa geôle. Il est décapité séance tenante et on apporte, tel que demandé par la jeune danseuse, sa tête sur un plat. Précurseur de Jésus à sa naissance et par sa prédication ; précurseur de Jésus dans la mort.

30 août

Hiatus « journalier » : Je résiste mal à une bonne plaisanterie. Ainsi, à propos d'une femme point trop jolie, mais riche, on disait que vue de dot, elle était attirante. Jean O'Neil, de son côté, trouve que le mois d'août est un mois drôle : six août ; onze août ; mi-août ; 19 août ; 24 août ; 27 août ; 29 août. La drôleté ne se découvre que si l'on donne ces dates à voix haute.

En réponse à deux appels téléphoniques ce matin, le pose la question de routine : « Comment ça va ? » Réponse : « Ça va vite. » Tout le monde court. Et l'une des raisons pour lesquelles tout le monde court, c'est que tout le monde passe son temps en réunion. Et pourquoi tient-on tant de réunions ? Réponse : parce que plus personne ne se sent autorisé à décider quoi que ce soit sans avoir fait le tour de 36 comités. Je viens de recevoir l'annuaire de ma province communautaire. Nous sommes 81 frères et la moyenne d'âge est de 74 ans. Or, je compte 9 comités. Il est fatal que les deux ou trois frères valides se retrouvent membres de plusieurs comités. Aussi bien, c'est le diable de joindre l'un ou l'autre de ces confrères qui détiennent pourtant toutes les informations et pratiquement tout le pouvoir décisionnel.

Il se tient ces jours-ci une conférence internationale à Durban, en Afrique du Sud. La question du dédommagement des descendants des esclaves américains a été soulevée. Si je m'en rapporte à ce que j'ai lu à ce sujet, il s'agirait d'une compensation de l'ordre de 400 trillions de dollars. Qu'il s'agisse des « enfants de Duplessis » ou des Autochtones, on parle toujours de compensation en argent. On ne sort pas du cercle de la violence et on ne sort pas de la ronde des sous.

Le vol plané du pilote de Air Transat. Quand ces lignes seront publiées (si elles le sont), tout le monde aura oublié l'exploit professionnel de Robert Piché. Un exploit unique dans l'histoire de l'aviation. On ne connaît pas encore tout de l'affaire. Le saura-t-on jamais ? Quoi qu'il en soit, on le proclame héros, ce dont il se

défend. Mais voilà t-il pas qu'on déterre, à son sujet, un autre vol moins glorieux, pour lequel il a purgé une peine d'emprisonnement de 21 mois en Géorgie : quelque part en 1983, il avait été condamné pour avoir transporté de la marijuana. Au nom de la liberté d'expression, les journalistes se débattent à ce sujet. Seigneur ! S'il fallait que l'on sache tout de tous, tout le monde frôlerait les murs, Quand Jésus s'invitait chez Zachée, il s'invitait chez un voleur. Et juste avant d'expirer, il promettait le paradis à un simple voleur et peut-être à un tueur. À l'époque, en effet, on crucifiait pour un oui ou un non. Seize cents ans plus tard, Champlain faisait pendre des voleurs de sel. De sel.

«Je te cherche dès l'aube».
JOURNAL 2001-2002 (2002)

SEPTEMBRE 2001

[Retour à la table des matières](#)

2 septembre

Dimanche. Évangile du jour : Jésus se trouve à table avec d'autres invités chez un chef des pharisiens. Remarquant que les invités choisissaient les premières places, il leur dit la parabole bien connue : si tu es invité à des noces, ne va pas te mettre à la première place de peur d'en être délogé par quelqu'un de plus important que toi. Au contraire, va te mettre à la dernière place et celui qui t'a invité viendra te dire : Mon ami, monte plus haut.

Au-delà de l'enseignement de cette parabole, on peut noter que Jésus est assez désinvolte : à peine assis, il se met à faire la leçon à tout le monde ! De plus, il y aurait un calcul plutôt vicieux dans le fait de se mettre à la dernière place dans l'idée de se faire inviter à « monter plus haut » ! La pointe de cette parabole, c'est qu'on ne mérite même pas la dernière place dans le Royaume des cieux. Dans le même passage de Lue, Jésus dit aussi à celui qui l'avait invité : « Quand tu donnes un déjeuner ou un dîner, n'invite pas tes amis, ni tes frères, ni tes parents, ni de riches voisins ; sinon eux aussi t'inviteraient en retour, et la politesse te serait rendue. Invite des pauvres, des estropiés, des boiteux. »

L'enseignement, ici, n'est certes pas qu'il ne faille jamais inviter ses amis, sa parenté ou même un riche voisin. De toute façon, seuls les riches ont de riches voisins ! Dans les quartiers pauvres, tous les voisins sont pauvres. L'enseignement de cette parabole, c'est que tous les hommes sont invités au Banquet du Royaume, le risque étant que l'organisation de la société et même de l'Église peut conduire à penser qu'il y a des lieux où on n'ose même pas essayer d'entrer. Je me souviens de ce chauffeur de taxi qui me conduisait à la place Bonaventure et qui me disait qu'il n'y était jamais entré. Il s'agit pourtant d'un lieu public. Et, Place Saint-Pierre, lors de certaines célébrations, il faut bel et bien être « pistonné » pour se trouver aux premières loges. J'ai vécu la chose, et j'en ai profité, l'automne dernier. J'aurais fort bien pu m'en passer. Me trouvant à Rome, en 1982, l'ai refusé le déplacement en groupe pistonné. J'ai suivi la houle de la foule. Je n'ai rien « perdu » de la cérémonie : c'était la canonisation de Maximilien Kolbe. J'en connaissais déjà assez long à son sujet.

Je viens tout juste de lire dans le journal de Michel Ciry que ce dernier (nous sommes en 1955, à Assise) voulait absolument voir Padre Pio. Une abbesse clarisse à qui il faisait part de son intention lui dit : « Si j'étais libre d'y aller, je n'irais pas. Elle s'explique en me disant qu'elle n'est pas moins convaincue que moi de l'impressionnante sainteté du Padre Pio et de l'utilité pour certains de venir à lui afin qu'il éclaire leurs ténèbres, mais que, pour nous autres bénéficiaires de la grâce de posséder la foi, cette démonstration tangible du surnaturel n'est pas nécessaire

Jésus faisait des miracles à son insu (la guérison de l'hémorroïse) ou bien interdisait au bénéficiaire d'un de ses miracles d'en parler. En fait, ce que nous appelons « miracles » ne sont que des évidences différées. Je lisais ce matin dans un journal qu'une espèce d'étoile de mer dotée de minuscules cristaux fonctionnant comme une batterie de lentilles microscopiques ultra-perfectionnées pourrait aider les scientifiques à mettre au point de meilleurs ordinateurs ou réseaux de télécommunications. Dieu est le créateur du cosmos, de la matière, de la lumière. Il connaît sa « physique, sa chimie, sa biologie ». Quand, après sa résurrection, il passe « à travers une porte fermée », il « joue » avec le vide. On sait, en effet, qu'il y a infiniment plus de vide que de « plein » dans une bille d'acier, par exemple. Si une variété d'étoile de mer est en train de révolutionner les « ordi », on n'est pas au bout de nos surprises. On connaît aussi le débat actuel à propos des

stem cells et de la *kryogénie*. La science et la technique se développent de façon exponentielle. Pour l'heure, l'Église maintient son veto contre les manipulations génétiques, l'avortement, l'euthanasie. L'Église défend la vie. Elle la défend non pas comme une théorie (l'affaire Galilée ne se répétera pas), mais comme une mère défend à son enfant de s'approcher d'une cuisinière électrique. La mère elle-même ne sait pas ce que c'est que l'électricité. En fait, en 2001, personne ne sait ce que c'est que « le courant électrique ». Mais la mère sait qu'un rond de cuisinière électrique peut brûler, même s'il n'est pas chauffé au « rouge ». Plus tard, l'enfant saura. En attendant, la mère impose son veto.

En ce qui concerne l'interprétation de l'Écriture sainte, par exemple, il y a une « distance » énorme (je ne trouve pas de meilleure image) entre ce que l'on m'a enseigné durant mon enfance et toute ma jeunesse, et ce que l'on enseigne aujourd'hui. Et encore, je ne suis pas parmi les fidèles les moins informés ! J'ai franchi cette « distance » sans problèmes et sans ressentiment. Ressentiment, je veux dire : sans juger rétrospectivement ceux qui furent mes « maîtres », et que le tenais pour tels, à l'époque.

Dernière heure (17 h) : mon téléphone sonne. Une voix féminine me dit qu'elle fait un « sondage pour la firme Léger Marketing (*Léger et Léger*, il y a peu) sur la « rage au volant ». Première question : « Avez-vous 18 ans et plus ? » Je réponds : « J'ai quatre fois cet âge. » Elle répond : « Vous avez donc 76 ans. » Je lui dis : « Multipliez 18 x 4. » Elle est déstabilisée. Je lui dis : « Vous êtes Européenne ? » Elle répond : « Ça se voit, non ? » Et elle raccroche, sans autres. Dommage : je n'aurais pas détesté répondre à ses autres questions, car l'ai des opinions assez fermes à ce sujet, même si je ne conduis pas d'automobile. Ainsi vont les sondages ! Et les politiciens s'alignent là-dessus. Démocratie au sonar.

Un confrère m'informe qu'il y a un article sur moi dans le *Journal de Québec*. J'ai donné une entrevue au journaliste en question (Guy Roy) le 16 mai dernier et j'avais complètement oublié la chose. Or, à 17 h 30, je reçois un appel téléphonique d'un certain Patrick Hogan, de Sainte-Agathe de Lotbinière. Il me demande si je suis un frère, de quelle communauté, où je réside. Il me demande où il pourrait trouver *Appartenance et Liberté*, dont l'article fait mention. L'homme est un cultivateur à sa retraite. « Je n'ai plus d'animaux », dit-il ! Moralité : on ne sait jamais pour qui on écrit. Cet homme a trouvé mon numéro de téléphone, qui est dans l'annuaire de la compagnie Bell, mais il ne sait pas où se trouve Saint-Augustin-

de-Desmaures. On est en septembre 2001, à moins de deux heures d'auto. Le temps, c'est du transport en commun. Le problème, c'est que dans un autobus de 47 places assises, il n'y a guère de contemporains. Seules la foi et la prière catholiques assurent le « transport en commun ».

3 septembre

Claudiel disait : « Septembre, mois confidentiel. » Je me sens d'accord avec cette remarque, mais je serais en peine de dire pourquoi. Mon sentiment remonte peut-être à un premier aveu ; à la confiance suprême et jamais répétée. Je pense aussi à la chanson de Nana Mouskouri : *Au cœur de septembre*.

Fête du travail.

À partir du champ de Mars, les travailleurs syndiqués défilent dans les rues du centre-ville en vêtement de travail : les plâtriers en costume blanc, les ferblantiers en salopette, les mouleurs avec leur pelle sur l'épaule. Ils sont près de 2 000 à déambuler selon un ordre précis avec des fanfares et des bannières, raconte Jacques Rouillard, professeur au Département d'histoire de l'université de Montréal. Non, il ne s'agit pas d'une grève générale. C'est plutôt la première manifestation de la fête du Travail à Montréal. La scène se déroule le 6 septembre 1886. [...] Les origines de la Journée internationale des travailleurs et des travailleuses remontent au 1^{er} mai 1886, date limite fixée par la Fédération américaine du travail (FAT) pour que les employeurs se conforment à la journée de travail de huit heures. [...] À Chicago, les choses tournent mal : une bombe explose, tuant sept policiers et en blessant plus de 70. La tragédie du Haymarket conduisit à la condamnation de huit leaders syndicaux, dont quatre furent pendus (Source : Internet).

La fête du Travail telle qu'on la connaît maintenant n'est plus qu'un poisson mort sur la grève, soit dit sans jeu de mots. Elle n'est plus qu'un des congés fériés prévus dans le code du travail et les conventions collectives.

Messe du jour. Dans le premier récit de la création, l'Éden est confié à l'homme pour qu'il le cultive et le garde. Dans saint Jean, Jésus dit que son Père est le cultivateur : *Pater meus agricola est*. (Jn 15, 1). Dans le second récit de la création, le travail est présenté comme un châtiment. Les racines indo-européennes du mot travail portent des acceptions qui signifient son caractère pénible, contraignant, douloureux.

Un des paradoxes de l'organisation actuelle des sociétés opulentes, c'est que, d'une part, le travail est considéré comme un privilège et que les gouvernements multiplient les programmes pointus d'insertion au travail et que, d'autre part, il n'y a guère que des emplois précaires et mal rémunérés pour les jeunes. En outre, le travail se déplace : on manque de « bras » pour les travaux de maintenance ou de cueillette pendant que les corporations multinationales fusionnent et licencient leurs employés par dizaine de milliers. Mais, nonobstant les progrès technologiques, des secteurs importants de l'activité sont incompatibles avec les concentrations du personnel (le *downsizing*). C'est le cas, en particulier du soin des malades et de l'éducation.

J'observe aussi autour de moi l'essoufflement des 50-60 ans. La plupart n'aspirent qu'à prendre leur retraite. On est témoin, même chez les jeunes, d'une espèce d'emphysème social.

8 septembre

Rencontre avec Christian chez lui, rue Cartier. J'arrive à 10 h, tel que convenu. M. Gilles Lamontagne est assis sur le balcon, à siroter un café. Nous causons un bon moment tous les trois. M. Lamontagne a 82 ans. Il a été pilote de bombardier durant la guerre de 1939-1945. Son avion est abattu au-dessus des Pays-Bas. Prisonnier, il réussit à s'enfuir avant la fin de la guerre. Il a été maire de Québec pendant 12 ans ; ministre au fédéral puis Lieutenant-gouverneur de 1984 à 1990. Il est en pleine forme intellectuelle et physique.

Vers 15 h, Christian et moi, nous nous rendons chez Jean-Louis Gagnon. je connaissais assez bien son parcours dans la haute fonction publique fédérale et internationale, mais je ne l'avais rencontré qu'une seule fois, à Alma, en 1961, au

moment où il lançait l'aventure du *Nouveau journal*. Jean-Louis Gagnon est aussi alerte qu'on peut l'être à 88 ans. Esprit libéral, il a toujours été anticlérical. Élève des jésuites à Brébeuf, il avait dit à un de ses maîtres que « le Baptême n'avait pas pris chez lui ». Je retrouve cette phrase dans le premier volume de ses mémoires *Les apostasies* (aux Éditions La Presse, 1985). je lui écris :

Monsieur Gagnon,

Je vous ai rencontré hier après-midi avec mon ami Christian Nolin. Vous connaissez les circonstances : Christian Nolin et moi-même étions convenus de nous rencontrer chez lui, comme nous faisons deux ou trois fois par année. La veille, Christian me téléphone pour me dire que vous lui aviez donné rendez-vous, mais qu'il était déjà engagé envers moi. À quoi vous avez répondu : « Amenez-vous chez moi. » Et c'est ainsi que je vous rencontrais pour la deuxième fois. La première fois, c'était à Alma, quelque part durant le courant de l'été 1961. Vous m'aviez proposé de collaborer au *Nouveau Journal*. C'était durant l'année, tumultueuse pour moi, qui a suivi la publication des *Insolences*. J'étais sous le coup d'une interdiction de publier quoi que ce soit. Deux mois plus tard, je devais quitter le pays, contre mon gré, pour une période indéterminée qui dura trois ans.

Tout cela pour vous dire que votre invitation m'a surpris et honoré. Vous avez 88 ans et j'en ai 75. Mathématiquement parlant, la différence n'est pas énorme, mais, passé 70 ans, chaque année est une « époque », comme dit un de mes amis qui a un (1) an plus jeune que moi ! Le psaume 89 dit en effet : « Le temps de nos années est de soixante-dix ans, de quatre-vingts pour les plus vigoureux. » Les potentats de l'âge : *potentatibus aetate*.

Nos trajectoires sont fort différentes. Mais qui sait ? Tout ce qui monte converge. Au demeurant, j'avais déjà lu le premier tome de *Les apostasies*. Je m'y suis remis ce matin.

Merci encore de m'avoir accordé une « audience » privée, comme un pape !

11 septembre

Vers 9 h 30, un confrère m'informe que des terroristes viennent de frapper durement à New York et que la télévision couvre l'événement. Même si ces lignes ne doivent paraître que dans un an, je suis sûr qu'il n'est pas nécessaire de rapporter ici les détails de cette tragédie. Tous les commentateurs ont déjà dit que cette attaque-surprise rappelle le désastre de Pearl Harbor, survenu le 7 décembre 1941, où la flotte américaine du Pacifique fut détruite par les Japonais, et qui provoqua l'intervention des États-Unis dans la Seconde Guerre mondiale.

L'attaque-surprise d'aujourd'hui survient en temps de paix et elle frappe les États-Unis au cœur : Le World Trade Center et le Pentagone. Je passe le reste de la matinée devant l'appareil de télévision ; j'y retourne un peu durant l'après-midi et en début de soirée. Toutes les chaînes de télévision nous donnent des images apocalyptiques (le mot revient régulièrement dans la bouche des commentateurs). La Planète entière voit et entend ce qui est en train de se passer, ce qui était impossible en 1941. D'une chaîne à l'autre, les mêmes images reviennent : le choc des deux gros transporteurs aériens sur les tours, l'effondrement des deux immenses édifices, la panique de la foule, les cris, l'épais nuage de fumée, de poussière et de débris. Des milliers de personnes sont prisonnières dans les tours. On en voit plusieurs qui agitent des draps blancs par les fenêtres dans l'espoir (combien vain) d'être secourues. D'une reprise à l'autre, on remarque un détail. Ainsi, la longue descente d'un corps vers le sol, avec, en arrière plan, les lignes de la tour.

Aucun commentateur ne se risque à donner le nombre des morts, sauf en ce qui concerne les 286 passagers, y compris les 19 kamikazes des quatre avions.

Note postérieure : *Time Magazine* du 3 décembre donne l'information suivante : « 3 682, number of people missing or dead in the World Trade Center attacks as of Nov. 23, according to city officials ». Ce nombre est bien inférieur à celui que l'on donnait dans les jours qui suivirent.

14 septembre

Hier matin, après la messe, j'invite Gérard à déjeuner. Pendant plus d'une heure, nous échangeons nos impressions sur la catastrophe survenue le 11. Dimanche prochain, il doit prononcer une homélie à la messe dite des artistes dans la chapelle historique du Bon-Pasteur. L'Évangile du jour ramènera la parabole de l'enfant prodigue. Après son départ, et sans qu'il ne m'ait rien demandé, je lui fais parvenir quelques réflexions :

À la suite de notre déjeuner-causerie, il m'est venu les quelques réflexions suivantes et décousues en vue de ton homélie de dimanche prochain à FideArt. Je te les sou mets à toutes fins utiles.

Il est bien sûr que tous les esprits seront encore occupés par la catastrophe du 11 courant. Liens possibles entre la parabole de l'enfant prodigue et la catastrophe qui a frappé les États-Unis :

L'enfant prodigue, c'est l'humanité. Le Père ne « négocie » pas la demande du fils prodigue. Dieu n'a pas voulu occuper toute la place : il a créé l'homme libre.

À ce moment-ci de l'Histoire, les États-Unis représentent Nabuchodonosor. (Cf., Dan 2) et d'autres empires de l'Histoire. Le caillou qui frappe la statue, c'est le grain de sable dans l'urètre de Cromwell dont parle Pascal ; c'est Gandhi pour l'empire britannique ; c'est Jean-Paul II et l'empire soviétique.

On peut comprendre l'antiaméricanisme des sud-américains, mais je ne comprends pas l'antiaméricanisme des Québécois (exprimé dans beaucoup de réactions ou commentaires de ces derniers jours, du type « Ils ont couru après »). Et nous, on court après rien ? Nous vivons « branchés » sur les États-Unis. Un demi-million de Québécois se poussent au Sud chaque hiver ; plusieurs y vivent 179 jours par année (179 jours, afin de pouvoir, en même temps, demeurer bénéficiaires des mesures de sécurité sociale du Québec). Incohérence de gigolos.

On peut déjà savoir que le plus grand dégât de la catastrophe du 11 septembre aura été la perte de confiance. « Nos symboles, nous ne les voyons plus », comme dit le psaume 74. Nos symboles : le cœur du commerce mondial et le centre de la plus puissante armée du monde. L'argent suppose la confiance. Sur les pièces de

monnaie américaine, on peut lire : « *In God We Trust.* » Depuis longtemps, on a fait la plaisanterie : « *In Gold We Trust.* » Mais ce n'est pas pour rien que l'on dit *trusts*, fiducies.

Par voie de conséquence, il y aura pour longtemps restriction de libertés fondamentales (la liberté de déplacement, notamment ; surveillance accrue à l'insu de tous, etc.). Tout renforcement de la sécurité réduit la liberté. Le péché originel fut (et demeure) une volonté de sécurité : « Vous serez comme Dieu. »

Danger de chercher un bouc émissaire : les Arabes « en bloc » ; les musulmans en bloc ; les Juifs, bien sûr.

Bon nombre de commentateurs ont dit : « Rien ne sera plus pareil ». Par mode d'image, je songe à ceci : combien de photos du « profil de New York » sont désormais périmées, comme serait une photo de la ville de Québec, vue de Lévis, sans le Château Frontenac, la Citadelle, le G, le Concorde. Me vient à l'esprit le passage suivant de Céline dans *Voyage au bout de la nuit* (1932) :

Figurez-vous qu'elle était debout leur ville, absolument droite. New York est une ville debout. On en avait déjà vu nous des villes bien sûr, et des belles encore, et des ports et des fameux même. Mais chez nous, n'est-ce pas, elles sont couchées les villes au bord de la mer ou sur des fleuves, elles s'allongent sur le paysage, elles attendent le voyageur, tandis que celle-là, l'Américaine, elle ne se pâmait pas, non, elle se tenait bien raide, là, pas baisante du tout, raide à faire peur.

Le 25 juillet 2000, j'écrivais ceci dans mon journal :

À Paris, vers 5 h, un Concorde s'est écrasé en flamme une minute après le décollage, entraînant la mort des 109 passagers et membres de l'équipage et quatre touristes d'un petit hôtel voisin. En mars dernier, un film sur le naufrage du Titanic avait remporté un immense succès. Dans *Ainsi donc*, en date du 5 mars, je notais qu'on peut voir dans cette catastrophe (survenue le 14 avril 1912) une manière de métaphore du XXe siècle. Et je citais Jünger : *Le naufrage du Titanic qui heurta un iceberg correspond, d'un point de vue mythologique, à la tour de Babel. C'est une tour de Babel en pleine vitesse. Le nom n'est pas seul*

symbolique, mais, comme dans tous ces signes prophétiques, chaque détail ou presque. Baal, le veau d'or, les pierreries célèbres et les momies des Pharaons, tout y est. (Jünger écrivait cette remarque en octobre 1944.)

La catastrophe du Concorde est-elle la métaphore du XXI^e siècle ? Il s'agit encore de vitesse et de luxe ; non plus sur l'eau, mais dans les airs. *Time Magazine* parle d'un « avion mythique ; un jouet pour multimillionnaires ».

Les journaux francophones ou anglophones consacrent jusqu'à 50 pages de reportages écrits ou photographiques sur la catastrophe. Les commentaires et les photos sont forcément très répétitifs. Personne n'est encore en mesure de chiffrer l'ampleur de la catastrophe. Chiffrer, dis-je, en nombre de morts et en dégâts matériels. On évite d'ailleurs de dire « morts ». On dit « victimes ».

Le Président Bush et Colin Powell parlent carrément d'acte de guerre. L'armée est en état d'alerte maximum. On invoque l'article cinq de la charte de l'OTAN qui engage tous les pays membres au même titre que les États-Unis.

Détails : Le quotidien français *Libération* a trouvé le meilleur titre à mon sens : *11 septembre 2001*. Chaque jour, je vois monter ou descendre une quarantaine d'avions de (ou vers) l'aéroport Jean-Lesage. Depuis le 11, je n'ai vu que trois ou quatre appareils.

Aujourd'hui, dans beaucoup de capitales et de grandes villes, cérémonies religieuses oecuméniques. À Ottawa, on parle d'une foule de 75 000 personnes. Gros plans sur des visages en pleurs. Je ne crois pas beaucoup (en fait, je n'y crois pas du tout) à ce genre de comportement de foule. Un quart d'heure après la cérémonie, la plupart de ces pleureurs ou pleureuses klaxonneront si vous marchez un peu trop lentement devant leur auto dans le stationnement ou, sur le trottoir, au moment où ils sortiront de leur cour. Cela se passe régulièrement au sortir d'une messe. Mon expérience de piéton, à ce sujet, est incontestable.

Au bulletin de nouvelles de ce soir, bonne entrevue avec le président (je pense) des musulmans de la ville de Québec. En substance, il se sent déjà « étranger et suspect », bien que citoyen canadien depuis longtemps et ayant des enfants nés ici. L'homme s'exprime en un français impeccable et avec une rare cohérence. Je

comprends le sentiment où il se trouve. Supposons un instant qu'un Tremblay ou un Gagnon ait commis un crime abominable et soit recherché par toutes les polices du pays. Eh bien ! Il ne ferait pas bon de s'appeler Tremblay ou Gagnon. Point. Quoi qu'en disent les belles âmes. Jünger (qui avait le cuir épais) raconte comment il se sentait reçu ou perçu lors de ses voyages en Afrique du Nord, notamment, 25 ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Je me suis procuré la nouvelle traduction de la *Bible* éditée par Bayard et Médiaspaul, et qui vient d'être lancée (au Québec, en tout cas) après une publicité fort bien orchestrée et largement couverte par les médias. L'originalité de cette entreprise consiste en ceci que chaque livre de la *Bible* fut confié à un exégète et à un écrivain : 47 personnes au total. Je connaissais déjà, pour avoir lu de leurs ouvrages, quatre ou cinq des exégètes, mais je ne connais qu'un seul écrivain : Jacques Brault. Le terme et le concept d'exégète sont univoques ; il n'en va pas de même du terme écrivain. Les termes « arbre » et « tree » renvoient à un concept univoque. Mais le terme écrivain s'applique à un romancier, un poète, un essayiste, un dramaturge, un diariste, un faiseur de copies.

Le volume compte 3 192 pages. Le format (7 pouces sur 9) est malcommode. On aurait gagné à choisir un format un peu plus haut et un peu plus large. Le choix du format a dû obéir à des considérations d'ordre purement économique, sans aucun souci de l'usager. Pour l'heure, je n'ai guère fait que lire certains passages tels que le *Sermon sur la montagne* et quelques psaumes.

15 septembre

Fête de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. Les sept douleurs furent : la prophétie de Siméon, au moment de la présentation de Jésus au Temple ; la fuite vers l'Égypte, avant le massacre des saints Innocents ; la fugue de Jésus, à 12 ans ; la montée au calvaire ; le crucifiement ; la descente de la croix, qui a inspiré la *Pieta* de Michel-Ange et la mise au tombeau.

La séquence *Stabat mater* est disparue de la liturgie contemporaine. Remplacée par rien, sinon par des improvisations sentimentales qui n'arrivent pas à la cheville du laconisme latin. Le premier mot dit tout : *Stabat*. Marie se tenait. Elle

n'était pas en pâmoison ; elle n'était pas hystérique. Elle ne s'était pourtant pas « composée » pour la circonstance. Entre son *Fiat* de l'Annonciation et son *Magnificat* lors de sa visite à sa cousine, quelques jours plus tard, elle ne savait pas qu'il y aurait le *Stabat*, quelque trente ans plus tard.

Les Journaux du jour commentent le 11 septembre 2001. J'aime bien ce lachisme, justement. Les deux premières Guerres mondiales furent déclarées en septembre. Septembre, *mois confidentiel*, disait Claudel. J'en parlais plus haut. Jean O'Neil me dit : *Mois menteur*. Septembre, en effet, est le neuvième mois de l'année actuelle ; mais c'était le septième mois du calendrier romain, qui commençait en mars, ce qui est pas mal plus accordé à notre hémisphère. Mais qui ne l'est pas du tout dans l'autre hémisphère. Au demeurant, on a bien beau geler au Nord et suer au Sud, toutes les transactions commerciales sont alignées sur le calendrier occidental.

Mais que veut dire « occidental » ? L'Australie et le Chili sont des pays « occidentaux » selon la technique et le mode de vie. Mais non pas selon la géographie. Haïti, à une heure de vol de la Floride, n'est pas un pays occidental. Cuba, si ! Mais non pas selon la politique. Denis de Rougemont a écrit en 1957 *L'aventure occidentale de l'homme*. Il sous-entendait qu'il y a une « aventure orientale » de l'homme.

Me frappe de plus en plus que sur notre petite Planète, il n'y a guère de contemporains. Nous sommes tous transportés dans le même autobus : la Terre. Mais nous ne sommes pas des contemporains. Embarqué dans un même autobus, entre Québec et Montréal, de qui suis-je le contemporain ? Certainement pas du dompté « à mallette et à cravate » qui clavarde sur son ordi. Et encore moins de celui (dirai-je : celle ?) qui communique par cellulaire des choses du genre : « Je suis présentement autour du Château Madrid. Pi, toé, comment ça va ? Bye ! »

Bush, la première chose qu'il aurait dû faire, ç'aurait été de se rendre à New York, par n'importe quel moyen. Et il en avait, des moyens. Fût-ce le premier taxi disponible. Certes, il fallait (puissance oblige) assurer la vice-présidence, chose planifiée depuis longtemps.

Bonne remarque de Jean Dion, dans *Le Devoir* : « La raison du plus fort est toujours la meilleure, mais la raison du plus faible est toujours la pire. » Ladessus, mon idée est faite depuis longtemps : obéissance à la force, toujours ; res-

pect, à l'esprit, seulement. Quand le faible se rend compte qu'il peut frapper, non seulement les symboles, mais le siège de la puissance, il le fait. Le petit n'y gagnera rien. Pour la simple raison que les petits sont manipulés par des petits grands qui ne sont pas encore assez gros pour *runner*. Grand malheur aux « petits » des sociétés comme la nôtre, quand elle tombera sous la coupe des petits qui veulent être gros : les petits, sauf deux ou trois, seront toujours petits, et même « davantage petits », si j'ose cette figure de style. Ce que j'écris actuellement, je le vis et je le vois dans ma propre très petite communauté. Je m'en fous, pour la raison que l'ai été « gros » (je veux dire « provincial », et que tout le temps que je fus « gros », j'étais sous la domination d'un plus petit que moi.

Étant à Rome, confessant ma situation au supérieur général, il me dit : « Quand on dirige [une province], il ne faut jamais dépendre d'un seul homme. » À l'époque, cela aurait voulu dire limoger l'économe en place et embaucher un comptable laïc. Faites cela et après, vivez avec le limogé, dans la même maison, mangeant à la même table tous les jours. Je ne l'ai point fait.

16 septembre

Fanatique et fanatisme. La racine du mot signifie « sacré ». On retrouve le radical « fan » dans le mot « profane ». On emploie « fanatique ou fanatisme » à toutes les sauces : fanatique du baseball, du scrabble, d'Elvis, etc. Fanatisme est assez proche de zèle. Dans le récit de Jésus qui chasse violemment les vendeurs du Temple, saint Jean applique à Jésus le verset du psaume 69 : « Le zèle de ta maison me dévore. »

Les kamikazes du 11 septembre étaient des fanatiques. Ils ont délibérément risqué leur vie pour une cause. Dans le premier livre des *Maccabées* (ch. 6), on raconte que Judas réussit à se glisser sous le ventre de l'éléphant qui portait Antiochus. L'animal s'effondra sur lui, qui mourut là. Judas Maccabée n'était pas un terroriste, puisqu'il combattait ouvertement un ennemi de son pays et de sa religion, et dans une guerre où l'ennemi était immensément plus fort. Au reste, il ne manquait pas de Juifs qui n'étaient pas d'accord avec Judas et sa petite troupe et qui cherchaient à faire alliance avec l'ennemi.

22 septembre

Depuis lundi, beaucoup de rencontres, soit au Campus, soit dans mon bureau. Or, il arrive que Jean-Noël, Marie-Claude et Claudette se trouvaient en Europe depuis le 30 août et qu'ils avaient prévu rentrer au pays le 12 septembre. Ils sont rentrés le 16, mais sans leurs bagages, et avec des frais de toutes natures, non négligeables à leur « échelle » respective. Encore chanceux, malgré tout, puisqu'on leur avait d'abord dit qu'ils ne pourraient quitter Amsterdam avant le 21.

Time Magazine (il fallait s'y attendre) a sorti un numéro spécial daté du 11 septembre. Le même jour (19 septembre), je recevais un second numéro spécial, daté du 24. De son côté, Jean-Noël m'a remis plusieurs exemplaires du *Monde*, du *Figaro* et un numéro spécial du *Nouvel Observateur*.

De toutes ces lectures confondues, y compris celle du *Devoir* du jour, je retiens que ce dernier a bien de la misère à se dégager de l'antiaméricanisme qui reflète et flatte son lectorat traditionnel. Je retiens aussi un bref article du *Time Magazine* du 24 : *The Age of Irony Comes to an End*. Je me flatte de rappeler qu'il y a une bonne quinzaine d'années que je dénonce la culture de la dérision pratiquée au Québec.

On sait maintenant que *Broadway* a spontanément fermé tous ses guichets. Cela se comprend assez bien. Ici, et je ne sais même plus si c'est à Radio-Canada ou sur une autre chaîne, on a « différé » une émission (je ne cherche même pas le titre). Mais je pense à ceci : « Tels furent les jours de Noé, telle sera la Venue du Fils de l'homme. Car, de même qu'en ces jours d'avant le déluge les gens mangeaient et buvaient, prenaient femme ou mari, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche, et qu'ils ne surent rien jusqu'à ce que vint le déluge, qui les enleva tous, ainsi en sera-t-il de la Venue du Fils de l'homme » (Mt, 24,37-39).

Dans une de ses déclarations d'après le 11 septembre, le Président américain a employé le terme « croisade ». On a dû l'excuser publiquement. Or, le titre des mémoires de guerre d'Eisenhower, était : *Croisade en Europe*. Il n'a jamais été obligé de s'en expliquer. Le Président américain a aussi utilisé l'expression de « guerre sainte ». Rétractation obligée. Pierre Bourgault signe un papier dans le

Journal de Québec, daté du 16 septembre : *Dieu n'est pas un soldat*. Je ne sais pas à qui il pense qu'il apprend la chose, mais il n'importe. Ce qui m'importe, en tout cas, c'est son dernier paragraphe dudit article : « Je ne crois pas en Dieu. » Ben ! je ne crois ni aux licornes ni à Apollon, ni à Vénus. Mais je ne prendrais pas la peine de l'écrire.

Cependant, la vie continue, n'est-ce pas ? J'entendais hier ou avant-hier le maire de New York dire à tout le monde : « Revenez à New York, et dépensez-y de l'argent. » Bien sûr ! La vie continue. *The Show must go on*. Le baseball a repris. Et le maire tenait à y être et à y être vu. Il paraît, cependant, que les estrades étaient presque vides.

La vie continue. Parizeau donne des conseils à Landry, qui accuse Ottawa. Landry est d'ailleurs bien occupé avec un certain Demers, candidat « de la base », à moins qu'il ne soit le candidat parachuté du PQ. Je ne prends même pas la peine de vérifier ce qu'il en est. Mais j'ai entendu le candidat Demers en question. Faut entendre son « français » parlé. Et puis, je me dis : Gérald Larose ou pas, le français est foutu. *So what !* Sauf ceci : il paraît qu'il faut « sauver le français », au Québec. Je ne suis pas contre la chose. Mais il faudrait commencer par « clarifier » (en français dans le texte) les trois quarts des professeurs. Ou bien, ce qui serait fort simple, imposer la mesure suivante : aucun élève de la 5^e secondaire ne sera admis au cégep s'il a fait plus de cinq (5) fautes de français dans une dictée de 253 mots, corrigée par un organisme extérieur au ministère de l'Éducation et extérieur aux écoles. Je sais très bien que cette mesure fort simple est politiquement inapplicable. Et alors ?

Je me réponds : cette mesure est électoralement inapplicable. Bon, ben ! Sommes-nous en démocratie, oui ou non ? Nous le sommes environ très peu. Exemple (insignifiant, par rapport à ce qui se passe ailleurs dans le monde) : les fusions forcées. On n'en parle plus : on va les avaler. Les fusions ou les contre-fusions ont déjà coûté des dizaines de millions de dollars, alors que les « fusions » naturelles (si le peux dire « naturelles ») se seraient faites d'elles-mêmes, par la force des choses. Mais il fallait qu'une ministre laisse sa cicatrice sur le corps social.

Idem en Éducation et en Santé. J'écris ces évidences au moment où je sors de la lecture du numéro spécial du *Nouvel Observateur* du 13 au 19 septembre 2001.

Le titre de la page de couverture : *New York – 8 h 52 - La guerre*. On y parle aussi, et longuement, de la « crise » dans les hôpitaux » français. On croirait relire les reportages et les éditoriaux de nos médias des trois dernières années. Et puis, croyez-le ou non, on dénonce la qualité du « français » écrit et parlé dans les « établissements scolaires » en France. Ce sont justement des « *establishments* ». Syndiqués, il va de soi.

Le tragique, le sentiment du tragique, ne dure jamais longtemps. La vie continue. Mais, c'est quoi, la vie ? Il faudrait relire *Le sentiment tragique de la vie* de Miguel de Unamuno (Gallimard, 1937). Dans la préface qu'il écrivit, en mars 1916, pour la traduction française, je lis : « Fasse Dieu que le triomphe de la justice et de la liberté nous permette à tous, libres de ce cauchemar d'hégémonies et de conquêtes impériales de la Terre, de nous consacrer à la conquête du royaume éternel des cieux, qui est le champ de la pure et sublime lutte de l'amour. » Unamuno était recteur de l'université de Salamanque quand la guerre civile espagnole éclata !

Je suis pénétré de ce sentiment depuis longtemps. Avec de longues parenthèses de « l'action » Mais depuis longtemps aussi, je suis pénétré du « dérisoire » de l'action. « En dehors de l'action, j'étais bien près du désespoir » (Alain). Il écrivait cela, engagé volontaire à 47 ans, durant la guerre de 1914-1918. Il en est sorti. Il est mort en 1951 après avoir écrit (*le pauvre homme*), à propos de la guerre de 1939-1945) qu'elle ne durerait pas longtemps. On connaît la suite. Et on nous annonce une « guerre » de dix ans.

Je place ici une remarque de Jacques Juillard, dans *Le Nouvel Observateur* :

Nous avons quitté le niveau des conflits classiques avec leurs ennemis identifiés, leurs rituels connus pour entrer dans un monde où, à la guerre entre puissances s'est substituée une guerre invisible, une guerre de tous contre tous, une guerre de tous les instants, à l'abri de laquelle personne ne peut demeurer longtemps. Jadis, la barbarie avait son territoire. Aujourd'hui, elle est en train de s'infiltrer dans tous les interstices de la vie quotidienne, donnant l'image d'une guerre permanente des hommes contre eux-mêmes.

Jacques Julliard reprend ici le thème dominant de René Girard dans *La violence et le sacré* (Grasset, 1972).

Le religieux, même le plus grossier, détient une vérité qui échappe à tous les courants de la pensée non religieuse, même les plus « pessimistes ». Il sait que le fonctionnement des sociétés humaines n'est pas une chose qui va de soi et dont les hommes peuvent s'attribuer le mérite. Le rapport de la pensée moderne au religieux primitif est donc très différent de celui que nous imaginons. Il y a une méconnaissance fondamentale qui porte sur la violence et que nous partageons avec la pensée religieuse. Il y a, par contre, dans le religieux, des éléments de connaissance, au sujet de cette même violence, qui sont parfaitement réels et qui nous échappent complètement.

Le religieux dit vraiment aux hommes ce qu'il faut faire et ne pas faire pour éviter le retour de la violence destructrice. Quand les hommes négligent les rites et transgressent les interdits, ils provoquent, littéralement, la violence transcendante à redescendre parmi eux, à redevenir la tentatrice démoniaque, l'enjeu formidable et nul autour duquel ils vont s'entre-détruire, physiquement et spirituellement, jusqu'à l'anéantissement total, à moins que le mécanisme de la victime émissaire, une fois de plus, ne vienne les sauver, à moins que la violence souveraine, en d'autres termes, jugeant les « coupables » suffisamment « punis », ne condescende à regagner sa transcendance juste autant qu'il le faut pour surveiller les hommes du dehors et leur inspirer la vénération craintive qui leur apporte le salut.

23 septembre

Dimanche. Visite du Pape au Kazakhstan. « Les différends doivent être réglés non par le recours aux armes, mais par des moyens pacifiques, des négociations et le dialogue. » L'allusion aux possibles représailles à la suite de la catastrophe du 11 septembre était évidente.

De son côté, le général à la retraite Roméo Dallaire déclarait hier : « Il n'y a pas de vision à long terme en ce moment. En faisant des attaques, on est en train de créer une relève pour la violence. Les enfants victimes de la guerre contre les États-Unis vont être dans une dizaine d'années les recrues idéales pour les groupes

armés. Ces enfants-là sont entourés d'adultes qui ont une dent contre les Américains. Ils vont grandir, posséder des armes et, dans 10 ans, on va les retrouver dans les milices. Il faut tripler, voire quadrupler, l'aide extérieure. C'est par l'éducation, l'aide et le désarmement qu'on pourra faire l'attrition des futures recrues. »

Le Pape ne pouvait pas dire autre chose que ce qu'il a dit. Le général Dallaire, de son côté, s'est trouvé coincé au Rwanda, avec l'appui de forces de l'Otan, et il n'a rien pu empêcher. L'appui était insuffisant, mais pourquoi l'était-il ? Réponse : parce que ni la France ni la Belgique, ni les États-Unis ne voulaient s'engager à fond. Les opinions publiques de ces pays n'auraient pas accepté une guerre « classique ». Faut-il rappeler que le Pape était contre la guerre du Golfe ? Aurait-il donc fallu laisser Saddam Hussein s'installer au Koweït ? Couper les trois quarts du pétrole dont dépendent la plupart des pays ? Bien plus : quel pays, y compris le Canada, est en mesure d'interrompre la fabrication et la vente d'armes, avec les milliers de mises à pied que cette décision entraînerait ?

25 septembre

Parlant de mises à pied, chaque jour, les médias nous rapportent des dizaines de milliers de mises à pied. Aujourd'hui, on faisait état de 21 300 mises à pied décrétees par Swissair, Air Transat et Honeywell. Dans Time Magazine du 1^{er} octobre, on mentionne plus de 100 000 mises à pied uniquement dans l'aviation civile. Au Canada, Paul Martin et Bernard Landry, chacun de son côté, nous informent qu'il faudra peut être « renouer avec le déficit » (Paul Martin) ou « d'un ralentissement économique très inquiétant » (Bernard Landry). On prépare l'opinion publique. Pour le PQ, en tout cas, on sait déjà que ce sera « de la faute à Ottawa ».

28 septembre

Les 26 et 27, 37e Salon du livre à Jonquière. Pour l'aller, le voyage dans un minibus *InterCar* nolisé par le Salon. Nous sommes une douzaine d'auteurs ou de représentants de maisons d'éditions. Le 26, en soirée, cérémonie d'ouverture et

séance de signature. Le 27, à 8 h 30, longue entrevue avec Lise Lacasse en vue de la préparation d'un cahier spécial de Nos Ambassadeurs, publié par le quotidien Le Lac-Saint-Jean. À 15 h, séance de signature. Je dédicace trois ou quatre exemplaires de *Ainsi donc* et de *Entre Jean*. Bonnes rencontres avec sept ou huit personnes qui font partie de mon fan club. Mon fan club, il est vieux. Neuf personnes sur dix me disent qu'elles ont lu « mon livre ». À 17 h, départ de Jonquière en autobus régulier.

Dans *Le Monde* daté du 25 septembre, on fait état de l'explosion d'une usine de produits chimiques survenue le 21. Le bilan s'élève à 29 morts et 782 personnes hospitalisées, dont 34 dans un état grave. Depuis le 11 septembre, chacun pense immédiatement à un attentat terroriste. Dans le cas de l'explosion survenue à Toulouse, l'agence France Presse nous assure que « l'hypothèse accidentelle » (sic) est retenue. Dans un autre commentaire, je lis : « Il est difficile de distinguer le vrai du faux, les fins déclarées des inavouées. » Le français est en état de choc, lui aussi !

29 septembre

Hier soir, spectacle-bénéfice de la Fondation du Campus Notre-Dame-de-Foy. Jean Lapointe était l'artiste invité. À l'entracte, à son invitation, je me rends le rencontrer dans sa « loge » pour fumer une touche, selon les mots mêmes de celui qui m'a transmis l'invitation. Sinon, je n'aurais même pas eu l'idée d'aller le déranger. J'ai l'occasion de lui dire que je l'admire depuis longtemps et que je l'ai déjà publié dans quelques entrées de mon journal. Il me demande de les lui faire parvenir. L'une date du 19 octobre 1993 ; l'autre, 18 décembre 1999. Un journal, c'est ceci et cela. Pour celui qui le tient, c'est une manière « d'archives ». Cet après-midi, j'écris une brève lettre à Jean Lapointe :

Monsieur Lapointe,

Hier soir, au Campus Notre-Dame-de-Foy, vous m'avez invité dans votre « doge ». Croyez que j'en fus honoré. C'était la première fois que

je vous voyais en trois dimensions. Mais ce n'était pas la première fois que j'avais l'occasion de vous voir et de vous entendre à la télévision, comme en font foi les entrées de mon journal dont je vous fais tenir copie, tel que promis.

Ajoutons que chaque fois que je me retrouve avec un groupe de mes amis (dont plusieurs étaient présents hier soir), il arrive toujours un moment où, après quelques « gins », nous faisons tourner un de vos CD où se trouve le pot-pourri *Je me souviens d'une époque*.

J'admire votre énergie et votre chaleur humaine.

Cette lettre était déjà sous enveloppe quand j'ai eu l'idée d'aller voir le CD auquel je fais allusion dans ma lettre. Or, il se trouve que toutes les chansons ou « numéros » qu'il a sortis hier soir font partie du CD en question. À quoi il a « ajouté » quelques « interpellations » racoleuses.

L'auditorium (600 sièges) n'était pas rempli et l'âge moyen des personnes présentes devait se situer dans la fourchette des 50 ans en montant ! Jean Lapointe lui-même me disait (durant que nous fumions dans sa loge), que les auditoires les plus « difficiles » dans le métier qu'il exerce étaient de deux sortes :

Les spectacles gratuits.
Les spectacles du genre de celui d'hier soir.

Dans le premier cas, on t'offre ce que tu n'as pas demandé ; dans le second, on t'offre ce pour quoi tu as payé, mais pour d'autres raisons que le spectacle lui-même. Il en va autrement quand tu vas au cinéma ou au théâtre.

«Je te cherche dès l'aube».
JOURNAL 2001-2002 (2002)

OCTOBRE 2001

[Retour à la table des matières](#)

13 octobre

Messe du jour : Une femme, après avoir écouté l'enseignement de Jésus, s'écrie : « Heureuse la mère qui t'a porté dans ses entrailles, et qui t'a nourri de son lait ». Jésus répond : « Heureux plutôt ceux qui entendent la parole de Dieu et qui la gardent ! » De la sorte, Jésus extensionne le privilège de Marie jusqu'à nous. Marie n'est pas déclarée heureuse pour avoir porté Jésus dans ses entrailles ; elle est déclarée heureuse d'avoir cru.

À la suite d'engagements pris il y a plusieurs mois, il se trouve que j'ai trois conférences à donner prochainement : le 16 octobre, à Sherbrooke ; le 20 octobre, à Québec, le 3 novembre, à Montréal. À quoi s'ajoutent une brève « prestation » à l'occasion de la collation des grades au Campus le 28 octobre et une recension promise à Gérard Blais sur le volume d'André Chouraqui, que je dois remettre avant le 15 novembre. Et encore, la préparation et la correction de la question à développement qui m'échoit chaque année à l'occasion du concours d'excellence du Campus.

Il est facile de prendre un engagement dont l'échéance est lointaine. On la note dans son agenda et l'on se dit : j'ai le temps ! D'autres sont sans doute plus « organisés » que moi. Mais toujours est-il que je me retrouve toujours assez « serré ». De plus, depuis le 11 septembre, je n'arrive pas à me sortir de l'attentat du 11 septembre. Nos propres médias y font écho quotidiennement, mais comme le suis abonné à plusieurs publications américaines ou britanniques. Je passe des heures et des heures à lire à ce sujet. Et où en suis-je ? Pour l'heure, ce que je retiens, c'est la thèse de Samuel Huntington sur le conflit des civilisations. *The clash of civilisations*. Le choc, le conflit, l'incompatibilité des civilisations. On ne sait point trop ce que veut dire le terme « civilisation ». Ce qui est évident, par contre, c'est la haine de l'Occident (et ce mot même est ambigu, car l'Australie est en Occident, même si elle ne l'est pas géographiquement parlant) et cette haine est aimantée par les États-Unis.

Curieusement, je lis dans *The Tablet* du 29 septembre : « *Dr Sacks compares the biblical flood to the state in which humanity finds himself today...* Avant de lire cet article, j'écrivais la même chose dans une des conférences que je suis en train de préparer. Mais il y a plus : me trouvant à Jérusalem, à l'automne 1990, un soir que le me promenais avec un jésuite de mes amis, nous fûmes abordés par un Juif qui nous entretint de Noé ! Le récit de Noé et de l'arche, on le sait, est une des trois transpositions de la Chute. La première, c'est l'histoire de la pomme ; la deuxième, c'est celle de la Tour de Babel ; la troisième, c'est celle du Déluge. Soit dit en passant, pourquoi appelle-t-on New York *The Big Apple* ? En ce qui a trait à la Tour de Babel, en tout cas, je connais la réponse : c'est Internet.

Le 14 septembre, je m'étonnais de l'antiaméricanisme des Québécois. Dieu sait que j'ai été confirmé depuis ! Du moins, par ce que je lis dans nos journaux. Comportement de gigolos. Profiteurs d'une société « entretenue », mais dénonçant sa « maîtresse » dans un bar macho. Dans *Le Soleil* du jour, pleine page sur une dame convertie au « café équitable ». Seigneur ! Si l'on s'en tient au café, ça peut toujours aller. Mais s'il s'agit d'oranges, de bananes, de sucre et autres agrumes ? Et s'il s'agit de vêtements ? Je mets n'importe quel « gigolo-au-café-équitable » de se déshabiller devant moi. Je suis sûr qu'il porte des souliers ou une chemise *made in China* ou *South Korea*.

On sait pourtant qu'il n'existe pas de *free lunch* - qu'on ne rase pas gratuit. C'est précisément ce que nous révèle le 11 septembre. Notons, en passant, que, de

plus en plus, on parle de « l'événement » du 11 septembre. Il ne s'agit plus de catastrophe, de cataclysmes, d'attentat. Il s'agit d'un événement.

Qu'est-ce que le 11 septembre a révélé ? Il a révélé ceci : qu'une vingtaine d'hommes, qui avaient froidement décidé de perdre la vie, ont mis l'Occident à genoux. Au point que, dans une entrevue de ces derniers jours, on entendait des touristes québécois à New York, se déclarer tout contents de se sentir en sécurité ! Et pour la raison qu'il y a « de la police partout ». On cède allègrement la liberté contre la sécurité. En Israël, il en va autrement. Le premier ministre Ariel Sharon vient de se faire moucher par tous les médias occidentaux pour avoir déclaré qu'Israël ne sera pas la Tchécoslovaquie de 2001. Mais qui, parmi les lecteurs, les chroniqueurs de l'actualité de 2001, se souvient des accords de Munich, de septembre 1938 ? L'Angleterre et la France portaient Chamberlain et Daladier en triomphe. Hitler et Staline concoctaient des « accords ». Ensuite, il y eut la « drôle de guerre » et ensuite la victoire des Allemands, partout en Europe. Jusqu'au 7 décembre 1941 (deux ans après la déclaration de la guerre), les États-Unis déclarèrent la guerre contre l'Axe Rome-Berlin-Tokyo. Après Pearl Harbor. Entre-temps, les États-Unis maintenaient leurs relations diplomatiques avec l'Allemagne. Lindbergh, le héros des héros des médias, était pro-nazi. C'est pour dire.

C'est pour dire quoi ? Ceci : dans les moments, les périodes, les « événements » de grande confusion, il faut raison garder. C'est-à-dire : écraser les émotions et les sentiments, mais tâcher de se souvenir. Se souvenir de quoi ? De ceci : La violence et la vengeance n'ont jamais rien réglé. « La justice n'est ni la vengeance ni l'égalité » (Thibon).

19 octobre

Puisque ce journal constitue pour moi, entre autres, mes archives, je note quelques événements ou réflexions qui datent déjà de quelques jours :

Le 7 octobre, les Alliés ont commencé les premières frappes en Afghanistan. On dit « les Alliés » et, effectivement, une trentaine d'ententes de tous ordres ont été négociées entre les États-Unis et d'autres pays ; mais, pour l'heure, seuls les

États-Unis et la Grande Bretagne bombardent ou lancent des missiles. On ne parle d'ailleurs pas de bombardements, mais de « frappes ».

Et comme il fallait s'y attendre, les fausses alertes se multiplient. Aux États-Unis, depuis le 11 septembre, la police a reçu plus de 3 300 appels au secours au sujet de colis suspects ou de lettres piégées au bacille du charbon (anthrax). Au Québec seulement, on les compte par dizaines. Et chaque fois, on évacue des édifices, on dresse un périmètre de sécurité, on désinfecte les personnes qui ont touché aux lettres. En plus donc des alertes à la bombe, il se produit des alertes aux gaz et à l'anthrax. On est passé au bioterrorisme. Une véritable psychose s'est emparée des États-Unis, du Canada, de la France.

Mardi, 16 octobre, je me suis rendu au séminaire de Sherbrooke où le devais donner une conférence conjointe avec Jean O'Neil sur le thème de l'écriture. (Cf., document #8). J'ai voyagé dans un autobus qui fait ce que j'appelle *la run de lait* : il enfile toutes les villes ou villages entre Québec et Sherbrooke. De plus, il assure le service ParBus, ce qui l'amène à s'arrêter partout où il y a un colis à livrer. J'ai quitté la résidence à 7 h 45 et je suis descendu au terminus de Sherbrooke à 12 h 30. Jean O'Neil m'y attendait. Nous dînons ensemble puis nous nous rendons visiter sa mère de 98 ans au foyer des vieux. Elle est parfaitement lucide, mais complètement dépendante du personnel infirmier. En me rendant à sa chambre, j'ai l'occasion de remarquer la délicatesse et la patience des préposés que je croise poussant une chaise roulante ou soutenant délicatement un vieillard ou une vieille. Je soupe chez Marcel Côté, directeur du niveau collégial du Séminaire. Je retrouve sa femme et leurs six enfants, dont une Chinoise qu'ils viennent d'adopter. Jacques Tremblay vient nous rejoindre. Le lendemain, je dois me lever assez tôt pour avoir le temps de déjeuner au terminus d'autobus avant le départ pour Québec à 8 h 30. Je suis de retour chez moi à 13 h.

À propos de l'antiaméricanisme qui s'exprime notamment au Québec, Jacques me rappelle une remarque de Platon qu'il m'a envoyée hier par courriel :

Et cette guerre contre les barbares, toute la cité la soutint jusqu'au bout dans l'intérêt des autres peuples de même langue aussi bien que dans le sien. Mais quand la paix fut conclue et notre cité à l'honneur, elle essuya le traitement que les hommes infligent d'ordinaire à ceux qui ont réussi, la rivalité d'abord, et à la suite de la rivalité, l'envie, et

c'est ainsi que notre ville se vit malgré elle en état d'hostilité avec les Grecs (Ménéxène, XII).

Il y a quelques années, il y eut un virulent débat aux États-Unis en faveur de l'interdiction de la prière dans les écoles. Il y eut même, je ne sais plus dans quel État de la Nouvelle-Angleterre, des protestations contre l'érection d'un arbre de Noël sur les places publiques. Or, *Time Magazine* du 22 octobre fait état d'un retour à la « religion » sous le titre : *Letting God Back In. Prayer, long banned from schools, is making a post-terror comeback. No one is protesting yet.*

Notons ce *protesting yet* qui me remet à l'esprit une longue prière de saint Augustin : « Notre vie se passe dans les soupirs et la douleur, mais elle ne s'amende pas dans ses actions. [...] Dans les châtements, nous confessons nos fautes ; mais à peine vous êtes-vous éloigné, que déjà nos larmes sont oubliées. Si votre bras s'abaisse, nous promettons tout ; mais le glaive reste-t-il suspendu, nous ne tenons plus aucun compte de nos promesses. »

Dans *The New Republic* du 8 octobre, je lis : « *We should not have to choose between being imbeciles and being mourners. If it makes sense to call on religion in times of trouble, it is not because religion abolishes spiritual pain, but because religion acknowledges spiritual pain* » (Leon Wieseltier).

Pour sa part, Lewis H. Lapham conclut un essai acide sur la catastrophe du 11 septembre par ces mots : « *No sum of historical justification can excuse the attack on the World Trade Center and the Pentagon, but neither can we excuse our own arrogance behind the screens of shock and disbelief Enthralled by an old script, we didn't see the planes coming because we didn't think we had to look* » (Harpers, November 2001).

20 octobre

À 8 h 20, conférence au Montmartre canadien sur l'éducation au Québec depuis la révolution tranquille. Ma participation entraine dans le cadre d'un colloque de deux jours sur de nouvelles stratégies d'humanisation en partenariat avec les communautés religieuses. Le conférencier qui me précédait traitait de l'apport des

communautés religieuses dans l'histoire du Québec. Communication indigente et sommaire. Et comme il devait quitter la réunion après son exposé, il n'y a pas eu de période de questions. J'ai donc pris la relève immédiatement jusqu'à la pause, à 9 h 40. Je n'ai cependant pas eu le temps de donner tout ce que j'avais préparé, pour permettre une bonne période réservée aux questions. Une quarantaine de personnes assistaient à la rencontre : la plupart, des religieuses, plus cinq ou six laïcs, dont un délégué syndical de Chaudière-Apalache, si j'ai bien compris. Représentant syndical, en tout cas. Et Dieu sait que j'avais eu le temps de faire mon petit « numéro » sur le carcan des conventions de travail en milieu scolaire ! J'avais décidé de rester sur place, car j'étais fort curieux d'entendre sœur Gisèle Turcot qui devait traiter (d'après le programme) de la nouvelle conjoncture sociale occasionnée par la mondialisation. Elle s'était désistée pour des raisons que j'ignore, mais il reste que sa présence était annoncée.

Le colloque était organisé par Le Centre de conférences de Québec senc. J'ignorais la signification de ce sigle. Cela veut dire « société en nombre collectif ». Cela ne m'avance guère, mais je me demande où les organisateurs trouvent leur argent. La pochette que j'ai reçue, en tout cas, sans parler du design en quadrichromie et de la trentaine de pages de textes de présentation, doit coûter, au bas mot, 1,50\$ l'unité. On est contre la mondialisation ; on est contre le néolibéralisme ; on est pour le « café équitable », mais on ne ménage rien côté « présentation ». Il est vrai que parmi les « commanditaires », je compte 14 communautés religieuses, dont la mienne ! Après tout, cela contribue à faire tourner Domtar ou assimilés. Je n'ai ni demandé ni reçu aucun cachet, mais on m'a payé le taxi pour revenir chez moi.

Moralité : on a bien beau être contre la mondialisation ; contre le néolibéralisme, le gaspillage, etc., on n'échappe pas à son époque. L'ivraie et le bon grain poussent ensemble. Et bien malavisé celui qui voudrait démêler l'ivraie du bon blé. L'Église catholique a cédé à cette tentation. Ce furent l'Inquisition et les Croisades. Encore que les croisades furent « prêchées » par le bon saint Bernard ! Quant à l'Inquisition, il faudrait lire ce qu'en dit Soljénitsine, dans l'Archipel du Goulag. Mais ne demandons pas trop. En fait, je ne demande rien. Depuis le 11 septembre, chacun est censé savoir que le troisième millénaire a commence ce jour-là.

Ces jours-ci, depuis que Ariel Sharon a déclaré qu'Israël ne sera pas la Tchécoslovaquie de l'an 2001, les États-Unis prennent leur distance vis-à-vis d'Israël. Ils sont tout prêts à sacrifier Israël à Ben Laden, comme la France et l'Angleterre ont sacrifié la Tchécoslovaquie de l'époque (plus l'Autriche) à Hitler. Comme a dit Churchill, l'Occident a acheté la honte contre un bref moment de paix. Après quoi, toute honte bue, il y eut la guerre.

L'antiaméricanisme à la mode, ces semaines-ci, oublie que ce furent les États-Unis qui ont sauvé l'Europe en 1914-1918 et qui ont sauvé le monde en 1939-1945. Et le Plan Marshall, il a fait quoi ? Réponse facile : il a permis aux États-Unis de se reconstruire un « marché ». D'où l'antimondialisation si tellement à la mode chez les néo-chrétiens. Je dis « néo-chrétiens » comme je dirais les « excités-évangéliques-du-bocal », pour paraphraser Céline, quand il voulait « planter » Sartre. Ça ne lui a rien rapporté.

Ces semaines-ci, et ce n'est pas fini, les États-Unis sont au banc des accusés. On compare les quelque 7 000 morts de l'attaque du 11 septembre avec tous les morts de Dresde ou de Hiroshima. Mais on oublie que la lutte en cours depuis le 11 septembre, c'est le clash (l'affrontement et non pas la confrontation) de deux cultures. De deux *Écritures*, devrais-je dire : l'écriture chrétienne et l'écriture islamique.

L'Écriture chrétienne, ce fut d'abord une tradition orale ; ce fut ensuite une fixation tumultueuse de plusieurs écrits. je viens d'écrire « tumultueuse ». Il fut un temps où le tiers des évêques étaient ariens. Le concile de Nicée (325 de notre ère) trancha la question. Le texte se trouve dans le *Prions en Église* que nous avons sous les yeux, chaque dimanche. Mais il y eut des émeutes à l'occasion de ce concile. Au demeurant, il fut adopté. Il n'a pas changé d'un seul mot, en latin, ou en français aplati.

Je viens d'écrire « français aplati ». Je ne suis plus capable de lire le français de Montaigne (contemporain de Jacques Cartier). Je possède une édition « modernisée ». Mais dans moins de 25 ans, qui se retrouvera dans les ONG, les « désins », etc. J'ai compris, aujourd'hui-même, que « désins » signifie les « fous » désinsitutionnalisés »

Jadis, on n'enfermait pas les « fous ». On les laissait *lousses*. Le danger qu'ils pouvaient représenter était nul, pour la raison que le reste de la société savait tirer

le trait entre la norme et le danger Mais où se trouve présentement la « norme » et le « danger » ? Réponse : nulle part. Une fois la Transcendance abolie, il n'y a plus de norme. Dieu-le-Père aboli, il n'y a plus que des frères ennemis. La « mort de Dieu », proclamée par Nietzsche, nous a laissés orphelins.

21 octobre

Dimanche. L'Évangile du jour rapporte la parabole du juge inique, qui ne respectait pas Dieu et se moquait des hommes. « Dans cette même ville, il y avait une veuve qui venait lui demander : "Rends-moi justice contre mon adversaire." Longtemps, il refusa ; puis il se dit : Cette femme commence à m'ennuyer : je vais lui rendre justice pour qu'elle ne vienne plus sans cesse me casser la tête. Le Seigneur ajouta : "Écoutez bien ce que dit ce juge sans justice ! Dieu ne fera-t-il pas justice à ses élus qui crient vers lui jour et nuit ? Est-ce qu'il les fait attendre ? Je vous le déclare : sans tarder, il leur fera justice. Mais le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ?" »

Il n'est pas facile de trouver que Dieu « fait justice sans tarder ». Je pense aux horreurs de l'Holocauste, au Goulag, aux millions de réfugiés, y compris les toutes dernières cohortes d'Afghanistan. Oserais-je dire que Dieu leur a fait ou leur fera justice sans tarder ?

Dans *Le choc des civilisations*, de Samuel P Huntington (Odile Jacob, 1997), l'auteur identifie huit cultures : occidentale, confucéenne, japonaise, islamique, hindoue, slave orthodoxe, latino-américaine et, peut-être, africaine. « Le monde n'est pas un, dit-il. Les civilisations unissent et divisent l'humanité. Le sang et la foi : voilà ce à quoi les gens s'identifient, ce pour quoi ils combattent et meurent. » Francis Fukuyama, pour sa part, maintient que nous sommes toujours à la fin de l'histoire :

Il n'existe qu'un système qui continuera à dominer la politique mondiale, celui de l'Occident démocratique libéral. [...] Cela ne veut pas dire un monde sans conflits, ni la disparition de la culture qui caractérise et distingue les sociétés. Mais l'affrontement auquel nous assistons ne vient pas du choc de plusieurs cultures qui s'opposent entre

elles à égalité, comme ce fut le cas pour les grandes puissances de l'Europe du XIXe siècle. Ce choc consiste en une succession d'actions d'arrière-garde menées par des sociétés dont le fonctionnement traditionnel se trouve en réalité menacé par la modernisation. La violence de la réaction est à la mesure de la gravité de la menace. Mais le temps et les moyens sont du côté de la modernité, et je ne vois pas que la volonté de l'emporter manque dans l'Occident d'aujourd'hui.

Je comprends mal pourquoi Fukuyama se limite au XIXe siècle. Il semble oublier les deux Guerres Mondiales du XXe siècle. De plus, on voit très bien, ces semaines-ci, que les démocraties libérales ne mettent pas long à réduire « l'espace démocratique » quand elles se sentent menacées. Avec l'appui massif de l'opinion publique.

Les citations qui précèdent sont tirées du *Monde diplomatique* d'octobre. Celui qui m'a remis cet exemplaire hier me disait que 7 000 exemplaires avaient été vendus à Québec et que ce numéro est maintenant introuvable.

J'ai lu le gros volume que Fukuyama avait publié après le bref article qui l'a rendu célèbre. Je l'ai prêté ou donné, mais je ne le retrouve plus. Mais je crois me souvenir que sa conclusion revenait à ceci : chaque conscience veut la mort de l'autre, par définition. Si donc nulle Transcendance, nul Père commun, ne couvre les fils, chaque fils devient la menace suprême. Le livre de la *Genèse* relate le premier meurtre d'un frère par son frère.

Il me vient à l'idée (mais ce n'est rien d'autre qu'une image) que le croissant est le symbole de l'Islam. Or, l'Islam a bel et bien tenté d'encercler l'Occident. Il a conquis l'Espagne ; il fut stoppé à Poitiers. D'où viennent, pensez-vous les mots « estremadure » ou « matamore ». Et Saint-Augustin-de-Desmaures ? Plus tard, il s'est rendu jusqu'à Lépante. Il a été stoppé.

Je ne crois pas à la victoire de la « démocratie libérale », façon Fukuyama. Le « choc des cultures », façon Huntington ne m'éclaire pas. Dans sa liste des huit cultures qui s'entrechoquent, il mentionne, entre parenthèses, « la » culture africaine. Parler d'une culture africaine me paraît assez sommaire.

Je viens d'écrire que je ne crois pas à la « démocratie libérale », façon Fukuyama. Quant au « choc des cultures », façon Huntington, je trouve cela très

« universitaire ». Je veux dire : bon sujet de plusieurs « cours » dans une université prestigieuse. *I am a scholar from Harvard, from Cambridge, from The London School of Economics*. Je n'ai rien contre ces références et ces écolâtries. Mais mon idée est la suivante : La Règle de saint Benoît a « fixé » les barbares. Elle leur a montré, sans un seul mot, que l'on pouvait vivre et se développer, sans tuer personne. Elle leur a montré à cultiver. Un peu plus tard, non seulement à cultiver, mais à « se cultiver ». C'est le Mont-Cassin, qui fut l'Université du Moyen-Âge, « Énorme et délicat » comme dit Verlaine. C'est quand même les moines qui ont inventé les meilleurs fromages et les meilleures liqueurs ! Et voici une énormité : Fukuyama et Huntington confondus, pourraient organiser des « séminaires » à partir de la Règle de saint Benoît. Mais cela paraîtrait élémentaire.

29 octobre

Démocratie. Élections municipales dimanche prochain, 4 novembre. Ce sera les élections de l'après-fusion. En ce qui me concerne, je ne connais pas les deux candidats pour ou contre lesquels je voterai. Je ne connais pas non plus leur programme. De toute façon, peut-on croire aux promesses d'élections ?

Lu quelque part : « L'État de droit n'est pas l'État de faiblesse. »

Les Harkis étaient les musulmans qui avaient choisi de se battre avec les Français durant la guerre d'Algérie. Des milliers traversèrent en France après la signature des accords de paix en mars 1962. Par la suite, le Front de Libération nationale en fit massacrer entre 30 000 et 100 000. Je ne dispose pas de précisions plus fines.

Jean-Noël me rapporte une réplique du film *La vie est belle*. « Quelle est la chose qu'on détruit en la nommant ? » Réponse : le silence.

Une des plus belles images présentées à la télévision le 11 septembre dernier, c'est celle des pompiers de New York qui montaient combattre les flammes d'un côté d'un escalateur pendant que, de l'autre côté, les employés de la tour fuyaient. *The Tablet* du 13 octobre me rappelle cette image : « *The New York firemen entered into the centre of the horror, and went to a death they freely accepted. Their broken and undiscovered bodies remind us, and should continue to do so, of a*

love than wick there is no greater. If their tombs remain empty, they are in good company ».

Les médias continuent de commenter et de faire commenter la catastrophe du 11 septembre. Un des sous-produits inattendus de cette tragédie aura été une meilleure compréhension, une meilleure connaissance de la religion musulmane.

Hier, j'ai présidé la collation des grades des élèves du Campus. Les diplômés qui se sont présentés à la cérémonie étaient plus nombreux que ne l'avaient prévu les organisateurs. Ils étaient près de 190, à quoi il faut ajouter les parents et quelques invités, de sorte que l'auditorium (600 places assises) était rempli. À titre de président de la corporation du Campus, je devais remettre son diplôme à chaque diplômé. Chaque diplômé portait la toge (louée !) et moi de même. J'ai donc dû demeurer debout sur un praticable pendant une heure et demie. Les élèves et leurs parents aiment ce genre de cérémonie. Elles sont en effet, importantes. *Cérémonie fait orthodoxie*, disait Alain. Orthodoxie religieuse, orthodoxie sociale. J'avais aussi à dire un mot :

Vos parents, vos amis, et vous-mêmes qui venez chercher votre diplôme, avez pris la peine de vous déplacer pour prendre part à cette cérémonie, la neuvième du genre que le Campus Notre-Dame-de-Foy organise. Leur diplôme, en effet, les élèves l'auraient eu de toute façon par la poste, mais il n'y aurait pas eu de cérémonie qui est un spectacle de tous pour tous. Durant les décennies soixante-dix et même quatre-vingt, on avait mis ce genre de cérémonie au rancart. Il importe pourtant de célébrer la réussite, de célébrer la récolte. Depuis plusieurs années, les ministres successifs de l'Éducation s'inquiètent du grand nombre de décrocheurs et du faible taux de dislocation des cégeps. Cela manifeste déjà la constance dans l'effort des diplômés d'aujourd'hui.

Nous savons aussi que les parents ont accompagné leurs enfants tout au long de cette entreprise. Lors du concours d'excellence de l'automne dernier, nous avons demandé aux candidats quel avait été le rôle des parents dans leur orientation scolaire. Tous avaient répondu que leurs parents avaient toujours été très proches d'eux tout en respectant leur choix. Il est en tout cas incontestable que le choix d'un collège privé impose aux parents une contribution financière importante en plus de l'obligation qu'ils ont d'acquitter intégralement la taxe scolaire. En ce jour, donc, hommage aux élèves, mais hommage aussi aux parents.

Et hommage à l'ensemble du personnel : les maîtres, les employés de la maintenance, les administrateurs. Quand je me reporte 40 ans en arrière, au moment où j'étais professeur à Chicoutimi ou à Alma, je me dis souvent que la problématique de l'époque était simple comparée à celle où se trouvent aujourd'hui les parents, les élèves, les maîtres. Il n'était point question de séparatisme, de féminisme, d'écologie, de Tiers-Monde, de mondialisation, de sectes et, depuis le 11 septembre dernier, de terrorisme planétaire.

Dans une circonstance semblable à celle où je me trouve cet après-midi, l'écrivain français Paul Valéry se demandait : *Que leur dirai-je ? Ils sont plus savants que moi puisqu'ils viennent de réussir des examens qui sont les seules occasions qui soient offertes aux mortels de savoir, pendant quelques jours, quelque chose. Il ajoutait : Chacun, vis-à-vis de soi, se réduit à peu près à ce qu'il se dit, et ce qu'il se dit à ce qu'il sait se dire. Apprenez donc à vous parler à vous-mêmes avec les égards, la précision, la sincérité et la grâce dont est digne une jeune personne si précieuse. Du même coup, vous aurez appris à écrire.*

Je vis dans une résidence où pensionnent une centaine d'élèves du Campus, garçons et filles. Je n'ai point de responsabilité envers eux, mais je les croise chaque jour ; je les vois se rendre à l'école ou en revenir. Par rapport à des centaines de millions de jeunes de leur âge, ce sont des privilégiés. N'empêche qu'ils doivent porter leur poids d'incertitude, d'angoisse, de labeur. Aussi bien, permettez-moi cette confiance, je prie pour eux ; je les bénis dans mon cœur ; j'appelle du bien sur eux.

«Je te cherche dès l'aube».
JOURNAL 2001-2002 (2002)

NOVEMBRE 2001

[Retour à la table des matières](#)

4 novembre

Contre les alléluatiques et les « batteurs de plumas », je note une fois de plus que la prière de l'Église est, inséparablement, louange et imploration. Ainsi, dans une oraison du 31 octobre, nous disons : « Sans toi, Seigneur, nos vies tombent en ruine. » Biologiquement, d'abord, et à tous autres égards, nos vies tombent en ruine. Mais la même liturgie nous rappelle que « pendant que l'homme extérieur se détruit, l'homme intérieur se construit ». Aristote disait que « le temps est défaisant ». Nos amours, nos idées, nos sentiments, notre corps tombent sans cesse en ruine.

On peut restaurer des ruines matérielles (des monuments historiques) ; on peut effacer et masquer *des ans*, *l'irréparable outrage*, par fards et « liftings », mais ces opérations ne trompent que le temps que dure n'importe quel maquillage. Et pourtant, ce souci n'est pas dépourvu de noblesse. Il manifeste une forme de respect ; une forme d'égalité : le jeune se vieillit ; le vieux se rajeunit. D'où le port des perruques sous Louis XIV et l'usage multimillénaire des fards par les femmes.

Non pas que les femmes, par fards et modes, aient jamais voulu se vieillir ou se rajeunir. Une lettre publiée dans *Le Devoir*, sous la signature de Samira Farhoud (signature qui en dit déjà un bout), m'éclaire passablement. Elle écrit :

En Afghanistan, la burqa est arrivée au XVIII^e siècle avec l'arrivée d'une famille indienne de descendance sacrée. La famille amenait avec elle des femmes dont certaines étaient belles, d'autres moins. Les plus belles ont vite trouvé des maris, d'autres moins. Les chefs de famille ont alors ordonné aux moins belles de porter la burqa quand elles sortaient. À la suite de cette décision, les femmes se sont mariées en très peu de temps.

C'était mon point : perruque, voile islamique, mascara et autres parades. Il s'agit toujours de s'aligner, de se vieillir, de se rajeunir, bref, d'être *politically correct*. Et l'on s'abaisse vite à être *politically correct*. Le fait est qu'il faut toujours choisir et que l'on n'est jamais, en matière humaine, devant l'évidence. Sauf si l'on est placé devant un « oui » ou un « non », et que l'on soit en position de dire : cela, non (ou oui), *on my dead body*. Mais pour être dans cette position, il faut avoir devancé tout adieu.

J'ai fort étonné, récemment, deux femmes-cadres dans la petite quarantaine en leur « récitant » tout bonnement la remarque de Pascal : « Si les hommes savaient ce qu'ils disent les uns des autres, il n'y aurait pas quatre amis dans le monde. » Mes deux interlocutrices m'ont demandé de répéter. Elles se sont empressées de noter. Je ne disais rien de nouveau. Et ce que je disais s'applique contre moi, et inversement. Mais je le sais.

Je sais aussi que la lucidité n'a jamais sauvé personne. Et qu'elle ne rend pas heureux. Quoi qu'il en soit, la « tête heureuse » est très peu mon fait.

Je sors d'une série d'engagements : conférences, entrevues, participation à divers comités du Campus, promesse d'articles. J'en sors, plutôt malcontent et souvent *edgy*. Dieu sait que je me promets régulièrement de ne plus me laisser engluier de la sorte ! Or, je me suis laissé m'engager pour février et avril 2002 !

Hier, j'ai participé au Congrès provincial de l'enseignement privé, à Montréal. J'étais voituré par Yvan Turgeon. Départ à 6 h 30 ; retour à 22 h 30. Au dîner, la

Lieutenant-gouverneur Lise Thibault nous a donné un témoignage. Il s'est trouvé qu'avant son intervention, je mangeais à la même table, ce qui m'a permis de me faire une idée de l'énorme pesanteur de sa charge, compte tenu de son handicap physique, et de la terrible discipline que cette fonction lui impose.

Au retour, Yvan Turgeon a ramené une assez vieille sœur de la communauté des Soeurs de Saint-Louis-de-France. Un monument d'énergie. Dans le restaurant de Trois-Rivières où nous nous sommes arrêtés pour souper, elle nous fit, à Yvan Turgeon et à moi, des confidences émouvantes sur son enfance dans le quartier Saint-Sauveur de Québec. En particulier, un rêve prémonitoire qu'elle eut et qui fut vérifié. Mêlés à tout cela, des propos incohérents et qui me paraissent relever de la « fièvre obsidionale » : la fièvre des assiégés.

Tout le long de cette longue journée, j'ai entendu beaucoup de sottises et quelques brefs témoignages taillés à même le granit d'expériences dégagés de toute rhétorique alléulatique. En suite de quoi, l'écrivais tout à l'heure à Émile Robichaud :

En la fête de saint Charles Borromée (1538-1584), un des grands artisans de la réforme catholique post-trentine. Cardinal à 22 ans (22 ans !), archevêque de Milan, combattant et combattu. L'Ordre des Humiliés alla jusqu'à faire tirer un coup d'arquebuse sur l'archevêque en prière dans sa chapelle, etc. En ce 4 novembre, donc, où les braves petits citoyens iront docilement voter pour la dilution de leur pouvoir au profit du Prince.

Cher ami,

et néanmoins hétérosexuel. Ce m'est toujours une joie et une injection d'énergie que de vous rencontrer. Cela remonte assez loin, n'est-ce pas ? Précisément, au 8 décembre 1970, en pleine Crise d'octobre, quelque part dans ce qu'on appelle le nord de Montréal. Je passe pour être « connu ». Mais jamais un Lieutenant-gouverneur ne m'a appelé publiquement par mon prénom ! C'est pas que je soye jaloux, mais enfin, j'ai mon ego.

La journée d'hier a été pleine de surprises positives : la vitalité et la ténacité de beaucoup d'humbles artisans de notre histoire scolaire.

L'immense cohorte des humbles qui, depuis le fond des âges, assurent l'essentiel (W.H Auden).

Par ailleurs, constatation plutôt négative de la fébrilité (ne pas confondre avec ferveur) et de la mentalité obsidionale (de : fièvre obsidionale, c.-à-d. d'assiégés) dont m'a toujours paru atteinte l'Association des parents catholiques. L'exposé de M. Gilles-André Grégoire en fut un exemple, de même que deux questions posées au Lieutenant-gouverneur, lesquelles n'étaient pas des questions, mais des homélies. N'importe : nous aurons eu l'occasion, « comme à la dérobée », de parler de la règle de saint Benoît.

Tel que promis, vous trouverez sous même pli, mon *Ce que je crois*, qui sera publié dans le « collectif » que vous savez. Et tant qu'à y être, une conférence prononcée au centre Charles-Borromée du séminaire de Sherbrooke, le 16 octobre dernier.

Évangile du jour : la rencontre de Jésus et de Zachée. Jésus traverse Jéricho. Zachée qui était chef des collecteurs d'impôts voulait voir Jésus, mais comme il était de petite taille, il décida de grimper dans un sycomore. Les hommes de petites tailles sont souvent pétulants et agressifs. Ils surcompensent. Et Zachée, chef des collecteurs d'impôts de la région, était, comme on dirait aujourd'hui, un petit mafioso. Jésus passe près du sycomore. Il regarde Zachée. Oh ! ces regards de Jésus ! Par exemple, le regard qu'il dirigea vers Pierre en traversant la cour du Grand prêtre après sa nuit d'agonie au jardin des oliviers. Pas un seul mot. Simplement un regard. Une hymne de l'Office dit ceci : « Regarde-nous et nous verrons. »

Jésus donc s'invite chez Zachée. Ce dernier organise grand banquet et grand partage d'argent volé. Étonnement et scandale chez ceux qui accompagnaient Jésus, chose qui laisse Jésus indifférent. En effet, il prend la peine de dire : « Aujourd'hui, le salut est arrivé pour cette maison, car lui aussi est un fils d'Abraham. »

Je peux bien ajouter ici qu'en 1990, l'ai passé près du sycomore en question. Je ne me questionne pas à l'effet de savoir s'il s'agissait bien du sycomore d'il y a deux mille ans. Mais le sais qu'à Fribourg (Suisse), on entourait d'un grand soin le tilleul de Morat, en mémoire de la victoire des Suisses de l'époque contre Charles le Téméraire, en 1477. Avant la « découverte » de l'Amérique. Comme si l'Amé-

rique avait été découverte en 1492 ! J'avais rêvé devant cet arbre. Passant par Fribourg, en 1990, je ne retrouvais plus le tilleul de Morat. Je m'informai à une policière (car c'était une policière). Elle me répondit qu'on avait abattu le tilleul de Morat qui n'était plus « vivable », *because* la pollution et autres considérations. Pour l'honneur de la Suisse et de la civilisation, j'ai une photo de JE et de Judith Jasmin, prise en 1962 ou 1963, devant le tilleul de Morat. On a des références ! Mais qu'est-ce que la culture (n'importe laquelle), y compris la culture des nombrils « percés » ? La culture, c'est un système de références. Disant cela, je distingue les « modes » et la permanence de l'homme.

5 novembre

Dans la brève monition que fait Gérard au début de la messe, il distingue ce matin les « traces de Dieu » et les « signes de Dieu ». Quand on marche dans la neige, par exemple, on laisse des traces de ses pas derrière soi ; sur une route, on voit beaucoup de signes qui annoncent les sorties, les dangers, les distances, etc.

On peut trouver les traces de Dieu dans sa propre vie, dans l'Histoire, dans sa propre histoire. On doit être attentif aux signes de Dieu, aux « signes des temps », selon l'expression consacrée.

Je savais depuis longtemps la signification du terme « mach », que le prononçais « match ». Le hasard d'une conversation m'amène à vérifier. Je trouve ceci : « Rapport entre la vitesse d'un mobile et celle du son se propageant dans le même milieu. Voler à Mach 3, à 3 fois la vitesse du son. Le physicien autrichien Ernst Mach (1838-1916) mit en évidence le rôle de la vitesse du son en aérodynamique. »

Je m'émerveille toujours de la précision et de la simplicité des définitions dans les dictionnaires courants. *Le Petit Larousse*, par exemple. Faites le test : demandez à quiconque de vous définir le mot « crayon » ou le mot « ampoule électrique » ou le mot « cheval ». C'est un jeu de société qui en vaut bien d'autres ! Par contre, les « lologues » imposent aux écoliers leur langue de bois. Ainsi, on m'apprenait récemment que le mot « crayon », justement, devait se dire : « outil scripteur » ; que le mot « ballon » devient « référenciel bondissant » et que, dans le cas

du *football*, il devient « référenciel bondissant aléatoire ». N'a-t-on pas essayé de rendre le mot « élève » par « le s'éduquant » ; ou le mot « professeur », par « facilitateur d'apprentissage » ? Et les conventions collectives de travail n'ont-elles pas remplacé le mot « concierge » par l'expression « technicien de surface » ?

6 novembre

Dans le courant de l'après-midi, travaillant avec (sur) mon ordinateur, il me semble sentir une odeur de roussi. Ne me fiant point trop à mon nez, je demande à la cuisinière de s'approcher de mon ordinateur. Elle me dit que ça sent le brûlé. Je me mets tout de suite en frais de joindre mon vendeur. Comme de juste, dans ce monde de « fusions », on me renvoie de numéro de téléphone en numéro de téléphone. Auparavant, j'avais fait une longue recherche dans les annuaires téléphoniques. Toujours est-il que je joins un être humain qui fait le pont entre le fournisseur de mon appareil et ses « successeurs », dont le numéro de téléphone n'est pas encore dans l'annuaire, lequel « date » d'octobre courant.

Mon interlocuteur (humain) me dit de ne surtout pas ouvrir mon appareil, car « tout » pourrait sauter. Or, j'avais promis un texte pour le 15 novembre. Je me mets donc à écrire à la main. Je me rends compte que j'ai perdu de la dextérité. Je me rends compte surtout que mon texte manuscrit, je devrai le recopier (à la main), car il est rapidement surchargé de ratures qui le rendraient illisible pour quiconque devrait « saisir » mon texte. Je me rends compte, mais cela n'arrange rien, que l'on devient rapidement « l'outil de son outil ».

Quand je peste contre ces machines, je me fais répondre que je n'aurais pu faire ce que j'ai fait depuis cinq ou six ans si je n'avais pas eu ces machines. Là contre, je maintiens que ces machines ne réduisent pas le travail et ne font pas épargner du temps, mais qu'elles les déplacent. Qui dira le nombre d'heures qu'il faut investir pour s'initier et ensuite pour corriger les fausses manoeuvres que l'on ne manque pas de faire. Sans parler du nombre d'heures qu'il faut passer avec un spécialiste ou quelqu'un de plus connaisseur que soi-même pour progresser si peu que ce soit dans l'exploitation de ces machines dont le potentiel dépasse énormément mes besoins.

Lu : « Si l'on veut de la gratitude, il ne faut pas faire de la politique, mais s'acheter un chien. » Cette remarque s'applique à d'autres fonctions et à d'autres situations.

10 novembre

Durant les semaines où le gouvernement nous enfonçait les fusions municipales dans la gorge, on invoquait l'économie d'échelle qui en résulterait. Or, une étude gouvernementale calcule que les fusions du grand Montréal et des sept autres grandes villes issues des regroupements devraient générer des économies annuelles de 217 millions de dollars après cinq ans. Que peut bien vouloir dire une telle projection dans cinq ans ? Et il n'est nullement question d'évaluer la diminution de la qualité et de la proximité des services.

12 novembre

Dans une entrevue accordée au *Devoir* du jour, Alain Touraine (76 ans) déclare : « Il y avait un bal sur le bateau et plus personne au gouvernail. Les gens se regardaient fêter, indifférents à d'autres immenses bateaux où il n'y a pas de lumière, où l'on meurt de faim, où l'on prépare des canons pour nous attaquer. » Touraine, grande figure de la sociologie française, n'hésite donc pas à évoquer le *Titanic* pour qualifier le 11 septembre et ses suites. Il va même jusqu'à remettre en question ses propres intérêts de recherche en déclarant de façon stupéfiante : « Tout ça, aujourd'hui, c'est du bidon. »

Le désenchantement de Touraine ne m'atteint pas. Nous avons le même âge, mais mes grands accompagnateurs n'appartiennent pas à la nébuleuse Touraine. Je ne nomme ici que mes contemporains et donc ceux de Touraine : Guitton, Thibon, Légaut, Bernanos, Revel, Alain. Aucun d'eux n'a senti le besoin de recourir à semblable palinodie. Je n'ai toutefois rien contre son évocation du *Titanic*. Jünger, et je l'ai déjà rapporté dans ce journal, y voyait la métaphore du XXe siècle.

Note postérieure : Dans *Le Devoir* du 28 décembre, Alain Touraine s'explique laborieusement. Il s'explique en « lologue ».

De 10 h à 15 h, rencontre avec Didier Fessou qui vient de quitter volontairement sa chronique de télévision au *Soleil* pour celle des livres. Je l'ai lu régulièrement depuis cinq ans et je me rends vite compte que nous avons bien des points de convergence. Ma seule surprise, c'est que tout Français d'origine qu'il est, et journaliste de surcroît, il ne fume ni ne boit ce qui, au restaurant où il m'invite, ne laisse pas de me mettre un peu mal à l'aise ! Nous sommes censés nous revoir à la fin décembre ou en janvier.

13 novembre

Titre d'un journal : *Landry accuse Charest de trahir Bourassa*. Faites l'équation ! Si Charest « trahit » Bourassa, cela veut dire que Landry est d'accord avec Bourassa. Il a toujours dit le contraire. Mais qu'importe : ce genre d'hommes sont capables, non seulement d'avalier des couleuvres, mais des pythons au complet.

15 novembre

Je remets à Gérard Blais l'article qu'il m'avait demandé il y a un bon moment pour son bulletin du Centre biblique. Quand j'ai accepté, je ne prévoyais pas que j'aurais autant de misère à respecter l'échéance et surtout les caprices de la mise en page que je me suis imposés et qui dépassent mon instruction. (Cf., document #9).

Kaboul est tombée aux mains de ce que l'on appelle l'Alliance du nord. Ils ont déjà commencé à se « partager » la capitale comme ils avaient fait après le départ des Soviétiques et avant le coup d'État des Talibans.

18 novembre

Comme je fais depuis plusieurs années, j'ai préparé la question dite « à développement » du concours d'excellence du Campus Notre-Dame-de-Foy. La question de cette année (c'était prévisible) portait sur les attentats terroristes du 11 septembre :

Le 11 septembre dernier, quatre avions-suicides ont effectué des attaques aux États-Unis. Énumérer les édifices visés.

Dans les heures qui suivirent ces attaques, comment avez-vous réagi avec vos camarades et votre famille ?

Quels sont les sentiments dominants qui demeurent en vous depuis cette catastrophe ?

Note : Il sera tenu compte de la correction du français.

Jean-Noël Tremblay, Richard Gervais et moi-même, nous lisons et annotons chacune des copies après nous être entendus sur la pondération des trois parties de la question. Si nos annotations respectives sont trop dispersées, nous relisons les copies en cause et nous convenons d'une note finale. La plupart des réponses manifestent une grande maturité et un souci d'équilibre dans le jugement des parties en cause (États-Unis et islamisme). Nous remarquons cependant un fléchissement sensible du français. J'apprends par la suite que la plus haute note de l'examen de français est de 69 sur 100. Or, il s'agissait de la même dictée que les années précédentes où l'on pouvait facilement dégager trois gagnants avec des notes de 90 et plus.

19 novembre

Manchettes sur le congrès des jeunes du PQ :

Le Soleil : Les jeunes frappent un mur.

Le Devoir : Les jeunes péquistes ont été entendus.

Devinez l'allégeance occulte des deux gazettes.

20 novembre

« Le doute est le courage de la conscience » (Maître Eckhart), cité par Jean Bédard qui se définit comme un *incroyant ayant la foi*, ce qui n'est pas si loin de l'aveu que l'on trouve en Marc 9, 24 : « Je crois, Seigneur, viens au secours de mon incrédulité. »

Dans *Un enfant du clergé dans le Québec des années cinquante* (Éditions Varia, 2001), premier tome d'une trilogie annoncée sous le titre *Un chemin de croix subversif*, l'auteur, Pierre Beauchesne écrit : « Tout n'est pas réel, mais tout est vrai. » Ce premier tome compte 352 pages. On n'a pas fini de lire du *vrai* qui n'est pas *réel* ! Comme si le réel pouvait ne pas être vrai, et inversement.

Messe du jour : le récit du martyr du vieillard Éléazar (2 Mare 6, 18-31). Il refuse de jouer la comédie que ses amis lui proposent en faisant semblant de manger du cochon. « Une telle comédie est indigne de mon âge. Car beaucoup de jeunes gens croiraient qu'Éléazar, à quatre-vingt-dix ans, adopte la manière de vivre des étrangers. » Ce n'était point là la seule raison de sa fidélité, mais il reste que le souci de ne pas scandaliser les petits (qui sera plus tard repris par saint Paul) était présent à son esprit. En fait, le récit ajoute « qu'il laissa à tout le peuple un exemple de noblesse et un mémorial de vertu ».

Je connais ce récit depuis fort longtemps, mais en l'écoutant ce matin, il m'est venu l'idée qu'un vieux doit aussi donner l'exemple de la sérénité ou, pour le dire autrement, l'exemple de l'absence de ressentiment.

Tous les matins, en entrant dans la chapelle, le redis le verset 11 du psaume 86 : « Unifie mon cœur pour qu'il te craigne. » La *Vulgate* porte : « *Laetetur cor meum ut timeat nomen tuum.* » La traduction dite de *King James* porte : « *Unite my heart to fear thy name.* » La traduction « unifie mon cœur » est celle qui me rejoint davantage. Le rude saint Jacques admoneste les *hommes à l'âme double* (*vir duplex*) ou encore : *Sanctifiez vos cœurs, âmes doubles* (*duplices animo*).

Bien en deçà de toute application proprement spirituelle, j'ai bien de la misère à soutenir mon attention, à retenir mes pensées sautillantes. Dieu sait pourtant que ma vie de retraité est « alége ». Le *Glossaire du parler français au Canada* précise que ce terme de marine signifie « sans chargement », tout comme le terme « lège » qui, selon *Le Robert*, signifie « navire vide ou incomplètement chargé ».

Les journaux du jour m'apprennent que Normand Lester vient d'être suspendu (avec solde) par Radio-Canada, pour avoir publié *Le livre noir du Canada anglais*. Je note que le titre ressemble assez au *Livre noir du communisme* dont j'ai fait état dans ce journal, et qui avait soulevé, au moment de sa parution en 1997, une petite polémique comme les Français les aiment. Pour me faire plaisir, je note aussi qu'hier soir, au souper, un confrère m'informe en primeur (ce mot devrait prendre un « e » final) que Michel Vastel vient d'être congédié par Radio-Canada pour avoir publié un ouvrage anti-Anglais. Je marque mon étonnement en répliquant que Michel Vastel (qui vient lui aussi de publier un volume : une biographie autorisée, comme on dit, de Bernard Landry) est un employé du *Soleil* et non pas de Radio-Canada. Mais enfin, je laisse porter jusqu'à plus ample informé. Après tout, il est possible que l'on trouve quelques propos anti-Anglais dans l'ouvrage de Vastel. Moralité #1 : les Anglais, pas touche ; les Juifs, encore moins. Moralité #2 : que vaut l'information » sur des événements lointains dans le temps ou l'espace quand une information sur le « prochain » est aussi creuse ? « L'historien et le romancier font entre eux un échange de vérités, de fictions et de couleurs, l'un pour vivifier ce qui n'est plus, l'autre pour faire croire ce qui n'est pas » (Rivarol).

21 novembre

« Aujourd'hui, alors que le fondamentalisme massacreur déshonore l'héritage coranique et incarne de facto la barbarie » (Jean-Claude Guillebaud, *La refonda-*

tion du monde, Seuil, 1999) ... Le christianisme a déjà été massacreur, on le sait. Pensons aux Croisades, aux guerres de religion. Même des sociétés civilisées peuvent régresser rapidement vers le « fondamentalisme massacreur ». Je n'ai jamais été « massacreur » : ce n'était ni dans mon tempérament ni ne faisait partie de la mentalité dans laquelle je baignais enfant. N'empêche que je mettais dans le même sac toutes les confessions protestantes et qu'elles étaient toutes pour moi des « religions » inférieures au catholicisme. En 1941, me rendant au juvénat de Lévis, j'avais dîné à l'école des Saints-Martyrs-Canadiens, à Québec. De l'autre côté de la rue, une école protestante, le *Quebec High School*, était en construction. Ainsi donc, il se construisait des écoles protestantes ! La chose m'étonnait, d'une part ; d'autre part, je percevais une espèce de tristesse ou de résignation dans les propos que tenaient à ce sujet les frères avec qui je me trouvais.

24 novembre

Avant, durant et depuis le dernier Chapitre général, nous fûmes et continuons d'être inondés de « littérature pieuse ». Je n'arrive pas à y accrocher. Parlons d'abord du style, du contenu. Chacun y va de sa petite improvisation, de ses petites litanies gélatineuses. Récemment, quelqu'un voulait nous entraîner dans un « ouragan d'amour ». Tu parles ! De plus, avec l'informatique, on nous présente des images, des symboles, des dessins « scannés » comme on en trouve des milliers sur Internet et dans des recueils d'infographie. Et on nous demande « d'animer » (c'est le cas de le dire) les réunions communautaires en jouant à la souris Miquette. Ma preuve est faite à l'effet que je suis un bon consommateur de lectures spirituelles exigeantes et que je suis aussi un lecteur assidu de certaines bandes dessinées. *Hagar l'horrible*, *Garfield* ou *Blondinette*, par exemple. J'admire le don de synthèse de Chapleau, Garnotte ou Côté et de bien d'autres caricaturistes des périodiques américains ou britanniques qui me tombent sous la main. Mais enfin, si je veux faire une lecture « spirituelle », je ne veux pas que l'on m'infantilise. Et si je participe à une réunion communautaire, je ne veux pas que l'on m'oblige à faire du coloriage de garderie.

Nous sommes vraiment dans un « creux », un vacuum entre la religion de 1940, disons, et ce qui se dégage « Tel un brouillard qui se déchire et laisse émer-

ger une cime », comme dit une hymne de l'Office. Le numéro de décembre 2001 de la revue RND portait comme titre : *Blizzard sur le spirituel*. L'introït du dimanche après Pâques commence par ces mots : « *Quasimodo geniti infantes.* » On sait que Victor Hugo a fait de Quasimodo le bossu de Notre-Dame. Mais saint Pierre, lui, continue : « Désirez ardemment le lait spirituel. » Sous la même montée de lait, Henri de Lubac écrit :

La puérilité n'est pas l'esprit d'enfance, la candeur spirituelle est tout autre chose qu'une défaillance intellectuelle, et saint Paul doit être écouté lorsqu'il dit « *evacuavi quae erant parvuli.* » L'Église est une mère : or, dit saint Augustin, la mère aime nourrir son petit enfant, mais elle n'aime pas qu'il reste indéfiniment un petit enfant : « *Mater parvulum amat nutrire, sed eum non amat parvulum remanere* (Paradoxes, Seuil, 1958).

Dans ce que nous appelons *Prières usuelles*, qui précèdent *l'Office du matin*, se trouvent une brève série d'invocations du type « litanies ». J'en note deux : « Saint Michel et tous les saints anges, priez pour nous » et « Sainte et saintes de Dieu, intercédez pour nous. » Le temps de les réciter, je me dis chaque fois : Voilà donc un nombre incalculable d'amis de Dieu auxquels je demande de prier et d'intercéder pour moi et pour tous les hommes. Un puissant lobby. Mais ma question est toujours la même : Est-ce que *cela* se rend ? Mes invocations sont-elles entendues ? Je me place au-delà du sentiment et je suis tout à fait affranchi d'une quelconque croyance qui relèverait de la magie. Et cependant, je crois dans l'efficacité de la prière. Justement, j'y crois. Je ne demande pas de la sentir ou de la ressentir ni même d'en avoir une quelconque confirmation, ce qui relèverait de la magie.

Dans le même ordre d'idées, je voyais hier à la télévision, un bref reportage sur la vénération du reliquaire de sainte Thérèse de Lisieux à la basilique de Québec. Des milliers de fidèles se sont pressés toute la journée pour toucher le reliquaire et le baiser. On nous a montré un assez jeune homme, tout en larmes, à qui on a posé la question : « Qu'avez-vous demandé ? » Réponse : « D'arrêter de jouer. » Il s'agissait manifestement d'un joueur compulsif. A-t-il été guéri ? Je n'en sais évidemment rien. Lui non plus, peut-être. Mais il a fait une démarche. Il a

posé un geste. N'est-ce pas Pascal qui conseillait aux libertins de l'époque : « Suivez la manière par où ils ont commencé » [c.-à-d. ceux qui ont entrepris de se convertir] : c'est en faisant tout comme s'ils croyaient, en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes, etc. Naturellement, cela vous fera croire et vous abêtera. »

Port-Royal n'avait pas osé reproduire ce mot (abêtir). Léon Brunschvicg, cependant, qui n'était ni libertin ni croyant, écrit que s'abêtir, dans la pensée de Pascal, « c'est retourner à l'enfance pour atteindre les vérités supérieures qui sont inaccessibles à la courte sagesse des demi-savants ».

Je n'ai pas cherché à me rendre à la basilique ; je ne me sens pas capable de participer à ce genre de démonstration que, pourtant, je respecte. Je les respecte en ce sens que je sais que cela répond à un besoin profond de l'homme, mais je ne suis pas un homme de « foule ». Je trouve absurde l'objurgation : « Sois spontané ! »

On pourrait m'objecter : Quand vous participez à une messe, n'entrez-vous pas dans un mouvement de « foule » ? Réponse : J'entre dans une cérémonie qui n'est pas improvisée ; dont le déroulement est connu et qui prend appui sur des textes qui supportent l'analyse. De toute façon, j'y entre dans la foi, qui n'est ni un sentiment ni une dilution dans l'irrationnel. On peut aussi entrer dans une cérémonie civile et en respecter le protocole. Mais on n'est pas tenu de croire aux discours.

Je continue de lire abondamment sur la guerre en Afghanistan, mais le sais bien que toutes les informations sont trafiquées, y compris les reportages « en direct ». On vient de découvrir une belle astuce rapportée « en direct » : celle du journaliste de la BBC qui s'est fait filmer par son équipe en disant : « C'est grisant de libérer une ville. Nous avons fait notre entrée avant l'Alliance du Nord ». Le fait est que les Talibans avaient déjà fui la capitale quand le journaliste y a fait son entrée. La ville grouillait de journalistes étrangers. Même que deux autres reporters de la BBC y étaient installés depuis une semaine. Cinq jours plus tard, le journaliste en question était acculé à avouer sa supercherie. Par contre, certaines photos ne trompent pas. J'ai sous les yeux celles d'un taliban ramassé par des soldats de l'Alliance du Nord : il repose dans un fossé ; il est blessé, traîné sur le chemin. Il a l'air terrifié. On nous avait pourtant rebattu les oreilles en nous disant que ces fanatiques-là ne redoutaient pas la mort. Les soldats de l'Alliance du Nord

finissent par lui tirer plusieurs balles dans la poitrine et continuent leur chemin. On en voit un qui se retourne pour vérifier si la job a été bien faite.

Les États-Unis offrent 25 millions de dollars pour la capture de Ben Laden. À supposer qu'un Afghan livre « la marchandise », je me demande bien comment il pourrait dépenser sa prime de chasseur de tête. Depuis la guerre des Soviétiques, suivie par le règne de ce qui s'appelle maintenant l'Alliance du Nord, suivi par le règne des Talibans, l'Afghanistan a été « *bombed to the Rock Age* », comme dit *Time Magazine*. À moins que notre chercheur de tête décide de créer son propre petit réseau terroriste. Et s'il décidait de garder l'argent pour lui, il ne ferait pas de vieux os, peu importe où il réussirait à se cacher.

25 novembre

Dernier dimanche de l'année liturgique. Fête du Christ-Roi. Je me souviens d'un cantique que l'on chantait à l'époque et dont la mélodie me revient :

Tandis que le monde proclame
L'oubli du Dieu de majesté,
L'amour dans tous nos cœurs acclame,
Seigneur Jésus, ta Royauté.

Après la messe, je regarde le *jour du Seigneur* à Radio-Canada. La cérémonie a lieu à Saint-Étienne (Loire). Je n'envisageais pas de l'écouter au complet, mais le me suis laissé prendre davantage par curiosité que par piété. L'église était pleine et tous les âges y étaient représentés. Je sais un peu tout le soin que demande une telle représentation, vu les impitoyables contraintes de la télévision. L'homélie était intelligente et bien structurée. On nous montrait alternativement des visages de vieux, de vieilles et de jeunes enfants. Beauté angélique d'une adolescente ; visages graves de jeunes garçons. Une jeune fille jouait de la harpe.

Dans une recension du dernier livre de Michel Serres (*Hominescence*, Le Pommier, 2001), je lis que faire face à son ordinateur s'apparente à la situation d'un saint Denis décapité, dont la légende raconte qu'il saisit sa tête fraîchement

coupée sur le sol ». Je connais une rallonge à cette légende qui ajoute que saint Denis, tenant sa tête entre les mains, la baisa tendrement. Tant qu'à être dans le « virtuel », aussi bien pousser jusque là !

Michel Serres se sert (allitération remarquée après coup) de la Sainte Famille pour démontrer que le bouleversement de la filiation que le clonage engendrerait a eu des précédents. Parlant de Marie, il écrit :

Une femme engendre donc, comme fils, son Créateur et devient mère de son père. Mère de son père, une femme produite produit son producteur. Les réussites rationnelles, incorporelles ou virginales de l'espèce humaine remplissent aujourd'hui, pour elle-même, cette figure. L'ère chrétienne accomplit sa promesse. Nous voici parents de notre propre parenté.

Sur un registre plus sérieux, Jean-Claude Guillebaud cite Benjamin Barber (*Djihad versus McWorld*, Desclée de Brouwer, 1996).

À ses yeux, la perversion de l'universalisme par le McWorld et les réactions de refus, d'intolérance ou d'intégrisme qu'elle provoque en retour forment un couple infernal. Les deux mouvements vont de pair ; ils se renforcent l'un l'autre et conspirent au même résultat : le naufrage du projet universaliste. À l'heure de la mondialisation, l'idéologie se mue en une sorte de « vidéologie » qui reposent sur des bandes sonores et des clips vidéo. La vidéologie est plus floue et moins dogmatique que les idéologies politiques traditionnelles, mais elle n'en réussit que mieux à instiller les nouvelles valeurs dont les marchés mondiaux ont besoin pour prospérer.

Je remarque assez souvent l'emploi de « réguler » là où j'aurais mis « régler ». Réguler apporte une nuance spéciale (l'idée d'équilibre) par rapport à régler et régulariser. Exemple :

Autonomie totale, sous l'unique surplomb de la loi civile et du Code pénal ! Ce polythéisme des valeurs régulé par la loi et elle seule, a pris au pied de la lettre l'utopie formulée par Eugène Fournier, un socialiste indépendant du début du siècle qui écrivait dans « La crise socialiste » (1908) : « Nous avons brisé toute les traditions et nous sommes plus libérés et dénués de tout que les premiers pionniers d'Amérique, qui du moins avaient emporté leur Bible avec eux. Notre école est sans Dieu et notre village sans prêtre. Nous avons pour règle unique la conscience individuelle ouverte à toute la critique, et pour unique régulateur le Code pénal. »

27 novembre

Il est étrange de lire les propos qui précèdent le jour où les gazettes nous apprennent que quatre Églises du Québec (l'Église catholique, l'Église anglicane, l'Église unie, l'Église presbytérienne) viennent de signer une entente avec le gouvernement sur la « conversion des églises », mais que la population aura son mot à dire lors d'un changement de vocation d'un bâtiment patrimonial. « En Europe, ils ont des châteaux, nous, nous avons des églises », a lancé Diane Lemieux, ministre de la Culture et des Communications. La ministre qui a déjà dit qu'il n'y avait pas de culture ontarienne ! De son côté, le cardinal Turcotte déclare :

Ça fait des années que je propose au gouvernement qu'il y ait un moratoire sur toute construction d'édifices publics. Il faut s'interroger pour savoir si on ne serait pas capable d'utiliser des édifices patrimoniaux à la place. [...] Avant de construire quelque chose dans un style affreux-moderne, il faudrait se demander si on ne pourrait pas utiliser un édifice patrimonial. »

Au demeurant, la publication de cette information coïncide avec l'Évangile du jour : les disciples admiraient la beauté du Temple. Jésus les avertit : « Ce que vous contemplez, des jours viendront où il n'en restera pas pierre sur pierre. »

30 novembre

La Justice de France a reconnu récemment le « droit », pour une mère, d'être indemnisée par l'État après avoir mis au monde un enfant trisomique. La ministre Agnès Maltais vient donc d'être placée devant la question du « droit à ne pas naître ». Elle répond avec prudence et sensibilité : « Le débat autour d'une société parfaite me fait peur. » Des problèmes énormes nous rejoignent. Hitler avait trouvé la réponse. Il aura été le grand « gagnant » du XXe siècle.

Le même jour, Bernard Landry, en pèlerinage à New York, déclare : « Pour des siècles et des siècles à venir, ce qui s'est passé ici marquera la conscience humaine. Cela amènera un culte de la paix, de l'harmonie et de la discussion, non de la confrontation. » Amen ! Il y a quelque chose d'indécent dans ces pèlerinages si bien orchestrés et où il importe tant d'être « vu » en posture avantageuse. Dans le même temps, Bernard Landry fait la promotion du livre de Normand Lester. Belle cohérence ! Le Pape lui-même se promène en papamobile blindée. Et depuis le 11 septembre, le Vatican a redoublé ou triplé les mesures de sécurité sur la Place Saint-Pierre. C'est dans « l'ordre des choses ». Je suis persuadé que Jean-Paul II ne se préoccupe guère de sa sécurité. Mais il est obligé (ou on l'y oblige) de s'en occuper. Jésus lui-même a été contraint de se cacher, mais, à la fin, il s'est offert flambant nu.

Les kamikazes de Ben Laden sont déclarés « martyrs ». Les mots se laissent dire. Le mot « feu » ne brûle pas ; le mot « liberté » ne libère pas. Mais on peut toujours bien distinguer le martyr chrétien qui va joyeusement au-devant de sa mort, mais qui n'entraîne personne d'autre dans sa mort, des martyrs de Ben Laden qui en entraînent des centaines ou des milliers d'autres avec la promesse coranique que 72 vierges seront à leur disposition pour l'éternité.

Mais n'allons pas trop vite ! Je feuilletais récemment un calendrier préparé par la Société d'histoire régionale de la Mauricie, à l'occasion du 150^e anniversaire de la création du diocèse de Trois-Rivières. Le titre d'abord : *L'histoire... une religion*. Tu parles ! On y voit des religieuses en costumes d'époque, lesquels ne remontent pas plus loin en arrière que 1940. J'ai appris bien plus tard que les reli-

gieuses de l'époque s'écrasaient les seins sous une forme de bandeau. Étions-nous si « loin » des Talibans de 2001 ?

On me rétorquera : voyons donc ! Je contre-rétorque : expliquez-moi pourquoi les jeunes filles que je croise tous les jours dans la résidence sont chaussées avec les souliers que l'on sait, avec lesquels elles marchent comme des pintades. Pour ne rien dire du reste de l'habillement. Et tant qu'à y être, expliquez-moi pourquoi je porte cravate quand je sors dans le grand monde !

Dans le même article du *Soleil*, Bernard Landry nous informe que des « sondes révèlent que c'est encore à 1 200 degrés fahrenheit. Ça brûle encore sous terre ». Ben oui ! Mais en attendant la fin des siècles, attisons le : « C'est de la faute aux Anglais ! » Chamfort disait (et il a payé pour) : « Malheur à ceux qui remuent l'âme des peuples. »

«Je te cherche dès l'aube».
JOURNAL 2001-2002 (2002)

DÉCEMBRE 2001

[Retour à la table des matières](#)

1^{er} décembre

Récollecion de l'Avent chez les Dominicains de la Grande-Allée. Aujourd'hui, nous ne sommes que huit ; habituellement, nous sommes 12 ou 14. Je participe aux rencontres de ce groupe depuis 1993. Le groupe en question n'a jamais pris la peine de se donner un nom du genre : Cercle d'études, Séminaire biblique, etc. J'y retrouve toujours les mêmes hommes, dont quelques-uns qui en font partie depuis sa formation au début des années 80. Il va sans dire que l'âge moyen se situe vers 70 ans et plus. On y a déjà invité des femmes, mais il ne semble pas que l'expérience ait été positive. Durant la messe qui suit notre rencontre, il est fait mention des membres du groupe qui sont morts : Jean-Charles Falardeau, Fernand Dumont, Arthur Tremblay, Roger Marrier.

La rencontre d'aujourd'hui portait sur le thème « justice, justice réparatrice, haine, vengeance » en relation avec la tragédie du 11 septembre dernier et de ses suites. L'animateur du groupe (Jean-Paul Montminy, o.p.) nous avait fait parvenir quelques déclarations d'évêques, de Commissions épiscopales, de leaders bouddhistes, etc. Nos réflexions sont rattachées au thème de l'Avent proposé cette an-

née : « Peuple de Dieu qui rêve de justice. » Plusieurs interventions m'amènent à me rendre compte que je n'avais pas pris suffisamment de recul vis-à-vis du « discours » américain.

Dans les jours qui ont suivi les attaques contre les grands symboles américains, j'ai noté dans ce journal que j'avais été choqué par certaines manifestations d'un antiaméricanisme sommaire. Je demeure révolté par l'antiaméricanisme primaire et incohérent : je ne connais pas de Québécois qui seraient prêts à se passer de bananes, de café ou de sucre par solidarité avec les « exclus » Sud-Américains. Ce qui d'ailleurs ne changerait pas grand-chose dans le comportement des multinationales. Mais il reste que je pense maintenant qu'il aurait été possible, de la part des Américains, d'organiser une « riposte » plus radicale que celle d'aller bombarder l'Afghanistan. Radicale, je veux dire qui aille à la racine du mal, c.-à-d. à l'incompressible révolte des pauvres, des exclus.

Je rêve toujours de l'effet qu'aurait pu avoir l'annonce d'un « Plan Marshall » antiterroriste, analogue au premier Plan Marshall qui a sauvé l'Europe de la soviétisation, après la Seconde Guerre mondiale. Je suis gouverné par l'idéal vécu par Jésus qui « a souffert pour vous, vous laissant un exemple afin que vous suiviez ses traces, lui qui n'a pas commis de péché et dans la bouche duquel on n'a pas trouvé de ruse ; lui qui, insulté, ne rendait pas l'insulte ; souffrant, ne menaçait pas » (1 Pe 2, 22-23).

2 décembre

Premier dimanche de l'Avent. Nous tenons une réunion communautaire, et j'en profite pour communiquer à mes deux confrères l'une ou l'autre des réflexions que je viens de rapporter. Or, il arrive que nous échangeons sur le discours de clôture de notre dernier chapitre général, tenu à Rome en septembre et octobre derniers. Le nouveau supérieur général, un Américain, écrit : « Je ne peux m'empêcher de suggérer que, dans nos efforts pour construire une nouvelle identité, nous devons rétablir, là où elle a diminué, notre présence physique parmi des enfants et les jeunes. » Le plus jeune de nous trois (62 ans), qui est justement ce que l'on appelle un « travailleur de rue », nous fait part de la suspicion dont il est l'objet dans l'exercice de son travail. La moyenne d'âge de la province communautaire est de

74 ans ! En ce qui me concerne, en tout cas, je ne vois pas comment je pourrais intervenir auprès des jeunes démunis.

Dans *La Presse* de samedi dernier, Pierre Foglia écrit « qu'on s'effraie beaucoup, ces jours-ci, d'un islam plus porteur de peur que d'amour. On rabâche abondamment l'intolérance de l'islam et ses dérapages les plus incongrus. Et cet obscurantisme, à cause de quoi ? À cause de la religion. Ce dont le monde islamique manque le plus, c'est de laïcité. » Il pose ensuite la question : « Êtes-vous bien certaine que la religion ne fait pas la loi au Canada, aux États-Unis, en Angleterre ? » Il répond que la « religion » qui fait la loi, par ici, c'est l'économie. Les magasins Canadian Tire sont nos mosquées. Passées les premières émotions, le maire de New York et le Président américain se sont hâtés de prêcher le retour à la consommation. Certes, et nous en avons discuté samedi dernier, le discours chrétien s'est fait entendre, mais il a été rapidement submergé par l'appel à la consommation : sortez, voyagez, achetez.

3 décembre

J'entame aujourd'hui le 33^e cahier de mon journal. Le 32^e, cahier couvre la période de janvier 1998 au 2 décembre 2001. Jusqu'à temps que je me mette à écrire directement à l'ordinateur, je consacrais deux ou trois cahiers de mêmes dimensions pour une seule année. Maintenant, je me contente le plus souvent de noter les dates et les références pour écrire ensuite les développements.

5 décembre

L'année dernière, *l'Institut catholique de Montréal* avait utilisé son nom tout au long dans sa campagne publicitaire. Résultat : aucune nouvelle inscription. Cette année, on a utilisé l'acronyme ICM avec la mention « pavillon Marie-Guyart ». Résultat : 17 nouvelles inscriptions. Peut-être n'y a-t-il rien à conclure à

ce sujet. Peut-être que le mot « catholique » indispose. Pourtant, *L'Institut catholique de Paris* s'affiche comme tel.

Émile Robichaud, directeur de l'ICM, me fait parvenir une manière d'apologue dont il n'indique pas la source :

Si l'on veut faire pousser un bambou, on plante la semence, on l'arrose, on la fertilise. La première année, rien ne se produit. La deuxième année, on l'arrose et la fertilise, et de nouveau, rien ne se produit. On répète les mêmes opérations la troisième et la quatrième année, et il ne se produit toujours rien. Au cours de la cinquième année, en moins de six semaines, le bambou pousse de 90 pieds.

Le bambou a-t-il poussé de 90 pieds en six semaines ou en cinq ans ? Il faut répondre : cinq ans ; parce que la semence serait morte, si, n'importe quand pendant ces cinq ans, on avait cessé de l'arroser et de la fertiliser.

Dans le même ordre d'idées, il me fait également parvenir un texte de Simone Weil, tiré de *L'attente de Dieu*, chapitre intitulé « Réflexions sur le bon usage des études scolaires en vue de l'amour de Dieu » :

Si on cherche avec une véritable attention la solution d'un problème de géométrie, et si, au bout d'une heure, on n'est pas plus avancé qu'en commençant, on a néanmoins avancé, durant chaque minute de cette heure, dans une autre dimension plus mystérieuse. Sans qu'on le sente, sans qu'on le sache, cet effort en apparence stérile et sans fruit a mis plus de lumière dans l'âme. Le fruit se retrouvera un jour, plus tard, dans la prière. Il se retrouvera sans doute aussi dans un domaine quelconque de l'intelligence, peut-être tout à fait étranger à la mathématique. Peut-être un jour celui qui a donné cet effort inefficace sera-t-il capable de saisir plus directement, à cause de cet effort, la beauté d'un vers de Racine. Mais que le fruit de cet effort doive se retrouver dans la prière, cela est certain, cela ne fait aucun doute. [...] Ainsi il est vrai, quoique paradoxal, qu'une version latine, un problème de géométrie, même si on les a manqués, pourvu seulement qu'on leur ait accordé l'espèce d'effort qui convient, peuvent rendre mieux capable un jour, plus tard, si l'occasion s'en présente, de porter à un malheureux, à

l'instant de sa suprême détresse, exactement le secours susceptible de le sauver.

On dit : soutenir l'attention. On peut tout aussi bien dire que l'attention soutient.

6 décembre

Time Magazine du 10 décembre consacre un dossier à George Harrison, mort du cancer la semaine dernière à l'âge de 58 ans. John Lennon, assassiné à New York en 1980, avait dit : « *We're more popular than Jesus* ». Harrison était le plus jeune des *Fab Four*, mais le plus inquiet, le plus « mystique ». Il aurait dit, juste avant de mourir : « Dieu existe. Aimez-vous les uns les autres. » Le 30 décembre 1999, il avait été attaqué dans sa maison et sérieusement blessé d'un coup de couteau par un certain Abram, qui fut interné dans un hôpital pour malades mentaux. On peut croire que je n'ai jamais été un fan des *Beatles*. je ne me suis jamais donné la peine d'entrer dans cette musique. Je possède toutefois une de leurs chansons : *Hey, Jude !* qu'il m'arrive de faire tourner.

7 décembre

Fête de saint Ambroise de Milan (340-397). Fils du préfet des Gaules, il est, à 30 ans, consul de la province de Ligurie-Émilie. Après la mort de l'évêque arien Auxence, la voix populaire le réclama comme son successeur. Mais Ambroise, bien que né dans une famille chrétienne, n'était pas baptisé. Il fut donc baptisé et consacré évêque en l'espace de quelques semaines. Il n'avait aucune formation théologique, mais il possédait une éloquence naturelle ou plutôt, il s'en était fabriqué une. On naît poète, en effet, mais on devient orateur. Il fut le contemporain d'Augustin, qu'il convertit et baptisa, Ce dernier avait d'abord été attiré, justement, par l'éloquence d'Ambroise avant d'être conquis par sa doctrine.

Dans une lointaine province, une synagogue juive avait été brûlée par des moines et l'empereur Théodose avait ordonné qu'elle serait reconstruite aux frais de l'évêque considéré comme responsable. Cette sentence était juste. Mais Ambroise, au cours d'une cérémonie à laquelle assistait l'empereur, s'adressa personnellement à lui du haut de la chaire et exigea que son ordre fût rapporté. Par contre, à Thessalonique, à la suite d'une sédition au cours de laquelle avaient péri quelques fonctionnaires, Théodose donna l'ordre de faire rassembler la population au cirque sous prétexte d'une représentation et de l'y faire massacrer par les soldats. Ambroise exigea une pénitence publique de l'empereur, qui s'y soumit.

Ambroise fut aussi le contemporain de Jérôme qui s'est chicané avec lui pour des raisons fort peu honorables : rivalités politico-littéraires. On se demande bien, d'ailleurs, avec qui Jérôme ne s'est pas chicané. Dans une lettre, il traite Ambroise de « hideuse corneille » : *informis cornicula*. Comme quoi les saints ne sont pas saints tout le temps. Au demeurant, Ambroise, Augustin, Jérôme furent bel et bien de grands saints : des Pères de l'Église d'Occident.

Québec libre. Hydro-Québec vient d'être condamné à payer 1,13 million\$ à la papetière Kruger. La réclamation de Kruger date de juillet 1994. Un transformateur défectueux avait causé un incendie dans ses bâtiments à Montréal. Hydro-Québec invoquait une disposition de ses propres règlements décrétant que la société d'utilité publique « ne pouvait être tenue responsable des dommages et pertes causés à la personne ou aux biens résultant d'une défaillance mécanique sur son réseau ». La Cour d'appel vient donner raison à la partie plaignante. « Hydro-Québec, un monopole, abuserait de son pouvoir en imposant aux clients qu'ils renoncent d'avance à poursuivre la société d'État. » Fort bien ! Mais convenons que le citoyen ordinaire n'a pas les moyens de la compagnie Kruger.

En deux heures, il s'est vendu 12 000 billets (à 125\$ chacun) pour une partie de hockey qui aura lieu en septembre prochain. La vente des billets commençait à 10 h. Dès 4 h, on commençait à faire la queue. Je ne me sens pas en mesure de moraliser au sujet de quoi que ce soit. Je me dis quand même que nous sommes dans une société affolée, frénétique au sens médical du terme.

Je disais à Claudette : « Je suis trop bon. J'aurais jamais dû commencer ça, parce que, quand on commence, il faut continuer. » Elle rétorque : « Quand est-ce que tu as commencé ? »

9 décembre

Temps splendide. Ce matin, il faisait -5°. Vers 9 h, les Laurentides avaient la couleur du bleu à laver. Ces jours-ci, le soleil se lève à 7 h 15, un peu à l'Est du Séminaire Saint-François, de mon point d'observation. Dans les minutes qui précèdent, il frappe dans les fenêtres des résidences qui prennent l'aspect d'édifices incendiés. Le même soleil, sauf erreur, se couche à 15 h 57, un peu à l'Ouest de Saint-Nicolas, sur la rive sud du Fleuve. Ces notations sont banales, mais il reste que je ne me lasse pas de ce spectacle. Du sud-ouest vers le nord-ouest, le ciel passe d'une lueur d'incendie à la presque complète noirceur. Une hymne de l'Avent porte : « *Creator alme siderum, Aeterna lux credentium* : Puissant Créateur des astres, Lumière éternelle des croyants. » On devrait traduire « alme » par « nourricier » ou « fécond ». Dans l'hymne *Ave, maris stella, Dei mater alma*, on traduit *Mater alma* par « mère féconde de Dieu ».

Bandes dessinées. J'avais 11 ou 14 ans. Dans *La Patrie* de l'époque (aussi épaisse que *La Presse* du samedi), je dévorais les bandes dessinées : *Mandrake le magicien*, *Flash Gordon*, *Buck Roger*. Mandrake était amoureux de Narda. Allez-vous bien me dire pourquoi je me souviens du nom de Narda ? Vérifiez si vous ne me croyez pas. Ou si vous êtes trop jeunes, ce qui n'est quand même pas de ma faute ! Flash Gordon ou Buck Roger se déplaçaient avec une fusée attachée derrière le dos, laquelle crachait du feu. Je ne me posais pas de question tant à savoir comment mes héros pouvaient résister à la chaleur. Aujourd'hui, les fusées porteuses d'hommes ou de bombes « intelligentes » ne nous étonnent plus. Au demeurant, les auteurs de bandes dessinées ou de science-fiction (je pense à Isaac Asimov, de la série Fondations, à Karel Capek, le créateur du terme « robot », ou à Ray Bradbury des *Chroniques martiennes*) m'apparaissent prophétiques. Aux éditions Denoël, les *Chroniques martiennes* sont présentées dans la collection « Présence du futur ». C'est assez trouvé ! Pour ne rien dire de l'indépassable *Le meilleur des mondes* de Aldous Huxley (1931) et de son *Retour au meilleur des mondes* (Plon, 1959). Il avait prophétisé les pilules Prozac ou Viagra d'aujourd'hui avec ses pastilles « Soma » distribuées d'office aux « Epsilons », afin qu'ils ne soient même pas tentés de sortir de leur condition. Aujourd'hui, on nous « sert »

du sport et du *Juste pour rire*. À un degré moindre, Jules Verne aussi avait vu loin. Ce n'est pas pour rien que les États-Unis ont baptisé Nautilus un de leurs sous-marins les plus sophistiqués.

J'entreprends la lecture de *Judas et Jésus, une liaison dangereuse* (Armand Abécassis, Éditions 2001). Clin d'œil appuyé aux « Liaisons dangereuses » de Choderlos de Laclos. En 4e de couverture, je lis :

Judas livra son maître à l'Institution afin qu'il soit reconnu en tant que Messie. Ce fut un échec. Jésus fut crucifié et Judas mourut tragiquement, le même jour. À la vie, à la mort, tel était le lien unissant l'apôtre véritable à son maître, à son Rabbi. Judas fut bien le disciple préféré, le seul parmi les apôtres à ne pas douter que Jésus fut réellement le sauveur universel. Une réhabilitation fascinante de l'apôtre Judas, maudit par l'Église depuis près de deux mille ans.

Cette dernière affirmation n'est pas exacte : Le Catéchisme de l'Eglise *catholique* (Mame/Plon, 1992) est plus nuancé. « En tenant compte de la complexité historique du procès de Jésus manifestée dans les récits évangéliques, et quel que puisse être le péché personnel des acteurs du procès (Judas, le Sanhédrin, Pilate) que seul Dieu connaît. » (# 597) ...

On peut suivre le débat (aux États-Unis, au Canada, en Grande-Bretagne) sur les lois anti-terrorisme. Dans *The Tablet*, du 24 novembre, je lis : « *Where laws restricting the freedom of the individual are concerned, minimalism is a virtue.* » On n'apprendra pas aux inventeurs de *l'habeas corpus* (1679, 100 ans avant la Révolution française) de chercher à protéger les droits du citoyen.

À la résidence Champagnat, fête des enfants qui fréquentent les garderies de Saint-Augustin. Les parents et les animateurs ont bien de la peine à les retenir dans les pièces qui leur sont réservées. Je laisse exprès la porte de mon bureau entrouverte. À tout moment, j'entends frapper, mais si je dis « oui ! », les petits explorateurs s'en vont. On leur a appris à protéger leur « périmètre de sécurité ». Dieu sait que je comprends ce que peut représenter de mystérieux pour ces jeunes êtres un édifice aussi grand que celui où je me trouve.

10 décembre

Séminaire de lecture. Notre sujet aujourd'hui : Lettre de Jean-Paul II aux artistes. Dans la présentation de la *Lettre*, Patrice Mahieu, moine de Solesmes, écrit : « Toute lettre se prête à l'approfondissement d'une relation. Elle permet de nourrir l'amitié par des confidences, des encouragements, des souhaits. Tel est bien le climat de la Lettre que Jean-Paul II a destinée aux artistes, en la fête de Pâques 1999. Le texte se développe avec cordialité, laissant place tour à tour à la méditation, à l'enthousiasme, à la réflexion, à la communion. De ces lignes se dégage un profond sentiment de compréhension, nous dirions même de complicité, du Pape pour les artistes. »

Le Pape cite Dostoïevski : « La beauté sauvera le monde. » Il termine par le souhait : « Que votre art contribue à l'affermissement d'une beauté authentique qui, comme un reflet de l'Esprit de Dieu, transfigure la matière, ouvrant les esprits au sens de l'éternité ! »

Évangile du jour : la guérison d'un paralytique que ses voisins ont transporté sur un brancard et qu'ils font descendre du toit juste devant Jésus. Saint Luc note : « Voyant leur foi, il dit : « Tes péchés te sont pardonnés. » « Leur foi » : celle des porteurs et du paralytique ou celle des seuls porteurs ? Pourtant, c'est au paralytique seulement que les péchés sont pardonnés.

12 décembre

Hier, de 14 h à 17 h, réunion du Comité exécutif du Conseil d'administration du Campus. Ce matin, de 9 h à 10 h 15, le participe à un briefing (note du *Robert* : Ce terme est critiqué ; aucune équivalence précise n'a pu être proposée) avec Jean-Noël Tremblay, Marcel Brien et P.-H. Robitaille en vue de la rencontre avec des membres de la Commission d'évaluation de l'enseignement collégial. À 12 h, je rejoins le groupe à titre de président de la Corporation. Nous mangeons des cochonneries fabriquées à la cafétéria de l'école tout en poursuivant les échanges. Je suis libéré vers 13 h 15, mais Marcel Brien et quelques professeurs parquent à leur tour devant les « commissaires du peuple ». Et il paraît que les rencontres de

je ne sais plus qui avec qui reprennent demain. Les responsables du dossier à l'école ont dû produire quelque 1 000 pages de documents et les fournir en huit exemplaires aux membres de la Commission, lesquels membres sont censés les avoir lus. Imagine-t-on le nombre d'heures/personnes investies dans cette opération qui pourrait être remplacée par des examens (car il en faut) finals et communs pour chaque programme et qui seraient préparés et corrigés par un organisme extérieur au ministère de l'Éducation et aux cégeps ? Je dis « organisme extérieur », parce que si les examens sont préparés et corrigés par le ministère de l'Éducation, c'est la porte ouverte au traficotage politique ; s'ils sont administrés par les cégeps, c'est la course d'un seul contre lui-même : quand on court tout seul, on est toujours gagnant.

14 décembre

La vidéo de Ben Laden. La télévision nous en a déjà montré des extraits et les journaux, aujourd'hui, publient l'essentiel des propos. Je demeure sceptique : il est tout à fait possible de fabriquer un tel document, d'une part ; et d'autre part, pourquoi « sortir » maintenant ce document que le Président américain aurait vu, dit-on, dès le 29 novembre ?

Dans un journal, je vois une photo d'un immense char d'assaut des forces de l'Alliance du Nord et, à quelques pieds de la machine, des moutons qui broutent paisiblement. Télescopage saisissant du XXI^e siècle et de la préhistoire.

16 décembre

Troisième dimanche de l'Avent. Évangile du jour : Jean le Baptiste est en prison ; il sait qu'il va mourir ; on lui rapporte l'enseignement de son cousin Jésus et les prodiges qu'il accomplit. Quelques mois plus tôt, Jean avait baptisé Jésus dans le Jourdain et il l'avait proclamé comme l'envoyé de Dieu. Il est cependant perplexe. Il envoie donc de ses disciples demander à Jésus s'il est le Messie ou s'il faut en attendre un autre ? Jésus répond aux émissaires de Jean par une citation de l'Écriture : les aveugles voient, les boiteux marchent, les pauvres sont évangélisés.

Notons que Jean, tout perplexe et dérouté qu'il est, ne laisse pas d'espérer. Il demande en effet : « Devons-nous en attendre un autre ? » Séance tenante, Jésus fait l'éloge de Jean : « Parmi ceux qui sont liés des femmes il ne s'en est pas levé de plus grand que Jean le Baptiste, pourtant, le plus petit dans le royaume des Cieux est plus grand que lui. »

19 décembre

Je me rends à Beauceville avec Réginald pour la célébration du 88^e anniversaire du frère Borromée Caron. Je connais cet homme depuis fort longtemps et l'ai vécu avec lui pendant six ans alors qu'il était supérieur de la communauté locale qui comptait alors une douzaine de frères. C'est un Beauceron pur-jus, accent compris. Homme de goût et grand lecteur. Et surtout, Seigneur, un homme libre. Il y a maintenant 10 ans, il fut nommé supérieur à Saint-Georges-de-Beauce. Il venait de terminer deux mandats (six ans) à titre de supérieur à Château-Richer. Comme je m'étonnais devant lui, de cette obédience, il me répondit : « Là où s'accroche mon chapeau, je suis capable d'être heureux. » Un homme libre, dis-je, c.-à-d. qui obéit sans reste (au sens où l'on dit : 9-9, reste rien), mais qui ne rend jamais respect qu'à l'esprit. Esprit avec « e » minuscule, c.-à-d. l'évidence ; Esprit, avec un « e » majuscule, c.-à-d. la foi. Laquelle n'est justement pas une évidence.

Nous étions 26 à la fête. Borromée avait composé une chanson de circonstance fort bien trousseée, sur l'air de *Au clair de la lune* où il n'est aucunement question de sa personne.

21 décembre

Comme je fais depuis trois ou quatre ans, j'avais invité quelques amis : Les Laurendeau, les Beaudoin, Jean-Noël et Marie-Claude, Claudette et sa soeur Margot. Je n'ai point grand mérite en cette affaire, puisque je n'ai même pas à préparer la nourriture. Je note cependant qu'il y a eu moins de musique que d'accoutumé. La raison est simple : tout le monde est juste un peu plus fatigué, un peu plus vieux.

25 décembre

Lever à 4 h 45 et longue promenade. Le sol est recouvert de neige et il continue à neiger. Près de l'école, les flocons, avant de toucher le sol, projettent leur ombre sous l'effet des projecteurs. Étonnant spectacle que ces taches sombres qui se dissipent à peine formées et semblent courir sur la neige comme des milliers d'abeilles qui voleraient sur un champ de trèfle blanc.

Messe à 9 h. Vers 11 h, j'invite mes deux confrères à prendre un apéro dans mon bureau. Après quoi, ils dînent ensemble, vu que nous n'avons pas tout à fait le même « horaire » festif ou la même autonomie du bol alimentaire.

Au début de l'après-midi, je fais ma tournée téléphonique habituelle : j'appelle Mozart et Margot. Je n'écris rien. Je prends seulement quelques notes que le ferai infuser plus tard. Tout est silence et blancheur. Je fais tourner quelques disques de circonstance. je me récite une strophe d'une hymne de Complies :

Que le silence alentour me console
de la faiblesse de ma foi,
puisque j'écoute en moi
résonner ta parole.

Dans *The Tablet* du 22 décembre, le note :

Last month I came across a Mogul miniature, now on display in the British Library, which was probably painted in that city soon after the gateway had been built. It is a Nativity scene, with Mary and the Christ child and Wise Men coming to offer gifts. But the wise men are Mogul courtiers, Mary is attended by Mogul serving girls, and the Christ child and his mother are sitting under a palm tree. Of course, there are major differences between the two faiths - not least the central fact, in Christianity, of Jesus' divinity. But Christmas - the ultimate celebration of Christ's humanity - is a feast which Muslims and Christians can share together without reservation. At this moment when the Christian West and Islamic East are locked into another major confrontation, there has never been a greater need for both sides to realise what they have in common and, as for this miniature, to gather around the Christ child, to pray for peace.

Je lis, ce qui est plus facile qu'écrire. Je n'échappe pas au syndrome de Noël ou à la nostalgie qui est le « mal du retour », comme le dit l'étymologie du mot. Quel mal et de quel retour ? Des souvenirs d'êtres et de faits. Je note une remarque de Thomas Merton : « La porte qui mène à la solitude ne s'ouvre que de l'intérieur. » Et il arrive que ces derniers jours, je suis à lire parallèlement *Pilgrim*, de Timothy Findley (*Le serpent à plumes*, 2001) et *Je vois Satan tomber comme l'éclair*, de René Girard (Grasset, 1999). Je fréquente René Girard depuis longtemps. Il m'en apprend toujours, mais je le vois venir. Par contre, je ne connaissais pas Timothy Findley.

Je n'entreprendrai certes pas de « résumer » cet ouvrage. Je n'endure pas que l'on se mette à résumer devant moi un film que je n'ai pas vu. Il m'est arrivé trois ou quatre fois depuis 30 ans, d'aller voir un film à force de me faire dire « faut voir ça ! » J'en suis toujours sorti plutôt « fret ».

Quand il m'arrive (et je ne m'en prive pas, je viens de le faire !) de signaler un ouvrage, personne n'est obligé de le lire. Je suis celui qui libère, ce pour quoi je devance tout adieu. C'est pas gagné, mais c'est avancé. Et si quelqu'un s'autorise de mon autorisation, il ne sera pas déçu. Je le dis. Point.

29 décembre

Fête de saint Thomas Becket (1118-1170). Résumons : ami du roi Henri II, courtisan souple et ami du luxe, il fait un bout avec l'Henri. En deux jours, il est ordonné prêtre et consacré évêque de Cantorbéry, ce qui donnait au roi et à Thomas un pouvoir absolu sur 17 diocèses sur 19. Mais quand vint le temps de démêler l'absolutisme royal et la transcendance de l'Église, il a dit, en français, car on parlait français à l'époque : *On my dead body*. Les archers d'Henri II firent le nécessaire, alors qu'il priait dans la cathédrale de Cantorbéry. Cela a donné *Meurtre dans la cathédrale*, de Thomas Stearns Eliot.

Quelque trois siècles plus tard, Henri VIII fit « décanoniser » Thomas Becket et fit inscrire sur sa tombe les simples mots : *Bishop Becket*. Mais on ne peut pas « défaire » l'histoire. Dans *The Tablet* du 15 décembre, je lis que la prochaine

coronation ne peut plus être le couronnement du roi ou de la reine d'Angleterre et, inséparablement, du chef de l'Église anglicane, comme ce fut le cas en 1953, pour la Reine régnante. Pour la raison que le peuple britannique n'est plus aussi « un » qu'il était il y a aussi peu que 50 ans. Et notamment en matières religieuses. Car enfin, il y a des mosquées à Londres. Il y en a à Rome.

J'étais en train d'écrire ces lignes quand le soleil s'est couché comme un bon gros chien sur la rive sud du Fleuve, à 16 h 53.

Durant la matinée, je voyais aussi, de ma fenêtre, des jeunes couples qui font glisser leur(s) bambin(s) sur l'épaule de la prairie que j'ai sous les yeux. Les parents font plus que je ne pourrais faire. Mais leurs « enfants-rois » ne feront jamais la même chose pour eux. C'est dans le désordre des choses. Je lis dans *The Tablet* la remarque suivante à propos d'un récent volume de Anne Tyler : *I think that the demands of family and friends dictate the course of one's life, and that the price of such love is that one generation's ambitions are extinguished by the demands of another*

Et qui n'aura pas vu dans les gazettes cette photo d'un vieil afghan accroupi devant une tombe ? Or, cette tombe est celle d'un jeune Québécois (Grégoire Laflamme) mort à Kaboul il y a 29 ans.

31 décembre

Hier, la lune était pleine. Ce matin, elle est encore ronde, mais sa lumière est filtrée par une neige légère. Elle porte un « nuage » : c'est le nom que l'on donnait, quand j'étais enfant, à un cache-nez en laine. La buée de la respiration formait une frimas sur le nuage.

Ces derniers jours, j'ai consacré plusieurs heures à faire la toilette de mon journal pour les années 2000 et 2001, que je m'apprête à proposer à un éditeur. Travail fastidieux : corriger les fautes de frappe, vérifier certaines dates, faire un premier tirage sur l'imprimante. Je demanderai ensuite à Claudette de relire ces quelque 300 pages, après quoi je devrai repiquer ses propres corrections. Après quoi, je devrai revoir les épreuves de l'éditeur. Après quoi, il faudra établir l'index ou la table onomastique, tant qu'à vouloir paraître documenté !

Bien ! De quoi me plains-je ? Qui m'oblige à écrire ? Ai-je d'autre réponse que la question suivante : que serais-je, que ferais-je si je ne savais ni lire ni écrire ? Or, l'écriture (et donc la lecture) est récente sur la terre : quelque 5 000 ans avant Jésus-Christ. Et de nos jours, et au Québec même, combien de centaines de milliers de personnes ne savent ni lire ni écrire ? Elles voient des pictogrammes par milliers et elles écoutent des messages (chansons ou discours) à longueur de journées. Et elles refont le monde dans le fond des tavernes. Supprimez les tavernes, il n'y a plus d'opinion publique. Supprimez les cavernes, il n'y a plus de Ben Laden. Et, à compter de 18 ans (bientôt 16), elles votent. Et leurs chefs les « sondent » régulièrement. En allait-il tellement autrement du temps des Pharaons ? Ou des Sumériens, à supposer que ces derniers aient précédé les premiers.

Écrivant cela, je ne m'arrête même pas à penser au reste du monde ! Penser veut dire peser dans une balance. Me revient à l'esprit cette fulgurance de Léon Bloy à propos de la mort d'un de ses jeunes enfants : « Ils [lui et sa femme] l'habillèrent de leurs mains pour ce berceau définitif que le Verbe de Dieu balance avec tendresse parmi les constellations. »

La fin d'une année (fin fort arbitraire) porte à ces petites considérations. Janvier, en effet, qui (sera) demain, était dédié, chez les Romains, à Janus, dieu au double visage : l'un pour la guerre ; l'autre, pour la paix. C'est Grégoire XIII qui fixa le commencement de l'année au premier janvier. C'était en 1564.

Un commencement (fût-ce d'une simple sensation sensorielle, soyons lourd) est hors du temps. Une fin (un terme), pour la même raison. Seul existe le présent. Et le présent est toujours un présent. Je dis « présent » au sens dérivé de « cadeau », mot qui veut dire « tête ». comme dans « capital ». Capitale nationale ? Peine capitale ? Capitation, pour la contribution des fidèles à leur église paroissiale ?

De mot en mot, je n'en finirais pas. Justement, le mot « mot » veut dire : faire. Le mot de Dieu s'est fait chair. *Verbum caro factum est*. Le Verbe s'est fait chair. Il s'est anéanti. Sur la Croix, en effet, sa divinité était cachée, mais on pouvait toujours y voir son humanité, son corps d'homme. Dans le mémorial de la messe, son humanité même est cachée. De sorte qu'il nous est demandé une foi plus nue qu'il ne fut demandée à Marie elle-même.

«Je te cherche dès l'aube».
JOURNAL 2001-2002 (2002)

DOCUMENTS

DOCUMENT 1

Notice biographique de Denis L'Écuyer (*Pierre-Denis*)

[Retour à la table des matières](#)

Dans *Les Avis, Leçons, Sentences* ⁷, on trouve une remarque de saint François de Sales que je rapporte telle que je la lis dans le volume en question. À l'époque, en effet ou en tout cas dans les livres dits « de l'Institut », on n'était pas aussi pointilleux qu'aujourd'hui en matière de citations : usage des guillemets, caractères italiques, indication précise de la source, année de publication, nom de l'éditeur, etc. On citait rondement, même la Bible. Je cite donc la remarque de saint François de Sales, prenant simplement soin de la placer en retrait :

Savez-vous ce que c'est qu'un couvent, demande saint François de Sales ? C'est, répond-il, l'académie de la correction exacte, où chacun doit apprendre à se laisser traiter, raboter, polir et plier, afin qu'étant bien lisse, il s'unisse parfaitement à Dieu. Un couvent est un hôpital de malades spirituels qui veulent être guéris, et qui, pour l'être sûrement, s'exposent à souffrir la saignée, la lancette, le rasoir, la sonde, le fer, le

⁷ Dans l'édition de 1868. Le chapitre s'intitule : *De la Correction ou Avertissement fraternel*.

feu et toute l'amertume des remèdes ; voilà pourquoi on appelait autrefois les Religieux, ceux qui se guérissent. Le bon Religieux a une pleine intelligence de cette vérité, et il aime son couvent comme l'académie de la correction.

Je me souvenais de l'affirmation centrale de cette remarque (« Les couvents sont des hôpitaux »), pour l'avoir lue ou entendue au postulat ou au noviciat, et sans doute plutôt deux fois qu'une, mais j'ai mis un bon moment à la retrouver telle que je viens de la rapporter. Au demeurant, c'est cette remarque qui m'est venue à l'esprit au moment où j'ai accepté de rédiger la présente notice.

Ce n'est pas médire, en effet, que de rappeler que le frère Denis l'Écuyer était un malade. Non pas un homme de petite santé physique (au contraire, je ne sache pas qu'il ait jamais été sérieusement malade. Et puis, il n'est pas mort jeune). Mais c'était un être profondément atteint dans son psychisme. Je l'ai connu au scolasticat de Valcartier en 1945, où il faisait office de cuisinier. Par la suite, j'ai vécu cinq ans avec lui à Desbiens. J'y reviendrai.

On pourrait tout de suite objecter que le nombre de malades est beaucoup plus grand que le nombre de « sains ». Si l'on en croit les psychiatres, la moitié de l'humanité devrait, alternativement, se faire psychanalyser par l'autre moitié. Je n'entre évidemment pas dans cette catégorisation. Je veux simplement dire qu'il y a des êtres relativement normaux et des êtres carrément anormaux. Et que les communautés religieuses ont rendu et continuent de rendre un grand service à bon nombre de leurs membres dont on se demande comment ils auraient pu survivre dans un autre milieu. On pourrait aussi renverser cette proposition et dire que les communautés religieuses ont mutilé, ravagé, étrié bon nombre de leurs membres. En des termes évidemment plus lisses, le frère Benito Arbuès formule un jugement analogue dans sa *Lettre aux frères anciens* d'avril 1999.

On rapporte qu'après la mort de Thérèse de Lisieux, une consœur aurait dit : « Je me demande bien ce que l'on va pouvoir dire d'elle ! » On connaît la suite : des dizaines d'ouvrages ont été écrits à son sujet. Une colonne complète dans l'encyclopédie *Catholicisme*. De plus, Thérèse de Lisieux a laissé plusieurs manuscrits autobiographiques et une abondante correspondance. Un an après sa mort, sa

propre sœur et néanmoins prieure (mère Agnès) publie *Histoire d'une âme* laquelle « histoire » connaîtra elle-même plusieurs versions ou éditions critiques.

Au sujet du frère Denis L'Écuyer, c'est peu de dire que l'on est moins documenté. Il a bien dû écrire quelques lettres à sa parenté ou à des amis, mais je n'en ai aucune sous la main, à supposer qu'elles aient été conservées, ce dont je doute fort. En outre, il ne parlait pratiquement jamais. Les quelques témoignages recueillis sont formels sur ce point. Ainsi, sa nièce déclare : « Lors de ses visites de famille, il était replié sur lui-même. Il ne parlait pas. Il fallait lui poser plusieurs questions. »

La plus vieille photo (sans indication de lieu ni de date) nous le présente, je présume, le jour de sa vêtue ou de sa première profession. Il est debout derrière son père et sa belle-mère. La photo est sinistre, mais cela tient davantage aux costumes de l'époque qu'au frère L'Écuyer. Sur ladite photo, il a l'air que nous avons tous en pareille circonstance.

Sur une autre photo, il est profès perpétuel et il esquisse une manière de sourire. Sur une autre, prise à La Tuque entre 1939 et 1943, on le voit avec ses 29 élèves. On se prend à rêver de ce que sont devenus ces jeunes êtres. Une autre photo l'a surpris assis devant sa machine à coudre, riant d'un rire un peu carnassier. Une autre encore nous le montre (comment aurait-il pu en être autrement ?) devant son piano, l'air plutôt réjoui. Tous les confrères savent l'importance que le piano a jouée dans sa vie. On sait également qu'il jouait toujours les mêmes « arpèges ». Arpèges ou pas, c'était quand même plus sophistiqué que *Au clair de la lune* ! Je suis sûr, en tout cas, que si le frère Denis avait pu ou avait voulu pousser son talent plus loin, il serait certes devenu un pianiste de bon calibre.

Si l'on considère maintenant la liste de ses obédiences, on constate qu'il fut cuisinier à Montmorency pendant un an, suivi d'une année de scolasticat. L'année suivante, il est professeur à l'école Saint-Pierre (Montréal) pendant quatre mois et à l'école Brébeuf, le reste de l'année. En 1928, il est un an professeur à l'école Champagnat puis maître de salle à Beauceville. Suivirent sept années régulières d'enseignement. Il est ensuite en repos pendant quatre mois et professeur à Métabetchouan pendant un mois. En août de la même année (1944), on le retrouve à Alma pendant huit mois, suivis d'une période de repos à la maison provinciale de Lévis.

En 1945, il est cuisinier au scolasticat de Valcartier pendant l'année scolaire 1945-1946. Le reste de l'année, il est tailleur à Lévis puis maître de salle à Beauceville, de janvier 1947 jusqu'au mois d'août de la même année. Il est ensuite professeur à Pont-Rouge. On le retrouve ensuite à l'imagerie de Lévis, puis de nouveau professeur à Pont-Rouge pendant trois mois. En novembre 1949, il est tailleur à Lévis puis à Desbiens, Jusqu'en 1960. De 1960 jusqu'à son entrée à l'infirmerie de Château-Richer, en mars 1989, il est relieur à Desbiens.

De 1924 à 1951, il aura connu 25 affectations. Certes, de 1885 jusqu'à la réforme scolaire de 1964, la plupart des frères menaient une vie de garnison : un an dans un poste, un an dans un autre. Bon nombre de frères demeuraient quand même plusieurs années consécutives dans le même poste. Le frère L'Écuyer, cependant, détient une manière de record de mobilité !

Quel genre de professeur fut-il ? Rapportons-nous-en à ce sujet au témoignage du frère Marcel Lefebvre, et d'autant plus que ce témoignage porte sur les années « régulières » du frère Denis et qu'il nous donne, du même coup, de bonnes indications sur son caractère.

J'ai passé deux ans avec lui à La Tuque, en 1939-1941. En 1939, le frère Denis enseignait en 6^e année. Un samedi, alors qu'il se promenait seul, j'ai décidé de lui proposer d'aller à la pêche. On avait toujours une certaine peur de l'approcher. Je lui ai demandé si ça l'intéressait d'aller faire un petit tour de pêche sur la rivière. Un ami des frères nous a prêté sa chaloupe et l'équipement pour la pêche. Nous avons passé une bonne partie de l'après-midi à nous promener sur la rivière et nous sommes revenus avec quatre beaux brochets qui avaient au moins une trentaine de pouces. En revenant, le frère Denis disait : « Quelle belle journée ! Quelle belle journée ! » Cela m'a encouragé à pouvoir l'approcher et à lui parler un peu. Il avait l'air sévère, mais pour jaser à son naturel, il était vraiment intéressant.

Tous les jours, il jouait du piano à l'étage des classes. Il faisait ses arpegges ; c'était son plaisir. Comme professeur, il était apprécié de ses élèves, mais ceux-ci en avaient peur. Je me rappelle, c'était en 1940 et jour de rentrée scolaire. La première journée, les élèves sont montés en classe en parlant un peu. Un de mes anciens élèves, un petit dur, était dans sa classe. En arrivant dans la classe, le frère Denis a réussi à imposer le silence non pas par la voix, mais seulement à regarder les élèves. Un certain Bérubé, que tous les professeurs connaissaient, a osé

dire au frère Denis : *Ah ! c'est vous qui nous faites l'école !* Le frère Denis, répondit avec calme et d'une voix sonore : *Certainement, mon ami, c'est MOI.*

Personnellement, le l'ai rencontré pour la première fois au scolasticat de Valcartier en 1945. Il était cuisinier et guère approchable. J'avoue tout net que j'en avais peur. Je me souviens en tout cas de ses *beans* au lard qui reposaient sous deux ou trois pouces de graisse. Longtemps après, j'ai vécu cinq ans avec lui à Desbiens, en parfaite intelligence. Je n'avais plus peur de lui ; c'est plutôt mon économe provincial qui me faisait peur ! Quant au frère L'Écuyer, la chose était plus simple : il suffisait d'en faire le tour. Autrement dit, de ne point lui parler.

Le frère Louis Ferland, qui a bien connu le frère Denis à Desbiens, rapporte ceci :

C'était un saint homme, mais à sa manière. Le genre d'homme avec qui on n'aimerait pas faire toute une vie. Un jour, un confrère, qui était un homme très très attentif, et qui était placé au milieu de la table, présentait régulièrement les plats au frère Denis. Un jour, ce dernier lui lance : « As-tu fini avec tes maudits petits jeux ! »

Comme relieur, il ne faisait pas du beau travail. Les livres s'ouvraient mal, mais personne n'était capable de l'amener à améliorer son travail. Les livres qu'il a reliés ont tous dû être jetés.

Lorsque j'étais provincial, le frère Denis venait, chaque année, faire signer son « carnet de permissions » Je n'ai rien à lui reprocher sur ce point. Il demandait même des permissions qu'il n'était pas nécessaire de demander.

Et puisque nous venons de parler de son travail de relieur, le note que du temps que je me trouvais moi-même à Desbiens, le frère Denis venait parfois dans mon bureau pour me demander si je n'avais pas des volumes qui auraient besoin d'être reliés. Je lui en confiai quelques-uns qui me revenaient dans l'état que vient de décrire le frère Ferland.

J'ai quand même eu avec lui un modeste succès. À l'occasion de son jubilé de diamant, j'avais rédigé un bref hommage que je reproduis ici :

Toute notre vie, nous puisons dans notre enfance. Notre stock de bonheur ou de malheur est constitué durant l'enfance. Constitué, dis-je, en ceci qu'il est pré-structurant. Frère Denis a eu une enfance privée de la source principale du bonheur germinal : la mère. Il fut très tôt orphelin de mère.

Mais il a su trouver dans la musique un bonheur d'appoint. La musique, la secourable musique, lui sert depuis longtemps de consolatrice. Le propre de la musique en effet, c'est de loger et de soutenir l'informulé. D'aucuns parviennent à boucher les trous de leur vie avec des mots ; d'autres confient leur embarcation aux mélodies. Le piano du frère Denis joue ce rôle le matin. Son chapelet et sa reliure font le reste.

À plusieurs reprises, dans les jours qui suivirent, il entra dans mon bureau pour me dire à quel point il avait savouré ces quelques mots. Je l'avais rejoint à mon insu, beaucoup plus profondément que je n'aurais jamais pensé.

Durant les cinq ans que le passai avec lui à Desbiens, je ne l'ai jamais vu se promener sur notre propriété qui ne manque pourtant ni de charmes ni de sentiers propices à la rêverie, à l'observation des oiseaux, aux mille mystères de la nature. Les déplacements du frère Denis dans la maison se présentaient régulièrement comme suit : chambre-chapelle-réfectoire-salle de piano-chapelle-chambre.

À l'infirmerie, où il fut placé en mars 1989, je l'ai souvent croisé, toujours portant son chapelet à bout de bras (ou presque), et avec un visage vaguement souriant. Dirai-je un sourire d'égaré ? Qu'en sais-je ? Tel qui a toujours le visage fendu jusqu'aux oreilles est peut-être profondément mal assuré ; tel qui a l'air patibulaire est peut-être raisonnablement heureux. Tel de mes amis (ne cherchez pas, il ne s'agit pas d'un confrère) chantonne en marchant, et précisément quand il est davantage stressé ou enragé. C'est lui qui me l'a dit !

Madame Carole Martel, infirmière chef à l'infirmerie, raconte :

Lorsqu'il est arrivé à l'infirmerie, le frère Denis avait peur de se faire voler. Il avait peur de tout. Il était en psychose, à ce moment-là. Il ne se fiait à personne ; il barrait ses portes, ses tiroirs. Il attachait par-

fois les manches de ses chemises les unes aux autres. Souvent, avant de se coucher, il coinçait une chaise sous la poignée de sa porte de chambre. Il fallait l'approcher selon son humeur. Il fallait l'aborder doucement, sinon il se sentait agressé. Durant sa dernière année, toutefois, il était devenu plus facile, à condition de ne pas le brusquer. Il fallait lui parler doucement.

Je disais plus haut que nous étions peu documentés sur le frère Denis. De sa nièce, Mme Gisèle Gingras nous apprenons que le père du frère Denis est mort à 84 ans, qu'il était jovial, ricanoux, enjoué. Nous apprenons aussi qu'il était mineur (dans un autre document, on dit : « machiniste ») à Black-Lake. N'importe ! Le frère Denis a (ou avait) une soeur et deux frères qui ont vécu, mais plusieurs enfants de la famille (on ne dit pas combien) sont morts en bas âge. Nous apprenons aussi (et c'est tout) que la mère du frère Denis est morte lorsque les enfants étaient jeunes. Dans *Les mots*, de Sartre, je lis : « Un orphelin conscient se donne tort. » Le même Sartre dit encore : « Trop tôt sevré, trop tôt comblé, on est perdu. »

Je ne voudrais pas verser dans la « psychologie du dimanche » (au sens où l'on dit *Sunday driver*), mais enfin, il me semble que le caractère du frère Denis peut s'expliquer par sa condition d'orphelin. Encore qu'il y a plusieurs orphelins qui sont devenus frères et qui ont été normaux. Et nous revoici dans la psychologie du dimanche ! Qui c'est qui est « normal » ? Qui c'est qui est « anormal » ? Alain disait : « Le psychologue se trompe sur tout et d'abord sur lui-même. » A ce compte-là, le préfère de loin le psaume 139 :

« C'est toi qui as créé mes reins, qui m'as tissé dans le sein de ma mère. Mon âme, tu la connaissais bien, mes os n'étaient point cachés devant toi quand je fus fait dans le secret, brodés dans les profondeurs de la terre. Mes jours étaient formés avant que pas un n'eût paru. »

Je tiens à revenir en terminant sur la « régularité » du frère Denis. Les quelques témoignages déjà cités soulignent cet aspect de son caractère et de sa vie. Les confrères de ma génération se souviendront d'un des volumes au programme des « études religieuses » qui s'intitulait *Le culte de la règle*, du père Colin, cssr. La régularité a toujours eu bonne presse. Elle est d'ailleurs nécessaire, et pas seu-

lement dans la vie religieuse. Le nom « civil » de la régularité, c'est la ponctualité, qui est le respect du temps des autres.

La régularité est sécurisante. Il importe de confier le plus de choses possible aux réflexes et aux habitudes. Mais quand elle devient une obsession compulsive, elle opprime la liberté intérieure. Les scribes et les pharisiens en étaient rendus à détailler la Loi et les Prophètes en 613 prescriptions. Contre quoi Jésus s'élève durement dans le Sermon sur la montagne.

Dans son témoignage, frère Marcel Lefebvre déclare : « Ce qui m'a épaté chez lui [frère Denis], c'est sa régularité. Même dans sa nourriture, c'était ça, ça. Il prenait toujours trois fruits : son orange, sa pomme, sa banane et un peu de gruau. Ça, c'était régulier. »

Les quelques témoignages ⁸ que j'ai rapportés et mes propres souvenirs de vie commune avec le frère Denis m'ont amené à souligner son caractère assez particulier, on en conviendra. Mais il faut reconnaître qu'il n'était pas bâdrant. Ce n'est pas rien.

⁸ Je remercie le frère Gabriel Bolduc pour les témoignages qu'il a recueillis et que j'ai largement utilisés.

DOCUMENT 2

Remerciements du groupe francophone du Grand Jubilé (Rome, 10 novembre 2000)

[Retour à la table des matières](#)

On m'a demandé de dire un mot en cette fin de session. Mon discours sera court, selon la recommandation de *l'Ecclésiastique* 32, 8.

Je veux d'abord exprimer notre reconnaissance envers l'Institut qui nous a offert cette session de ressourcement spirituel et mariste. Ce que nous avons vu ; ce que nous avons entendu ; ce que nous avons lu ; ce que nous avons éprouvé devra se développer rapidement, du moins pour ceux parmi nous qui ont 70 ans, qui est le nombre de nos années, selon le psaume 90. Passé 70 ans, chaque année est plus qu'une année : c'est une période. Je ne parle pas ici des potentats de l'âge comme les frères Claude Beaudet ou Gabriel-Michel qui sont des cas rares. Au demeurant, durant ces deux mois, nous fûmes comme des enfants repus qui reposent sur le sein de leur mère (*sicut ablactatum super matrem suam*, Ps 131, 2)

Nous avons bénéficié aussi des services efficaces de confrères qui ont appliqué les objurgations de l'épître aux Hébreux : « N'oubliez pas l'hospitalité, car c'est grâce à elle que certains, à leur insu, ont hébergé des anges » (13 ;2).

Nous voulons remercier spécialement le père François Drouilly pour son accompagnement discret et pour la densité et la netteté de son enseignement lorsqu'il présidait l'Eucharistie. Dans la *Règle de saint Benoît*, il est écrit que la prière doit être brève et pure (*brevis debet esse oratio et pura*).

Notre reconnaissance s'adresse encore au frère Giovanni Bigotto, le deuxième plus jeune parmi nous, mais qui a déjà investi plus de la moitié de sa vie en mission *ad gentes*. Il entreprend maintenant une tout autre carrière, précisément dans la Carrière vaticane. Durant notre session, c'est lui qui assurait l'intendance.

Nous voulons enfin exprimer notre reconnaissance au frère Edouard Blondel pour sa sollicitude, son énergie et sa fidélité à maintenir le cap de notre session sur la direction qu'il nous indiquait dès la première rencontre à l'Hermitage où il nous précisait qu'en cette année du Grand Jubilé, nous devons nous définir comme des pèlerins, sous l'inspiration de Marcellin Champagnat, à l'écoute de la clameur du monde.

Un moyen de rendre hommage au frère Édouard, c'est de rappeler quelques remarques qu'il nous a soumises. Par exemple :

- Que chaque homme a le droit d'avoir des défauts.
- Qu'un homme est toujours meilleur que ses paroles.
- Que la pauvreté est d'abord un partage de son temps.
- Que la chasteté se réfère à une disponibilité et une transparence.
- Que l'obéissance se rapporte à une nouvelle vitalité et que les chemins sûrs sont dangereux.
- Qu'il ne faut point juger.

Excédant le mandat qui m'a été confié, je veux en terminant remercier les confrères pour le témoignage de leur engagement et de leur attachement à l'Institut. Au milieu d'eux, je me sentais et me sens encore aussi sec que du bois de savane.

Seigneur Jésus, Fils du Dieu Vivant et ami des hommes, béni sois-tu dans l'unité du Saint-Esprit ! Prends pitié des fils de Marie, ta Servante et la sœur des pécheurs. Et les fils de ta Servante, c'est la multitude des hommes, ceux d'hier, ceux d'aujourd'hui et ceux de demain, car tu n'es pas le résultat d'un sondage, mais l'incarnation d'une Promesse éternelle.

DOCUMENT 3

Lancement de Les homélies de FideArt 1999 (17 décembre 2000)

[Retour à la table des matières](#)

Prédication, sermon, homélie, trois mots dont chacun évoque l'autre. En fait, la prédication est comme un genre dont les espèces seraient le sermon et l'homélie. On dit donc correctement « prédicateur de retraite », même si le prédicateur ajoute une homélie quotidienne à ses deux ou trois instructions non moins quotidiennes et généralement trop longues. Mes parents parlaient toujours du « sermon du dimanche », même s'il s'agissait en fait d'un prône suivi d'une homélie. Le terme homélie nous était d'ailleurs inconnu.

Dans la culture française, l'âge d'or du sermon fut atteint par Bourdaloue, contemporain de Bossuet. De Bourdaloue, Mme de Sévigné écrivait : « Nous entendîmes, après dîner, le sermon de Bourdaloue, qui frappe toujours comme un sourd, disant des vérités à bride abattue. » D'un autre prédicateur de l'époque, Louis XIV demandait à Boileau ce qu'il en pensait. Celui-ci répondit : « C'est un prédicateur qui prêche l'Évangile. » On peut rappeler ici que François de Sales et Vincent de Paul contribuèrent, vers le même temps, à la réforme de la chaire. Mais les sermons étaient longs.⁹ Un siècle et demi plus tard, le vicaire général de

⁹ À la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e, on appelait bourdalou des vases de nuit de forme ovale et de petites dimensions que les dames portaient sous leurs jupes et sur le fond desquels était peint un oeil entouré souvent de légendes grivoises.

Lyon, un nommé Dieulin recommandait dans le Bon curé au XIXe siècle deux qualités aux prédicateurs : la clarté et la brièveté. « La plupart des villageois, disait-il, sont dans l'impuissance d'écouter longtemps avec profit, et ne remporteraient d'un long discours que le ferme propos de n'en plus subir de pareils. » C'était en 1835.

Le terme homélie signifie *entretien familial*. C'est le terme que saint Luc emploie pour désigner la conversation des deux disciples d'Emmaüs. L'homélie est l'explication, donnée au cours d'une assemblée liturgique, d'un texte de l'Écriture. L'office synagogaal comportait déjà ce commentaire de la lecture biblique. Le Seigneur et les Apôtres furent invités à prendre la parole dans ces conditions.

Dans la préface à son livre, Gérard écrit : « Une homélie est d'abord faite pour être écoutée. » Cela va de soi. Cependant, et sans parler du *Nouveau Testament*, les disciples d'un Père de l'Église, par exemple, et souvent les auteurs eux-mêmes réunissaient un certain nombre d'homélies qu'ils appelaient sermons, traités, commentaires. Au Moyen Âge, ces recueils que l'on appelait homéliaires figurent parmi les livres nécessaires aux prêtres. Bon nombre de ces homélies, prises par des tachygraphes, nous sont parvenues à peu près telles qu'elles ont été prononcées. À la fin du XIXe siècle, la sténographie Duployé permet de recueillir les improvisations des sermons de circonstance qui seront ensuite imprimés et vendus au profit d'une œuvre. On se rapproche des *Homélies de FideArt* !

Voyons maintenant le profil du prédicateur, tel que tracé par saint Bonaventure : avoir l'âge de trente ans, bonne présentation, santé robuste, élocution facile, science suffisante, exemple de vie, bonne éducation et zèle apostolique. Dans une réédition des *Homélies*, Gérard pourrait inclure un formulaire de réponse à titre d'évaluation chiffrée, selon le vœu de Lucien Bouchard à propos des nouveaux bulletins scolaires.

Je viens de parler d'improvisations sténographiées. Gérard « avoue se préparer pendant un temps généreux. » Je n'en doute pas un instant. Je le vois chaque matin prendre des notes furtives, non pas pour préparer une homélie, mais une simple monition d'une minute ou deux pour quatre vieux frères. Cela déjà demande du temps et du recueillement. Dans son recueil d'homélies, Gérard entend servir l'Évangile ici et maintenant en accompagnant la répartition des passages de l'Écriture au long de l'année liturgique. Cette répartition constitue une pédagogie diffi-

cilement surpassable. Par ailleurs, Gérard est conscient qu'on ne s'adresse pas à un public amateur de bandes dessinées dans la langue de Bossuet. Il fait écho à l'actualité politique, artistique, commerciale, comme Jésus lui-même faisait écho à tel ou tel fait divers de son époque. Par exemple, dans Luc 13, 1-5, où il fait allusion à un massacre ordonné par Pilate ou à la chute d'une tour.

Malgré que nous soyons inondés de littérature pieuse (il suffit de parcourir les catalogues de Novalis, de Fides ou des Éditions Anne Sigier pour s'en convaincre), nous vivons dans un désert de Parole de Dieu. Désert, *terra invia et inaquosa* : terre sans routes et sans eau (Ps 63, 2)

En outre, la prédication contemporaine doit compter avec l'impact de la technique. La radio, la télévision offrent aujourd'hui la prédication en self-service et sans engagement. En se médiatisant, elle se privatise. Aussi bien, la messe demeure le lieu central où la Parole doit être annoncée aux chrétiens. La mission du prédicateur peut être récapitulée en un mot : *rassembler*. Quant à celui qui l'écoute ou qui y retourne grâce à l'imprimé, il doit prier pour garder dans son cœur ce qu'il vient d'entendre de la bouche d'un autre : *Quod ore sumpsimus Domine pura mente capiamus*. Soit dit en passant, les curés de mon enfance commençaient toujours leur homélie par une citation de l'Écriture en latin.

DOCUMENT 4

Lettre à Jean Forest

Le 18 mars 2001

[Retour à la table des matières](#)

Cher coloc de l'Aquarium

La mention de l'Aquarium zodiacal me rappelle une remarque d'Alain : « Un poisson théologien prouverait que l'univers est liquide. » Et un poisson lacanien prouverait, à Danielle *lui-même*, que la voie lactée est une idée de môman.

Votre avis de *changement impératif d'adresse* était pour ainsi dire superflu, vu que je l'avais déjà dans mon fichier, avec trois autres. Mais je n'ai jamais su laquelle est la bonne ou la plus efficace. Désormais, ce sera Moulton Hill, sous réserve de ce que vous réserve la fusion de Louise Harel.

À propos des travaux de vos étudiants, vous parlez des *victimes du féminisme militant qui gueulent contre le phallus, etc.* Je présume que lesdites victimes sont des étudiantes. Encore que le féminisme a fait pas mal de victimes chez les jeunes hommes et les moins jeunes aussi. Vigny l'avait pressenti dans *La colère de Samson* :

La Femme aura Gomorrhe et l'Homme aura Sodome
Et, se jetant de loin un regard irrité,
Les deux sexes mourront chacun de son côté.

À propos des cours que je donnais en 1956-1960, quand j'y repense, j'ai honte. Honte des souvenirs de mon arrogance, de mon ignorance, de mes prétentions, pour tout dire. Et le pire (ça m'est arrivé mercredi dernier), c'est quand vous ren-

contrez un ancien élève qui vous dit que vous avez été son professeur en telle année. Je fais oups ! Mais lui, il est tout content de vous dire cela. Il est vrai que cela se passait à l'occasion des funérailles d'un très vieux frère (96 ans). Or, les funérailles inclinent à la clémence. Et pour une raison très simple : la dépouille, ce n'est pas vous. J'observais d'autres très vieux frères. Je me demandais à quoi ils pouvaient bien penser. Et moi, à quoi pensais-je ? Je pensais que la dépouille, ce n'était pas moi. Je tiens à vous répéter (car j'aime beaucoup cette plaisanterie) que si vous ne venez pas à mes funérailles, je n'irai pas aux vôtres. Que Stalone et Staline se le tiennent pour dit !

Vous comprendrez que je réagis pêle-mêle à votre courriel du 12 mars, à celui du 13 et à votre lettre du 10, reçue le 16. Dans votre courriel du 13, vous m'annoncez votre conversion au virtuel alors que la veille, vous m'aviez déjà « courriélé » sans battre tambour. C'est un commencement d'Alzheimer. Y a pas que votre vieil ordi qui est atteint.

Soit dit en passant : les ordi(s) modifient le style d'écriture. Avec les ordi(s), on multiplie les guillemets français, les guillemets anglais ; on écrit en italiques, en gras. Pour peu que l'on soit le moins virtuose, on « traite » la disposition du texte. etc. A-t-on plus de génie ? Je dis génie, car le génie court les rues. J'ai du génie, je me tue à le dire. C'est l'intelligence qui me fait défaut. Ah ! et peut-être aussi du caractère. Il est plaisant de noter que l'on parle (parlait) de caractères d'imprimerie. Tiens ! Vous pourriez lire le *Nicolas de Cues* de Jean Bédard (l'Hexagone, 2001). Jean Bédard est né en 1949. Il est (ou était) professeur au cégep de Rimouski. Tout n'est pas fini. Il y a Céline Dion ; il y a Jean Bédard aussi. Il y a Jean Larose, dont vous me dites un mot. Il a publié dans *Le Devoir* pendant quelques samedis, ou lundis, n'importe. Il y a Jean Forest. Il y a Jean O'Neil. Il y a Jean-Paul II. Il y a Jean-Paul Desbiens. Si seulement Jean Forest se décidait à déverrouiller son Arche (comme fit Noé) après le Déluge, qui est, comme chacun sait, la deuxième version de la Chute. La troisième, c'est la Tour de Babel, c.-à-d. Internet. Faudrait que vous lisassiez le *Traité fondamental de la foi* de Karl Rahner (Centurion, 1983). J'entreprends ma quatrième lecture. Définitif. Mais *sunt* qui préfèrent lacaniaiser. Grand bien leur arrive ! Ils se ramasseront devant Danielle, enrhumé et avec dix livres en trop. Verdict de Véro. Elle épaissira bien, elle aussi. Elles épaississent toutes. Rubens voyait la chose autrement. Autre pé-

riode, autres canons de la beauté féminine. De toute façon, *fallax gratia et vana est pulchritudo* (Prov 31, 30).

Contre la débandade sénile, vous me conseillez des semelles à pointes. Ça sera pour l'hiver prochain, si j'y suis. J'ai déjà des bottes à crampons (aux talons seulement) *made in Switzerland*. Mais par -15 ou -20 C, les crampons ne mordent pas sur la glace. Aussi bien, je marche comme un bénéficiaire des maisons de vieux. Heureusement, il fait noir au moment où le sors. Je suis le seul témoin de ma décrépitude. Et moi qui étais si fier de mon équilibre (physique) et de ma démarche de Prussien ! Bref, il m'aura été refusé d'être un vieillard ingambe. je n'irai toutefois pas jusqu'à prier le Seigneur de geler ma débandade comme vous faites en invoquant le *si joli livre que vous avez écrit sur Lui*. On rapporte que Louis XIV, après je ne sais plus quelle défaite, se serait plaint de Dieu en disant : « Malgré tout ce que j'ai fait pour Lui ! » Tu parles, Charles !

Copie-disquette. C'était fait. J'ai simplement négligé d'enregistrer et de copier trois ou quatre de mes dernières lettres. Je déteste ce genre de cuisine. J'étais fait pour avoir un *butler* et un *batman*. Or, plus on a d'outils, plus on devient l'outil de ses outils.

Vos cours. Après 30 ans de métier, vous repartez à zéro. Non pas à zéro, car la durée X par la conscience = l'expérience. Et l'expérience humaine conduit au « bof ! » ou au détachement de qui devance-tout-adieu. Je n'en suis pas au bof !, car deux choses continuent de m'atteindre : la Bêtise et le Mensonge. Quand je dis bêtise, je pense (aussi) à la mienne ; quand je dis mensonge, je pense principalement au mensonge politique. Et pourtant, et pourtant, je n'arrive pas à me désencombrer de ce qu'on appelle l'actualité.

Les animaux aussi acquièrent une forme d'expérience : *chat échaudé craint l'eau froide*. Il craint même l'eau froide. Il a été programmé pour craindre l'eau, peu importe sa température.

Sous même pli, et pour vous accoter, je vous fais tenir la liste de ma correspondance avec Jean O'Neil. Misère ! J'aurais aussi bien pu écrire Louis O'Neill. Et tous les lacaneux du monde auraient triomphé. Les deux, tout Irlandais qu'ils sont d'ascendance, ne s'aiment guère. Mais pourquoi M'expliqué-je sur un *lapsus calami* (*calami*, métaphore obsolète) que je n'ai même pas commis ? La liste sous même pli a été « formatée » par Claudette.

Je vous envoie aussi, et toujours sous même pli, un poème que *vous devez aimer*. Car il y a quatre péchés : les péchés en pensées, en paroles, en actions et par omissions.

Vous savez que j'ai 74 ans révolus. J'ai donc entamé mon dernier quart de siècle. Et je ne pourrais pas parler de mon dernier quart de siècle si je n'avais pas les trois autres derrière moi. Au demeurant, c'est sûrement le dernier quart. Et dire qu'à 19 ans, j'étais tout content d'apprendre que « j'en avais » pour six mois ! Y a pas à dire : la streptomycine a fait de la belle ouvrage. Belle ouvrage pour qui ? Ben, voyons ! La société. Pensez-y deux secondes : si j'étais mort à 19 ou 20 ans, vous ne m'auriez pas écrit. Moi non plus. Comment vous seriez-vous tiré d'affaire ?

Faut pourtant le faire, car « il faut tenter de vivre » (Mallarmé, professeur d'anglais). Mais là, ici même, je parle en-dessous de mon instruction et bien en deçà de ma conviction.

« *Never less alone than when alone* » (John Henry Newman). Il disait aussi : « *To be at ease is to be unsafe.* » J'avais placé cette phrase en épigraphe dans les *Insolences* (1960). Précoce, ne fus-je pas ? Newman, quel nom, quand même ! Ça vaut Jean-Paul-de-Métabetchouan-dit-de-Des-Biens-de-Saint-Augustin-de-Desmaures. Faites-en autant avec Jean de Mou(I)ton-de-Hill-de-la-Foot-and-Mouth-Disease. Je n'invente rien : c'est écrit dans *The Tablet* du 3 mars 2001.

P-S. Nous sommes maintenant le 19, en la Saint-Joseph, patron du Canada. En ouvrant mon ordinateur, ce matin, je n'ai point trouvé la présente lettre. Moment de panique. Comment l'aurais-je recomposée ? C'est l'un des inconvénients de l'ordinateur : on est dans le virtuel. Il n'y a pas de traces physiques. Pas de brouillon écrit à la main. Mais je l'ai retrouvée, puisque...

DOCUMENT 5

Credo

Histoire juive : Des enfants jouent à cache-cache. Tout à coup, l'un d'eux vient trouver son grand-père en pleurant : « Je joue à cache-cache et personne ne me cherche. » Et le vieux rabbin se mit à pleurer, lui aussi.

[Retour à la table des matières](#)

Dans l'introduction au *Traité fondamental de la foi*, Karl Rahner écrit : « Qu'est-ce qu'un chrétien et quelle est la raison qui aujourd'hui rend possible de donner corps à l'être-chrétien, en toute probité intellectuelle ? La question part du fait de l'être-chrétien, même si celui-ci, en chaque chrétien aujourd'hui, présente, encore une fois, bien des différences, une diversité conditionnée par le degré personnel de maturité, l'extrême disparité de notre situation sociale, et partant aussi religieuse, les particularités psychologiques, etc. Mais c'est aussi ce fait qui doit être ici objet de réflexion ; et il doit se justifier lui-même devant notre conscience de la vérité, en "rendant raison de l'espérance qui est en nous ¹⁰. »

Rahner emprunte les huit derniers mots de ce passage à saint Pierre : « Soyez toujours prêts à vous défendre devant quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous, mais avec douceur et crainte » (I P 3, 15-16). Saint Pierre a écrit ou dicté cette épître vers 62-64. Il s'adressait à des chrétiens d'origine païenne et de provenance modeste. Pour les chrétiens auxquels saint Pierre demandait d'être toujours prêts à rendre raison de leur espérance, il ne s'agissait certainement

¹⁰ Éditions du Centurion, 1983.

pas d'exiger de leur part un plaidoyer, une argumentation, une démonstration d'ordre intellectuel. Il s'agissait de bien plus : il s'agissait de faire face à une hostilité grandissante et universelle. En clair, c'était au début de l'ère des persécutions légales, officielles. Il s'agissait d'être prêts à affronter la mort en témoignage de sa foi.

Dire sa foi, signer un « ce que je crois » présente des difficultés au plan de l'expression, mais ce problème est négligeable. Il s'agit alors de ne pas parler au-dessus de son instruction. Il en va autrement au plan de la vérité. Paraphrasant Jeanne d'Arc, je dirais : « Si j'ai la foi, Dieu m'y garde ! Si le ne l'ai pas, Dieu m'y mette ! » Je pense surtout à saint Jacques : *Estote factores Verbi* (1,22). Si l'on traduit littéralement, on obtient : « Soyez les fabricants, les fabricateurs de la Parole. » Il s'agit alors de ne point parler au-dessus de sa conviction. Et la mesure de sa conviction, c'est la mort. Domenach le sentait quand il écrivait (je cite de mémoire n'ayant plus l'ouvrage sous la main) : « Si l'on n'est pas sous la hache du bourreau, il y a une certaine facilité, pour ne pas dire impudeur, à professer sa foi ». Mais même en péril de mort, Jésus lui-même n'a-t-il pas dit : « Lorsqu'on vous conduira devant les synagogues, et les magistrats et les pouvoirs, ne vous mettez pas en souci de ce que vous répondrez ni comment, ou de ce que vous direz, car le Saint-Esprit vous enseignera à l'heure même ce qu'il faut dire » (Lc 12, 11-12).

Bien en deçà de ce suprême témoignage, rendre compte de sa foi ne peut pas vouloir dire se sentir capable d'exposer même sommairement l'immense réflexion théologique et spirituelle élaborée depuis les Pères de l'Église jusqu'à la plus récente encyclique de Jean-Paul II. Il ne s'agit même pas de vivre sa foi comme les tout premiers chrétiens, selon le tableau idyllique qu'en donne saint Luc dans les *Actes* (4 32-36). On sait d'ailleurs qu'avant cette description même, saint Paul avait été amené à dénoncer sévèrement la manière de célébrer l'Eucharistie par des groupes de chrétiens. Que l'on songe aussi à la conduite d'Ananie et Saphire (*Actes*, 5 1-11) ou encore, aux reproches sarcastiques de saint Jacques (2, 1-4).

Le présent ouvrage contient une quinzaine de témoignages sur le modèle de ceux que Grasset a publiés dans la collection *Ce que je crois* où l'on trouve des exposés de croyants, mais aussi d'incroyants ¹¹. Cette remarque m'amène tout de

¹¹ On y a publié Jean Fourastié, Maurice Clavel, Gilbert Cesbron, Jean Guitton, André Maurois, Jean-Marie Domenach, Françoise Giroud, vingt autres.

suite à dire qu'il est impossible d'évacuer toute forme de foi. Ainsi, il faut bien que je croie que la vie existe sur cette planète depuis des dizaines de millions d'années. Ou encore, que l'étoile la plus proche est située à 40,6 trillions de kilomètres de la terre. Plus radicalement, je crois que je suis le fils de mon père et de ma mère. Je le crois, dis-je, et il ne s'agit aucunement d'une foi surnaturelle. Il vaut la peine d'écouter ici saint Augustin :

Quelle infinité de choses je crois sans voir, sans être là quand elles arrivent ! Tant de l'histoire des peuples, tant de régions et de villes que je n'ai jamais vues, tant et tant sur la parole d'amis, de médecins, de telles et telles gens ! À moins que de les croire, on ne ferait rien, ce qui s'appelle rien, en cette vie. Pour finir, je me rappelle, et c'est, combien ferme, une conviction ancrée dans mon âme, de quels parents je suis né, et le moyen que je le sache à moins que de croire comme j'ai ouï dire ? ¹²

La foi (je parle maintenant de la foi surnaturelle) n'est pas un savoir au sens où l'on reconnaît le savoir d'un médecin, d'un scientifique, d'un théologien, d'un historien. La foi n'est pas non plus une évidence. L'évidence périmite toute foi, même la foi surnaturelle. Saint Paul le déclare expressément (I Co 13,13). La foi n'est pas non plus un sentiment. La foi est une certitude ¹³.

Parlant de certitude, je le fais avec « douceur et crainte » comme le recommande saint Pierre. Je dis quand même que je n'ai jamais connu de crise de foi, comme en ont connu des personnages célèbres et même des saints. Thérèse de Lisieux, pour en nommer une. Crise de foi, je veux dire ces périodes plus ou moins longues de naufrage spirituel, de traversée dans une nuit « privée d'étoiles ». Je n'ai jamais connu non plus de ruptures dans ce qu'il faut bien appeler ma « pratique religieuse ». À l'inverse, je n'ai jamais connu d'illuminations fou-

¹² *Confessions*, traduction de Louis de Mondalon, Éditions de Flore, 1950.

¹³ J'oppose, ici, sentiment et sentimentalisme et plus encore, émotion. Alain note : *Ce qui reste, dans le sentiment, d'émotion et de passion, surmontées mais frémissantes, est la matière du sentiment. Exemples : la peur dans le courage, le désir dans l'amour, l'horreur des plaies dans la charité. On aperçoit que le sentiment est la source des plus profondes certitudes.*

droyantes et décisives, comme celles que rapportent saint Paul et, plus proches de nous, Paul Claudel, Charles Du Bos, André Frossard et combien d'autres. Je n'ai même pas souvenir d'avoir connu des moments d'exaltation religieuse. Et si j'en ai connu, je les assimile à des émotions passagères. Je pense bien toutefois que ma foi s'est développée, qu'elle est plus éclairée ¹⁴ maintenant qu'elle n'était quand j'étais enfant, adolescent, ou même bien engagé dans la quarantaine !

Vers l'âge de 14 ou 15 ans, par exemple, j'entendis la remarque de Voltaire :

L'univers m'embarrasse et je ne puis songer
Que cette horloge existe et n'ait pas d'horloger.

Cela sonnait pour moi comme une preuve indéfonçable. Mais pour s'en tenir au seul XXe siècle, on serait tenté de répondre que l'Horloger ne s'est guère occupé du fonctionnement de l'horloge. Cela pose le problème de la foi et du doute ; de la foi et de l'horreur du Mal. Bref, cela pose le problème du « silence de Dieu » qui interloque l'homme depuis Job jusqu'à Camus. Là-dessus, Guitton écrit : « L'absurde et le mystère sont les deux solutions possibles de l'énigme qui nous est proposée par l'expérience de la vie ¹⁵. » Je reviendrai sur cette question.

Si l'on fait l'analyse grammaticale de l'expression « Ce que je crois », on trouve les éléments suivants :

Ce : pronom démonstratif neutre, singulier.

Que : pronom relatif.

Je : pronom personnel.

Crois : première personne de l'indicatif présent du verbe croire.

Mais l'objet de ma foi ne s'exprime pas par un pronom démonstratif. Je crois *en* Dieu ; je crois *en* Jésus ; Je crois *en* l'Esprit. Je crois *à* l'Église catholique, *à* la vie éternelle. Je pourrais transcrire ici le symbole des Apôtres. Je le récite tous les matins dès que je mets le nez dehors. Chaque article de ce *credo* est une affirmation massive qui contient toute ma foi. Chaque article du *Credo* est un des objets de ma foi. Mais le fondement de ma foi, c'est la résurrection de Jésus-Christ. Au demeurant, la foi est une grâce, un don gratuit. Dans le déroulement de l'histoire

¹⁴ Je note une fois pour toutes qu'il est difficile de dire sa foi au plus près de soi. Je viens de dire que ma foi est actuellement plus « éclairée ». J'aurais pu dire « plus instruite », plus « sophistiquée », mais je ne pense justement pas avoir une foi sophistiquée. Et je n'ai rien, mais rien contre la « foi du charbonnier ».

¹⁵ Jean Guitton, *L'absurde et le mystère*, Desclée de Brouwer, 1984.

« historique » de Jésus, l'expérience du Ressuscité n'a été octroyée qu'aux croyants et non à ses ennemis. Aussi bien, je récite le *Credo* comme une prière et non pas comme l'inventaire de mes meubles ou autres possessions. Dans le mot *credo*, en effet, le « je » et le « crois » forment un seul mot. Le « je » est absorbé par le « crois ». « Je » devient ainsi un article de foi, selon la forte remarque de Maurice Clavel ¹⁶. Mais n'anticipons pas.

J'entreprends de dire ma foi. De dire comment et en qui je crois. Il importe donc d'abord de dire qui est ce « je ». J'ai déjà passablement écrit au « je ». Quiconque écrit, au fond, ne fait guère autre chose que de dire son je, sauf peut-être s'il s'agit d'un ouvrage sur la science expérimentale, ou d'un manuel de mathématique. Ici, cependant, le je doit être rattaché à l'aventure de la foi.

Je reprends ce que je rapportais plus haut de saint Augustin. J'ai toujours cru que j'étais le fils de mon père et de ma mère. Je l'ai toujours cru, mais je n'ai jamais vérifié la chose. J'ai toujours cru que j'étais né le 7 mars 1927. Comment en être sûr ? Je sais, en tout cas, que le 7 mars 1927 était un lundi. Les calendriers dits universels me l'assurent. Cette certitude elle-même repose sur la fixation du calendrier chrétien par Denys le Petit vers l'an 500, corrigé en 1582 par Grégoire XIII. De plus, on sait maintenant que Jésus est né entre l'an -7 ou -4, et non pas en l'an 1. À ce compte-là, s'il demeure sûr que je suis né en 1927, il n'est point du tout sûr que ce jour-là fût un lundi, si l'on s'en rapporte aux révolutions de la terre autour du soleil. Avouons que cela importe assez peu.

J'ai été baptisé le jour même de ma naissance. Mon certificat de baptême en fait foi. Je dis bien : en fait foi, car enfin, je n'ai pas pris beaucoup de notes, ce jour-là. Certes, il y avait des témoins, et ils ont signé un registre. Je n'ai aucune raison, par ailleurs, de penser qu'il y ait eu quelque intérêt à falsifier l'événement de ma naissance. Au demeurant, ma naissance est davantage documentée que celle de Socrate ou de César, et beaucoup plus que celle de Jésus. Je pars de là, mais déjà je pars d'un acte de foi.

Dans l'exercice de mes fonctions de provincial, j'ai eu à faire rectifier le certificat de naissance d'un confrère qui, à l'époque, pouvait avoir 60 ans. Il était né un mois avant son baptême, et la communauté avait toujours souligné son anniversaire de naissance un mois plus tard. Par la suite, j'ai été admis dans des confidences

¹⁶ Maurice Clavel, *Ce que je crois*, Grasset, 1975.

de quelques personnes qui ont dû durement retracer les noms de leur père et mère, après plusieurs années vécues dans une certitude pour en acquérir une autre, mais toujours par foi.

Je m'appesantis sur ce point tout simplement pour établir qu'en dehors même de toute adhésion à une foi religieuse, nous sommes bien obligés de croire. Mon Dieu ! que la liste serait longue des choses, des faits, des événements, des vérités ou des informations d'ordres divers auxquels je crois. Par exemple, que le brocoli est très bon pour la santé ; que la margarine est moins terrible que le beurre ; que le taux de chômage monte ou baisse. Par contre, je n'ai aucunement besoin de croire que la somme des angles intérieurs d'un triangle est égale à deux droits, et que $2 + 2 = 4$. Encore qu'un homme et une femme, plus une paire de gifles font quatre aussi. Bon ! N'importe.

La foi est un don, une grâce de Dieu. Dans l'Église catholique, le Baptême est le sacrement qui introduit dans la foi. Mais la foi existait dans le cœur des hommes avant le Baptême. Il faudrait citer ici le fabuleux chapitre de l'épître aux Hébreux, où il est question de la foi d'Énoch, de Noé, d'Abraham. Aucun d'eux n'avait reçu le Baptême catholique. Le Centurion et la Cananéenne non plus. Même pas le baptême de Jean. Et pourtant, Jésus s'émerveille de leur foi. Dans le canon de la messe, il est fait mention de la multitude dont Dieu seul connaît la foi. Et Marie est déclarée bienheureuse, non pas d'abord d'être la mère de Jésus, mais d'avoir cru.

La ligne de transmission de la foi repose sur trois pylônes : la Tradition, l'Écriture, le Magistère, et dans cet ordre. « Pour l'Église, la sainte Écriture n'est pas la seule référence. En effet, la règle suprême de sa foi lui vient de l'unité que l'Esprit a réalisée entre la sainte Tradition, la sainte Écriture et le Magistère de l'Église, en une réciprocité telle que les trois ne peuvent pas subsister de manière indépendante ¹⁷. »

La foi doit donc être proclamée : *Fides ex auditu* : la foi vient de ce que l'on entend (Rm 10,17). En ce sens, la foi vient des parents, de la prédication en Église, des maîtres, des responsables de la pastorale. Elle vient aussi des livres qui en traitent. On doit entretenir et nourrir ce que l'on a pu recevoir de ses parents, de l'école, de la prédication. On doit aussi l'entretenir et la nourrir par ses propres

¹⁷ Jean-Paul II, *Foi et raison*, Fidès, 1998, #55.

lectures et sa propre réflexion. En matière de lectures, ce ne sont certes pas les documents écrits qui manquent. Nous sommes inondés. Et, c'est le cas de le dire, il y en a pour tous les goûts. Je n'ai pas à juger ici de cette profusion.

La proclamation de la foi est la première nourriture de la foi. Je dis « la première ». En fait, la proclamation de la foi est inséparable de la prière. Il faut transformer instantanément l'audition (ou la récitation personnelle) du *credo* en prière. Et dire, tout ensemble, la plus émouvante protestation de foi, celle que rapporte saint Marc : « Je crois, Seigneur, viens au secours de mon incrédulité » (Mc 9, 24). ¹⁸

La prière n'est pas difficile. La prière n'est pas une technique qu'il faille apprendre et généralement contre argent sonnante. Il existe une industrie de la prière ; une industrie de la piété. Très peu pour moi. Les disciples de Jésus lui demandèrent un jour : « Seigneur, enseigne-nous à prier » (Lc 11, 1). On connaît la suite : « Ferme ta porte et prie ton Père. » Je connais par ailleurs la remarque de saint Paul : « Nous ne savons pas prier comme il faut ; mais l'Esprit lui-même sollicite souverainement par des gémissements ineffables » (Rm 8, 26). Ce dont il faut se méfier, c'est que la prière ne devienne un refuge, un alibi. Je pense à une hymne de l'Office :

Que Dieu rende vigilants
Ceux qui chantent le Seigneur :
Qu'ils ne soient en même temps
Les complices du malheur
Où leurs frères sont tenus !

Je fais maintenant un retour « par en arrière ». Mon premier souvenir « religieux » remonte au moment où le pouvais avoir quatre ou cinq ans. Il est sûr, en tout cas, que je marchais, car ma mère aurait été incapable de me porter dans ses bras. C'était l'hiver. Ma mère s'était rendue à l'église. En fait, dans la sacristie, car, durant la semaine, l'église « du haut », comme on disait, n'était pas chauffée. Je courais dans la sacristie. Sous le maître-autel, Notre-Seigneur était représenté sous la forme d'un gisant, grandeur nature. Cette représentation m'avait assez impressionné. De retour à la maison, l'avais demandé qui était cet homme barbu, couché sous l'autel, derrière une vitre. Ma mère m'avait répondu que c'était Notre-Seigneur, mort pour nos péchés. Bon ! je n'allai pas plus loin, et sans frustration.

¹⁸ *Un des plus beaux versets du récit et de tout l'Évangile de Marc* (Émile Osty).

Vers les mêmes années, ma mère, que l'avais encore une fois accompagnée faire son chemin de croix, toujours dans la sacristie, m'avait dit que si quelqu'un pleurait devant la station de Véronique essuyant le visage de Jésus, tous ses péchés lui étaient pardonnés. Cette affirmation est bien loin d'être dépourvue de fondement. Aussi bien, Je crus ma mère, mais j'ignore si l'avais, à l'époque, une quelconque idée de ce que c'est qu'un péché. Pourtant, je suis né tout entier dans le péché, comme dit le psaume 50 : « *In peccatis concepit me mater mea* : J'ai été conçu dans le péché. »

Un confrère, plus malin que moi, me fit un jour une objection à ce sujet. Comment, me disait-il, ai-je pu être pécheur avant de naître ? Je ne sus que répondre. Je ne m'étais jamais posé la question. Depuis Freud et Drewermann, on connaît la réponse. Pensez-vous ? « Le péché est le plus vieux souvenir de l'humanité », dit Guitton. On appelle ça l'insécurité existentielle. Les philosophes de l'Antiquité disaient plutôt l'insécurité ontologique.

Durant les mêmes années, un peu avant, un peu après, qu'importe, un vendeur de calendriers s'était présenté à la maison. Je revois ma mère, tournant les illustrations mensuelles. Elle avait fini par « commander » un calendrier. C'était des chromos, comme on dirait maintenant. Ce n'en était pas pour elle ni pour moi. Soit dit en passant, le Guernica de Picasso est un chromo. Un des « mois » du calendrier en question représentait évidemment Jésus avec une brebis sur l'épaule. Les brebis, je connaissais.

Ma mère, pourtant, n'était pas dévote, mais elle était une grande croyante. Elle n'a jamais voulu faire partie de l'association des « Dames de Sainte-Anne », qui regroupait en principe toutes les femmes mariées. Elle trouvait ça « zarzais ». Elle critiquait ouvertement devant nous certains sermons du curé. Un jour qu'elle vit, par la fenêtre, le curé qui se rendait visiter Annette Garneau, qui se mourait de tuberculose, et qui nous avait parfois gardés durant les rares absences de ma mère. Ayant remarqué que le curé s'arrêtait d'abord chez des voisins des Garneau, elle passa une remarque acide sur le fait qu'Annette avait davantage besoin de visite. « Maudit curé ! » fis-je en guise de commentaire. Elle m'interrompit brutalement : « T'as pas le droit de dire ça. Tu t'en confesseras. » Ce que le fis, un mois plus tard, et au curé lui-même, qui n'en fit pas un plat. Mais moi, entre-temps, j' en avais fait tout un problème.

Mon père, par contre, était plutôt dévot. Du temps qu'il travaillait pour un fermier du village, il n'avait guère de libre, le dimanche, que quelques heures entre le train du matin, la grand-messe et le train du soir. Or, chaque après-midi, il allait faire son chemin de croix à l'église. Parfois, je l'accompagnais, nullement obligé de le faire. Un jour d'hiver, que le l'accompagnais, assis avec lui à l'avant d'un tombereau de fumier, je le vis se découvrir en passant devant l'église. Je lui demandai pourquoi. Il me répondit : « Il faut saluer le Bon Dieu. » Je n'en demandai pas davantage. Je crois bien que le comprenais vaguement. Je note toutefois qu'il ne me demanda pas d'en faire autant. C'était un homme de peu de mots.

Durant le Carême (je ne parle pas des hivers où il travaillait dans les chantiers) il surveillait la quantité de nourriture autorisée, chose que je connaissais, car c'était écrit dans le catéchisme. Beaucoup plus tard (c'était même avant Vatican II), me trouvant en visite à la maison, je lui dis qu'on avait désormais le droit de boire de l'eau avant de communier. Il m'avait répondu : « Jamais ! je ne veux pas Le noyer ».

Il va de soi que la prière en famille était de règle. Durant l'hiver, cela ne me dérangeait guère. Il en allait autrement durant l'été. Si mon père était absent, on pouvait s'arranger avec ma mère. Mais si mon père était à la maison, il n'y avait rien à faire. Vers 19 h, il fallait rentrer. Et en plus, il fallait se tenir droit, à genoux, devant une chaise de cuisine que chacun plaçait devant soi. Le chapelet déboulait, avec les litanies du Sacré-Coeur, les actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition, et la prière à saint Joseph pour la « bonne mort ».

Dieu sait, mieux que moi, que je ne ris aucunement de ces souvenirs. Je me les rappelle délibérément, avec tendresse. Alain disait :

« Quand vous moquez la superstition de la paysanne bretonne qui égrène son chapelet, vous ignorez qu'elle cherche peut-être plus que vous, à sa manière, à adhérer à l'éternelle nécessité, comme Spinoza et Marc-Aurèle, et si vous réduisez sa religion aux petits grains de bois, vous êtes plus idolâtre qu'elle. »

À sept ans, j'entrais dans le cours préparatoire, qui se donnait au couvent. Cette année-là, j'eus comme professeur un jeune frère et aussi une maîtresse d'école. J'ai pas mal oublié l'école des soeurs, durant le cours dit préparatoire, et les deux années d'école que je passai dans une classe dirigée par un « laïc ». Puis ce fut l'école des Frères, au collège. La religion ne manquait pas. Prière, catéchisme.

J'étais champion. J'avais une bonne mémoire. Chaque dimanche, tous les élèves devaient se retrouver au « collège ». Les uns, pour le chœur de chant ; les autres, pour le chœur du sanctuaire. Je fus classé dans le chœur du sanctuaire. J'appris les répons par cœur. Et je servis le plus de messes possible, car chaque messe rapportait entre 0,05\$ et 0,10\$. Précisons qu'à la même époque, mon père gagnait 0,10\$ de l'heure.

Bien sûr que je pourrais rapporter ici mille anecdotes. Mais là n'est pas mon point. Mon point est que je veux retracer ma foi.

Nous sommes en 1941. Le 2 juillet, très tôt, le pars pour le juvénat des Frères Maristes de Lévis. Mon premier beau souvenir d'ordre proprement religieux, c'est une messe du dimanche. Les « anciens », comme nous disions, servaient la messe. Ils étaient grands (à l'époque j'étais tout ramassé sur moi-même) et ils me paraissaient solennels. Ils l'étaient, en fait. La plupart de ces post-adolescents, comme on dit aujourd'hui, ont fait de remarquables carrières en éducation, en administration, en architecture, etc.

De plus, un ou deux des frères qui nous encadraient, avaient suivi des cours de Dom Mercure sur le renouveau du grégorien. De la sorte, grâce à la liturgie soignée et au grégorien, je fus, à 14 ans, plongé dans un univers de beauté dans lequel je demeurai au postulat, au noviciat et au scolasticat. Cet univers qui fut sabordé par la réforme liturgique consécutive à Vatican II. De Fourastié à Jean Guilton, en passant par Maritain, Julien Green et le cardinal Ratzinger, et combien d'humbles silencieux, il ne manque pas de fidèles qui ont déploré le catinage liturgique consécutif à une certaine euphorie superficielle post-conciliaire ¹⁹.

Au juvénat, la vie de prière était intense : messe quotidienne, il va de soi ; récitation, en latin, du *Petit office de la Sainte Vierge* ; chapelet quotidien ; récitation de la « prière de l'heure » durant la journée scolaire, etc. Outre le missel de Dom Gaspard Lefebvre et le petit livre de l'Office marial, nous avions un livre de lecture spirituelle intitulé *Pensez-y bien*, recueil de méditations suivies d'anecdotes tirées de la vie des saints ou des récits de voyants ou de voyantes. Pour faire bref, je dirais que nous étions plongés dans la « spiritualité » française jansénisante. Nos maîtres ou les maîtres de nos maîtres étaient des Français dont un grand

¹⁹ Sur cette question et bien d'autres, voir *Entretien sur la foi*, Ratzinger et Messori, Fayard, 1979.

nombre avaient été chassés de France par Jules Ferry et Émile Combes. Je ne parle pas de concepts ni de doctrine.

Je dis « doctrine », mot dont j'ignorais tout, à l'époque. Car, pour ce qui est de la doctrine, c'était à peine un peu plus haut que ce que l'on distillait, à l'époque, au commun des fidèles. C'est au noviciat seulement que l'on nous mit entre les mains le *Nouveau Testament* de Crampon et *L'Imitation de Jésus-Christ*, de Thomas à Kempis, dont on lisait un bref passage avant les repas.

Ne rions pas trop vite : c'est en 1956, seulement, que la Bible dite de Jérusalem commença de pénétrer nos milieux. Et en 2001, ce que l'entends, à titre d'auditeur captif, ne vole pas beaucoup plus haut, sauf, par-ci, par-là de la bouche d'un humble curé, bref, et pénétré de ce qu'il dit. « *Brevis debet esse et pura oratio* », disait saint Benoît. La prière doit être brève et pure.

Je n'entreprends donc pas, ici, de juger rétrospectivement une époque, une sensibilité, une mentalité d'il y a plus d'un demi-siècle. Cette opération serait malhonnête. Nos médias s'y vautrent. Mais c'est juste pour rire. Cela nous passera. La nostalgie est vaine et le ressentiment, maladif. Je ne serai pas là pour m'en amuser, mais je voudrais bien savoir comment l'on jugera notre dernier demi-siècle. Le nôtre, au Québec, et celui du monde entier. Julien Green, qui a traversé le siècle au complet, l'appelle le « siècle de la honte ». Miséricorde et modestie, donc.

Dans les pages qui précèdent, j'ai simplement voulu situer les origines familiales et communautaires de ma foi. Le mot « origine » n'est d'ailleurs pas satisfaisant. Je devrais plutôt dire le climat, l'environnement initial de ma foi. Car la foi que j'espère avoir est hors de prise. Le point où j'en suis, toutefois, a rapport avec la « vocation ».

À l'époque dont je parle, le mot vocation signifiait vocation à la vie religieuse. On avait vocation, on gardait sa vocation, on perdait vocation. Personne d'autre n'avait une quelconque « vocation ». Au moment où j'écris ces lignes, il m'arrive encore d'entendre parler de « vocation » au sens réducteur que j'évoque ici. Au demeurant, j'ai eu « vocation ». Comment ma foi s'y est-elle développée et nourrie, c'est ce que le vais maintenant essayer de démêler.

Elle est bien vaine la question : « Qui serais-je si ? » Qui serais-je si je n'étais pas entré au juvénat de Lévis en 1941 ? Qui serais-je si j'étais rentré à la maison un mois ou deux ans après ? Qui serais-je si je m'étais marié ? « Rentrer à la mai-

son », c'était pourtant la règle, si je peux ainsi dire. Une année donnée, sur 125 juvénistes, une quinzaine, une vingtaine « passaient » au postulat de Saint-Hyacinthe. J'y entrai au mois d'août 1943. L'année de postulat était suivie d'une année de noviciat, au même endroit. En 1943, postulants et novices confondus, nous étions une bonne soixantaine, relevant de deux provinces communautaires : Iberville et Lévis. Lors de la « prise d'habit » de 1944, nous étions 17 de la province de Lévis. L'un d'entre nous est mort en 1947. Un autre est mort en 1995. Les autres ont quitté la communauté. Je suis le seul de ma « vêtue », comme nous continuons à dire. Mais, encore une fois, qui serais-je si... ?

La question est vaine, je le répète. Pascal disait : « Si Dieu nous donnait des maîtres de sa main, oh ! qu'il leur faudrait obéir de bon coeur ! La nécessité et les événements en sont infailliblement. » Dans mon cas, la « nécessité et les événements », ce furent d'abord mon entrée au juvénat de Lévis, le 2 juillet 1941. Après mes deux ans de juvénat, ce furent les deux années de postulat et de noviciat à Saint-Hyacinthe. Je place ici les réflexions que je me faisais le 2 juillet 1997, lors d'une retraite chez les Ursulines de Loretteville.

En 1941, je partais pour le juvénat. J'entreprenais mon premier grand voyage en « machine ». À l'époque, on disait rarement « automobile ». On disait : « faire un tour de machine ». Je revois ma mère qui me fait un petit signe de la main du haut de la galerie. Il pleuvait. J'ignorais totalement ce qui m'attendait.

Après quelques courses à Québec avec le frère Directeur (les frères en poste à Métabetchouan ne passaient qu'une fois par année par Québec, pour leur retraite annuelle, justement), nous arrivâmes au juvénat de Lévis vers 16 h. Je suppose qu'on avait dû déposer ma petite valise au parloir. Toujours est-il que je me retrouve seul dans la grande cour de récréation. Je vois les juvénistes se mettre en rang. C'était le 2 juillet. À l'époque, c'était la fête de la Visitation et, selon la coutume, les juvénistes se rendaient au monastère voisin des Visitandines pour chanter le salut solennel du Saint-Sacrement. J'étais planté debout, plutôt désarmé. L'anesthésie du « tour de machine » avait fini son effet. Le surveillant vient me trouver et me demande ce que le faisais à l'écart. Je lui dis que je voulais rester là. Il me répond : « Prenez le rang. » Je pourrais continuer longuement, mais j'ai déjà parlé de ces choses ailleurs.

J'en étais à parler de ma « vocation ». Je viens de citer l'indépassable Pascal à ce sujet. J'écris le mot vocation entre guillemets, car enfin, quelle était, quelle est encore ma vocation ? Je pense que l'on connaît sa vocation immédiatement après le dernier souffle, si le mot « immédiatement » a quelque sens à ce moment-là. Toute miséricorde, tout rétablissement, toute réécriture est alors possible.

Bien ! J'ai dit plus haut que le reviendrais sur les problèmes du doute et du « silence de Dieu ». Je ne fais pas un sort à mes doutes. Je dirais mieux si je disais que je ne sors presque jamais d'une messe sans me poser des questions sur le passage de l'Evangile du jour. Je sais depuis longtemps que Jésus n'a pas écrit un seul mot. Le Verbe éternel et substantiel ne pouvait pas « fixer » sa parole dans une langue quelconque. Les écrits de ses contemporains (Cicéron ou César) sont dûment fixés. Mais de Jésus, nous n'avons que les paroles rapportées par les Évangélistes, et une par saint-Paul : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir » (Ac 20, 35). À ce sujet, Rahner pose la question :

Lesquels des cinquante noms et plus que le Nouveau Testament donne à Jésus correspondent le mieux ou totalement à l'intelligence qu'il eut de lui-même ? En particulier le titre de « Fils de l'Homme » que l'on trouve dans la christologie néo-testamentaire fait-il partie des *ipsissima verba* de Jésus, ou cela ne peut-il être prouvé ? ²⁰

À cette question, on peut répondre cavalièrement que tout ce qui peut être prouvé n'est pas objet de foi et inversement : ce qui est objet de foi ne saurait être prouvé. La foi ne se présente jamais au terme d'une démonstration, après quoi il ne resterait qu'à écrire le fameux C.Q.F.D. des petits manuels de géométrie du temps de mes écolâtries.

Bien plus, tout L'ancien Testament n'est que la consignation fort tardive d'une tradition qui ne remonte guère plus loin que 1500 ans avant Jésus. Et alors, d'Adam aux rédacteurs du Pentateuque, il y aurait eu interruption de toute Révélation ? Bien sûr que non ! Bien sûr que oui si vous préférez le *Big bang* initial. Il faut quand même reconnaître que « l'avant-avant » est plus difficile à imaginer

²⁰ Rahner, op.cit. *Ipsissima verba* : les paroles mêmes de Jésus.

que « l'après-après », car dans « l'après-après », on peut toujours projeter le rêve de ce que l'on aura connu. Par ailleurs, la science contemporaine (physique, astronomie et psychanalyse confondues) n'en finit plus de creuser l'avant-avant. *We now remember the futures that were*. Je traduis en jazzant : Nous cherchons à dépister les « futurs qui furent ». Pensez-y : les futurs qui furent...

Le futur n'existe pas. Il est tout entier déterminé par les « lois de la nature ». En principe, l'éruption de tel volcan, les craquements de tel tremblement de terre pourraient être connus à la seconde près. On n'en est pas encore là. Les simples prévisions de la météo ne vont pas virer loin. On connaît le temps qu'il fait quand on met le nez dehors. Les phénomènes que l'on appelle communément miracles ne sont que des évidences différées.

Par contre, l'avenir est déjà survenu. Jésus a dit : « Votre Père sait ce dont vous avez besoin, avant que vous le lui demandiez » (Mt 6,8). La prière agit dans l'éternité. Le mot éternité nous est familier, mais nous n'avons aucune idée de ce qu'il veut dire, car nous sommes bien obligés de penser avec les catégories du temps et de l'espace qui ne sont déjà pas des concepts limpides. Ce que je tente de dire, en tout cas, quand je dis que la prière agit dans l'éternité, c'est qu'elle agit dans le passé et dans l'avenir. Ainsi, je peux prier pour les morts ; je peux prier pour demander pardon du mal que j'ai fait. Je peux aussi prier pour l'avenir d'un enfant ou la réussite d'une entreprise. Avec sa prodigieuse capacité d'invention d'images, Léon Bloy écrivait que « la victoire de la Marne (1914) avait peut-être été obtenue grâce aux prières d'une carmélite philippine qui naîtrait dans deux cents ans », Dans le simple *Ave*, ne demande-t-on pas à Marie de prier pour nous maintenant et à l'heure de notre mort ?

Dans les deux dernières pages du recueil intitulé *Œcuménisme*²¹, Jean Guitton a composé une prière au Saint-Esprit dont je reproduis ici un passage :

Vous qui allez au-delà des limites de l'Église visible, vous qui la devancez dans les âmes, vous qui donnez un baptême antécédent, vous qui êtes celui qui commence et qui dépasse. Vous qui, agissant dans les rites sacrés, n'êtes pas toutefois lié par ces rites. Vous qui pouvez

²¹ *Œcuménisme*, Jean Guitton, Bibliothèque européenne, Desclée de Brouwer, 1986.

demeurer dans les âmes inhabitées, dans les réflexions encore incertaines. O Père des prosélytes, Ami du seuil, Secours de ceux qui gémissent, Inspirateur des prières inarticulées, Conscience de ceux qui n'ont pas encore conscience, rassemblez-nous.

En liaison avec ce qui précède, je dirai encore que la foi m'aide à supporter l'injustice et le mensonge de l'Histoire. Supprimez Jésus, nous ne sommes plus que des bêtes mortelles et dont l'immense majorité aura vécu sous le signe de l'injustice. S'il n'y a pas une surprise formidable pour tous les disgraciés, les infirmes, les pauvres, les chiens battus, depuis les galériens qu'on ramassait au hasard, Jusqu'à cet ouvrier que j'entendais un jour sur le traversier de Lévis dire à son camarade : « Je n'en peux plus » ; s'il n'y a pas une surprise pour eux tous, si toute cette souffrance, qui ignore jusqu'à son nom, ne se réveille pas un jour sur l'épaule de Jésus-Christ, il n'y a pas de justice.

Je dis « l'injustice et le mensonge de l'Histoire ». L'Histoire avec un H majuscule, mais aussi l'histoire quotidienne, celle que les médias nous exposent chaque jour et à chaque minute de chaque jour, maintenant que nous nous sommes construit la Tour de Babel d'Internet. La Tour de Babel dont le livre de la *Genèse* nous donne le récit illustre l'ambition de l'homme de monter jusqu'aux cieux ce qui, à l'époque, symbolisait la volonté de s'égaliser à Dieu. Internet nous fournit maintenant un succédané plus proche des attributs de Dieu : l'ubiquité et l'instantanéité.

Conclusion

Ayant accepté de dire « ce que je crois », je me demande maintenant ce que le dirais si je n'avais pas la foi. Je ne dirais certainement pas que je crois à la démocratie, au progrès, à la science. Disons cela autrement : sans la foi, que pourrais-je répondre aux questions suivantes :

Que servira à un homme d'avoir gagné l'univers s'il perd son âme (Mt 16, 26) ?

Suis-je le gardien de mon frère (Gen 4, 9) ?

Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous (Ro 8, 31) ?

Qu'est-ce que la vérité (Jn 18, 38) ?

Où fuir loin de ta Face (Ps 139, 7) ?
 Qui est mon prochain (Le 10, 29) ?
 Que dois-je faire pour mériter la vie éternelle (Lc 10, 25) ²²

La tradition chrétienne nous a donné deux *credo* : le Symbole des Apôtres, le *credo* court, comme on l'appelle parfois, et le Symbole de Nicée-Constantinople. Les deux *credo* se terminent par « je crois à la vie éternelle ». En fait, les deux *credo* se terminent par le mot *Amen*.

On rend parfois le mot *amen* par l'expression : *ainsi soit-il*. Il faut décaper cette expression. « Ainsi soit-il » doit d'abord se comprendre comme une prière. Je demande que cela soit ; je demande que ce que le viens de dire ou d'entendre devienne une réalité. Quelque chose qui organise ma vie, mes pensées, mes actions. Je demande que le « ainsi soit-il » devienne un « cela est ». En hébreu, *amen* signifie : ferme, solide, granitique.

Je professe que je crois à la vie éternelle, et j'ai peur de mourir. Eh bien, en deçà de la mort, je continue de m'inquiéter de ma santé, ce qui veut dire de mes malaises ; le continue de m'inquiéter de l'actualité politique, ce qui veut dire dérisoire mensonge ; je continue à m'inquiéter de l'humeur ou des silences de mon voisin. Le vrai *amen* coïncidera avec mon dernier soupir, à supposer que je ne sois pas, à ce moment-là, affolé de souffrances ou de médicaments. C'est bien pourquoi j'ai depuis longtemps l'habitude d'ajouter, après le *credo*, les derniers mots de Jésus selon Luc : « *Pater in manus tuas commendo spiritum meum.* » C'est la dernière invocation de l'office des complies. Il faut citer ici une réflexion de Marcel Légaut : « Vous avez su, quand l'heure vint à sonner, aller vers la mort dans la fidélité vécue à l'exacte dimension de votre mission. Vous vous êtes mesuré avec la mort dans la foi nue, l'espérance déçue, l'amour impuissant, continuant ainsi à vivre de foi, d'espérance et d'amour ²³. »

Ah ! et puis, si l'on confesse sa foi à la vie éternelle, ne se trouve-t-on pas à devoir envisager une mort éternelle ? Dans la liturgie des funérailles, on disait

²² Je m'inspire ici d'une méditation de Frederick Buechner tirée de *Listening to Your Life*, Harper, San Francisco, 1992.

²³ *Méditation d'un chrétien du XXe siècle*, Aubier, 1983, dernière méditation intitulée : *Pour le soir de la vie*. Marcel Légaut est mort le 6 novembre 1990. Il avait 90 ans. Il est mort subitement dans un train qui l'amenait à Avignon où il devait donner une conférence.

naguère : « *Ne obliviscaris in finem* : Ne m'oubliez pas à jamais ! » Dans l'oraison qui conclue le *Salve, Regina*, nous demandons d'être délivrés du mal présent et de la mort éternelle. La prière chrétienne n'écarter pas la possibilité d'une « mort éternelle ». Nous avons été créés et nous subsistons par et dans l'amour de Dieu pour chaque homme. La mort éternelle consisterait à être « oublié » par Dieu. Et cet oubli ne peut pas signifier simplement un « retour au néant ». je multiplie l'usage des guillemets parce qu'il faut bien que je m'exprime avec les catégories du temps et de l'espace. Mais que peut bien signifier un « retour au néant » ? Un retour dans le rien ?

Je sais très bien qu'on ne parle plus de l'enfer ²⁴, mais enfin, la doctrine chrétienne affirme

la possibilité d'une perdition définitive pour tous les individus, pour chaque Je, parce que autrement ne subsisterait plus le sérieux d'une histoire libre. Mais cette incertitude, dans le christianisme, n'est pas nécessairement la doctrine de deux voies d'égale dignité s'ouvrant devant l'homme qui se tient à la croisée des chemins, mais cette incertitude concernant le possible achèvement de la liberté dans la perdition se trouve en marge de la doctrine selon laquelle le monde et l'histoire du monde comme tout débouche *de fait* dans la vie éternelle près de Dieu ²⁵.

J'ai un peu dit plus haut comment l'ai reçu la foi. Cet événement, je veux dire mon baptême, est parfaitement documenté. J'ai dit aussi comment ma foi a été nourrie, d'abord au niveau de la sensibilité, par la beauté des célébrations liturgiques et, par la suite, alimentée par une réflexion soutenue. Je dois ajouter que ma foi a été accompagnée, je ne trouve pas de meilleur mot, par mes lectures. Je ne me prive pas de citer, car j'estime qu'il faut saluer, avec leurs propres mots, mes grands accompagnateurs. Je pense (et le ne cherche aucunement à être exhaustif) à Pascal, Thibon, Guitton. Je pense surtout aux grands intercesseurs : la foule in-

²⁴ Selon un récent sondage, publié dans *Le Journal de Québec* (19 mars 2001), seulement 1,5 p. cent des répondants déclarent croire à l'enfer.

²⁵ Karl Rahner, *Traité fondamental de la foi*, Centurion, 1983. 25. Jean Guitton, *Ce que je crois*, Grasset 1971.

nombrable des amis de Dieu. C'est toujours avec un bref renforcement d'attention que j'entends, à chaque canon de chaque messe, l'invocation de tous les saints, des anges, des archanges et de tous les hommes dont Dieu seul connaît la foi.

De même, en effet, que chaque navire est exactement repérable à l'intersection d'une longitude et d'une latitude, de même, je suis constamment repéré par l'intercession de tous les saints. Tenez ! et je termine là-dessus : « Ce qui peut-être me rassure le plus dans la foi, c'est l'existence des saints (25). »

Dans la période de l'histoire où nous sommes ; dans cette période non pas de changement, mais de mutation, il faut dégager la fabuleuse énergie que dégage, justement, Jean-Paul II. On sait, en effet, qu'il aura été le Pape qui aura béatifié ou canonisé le plus grand nombre de chrétiens depuis 1594, date où fut créée la Congrégation pour la cause des saints. Et pourquoi procède-t-il ainsi, si j'ose employer le mot « procédure » ? Réponse : parce qu'il est conduit à manifester la vitalité de l'Église, en notre période où tous les sondages et médias assimilés proclament la « mort de Dieu ».

Je sais, je sais : le mot est de Nietzsche. Mais lui, dans sa fureur même, se demandait comment l'homme pourrait vivre longtemps orphelin. La Bourse y pourvoira. Nietzsche est mort en embrassant un cheval maltraité dans une rue de Turin. Paix à ses blasphèmes qui étaient la face noire de ses amours.

La parade actuelle s'appelle « mondialisation » ²⁶. Faut voir ce que cela veut dire. Tenez ! Comme cadeau au réabonnement à une revue, je recevais récemment

²⁶ Le 25 février, je rencontrais deux personnes très engagées, à titre de consultants, auprès des responsables de la sécurité en vue du sommet des Amériques des 22 et 23 avril prochains. Nous parlons longuement des dizaines de groupes de manifestants qui s'organisent depuis longtemps. On observe une recrudescence du marxisme-léninisme des années soixante. La police a identifié un groupe qui s'appelle *Émile Henry*. Autour de la table, personne ne savait d'où pouvait bien venir ce nom. Or, dans le *Mendiant ingrat* de Bloy, on trouve une entrée au sujet de cet anarchiste, en date du 5 décembre 1892. L'anarchiste en question avait fait exploser une bombe dans un poste de police de Paris, rue des Bons-Enfants. Tel quel ! L'explosion avait causé la mort de cinq policiers, Bloy avait alors publié un article prophétique intitulé archiconfrérie de la bonne mort. L'article se termine ainsi : LE CATHOLICISME OU LE PÉTARD ! Les capitales sont de lui. On a refusé le catholicisme et on a bel et bien eu le pétard : celui de 1914-1918 ; celui de 1939-1945 et tous les pétards qui explosent un peu partout.

une montre fabriquée au Japon dont le bracelet « pur cuir » venait de Chine et dont l'adresse (exacte) était *made in USA*. Cela est. Cela se passe. Et cela continuera. Le XXe siècle aura été le plus meurtrier de l'Histoire. Celui où nous sommes continue sur cette lancée. Les chansonnettes alléluiatiques n'y changeront rien. La vieille liturgie est implorante. C'est toujours : *Seigneur, prends pitié*.

Et, ce pendant (en deux mots), ma foi me rassure parce qu'elle me parle du Maître du navire et des flots.

mars 2001

DOCUMENT 6

Illuminatio et salus populi ²⁷

[Retour à la table des matières](#)

Une demande téléphonique de Pierre Valcour suivie quelques jours plus tard d'une lettre de Jean-Guy Dubuc, reçue le 25 avril, me demandaient un bref témoignage à paraître dans le recueil envisagé par la *Fondation du Patrimoine laurentien* en l'honneur du père Georges-Henri Lévesque. La date de tombée était fixée au 15 août. Dans mon agenda, en date du 8 août, j'avais écrit : « Texte sur Georges-Henri Lévesque ». Or, le 8 août, l'Église célèbre la fête de saint Dominique. Comme je fais souvent pour d'autres saints ou d'autres sujets, j'ai lu le long article que lui consacre l'encyclopédie Catholicisme. On sort tout ensemble émerveillé et accablé d'une telle lecture. Émerveillé par la sainteté de l'homme et l'ampleur de son oeuvre ; accablé par sa propre insignifiance à soi. Dominique est mort à 51 ans. J'en ai 75. On se dit par-devers soi : Qu'aurai-je fait, Seigneur !

Mais cette question n'a rien à voir avec le sujet proposé. Dans ma communication téléphonique avec Pierre Valcour, je lui avais dit que, bien sur, je connaissais le père Lévesque, mais que je ne l'avais rencontré brièvement qu'une seule fois, en

²⁷ « Le président Kayibanda tenait à ce que la devise de l'université soit en latin. Le ministre de l'Éducation en cherchait donc une dans un répertoire de devises latines, mais, personnellement, je n'y trouvais rien de bien original. [...] La lumière se fit un jour de façon inattendue. Je récitais mon bréviaire, en latin à cette époque, lorsque je fus frappé par une phrase du psaume 26 : *Dominus illuminatio mea et salus mea*. « Le Seigneur est ma lumière et mon salut ». [...] Ne peut-on pas affirmer que l'université représente le salut du peuple par la lumière ? » (*Souvenances*, tome 3, p. 254).

compagnie de l'abbé Gérard Dion, à la Maison Montmorency, le 24 juin 1990. Ajoutons que j'avais lu les trois tomes de ses *Souvenances* et que j'avais bien connu plusieurs de ses premiers disciples : Fernand Dumont, Arthur Tremblay, Marc-Adélarde Tremblay, entre autres.

La lecture de ces mémoires suffit à convaincre de l'ampleur du personnage, mais cela n'alimente guère la réserve d'anecdotes, de souvenirs, de faits vécus. Or, c'est cela que l'on me demandait.

Me reportant à l'unique fois où j'ai rencontré le père Lévesque en trois dimensions, me vient l'image d'un homme dont je dirais, si j'avais à le qualifier par un seul mot : vitalité. C'est peu de dire qu'il n'était ni sec, ni confit, ni onctueux. Il dégageait chaleur, énergie, joie d'être.

Mon ami François Caron, qui fut deux ans professeur à l'université du Rwanda (1967-1969) me communiqua en style télégraphique les remarques suivantes :

Dans l'exercice de l'autorité, il savait déléguer. Il était soucieux de la correction du français. Il pratiquait la convivialité : il était de toutes les fêtes de la communauté universitaire. Il possédait une grande habileté diplomatique. Nous vivions dans une petite société des nations rwandaise : Canadiens, Français, Suisses, Belges, Américains, Roumains, Rwandais. Il visait l'auto-développement du Rwanda.

Dans le tome 3 de ses *Souvenances*, le père Lévesque raconte longuement la genèse, l'établissement et le développement de ce qui fut sa dernière grande réalisation. Relisant ces pages, je note le soin qu'il prend de nommer et de mettre en évidence ses principaux collaborateurs, de même que le rôle tutélaire de ses supérieurs romains ou canadiens. François Caron, dont je parlais plus haut, a conservé toute la « littérature » qui a accompagné la grève des étudiants de 1967. Le papier est « d'origine » et il « sent » encore l'Afrique ! Du point de vue où nous sommes maintenant, et connaissant le terrible génocide survenu en 1994, nous voyons bien que le génocide en question était en germe. Et plus qu'en germe : il était à peine contenu. Le père Lévesque aura donc vécu, par images interposées, la ruine de son rêve. On se souviendra des interviews télévisées auxquelles il a dû se soumettre à cette époque et qui insinuaient, en fin de compte, que c'était bien la peine

d'avoir créé une université d'inspiration chrétienne pour en arriver à ce résultat. Le fait est qu'il n'y a pas d'apprentissage de l'horreur.

Par contre, si l'on peut dire, le père Lévesque aura mené à terme son premier grand combat : le combat contre l'obscurantisme politico-clérical du duplessisme. Rappelons que la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval fut fondée en 1938 lors du premier mandat (1936-1939) de Maurice Duplessis. Mais, soit dit en passant, il est un peu sommaire de caractériser cette époque comme ayant été celle de la « grande noirceur ». Nous avons connu depuis, et nous connaissons encore, d'autres « noirceurs ». On leur trouvera un nom ! Quoi qu'il en soit, lors de sa dernière entrevue télévisée, quelques semaines avant sa mort, le père Lévesque n'acceptait pas sans nuances l'étiquette « grande noirceur » collée sur cette époque qu'il avait pourtant dû traverser à force de bras, alors que d'autres, maintenant, l'utilisent mécaniquement pour l'avoir toujours entendu nommer de la sorte.

Non sans quelque complaisance, je rappelle que le père Lévesque est né à Roberval et qu'il a fréquenté le « collège » des Frères Maristes fondé en 1897. À l'époque, hormis l'université, toutes les écoles s'appelaient « collèges » ou « couvents ». Parfois « académies », généralement commerciales ! Lors du centenaire de l'arrivée des Frères Maristes au Saguenay-Lac-Saint-Jean, les organisateurs de cette célébration avaient demandé un témoignage au père Lévesque. Je suis d'opinion qu'il ne faut pas exagérer sa reconnaissance. Mais enfin, le père Lévesque y était allé d'un long et chaleureux éloge de ses premiers maîtres, tous des frères français. Un texte plein de finesse et d'humour. Sur un certain frère (Éparque, de son nom), il écrit : « Il y avait du grec là-dedans ! Sur ce dernier, [je dirai] que la qualité de sa personne surclassait celle de son nom de religieux. »

Le père Lévesque a traversé le XXe siècle au complet. Il fut comblé d'ans et d'honneurs. Il fut aussi un homme d'immenses travaux. A 58 ans, supérieur de la Maison Montmorency, président ou vice-président de plusieurs Sociétés savantes ou Conseils prestigieux, « Je commençais, écrit-il, à rêver d'une retraite dorée qui me permettrait de ressusciter tant de rêves remis jusqu'au temps des fantaisies. [...] Bref, les grands combats terminés, j'étais ravi de respirer un peu ». (*Souvenances*, tome 3, p. 218). Et ce fut l'énorme entreprise au Rwanda où il jeta son expérience, son entregent, son prestige avec, derrière lui, la force de son Ordre.

DOCUMENT 7

André Chouraqui

[Retour à la table des matières](#)

J'écris ces lignes en ce dimanche, 11 novembre, Jour du Souvenir des morts des deux Guerres mondiales. Celle de 1914-1918 laissa derrière elle huit millions de morts et six millions de mutilés. Celle de 1939-1945 fit 50 millions de victimes, hommes, femmes, enfants et soldats confondus. On n'arrête pas le progrès ! Pensons à la parabole de l'ivraie : Les serviteurs s'étonnent qu'il y ait de l'ivraie mêlée au blé. Le maître leur répond sans manifester le moindre étonnement, la moindre indignation : C'est le Malin qui a fait cela. Vous y verrez plus clair au temps de la moisson.

Aujourd'hui même, nous sommes deux mois après la catastrophe survenue à New York. On sait maintenant que cette date marque, dans tous les sens du terme, le début du troisième millénaire.

André Chouraqui : l'homme

André Chouraqui a été pris dans les tourmentes de l'Histoire et il a écrit cent six livres traduits en vingt langues. Juif, né le 11 août 1917 sur une terre arabe alors sous domination chrétienne (l'Algérie française). Il a dédié sa vie au sacré sans pour autant négliger l'engagement. Il est le seul homme au monde à avoir traduit à la fois la Bible hébraïque, le Nouveau Testament et le Coran. Il fut résistant en France pendant la seconde Guerre mondiale, collaborateur de René Cassin et de Ben Gourion, maire adjoint de Jérusalem. Il vient de publier *Mon testament*,

le feu de l'Alliance, un livre où l'on retrouve ces mots qui ont guidé sa vie : utopie, optimisme, réconciliation ²⁸. Quelque part sur Internet, on dit de lui :

André Chouraqui est un personnage qui marquera son siècle comme l'ont fait Homère, Montaigne ou Shakespeare. Soit dit en passant, Chouraqui n'est pas tendre pour Internet qui rend accessibles les trois états de l'univers : le Paradis, le Purgatoire et l'Enfer. Où se trouvent les sites du Web ? Nulle part et partout, comme Dieu lui-même. Cette monstrueuse ubiquité du néant qui caractérise la « réalité virtuelle » a déjà commencé à agir sur le cerveau de nos semblables.

Le Décalogue selon les trois religions monothéistes

Les écoliers de ma génération (ce qui nous ramène vers les années 1935-1936) savaient par coeur les dix commandements de Dieu. Aujourd'hui, et même parmi les hommes de mon âge, bien peu pourraient les réciter en ligne. Je les place ici en regard de la traduction qu'en fait André Chouraqui sous le titre *les Dix Commandements ou Déclaration universelle des devoirs de l'homme* ²⁹ et en regard des dix commandements selon le *Coran*. Or, cette partie de son livre dégage le passage des *devoirs de l'homme* à la Déclaration universelle des *droits de l'homme* par l'ONU, au sortir de la guerre de 1939-1945.

²⁸ *Le Point*, 8 novembre 2001.

²⁹ *Les dix commandements aujourd'hui*, Robert Laffont, 2000, 288 pages.

<i>Le petit Catéchisme</i> ³⁰	<i>Exode 20, 2-17</i>	<i>Les 10 commandements dans l'Islam</i>
Un seul Dieu tu adoreras, Et aimeras parfaitement.	Moi-même, IHVH ton Élohîms qui t'ai fait sortir de la terre de Misraïm, de la maison des serfs.	N'adorer qu'Allah seul.
Dieu en vain tu ne jureras, Ni autre chose pareillement.	Il ne sera pas pour toi d'autre Élohîms Tu ne feras pour toi ni sculpture ni toute image. Tu ne porteras pas le nom de IHVH ton Elohîms, en vain.	Aimer son prochain comme soi-même ; protéger les faibles.
Les dimanches tu garderas, En servant Dieu dévotement.	Souviens-toi du jour du Shabbat. Tu travailleras six jours. Le septième jour, tu ne feras aucun ouvrage.	Accueillir les infortunés, les orphelins, les abandonnés, les voyageurs, les étrangers, comme des hôtes d'Allah.
Père et mère tu honoreras, Afin de vivre longuement.	Glorifie ton père et ta mère.	Aimer, vénérer et assister son père, sa mère, ses proches.
Homicide point ne seras, De fait ni volontairement.	Tu n'assassineras pas.	Ne pas tuer.
Impudique point ne seras, De corps ni de consentement.		Ne pas être orgueilleux ; respecter tous les êtres.
Le bien d'autrui tu ne prendras, Ni retiendras sciemment.	Tu ne voleras pas.	N'être ni prodigue, ni avare, ni concupiscent.

³⁰ *Le Catéchisme des provinces ecclésiastiques de Québec, Montréal et Ottawa, approuvé le 20 avril 1888, par les Archevêques et Évêques de ces provinces et publié par leur ordre.*

<i>Le petit Catéchisme</i> ³⁰	<i>Exode 20, 2-17</i>	<i>Les 10 commandements dans l'Islam</i>
Faux témoignages ne diras, Ni mentiras aucunement.	Tu ne répondras pas contre ton compagnon en témoin de mensonge.	Pratiquer l'honnêteté, être intègre en toute chose ; ne pas falsifier les écrits, ne pas frauder sur les poids et mesures, ne pas porter de faux témoignages, ne pas pratiquer l'usure.
L'œuvre de chair ne désireras, Qu'en mariage seulement.	Tu n'adultéreras pas.	Ne pas commettre l'adultère.
Bien d'autrui ne désireras, Pour les avoir injustement.	Tu ne convoiteras pas la maison de ton compagnon, tu ne convoiteras pas la femme de ton compagnon.	Respecter la propriété d'autrui, particulièrement les biens des orphelins.

Chouraqui présente chacun des dix commandements selon un schéma où l'on retrouve les divisions suivantes : dans le judaïsme ; en chrétienté ; dans l'Islam ; ailleurs dans le monde ; vers une éthique globale.

La troisième partie fait état du progrès de l'œcuménisme depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale et notamment du fait que des papes ouvrent la voie, à commencer par Jean XXIII. Il vaut la peine de préciser que Chouraqui exprime une immense admiration envers Jean-Paul II dont il dit :

Pendant son long règne, j'ai eu le privilège de rencontrer à quatre reprises ce pape, l'un des plus grands ; cet homme de courage, dont la grande voix ne peut demeurer sans écho. Dans notre quête d'une éthique globale, il nous donne davantage que des idées : un exemple. Chacun de ses discours, chacune de ses déclarations est marquée au signe du courage et d'une volonté.

Cette troisième partie est brève ; elle n'est guère qu'un calendrier des gestes, des rencontres, des déclarations communes qui paraissent bien insignifiantes par comparaison avec les tueries qui font les manchettes quotidiennes des médias. Chouraqui n'en conclut pas moins son ouvrage par ces mots :

Les Dix commandements nous ouvrent les portes de l'utopie, aujourd'hui condition suprême de notre survie. Ils portent en eux une Déclaration universelle des devoirs de l'homme pour édifier l'univers et réconcilier enfin l'homme avec l'humain. Puissent-ils aider l'utopie antique à prendre lieu sous le soleil.

Il me paraît qu'un des résultats inattendus de la catastrophe du 11 septembre aura été une meilleure connaissance de l'islam.

Compte tenu de l'espace dont je dispose, je me limite à citer un bref passage de Chouraqui à propos de la présentation qu'il fait des Dix commandements dans ce qui constitue le gros de son ouvrage.

Le premier commandement est une proclamation du caractère à la fois personnel et transcendant de l'Être.

Le deuxième commandement vise à éradiquer toute tendance à l'idolâtrie qui consiste à ériger la partie d'un tout en lui conférant la dignité de la totalité.

Certains intégristes n'ont pas hésité à mobiliser leur Dieu, juif, chrétien, musulman ou autre, à la rescousse de leurs intérêts et de leurs haines. Ils n'hésitent pas à invoquer Allah comme le font les talibans en Afghanistan, au mépris du Coran, pour attaquer leurs ennemis, ou ailleurs planter un couteau dans le dos d'une personne en criant Allah-Akbar !

Pour la première fois, l'ouvrier, y compris l'esclave et l'étranger résidant dans le pays, mais aussi les bêtes de somme doivent se reposer au moins une fois par semaine, le septième jour, d'un coucher de soleil à l'autre. [...] Sous des formes diverses, le nombre des esclaves est en croissance constante dans le monde.

Glorifier son père et sa mère équivaut à célébrer le don de la vie dont la transmission est le propre de toute créature vivante.

L'ordre « tu n'assassineras pas » érige l'homme à sa vraie dignité de créature, réplique de l'Être suprême, source de vie, non de mort. [...] La plupart des assassinats sont provoqués par le désir de vengeance, la jalousie ou la peur. [...] Moshè en accord avec Jésus et Muhammad nous l'ordonne : « Choisis la vie afin que tu vives ».

En milieu polygame, c'est-à-dire dans l'humanité entière à l'époque où les Dix commandements sont proclamés, ce commandement condamne non seulement l'adultère, mais toute adultération de la conduite de l'homme ou de la femme, dans ses rapports vis-à-vis d'autrui ou d'elle-même.

[Les voleurs], on les retrouve dans les banques, les mairies, les gouvernements, les conseils, en des postes de commande où ils peuvent sans contrôle, piller l'épargne. Étonnante est la facilité avec laquelle ils exercent leurs méfaits, et plus étonnante encore la passivité avec laquelle le monde les accepte.

Dans le judaïsme, l'interdiction du faux témoignage a été étendue à toutes formes de calomnie, même en dehors du contexte juridique. [...] Consciente de ce que la honte pouvait tuer, la tradition juive stipule qu'il est interdit de faire rougir quelqu'un en public. [...] Elle réaffirmait le primat de la beauté intérieure et donnait au sens de l'ouïe une dignité supérieure à celle de la vue. [...] Le seul recours qui est laissé aux hommes de notre époque est l'axiome selon lequel la vérité est son propre témoin. Une fois que l'homme aura cessé de se mentir à lui-même sur ses sensations, ses sentiments et ses pensées, il sera à même de ne plus mentir à autrui. La lucidité de l'individu est la garantie de la transparence dans les relations humaines et dans les rapports entre les groupes.

Le dixième commandement confirme et élargit l'interdiction de l'adultère à la convoitise et même au simple désir indissociable de la condition humaine pour en faire l'objet d'un interdit juridique. La plupart des commandements concernent des actes plutôt que des intentions. [...] La convoitise, soeur de la jalousie, peut, à bon droit, être considérée comme la mère des vices. [...] Les commandements sont organiquement reliés les uns aux autres en leur unité vivante. Le non-respect de l'un conduit à en violer d'autres. Cette solidarité des parties au sein du tout est l'intuition fondamentale du Législateur.

DOCUMENT 8

T'en fais pas, la mari, c'est parti

[Retour à la table des matières](#)

Sous Louis XIII, contemporain de Champlain, la vente du tabac était interdite en France ; le pape Urbain VIII, de son côté, excommunait les fumeurs. Mais devant l'échec de ces persécutions, les gouvernements comprirent qu'il était plus sage de transformer le tabac en une source de revenus. En 1674, Colbert décrète que le tabac est un monopole d'État, ce qu'il est encore, en France et dans d'autres pays.

Il est prévisible que les drogues dites légères (marijuana et haschisch) connaîtront le même sort. Ce qui est curieux, c'est que le gouvernement fédéral paye d'une main une commission d'enquête (la Commission Le Dain) pour étudier les effets de l'usage non-médical des drogues et que, de l'autre, il paye un comité pour se faire souffler à l'oreille de légaliser certaines drogues. L'homme de la rue a très bien compris que c'était dans le sac. Il n'a même pas vu le prudent point d'interrogation qui suivait certaines manchettes. Ce qui est au moins aussi curieux, c'est que le gouvernement s'apprête à bannir la publicité des cigarettes au moment même où on le presse de faciliter la circulation de la marijuana. Tout cela n'est qu'une des contradictions sous lesquelles les sociétés libérales sont en train de crouler.

La situation actuelle comporte le paradoxe suivant : d'une part, cette société a marginalisé une grande partie de sa jeunesse ; d'autre part, cette même société s'aligne sans cesse sur ses marginaux, pour la raison qu'elle ne reconnaît plus les normes qui l'ont fondée. Ce processus conduit fatalement à l'éclatement.

Ces contradictions, les jeunes les vivent et le reflètent. Ainsi, dans le rapport du Comité Jeunesse qui vient d'être remis à M. Gérard Pelletier, au bout de deux ans, de 10 000 entrevues et de 500 000 \$ on peut lire ceci : « Il ne suffit plus de consommer ; il suffit d'être heureux. »

Qu'il suffise d'être heureux est une sacrée évidence, le bonheur étant, comme chacun sait, une fin en soi. Que la marijuana contribue au bonheur, je n'en sais rien, mais les jeunes, d'après le Rapport, le savent. Mais que l'on demande la légalisation de la marijuana, en même temps que l'on dénonce la société de consommation, me paraît un peu contradictoire.

Un grand nombre de recommandations du Comité Jeunesse aboutissent, en fin de compte, à demander au gouvernement encore plus d'organismes, de conseils et d'assistance, et de subventionner les jeunes toujours davantage. Il n'y a rien là de bien original. Que les jeunes, par exemple, demandent au gouvernement de subventionner leur nomadisme ne s'écarte en rien du comportement des groupes de consommateurs adultes. À ce compte-là, on peut être sûr que beaucoup d'adultes seraient prêts à voyager.

Cela dit, il est depuis longtemps connu que les voyages forment la jeunesse. À certaines conditions, cependant, dont on ne parle guère. Si voyager consiste uniquement à se retrouver entre jeunes, dans des lieux pour jeunes, et à vivre la contre-culture, on voit mal comment cela contribuerait à l'intégration des jeunes dans le circuit adulte. Aller puiser aux sources de la culture des autres peuples, c'est se former, bien sûr ; mais vivre la même contre-culture à Montréal, à Toronto, à San Francisco ou à Paris, c'est changer de lieu sans voyager.

C'est la recommandation touchant la légalisation de la marijuana qui a dominé la nouvelle. À l'heure qu'il est, il est probable que le citoyen moyen aura retenu que le Rapport du comité Jeunesse porte sur la drogue et que le problème de la drogue coïncide avec le problème de la jeunesse.

Rien de plus faux. D'abord, parce que le problème de la drogue ne touche pas que les jeunes ; ensuite, parce que le recours à la drogue est lui-même la conséquence d'une situation générale : la situation où les assises de la culture sont ébranlées. Il y a un problème de la jeunesse, parce qu'il n'y a pas d'emploi pour elle. Je dis « emploi » au sens qu'a ce mot dans l'expression « mode d'emploi ».

Personne ne connaît plus le mode d'emploi des jeunes. On ne connaît pas davantage, et pour les mêmes raisons, le mode d'emploi de la vieillesse. Car l'un et l'autre dépendent d'une culture, selon l'acception aristocratique du terme, qui est la seule significative.

Il suffit de regarder une demi heure de télévision, au hasard de l'horaire et des chaînes ; il suffit d'essayer de traverser à pied le boulevard Dorchester ; il suffit de lire la Une (Rien que la Une) des journaux, pour comprendre qu'il n'y a plus de culture. À partir de ces évidences, et pour peu que l'on soit marabout, on est prêt à fermer le monde n'importe quand. En tout cas, c'est ma disposition permanente, comme l'éducation du même nom. N'ayant pas le pouvoir de décréter la fermeture du monde, il m'est évidemment plus facile de l'envisager. On ne commence à être sérieux qu'au moment où l'on a du pouvoir.

N'ayant rien à dire aux jeunes, la société les renvoie à eux-mêmes et leur demande, au fond, de trouver leur chemin en le prenant, ce qui n'est pas si bête. (La Presse, 28 août 1971).

DOCUMENT 9

De l'écriture (Conférence au Centre Saint-Charles, Séminaire de Sherbrooke, 16 octobre 2001)

[Retour à la table des matières](#)

Dans *Courrier Sud* (*Oeuvres*, Pléiade, 1959), Saint-Exupéry raconte la visite qu'il fit avec un ami à son Alma mater. Il écrit :

Nous revenions solides, appuyés sur des muscles d'homme. Nous avions lutté, nous avions souffert, joué à pile ou face avec la mort [...] Ce fut dans le vestibule un chuchotement, puis des appels, puis toute une hâte de vieillards. [...] On s'installa pour le repas du soir. Nous apprîmes qu'ils étaient faibles, car ils devenaient indulgents, car notre paresse d'autrefois, qui devait nous conduire au vice, à la misère, n'était qu'un défaut d'enfant ; car notre orgueil, qu'ils nous menaient vaincre avec tant de fougue, ils le flattaient, ce soir, le disaient noble. Nous tenions même des aveux du maître de philosophie. Descartes avait, peut-être, appuyé son système sur une pétition de principe. Pascal était cruel. Lui-même terminait sa vie, sans résoudre, malgré tant d'efforts, le vieux problème de la liberté humaine. [...] Nietzsche lui-même le troublait. [...] Mais, de peur de les attrister, nous leur dûmes les déceptions et le goût amer du repos après l'action inutile. Et, comme le plus vieux rêvait, ce qui nous fit mal, combien la seule vérité est peut-être la paix des livres. Mais les professeurs le savaient déjà. Leur expérience était cruelle puisqu'ils enseignaient l'histoire aux hommes.

Jean O'Neil est un peu dans cette situation ce soir. Il est un ancien du Séminaire de Sherbrooke, promotion de 1957. On peut voir sa photo dans un des cadres accoutumés dans ce genre d'établissement. Il n'est même pas impossible que l'un ou l'autre de ses anciens maîtres soient ici présents. De là, je dégage seulement la réflexion suivante : dans l'exercice du métier d'éducateur, on court toujours le risque ou la chance d'être un jour placé devant un être qui fut un enfant ou un jeune homme et qui est maintenant un adulte à son compte, juge reconnaissant, ironique ou accusateur.

Il en va analogiquement de même de l'écriture. On reçoit parfois des lettres ; des rappels de soi à soi, qui nous viennent des autres, des inconnus qu'on a rejoints, sans le savoir et qui nous renvoient à nous-mêmes, comme un écho. On avait lancé un cri, on n'y pensait plus, et, tout à coup, ce cri vous rejoint et vous regarde.

Le titre de la conférence conjointe de ce soir est à la fois ambigu et ambitieux. J'ai choisi de vous proposer quelques remarques détachées au sens où l'on prenait autrefois des dictées de phrases détachées.

1. L'écriture et la lecture sont les deux faces d'une même réalité. Quelle réalité ? La réalité que l'homme est un être de communication. Au *commencement était la Parole*. C'est le premier verset de l'Évangile selon saint Jean. La parole est au commencement, au point que la réflexion théologique a transporté en Dieu cette réalité proprement humaine, c'est-à-dire la nécessité vitale, pour l'homme, de se dire aux autres.
2. On rapporte une anecdote selon laquelle Frédéric II voulut rechercher le langage originel de l'homme. Il fit rassembler dans une même maison des nourrissons orphelins, ordonna qu'ils fussent l'objet de tous les soins, mais interdit de la façon la plus rigoureuse de leur parler : on verrait de la sorte quel langage ils émettraient spontanément. Or, les enfants ne se mirent pas à parler hébreu, grec ou latin, mais ils moururent. Cette histoire montre que la parole n'est pas une *production*, mais une *condition* de la vie humaine. (Cf., J. Moltmann, *L'homme*, Cerf-Mame, p. 95).
3. L'écriture, cependant, est une invention récente à l'échelle humaine. Elle date d'environ 5 000 ans av. J.-C. (Cf., *Le nouvel Observateur*, 19 juillet

2001). La lecture elle aussi est donc une activité récente. Et pourtant, entre Adam et l'invention de l'écriture, l'humanité n'est pas morte.

4. Dans un texte écrit en 1932, Valéry, voulant donner une image de la structure fiduciaire qu'exige tout l'édifice de la civilisation suppose qu'une sorte de maladie mystérieuse attaque et détruit tout le papier qui existe dans le monde. Point de défense, point de remède ; impossible de trouver le moyen d'exterminer le microbe ou de s'opposer au phénomène physico-chimique qui attaque la cellulose. Le rongeur inconnu pénètre les tiroirs et les coffres, réduisant en poussière le contenu de nos portefeuilles et de nos bibliothèques ; tout ce qui fut écrit s'évanouit. [...] Aussitôt toute la vie sociale est foudroyée et, de cette ruine du passé, l'on voit émerger l'avenir, du virtuel et du probable, le réel pur. Chacun se sent aussitôt réduit à sa sphère immédiate de perception et d'action. (*La politique de l'esprit*, Pléiade, Oeuvres 1).

Valéry parle de la « structure fiduciaire qu'exige l'édifice de la civilisation. ». La vérité est le fondement de la liberté. Et il n'y a pas de vérité s'il n'y a pas de parole fiable. Nous ne sommes hommes, et ne nous tenons les uns aux autres que par la parole, disait Montaigne. Ce n'est pas pour rien que Satan est appelé le père du mensonge. Vous savez déjà que le plus grand dégât de la catastrophe du 11 septembre aura été la perte de la confiance et que, pour la rétablir, il faudra accepter des mesures de sécurité et donc une réduction de la liberté. La première victime de toute guerre, c'est la vérité.

5. Venons-en directement à l'écriture considérée non plus comme un phénomène général, mais comme l'activité de celui qui écrit. Me vient alors à l'esprit la question que Rilke pose à son correspondant dans *Lettre à un jeune poète*. Rilke écrit : « Confessez-vous à vous-même : mourriez-vous s'il vous était défendu d'écrire ? » La question est terrible pour quiconque pratique, si peu que ce soit, le métier d'écrire. D'écrire, dis-je, mais aussi et indivisiblement, celui de lire. Je ne parle pas ici d'écriture ou de lecture alimentaires, que je ne méprise aucunement. Au bout du compte, je parle de littérature.

6. Jean O'Neil et moi-même, nous sommes deux écrivains. Mais le terme « écrivains » reçoit des acceptions bien différentes. *L'écriture est la représentation de la parole et de la pensée par des signes*. C'est le premier sens que le *Robert* donne au mot « écriture ». À ce compte-là, un signe de la main, un cri, un dessin, une peinture, un monument, un clin d'œil, un bâillement sont de l'écriture. Voltaire disait que « l'écriture est la peinture de la voix ». Plus simplement, Littré, au mot « écriture », dit : « Ce qui est écrit. » Et au mot « écrit », il dit : « Papier ou parchemin sur lequel une chose est consignée par des lettres. »
7. Il faut donc distinguer écriture et littérature. Les écritures comptables sont des écritures, mais ne sont pas de la littérature. Si quelqu'un se proclame écrivain, il ne veut pas simplement dire qu'il cent. Être membre de l'UNEC et recevoir des droits d'auteur ne signifient pas nécessairement que l'on soit l'un et l'autre. Quand on me demande ce que je veux que l'on écrive après mon nom en vue d'une demande de passeport, d'une présentation quelconque ou sur un formulaire, le suis bien embarrassé de répondre : « écrivain ».
8. Dirai-je que Jean O'Neil et moi-même sommes deux auteurs ? Cette réponse est encore plus embarrassante, car le mot « auteur » veut dire : « ce qui augmente, ce qui fait croître. » Dès lors, la littérature au sens familier du terme, constitue une autorité dans une société donnée et même dans l'humanité. Quant à décider qui fait partie de la littérature dans une société donnée à un moment donné, c'est une autre histoire ! Les modes y jouent un grand rôle. Les modes, je veux dire : le battage des médias. Pour l'essentiel, toutefois, c'est le temps qui exerce son jugement. Verlaine a bien pu écrire : « De la musique avant toute chose/Et tout le reste est littérature. » Mais écrivant cela, que faisait-il sinon de la littérature !
9. Tenez, je vous sou mets un test : répondez-vous à vous-mêmes qui sont vos auteurs préférés ? Nommez pour vous-mêmes la dizaine d'auteurs qui vous ont nourris, augmentés. Avouez que vous n'avez à peu près rien retenu de tel ou tel ouvrage que vous avez pourtant lu avec agrément et même voracité. Votre réponse vous dira cependant ce que c'est pour vous que la littérature. Dans le même ordre d'idées, je pourrais aussi

vous poser la question classique : si vous étiez dans l'obligation de vous retirer seul sur une île déserte et de ne pouvoir apporter que trois livres, quel serait votre choix ? Étant entendu, par ailleurs, que vous auriez les moyens de vivre tout court. Car *primum vivere, deinde philosophari*. Ce que présupposait, j'imagine, la question de Rilke que je rappelais plus haut.

10. Je disais tout à l'heure que l'écriture est récente dans l'histoire de l'humanité. Dans l'histoire du Québec, elle ne compte guère plus qu'une centaine d'années. Dans la génération de mon père (né en 1885), la majorité des hommes ne savaient ni lire ni écrire. Depuis la Révolution tranquille, le Québec a connu une explosion de la littérature. En 1960, il existait une trentaine de maisons d'éditions. Pensons ici à la maison Beauchemin, à Granger et Frères, aux Éditions de l'Homme, aux Éditions du Bien Publie, etc. Présentement, si je m'en rapporte à l'information obtenue de l'Association des Éditeurs de livres, on compte 119 maisons. D'autres sources donnent 175 et jusqu'à 270. Quant au nombre d'auteurs, la Commission du Droit de Prêt Public donne le chiffre de 12 740, pour l'ensemble du Canada. Si l'on applique la règle du tiers, on obtient quelque 4 250 auteurs québécois. À l'occasion des recherches que j'ai faites à ce sujet auprès de divers organismes, on prenait soin de me dire que les informations fiables étaient difficiles à dégager parce que les définitions et les critères sont mal établis. Au demeurant, il me paraît évident que l'on peut parler d'une explosion de la littérature et donc de l'écriture et de la lecture. Cela dit, et je me répète délibérément, les termes « auteur », « écrivain », « littérature », « écriture », « lecture », ne sont pas des termes univoques. Lire un journal n'est pas la même chose que lire *Maria Chapdelaine* ou *Bonheur d'occasion*. Écrire dans *La Presse* n'est pas la même chose qu'écrire un roman, quelle que soit la qualité de la langue des scribes en question.
11. Arrivons-en à la circonstance qui nous réunit ce soir. (Quand je dis « circonstance », je commets un pléonasme, puisque le mot « circonstance » signifie : ce qui se tient autour.) La circonstance, donc, c'est la publication de la correspondance entre Jean O'Neil et moi-même du 8 février 1993 au 20 décembre 2000. Nous nous expliquons à ce sujet dans

la *Présentation* que nous avons faite, chacun de son côté. Mais je ne fais pas l'hypothèse que vous avez lu le volume en question.

12. Sommes-nous deux écrivains, deux auteurs ? Faisons-nous de la littérature ? Au début ou à la fin d'un volume, les éditeurs fournissent une liste sous le titre : *Du même auteur*. En ce qui me concerne, la liste en question contient des ouvrages qui n'entrent pas dans la catégorie « littérature ». Dans le cas de Jean O'Neil, tous les titres entrent dans la catégorie « littérature ». Jean O'Neil est davantage un littérateur que moi. Je pense bien, cependant, que lui et moi sommes deux écrivains.
13. Mais pourquoi écrire ? Je peux renverser la question : pourquoi lire ? On lit pour s'instruire, s'informer, se construire. On lit aussi pour se divertir, et la chose est tout à fait légitime. N'empêche qu'il est beaucoup plus facile de lire que d'écrire. Mais alors, pourquoi écrire ?
14. Je ne parle pas ici de l'écriture professionnelle, administrative, alimentaire. *Écrit-on pour l'argent* ? En clair : pour gagner sa vie ? Le journaliste, par exemple, est payé pour écrire. Encore faudrait-il savoir pourquoi il a choisi d'être journaliste. On sait que Balzac multipliait ses romans pour payer ses dettes, et qu'importe pourquoi il les avait contractées. Il serait réducteur de dire que Balzac écrivait pour l'argent. Dira-t-on que Pascal, Céline, Bernanos écrivaient pour l'argent ? Écrit-on pour la gloire ou, plus innocemment, pour la notoriété ? Certains écrivains furent couverts d'honneurs et d'argent. Mauriac est un bon exemple, mais on sait aussi qu'il a « mis dans la balance », comme il a dit lui-même, son poids de gloire (son tout neuf prix Nobel) pour protester contre la torture en Algérie et qu'il le fit au moment où ce n'était pas « payant » de le faire. Et Soljénitsyne, avant d'être porté par l'Occident, n'écrivait ni pour l'argent ni pour la gloire. Mais le petit exercice que je fais maintenant est périlleux, car j'y laisse voir mes détestations. Parmi les écrivains que je connais, il en est que je méprise parce qu'ils ont mis « leur plume » au service du mensonge. Sartre défendait les horreurs du Goulag pour ne pas « désespérer Billancourt », comme il disait. Et Aragon écrivait : « Les yeux bleus de la Révolution brillent d'une cruauté nécessaire. » Je vous recommande à ce sujet *Le livre noir du communisme* (Stéphane Courtois et al, Robert Laffont, 1997). On sait aussi que Céline, que

j'admire, a commis des textes antisémites. Mais lui, au moins, est mort pauvre et déshonoré. Jean Rostand (fils d'Edmond Rostand) avait raison de dire que « l'homme n'aura entendu que bien peu de voix saines ».

15. Je dois maintenant dire pourquoi j'écris. J'écris pour être utile. Je n'écris pas pour amuser. J'ose dire que j'écris pour instruire. L'écriture que le pratique est une écriture au premier degré. Une écriture sans personnages interposés. Le lecteur n'a pas à se demander si telle ou telle opinion que j'exprime ; tel ou tel jugement que le porte est imputable à un de mes « personnages » et non pas à moi. Quand j'entends un écrivain (romancier, dramaturge) dire qu'il est gouverné par ses personnages, cela me fait sourire.
16. En latin, en français, en anglais (dans d'autres langues, sans doute), on dit l'Écriture pour signifier l'ensemble de la Bible. Saint Paul écrit :

Tout ce qui a été écrit jadis l'a été pour notre enseignement, afin que, par la constance et par le réconfort des Écritures, nous possédions l'espérance. (Rm 15, 4). Job souhaitait : Ah ! que soient écrites mes paroles, que sur le bronze elles soient gravées, qu'avec un burin de fer et de plomb elles soient pour toujours sculptées sur le roc. (Job 19, 23-24). Mais saint Jacques nous avertit : Mettez la Parole en pratique et ne vous contentez pas de l'écouter, vous leurrant vous-mêmes. (Je 1, 22).

17. On entend souvent dire qu'une image vaut dix mille mots. Je n'en crois rien. Reportez-vous à la catastrophe du 11 septembre : nous fûmes assommés d'images, puis de paroles, mais, au bout du compte, nous avions besoin de mots écrits. Après quoi, bien sûr, chacun est ramené à lui-même. Comme on l'est dans l'écriture et dans la lecture.

Notes hors texte : « Mieux est de ris que de larmes écrire, pour ce que rire est le propre de l'homme » (Rabelais, *Gargantua*, Aux lecteurs). Et Voltaire : « L'homme est le seul animal qui pleure et qui rit. »

DOCUMENT 10

W.H. Auden, September 1, 1939

[Retour à la table des matières](#)

I sit in one of the dives
On Fifty-Second Street
Uncertain and afraid
As the clever hope expire
Of a low dishonest decade :
Waves of anger and fear
Circulate over the bright
And darkened lands of the earth,
Obsessing our private lives ;
The unmentionable odour of death
Offends the September night.

Accurate scholarship can
Unearth the whole offence
From Luther until now
That has driven a culture mad,
Find what occurred at Linz,
What huge imago made
A psychopathic god :
I and the public know
What the schoolchildren learn,
Those to whom evil is done
Do evil in return.

*Je suis assis dans l'un des bars
De la 52e rue
Troublé et effrayé,
Au moment où expirent
Les prestigieuses promesses
D'une basse et malhonnête décennie :
Des vagues d'angoisse et d'épouvante
Roulent sur les hautes lumières,
Et assombrissent la terre.
Hantant nos vies privées,
L'innommable odeur de la mort
Blasphème cette nuit de septembre.*

*Un savoir pointu
Peut déterrer
L'énorme péché
Oui, de Luther jusqu'à maintenant,
A affolé les esprits.
Pensez à ce qui est arrivé à Linz ³¹ :
Quelle énorme fantasme
A engendré un dieu psychopathe ?
Je sais, et le gros du monde aussi,
Ce que tous les enfants d'ailleurs appren-
nent :
Ceux à qui on a fait mal Se vengeront.*

³¹ Pourquoi Linz ? Auden pensait-il à Dantzig, bombardée le 1^{er} septembre, sans avertissement préalable, par les Allemands ce qui entraînera, le lendemain, la déclaration de la Seconde Guerre mondiale ?

Exiled Thucydides knew
 All that a speech can say
 About Democracy,
 And what dictators do,
 The elderly rubbish they talk
 To an apathetic grave ;
 analysed all in his book,
 The enlightenment driven away,
 The habit-forming pain
 Mismanagement and grief
 We must suffer them all again,

Into this neutral air
 Where blind skyscrapers use
 Their full height to proclaim
 The strength of Collective Man,
 Each language pours its vain
 Competitive excuse :
 But who can live for long
 In an euphoric dream ;
 Out of the mirror they stare,
 Imperialism's face
 And the international wrong.

*Faces along the bar
 Cling to their average day :
 The lights must never go out,
 The music must always play,
 All the conventions conspire
 To make this fort assume
 The furniture of home ;
 Lest we should see where we are,
 lost in a haunted wood,
 Children afraid of the night
 Who have never been happy or
 good.*

The Windiest militant trash
 Important Persons shout
 Is not so crude as our wish :
 What mad Nijinsky wrote
 About Diaghilev

*Thucydide l'exilé savait
 Tout ce que l'on peut savoir
 Sur la Démocratie.
 Et ce que font les tyrans :
 Les vieilles inepties qu'ils débitent
 Sur des tombes silencieuses.
 Tout est déjà dit dans son histoire :
 La culture bafouée,
 L'accoutumance au malheur,
 L'horreur et le chagrin.
 Et voici que tout cela recommence.*

*Dans le ciel indifférent
 Où des gratte-ciel proclament
 La démesure de promoteurs impunis,
 Tout un chacun sort de la poche de son
 veston
 Sa pauvre petite excuse.
 Mais qui peut vivre un peu longtemps
 D'un rêve euphorique ?
 Dans le miroir de ce jour,
 On ne peut échapper
 Au regard fascinant du Pouvoir.
 Ni au mensonge sans frontières.*

*Tout le long du bar,
 Chacun s'accroche à sa quotidienne jour-
 née
 Les lumières ne doivent pas s'éteindre ;
 La musique doit continuer
 Les conventions conspirent
 Pour nous faire croire
 Que nous sommes chez nous, comme d'ha-
 bitude.
 Mais si l'on pressent où l'on est,
 Perdu dans une forêt hantée,
 Enfants apeurés par la nuit, on sait
 Que l'on n'a jamais été
 Ni heureux ni bon.*

*Les discours les plus éventés
 Que profèrent les Importants
 Sont encore moins creux que notre obscur
 désir :
 Ce que le fou de Nijinsky a écrit*

Is true of the normal heart ;
 For the error bred in the bone
 Of each woman and each man
 Craves what it cannot have,
 Not universal love
 But to be loved alone.
 From the conservative dark
 Into the ethical life
 The dense commuters come,
 Repeating their morning vow ;
 « I will be true to the wife,
 I'll concentrate more on my work »
 And helpless governors wake
 To resume their compulsory game :
 Who can release them now,
 Who can reach the deaf.
 who can speak for the dumb ?

*All I have is a voice
 To undo the folded lie,
 The romantic lie in the brain
 Of the sensual man-in-the-street
 And the lie of Authority
 Whose building grope the sky :
 There is no such thing as the State
 And no one exists alone ;
 Hunger allows no choice
 To the citizen or the police ;
 We must love one another or die.*

*Defenceless under the night
 Our world in stupor lies ;
 Yet, dotted everywhere,*

*Au sujet de Diaghile ³²
 Habite chacun de nos cœurs.
 Car l'illusion inscrite dans les os
 De chaque femme et de chaque homme
 Désire ce qu'ils ne peuvent posséder.
 Non pas l'amour universel
 Mais d'être aimé, soi.
 De la misère originelle
 À la vie droite,
 L'inentamable épais de banlieue ou de centre-ville
 Répète son vœu du matin :
 « Aujourd'hui, je serai vrai envers ma femme ;
 Je vais travailler plus sérieusement. »
 Et les impuissants gouverneurs s'éveillent aussi
 Car leur petit jeu oblige.
 Qui peut maintenant les libérer eux-mêmes ?
 Qui peut se faire entendre des sourds ?
 Qui peut parler pour les muets sidérés ?*

*Tout ce que j'ai, c'est une voix
 Pour trouver le mensonge, comme la justice
 troue les montagnes ;
 Le romantique mensonge
 De l'homme-de-la-rue
 Et plus encore, et même, le mensonge
 du Pouvoir
 Dont les monuments agacent le ciel.
 Un État n'est pas une personne ;
 Nul n'existe de par soi-même ;
 La faim ne supporte aucun débat
 Ni de la part du citoyen ni de la part de la Police.
 Il faut s'aimer les uns les autres ou mourir.*

*Sans défense dans la nuit
 Notre monde gît dans la stupeur
 Cependant, pointés un peu partout,*

³² Je n'arrive pas à comprendre cette étrange personnification. S'agit-il d'un petit règlement de compte entre Auden et Diaghilev, lequel aurait refusé un libretto proposé par Auden ?

*Ironic points of light
Flash out wherever the Just
Exchange their messages :
May I, composed like them
Of Eros and of dust,
Beleaguered by the same
Negation and despair,
Show an affirming flame.*

*D'ironiques clous de lumière
Pointillent partout où les Justes
Échangent leurs messages.
Puis-je, pétri comme eux d'amour et de
poussière,
Cerné par le même refus et le même déses-
poir,
Allumer une flamme qui dit : OUI.*

Fin du texte